

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

L V C I E N

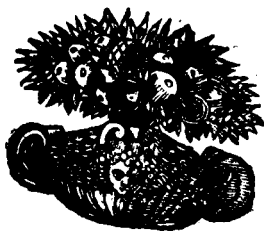
DE LA

TRADUCTION
DE N. PERROT

SR D'ABLANCOVRT.

SECONDE PARTIE.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT, en la rue de la Chaussée, aux trois Vertus.

M. DC. LXX.

TABLE DES MATIERES.

X
X Anthr. Fleuve , pourquoy mal traité par Vulcain
 104.

Y
Y Enx- pourquoy plus fideles que les oreilles. 41

Z
Z Amelxis. Dieu des Sythes , & quels sacrifices on luy
 faisoit. 311

Zounis. quelle gloire a remporté de ses Ouvrages , &
 lesquels en estoient les principaux. 311

*Fin de la Table des matieres du premier Tome des
 Dialogues de Lucien.*

LUCIEN

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOVRT.

SECONDE PARTIE.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A MONS,
 GARNIER MAGEOT, en la rue de la Chau-
 sée, aux trois Vertus.

M. DC. LXX.

TABLE DES MATIERES

X Anthe. Fleure, pourquoy mal traité par Volce
104.

Y Eau. pourquoy plus fideles que les oreilles.

Z Amalthe. Dieu des Syches, & quels sacri-
faisoit.

Zenis. Quelle gloire a remporté de les Corne-
liques en estoient les principaux.

Fin de la Table des matieres du premier Tome
Dialogues de Lucien.

L V C I E N

DE LA

TRADVCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOVRT.

SECONDE PARTIE.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT, en la rue de la Chau-
fée, aux trois Vertus.

M. DC. LXX.

TABLE

EN TRAITEZ OU DIALOGUES
DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

L'Image, ou les Portraits, Page 2	
Defence du Discours precedent,	
p. 10	
Amour, ou de l'Amitié.	p. 20.
Amour de Lucien,	p. 47
Amour confondu.	p. 68
Amour le Tragique,	pag. 74
Amour, ou le Coq,	p. 24
Amour, ou le Coq,	p. 112
Amour, ou le Coq,	p. 126
Amour, ou le Coq,	p. 146
Amour, ou le Coq,	p. 164
Amour, ou le Coq,	p. 179
Amour, ou le Coq,	p. 184
Amour, ou le Coq,	p. 193
Amour, ou le Coq,	p. 211
Amour, ou le Coq,	p. 214
Amour, ou le Coq,	p. 217



TABLE

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

L Es Images, ou les Portraits, Page 2	
Défence du Discours precedent,	
p. 10	
Toxaris, ou de l'Amitié.	p. 20.
L'Asne de Lucien,	P. 47
Jupiter confondu.	p. 68
Jupiter le Tragique,	pag. 74
Le Songe, ou le Coq,	P. 94
Icaromenipe,	P. 112
La double Accusation, ou la Chicane,	
p. 126	
Le Parasite, ou l'Escornifleur,	p. 146
Des Exercices du corps,	P. 164
Du Deuil,	P. 179
L'Orateur ridicule,	P. 184
Le menteur, ou l'Incredible,	P. 193
Hippias, ou le Bain,	P. 211
Bacchus.	P. 214
L'Hercule Gaulois.	P. 217

TABLE.

De l'Ambre, ou des Cygnes,	p. 220
Loüange de la Mouche.	p. 221
Contre un ignorant qui faisoit une Bi-	p. 225
bliothèque,	
De la Calomnie,	p. 234
L'Apophrade, ou le mauvais Grammai-	p. 241
rien,	
Loüange d'une maison,	p. 254
De ceux qui ont long-temps vecu,	
p. 261.	
Eloge de la Patrie.	p. 262
Des Dipsades,	p. 272
Dialogue de Lucien & d'Hesiodé.	p. 276
Le Navire, ou les Souhairs.	p. 278

DIALOGUES DES COURTISANES. p. 296

Dialogue de Glycera & de Thaïs. <i>la</i>	
<i>mesme.</i>	
Dialogue de Myrteum, de Pamphile, &	
de Doris,	p. 298
Dialogue de Piline & de sa mere,	p. 300
Dialogue de Melisse & de Bacchis,	302
Dialogue de Cleonarium & de Lezna,	
p. 304.	

DES TRAITZ OU DIALOGUES.

de Cyrobyle & de Corinne,	
de Musarium & de sa mere,	
de Ampelis & de Chrysis,	p. 311
de Dorcas, de Pannyquis, &c.	
de Quelidonium & de Droce,	
de Tryphene & de Charmide,	
de J. esse, de Pythie, & de Ly-	p. 320
de Leonique, de Quenidas &	
de Dorien & de Myrtalé,	p. 323
de Coelys & de Parthenice,	
de Peregrinus,	
de Saturnales,	p. 329
de Solon, ou le Legislatre de Satur-	p. 344
	p. 355
	p. 361

TABLE.

De l'Amère, ou des Cygnes,	p. 210
Loüange de la Mouche.	p. 221
Contre un ignorant qui faisoit une Bibliothèque,	p. 225
De la Calomnie,	p. 234
L'Apophrade, ou le mauvais Grammaire,	p. 241
rien,	p. 244
Loüange d'une maison,	p. 254
De ceux qui ont long-temps vécu,	p. 261
Eloge de la Patrie.	p. 272
Des Diplades,	p. 276
Dialogue de Lucien & d'Hésiode,	p. 278
Le Navire, ou les Souffrants.	

DIALOGUES DES COURTISANES. p. 284

Dialogue de Glycera & de Thaïs,	
<i>mesme.</i>	
Dialogue de Myrteum de Pamphile & de Doris,	p. 288
Dialogue de Piline & de sa mere,	p. 290
Dialogue de Melisse & de Bacchis,	p. 292
Dialogue de Cleonarium & de Leonore,	
p. 304.	

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES.

Dialogue de Cyrobylé & de Corinne,	p. 303
Dialogue de Musarium & de sa mere,	p. 309
Dialogue d'Ampelis & de Chrysis,	p. 311
Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c.	p. 313
Dialogue de Quelidonium & de Drocé,	p. 316.
Dialogue de Tryphene & de Charmide,	p. 317
Dialogue de Joësse, de Pythie, & de Lyfias,	p. 320
Dialogue de Leontique, de Quenidas & d'Hymnie,	p. 323
Dialogue de Dorien & de Myrtalé,	p. 326
Dialogue de Coclys & de Parthenice,	<i>la-mesme.</i>
La mort de Pèrigrinus,	p. 329
Les Fugitifs,	p. 344
Les Saturnales,	p. 355
Cronosolon, ou le Legislatteur de Saturne,	p. 361

TABLES DES TRAITEZ OU DIALOG.

Epistres Saturnales, p. 366

Les Lapithes, ou le Banquet des Philosophes, p. 374

La Deesse de Syrie, p. 390

La louange de Demosthene, p. 409

L'Assemblée des Dieux, p. 428

Le Cynique, p. 435

Philopatris, ou le Catechumene, p. 443

Caridme, ou la louange de la Beauté, p. 457

Neron, ou l'entreprise de percer l'Isthme, p. 465

Pieces adjointes par forme de supplément

Dialogue des lettres de l'Alphabet, p. 467

Histoire veritable, livre troisieme, p. 494

Histoire veritable, livre quatrieme, p. 516



DES IMAGES.

OU

DES PORTRAITS.

DIALOGUE

LYCIBIUS ET DE POLYCRATE.

de la description d'une Beauté accomplie.



L'ne est arrivé presque la même chose à la venue d'une belle Dame, que les Poëtes enseignent qu'il auroit au aspect de la ceste de

de se changer en rocher.
POLYCRATE. Et falloir qu'elle fût bien agitée pour se toucher de la sorte, toy qui es un autre amour. Mais encore, qu'elle est d'importance, ou cette Déesse, dont les regards mortels. Ne m'en vires pas le bon-heur de contempler, quand je devrais être métamorphosé en pierre, car tu ne devrais pas la contempler.
LYCIBIUS. Si tu l'avois seulement voulu en

TABLES DES TRAITES OU DILOGES
 Epistres Saturnales,
 Les Lapithes, ou le Banquet des Philo-
 sophes,
 La Deesse de Syrie,
 La louange de Demosthene,
 L'Assemblée des Dieux,
 Le Cynique,
 Philopatrie, ou le Carechumene,
 Carid' me, ou la louange de la Beauté.

P. 457
 Neron, ou l'entreprise de percer l'Inde.

Pices adjointes par forme de Supplément.

Dialogue des lettres de l'Alphabet.
 P. 467
 Histoire veritable, livre troisieme.

P. 494
 Histoire veritable, livre quatrieme.
 P. 516



LES IMAGES. O V LES PORTRAITS.

DIALOGUE
 DE LYCINUS ET DE POLYSTRATE.

C'est la description d'une Beauté accomplie.



LYCINUS. L m'est arrivé presque la même chose à la venue d'une belle Dame, que les Poëtes feignent qu'il arrivoit à l'aspect de la teste de Meduse, d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien accomplie, pour te toucher de la sorte, toy qui es pris d'un autre amour : Mais encore, quelle est cette Nymphe, ou cette Deesse, dont les regards sont si mortels : Ne m'envies pas le bon-heur de la connoistre, quand ie devrois estre metamorphosé en rocher ; car tu ne deviendrois pas la-
 eux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois seulement veüe en
 2. Part.

LES IMAGES,

passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statue; Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle avoit jeté sur toy l'un de ses regards; car elle s'attiroit par la force de ses charmes; & tu la suivrois par tout, comme le fer fait l'aiman.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINUS. Tu penses que ie t'en fais accroire; mais ie crains plutôt qu'après l'avoir veu, tu ne m'accuses de n'en avoir pas assez dit. Du reste, ie n'en sçay autre chose, sinon qu'à voir son train & sa suite, c'est quelque grande Princesse; Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un superbe appareil; mais ie ne te puis dire son nom, & j'ouïs seulement quelqu'un, qui disoit en passant à un autre, Voilà quelles sont les beautés d'Ionie; Il ne faut pas s'étonner si la plus belle de toutes les villes a produit la plus accomplie & la plus illustre.

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux; de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit, & ie commence à croire ce que tu as dit de ton transport, & que tu estois pétrifié comme Niobe, de ne l'avoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir, ie ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que ie la connoisse au moins par le discours, si ie ne la puis connoître autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que ie te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & ie crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encort comme

DES PORTRAITS.

Il n'y a pas beaucoup de heurt ny de confusion avec les amis.

Je sçay mieux, ce me semble, de me par ce qu'il y a de plus beau dans la statue la Venus de Cnide, & ouy, qu'un homme s'enferme dans son pain en loüir, tant il en devient

Ouy, j'ay veu ce chef-d'œuvre

En cet autre d'Alcamene, qui est

Je serois le moins curieux de

si l'y avois manqué.

Tu auras donc veu aussi la Sa-

car tu as esté souvent au Co-

lequel tu estimes le plus,

de Phidias.

Celle qu'il estimoit le plus luy,

de la Lemnienne, où il daigna

siu n'ayme mieux l'Amazone,

l'ance.

il n'en faut pas davantage

car nous voulons main-

tenons un amas de toutes les

ces grands chefs-d'œuvres, & ne

que chacun a de plus beau.

Il n'est pas aisé d'agencer tant

de statues, sans choquer les règles de

Ne crains rien; Je prendray pre-

sentement les cheveux, & les sourcils de

avec la gayeté, la douceur,

de la Lemnienne de

de la délicatesse des

LES IMAGES.

4

On, simplement la bouche & le cou. joïies , avec la iuste longueur du nez ; & de son Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcamene nous donnera sa gorge & sa belle main , avec la rondeur du poignet & ses doigts qui finissent insensiblement. La Sofandre de Calamis y ajoutera son souris & sa pudeur , avec la propreté & la modestie de son habit ; mais elle aura la teste nuë. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te semble, Polystrate , sera-t-elle belle de la sorte ?

Sans visage.

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque chose.

LYCINUS. Tu veux dire la couleur , où ce qui doit estre blanc , l'est en sa perfection , & tout le reste de mesme ; mais d'où l'emprunterons-nous ? Sera-ce des Peintres les plus celebres , & qui ont le mieux sceu le mélange des couleurs ? Euphranor nous donnera la chevelure de sa Junon. Polygnote la noirceur des sourcils , & le vermillon des iouës de sa Cassandre , avec la delicatesse du crespe qui la couvre , dont une partie se retrouffe , & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint , Apellés aura soin que la blancheur en soit vive , comme celle de sa Pacare ; & Aëtion luy donnera les levres de sa Roxane. Si tu n'aymes mieux appeller à ton secours Homere , comme le plus excellent de tous les Peintres , qui pour l'embellir , meslera la pourpe à l'ivoire , & luy donnera les regards de Junon , avec le ris de Venus , la blancheur de sa gorge , ses doigts de rose ; & un autre Poëte , les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier , que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est là une beauté divine , & veritablement celeste ; mais encore que faisons-elle lors que tu la vis ?

OU LES PORTRAITS.

LES IMAGES.

On fin-
plément
la belle
C'est com-
Sans ver-
la.

toites, avec la juste longueur du nez, & de la
Amazon l'ouverture de sa bouche, & son tour
des épaules. La Venus d'Alcime nous donne
sa gorge, & sa belle main, avec la rotondeur
poignet & ses doigts qui flussent intérieurement
La Sôandre de Caramis, & justera son tour
la pudeur, avec la propreté & la modestie
hab, mais elle aura la teste nue. Pour digne
le prendrons de la Venus de Cande. Que nous
ble, Polystrate, sera-t-elle belle de la teste
POLYSTRATE. Tu as oublié carac-
chose.

Lycinus. Tu veux dire la couleur, & le
être blanc, l'est en sa perfection, & n'a
reste de même; mais d'où l'empurmonon-
fera-cet des Peintres les plus célèbres, & qui
le mieux secu le mélange des couleurs, & qui
nous donnera la chevelure de la Junon
nous la noirceur des sourcils, & le nez
lygnore de la Cassandre, avec la délicatesse
des joues de sa Cassandre, dont une partie de
crêpe qui la couvre, dont une partie de
& l'autre voilée au gré du vent. Pour la
son teint, Apelles aura soin de sa Paque, & de
soit vive, comme celle de la Roxane. Mais
lui donnera les levres de la Roxane. Mais
mes mieux appeler à son secours Horace, &
me le plus excellent de tous les Peintres
pour l'embellir, mettra la poutre d'ivoire
lui donnera les regards de Junon, avec
Venus, la blancheur de sa gorge, les doigts
se; & un autre Poète, les paupières de
Mais il ne faut pas oublier que tout cela
& les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est là une beauté
veritablement céleste; mais encore que
elle soit que tu la vis?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, &
ne laissoit pas de s'entretenir avec une personne
de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle
disoit. Mais quelquefois en souriant elle mon-
troit un rang de perles orientales; car c'est ainsi
qu'on peut appeller la blancheur de ses dents
d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées, &
dont l'éclat estoit rechauffé par l'incarnat de ses
levres; de sorte qu'elle ravissoit tout le monde
en admiration.

POLYSTRATE. Je commence à deviner qui
c'est, à ces marques, à son pais, & à sa suite; sans
doute qu'elle avoit aussi des Gardes, car c'est la
femme du Prince.

LYCINUS. Et comment la nomme-t-on?

Panthée.

POLYSTRATE. Comme celle d'Abradate, qui
estoit si belle & si modeste.

LYCINUS. Il me semble que c'est elle-même, *Cyropédie*
lors qu'il me souvient de ce bel endroit de *lib. 6.*
Xenophon; & il me semble aussi que je luy en-
tens prononcer les paroles que ce divin Auteur
luy fait dire, lors qu'elle arme son mary, & qu'elle
le mene au combat, & l'encourage à se por-
ter vaillamment.

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que
de la beauté du corps, que tu n'as vuë encore
qu'en passant, & comme un éclair; Mais moy
qui suis de son pais, & qui l'ay entretenue plu-
sieurs fois, je te diray celle de l'ame; la douceur,
sa modestie, sa générosité, & le reste de ses
vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit,
ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté;
semblables à ces Palais des habitez, ou si tu veux
aux Temples d'Egypte, qui sont si précieux au de-
hors, & qui dedans ne renferment que des mon-

stres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille, fay moy la description de ses vertus, afin que ie ne la connoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez cachées, que celles qui sont en veüe à tout le monde, & encore plus d'acquies de la creance dans l'esprit des hommes, quand elles sont un peu extraordinaires; car personne ne croit que ce dont il est capable. Mais pour commencer, ie n'appelleray point à mon secours les Peintres ny les Sculpteurs; mais les Philosophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté sur leur modelle, qui sera un peu à l'antique; ce qui n'est pas un défaut de la Vertu. Premièrement la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus iustement que de Nestor, qu'il coule de sa langue un fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ny rude, ny effeminé; mais tel que d'un ieune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & il s'infinuë doucement dans les oreilles, où il laisse une image qui vit encore apres soy, & qui y forme un divin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouvre sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de ravissemens & de charmes, & qu'elle possède en un haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre. Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'ouyr, Orphée & Amphion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les

sur le Thrac & de Citheron cette divine science, touchant les espires, & ce parti d'altération, de mesures, & de cadences, & de sonneries, que la lyre n'exprime jamais, & que sa voix disjoigne le geste muet, & que tant de temps le pied figure? Si tu avois un miroir pas seulement perissable, comme les miroirs beaux yeux; mais charme comme ceux des Sirenes, & tu en oublierois tes compagnons, comme les compagnons d'Ulysse les Lotophages. Quand même tu pourrais orner, l'harmonie passeroit à travers, & la mignardise de la langue, & l'avantage de son pais que le bien ne peut estre qu'éloquente, tirant de la Poésie, & de celle des Atticiens. Je ne voudrois pas parler de la Poésie, puis qu'elle est de l'harmonie, enfin, ce n'est qu'une mesure, & de son chant, & de celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu ne pourras que les dois de vent estre, citans par sa belle bouche. Passons aux autres, car ie ne veux pas faire comme toy, qui compose de plusieurs beautez différentes, qui souvent n'ont point de rapport; & que de ses vertus fera un portrait semblable à l'original.

Tu me veux traiter splendide-ment, & me faire un bon repas, au lieu que ie t'ay fait. Mais tu ne me pourras coigner, que de me surpasser en ce

POLYSTRATE. Commençons par les belles choses, puis-qu'aussi bien les avantages

LES IMAGES,
dans les ar

LES IMAGES,
Mais celle-ci a tous les avantages
corps que de l'esprit.

corps que de l'esprit.
 ' LYCINUS. Pour me rendre donc la pa-
 fay moi la description de ses vertus, & ex-
 ne la connoisse pas à demy, & me donne le
 trait de cette belle ame.
 CONGRATA. Il est bien plus difficile à
 bres, que celles qui se font

fay moi la connoissance pas à délay,
 ne la connoisse pas à délay,
 trait de cette belle ame.
 POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de
 crier les beautés cachées, que celles qui se
 voient à tout le monde, & encore plus de
 de la crénance dans l'esprit des hommes, &
 elles n'ont un peu extraordinaires; car per-
 ne croit que ce dont il est capable. Mais pour
 commencer, ie n'appelleray point à mon aide
 les Peintres ny les Sculpteurs; mais les Heu-
 res, qui nous ont dépeint les perfections de
 mes, & formeray une beauté sur leur modèle.
 fera un peu à l'antique; & ce qui n'est pas en son
 de la Vertu. Premièrement la Dame dont
 parois, est éloquente; & l'on peut dire
 plus justement que de Nestor, qu'il coule
 langue un fleuve de miel. Le son de sa voix si
 ny rude, ny effeminé; mais tel que les im-
 garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de qua-
 ans, & il s'incline doucement dans la main
 où il laisse une image qui ne parle point,
 qui y forme un diuain Eco qui ne parle point,
 ment, mais qui persuade. Que si elle ou-
 belle bouche pour chanter, Grands Dieux, en-
 ravissement & de charmes, & qu'elle pousse
 un haut point, la science de l'harmonie, & pour-
 lors qu'elle marie sa voix à la lyre. Car on
 croit entendre Apollô lui-même; & pour-
 Orphée & les rochers, qui feroient la base
 de leurs concerts. Où auroient-ils applaudi

ouï, tu ne serois pas seulement petrifié, comme
 à la vue de ses beaux yeux; mais charmé com-
 me par le chant des Sirenes, & tu en oublierois tes
 parens & ta patrie, comme les compagnons d'U-
 lisse chez les Lotophages. Quand même tu bou-
 cherois les oreilles, l'harmonie passeroit à tra-
 vers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pu-
 reté de sa diction, & la mignardise de sa langue,
 c'est plutôt l'avantage de son pays que le sien
 propre, & elle ne peut estre qu'éloquente, tirant
 son origine des Atheniens. Je ne voudrois pas
 seulement parler de sa Poësie, puis qu'elle est de
 la patrie d'Homere; enfin, ce n'est qu'une mes-
 me chose de la douceur de son chant, & de celle
 de son discours; & pour les bien imaginer, tu
 n'as qu'à te figurer quels ils doivent estre, estans
 sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres
 perfections; car ie ne veux pas faire comme toy,
 un seul tableau compose de plusieurs beautés dif-
 ferentes, qui souvent n'ont point de rapport;
 mais chacune de ses vertus fera un portrait se-
 paré, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter splendide-
 ment, Polystrate, & me faire un bon repas, au
 lieu d'un mauvais que ie t'ay fait. Mais tu ne me
 scaurois plus obliger, que de me surpasser en ce
 point.

POLYSTRATE. Commençons par les belles
 connoissances, puis-qu'aussi bien les avantages

A iij

monts de Thrace & de Cithéron cette divine
melodie qui enchante les esprits, & ce parfait as-
semblage de tons , de mesures , & de cadences si
justes & si bien réglées, que la lyre n'exprime ja-
mais , que ce que la voix dit, que le geste imite
& qu'en même temps le pied figure? Si tu l'avois
ouïe, tu ne serois pas seulement petrifié, comme
à la vue de ses beaux yeux ; mais charmé com-
me par le chant des Sirenes, & tu en oublierois tes
parens & ta patrie, comme les compagnons d'U-
lisse chez les Lotophages. Quand même tu bou-
cherois les oreilles , l'harmonie passeroit à tra-
vers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pu-
reté de sa diction, & la mignardise de sa langue,
c'est plutôt l'avantage de son pais que le sien
propre , & elle ne peut estre qu'éloquente, tirant
son origine des Atheniens. Je ne voudrois pas
seulement parler de sa Poësie , puis qu'elle est de
la patrie d'Homere ; enfin , ce n'est qu'une mê-
me chose de la douceur de son chant , & de celle
de son discours ; & pour les bien imaginer , tu
n'as qu'à te figurer quels ils doivent estre , estans
sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres
perfections ; car ie ne veux pas faire comme toy,
un seul tableau compose de plusieurs beautez dif-
ferentes , qui souvent n'ont point de rapport ;
mais chacune de ses vertus fera un portrait se-
paré , & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter splendide-
ment, Polystrate, & me faire un bon repas, au
lieu d'un mauvais que ie t'ay fait. Mais tu ne me
sçaurois plus obliger, que de tne surpasser en ce
point.

POLYSTRATE. Commençons par les belles
connaissances , puis-qu'aussi bien les avantages

de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui luy est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apolon & de Mercure; & disons qu'elle n'a pas seulement une légère teinture de ces choses, mais que son art en est parfaitement imbuë. Que si je n'allègue point icy d'exemples, c'est que je ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puisse estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections différentes. Voilà le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINUS. Il est très-beau, Polystrate, & très-accomplý.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la prospérité ancienne, dont l'un sera de même païs: Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Elchenés, les deux plus excellens Peintres qui furent iamais, pour tirer au naturel, & qui ont réussi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le ieu. Le premier sera d'Aspasie, qui a esté tant aimée de Pericles, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous le prirons de nous prestre toute la conduite, son adresse, & son expérience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINUS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la République d'Athènes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & qu'elle en soit comme un abrégé. Pour achever ce tableau, nous prendrons en-

10 LES IMAGES , OU LES PORTRAITS.

dessus de la condition humaine, arrivent au port désiré. C'est ce qui est de plus lôtiable en cette Princesse, desorte qu'elle attire sur elle les benedictions de tout le monde, qui luy souhaite une eternelle felicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate, & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ces perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre sa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous proposerons pour exemple à tous les Siecles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puisqu'il a pour fondement le sçavoir & la Verru, sur qui le temps ne peut rien, non plus que sur les immortelles beautez des Muses qui en ont achevé la peinture.

DEFENSE DV DISCOVERS PRECEDENT.

DIALOGUE.

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. **I**L c'ay beaucoup d'obligation. Lycinus, dit la Dame que tu as jointe, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'est une marque de ton zele & de ton affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais ie veux bien aussi que tu saches

10 LES IMAGES, OU LES PORTRAITS
de l'us de la condition humaine, arrivent en son
désir. C'est ce qui est de plus sensible en son
Princesse, de sorte qu'elle arrive sur elle les con-
ditions de tout le monde, qui lui donnent une
éternelle félicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate,
& il estoit juste aussi que celle qui devoit être
compagne d'un si bon Prince, eût toutes ces per-
fections, & fût incomparable comme luy, pour
rendre sa félicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Les
semblons donc tous les avantages que nous
moyavons décrits, pour en faire le portrait de
Panthée, que nous proposerons pour épouse
à tous les Siecles; Portrait plus durable & plus
beau, que tous ceux qui nous restent de ce
monde, puisqu'il a pour fondement le ciel, &
la Vertu, sur qui le temps ne peut rien faire,
que sur les immortelles beautés des Muses,
en ont achevé la peinture.

DEFENSE DV DISCOURS PRECEDENT

DIALOGUE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS

POLYSTRATE. Il n'y a beaucoup d'années
qu'il y a eu, dit la Dame, une
loüée, de ce que tu as fait pour moy, car
c'est une marque de ton zèle & de ton zèle
à mon service; Autrement, tu n'aurois
sonné si haut les petites avantages que tu
m'a données. Mais je veux bien aussi que tu saches

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT

11
que je ne hais rien tant que la flatterie, & que je la
prends, aussi bien que le mensonge, pour le té-
moignage d'une ame basse. Je suis d'une humeur
que les loüanges legitimes me font rougir, à plus
forte raison les autres; & je me boucherois à un
besoin les oreilles, pour ne les point entendre.
Car je tiens qu'elles ne sont bonnes qu'alors que
celuy qu'on loüe, se reconnoît à chaque trait;
& ce qui va au delà, est une pure flatterie. Je sçay
bien qu'il y a des Dames qui sont bien aises qu'on
leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais
c'est comme qui croiroit être belle, avoir un beau
masque; ou de belle taille, pour avoir de hauts pa-
tins. Car le masque estant levé, & les patins
ôtés, on en paroît plus ridicule. Veritablement
les loüanges seroient de grand prix, si elles nous
donnoient les perfections qui nous manquent;
mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles
ostent mesme celles qu'on a. Je te veux alleguer à
ce propos, deux exemples; l'un d'une Dame de
condition, qui n'avoit point d'autres défauts que
d'estre un peu trop petite; mais comme on se flate
dans ses imperfections, estant comparée par un
Poëte à la hauteur des Cedres, elle tremouloit
d'aise dans la chaire, cômme si elle en fût devenue
grande, tant qu'un de ceux qui estoient presens,
fut contraint de dire au Poëte qui relisoit sou-
vent cet endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-
il, que l'excès de la joye la fassent lever, ne dé-
couvre son défaut, & son imposture. L'autre
exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stra-
tonice, à qui les cheveux estant tombés, d'une
maladie [ce qui estoit connu de tout le monde]
elle proposa un grand prix à qui loteroit mieux
la chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poëtes

12. DEFENSE DU DISCOURS

celebrer la perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien aises que les Reines les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs défauts, comme si elles pouvoient avec justice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressembloit pas. Mais je me eis de cette foiblesse, & crois être assez recommandable pour n'avoir point besoin qu'on mette de fausses lothanges parmi les miraines, qui se servoient qu'à ôter la crainte aux autres. Quoy que j'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention, je ne puis souffrir que tu m'ayes copié à des Déeses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la nature. Tu envenas cela moins étrange, lors que tu sçavras que j'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes égalé aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cet endroit; autrement je proteste que c'est malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoy qu'elle n'eût point disputé la beauté à Vénus, ny à Junon, mais seulement aux Néréides. Je ne suis donc pas bien aise que tu fasses comme cette pièce en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me lottis, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouvrage, de me connaître des bornes de la raison, & de ne me point élever au dessus de la condition humaine. Tu sçais qu'Alexandre qui n'est pas loint pour la modestie, ne peut souffrir qu'on taillât le mont Athos à l'égaléance, ny qu'on en fît une citadelle qui eût une ville d'une main, & qui de l'autre versât au fleuve; par où il s'est élevé une fierté plus grande

Ou, deux
villes en
ses deux
mains.

celebrer la perruque d'or, & la couronne de
d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dieux
sont bien ainsés que les Peintres les taient en
belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent les
défauts, comme à elles pourvoient avec plus de
raison d'un portrait qui ne leur ressemblerait.
Mais le me ris de cette subtilité. Il croit être
aussi recommandable pour élever point les
qu'on mette de fausses louanges parmi les
vues, qui ne serviraient qu'à ôter la crainte
autres. Oray que j'écrive donc en my
pour la beauté des passions & de l'innocence,
ne puis souffrir que ces au pes échoient à des Dieux
les, qui ne sont pas seulement au-dessus de moi,
mais au-dessus de la nature. Toi souvent en
moins étrange, lors que tu l'as que j'ai
peine seulement à souffrir que en si mes que
aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je ne
donc de corriger et redresser; mais comme je
celle que c'est malgré moi que tu ne puisses
pour ne point nuire sur moi le monde et
Dieux, comme de Calliope, quoy qu'elle est
point disposé à donner à Venus, ay à son
mais seulement aux Muses. Je ne les en
pas bien aise que, parce que c'est chose à ne
l'este qu'elle est, & la gloire que tu
dote dont tu ne sois, & la gloire que tu
donner à la fin de son ouvrage de ne cesser à
les bornes de la raison, de ne me point laisser
dessein de la conclusion bien aise. En l'ap
xandre qui n'est pas l'objet pour la multitude
pour souffrir qu'on en fait une statue qui se
éclatant, ny qu'on en fait une statue qui se
ville d'une main, & qui de l'autre main se
ve & par où il s'est élevé avec des proportions

que le mont Arctos, & s'est acquis plus de gloire
qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui
me déplait dans ton Dialogue, puisque c'est
pour croy qu'il est fait sans me faire une charité
plus grande que le pied, de peur que cela ne me
fasse broncher. Car je ne croy pas que nos lotirages
conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune
Dame du monde. Il n'est pas permis aux victo-
rieux des jeux Olympiques de se faire dresser des
statues plus grandes que le naturel; & ceux qui
ont l'insouciance des jeux, les font rompre, lors
qu'ils se rencontrent quelqu'un. J'ay peur de re-
cevoir, que la renommée ne brise la statue que tu
me veux dresser, parce qu'elle est plus haute que
moy. Veilant que m'a dit cette Princesse, c'est
à moy à nuire aux moyens de la renommée. Car
elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'encombrer
compéter aux Dieux & que tandis qu'elle lisoit
son ouvrage, elle les prioit tout bas en son cœur,
qu'ils ne luy imputassent point son crime. Tu
dis pardonner cette subtilité à une femme, puis-
que j'ay été moi-même de ce sentiment; lors
que je suis venu à y réfléchir, car il ne m'en fau-
droit pas appeler d'abord, comme on ne voit pas
bien les choses, qu'elles ne soient à une juste di-
stance. Bachelier, de comparer une mortelle à Ve-
nus & à Junon, ce n'est pas tant l'élever que rava-
ler les Déeses, puisque pour arriver à la grandeur
d'une personne qui est beaucoup au-dessus de nous,
on n'est pas aisé de se dresser sur la pouce de ses
pieds, il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela ne se-
roit pardonnable, si on manquoit d'autres exemples,
mais toutes les sibyllines en rendent de l'autiquité,
ne sont-elles pas capables de faire le portrait de la
statue sans aller chercher dans le ciel des compa-

On, dans
ville, en
les dans
main.

raisons odieuses. Je ne sçay comment cela est chappé à un homme qui est ennemy mortel de la flaterie, & qui se peut dire mesme avare des louanges legitimes. Du reste, tu ne dois point avoir honte apres Phidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déjà veu le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statue de Jupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit apres, ce qu'on y avoit trouvé à redire, comme le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisément que celui d'un seul, quand ce seroit mesme Phidias. Voila quel est mon sentiment, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as accablé de la force & de la multitude de tes raisons; si bien que ie ne sçay que répondre, outre que mon Jugé est ma partie, & qu'il n'est pas mal-aisé de remporter la victoire sur celui qui ne se defend point. Mais il est contre les formes de la Justice, de condamner une personne sans l'ouïr; & pourveu que tu me permette de me justifier, il ne sera pas nécessaire, à mon avis, de passer condānation.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que ie contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fût presente, pour entendre mes raisons; mais ie ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te vueilles charger de les luy rapporter comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long dis-

DEFENSE DU DISCOURS
 raisons odieuses. Je ne sçay comment elle est
 chappée à un homme qui est ennemy mortel de
 flatterie, & qui se peut dire même avers
 loüanges legitimes. Du reste, tu ne dois
 avoir honte apres Phidias, de corrigier son
 ouvrage, encore qu'il ait déjà veu le jour. Je
 sçais que ce grand homme, lors qu'il étoit
 de Jupiter Olympien, se tenoit derrière le
 pour voir ce qu'on y reprochoit, & com-
 apres, ee qu'on y avoit trouvé à redire, m-
 le jugement de plusieurs ne le pouvant pas
 per aisément que celui d'un seul, quant
 roit même Phidias. Voila quel est mon
 ment, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne pensois pas, Polystrate,
 fusses si grand Orateur; car tu m'as ac-
 force & de la multitude de tes raisons, &
 que ie ne sçay que répondre, outre que
 ge est ma partie, & qu'il n'est pas m-
 remporter la victoire sur celui qui ne
 point. Mais il est contre les formes de
 de condamner une personne sans l'écouter.
 veu que tu me permesses de me justifier
 pas nécessaire, à mon avis, de passer con-
POLYSTRATE. Je suis si éloigné de
 ie contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que tu
 fût présente, pour entendre mes raisons.
 ie ne laisseray pas de les dire, pourvu
 vuilles charger de les luy rapporter.
 m'as fait les menaces.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais
 la charge aussi que tu seras court, sans
 pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un

cours pour répondre à une si longue accusation;
 toutefois ie te promets de l'abréger en ta fa-
 veur. Dy-luy donc de ma part; Que....

POLYSTRATE. Nullement; Parle comme si elle
 estoit présente, & ie luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puisque tu veux que ie luy parle
 par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tien-
 ne, ie commenceray; mais ie ne sçay comment
 l'opinion de sa présence m'étonne; toutefois, il
 n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crains point, elle te fera bon
 accueil, Voy-tu pas son visage doux & serein?

LYCINUS. Votre modestie, grande Princesse,
 a triomphé de mes eloges; & la défense que vous
 me faites de vous louer, surpasse toutes mes loüan-
 ges. J'avois oublié la plus grande, ie l'avoie, qui
 est vostre piété, & vostre respect envers les Dieux;
 & ie vous ay obligation de m'en avoir averti. S'il
 faut donc retoucher à vostre tableau, ce ne sera
 pas pour en ôter quelque chose, mais pour y ajoû-
 ter un dernier trait, qui l'embellira extrême-
 ment. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit
 de vostre modestie; & meritez d'autant plus les
 loüanges, que vous les méprisez. Car, comme a
 dit un grand Philosophe, le moyen d'arriver à la *Dignité*
 gloire, c'est de la fuir; & celui-là seul merite
 qu'on le loüe, qui ne veut pas estre loüé. Mais
 pour entrer en ma défense, ie diray d'abord, Que
 les Poëtes ny les Peintres ne sont pas respon-
 sables en Justice de leurs imaginations, & que les
 Orateurs prétendent le même privilege quand
 ils loüent, parce que la loüange est une chose
 libre, qui n'a pour but que d'agrandir le sujet
 dont elle parle, & de montrer qu'il surpasse
 tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit

raisons odieuses. Je ne sçay si on a chappé à un homme qui est en flaterie, & qui se peut dire en loüanges legitimes. Du reste, avoir honte apres Phidias, & se vraye, encore qu'il ait déjà sçais que ce grand homme, le dieu de Jupiter Olympien, se tenoit pour voir ce qu'on y reprenoit apres, & qu'on y avoit trouvé le jugement de plusieurs ne se perit aisément que celui d'un autre, & mesme Phidias. Voilà le point, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne pensois pas que tu fusses si grand Orateur; car c'est la force & de la multitude de ceux qui te font dire que ie ne sçay que répondre. Mais c'est ma partie, & qu'il faut remporter la victoire sur ce point. Mais il est contre le point de condamner une personne, & de veu que tu me permettes de te dire ce que je pense de ta

POLYDOR. Je suis content de te voir si content de ta

LYCINUS. Tu ne vois-tu pas que tu me permets de te dire ce que je pense de ta

POLYDOR. Je suis content de te voir si content de ta

LYCINUS. Tu ne vois-tu pas que tu me permets de te dire ce que je pense de ta

POLYDOR. Je suis content de te voir si content de ta

LYCINUS. Tu ne vois-tu pas que tu me permets de te dire ce que je pense de ta

raisons odieuses. Je ne sçay comment être
chappé à un homme qui est ennemy de
flatterie, & qui se peut dire même un
louangeur légitime. Du reste, tu ne dois
avoir honte après Phidias, de corriger
vraye, encore qu'il ait déjà vu le jour. Je
sçais que ce grand homme, lors qu'il fut
de Jupiter Olympien, se tenoit derrière lui
pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit
après, ce qu'on y avoit trouvé à redire, car
le jugement de plusieurs ne se pouvant pas
perir aisément que celui d'un seul, qu'on
roit même Phidias. Voilà quel est mon
ment, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne pensois pas, Polystrate,
fusses si grand Orateur ; car tu m'as acrobatisé
force & de la multitude de tes raisons ; à
que je ne sçay que répondre, outre que
est ma partie, & qu'il n'est pas mal
remporter la victoire sur celui qui ne se
point. Mais il est contre les formes de la
de condamner une personne sans l'avoir
veu que tu me permets de me justifier
pas nécessaire, à mon avis, de passer
POLYSTRATE. Je suis si éloigné de
ie contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que
fusse, pour entendre mieux
tes raisons.

ce que ne peut pas faire
la vitelle d'un
vent ou de la foudre,
deux Dieux ; au lieu
cheval & d'une maison
qui n'est pas soignée
de Demetrius, qui le
couffler & de tracher
cette différence que
les excessives ; & que
appliquer donc cecy
que si j'avois comparé à
une beauté ordinaire, je
Mais lors que je parle
les autres, je ne fors
d'ailleurs, je ne
opérent à des Dieux,
on sçait assez que la Ve
Minerve de Phidias ; ne
Dieux, & il me semble
irrévérance à donner des
bles aux Dieux, dont la
& invisible. Mais icy l'a
leur côté. Car lors que je
statuë, j'aparie une chose
& l'ouvrage de l'homme à
quand ie vous aurois com
l'aurois pu faire à l'exem
pète, & d'Honore même
compare Beisots pleurants,
n'estois pas assez, il a tort de
Briser parvèle aux Dieux
lours ces vers & autres sen
damner, & les apprenen
quand vous ne les

16 DEFENSE DU DISCOURS

estre toujours au dessus de la chose que l'on compare ; on pour parler plus clairement, on ne doit jamais comparer ce qu'on loüe, à quelque chose de moindre ou d'égal, mais toujours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas loüer un chien, que de le comparer à un chat, ny à un renard ; & ce seroit le loüer foiblement, que de le comparer à un toup. Il faut aller plus loin, & luy donner la dernière perfection dont sa nature est capable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'appelle *Dominus de lionis*. Ainsi, pour loüer l'un de nos illustres Architectes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un simple lurrer ; mais dire avec un autre Poëte, *Quæ Pellux n'êst pas en ta hâd'ess de l'envaquer, ny Horens avec ses bras de fer, de se proposer de vanz luy*. Vous voyez cômme il élève son Achille, non seulement au dessus des autres, mais au dessus des Dieux mêmes de la Iure, sans qu'ils s'en soient jamais offensés, ni qu'ils ayent vengé cette injure sur le Héros ni sur le Poëte, qui ont été tous deux illustres, l'un pour la force, & l'autre pour la Poësie, dont cette piece est cômme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louer, j'aye cherché un modèle au dessus de vous, & que je n'en pouvois trouver que dâs la ciel. Je vous estime de haïr la flatterie ; car c'est une marque de votre générosité ; mais je vous veux apprendre à la distinguer de la louange, afin que vous n'y soyez point trôpé. Le flateur, cômme il a l'ame basse, n'a pour but que son intérêt particulier, qu'il cherche dâs la satisfaction d'autrui, & ne craindra point de loüer Thersite de sa beauté & de sa jeunesse, s'il croit que cela luy puisse servir. Mais il faut que la louange ait la vérité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur,

veriez pas, ils se sont aquis une prescription de plusieurs Siecles, où personne n'a jamais condamné Homere pour ce sujet, quoy qu'il s'en soit trouvé d'assez hardis pour donner le fouët à son image, & pour retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas Il sera d'oc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, la Deesse du ris & de la joye; & ie ne pourray pas comparer à son image, une Princesse gaye & riante, pour ne rien dire davantage, puis qu'elle ne le veut pas. Je laisse à part qu'il donne le même épithe à Paris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la teste de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane sur les monts.* Il ne se contente pas d'égalier les hommes aux Dieux, il compare la chevelure d'Euphorbe aux Graces, quoy qu'elle fust alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons, ou plutôt, il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condanniez en ma personne, ou que vous ne permettiez aux autres ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inférieures à l'homme, & donne à Junon le regard d'un Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs, tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis qu'on

... de Teinoin les Zenonides
 ... les Polidionides, de les
 ... Un Rayne de Cypre s'est nommée
 ... Deille en soit offencée, ni
 ... en rocher, comme Niobe. Je
 ... les Egyptiens, qui ne font point de
 ... le nom des Dieux, quoy
 ... les plus superstitieux de tous les
 ... de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a
 ... pas. Les Philoosophes mesmes
 ... d'appeller l'homme, l'image
 ... vous ne devez donc point craindre
 ... pour ce regard ; & quand ie
 ... pour avoir dit ce que vous me
 ... vous ne le seriez pas pour l'entendre.
 ... encore plusieurs choses à
 ... mais j'épargne la memoire.

Non pas trop, à mon avis; Car tu
as toujours que ie t'avois preferé; & ie ne
pourrai retienir un si long dis-
cours. Mais m'en vais de ce pas m'en déchar-
ger. Je fermerai les oreilles, & à
peu de temps, pour ne voir ni n'entendre
rien, je pourrai troubler les images de ma me-

...le pren garde de s'en bien acqui-
...le Juge voudra prononcer la Senren-
...pour m'entendre condamner

verriez pas, ils se sont aquis une pré-eminence
plusieurs Siecles, où personne n'a jamais trou-
vé Homere pour ce sujet, quoy qu'il l'ait
trouvé d'assez hardis pour donner le loyer
imagine, & pour retrancher de son Poëme
vers qui ne leur plaisoient pas. Il s'en est
à Homere de comparer une espiere qui par
la Deesse du ris & de la joye, & le ne peut
comparer à son image, une Princesse qui
te, pour ne rien dire davantage, puis ne
pour pas. Je laisse à part qu'il donne le même
thete à Paris & à Achille, & qu'il compare
memme à Mars, & plusieurs autres à des
Dieux. Mais pour faire le portrait de celle
prend la teste de Jupiter, la ceinture de Mars
l'estomac de Neptune, metant en place
Dieux pour faire un homme. Retournons
exemples des femmes. Combien de fois
Tulle que Venus ou Diane, & telle Diane
monts. Il ne se contente pas d'égalier les Dieux
aux Dieux, il compare la chevelure d'Europe
aux Graces, quoy qu'elle fust alors toute
re. Le reste de son ouvrage est plein de
comparaisons, ou plutôt, il n'y a point
qui ne soit embelly de quelque image. Prenez
donc garde que vous ne le compariez à
ma personne, ou que vous ne permissiez
autres ce que vous ne me voulez pas souf-
frir. Plus outre, il compare les Dieux à des
serieuses à l'homme, & donne à Junon
d'un Taureau, sans parler de l'Aurore
de rose. Un autre compare les poignets
à des fleurs, tant le champ des comparai-
son champ vaste & libre. Mais le plus
qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis

prend jusqu'à leur nom: Telmoins les Zenons, les
Ephesiens, les Dionysiens, les Possidonien, & les
Hermiens. Une Reyne de Cypre s'est nommée
Latone, sans que cette Deesse en soit offensée, ni
qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je
laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de
scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy
qu'ils soient les plus superstitieux de tous les
hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a
point d'autres au pais. Les Philosophes mesmes
ont bien la hardiesse d'appeller l'homme, l'image
de Dieu. Vous ne devez donc point craindre
qu'ils me punissent pour ce regard; & quand ie
serois coupable pour avoir dit ce que vous me
reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre.
Je pourrois ajouster encore plusieurs choses à
celles-cy; mais j'épargne ta memoire.

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon avis; Car tu
as passé le temps que ie t'avois prescrit; & ie ne
sçay comment ie pourray retener un si long dis-
cours. Mais ie m'en vais de ce pas m'en déchar-
ger, & par le chemin ie fermeray les oreilles, & à
un besoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre
rien qui puisse troubler les images de ma me-
moire.

LYCINVS. Va, & pren garde de t'en bien aqui-
ter. Lors que le Juge voudra prononcer la Senten-
ce ie m'y rendray, pour m'entendre condamner
ou absoudre.

Jupiter;
Vulcan;
Bacchus;
Neptune;
Mercure.

TOXARIS, OV DE L'AMITIE.

DIALOGUE

DE MNE'SIPERAT DE TOXARIS.

*C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec
chant l'Amitié, dont chacun rapporte des
exemples à l'avantage de son pays.*

MNÉSIPH. **Q**Uoy, Toxaris, vous sacrifiez à
Dieux? Pilade & à Oreste, comme à des

TOXARIS. Ouy, Mnéthpe, non pas pour
fois comme à des Dieux, mais comme à des
Hommes.

M. N. S. I. P. A. Mais est-ce la coutume parmi vous, d'honorer les morts par des sacrifices?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de célébrer des fêtes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont mérité.

Mme'stira. Et que pouvez-vous espérer de ces
offrandes?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imitation de leurs vertus, de donner cette consolation aux gens de bien, de voir honorer leur mémoire ; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Mécènes favorables.

MR^S SI RA. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui estoient vos ennemis? Car 2) il est pris sur vos costes, apres avoir fait naufrage & estans prests à estre sacrifiez, ils tuerent leurs Gardes, & massacrèrent vostre Roy, puis enne-

TOXARIS, OV DE L'AMITIE

DIALOGUE

DE MNE'SIPPE ET DE TOXARIS

*C'est la dispute d'un Scribe & d'un Greffier
chacun l'Amistie, dont chacun rapporte
exemples à l'avantage de son parti*

MNE'SIPPE. *Qu'on Toxaris, l'histoire
de Pilade & d'Oreste, comme ils*

Dieux?

TOXARIS. Ouy, Mnthe, non par
fois comme à des Dieux, mais comme à
hommes.

MNE'SIPPE. Mais est-ce la coutume
vous d'honorer les hommes par des sacrifices?

TOXARIS. Non seulement de la coutume
brer des festes à leur honneur, lors qu'on
croit qu'ils l'ont mérité.

MNE'SIPPE. Et que pouvez-vous espérer de
olanges?

TOXARIS. De porter la posterité à l'honneur
de leurs vertus & de donner cette consolation
gens de bien, de voir honorer leur mémoire, &
tre qu'il ne voit point d'avoir les Mémoriaux.

MNE'SIPPE. Mais qu'avez-vous tant à dire
des étrangers qui estoient vos ennemis? Ils
esté pris sur vos costes, après avoir fait naufrage
& estans prests à estre sacrifiés, ils furent
Gardes, & massacrerent vostre Roy, puis

nèrent la Prestresse de Diane captive, & la Deesse
même à qui on les vouloit sacrifier. Si vous
les honorez donc apres des homicides & des sa-
crileges, prenez garde que vous ne portiez les au-
tres à vouloir suivre leur exemple, & que vous ne
demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que
si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cet
honneur, Qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifi-
er à des gens qui devoient servir eux-mêmes
de victimes?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action
dont tu parles, elle est assez illustre pour devoir
estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce
point à deux particuliers; de s'embarquer sur le
Pont-Euxin, qui n'avoit esté fréquenté jusqu'alors
que par les Argonautes; sans craindre ni
les Fables du pais, ni le nom d'Inhospitable
qu'on donnoit à cette mer? Et quel excès de va-
leur à des captifs, de tuer un Roy au milieu de ses
Gardes, & d'emmener prisonniers jusqu'à ses
Dieux? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'hu-
maines, & dignes d'éternelle loüange, quoy que
ce ne soit pas pour cela encore que nous les ad-
miration?

MNE'SIPPE. Et qu'ont-ils fait de plus illustre?
Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles
les Pheniciens en entreprennent tous les jours de
plus grandes & de plus d'agréables, d'où ils ne re-
tournent en leur pais que sur la fin de l'Automne
apres avoir couru toutes les terres & les mers: de
sorte que si c'est pour cela que vous honorez Ore-
ste & Pilade, ces gens-là meritoient mieux d'estre
adrez qu'eux, quoy que souvent ce ne soient
que de simples marchands portez de l'amour du
gain, qui trafiquent de choses de peu de valeur.

TOXARIS. Ecoute comme des barbares, car c'est ainsi qu'on nous appelle, ont de meilleurs sentimens des Grecs, que les Grecs mesmes. Car nous avons basti des Temples à des hômes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouverez-vous d'illustre tombeau, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycenes, au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes, sans que pour estre étrangers on les ait jugez indignes de cet honneur ? Car la vertu est adorable, même dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est gravé dans le Temple d'Oreste sur une colonne d'airain ; & c'est la premiere chose que nous apprenõs à nos enfans, afin que ces semences de Vertu étant cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines ; de sorte qu'ils' oublieroient plutôt le nom de leurs Peres, que celuy de ces illustres Amis, qui ont laissé un exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un costé un vaisseau brisé cõtre des escueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler ; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont brisé leurs chaines, & qui deffendent leur liberté aux despens de la vie de plusieurs & du Roy mesme, puis enlèvent Diane & sa Prestresse. On les suit comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur navire ; les uns grimpent sur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages ; mais ils sont repoussez par tout vaillamment, & contrains de se sauver à la nage, ou bleffez, ou étonnez de la bleffure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclater leur Amitié, qui est

Iphigénie.

Car les Scythes ne croient pas
qu'il y ait de plus divin, ni de plus
cher, qu'un bon amy; & n'ont point de
plus noble que la trahison & la per-
fidie. Ils font gloire d'avoir leurs
amis dans les plus grands dangers, & de se sacrifier
pour eux; & ont pris ceux-cy pour les
garants de l'amitié. Car ils font dé-
puter pour chacun leur propre frère
pour leur amy, & qui le couvrent de
leur sang, qu'ils ne le peuvent plus deffien-
der eux-mêmes.

Certes, Toxaris, tu montres bien
qu'ils ne sont pas seulement fidèles amis &
frères, mais eloquens, tant tu as sçeu bien
montrer la valeur & l'amitié de ces deux grâs
amis, & rendre raison d'une chose qui
est si difficile à concevoir. Car je ne croyois pas,
qu'il y eût une amitié si en li grande
entre deux Scythes, qui n'avoient
rien de commun parmy les Scythes, & qui
ne fussent qu'une impetuositè brutale, & qui
ne fussent que tendresse ni affection pour leurs
amis, mais le jugeront par leur coutume bar-
bare, & par leurs peres apres leur mort.

Je ne veux pas maintenant deffier
vostres coutumes, ni faire voir qu'elles sont
plus sages que les vôtres; Il me suffit pour cer-
tainement de montrer que nous sommes meil-
leurs. Car vous parlez mieux que nous de la
valeur, mais vous la pratiquez plus mal; & pleu-
rent pour un amy. Oreste & Pilade tir les chearres
pour un amy qui mourra le premier, & se fa-
rent pour son compaignon; tandis que vous
ne faites que pleurer vos amis, lors qu'ils ont besoin

Certes, Toxaris, tu montres bien
 que tu n'es pas seulement fidèle ami de
 mon père, mais éloquent, tant tu as sçeu bien
 valoir de l'amitié de ces deux grâs
 à rendre raison d'une chose qui
 me sembloit inconnue. Car je ne croyois pas,
 que la verité, que l'amitié fût en si gran-
 de estime parmi les Scythes, qui n'avoient
 que l'usage impetueux & brutal, & qui
 n'ont que l'affection pour leurs
 parents, & tendresse si affection pour leurs
 amis, que je jugois par leur coutume bar-
 barique, qu'ils ne fussent pas si sensibles à la
 mort de leurs peres apres leur mort.

Je ne veux pas maintenant de-
montrer ces choses, ni faire voir qu'elles sont
dans les vôtres; Il me suffit pour cer-
tain de montrer que nous sommes meil-
leurs. Car vous parlez mieux que nous de la
pratique; mais vous la pratiquez plus mal; & pleu-
sieurs Oreste & Phèdre sur les theatres
à qui mourra le premier, & se fa-
ra son compagnon; tandis que vous
nos amis, lors qu'ils ont besoin

TOXARIS. Ecoute comme des barbares ont ainsi qu'on nous appelle, ont de meilleurs mens des Grecs, que les Grecs mesmes. Car, avons basti des Temples à des hommes ; & n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Vous trouverez-vous d'illustre tombeau, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycenes. lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes. que pour estre étrangers on les ait jugés indignes de cet honneur ? Car la vertu est adorée dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait de noble, & l'un pour l'autre, est grave dans le Temple d'Oreste sur une colonne d'airain ; & est première chose que nous apprenons à nos enfans, que ces semences de Vertu étant nées de bonne heure dans leurs ames, y prennent profondes racines ; de sorte qu'ils oublient plutôt le nom de leurs Peres, que celui de leurs illustres Amis, qui ont laissé un exemple à tous les Siecles. Leur Action est encore connue aux parois du Temple, où l'on voit d'un vaisseau brisé contre des escuilles, & des Heros emmenez captifs, & couronnés des victimes qu'on veut immoler ; & l'on voit les armes à la main qui ont brisé les chaînes, & qui descendent leur liberté aux gens de la vie de plusieurs & du Roy mesme enlevrent Diane & sa Prestresse. On voit comme ils commencent à voguer ; & l'on voit que leur navire ; les uns grimpent sur le vergail, les autres s'attachent aux cordages ; & ils sont repoussez par tout vaillamment ; & certains de se sauver à la nage, ou blessez entraînez de la blesure des autres. Le Peuple garde sur tout à faire éclater leur Amitié ;

le sujet principal de nostre adoration, puisqu'il le veut sçavoir. Car les Scythes ne croient pas qu'il y ait rien au monde de plus divin ; ni de plus grand tresor, qu'un bon amy ; & n'ont point de vice plus en horreur que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, & de se sacrifier pour leur service ; & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeints qui negligent chacun leur propre salut pour celui de leur amy, & qui le couvrent de leur corps, lors qu'ils ne le peuvent plus deffendre de leurs armes.

MENESIPPA. Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'estes pas seulement fidelles amis & belliqueux, mais eloquens, tant tu as sçeu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grâds personnages, & rendre raison d'une chose qui m'estoit encore inconnue. Car ie ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en si grande veneration parmy les Scythes, qui n'avoient, à mon avis, qu'une impetuosité brutale, & qui estoient sans tendresse ni affection pour leurs proches ; ce que ie jugois par leur coutume barbare ; de manger leurs peres apres leur mort.

TOXARIS. Je ne veux pas maintenant deffendre nos coutumes, ni faire voir qu'elles sont plus justes que les vôtres ; Il me suffit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal ; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les theatres s'entrebattre à qui mourra le premier, & se sacrifiera pour son compagnon ; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont besoin

de vostre assistance ; & demeurez muets , quand ils imploront vostre secours ; comme ces peulonages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebattez si souvent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en apportera de plus beaux ; & ie ne te cele point que j'aunerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coustume de mon pais, que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

MENESIPPE. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en champ-clos, contre un si adroit & si vaillant Champion, ie ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange qu'elle le cedast maintenant à un Scythe, après les avoir tous vaincus par la main de deux de ses Citoyens ; & si ie souffrois cet affront, ie meritois de perdre, non-seulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié ; & celui qui en produira le plus, remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité ; & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six ; car cela iroit à l'infiny.

MENESIPPE. Je le veux, Tu commenceras le premier, apres avoir fait serment de ne rien dire que de veritable ; car il ne seroit pas difficile de faire un mauvais Roman.

TOXARIS. C'est à toy à commencer, puisque tu as donné lieu à la dispute.

MENESIPPE. Quel Dieu veux-tu que j'ierre

Je commenceray de Jupiter Philien, qui est l'Amié parmy les Grecs ?

Où, & j'attestray celui de mon

Je te prends donc à témoin, ô Ju-

& promette de ne rien alleguer icy,

ni moy même, ou que ie n'aye appris

signes de ton. Je commenceray par

Aganociés & de Diomias, qui est si cele-

Le premier estoit de Samos, & n'a

de l'union amitié. L'autre d'Ephe-

ricienne & opulente, mais qui s'estoit

peu. Or comme ceux qui sont

en peu de temps, ont tousjours

amour d'eux, pour servir à leur di-

Diomias ne manquoit pas de ces ser-

as, qui font la cour à nos richesses,

la nous-mêmes. Mais Agathocés

la plus rendre ieunesse, ne les

quoy qu'il ne laissast pas de vivre

complaire à son amy, qui en estoit

en l'ailloir plus d'estat que de luy,

il lay devoit mesme insupportable

remonstrances. Car il ne pou-

de luy représenter la grandeur

de ses ancestres, & de le cōjurer avec

qu'il s'aper le bié que son pere avoit

de beaucoup de peine, tant qu'à la fin

il alloit plus à ses plaisirs, & le ca-

os qu'il vouloit faire quelque par-

un mal en attirer un autre, ces Atreurs

de l'esprit l'amour d'une celebre

de l'ailloir adroite à gagner les cœurs, &

de desdains affectez, tantost par de

de l'ailloir, sçavoir si bien enflamer ceux

Par.

de vostre assistance; & demeurez mortels, ils imploreroient vostre secours, comme les nages de Comedie, qu'on ne produit que pour montrer. Si tu veux donc laisser à part ces

2. Anile
Or de Pa-
reille, de
Turque &
de Pri-
smas,
conces d'amitié que vous rebantez à ceux qui ne sont connus que dans les fables; pour guer des exemples modernes, nous en apporterons plus beaux; & je ne te contai que j'aimerois mieux estre vaincu en singulier, au hazard de perdre la main selon la coutume de mon pais, que de me l'honneur de ceste dispute, où il y a de la de ma patrie.

Mina si p. Quoy que ce ne soit pas pour se d'enrager en champ clos, contre un si vaillant Champion, ie ne travaillois point à ramer l'honneur de la Grece. Car si elle estoit qu'elle le cedast maintenant à un Scythe, les avoir tous vaincus par la main de ce Scythien; & si ie souffrois cet affront, ie ne rois de perdre, non-seulement la main, la langue. Si tu veux donc, nous alleguerons des exemples d'amitié; & celui qui sera le plus, remportera la victoire.

Toxaris. Il ne faut pas que tu remporte, mais la qualité; & ie te contai alleguer chacun cinq ou six; car tu en feras l'un.

Mina si p. Je le veux. Tu commences premier, apres avoir fait sermens de ne rien dire de veritable; car il ne le sçait pas d'ailleurs. Tu as donné lieu à la dispute.

Toxaris. C'est à toy à commencer, pour as donné lieu à la dispute.

Mina si p. Quel Dieu veux-tu que

jure? Te contenteras-tu de Jupiter Philien, qui est le Dieu de l'Amitié parmi les Grecs?

Toxaris. Oüy, & j'attesteray coluy de mon pays, qui respond à celuy-là.

Mina si p. Je te prends donc à témoin, ô Jupiter Philien, & proteste de ne rien alleguer icy, que ie n'aye veu moy-même, ou que ie n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos, & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Ephefe, de famille ancienne & opulente, mais qui s'estoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont

devenus riches en peu de temps, ont toujours plusieurs gens autour d'eux, pour servir à leur divertissement, Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans, qui font la cour à nos richesses, plutôt qu'à nous-mêmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dès sa plus tendre jeunesse, ne le pouvoit souffrir, quoy qu'il ne laissast pas de vivre avec eux pour complaire à son amy, qui en estoit si charmé, qu'il en faisoit plus d'estat que de luy, jusques-là qu'il luy devint mesme insupportable par les frequentes remontrances. Car il ne pouvoit s'empescher de luy représenter la grandeur de le merite de ses ancestres, & de le cōjurer avec larmes de ne pas dissiper le bié que son pere avoit amassé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin

Dinias ne l'appelloit plus à ses plaisirs, & se cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque party. Comme un mal en attire un autre, ces faveurs ny mirent d'ans l'esprit l'amour d'une celebre conquette, qui estoit adroite à gagner les cœurs, & tantost par des dédains affectez, tantost par de saintes caresses, sçavoir si bien enflammer ceux

qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lors qu'elle eut attrapé ce ieune homme simple & niais, à l'ayde de ses faux amis qui mettoient tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa eschaper; mais apres l'avoir envelopé dans ses filets, comme elle en pensoit triompher, elle devint la proye de sa prise, & fut cause de mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faveur à un A-mant. Ses servantes luy faisoient accroire qu'elle ne dormoit ny nuit ny iour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & sospirer; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arrivoit, l'arestoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sçavoit meller à propos, les larmes, les dédains, & les sospirs, parmy les attraites de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, apres plusieurs allées & venues il en iouit, & dès-là on crut qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy; & de peur qu'il ne vinst à se dégouter par la iouissance, elle ne le vouloit plus voir si souvent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de jalousie à son mary, qui estoit un homme de condition, & l'un des principaux de la ville d'Ephese. Cela l'enfla, mais de sorte que ne pouvant souffrir son absence, il envoyoit tous les iours quelques-uns de ses amis la visiter, il ne s'entretenoit que d'elle; & lors qu'il ne la pouvoit voir, il se consolait par la veüe de son portrait. Cependant il luy donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maisons, pier-rieres, de sorte qu'en peu de temps on vit fonder

une famille si opulente, qui estoit la premiere de la ville; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour aller à son Candior fort riche qui co-mme on dit, estoit aux rangs, surpris par les mesmes artifices; il s'en plaitoit inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis & par la persécution, il a recours à Agathocles, qui voyant cela il y avoit long-temps, & sans y pourvoir, se mettoit en ordre. Il luy conte donc son avaire, & luy avoue pudeur d'abord; mais à la fin il tâche de luy faire vivre sans elle. Agathocles qui voit son amy peine perdu d'employer de l'en dis-puter, qu'il n'estoit pas temps de luy faire des promesses, rend une seule maison qu'il avoit, & donne l'argent. Aussi-tost il va trouver la femme, qui le reçoit à bras ouverts, & ses flammes s'allument en grace comme auparavant; leurs serments recommencent, si bien qu'elle luy fait rendre-vous la nuit; mais il ne fut pas long-temps, que le mary se presente l'espectacle de sa femme, qu'il en fust adverty par sa femme ou par le zèle de le tuer. Ba cette extremité, il se donne point; mais empoignant un poignard, il luy en donne un si grand coup sur la tête, qu'il l'abomme, & de rage en fait autant à son mary. En suite, il repousse les valets qui se mettoient en devoir de l'arrestar, & se fure chez Agathocles, où des amis qui l'ont pris & mené au Gouverneur de la ville, qui le renvoye à l'Empereur, apres avoir esté confesse. Dans cette triste conioction, on ne le quite point, & le suit prisonnier, où il entreprend la défense; &

26
 qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient
 re. Lors qu'elle eut attrapé ce jeune homme
 ple & niais, à l'aide de ses faux amis qui
 toient tout en œuvre pour le surprendre,
 le laissa échapper; mais après l'avoir cher-
 dans ses filers, comme elle en pensoit trop
 elle devint la proie de la peste, & fut en-
 mille maux à ce pauvre infortuné. D'au-
 royoit courir les poulx, & tous ces pe-
 sens qui tiennent lieu de grande fortune
 mant. Ses servantes luy faisoient acointe-
 ne dormoit ny nuit ny jour, & qu'elle ne
 que songer à luy & soupirer; ce qui gâ-
 cipalement le cœur de ceux qui ont sou-
 mon d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin il se
 da qu'elle l'aimoit. Car elle courroit l'at-
 quand il arrivoit, l'arestoit quand il voloit
 tir, faisoit semblant de ne se parer que
 & sçavoit meller à propos, les larmes, les
 & les soupirs, parmi les attrains de sa
 les charmes de sa voix & de sa lyre. Plus
 plusieurs allées & venues il en tou- & sou-
 crut qu'il estoit pris. Pour le mieux es-
 feignir qu'elle estoit grosse de luy, & y
 qu'il ne vint à se dégoutter par la bouche
 elle ne le vouloit plus voir si souvent, ne
 point donner, à ce qu'elle disoit, de sa
 son mary, qui estoit un homme de con-
 des principaux de la ville d'Ephe-
 ma de sorte que ne pouvant souffrir son
 il envoyoit tous les jours quelques-uns de
 amis la visiter, il ne s'entretenoit que
 lors qu'il ne la pouvoit voir, il se conso-
 veut de son portrait. Cependant il se con-
 tout ce qu'il avoit, meubles, argent, man-
 reries, de sorte qu'en peu de temps on vit

cette famille si opulente, qui estoit la première
 du païs; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quitta
 pour un jeune Candiot fort riche qui commença
 d'entrer sur les rangs, surpris par les mêmes ar-
 tifices. Il s'en plaignoit inutilement, tant que se vo-
 yant abandonné par ses faux amis & par sa perfi-
 de maîtresse, il a recours à Agathoclès, qui vo-
 yoit tout cela il y avoit long-temps, & sans pou-
 voir donner ordre. Il luy conte donc son avature,
 avec quelque pudeur d'abord; mais à la fin il trâ-
 che le mot, & luy avoué franchement qu'il ne
 pouvoit plus vivre sans elle. Agathoclès qui vit
 que ce seroit peine perdue d'essayer de l'en dis-
 suader, & qu'il n'estoit pas temps de luy faire des
 reproches, vend une seule maison qu'il avoit, &
 luy en donne l'argent. Aussi-tost il va trouver sa
 maîtresse, qui le reçoit à bras ouverts, & ses flâ-
 teurs s'entrent en grace comme auparavant; leurs
 amourettes recommencent, si bien qu'elle luy
 donne rendez-vous la nuit; mais il ne fut pas
 plutôt entré, que le mary se presente l'espée à la
 main, soit qu'il en fust adverty par sa femme ou
 non, & menace de le tuer. En cette extrémité,
 il ne s'abandonne point; mais empoignant un
 bâton, il luy en donne un si grand coup sur la
 teste, qu'il l'assomme, & de rage en fait autant
 à sa femme, qu'il achève apres de tuer avec l'é-
 pée de son mary. En suite, il repousse les valets
 étonnez, qui se mettoient en devoir de l'ar-
 rester, & se sauve chez Agathoclès, où des
 le matin il est pris & mené au Gouverneur de la
 Province, qui le renvoye à l'Empercur, apres
 avoir tout confessé. Dans cette triste conjonc-
 tur son amy ne le quitte point, & le suit prison-
 nier en Italie, où il entreprend sa vengeance; &

Plongeurs.

comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Ile de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses iours. Il employa là à le nourrir le peu de bien qui luy restoit, & lors que tout fut mangé, il se loia à des pêcheurs d'huîtres à l'écaille, qui servent à la teinture de la pourpre, & l'entreteint de son travail sans l'abandonner même apres la mort. Car il s'habituait là, & ne retourna point en son pays. Voila un exemple d'amitié qui est arrivé en nos iours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathocles est mort en cette Ile.

TOXARIS. Je voudrois que tu n'eusses pas fait de serment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me semble digne de mon pays.

MNE'SIPE. En voicy un autre qui n'est pas moins illustre, que j'ay appris d'un Pilote de la Calcede, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mesmes qui y avoient part. Il disoit que venant un iour d'Italie à Athenes, vers le coucher des Pleiades, la tempeste le prit au sortir du détroit de Sicile, & le porta iusques pres de l'Ile de Zacynthe, sans qu'il pût surmonter l'effort des vagues. Il avoit plusieurs personnes dans son navire, & entr'autres deux ieunes hommes de son pays; l'un robuste & vigoureux, nommé Euthydique, l'autre tout pale & deffait, appelé Damon, qui ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celuy-cy se trouvant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaisseau, qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent, & le renversa dans la mer. En tombant il cria à l'ayde à son amy, qui se jette aussi-tost apres sans deliberer, quoy que ce fust en plein minuit, & qu'il fust

Il commence à se soulever sur les vagues, & se jette plus solidement à cause de la violence de ses habres, & de la subtilité où il est de l'air du Navire emus de compassion les deux autres, mais ils furent emportez en un instant par la violence de la tempeste; & tout ce qui fut de leur jetter quelques pierres avec l'échelle du vaisseau. Arrêtons-nous un peu, à considérer si quelqu'un peut donner de si fortes preuves de son amitié, que de se jeter dans la mer pendant la tempeste, & de mourir avec luy. Reprenez-vous de la haineur des vagues émuës & blanchies de l'horreur des tenebres; l'un tend les bras à son amy, & qui imite sa stance; l'autre outré d'amour, qui se jette vers luy, de peur qu'il ne meure tout seul, & de plus beaux exemples d'une amitié si rare. Haste-toy, je te prie, de me dire ce que tu en penses car le bruit de le sçavoir. Ne crains point, ils philosophent si personnellement dans Athenes; mais le Pilote par la tempeste, ne m'a pu conter que luy, & j'ay appris le reste de sa vie. Il disoit donc qu'ils nagerent à l'aise, & qu'ils lierent jusqu'au point du jour, & qu'ils se jettèrent dans l'Ile qui estoit proche. Voicy un troisième exemple d'amitié, & de plus beaux exemples d'une

TOXARIS,

Ple-gan 18 comme il fut condamné, il l'accompagna son exil, & va demeurer avec luy en la ville de Gyare, où il fut confiné pour le rest des jours. Il employa là à le nourrir le peu d'argent qui luy restoit, & lors que tout fut mangé, il se mit à des pècheurs d'huîtres à l'échelle, & se vint à la teinture de la pourpre, & l'entre son travail sans l'abandonner même sa mort. Car il s'habitua là, & ne retourna point son pays. Voila un exemple d'amitié qui ré en nos iours, & il n'y a pas plus de cœur qu'Agathocles est mort en cette île.

TOXARIS. Je voudrois que tu n'eusses point de serment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me rend digne de mon pays.

MAS SIR. En voicy un autre qui n'est moins illustre, que j'ay appris d'un illustre Calicide, & dont j'ay eu la confirmation de ceux-là mesmes qui y avoient part. Il arriva venant un jour d'Italie à Athenes, vers le cher des Pleiades, la tempeste le prit au détroit de Sicile, & le porta jusques pres de Zacinthe, sans qu'il pût surmonter ces des vagues. Il avoit plusieurs personnes sur son navire, & entr'autres deux jeunes hommes de son pays; l'un robuste & vigoureux, nommé Euthydique, l'autre tout pale & déclin, appelé Eudamidas, qui ne faisoit que de relever d'une maladie. Celuy-cy se trouvant mal de l'estomac s'approcha du bord du vaisseau, qui dans ce vaile vint à pancher d'un coup de vent & se versa dans la mer. En tombant il cria à son amy, qui se jette aussitôt apres sans s'ar-
rer, quoy que ce fust en plein minuit, & qu'il

déjà couché, & commence à se soulever sur les flots, où il ne se pouvoit plus soutenir à cause de la pesanteur de ses habits, & de la foiblesse où il estoit. Ceux du Navire émus de compassion les voulurent avder; mais ils furent emportez en un instant par la violence de la tempeste; & tout ce qu'ils purent faire, fut de leur jeter quelques pierres de liege avec l'échelle du vaisseau. Arrestons-nous là, te te prie, à considerer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de son amitié, que fit en cette occasion Euthydique, de se jeter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste, & de s'exposer à une mort toute certaine, pour sauver son amy, ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchissantes, mêlé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui rend les bras à son amy, & qui implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se precipite apres luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une véritable amitié?

TOXARIS. Haste-toy, le te prie, de me dire ce qu'ils sont devenus, car ie brûle de le sçavoir.

MAS SIR. Ne crains point, ils philosophent tous deux presentement dans Athenes; mais le Pilore emporté par la tempeste, ne m'a pû conter l'histoire que jusques-là; & j'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges jusqu'au point du jour, qu'apercevant l'échelle du navire qui estoit faite de grosses planches, ils monterent tous deux dessus, & se sauverent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrester davantage en des moralitez inutiles, Voicy un troisieme exemple qui ne le cede point aux deux autres. Eudamidas

ou, ils content le reste ainsi.

de Corinthe en mourant fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille; & l'un estant mort cinq iours apres, soit de regret ou autrement, celuy qui restoit executa la commission de tous les deux; car ils estoient substitués l'un à l'autre; & pour rendre son action plus illustre, il maria la fille de son amy & la siéne en un même iour, & leur donna à toutes deux un même mariage. Quant à la mere, il la nourrit iusqu'à la mort, quoy que le peuple criast que le defunt avoit trouvé le secret d'heriter apres sa mort, de son amy. Que te semble, Toxaris, de la generosité d'Arctas; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son cohéritier avec la siéne? Ne merite-t'il pas de faire un de nos exéples, à la gloire & à l'avantage de sa patrie?

TOXARIS. Ouy, sans doute, quoy que l'admirer encore plus la hardiesse & la confiance du testateur; car celuy qui a la resolution de faire un semblable testament, est capable non seulement de l'executer, mais de quelque chose encore de plus; & ie ne doute point qu'il n'eust nourry la mere de son amy, & marié sa fille, même sans en estre prié.

MNE'SIPE. Tu dis vray, passons à l'exemple de Zenothemis de Marseille, qu'on me montra en Italie, comme i'y estois Deputé de mon pais. C'estoit un homme de belle taille & de bonne mine, que ie trouvay qui alloit à la campagne avec sa femme à ses costez, qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car outre qu'elle estoit borgne & petite, elle estoit contrefaite & percluse de la moitié du corps, &omboit même du haut-mal, à

son dion. Comme ie m'étonnois donc que
celuy qui avoit deux choses si d'estimables
celuy qui m'accompagnoit me fit ce récit. Le
nomme de Marseille, amy de Zenothemis;
Zenothemis, qui pour avoir rendu une
bonne justice, fut déclaré infame, & tous les
citoyens, selon la rigueur de la loy. Ac-
cablé d'un grand coup de fortune, il estoit en-
core affligé par la consideration de sa fille
qui estoit en âge d'estre mariée, sans
pouvoir la pourvoir; car comme tu vois,
il n'est pas de taille à estre mariée pour sa
me. Comme il s'en plaignoit donc à Zeno-
themis, & deplorait sa condition, parce qu'il
ne pouvoit rien faire. Ne crains point, dit-il,
je t'en donneray; & là-dessus il le prend
par la main, le mene chez soy, & partage avec
celuy qui n'estoit gueres moins
malheureux que ceux qu'il avoit perdus. Il ajouta à
celuy qui estoit en sieste, comme s'il eust en envie
de sa fille à quelqu'un de ses amis; & lors
il se leva, & fit les effusions accoutu-
mées. Zenothemis remplissant sa coupe, Reçoy,
dit-il, ce coupe de la main de ton gendre; car
c'est de ta fille, & le contract est
fait. Je te confesse avoir recu en mariage quatre
talens. Comme l'autre restoit, & ne mille
deniers, il prit un homme si riche & si bien
fait, & si pauvre & si mal-faire, il
le maria avec sa femme, puis vint retrouver
sa femme, il l'a toujours tenue depuis
avec luy, luy faisant mille caresses, & la
menant avec luy, comme tu vois. Car bien loin-

30
de Corinthe en mourant fit un testament
sembleroit ridicule à tout autre qu'à un ami
n'ayant pour tout bien que deux amis ; l'un
e vi- l'un de nourrir sa mere , & l'autre de mar-
rie. rier sa fille ; & l'un étant mort cinq jours après
un. regret ou autrement , celuy qui refusoit cette
commission de tous les deux par les raisons
suivies l'un à l'autre ; & pour rendre une
plus illustre, il maria la fille de son amy à sa
ne en un même iour, & leur donna à com-
On, rompre
preux.
ment.
mence.
un même mariage. Quant à la mere, il l'au-
iufqu'à la mort, quoy que le peuple crût
deffunt avoit trouvé le secret d'éviter
mort, de son amy. Que se semble, Toxa-
generosité d'Arctas ; car c'est ainsi qu'il se
moit, de payer si gayement la part de son
tier avec la sienne. Ne mettez-il pas de la
nos exptes, à la gloire & à l'avantage de
TOXARIS. Ouy sans doute, quoy que je
re encore plus la hardiesse & la confiance
fateur ; car celuy qui a la resolution de faire
semblable testament, est capable non seule-
de l'exécuter, mais de quelque chose de plus
plus ; & je ne doute point qu'il n'est amy
mere de son amy, & marié la fille, même
estre prié.

MNÉSIPPE. Tu dis vray, passons à l'ami
de Zenothemis de Marseille, qu'on me conte
en Italie, comme j'y estois Deputé de mon
C'estoit un homme de belle taille & de bon
mine, que je trouvoy qui alloit à la messe
avec sa femme à ses costez, qui estoit
qu'il estoit beau. Car outre qu'elle estoit
& petire, elle estoit conneissable & petire
moitié du corps, & sembloit même de haut

ce qu'on disoit. Comme ie m'étonnois donc que
la fortune eust apparié deux choses si dissembla-
bles, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le
pere, dit-il, de ce monstre que tu vois, estoit un
riche homme de Marseille, amy de Zenothemis ;
nommé Menocrate, qui pour avoir rendu une
Sentence injuste, fut déclaré infame, & tous ses
biens confisquez, selon la rigueur de la loy. Ac-
cabé d'un si grand coup de fortune, il estoit en-
core plus affigé par la consideration de sa fille
unique, qui estoit en âge d'estre mariée, sans
qu'il eût dequoy la pourvoir, car comme tu vois,
elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa
beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zeno-
themis, & deplorait sa condition, parce qu'il
payoit tendrement : Ne crains point, dit-il,
les Dieux l'ont pourveü ; & là-dessus il le prend
par la main, le mene chez soy, & partage avec
luy ses tresors, qui n'estoient gueres moins
grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajouta à
cette largesse un festin, comme s'il eust eu envie
de marier sa fille à quelqu'un de ses amis ; & lors
qu'ils eurent souppé & fait les effusions accoutu-
mées, Zenothemis remplissant la coupe, Recey,
dit-il, cette coupe de la main de ton gendre ; car
j'épouseray aujourd'huy ta fille, & le contract est
tout dressé ; ou ie confesse avoir receu en mariage
vingt-cinq talens. Comme l'autre résistoit, & ne
pouvoit souffrir qu'un homme si riche & si bien
fait épousast une fille si pauvre & si mal-faite, il
la prit entre ses bras, & alla consommer son ma-
riage dans une autre chambre, puis vint retrou-
ver la Compagnie. Il l'a toujours tenu depuis
pour sa femme, luy faisant mille caresses, & la
menant avec luy, comme tu vois. Car bien loin

d'en avoir honte, il s'en glorifie, préférant l'amitié à tous les autres avantages. Aussi le Ciel a beny son action, & luy a donné un beau fils, qu'il a présenté depuis au Senat, en habit de deuil, pour faire plus de compassion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiscation de son ayeul: & en sa faveur, l'a rétabli en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter un semblable exemple de tō pays, où vous n'avez que les belles. Mais passons au dernier, qui sera de Demetrius de Sunion. Il avoit esté élevé dès son enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour apprendre la Philosophie Cynique, sous ce philosophe de Rhodes, qui estoit alors si celebre; mais Antiphile vouloit étudier en Medecine. Comme Demetrius estoit allé voir les antiquitez du pays, & navigeoit, il y avoit déjà six mois, sur le Nil, ayant laillé au logis son camarade, qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriva à Antiphile un accident, qui luy fit bien regretter l'absence de son amy. Car un de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emportèrent la statue du Dieu, avec plusieurs autres choses qu'ils cachèrent sous un lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confessèrent tout à la question; de sorte qu'on arresta l'esclave, & en suite le maistre, qui estoit aux écoles publiques, apres avoir trouvé chez-luy le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un sacrilege, & eût creu faire un crime de boire même & de manger avec luy. Cependant, ses deux autres esclaves emportent tout ce qui

est, mais qu'il est en prison abandonné dans le monde, & tourmenté par le Goulier, pour faire service à Dieu en le mal-traitant; car il ne le vouloit pas seulement oïr, mais il le vouloit justifier. Il tomba donc malade de misere; car il connoissoit bien la peine qu'on luy faisoit endurer les jambes pour donner qu'on les attachoit la nuit à une piece de bois. Un jour il n'a voit qu'une main liée à son cou. Tantost, le bruit des chaines l'empêchoit de pouvoir repaiser de jour, non plus que la nuit, parce qu'il estoit enfermé petite-misere avec d'autres criminels dans un cachot où il avoit de la peine à respirer. En ce fustible insupportable même aux plus robustes, nous forte raison à un jeune homme, qui n'avoit encore enduré rien, il commençoit à devenir impatient, & ne vouloit déjà plus rien prendre. Mais Demetrius, qui ne sçavoit rien de l'absence de son amy, & n'estoit qu'il l'eût apprise, il courut à la prison, où l'on ne le vouloir pas laisser, à cause qu'il estoit tard, & que le gardien étoit retiré, & les Gardes postées. Il faisoit encore jour, jusqu'à lendemain, qu'il eût de la peine à entrer, & encore plus à reconnoître son amy, tout défiguré, apres l'avoir cherché longtemps, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne le fût pas appelé par son nom, il ne l'eût jamais reconnu. Mais comme il eut répondu, il le reconnut, & luy détournant les cheveux de sa face, s'avançoit à ce spectacle, & Antiphile, Demetrius estant revenu le premier, son compagnon à reprendre ses esprits, & luy raconta l'histoire de son malheur, au lieu des hail-

d'en avoir honne, il s'en glorifie, & se
 mitié à tous les autres amantages. *Antiphras*
 beny son action, & luy a donne un beau
 a presente depuis ausenat, en habit de sa
 faire plus de compassion, ce qui l'a contenté
 ché, qu'il a remis au petit-fils la couronne
 son aveul; & en la faueur, l'a rétabli comme
 & en la dignité. Tu aurois bien de la peine
 porter un semblable exemple de to parois
 d'armes que les belles. Mais passons au
 qui sera de Demetrius de Samion il avoit
 ve des son enfance avec Antiphile, & ne
 avec luy en Egypte, pour appréder la langue
 Cynique, sous ce Philoſophe de Racée. A
 estoit alors si celebre; mais Antiphile vouloit
 diſer en Medecine. Comme Demetrius vouloit
 voir les antiquitez du pays, & naviger sur
 de a six mois, sur le Nil, ayant la lie au logis
 camarade, qui ne pouvoit souffrir les chaſſes
 les autres incommoditez du voyage; il arriva
 Antiphile un accident, qui luy au piteux
 ser l'abſeence de son amy. Car un de ses
 s'allocia avec quelques voleurs pour puer
 Temple d'Anubis, d'où ils emporterent
 tué du Dieu, avec plusieurs autres choses
 cacherent sous un lit, au logis d'Antiphile.
 les voleurs ayant esté pris comme ils venoient
 quelque piece de leur larcin, ils confes
 tout à la question; de sorte qu'on arrest
 clave, & en faire le maître, qui estoit au
 les publiques, apres avoir trouvé chez luy
 rin. Car l'indignité de l'adion faisoit qu'on
 l'osoit secourir, & chacun l'avoit en hor
 comme un sacrilege, & est creu faire un
 de boire même & de manger avec luy. Ces
 les deux autres esclaves emporterent tout ce qui

luy restoit, tandis qu'il est en prison abandonné
 de tout le monde, & tourmenté par le Geolier,
 qui croyoit faire service à Dieu en le mal-trai-
 tant, & qui ne le vouloit pas seulement oſſir,
 lors qu'il le vouloit justifier. Il tomba donc ma-
 lade de fâcherie & de misere; car il couchoit sur la
 terre, sans pouvoir étendre les jambes pour dor-
 mir, parce qu'on les attachoit la nuit à une piece
 de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main liée
 avec le cou. Toutesfois, le bruit des chaînes l'é-
 peschait de pouvoir reposer de jour, non plus que
 de nuit, parce qu'il estoit enfermé pelle-messe
 avec plusieurs autres criminels dans un cachot
 puant, où il avoit de la peine à respirer. En ce fu-
 neste estat, insupportable même aux plus robu-
 stes, & à plus forte raison à un jeune homme, qui
 avoir esté élevé tendrement, il commençoit à dé-
 faillir peu à peu, & ne vouloit déjà plus rien pren-
 dre lors que Demetrius, qui ne ſçavoit rien de l'a-
 faire, arriva; & si tost qu'il l'eut apprise, il cour-
 rut en haste à la prison, où l'on ne le voulut pas
 laisser entrer, à cause qu'il estoit tard, & que le
 Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il fal-
 lut donc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eût de
 la peine même à entrer, & encore plus à recon-
 noître son amy tout défiguré, apres l'avoir cher-
 ché long-temps, comme on fait un homme entre
 les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne le fût
 avisé de l'appeller par son nom, il ne l'eût jamais
 pû trouver. Mais comme il eut répondu, il le re-
 connut à sa voix, & luy détournant les cheveux de
 dessus le front, s'évanouit à ce spectacle, & An-
 tiphile aussi. Demetrius estant revenu le premier,
 ayda son compagnon à reprendre ses esprits, & luy
 donna la moitié de son manseau, au lieu des bail-

lons dont il estoit couvert. En suite il sortit pour l'assister ; & comme il n'avoit ni credit ni argent, il se loïtoit pour porter des marchandises sur le port; apres avoir travaillé tout le matin, il portoit tout qu'il avoit gagné à son amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venue, il falloit qu'il se retirast, & qu'il dormist à la porte, sur un petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de branches d'arbres ; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Il vescu ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison, à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne ; si bien que Demetrius qui ne pouvoit quitter son amy, s'alla par desespoir se rendre complice du même crime, & fut attaché avec luy. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils tâchoient d'adoucir leurs maux par leur conversation, & chacun avoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulièrement Demetrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour soulager Antiphile. Sur ces entrefaites un accident impreveu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'attendoient plus. Car un prisonnier ayant recourré une lime, rompit la chaîne où ils estoient tous attachez ; & se sauva avec les autres, apres avoir tue les Gardes. Mais la plûpart furent repris comme ils s'écartoient deç. & delà ; & cependant nos deux amis demurerent dans la prison, & arressterent leur esclave, ayant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort même ; & le Gouverneur de l'Egypte, ayant appris cette nouvelle, les mit tous deux en liberté

malis furent justifie leur innocence. Mais la reconnaissance de leur vertu, il donna dix mille sçens à Antiphile, & le double à Demetrius. Il se vint vers les Gymnosophistes des Indes, & leur dit tout à son camarade, lequel de tout pais où il est encore à présent. Voilà, dit-il, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que nous avons entendus, si tu ne t'estois plaint que par les plus de paroles que d'effet. Car j'aurois bien des exemples que Demetrius fit devâr le pour pour décharger son amy, il s'impuroit le pour on l'accusoit, jusqu'à ce que l'esclave vint à tous deux à la question. Regarde si tu ne trouves rien que tu puisses opposer à de si bons exemples, si tu ne te veux reoudre à la même chose. Mais apres avoir si bien réfléchi, Demetrius ne voudroit pas trahir sa patrie. Antiphile. Et toy, ne crains-tu point que l'on ne te reproche la langue de l'employer ainsi contre ta patrie, en m'encourageant à ta desaire. Mais ne commencez sans preambule ; car outre que c'est un peu de la coutume de mon pais, il n'est pas sans secours, quand les effets parlent plus que les paroles. Au reste, n'attens pas d'oïr d'autre de quel qu'un, qui en faveur de son amy a épousé une femme laide, ou par charité, ou par haine, ou qui se sera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux. Tout cela ne te fait que le prix des exemples que je te veux donner. Ce n'est pas que je te condamne d'avoir de la pitié, mais que tu n'ayois rien de si noble à dire, de que la logique paix dont j'oïr la terre, empêche que'elle ne se puisse signaler en de si grandes occasions ; car le bon Pilote ne se

après qu'ils eurent justifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Demetrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au pais où il est encore à present. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs; que j'aurois plus étendus, si tu ne t'estois plaint que nous avions plus de paroles que d'effet. Car j'aurois rapporté les harangues que Demetrius fit devant le Juge, où pour décharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'accusoit, jusqu'à ce que l'esclave les déchargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples, si tu ne te veux résoudre à la peine, dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus, parmi les Scithes. Mais apres avoir si bien défendu des étrangers, tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

Oreste & Pitade,

TOXARIS. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue de l'employer ainsi contre toy-même, en m'encourageant à ta défaite. Mais ie vais commencer sans preambule; car outre que ce n'est pas la coutume de mon pais, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste, n'attens pas d'ouïr icy l'histoire de quelqu'un, qui en faveur de son amy aura épousé une femme laide, ou par charité marié sa fille, ou qui se sera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux. Tout cela n'est que jeu, au prix des exemples que ie te veux aleguer. Ce n'est pas que ie te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois, puisque tu n'avois rien de meilleur à dire; & que la longue paix dont jouit la Grece, empêche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions; car le bon Pilote ne se

reconnoist que dans la tempeste. Mais pour nous qui sommes toujours en guerre avec nos voisins, soit pour l'attaque ou pour la défense, il se presente tous les jours mille sujets de témoigner nostre courage & nostre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous, ny ne prenons nos voisins, ny nos camarades. Mais lors que nous reconnoissons un brave homme, nous recherchons son amitié, comme on fait une maistresse ; & celuy qui luy rend plus de service, c'est celuy qui l'emporte. En suite, on se jure l'un à l'autre une amitié inviolable ; ce qui se fait en cette façon : On se pique le bout des doigts, & l'on en reçoit le sang dās une coupe, où chacun trepe la pointe de son épée, & puis lūce cette liqueur precieuse, qui est la marque d'une amitié éternelle, & un témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. Personne ne peut avoir que deux amis ; & ceux qui en ont davantage, sōmes-estimez, comme des Courtisanes qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié se perd, estant divisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, ie commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en une bataille contre les Sarmates ; voyant emmener captif Amizoque qu'il aymoit. Cependant, ie te jure par l'air que nous respirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui sont les plus grands Dieux que les Scythes adorent, que ie ne te diray rien que de veritable.

MNA'SIP. Je t'aurois assez crū sans jurer ; mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des divinitez de grande importance, afin de pouvoir mentir plus hardiment.

OU DE L'AMITIE.

TOXARIS. Quel tu ne veux pas que ie jure par les Dieux de la Vie & de la Mort, qui sont les plus grands Dieux qu'on revere ?

MNA'SIP. Si cela est, en pouvois appeller à mon secours autres dieux ; car il y a plusieurs Dieux de mort.

TOXARIS. Ne scaurois-tu t'empescher de parler à un homme qui porte une épée ? sur lequel il n'a laide parier tout seul, sans luy faire peur.

MNA'SIP. J'av tort, ie l'avoie, & t'en de-vrais pardon ; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, sans craindre que ie t'inter-rompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre iours qu'Amizoque & Dandamis s'estoient jurez une amitié éternelle ; & ils avoient bu du sang l'un de l'autre, en confirmation de leur alliance, lors que les Scythes entrèrent en Scythie avec trente mille chevaux, & dix mille chevaux. On s'en-ferma sur l'une & l'autre rive du Tanais, & on ne pouvoit le passage ; mais ils enlevèrent tout ce qui estoit au delà, à la reserve d'un mille de bonnet de bonne heure au deçà.

Sur ces entre-faites, Dandamis voyant son prisonnier, qui imploroit son assistance, & son sage pour l'aller secourir ; mais il ne pouvoit aller à l'autre bord, qu'il fut enveloppé par les Scythes, & sur le point de perir, il s'écria : Venez pour racheter un prisonnier. A ces mots, les Scythes coururent court, & le menerent à terre, qui luy demanda d'abord qu'elle ran-son il luy donnoit. Moy-mesme, dit-il, puis-je en avoir plus que mon équipage, & que les Scythes ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le

On, l'on ne
peut estre
que trois
à cette al-
liance.

reconnoît que dans la tempête. Mais pour en
qui sommes toujours en guerre avec des Rois
soit pour l'attaque ou pour la défense, il y a
te tous les jours mille sujets de remuer le
courage & notre amitié, qui sont les seuls
que nous estimons invincibles. Premièrement
nous ne choisissons point nos amis à table
vous, ny ne prenons nos voisins, ny nos en-
des. Mais lors que nous reconnoissons un
homme, nous recherchons son amitié, comme
fait une maîtresse; & celui qui luy rend pas-
service, c'est celui qui l'emporte. En luy, on
jure l'un à l'autre une amitié inviolable, & qui
fait en cette façon. On le pique le bout des doigts
& l'on en reçoit le sang dans une coupe, pour en
tréper la pointe de son épée, & puis s'écrit
queur précieuse, qui est la marque d'une amitié
éternelle, & un témoignage qu'on veut que
son sang l'un pour l'autre. Personne ne pour-
que deux amis; & ceux qui en ont davantage
mes-estimez, comme des Courtisanes qui s'ac-
donnent à tout le monde, parce que l'amitié
perd, étant divisée en tant de parties. Mais
entrer en matière, je commenceray par ce qui
fait depuis peu Dandamis en une bataille avec
les Sarmates; voyant emmener captif An-
que qu'il aymoît. Cependant, je te jure par la
que nous respirons, & par le Cymetere où
nous portons, qui sont les plus grands Dieux
que les Scythes adorent, que je ne te dis
rien que de véritable.

MNA'SIPES. Je t'aurois assez cru sans jurer
mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin
des divinités de grande importance, afin de ne
voir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy! tu ne veux pas que je jure
par les symboles de la Vie & de la Mort, qui sont
les plus grands Dieux qu'on revere?

MNA'SIPES. Si cela est, tu pouvois appeler à
témoins plusieurs autres dieux; car il y a plu-
sieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne sçaurois-tu t'empêcher de
chicaner un homme qui porte une épée? sur
tout, après qu'il t'a laïté parler tout seul, sans
t'interrompre.

MNA'SIPES. J'ay tort, je l'avotie, & t'en de-
mande pardon; Tu peux dire maintenant tout
ce que tu voudras, sans craindre que je t'inter-
rompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre iours qu'Amiso-
que & Dandamis s'estoient jurez une amitié éter-
nelle, & qu'ils avoient bu du sang l'un de l'autre,
pour confirmation de leur alliance, lors que les
Sarmates entrèrent en Scythie avec trente mille
hommes de pied, & dix mille chevaux. On s'é-
toit campé sur l'une & l'autre rive du Tanais,
pour leur empêcher le passage; mais ils enleve-
rent d'abord tout ce qui estoit au delà, à la réserve
de ceux qui se sauverent de bonne heure au delà
du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant
son ami prisonnier, qui imploroit son assistance,
passe l'eau à nage pour aller secourir; mais il ne
fut pas plutôt à l'autre bord, qu'il fut enveloppé
par les ennemis; & sur le point de périr, il s'écria
qu'il venoit pour racheter un prisonnier. A ces
mots ils s'arrestèrent tout court, & le menerent
au General, qui luy demanda d'abord qu'elle ran-
çon il vouloit donner. Moy-mesme, dit-il, puis-
qu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scy-
thes n'ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le

Barbare, nous nous contenterons d'une partie; & là-dessus il luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec son amy, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa veuë. Sa présence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand trésor. Cela étonna mesme les ennemis, lors qu'ils vinrent à considérer à quelles gens ils avoient à faire; si bien qu'ils se retirèrent la nuit en tumulte, apres avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris & laissé une partie du butin. Cependant, Amisloque ne voulut point conserver la lumiere, que son amy avoit perduë pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illustres aveugles nouris aux dépens du public, qui reveire leur vertu. Que peux-tu opposer, Mnésipe, à un si grand exemple, quand ie te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie & que ie t'absoudrois du serment de fidelité que tu as juré? Si tu avois à trahir une si belle matiere, combien y aurois-tu mesté d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis apres la perte de son amy? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy; car ie me suis contenté de rapporter la chose nuëment, sans rien alterer de la verité. Passons à un autre exëple qui sera encore plus court. Belite, l'un des parens d'Amisloque, voyant Basthé son amy, terrassé à la chasse par un lion, & sur le point d'estre devoré, saute en bas de son cheval, & frappe la best par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher même d'entre les dents

19.
 son irrité le jeu sur l'un apres avoir
 et à rage sur l'autre; mais Belite en mourant
 son épée au travers du corps, & venge
 sa mort de son amy & la femme.
 ramener cette action, on a enfermé par Edit
 deux amis en même tombeau, & mis le
 sur un tombeau séparé. Mais ne l'arrê-
 ces deux exemples en voicy un troisième.
 de trois amis qui ont fait des
 de l'un pour l'autre. Ardicomas ayant été
 par un ambassade vers Leucanor Roy du Bos-
 avoit tardé trois mois à envoyer le tri-
 paye tous les ans aux Scythes, il fut traité
 ment par ce Prince à son depart, apres
 lui laissant sur sa demande. Pour plus grand
 Roy vouloir que sa fille fût presente au
 tous les Grands qui la recherchoient.
 du nombre desquels estoit Tigrapace
 des Laïens, & Adymarque Duc de Mach-
 Mais Ardicomas ne l'eux pas plutôt veuë,
 ne devint amoureux; & comme c'est la cou-
 faire la demande à table sur la fin du re-
 que l'un n'est, & ce qu'on a; lors que
 autres eurent vance à l'envy leurs treisors
 puissance, apres avoir fait les effusions ac-
 il prit la coupe come eux mais il ne
 point de vin, parce que cela ne se fait
 les Scythes; & ayant bu un grand trait,
 Roy de luy donner la fille en mariage, à
 il surpassoit tous les autres tant en richesses
 en dire. Comme le Roy paroïssoit éton-
 sechant bien que les Scythes
 & que celuy-cy particuliere-
 n'avoit pas beaucoup de bien; & qu'il
 en riant, combien il avoit de

Barbare, nous nous contenterions d'une part à la-dessus il luy fit arracher les yeux, & le revint avec son amy, plus joyeux de cette conqueste qu'affligé de la perte de la veüe. Sa prudence dit le courage aux Scythes, qui crurent s'estien perdu en conservant un si grand ennemy. Le donna mesme les ennemis, lors qu'ils venant considérer à quelles gens ils avoient à faire, bien qu'ils se retirèrent la nuit en tumulte, & avoir brûlé les chariots qu'ils avoient eus à se une partie du butin. Cependant, Amiéno: voulut point conserver la lumiere, que luy avoit perdue pour l'amour de luy, & l'on maintenait ces deux illustres aveugles noirs à dépens du public, qui reverte leur verre. On ne tu opposer, Machée, à un si grand exemple, & ie te laisserois la liberté d'en feindre à ta honte & que ie t'abandonnois du serment de Scythie tu as juré? Si au avois à traiter une si belle cause, combien y aurois-tu mesté d'ornemens? Mais bien de regrets de Dandamis après la perte de son amy. Combien de harangues pour le venger. Combien de témoignages de joye, en montrant ses yeux pour raison? Combien d'acclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy; car ie me fois conscience de ne porter la chose nuëment, sans rien interposer de verité. Passons à un autre exemple qui l'est encore plus court. Boite: l'un des parents d'Amiéno: voyant Balthé son amy, entraîné à la chaise, sur un lion, & sur le point d'estre de voir lâché en son son cheval, & frap-la best par derrière, pour le obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne pouvoit point lâcher prise, il luy met la main sur la gorge, pour luy arracher même d'une main son

son amy. Le lion irrité se jette sur l'un, apres avoir saoulé sa rage sur l'autre; mais Béliée en mourant luy passe son épée au travers du corps, & venge d'un même coup la mort de son amy & la fienné. Pour eterniser cette action, on a enfermé par Edit public ces deux amis en même tombeau, & mis le lion aupres en un tombeau séparé. Mais ne r'arrête point à ces deux exemples, en voicy un troisième plus considérable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arfacomas ayant été envoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, il fut traité magnifiquement par ce Prince à son depart, apres avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapare Prince des Lasiens, & Adymarque Duc de Machlyne. Mais Arfacomas ne l'eut pas plutôt veüe, qu'il en devint amoureux; & comme c'est la coutume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a; lors que tous les autres eurent vanté à l'envy leurs trevors & leur puissance, apres avoir fait les effusions accoustumées; il prit la coupe come eux mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmi les Scythes; & ayant bû un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit étonné de ce discours, sçachant bien que les Scythes sont fort pauvres, & que celuy-cy particulièrement n'avoit pas beaucoup de bien; & qu'il luy demandoit en riant, combien il avoit de

troupeaux & de chariots, qui sont les richesses du pays : Je n'ay rien de tout cela ; dit-il ; mais j'ay vaillant deux amis, qui surpassent tous les autres, tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crût qu'il estoit yvre ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Rivaux, & emmena sa maistresse. Arlacommas de retour, conte son aventure à ses deux amis, Loncate & Masentre, & leur dit que ces affronts les touchoit tous trois également, & qu'on avoit preferé de vains trefors à la gârdie de leur amitié ; de sorte qu'ils resolurent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance ; j'apporteray la ceste du Roy, & Masentre enlevra ta maistresse, tandis que tu armeras le pais pour soutenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens ; outre ceux qui te viendront servir volontairement, par le bruit de ta vaillance & sur la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coutume des Scythés, lors que quelqu'un est offensé, & qu'il n'a pas le moyen de le vanger, de faire tuer un bœuf, puis le mettre en pieces, & s'asseoir sur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derrière le dos, comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par là, & qui le veulent secourir, en prennent un morceau, & jurent de luy emmener l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun selon son pouvoir ; & ceux qui n'ont que leur personne, s'y venir eux-mêmes : & en disant cela, ils mettent le pied droit sur le cuir des bœufs, pour confirmation de leur promesse. On amassa par ce moyen de grandes forces, & plus considerables encore par la va-

lue par le nombre, parce qu'elles ne sont
pas une d'une brave jeunesse, qui s'y por-
tent toutes par la consideration de l'hon-
neur. Arlacommas alla donc par
son cinq mille chevaux & vingt mille
à pied. Cependant Loncate arrive in-
térieurement au Royaume du Bosphore, & tirant à part
seul, comme pour luy communiquer quel-
que chose d'importance, il entre seul avec luy
au Temple de Mars, où il luy coupe la teste,
après avoir tous son manseau remonte à che-
val, & n'en qu'il ne tarderoit point à revenir,
pour aller à quelque commission de la
Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on
pût le meurtre ; outre qu'on negli-
gea de luy faire, pour longer à l'élection d'un
Prince, parce que le pais est partagé en
trois nations. D'autre costé, Masentre averty en-
tendant cette mort, en porte le premier la nou-
velle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le de-
mande pour Roy, comme gendre du defunt
Prince, & qu'il doit donc se le Gailur de l'Empire, &
se faire avec luy la femme qui estoit la legi-
time. Qu'il luy disoit cela comme son
frère, & qu'il n'avoit pris
de dire les Alains, où il estoit, & que
c'est de cette Princeesse l'avoit envoyé pour
faire cette entreprise, & empêcher l'éle-
ction d'un autre Roy, qui estoit ennemy
de son pais. Mais les Scythés, de même, & parant même lan-
guage, ne pouvoient découvrir la source ; outre
qu'ils n'ont pas coutume de couper les cheveux, pour mieux
connoître leur nation ; parce que les Alains les por-
tent courts que les Scythés. Le Duc de Mach-

troupeaux & de chariots, qui sont les plus
 pais : Je n'ay rien de tout cela, dit-il, mais
 vaillant deux amis, qui surpassent tous les
 sont en estime qu'en vain. Cela finit leur
 compagnie, qui crut qu'il estoit venu à son
 demain le Duc de Machlyne lui présenter
 ses Rivaux, & emmena la multitude. Ar-
 mas de retour, contre son avance & les
 amis, Loucat & Malence, & leur dit qu'ils
 front les touchent tous trois également, & qu'il
 avoit preferé de vains vœux, à la grande
 amitié, de sorte qu'ils rejoindront ensemble
 raison de cette injure. Il faut, dit Loucat, ne
 ger entre nous la vengeance ; l'apparence du
 du Roy, & Malence enleva sa multitude, &
 que tu armeras le pais pour soutenir l'honneur
 Princes, qui ne manqueront pas de se con-
 fonder sur les bras. Or tu achemineras de grand
 forces, tant de nos gens que des tiens, & que
 qui te viendront servir volontairement. Tu
 bruit de ta vaillance & sur la compaignie
 aura de ton infortune. C'est la consolation
 ches, lors que quelqu'un est offensé, & que
 pas le moyen de se venger, & faire voir
 puis le mettre en pièces, & s'acharner sur
 milieu de toutes ces viandes, les mains en-
 rterre le dos, comme un prisonnier. Tous en
 passent par là, & qui le veulent secourir, &
 nent un morceau, & jurent de lui enlever
 cinq chevaux, l'autre dix, chacun selon son
 voir ; & ceux qui n'ont que leur personne, &
 sur eux-mêmes : & en disant cela, ils marcherent
 pied droit sur le cuir des bœufs pour observer
 de leur promesse. On amassa par ce moyen
 des forces, & plus considérables encore pour

leur que par le nombre, parce qu'elles ne sont
 composées que d'une brave jeunesse, qui s'y por-
 te volontairement par la considération de l'hon-
 neur ou de l'amitié. Arfacomas assembla donc par
 ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille
 hommes de pieds. Cependant Loucat arrive in-
 connu au Royaume du Bosphore, & tirant à part
 le Prince, comme pour luy communiquer quel-
 que affaire d'importance, il entre seul avec luy
 dans le Temple de Mats, où il luy coupe la teste,
 & la mettant sous son manteau remonte à che-
 val, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir,
 comme s'il fût allé à quelque commission de la
 part du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on
 eût découvert le meurtre ; outre qu'on negligea
 de le poursuivre, pour longer à l'élection d'un
 nouveau Prince, parce que le pais est partagé en
 diverses factions. D'autre costé, Malence averty en
 chemin de cette mort, en porte le premier la nou-
 velle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le de-
 mandoit pour Roy, comme gendre du defunct.
 Qu'il se hastait donc de se saisir de l'Empire, &
 qu'il menast avec luy la femme qui estoit la légi-
 time heritiere ; Qu'il luy disoit cela comme son
 parent & son amy, parce que le feu Roy avoit pris
 femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que
 les freres de cette Princesse l'avoient envoyé pour
 le porter à cette entreprise, & empêcher l'éle-
 ction du frere bastard du Roy, qui estoit ennemy
 des Alains & amy des Scythes. Or comme ces na-
 tions s'habillent de même, & parlent mesme lan-
 gage, on ne pouvoit découvrir la fourbe ; outre
 qu'il s'estoit fait couper les cheveux, pour mieux
 joindre son personnage, parce que les Alains les por-
 tent plus courts que les Scythes. Le Duc de Mach-

Tant in-
 fensterie
 legere
 qu'autre.

lyne s'avance donc à grandes journées pour prévenir l'élection, après luy avoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char, & la nuit mesme la charge sur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le suit; & quittant le chemin du Bosphore, il prend celui de Scythie, où il arrive le troisième jour, après avoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arfacomas, telle qu'il la desiroit; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arfacomas ne se pouvoit lasser de luy rendre graces, il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du service qu'elle luy rend; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais, suivant le proverbe, comme les deux doigts de la main. D'autre costé, le Duc de Machlyne averty de la trahison, & de l'élection du bastart dont j'ay parlé, retourne tout court en son pais, & entre avec une grande armée en Scythie, & le bastart aussi de son costé, avec quarante mille Alains ou Sarmates, sans conter les Grecs qui avoient pris son party. Après leur jonction, leurs troupes se trouverent monter à quatre vingts & dix mille hommes, d'où il y avoit trente mille Archers à cheval. Nous marchâmes contr'eux avec environ trente mille soldats; en contant la cavalerie, parmy laquelle j'estois, ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les estimas pas plutôt apperceus, que nous détachâmes contr'eux nostre Cavalerie, pour attaquer l'escarmouche; mais après un long combat, nous fîmes rompus, ce qui n'empescha pas que la plus grâde partie de l'armée ne se retirast en bon ordre, sous la con-

du Arfacomas, sans que l'ennemy l'osast attaquer. Mais l'autre ou estoit Louace & Malence, & les y eurent tous deux blesez, l'un à la cuisse, & l'autre à l'épaule & à la teste; ce qu'Arfacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner gens qui avoient tant fait pour luy, & reprit un passage par le fer, il alla enlever les ennemis. Cela renouë le courage aux siens, de voir que les ennemis plierent, sur tout après qu'il vint à luy le Duc de Machlyne d'un char de guerre. Le lendemain ils envoyerent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer une bonne tribut, les Machlyniens de livrer des otages, & les Alains de subjuguier la Sindiane, long-temps revoltée, si bien que la paix fut sur ces conditions. Voila comme les Scythiens ont leurs amis.

MACHLYNE. Ceste histoire à quelque chose de faux, Toxaris, & je croy, sans offenser les Dieux, que si j'ay un peu meslé de ton invention, pour faire la piece plus belle, car tout cela n'est que l'esperance.

TOXARIS. C'est une marque de vostre invention, ou plutôt de vostre foiblesse, à vous conter ces Grecs. Car vous avez de la peine à croire, que vous auriez de la peine à pratiquer, mais je veux confirmer cet exemple par un autre qui est arrivé à moy-mesme. Comme ie sortis de mon pais, pour aller étudier en Grece, en la compagnie de Sifonès, avec qui j'avois esté de très longue familiarité, nous arrivâmes à Amasie, sur le Pont-Euxin, & dès que nous fîmes camp, nous allâmes nous promener sur les bords du fleuve. Mais au retour, nous trouvâmes que l'on avoit croché nos coffres, & em-

On dit, ser-
mons, de
nosse
d'aborder,

doire d'Arfacomas, sans que l'ennemy l'osast attaquer. Mais l'autre où estoit Loncate & Masente fut investie; ils y furent tous deux blesez; l'un à la cuisse, & l'autre à l'épaule & à la teste; ce qu'Arfacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy, & s'ouvrant un passage par le fer, il alla'enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens, de sorte que les ennemis plierent, sur tout apres qu'il eut couppé en deux le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de livrer des Ostages, & les Alains de subjuguier la Sindiane, dès long-temps revoltée, si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes servent leurs amis.

MNA'SIPPE. Cette histoire à quelque chose de Romā, Toxaris, & ie croy, sans offenser les Dieux que tu as iurez, que tu y as un peu meslé de ton invention, pour faire la piece plus belle, car tout réüssit à ton Heros, contre son esperance.

TOXARIS. C'est une marque de vostre incredulité, ou plustost de vostre foiblesse, à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer, mais ie te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'est arrivé à moy-mesme. Comme ie sortis de mon pais, pour aller étudier en Grece, en la compagnie de Sisinnés, avec qui j'avois esté élevé dès mon enfance, nous arrivâmes à Amastris sur le Pont-Euxin, & dès que nous fûmes débarquez, nous allâmes nous promener sur la place, apres avoir renfermé nos hardes dans une hostellerie. Mais au retour, nous trouvâmes qu'on avoit croché nos coffres, & em-

*On la servit, dans
notre
chambre.*

porté tout ce que nous aviois: de sorte que par desespoir, comme un jeune homme, ie me voulois donner de mon épée à travers le corps pour n'être point contraint par la faim de faire quelque chose d'indigne de moy, lors que Sisianès me restint, avec assurance, qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire subsister. Car nous n'avions pas seulement de quoy vivre ce jour là, & bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il se promenoit sur la place, il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison, qui se devoit battre trois jours apres, pour un prix que la ville donnoit, & lors qu'il l'eut appris, il revint tout court, me dire que ie ne me misse point en peine, & qu'il avoit trouvé de quoy nous enrichir en un instant. Quand les trois jours furent écoulés, que nous passâmes du mieux que nous pûmes, il me mena au theatre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable, car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou bien de criminels liez, que l'on faisoit déchirer par des bestes farouches. Mais en suite on vit entrer un grand jeune homme bien fait, suivi d'un Héraut qui cria, Que celui qui se voudroit battre contre luy, recevrait dix mille dragmes. Sisianès incontinent se presente, & ayant touché l'argent me l'apporte, & me dit Si ie suis victorieux, voilà de quoy continuer nostre voyage, sinon, tu retourneras au pays avec cet argent, apres m'avoir rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma de toutes pieces, hormis de l'habillement de teste, & entrant au combat, reçut d'abord un fendant sur le jarret, dont il perdit beaucoup de sang, ce qui

me fit ébranler, croyant que la bledure seroit mortelle. Mais comme son ennemi s'avança vers luy apres ce coup, il luy en porta un de travers de la cuirasse, & si il le renversa sur les pieds. Nulls tost il s'alla sur le corps, pour plus leur débouter, & ie le fis emporter. Apres qu'il eut esté proclamé victorieux, il me bien traite de la bledure, qu'il en avoit, & il est maintenant au pays, où il a eslé son lieu. Vous comme il hazarda la vie, pour conserver la mienne: & il y a encore icy des Amisiciens, qui l'ont veu, sans qu'il se soit allé rechercher la preuve de ce que disent les Alaias, ou chez les Seythes. Il ne rest donc plus qu'un dernier exemple pour donner la victoire, & ie n'en prendray point. C'est celuy d'Abancas, qui allant à la ville de Babilonien, avec la femme & ses deux enfants, la compagnie d'un de ses amis, fut arrêté sur le chemin par des voleurs, & son amy blessé à mort. Lors qu'il ne se pouvoit plus soutenir, le feu s'estant pris la nuit au logis où il estoient, il charge son amy sur les épaules, & luy à traverser la chemise, laissant ses pieds qui luy tédoient les bras, & repoussant ceux qui le vouloit arrester. Il luy cria seulement qu'elle le suivist, & qu'elle fir avec un peu de son amy, qu'elle venoit embrasser, qui fut étouffé par le feu, mais l'autre qui venoit apres, comme on luy reprochoit en suite qu'il n'avoit donné les enfans, pour sauver un étranger, il le pouvoit, dit-il, avoir d'autres, mais ie n'en avois pas, tu as dit les tiens, il ne reste plus qu'à attendre un Juge, pour sçavoir qui doit

L'un de
7 ans, &
l'autre de
la même
morte.

porté tout ce que nous avions de force ce jour-là
 felloir, comme un jeune homme, je ne me
 donner de mon épée à travers le corps pour
 me point contraindre par la haine de l'autre
 choise d'indigne de moy, lors que Silas se
 tint, avec assurance, qu'il trouveroit quelque
 tion pour nous faire subsister. Car non-seu-
 pas seulement de nous vivre ce jour-là, &
 qu'il fut coërain de porter du bois pour
 pain. Mais le lendemain comme il se presen-
 sur la place, il vit faire montre à quelque
 de bonne maison, qui se devoit battre mes-
 après, pour un prix que la ville donne. Et
 qu'il l'eut appris, il revint tout court, &
 que je ne me misse point en peine, & qu'il
 trouvé de quoy nous enrichir en un jour. Car
 les trois jours furent écoulés, & nous prî-
 du mieux que nous pûmes, il me mena à
 de, où tout le peuple estoit assemblé pour
 jeux. Il ne se passa rien d'abord de remar-
 que de m'estoit que quelques chasses d'innocents
 bien de criminels liés, que l'on faisoit de-
 par des bestes féroces. Mais en suite on
 trer un grand jeune homme bien fait, & à
 Hérar qui cria: Que celui qui se vouloit
 contre luy, recevroit dix mille dragmes. Et
 incontinent se presenta, & ayant touché
 me l'apporte, & me dit: Si je suis victorieux,
 de quoy continuer nostre voyage, & si
 retourneras au pays avec cet argent, après m'en
 rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles
 m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma
 toutes pieces, hormis de l'habillement de
 entrant au combat, reçut d'abord un fer
 le jarrer, dont il perdit beaucoup de sang.

faillit à me faire évanouir, croyant que la blessure
 fût mortelle. Mais comme son ennemi s'avan-
 çoit plus hardiment apres ce coup, il luy en porta
 un autre au défaut de la cuirasse, d'où il le renver-
 sa mort à ses pieds. Aussi tost il s'assit sur le corps,
 ne se pouvant plus tenir debout, & ie le fis empor-
 ter au logis, apres qu'il eut esté proclamé victo-
 rieux. Il fut si bien traité de sa blessure, qu'il en
 échappa, & il est maintenant au pays, où il a es-
 poulé ma sœur. Voilà comme il hazarda la vie,
 pour me conserver la mienne, & il y a encore icy
 plusieurs Amasiciens, qui l'ont veu, sans qu'il
 soit besoin d'aller rechercher la preuve de cette
 histoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il
 ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour
 remporter la victoire, & ie n'en prendray point
 d'autre que celui d'Abucas, qui allant à la ville
 des Borystheniens, avec la femme & ses deux en-
 fans, en la compagnie d'un de ses amis, fut atta-
 qué en chemin par des voleurs, & son amy blessé
 à la cuisse, de sorte qu'il ne se pouvoit plus soute-
 nir. Cependant, le feu s'estant pris la nuit au lo-
 gis où ils estoient, il charge son amy sur ses épau-
 les, & le sauva à travers la flamme, laissant ses pe-
 tits enfans qui luy rédoient les bras, & repoussant
 la femme qui le vouloit arrester. Il luy cria seu-
 lement qu'elle le suivist, ce qu'elle fit avec un pe-
 tit enfant qu'elle tenoit embrassé, qui fut étouffé
 par la vapeur du feu, mais l'autre qui venoit apres,
 échapa. Comme on luy reprochoit en suite qu'il
 avoit abandonné ses enfans, pour sauver un étran-
 ger, j'en pouvois, dit-il, avoir d'autres, mais ie
 n'eusse jamais recouvré un semblable ami. Voilà
 mes exemples, tu-as dit les tiens, il ne reste plus
 que de trouver un Juge, pour sçavoir qui doit

*L'un de
 7 ans, &
 l'autre de
 la même
 mère.*

perdre la langue, ou la main.

MONSIEUR. Il en falloit élire un auparavant; mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut remettre notre dispute à une autre fois, & rapporter de nouveaux exemples, après avoir choisi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plutôt par notre union, & ne ferons qu'un même corps & qu'une même ame, comme ce Geryon des Fables, qui est à mon avis un symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens ny de vaines ceremonies; la passion que nous avons tous deux témoignée, pour rendre et honneur à nostre pais, fait assez voir que nous estimons l'amitié par dessus tout.

TOXARIS. Je le veux, soyons amis désormais jusqu'à la mort ; & si nous ne pouvons toujours vivre ensemble, visitons-nous pour le moins par lettres, & viens me voir quelquefois en Scythie, comme ie t'iray voir en Grece.

Mais le tiray voir en Grèce.
M N A' S I P A. J'entreprendrais de plus
grands voyages pour trouver un ami fait comme
toy.

— Mais fringant qu'ils allaient en Thessalie, il logea
à une Magicienne qui se changeait en système
à tout propos en Amant; mais comme on
ne pouvait faire autant de lui, on prit une
autre, et on le changea en Esclave.
— Je ne parais de lui de changer les diverses
conditions qui l'ay arrivèrent, jusqu'à ce qu'il
vint la première femme. Après la détreinte
devenue il l'a tirée plus au long.

Quand j'allois à Hyparc en Thessalie
pour quelques affaires, je rencontray en
ce pays plusieurs habitants du lieu, de qui j'ap-
pris un nommé Hiparque, chez qui je de-
vois aller, estoit un homme fort riche, & mais
simple, qui n'avoit qu'une servante, & qui
me recevoit mesquinement. Lors que je fus arrivé
à son logis, ayant pris congé de ma compa-
gne, je frappay à la porte, & la femme me vint
ouvrir, apres m'avoir fait long-temps atten-
dre, elle me demanda ce que ie voulois. Je luy
dis que j'apporinois des lectures à son mari,
& à ses amis de Patare. Elle rentra aussitost,
ferma la porte, puis me revint dire,
je serois le bien venu. Je les trouvoy en atti-
tude, qui commençoient à souper, estant sous
un couvert sur un petit lict, avec une table de-
couverte, mais ils faisoient fort mauvaise chere;
ils ne s'usaient sur la table. Lors qu'Hiparque
vit mes lectures, il s'cria que le Philosophe
estoit un grand-homme de luy adresser
la parole. Que le logis estoit petit, comme ie

perdre la langue, ou la main.

MNA'SIPES. Il en falloit être un autre mais puisque nous ne l'avons point, il faut mettre notre dispute à une autre fois, & attendre de nouveaux exemples, après voir si un Juge qui sera porteur au vaincu la peine ou loix ordonnent. Que si tu crois cela trop au lieu de nous mutiler les membres, nous multiplierons plutôt par notre union. & nous qu'un même corps & qu'une même âme comme ce Geryon des Fables, qui étoit adris un symbole de l'Amitié. Il n'est besoin pour cela de sermens ny de vœux monies; la passion que nous avons tous de nous joindre, pour rendre cet honneur à notre nation, fait assez voir que nous estimons l'Amitié dessus tout.

TOXARIS. Je le veux, soyons amis de vie jusqu'à la mort, & si nous ne pouvons nous vivre ensemble, visitons-nous pour le moins lettres, & venons me voir quelquefois en lettres, comme je t'iray voir en Grèce.

MNA'SIPES. J'entreprendrai de grands voyages pour trouver un ami tel que soy.

L'ASNE DE LVCIEN.

L'Autour feint qu'allant en Thessalie, il logea chez une Magicienne, qui se changea en oiseau pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boîte pour l'autre, & on le changea en Asne. Il prend occasion de-la de conter les diverses aventures qui luy arriverent, jusqu'à ce qu'il reprit sa première forme. Apulée a dérobé ce sujet, mais il l'a étendu plus au long.

COMME j'allois à Hypare en Thessalie pour quelques affaires, ie rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hiparque, chez qui ie devois loger, estoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & qui vivoit fort mesquinement. Lors que ie fus arrivé à son logis, ayant pris congé de ma compagne, ie frappay à la porte, & la femme me vint ouvrir, apres m'avoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que ie voulois. Je luy répondis que j'apportois des lettres à son mari, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussitost, apres avoir refermé la porte, puis me revint dire, que ie serois le bien venu. Je les trouvay en arrivant, qui commençoient à souper, estant tous deux couchez sur un petit lit, avec une table devant eux; mais ils faisoient fort mauvaise chere car ie ne vis rien sur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galand-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme ie

voyois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma
 presence le rendroit plus illustre. Alors appellant
 sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il,
 & le menez dans une chambre, & de là au bain,
 car il doit estre las, apres le chemin qu'il a fait. El-
 le me mena donc en une petite châtre fort pro-
 pre, & me montrant le liët, C'est là, dit-elle, que
 vous coucherez, & j'en dresseray un autre en ce
 coin pour vostre valet. De là j'alay au bain, apres
 avoir donné de l'argent à la servante, afin d'ache-
 ter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon
 hôte me pria de me mettre à table. Le festin ne
 fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin
 vieux, dont nous fîmes carrousse apres souper, &
 puis je m'alay coucher apres nous estre entrete-
 nus de diverses choses, comme on a de costume
 en ces rencontres. Le lendemain il me demanda
 où j'allois, & si je faisois estat de demeurer là. Je
 luy respondis que non, & que je voulois aller pour
 quatre ou cinq jours à Larisse, quoy que mon des-
 sein en effect fût de demeurer quelque tēps à Hy-
 pare, pour voir si j'y pourrois rencontrer une Ma-
 gicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui
 me fîst voir quelque événement extraordinaire.
 Dans cette resolution, ie me promenois par la
 ville, lors que ie rencontray une femme assez
 bien faire, qui paroissoit de condition à son train
 & à son habit. Elle me demanda qui j'estois, &
 cōme elle l'eut appris, elle s'écria que j'estois fils
 d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aimoit
 pas moins les enfans que les siens propres, & que
 j'avois grand tort de n'estre pas venu descendre
 chez elle, mais que tout de ce pas elle m'y vouloit
 mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que ie ne
 pouvois pas honnestement quitter mon hôte, qui
 m'avoit

envisagé, mais qu'il n'auroit que mon
 asne, & que j'aurois mon esprit. Comment, re-
 pondit-elle, vous logé chez ce vilain avari-
 ceux-là? Ne luy dites point d'injures,
 mais, apres m'avoir si bien traité. Alors
 elle me dit à l'oreille, que ie prisse bien
 garde de point faire amitié avec la femme, qui
 étoit des plus grandes Magiciennes du pais,
 & qu'elle ne vouloit pas faire sa volonté.
 Elle étoit de complexion fort amoureuse, &
 joindroit à la qualité d'erranger,
 celle de prier sur moy. Alors, tout
 d'un coup, ie me reconstray ce que ie cherchois, ie
 me remis au congé d'elle, & me retiray en
 mon logis, rêvant aux moyens que ie tien-
 drois pour venir à bout de mon dessein, & faisant
 réflexion sur la servante, qui estoit fort folle,
 & sur la femme, qui estoit sans doute les secrets de sa maitres-
 se. Je me pris à considérer sur la femme de mon hôte,
 si elle à mon avis, violer le droit d'hospitalité
 en la recevant, ie trouvoy, par bonheur, la
 femme que ie cherchois à loucher, & commen-
 çay à lui parler sur la grace qu'elle avoit à faire
 de me. Elle me respondit, assez plaisamment,
 que ie n'estois pas moins bonne grace au lit qu'à
 la table. Je fus surpris de cette réponse, ie m'ap-
 prochai pour la caresser; mais elle me dit en se
 retirant, que ie ne m'approchasse pas trop près,
 car elle étoit de me brûler. Car si elle m'a-
 voit touché seulement du bout du doigt, elle
 m'eût fait tout en feu: & que les Charlatans
 de la ville ont point d'onguent pour guerir cette
 maladie. Comme ie risois de la gentillesse de ses
 paroles, & que ie l'appellois belle Cuisiniere;
 à Port.

48 L'ASNE DE LUCIEN

voyois, mais qu'il estoit à mon service & sa
 presence le rendroit plus illustre. Alors je
 la servante, Prenez les hardes de Monsieur
 & le menez dans une chambre, & de la
 car il doit estre las, apres le chemin qu'il a
 le me mena donc en une petite chambre
 pre, & me montrant le lit, C'est là que
 vous coucherez, & j'en dresseray un matras
 coin pour vostre vaser. De là j'ay au bout
 avoir donné de l'argent à la servante, & luy
 ser de l'orge pour mon cheval. Au retour
 hôte me pria de me mettre à table. Le hôte
 fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon
 vieux, dont nous fimes carroule apres le
 puis je m'ay coucher apres nous eûmes
 nus de diverses choses, comme on a de ces
 en ces rencontres. Le lendemain il me deman
 où j'allois, & si je faisois estre de demeur
 luy respondis que non, & que je voulois aller
 quatre ou cinq jours à Larisse, pour que m'e
 fein en esser fût de demeurer quelque temps
 pare, pour voir si j'y pourrois rencontrer une
 gicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs
 me fust voir quelque événement extraordinaire.
 Dans cette résolution, je me promettant
 ville, lors que ie rencontray une femme
 bien faire, qui paroissoit de condition
 & à son habit. Elle me demanda qui j'estois
 côme elle l'eut appris, elle s'écria que j'estois
 d'une de ses meilleures amies, dont elle n'estoit
 pas moins le fils que les freres, & qu'elle
 j'avois grand tort de n'estre parvenu à son
 chez elle, mais que tout de ce pas elle m'alloit
 mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que
 pourrois pas bonnement quitter mon cheval
 avec

m'avoit si bien receu; mais qu'il n'auroit que mon
 corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, re-
 pris-elle, estes-vous logé chez ce vilain avari-
 cieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures,
 luy dis-je, apres m'avoir si bien traité. Alors
 souriant, elle me dit à l'oreille, que ie prisse bien
 garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui
 estoit une des plus grandes Magiciennes du pais,
 qui changeoit les uns en bestes, & tuoit les au-
 tres, lors qu'ils ne vouloient pas faire sa volonté.
 Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse, &
 que ma jeunesse, joince à la qualité d'étranger,
 luy donneroiét assez de prise sur moy. Alors, tout
 ravy d'avoir rencontré ce que ie cherchois, ie
 pris brusquement congé d'elle, & me retiray en
 haste au logis, rêvant aux moyens que ie tien-
 drois pour venir à bout de mon dessein, & faisant
 estat de gagner la servante, qui estoit fort iolie,
 & qui sçavoit sans doute les secrets de sa maîtres-
 se. Car d'entreprendre sur la femme de mon hô-
 te, c'eust esté à mon avis, violer le droit d'hospi-
 talité. En arrivant, ie trouvay, par bonheur, la
 servante seule qui aprestoit à souper, & commen-
 çay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire
 la cuisine; Elle me respondit, assez plaisamment,
 qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à
 la table. Tout surpris de cette réponse, ie m'ap-
 prochay pour la caresser; mais elle me dit en se
 retirant, que ie ne m'approchasse pas trop près,
 si ie n'avois envie de me brûler. Car si elle m'a-
 voit touché seulement du bout du doigt, elle
 me mettroit tout en feu: & que les Charlatans
 ne vadoient point d'onguent pour guerir cette
 brûlure. Comme ie riois de la gentillesse de ses
 réparties, & que ie l'appellois belle Cuisiniere;

Vous ne sçavez pas , dit-elle , quelle Cuisiniere ie suis; car si ie veux , ie vous accommoderay de toutes pieces, & vous hacheray menu cōme chair en pasté. Je luy répondis , Qu'elle m'avoit déjà mis en capilotade , & que ie pensois estre sur le réchauf , tant ie sentoie de chaleur. Elle s'échanta de rire à cette réponse , & me dit qu'elle estoit grande Magicienne , & que si elle m'avoit une fois charmé , elle pourroit apres cela me jeter des pierres , que ie ne voudrois pas m'enfuir. Je luy repartis que ie sentoie déjà l'effort de ses charmes , & que ie ne la pouvois quitter. Apres quelque contestation, nous tombâmes à la fin d'un quelcun accord, & elle me promit de venir dans ma chambre , quand sa maîtresse seroit couchée. Comme son maistre fut de retour, & que nous eûmes soupe, ie me retiray, apres quelques santez, feignant d'avoir envie de dormir. En entrant dans ma chambre, ie trouvay la colation prestée , & mon lit tout semé de feüilles de roses, avec quelques-unes de liées ou par bouquets. On avoit mesme transporté ailleurs celuy de mon valet. Si-tost qu'elle eut couché sa maîtresse, elle me vint trouver, & nous nous mîmes à faire collation , & nous nous portâmes force santez & force baisers, & goustâmes les premices de l'amour. On verra bien-tost, dit-elle, si tu sçais aussi bié faire que dire; car ie m'appelle Paleste, & n'ay point encore trouvé d'Achille qui m'ait vaincu à la lute. Comme l'eus accepté le combat , elle se deshabilla, & me dit que le champ estoit ouvert à ma valeur. Apres quelques tours d'escrime, où chacun tascha de montrer ce qu'il sçavoit faire, nous remîmes la partie au lendemain ; & ie pris tant de plaisir à ce petit exercice , que j'en oubliay presque le sujet de ma

regard à la fin ie la priay de m'apprendre quelque chose de son art; mais qu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût su tout ce qu'il y avoit de secret sous une si sçavante maistrise. Elle me dit que la Nature luy avoit appris, & qu'elle ne sçavoit point d'autre métier que celui de sa maîtresse. Quelques iours apres elle me promit de me faire voir la métamorphose de quelque animal. Quelques iours apres elle me dit que l'occasion se presentoit de me satisfaire ma curiosité , & que sa maîtresse se devoit aller en oiseau pour aller trouver son maistre. Je luy donnay bon courage, & qu'elle me la laissât en cet estat. La nuit venue, elle me fit un bruit, à la porte de la chambre , où elle parut par une fente, ie vis sa maîtresse toute nue, qui tenoit deux grains d'encens dans une main, & murmuroit tout bas quelques paroles, & cela dura assez long-temps. En suite, elle prit de son armoire, elle s'huila par les ongles, & en un instant elle se changea en hibou ; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec , ses oreilles s'augmenterent en aîles , & elle s'envola par la fenêtre avec un grand cry. Je fus si surpris de sa nouveauté , que ie faillis à tomber de la chaise, & me songeois, ou si l'estoit la nouvelle maîtresse de me vouloir de mesme , pour voir ce qu'on devoit en dire. Elle entra aussi tost dans la chambre, & me pouvant rien refaire , & m'apporter une bonne nuit, dont ie me fus pas plu.

Vous ne sçavez pas, dit-elle, que l'Asne
 ie suis; car si ie veux, ie vous amènerai
 toutes pièces & vous bacherai mes dents
 en pâte. Je luy répondis, *Qu'elle avoit
 mis en capilotade, & que ie prinois son
 ject haut, tant ie sentois de charbon. Elle
 ra de rire à cette réponse, & me dit qu'elle
 grande Magicienne, & que si elle me
 fois charmé, que ie ne voudrois pas muer
 des pierres, que ie ne voudrois des pierres
 luy repartis que ie sentois des pierres
 charmes, & que ie ne la pourrois
 quel que confession, nous tombâmes à
 cord, & elle me promit de venir dans sa
 bre, quand la maîtresse seroit couchée.
 son maître fut de retour, & que nous
 pe, ie me retiray, apres quelques larmes
 d'avoir envie de dormir. En carant
 bre, ie trouvoy la colation prestée, & nous
 femé de feuilles de roses avec quelques
 liees ou par bouquets. On avoit mettes
 té ailleurs cely de mon valet. Si tant
 couché la maîtresse, elle me vint
 nous mimes à faire colation, & nous
 râmes force santes & force balais, & nous
 les promesses de l'amour. On venoit
 elle, si tu sçais aussi bien faire que d'aller
 pelle Paleste, & n'ay point encore
 te qui m'ait vaincue à la lute. Comme
 te le combat, elle se deshabilla, & son
 champ estoit ouvert à ma valeur. Apres
 cours d'eserime, où chacun talcha de
 qu'il sçavoit faire, nous remises la par
 demain; & ie pris tant de plaisir
 cice, que j'en oubliai presque le jour*

royage. A la fin ie la priay de m'apprendre quelque
 secret de son art, puis qu'elle estoit si grande Ma-
 gicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût
 beaucoup profité sous une si sçavante maîtresse.
 Elle me iura qu'elle ne sçavoit point d'autre mê-
 tier que celuy que la Nature luy avoit appris, &
 que c'estoit là le charme dont elle avoit entendu
 parler. Mais elle me promit de me faire voir la
 femme d'Hiparque, lors qu'elle se metamorpho-
 seroit en quelque animal. Quelques iours apres
 elle me vint dire que l'occasion se presentoit de
 contenter ma curiosité, & que sa maîtresse se de-
 voit changer en oiseau pour aller trouver son
 galant. Que i'eusse bon courage, & qu'elle me la
 montreroit en cet estat. La nuit venue, elle me
 mene sans bruit, à la porte de sa chambre, où
 regardant par une fente, ie vis la maîtresse toute
 nue, qui jettoit deux grains d'encens dans une
 lampe alumée, & murmuroit tout bas quelques
 paroles; ce qui dura assez long-temps. En suite,
 tirant une phiole de son armoire, elle s'huila par
 tout jusqu'au bout des ongles, & en un instant
 fut transformée en hibou; car son corps se cou-
 vrit de plumes, son nez se courba en bec, ses
 bras s'allongerent en aîsles, & elle s'envola par
 la fenestre avec un grand cry. Je fus si surpris
 de cette merveille, que ie faillis à tomber de
 mon haut, d'autant si ie songeois, ou si i'estois
 éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, ie con-
 juray ma nouvelle maîtresse de me vouloir
 transformer de mesme, pour voir ce qu'on de-
 venoit en cet estat, & si l'on conservoit encore
 son iugement. Elle entre aussi tost dans la cham-
 bre, ne me pouvant rien refuser, & m'apporta
 une petite bouteille, dont ie me fus pas plu.

toit builé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon visage & mes oreilles s'allongerent, mes doigts se durcirent en corne, & il me sortit par derrière une longue queue; de sorte que me regardant au miroir, ie trouvoy que i'estois un Asne. La fille estonnée aussi bien que moy, d'un si étrange accident, commence à se frapper l'estomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une phiole pour l'autre, dequë par la ressemblance, à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire, mais que ie patientasse jusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roses, dont ie n'aurois pas plütozt goûté, que ie reprendrois ma premiere forme. En disant cela, elle me passoit la main sur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cët animal quand on le veut caresser. Cependant, sous la figure d'une beste, ie conservois le sens d'un homme, & entendois tout ce qu'on disoit, mais ie ne pouvois m'expliquer; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre, ie commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux, que ie m'en allay baissant la teste droit à l'ecurie, me coucher auprès de mon cheval, & du bauer de mon hoste, qui me reçurent à grands coups de pied, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que ie ne vinssé manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin, fort mal satisfait de leur reception, & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir, sur le triste estat où i'estois, ie commençay à condamner ma curiosité, & à reconnoistre.

Qu'il n'est rien qui puisse

Vn homme vicieux, comme son propre vice

Si par hazard, disoy-ie en moy-mesme, j'allou-

L'ASNE DE LUCIEN.

de monnet en cët estat par quelque loup, on
voit une belle larouche, ie iolerois bien le
sujet que ie représente. Sur ces entrefai-
ns, je perdis la paroy, & vois entrer des
gens, dont ce qui estoit dedans, & en
dehors, me faisoient tant de bruit, que ie
ne pouvois rien entendre. Ils me chargerent avec mes
compagnons. En suite nous chassant devant eux,
apparemment par des rues detournées, &
à travers quelques voisins convertes de bois,
je me trouvay sur le point d'un iour. Je ne puis
dire que j'allois avec des camarades, mais
je sentois exprimer la douleur que ie sentois
dans mes cailloux, avec une charge sur le
dos qui estoit un asne de bonne maison, qui
ne pouvoit s'accoutumer à la fatigue. Je bronchois
de fatigue pas; mais on me faisoit relever à
chaque pas. En cëtte extrémité ie voulus
dire O César, pour implorer le secours du
Ciel; mais la parole me manqua sur l'O. & ie
ne pus le retenir si bien que cela ne servit
qu'à me faire honte par les voleurs, que ie tra-
versay sans cry. Je resolu donc de continuer
mon chemin, puis-que ie réussissois
à empêcher de paistre en allant. Sur le
point d'arriver à un hameau de cõnoissan-
ce, nous arrivâmes à un hameau de cõnoissan-
ce. Les flûtes fort bien reçus; & tandis que
nous étoient, on nous donna quelque
peu d'orge; mais ie n'en püs jamais goûter,
car ie n'y estois pas accoutumé; & voyant
que ie ne m'y jettay à corps perdu, pour
me remettre en ma premiere forme, & re-
prendre ce que j'estois un laurier-rose, qui est un
C. iij.

poison mortel aux ânes & aux chevaux. Cependant, comme ie mangeois quelque salade pour me rafraichir, le Jardinier arrive avec le bâton à la main, & m'en donne quelques coups; mais ie tournay le derriere si à propos, que ie le iettay à la renverse d'un coup de pied à l'estomac. De-là ie pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lâchast les chiens apres moy; ce qui m'obligea de regagner en haste m^o écurie, pour éviter la rencontre de grands vilains dogues, qu'on faisoit combattre contre des ours; mais ie ne laissay pas en arrivant de recevoir quelques coups de bâton du Jardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que ie la luy rendis au nez. Lors que nos maistres eurent dîné, on nous remist nôtre charge pour continuer nôtre chemin, & par malheur la plus grosse m'escheut en partage, dequoy desespéré ie deliberois de me coucher là pour me faire décharger, lors que l'autre bauder qui avoit peur-estre le mesme dessein, s'estant laissé cheoir, comme on le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les iarets & on le ietta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autrui. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageast encore sa charge entre le cheval & moy; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout me reüssissoit à contre-pied, ie resolus désormais de porter mon mal en patience, & me hastay d'aller, sur l'esperance de trouver des roses au gîte, qui n'estoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille, assise près d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & serra tout ce que nous avions apporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croisez, sans leur aprestre à manger, mais

car que tout estoit prest, & qu'ils boiroient un vin, & mangeroient de la venaison. Ils se mettent donc, & s'huilerent pies du pied. Ils se lavent avec de l'eau chaude, se mettent à table. Sur ces entre-faites, il en arriva quelques-uns avec quantité de beaux meubles, & d'or & d'argent, qu'ils remirent entre eux & la vieille, puis s'assirent à table avec leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretenirent de toutes manieres de vols, apres avoir fait un coup. Cependant, le cheval & moy nous traictes au raelier, où ie faisois tremper mon sac. Mais lors que la vieille se fut mangé un morceau de pain que ie luy eusquoy. Le lendemain ils partirent ensemble, laissant un d'entr'eux au logis, ce qui faisoit craindre, car si elle eust esté toute seule, elle eust esté aisément; mais c'estoit un homme robuste & vigoureux qui avoit de la force, & iettoit de temps en temps un coup de travers sur la porte qu'il avoit fermé. Trois jours apres les voleurs revinrent avec une belle fille qu'ils avoient enlevée, & se desespertoit, sans vouloir ny manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour, ils se reportèrent qu'il passeroit bien-tost avec grand équipage; si bien qu'ils se mettent en foule, commençant avec eux le cheval, & apres avoir laissé en garde la fille à la porte, ie n'allois qu'à coups de baston, croyant que ie m'en allois au combat, mais lors que nous mes autres sur le grand chemin, l'étranger

poison mortel aux âmes & aux corps. C'est
 dant, comme je mangerois quelques fruits
 me rafraichir, le Jardinier arrive avec sa
 la main, & m'en donne quelques coups
 tourner le derrière si à propos, que je le
 renverré d'un coup de pied à l'estable. De
 pris le chemin des montagnes; & j'en
 qu'on lâchât les chiens après moi; & ex
 bligea de regagner en hâte moi & mon
 ter la rencontre de grands vilains dogues
 faisoit combattre contre des ours, mais je
 lay pas en arrivant de recevoir quelques
 de bâton du Jardinier, pour punir de
 de; ce qui fit que je la lay rendis au ser
 nos maîtres eurent dit, on nous re
 charge pour continuer notre chemin; & j'en
 heur la plus grosse m'escheut en partage
 desespéré je déliberois de me coucher
 me faire décharger, lors que l'autre ha
 avoit peut-estre le même dessein, & j'en
 cheoir, comme on le voulut relever, & j'en
 vir qu'il n'en vouloit rien faire, on l'en
 iarets & on le jeta en bas des rochers. Je
 me fit sage aux dépens d'autrui. Je me
 donc à doubler le pas, quoiqu'on por
 core sa charge entre le cheval & moi; & j'en
 faisoit crever de dépit. Mais voyant que
 réussissoit à contre-pied, je relâchai
 porter mon mal en patience, & me hâ
 sur l'esperance de trouver des roches au
 n'estoit pas loin. Nous y arrivâmes
 & trouvâmes en arrivant une vieille, & j'en
 d'un bon feu, qui nous ayda à nous dé
 ferra tout ce que nous avions apporté. Les
 lay demanderent pourquoi elle chois
 les bras croisés, sans leur ap
 prester à manger.

elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient
 d'excellent vin, & mangeroient de la venaison.
 Ils se deshabillèrent donc, & s'huilèrent près du
 feu, puis s'estant lavés avec de l'eau chaude, se
 mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva en
 core d'autres avec quantité de beaux meubles, &
 de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre
 les mains de la vieille, puis s'affirent à table au
 pres de leurs camarades. Pendant le repas, qui fur
 assez long & plantureux, ils s'entretenirent de tou
 ce que peuvent dire des voleurs, apres avoir fait
 un beau coup. Cependant, le cheval & moy
 estions attachez au râtelier, où je faisois tres
 mauvaise chere. Mais lors que la vieille se fut
 retirée, je mangay un morceau de pain que la
 lay avois escroqué. Le lendemain ils partirent
 tous ensemble, laissant un d'entre eux au logis, ce
 qui me faisoit enragier; car si elle eust esté toute
 seule, je me fusse sauvé aisement; mais c'estoit
 un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit
 l'espee au costé, & iettoit de temps en temps
 des regards de travers sur la porte qu'il avoit
 fermée. Trois iours apres les voleurs revinrent
 sur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient
 prise, qui pleuroit & se desespéroit, sans vou
 loir ny boire ny manger; ce qui me tiroit des
 larmes de compassion. Sur le point du iour quel
 ques espions rapportèrent qu'il passeroit bien-tost
 un étranger avec grand équipage; si bien qu'ils se
 leverent de table en tumulte & s'armerent, puis
 sortirent en foule, emmenant avec eux le cheval
 & moy, apres avoir laissé en garde la fille à la
 vieille. Je n'allois qu'à coups de baston, croyant
 qu'on me menoit au combat, mais lors que nous
 fûmes arrivez sur le grand chemin, l'étranger

fut incontinent devalisé, & l'on nous chargea de ce qu'il y avoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, j'allay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pied; ce qui me fit boiter assez long-temps: mais lors que je vis qu'on déliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si je n'eusse point eu de mal. On alla requérir la nuit même, ce qu'on avoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laissa au logis, à cause de ma blessure. Comme on fut party, je disois en moy-mesme. Qu'attens-tu icy d'avantage, à servir de pâture aux corbeaux? Ne vois-tu pas comme on a traité ton camarade, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin? Pré une bonne résolution? Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'es point lié; Dans cette pensée, je cours droit à la porte, & la vieille apres moy pour m'arrester; mais voyant qu'elle n'étoit pas assez forte, & que je l'entraînois, quoy qu'elle me retint par la queue, elle appelle à son secours la Pucelle; qui prenant son temps, monte sur moy & me pique, priant les Dieux de favoriser sa retraite, & promettant tout bas de me donner la liberté, si je la pouvois tirer hors de peril. Poussé de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein, j'allois comme un genest d'Espagne, & non pas comme un baudet estropié, lors qu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arresterent tout court, & demandèrent à la Belle, en riant, où elle alloit ainsi la nuit, & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramena donc au logis; mais comme je

plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, je me pouvois presque soutenir sur ma mauvaise jambe; ce qui faisoit crever de rire les voleurs. Comment, disoient-ils, maître, voyez qu'il est question de fuir, vous allez vous en venir, & quand il faut retourner à la prison, vous ne sçauriez faire un pas. Nous vous montrons bien votre leçon; & en disant ces choses, ils se mirent à charger sur moy, tant qu'ils me firent saigner à la cuisse. En arrivant ils trouvèrent la vieille qui s'étoit pendue de desespoir, & qui étoit en bas des rochers, en admirant la lune. En suite, ils lièrent la Pucelle pour empêcher qu'elle ne se sauvât une seconde fois; & nous nous assemblâmes à table délibérant en buvant, quel mal il leur feroit souffrir & à moy aussi, pour punir de notre crime. Là dessus, un dit qu'ils nous enfermerent toute vive dans mon ventre, & qu'ils avoient attaché les entrailles, & nous exposé sur la pointe d'un rocher, pour servir de pâture aux oiseaux, & la faire mourir de faim. On se mit à pleurer, & la faire mourir de faim de ce supplice, & qu'on se promettoit de ce supplice. Comme chacun approuvoit cette exécution, le Ciel qui n'avoit pas voulu que nous perdions, emmena dans cet intervalle les Archers, conduits par le fiancé, qui se faisoient en un instant de la prison, & les menent au Gouverneur de la ville. Pour le fiancé, il charge la malheureuse où nous allions à son premier tour, & nous ramène à son premier tour, & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & cris d'allégresse, & nous fîmes arriver, elle eut grand plaisir de se faire bien traiter, comme le fidelle

56 L'ASNE DE LUCIEN
 fut incontinent de vaillist, & l'on nous dit
 ce qu'il y avoit de meilleur, & l'on se re-
 ché dans le bois. Cependant, comme on ne
 soit marcher en diligence, j'allay heurter
 zard contre un caillou qui me fendoit la
 pied; & qui me fit boiter assez long-temps
 lors que je vis qu'on délibéroit de me
 comme on avoit fait mon camarade, & me
 ma douleur, & fis le reste du chemin, & me
 ie n'eusse point eu de mal. On alla tou-
 nuit même, & ce qu'on avoit caillé dans le
 mais on ne mena que le cheval; & l'on ne
 au logis, à cause de ma blessure. Comme on
 n'y étoit en moy-même. Qui avoit vu
 uant ardeur, à servir de pâture aux cochons
 vois tu pas comme on a traité ton camarade
 qu'on t'en a voulu faire autant par le diable
 une bonne résolution? Voilà la Luse qui a
 à qu'une vieille au logis, tu n'es point le
 cette pensée, & cours droit à la porte. & la
 apres moy pour m'arrêter; mais voyez qu'elle
 toit pas assez forte, & que je l'estimais
 qu'elle me retint par la queue, elle appela
 secours la Pucelle; qui prenant son rem-
 sur moy & me pique, priant les Dieux & le
 ser sa retraite, & promettant tout bas de me
 ner la liberté, si je la pouvois tirer hors de
 ril. Poussé de cette espérance & de la glori-
 si beau dessein, j'allois comme un grand
 gue, & non pas comme un bander étriqué, &
 qu'en un tournant nous rencontrâmes les
 leurs qui nous arrêterent tout court, & de-
 derent à la Belle, en riant, où elle alloit
 nuit, & si elle n'avoit point peur des repro-
 nous ramène donc au logis; mais comme

n'estoit plus piqué des aiguillons de la liberté &
 de la gloire, ne me pouvois presque soutenir
 sur ma mauvaise jambe; ce qui faisoit crever de
 rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maître
 baudet, lors qu'il est question de fuir, vous allez
 viste cōme le vent; & quand il faut retourner à la
 maison, vous ne sçauriez faire un pas. Nous vous
 apprendrons bien votre leçon; & en disant ce-
 la, ils cōmencent à charger sur moy, tant qu'ils me
 font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trou-
 vèrent la vieille qui s'estoit pendue de desespoir,
 & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa
 fidélité. En suite, ils lièrent la Pucelle pour em-
 pêcher qu'elle ne se sauvast une seconde fois; &
 s'étant mis à table délibérèrent en buvant, quel
 supplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour
 punition de nostre crime. Là dessus, l'un dit qu'ils
 la falloit enfermer toute vive dans mon ventre,
 apres m'avoir arraché les entrailles, & nous ex-
 poser ainsi sur la pointe d'un rocher, pour ser-
 vir de pasture aux oiseaux, & la faire mourir
 de faim & de puanteur. Cōme chacun approuvoit
 l'extravagance de ce supplice, & qu'on se pre-
 paroit à l'exécution, le Ciel qui n'avoit pas re-
 solu de nous perdre, emmène dans cet intervalle
 le Prevost avec ses Archers, conduits par le fiancé
 de la Pucelle, qui se saisissent en un instant de
 tous les voleurs, & les mènent au Gouverneur
 de la Province. Pour le fiancé, il charge la mal-
 treffe sur mon dos, pour la ramener à son pere,
 & par tout où nous allions on nous jetoit des
 fleurs en passant, & l'on accouroit au devant
 de nous avec des acclamations & cris d'allégres-
 se. Lors que nous fîmes arrivez, elle eut grand
 soin de me faire bien traiter, comme le fidelle

compagnon de sa bonne & de sa mauvaise fortune, & celui qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pû à sa délivrance. Mais ie ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit. & j'envois la condition des chiens que ie voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plûstôt fait levrier que baudet. Quelques jours pres les nopces, cette Dame, pour s'acquitter de sa promesse, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cavaliers, qui estoit la plus belle recompense qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persécuter, voulut que la femme de celui à qui l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté; & pour comble de mal-heur, les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavaliers, croyant que ie n'estois par là pour enfler des perles, estoient sans cesse apres moy à me persécuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me déroboit mon orge, au lieu d'en asne gras & refait, ie devins une meschante haridelle. D'ailleurs on m'envoyoit querir du bois sur une montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme un Elephant, & ne cessoit de me battre, soit que j'allasse bien ou mal; & pour me faire enragier davantage, il me frapoit toujours au mesme endroit avec un baston noieeux, dont il me fit une large playe, à laquelle on ne donnoit jamais le loisir de guerir. Non content de cela, si ma charge pesoit plus d'un costé que d'autre, au lieu de me décharger de ce costé-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour avoir plûstôt fait, & montoit encore sur moy pour

un petit mulet qui étoit au pied de la montagne, pour de se mouiller le bout des pieds. Je venois à m'accabler sous le faix, au lieu de me faire à l'aise. Il me faisoit à grands coups de sa queue le long de l'épine du dos; de sorte que j'étois contraint de me relever tout seul, pour un plus grand mal. Il s'avisa d'une autre façon pour me faire aller plus viste, ce fut de me donner un fagot d'épines au derrière, qui me faisoit à mesure que ie marcheais; & lors que j'allois m'arrêter, il me battoit tout de travers. Pour me venger, ie luy tiray un jour de ma queue, dont il se souvint toute sa vie, & ne pouvoit jamais qu'il ne me en cotraist. Il me faisoit de ma peau. Un jour que ie n'allois pas assez à son gré, étant chargé d'étrouffes, dont il m'eust brulé tout vif, si ie ne m'étois plongé dans un étang; & pour excuse, il me reprochoit que ie m'estois jeté dans le feu. Il me dit que ie l'avois jeté en bas des montagnes, & que ie sentoie quelque femelle, dont ie pouvois plus sentir. Le maître donc me reprochoit que ie m'étais, & qu'on donnoit ma charge à un autre, & si l'on demandoit ce que j'allois à mal-heur par un plus grand; il me disoit que ie pouvois rédire encore plus de mal, & qu'il ne falloit que me charger de plus. Je conclus, & l'on alloit passer à l'autre rive, lors que la nouvelle arriva, que les Cavaliers s'estant allez promener sur moy, me faisoient à mesure que ie m'arrêtois, & que ie me déchargeais, avoient esté submergés; &

compagnon de la bonne & de la mauvaise fortune, & celui qui avoit contibué tout ce qui m'avoit pu à la délivrance. Mais je ne pouvois m'imaginer ce qu'on me donnoit. Si j'enviois la comtesse chiez que je voyois faire bonne chère à Lucien, maudissant en mon cœur le Destin qui m'avoit plutôt fait levrier que bande. Quelques jours, pres les nopces, cette Dame pour quitter de sa promesse me fit donner la liberté me lâcher parmy les Cavaliers, qui estoient une belle recompense qu'on put donner à un asne fait comme moy. Mais le Destin qui est si enco, e las de me persécuter, voulut que le sort de celui à qui l'on m'avoit recommandé de porter la farine & tourner la meule, se feroit laisser en liberté; & pour comble de mescheux Chevaux jaloux de me voir parmy les Cavaliers, croyant que je n'estois pas la pour des perles, estoient sans cesse après moy à me secuter. Acc. b't donc de tous maux, & de tous geare que du son, à cause qu'on me dechoir orge, au lieu d'un asne gras & restant d'une meschante haridelle. D'ailleurs on m'avoit qu'on tir du bois sur une montagne de pierreule, sous la conduite d'un petit asne qui me chargeoit comme un Elephant, & ne s'ach de me battre, soit que j'allasse bien ou mal pour me faire enrag. & d'avantage, il me portoit toujours au même endroit avec un autre asne, dont il me fit une v'g. piaye, à l'endroit de donnoit jamais le loisir de guerir. Acc. content de cela, si ma charge peioit plus d'un que d'autre, au lieu de me décharger de tout, si, il chargeoit l'autre de pierres, pour plus tost fait, & monroit encore sur moy.

passer un petit ruisseau qui étoit au pied de la montagne, de peur de se mouiller le bour des pieds. Que si je venois à succomber sous le faix, au lieu de me soulager il me frotoit à grands coups de baston, tout le long de l'espine du dos; de sorte que j'estois contraint de me relever tout seul, pour éviter un plus grand mal. Il s'avisa d'une autre invention pour me faire aller plus viste, ce fut de m'attacher un fagot d'épines au derriere, qui me piquoit à mesure que ie marchois; & lors que ie voulois m'arrester, il me battoit tout de nouveau. Pour me venger, ie luy tiray un iour quelques roades, dont il se souvint toute sa vie, & il ne s'en souvenoit jamais qu'il ne m'en coûtast quelque éguillette de ma peau. Un iour que ie n'avois pas assez à son gré, étant chargé d'étoupes, il mit un charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'eust brüité tout vif, si ie ne me fusse plongé dans un estang; & pour excuser, il dit à son maistre que ie m'estois jetté dans le feu. Une autre fois il vendit ma charge de bois à un paissant, & dit que ie l'avois jettée en bas des rochers; & que dès que ie sentoie quelque femelle, on ne me pouvoit plus tenir. Le maistre donc commanda qu'on me tuast; & qu'on donnast ma chair aux esclaves, & si l'on demandoit ce que j'estois devenu, qu'on dir que les loups m'avoient mangé. J'évitay ce mal-heur par un plus grand; car un voisin luy dit que ie pouvois rédre encore de bons services, & qu'il ne falloit que me châtrer pour me rendre doux comme un agneau. Cela fut donc conclu, & l'on alloit passer à l'exécution, lors que la nouvelle arriva, que les jeunes mariez s'estant allez promener sur moy dans une chaloupe, avoient esté submergez; si

bien que les valets ne songerent plus qu'à faire leur main, pour se sauver, tandis que la maison estoit sans commandement. Dans cette conjoncture, celui qui faisoit paistre les chevaux, les chargea & moy aussi de ce qu'il pût emporter, & se retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contraignist de marcher jour & nuit, trois jours durant par un mauvais chemin, ce mal me sembloit doux auprès de celui que j'apprenchois. Enfin, nous arrivâmes à Beroë, qui est une des meilleures villes de la macedoine, où dès le lendemain on nous mena vendre au marché, mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fût présenté un de ces vieux Prestres de la Deesse de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lors que nous fîmes arrives chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il appelloit ses Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils commencèrent à le maudire, & à luy rapporter que c'estoit pour s'en divertir luy-mesme, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nostre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Deesse pour aller par pais, & lors que nous fîmes arrivez au premier village, l'un d'eux se mit à jouer de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à danser & à branler la teste, tous furieux, jettârent leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prit envie de m'en faire autant, & de dire que la Deesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amassèrent quantité d'argent: car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, &

*D'estre
cabastré.*

*7 livres
dix sols.*

Mitren.

car de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans un autre village, ils prirent un grand geyon fort & robuste, pour leur servir de lit; ce qui me toucha tellement, que je ne m'empêchai de crier, en voyant leur infamie, sans songer que j'avois perdu la vie. Quelques païsans qui avoient perdu un âne, accoururent au cry, pensant que ce fût le leur; & en entrant découvrirent tout le mystere; & lors que le bruit en courut aussi-tost par tout, & que les obliges à déloger la nuit sans tromperie, comme ils furent hors du village, ils me penchèrent à un arbre, & me foietterent dos & vent, pour avoir revelé leur honte, jusques là que je me voyois de leur sang, & me voulerent égorger; mais la Deesse jeta des regards si furieux, que ce sang se changea en eau. Ils la chargerent donc tout de nouveau sur mon dos, & continuèrent leur chemin, & ils arrivèrent sur le soir en la maison d'un homme qui les receut fort bien, & luy fit faire un lit; mais j'y fus en grand danger. Car un de ses amis luy ayant envoyé un chien, & une sauteuse, les chiens se mangerent à l'âne, & le chien se vouloit pendre au sautoir, craignant la colere de son maître; que la femme luy conseilla de m'égorguer, & de mettre une de mes cuisses en la place, car que j'estois gras & refait. J'estois donc allé, & n'eusse entendu moy-mesme la trahison, où se renversay d'abord la table & les bancs. Mais le faillit à trouver ma perte, où j'allois mon salut; car tout le monde se vouloit tuer moy, comme sur un furieux; & on m'alloit mettre en pieces, si de frayeur ie ne me

bien que les valets ne longerent plus et leur main, pour le sauver, tandis que il estoit sans commandement. Dans cette aventure, celui qui faisoit paître les chèvres chargea & moy aussi de ce qu'il put traîner se retira en diligence. Mais voyant qu'on craignoit de marcher jour & nuit, trois jours par un mauvais chemin, ce me venant doux auprès de ceux que j'apprehendois nous arrivâmes à Beroë, qui est une des meilleures villes de la macedoine où dès le lendemain nous mena vendre au marché, mais comme je vouloit de moy, s'il ne se fût présenté ces vieux Prestres de la Deesse de Syrie, qui avoient trente dragmes. Lors que nous fûmes chez luy, il dit à ses compagnons Ramons, appellois les Pucelles, qu'il leur avoit un beau mignon pour les divertir, ce qui leur tous joyeux; mais lors qu'ils m'eurent vu, ils commencèrent à le maudire, & à luy reprocher c'estoit pour s'en divertir luy-mesme, & à haïr une heureuse lignée de notre nation. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos la Deesse pour aller par pais, & lors que nous arrivâmes au premier village, l'un d'eux commença à jouer de la flûte, au son de laquelle ils commencèrent à danser & à braver la Deesse. *Mieux* furieux, jettâmes leurs chapeaux, & de leurs bras des coudes & de la langue, tant que la Deesse fut toute rouge en un instant. Cela ne fut pas trop, de peur qu'il ne leur prit envie m'en faire autant, & de dire que la Deesse étoit de mon sang en sacrifice. Cependant ce bâcleage ils amassèrent quantité d'orge, on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour en

le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans un autre village, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étron; ce qui me toucha tellement, que je ne pus m'empêcher de crier, en voyant leur infamie, O *Impieté*, sans songer que j'avois perdu la parole. Quelques païsans qui avoient perdu un baudet, accoururent au cry, pensant que ce fût le leur, & en entrant découvrirent tout le mystere; de sorte que le bruit en courut aussi-tôt par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit sans tromperie. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à un arbre, & me fustigerent dos & ventre, pour avoir revelé leur honte, jusques là que transportez de fureur, ils me voulurent égorger; mais la Deesse jeta des regards si furieux, que cela les arresta. Ils la chargerent donc tout de nouveau sur mon dos, & continuèrent leur chemin, tant qu'ils arrivèrent sur le soir en la maison d'un Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des sacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ses amis luy ayant envoyé un cuissot d'asne sauvage, les chiens le mangerent à la Cuisine; si bien que le Cuisinier se vouloit pendre de desespoir, craignant la colere de son maître; lors que la femme luy conseilla de m'égorger, & de mettre une de mes cuisses en la place, parce que j'étois gras & refait. J'estois donc mort, si je n'eusse entendu moy-mesme la trahison, & couru à l'estourdie en la chambre du flambeaux. Mais ie faillis à trouver ma perle, où ie cherchois mon salut; car tout le monde se vouloit jeter sur moy, comme sur un furieux; & on m'alloit mettre en pieces, si de frayeur ie ne me

fusse sauvé en l'appartement de mes Prestres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arrivâmes à un gros bourg, où ils dirent que la Deesse vouloit coucher dans le Temple; de sorte que les habitans credules la vinrent prédre aussi-tost avec grande reverence, & la placèrent pres la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans une meschante maison, où nous demeurâmes assez long-temps; & au depart nous emportâmes avec nostre Deesse, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant decouvert, coururent apres nous; & la trouvant dans nostre équipage, ils mirent les Prestres en prison, & me vendirent à un Meunier, qui chargea aussi-tost sur moy dix boisseaux de blé, & me mena chez luy par un sentier rude & espincieux. En arrivant, ie vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me fit de mauvais presages; comme en effet, on me mit à l'astelier dès le lendemain, apres m'avoir bouché les yeux; & parce que ie seignois d'estre roux neuf à ce mestier, on commença à m'instruire à coups de baston. Cela me fit tourner comme une girolette, ayant déjà appris plusieurs fois à mes despens, qu'il ne faut point se laisser prier de faire son devoir. Comme mon Maistre vit que ie diminuois à veüe d'œil, & que ie ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se servoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, ie demourois tout le jour à ne rien faire; mais ie ne mangeois aussi que quelques mechantes laittees pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hiver appro-

choit qu'il n'avoit pas dequoy se nourrir, ny de luy. Sur ces entrefaites il passa un solcair, qui luy demanda quelque chose en la voye, & comme il vit qu'il ne luy respondoit rien, il donna un coup de baston, sans considérer qu'il l'avoit pas fait par trépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de son ignorance en langage. Cependant, le Jardinier me vint voir luy, & le reaverie; & comme il me vit qu'il le tiendroit, il le battit de telle sorte, apres luy avoir oste son épée, qu'il fut contrainct de se sauver, de contrefaire le mort. Le lendemain le baillif donc là, & chargeant son épée de coups, me chassa vers la ville. Le lendemain on vint avertir les camarades, qui nous font courir par tout; & ayant decouvert où nous estions, ils vinrent le Magistrat. Mon maistre fut mis dans un coffre, & moy dans un gretier. On m'avoit enlevé par une poulie, comme on fait ordinairement, on ne me viendrait jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon malheur, comme j'entendis du bruit en la ville, je me fis à la fenestre, pour voir ce qui se faisoit; & que les soldats ayant apperceus, ils me prirent, en riant, au Juge, qui entrant là desjà, demanda mon maistre qu'il le trouva, & le mit en prison. Pour moy, on me livra aux charniers, où me vendirent deux cocus au Cu sinier de l'eglise de Thibalonique, qui avoit son appartement au même logis. Ils me placèrent au plus coïn de leur appartement, mais comme ils n'avoient pour eux le reste des viandes, ie me venant à eux, ils estoient allez au bain; & pendant qu'ils estoient absents, ie commençay à faire un peu de soupe de ce qu'il y avoit, sans y trouver

fusse sauvé en l'appartement de mes Prêtres ; ils m'enfermerent pour me tirer de ce lieu. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arrivâmes à un gros bourg, où il y avoit que la Déesse vouloit coucher dans le Temple ; sorte que les habitans crédules la venoient voir aussi-tôt avec grande reverence, & la plaçoient pres la Patronne du lieu. Pour nous, on nous mit dans une méchante maison, où nous couchâmes assez long-temps ; & au depart nous partîmes avec nostre Déesse, une compagne de Temple ; mais les habitans l'ayant courue coururent apres nous ; & la trouvant dans son équipage, ils mirent les Prêtres en prison, me venant à un Mûlinier, qui chargeoit toût sur moy dix boisseaux de blé, & m'en cherça luy par un sentier rude & étroit. Arrivant, je vis quantité d'animaux de ma sorte à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me de mauvais presage ; comme en effet, on me mena à l'astelier dès le lendemain, apres m'avoir ché les yeux ; & parce que je feignois d'estre neuf à ce mestier, on commença à me donner coups de baston. Cela me fit tourner comme un gyroliotte, ayant déjà appris plusieurs fois mes despens, qu'il ne faut point de laisser précéder son devoir. Comme mon Maître vit que je minuois à veüe d'œil, & que je ne pouvois faire un si grand travail, il me vendit à un Jardinier qui le servoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce, car il me qu'il travaillois au jardin, je demourois tout le jour à ne rien faire ; mais je ne mangeois que quelques méchantes laitries pourries que le Jardinier donnoit des cruditez, pour ce que l'Asne

choit, & qu'il n'avoit pas dequoy se nourrir, ny moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue ; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de baston, sans considérer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant, le Jardinier irrité se jette sur luy, & le renverse ; & comme l'autre croit qu'il le tueroit, il le battit de telle sorte, apres luy avoir oste son épée, qu'il fut contraint pour le sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes papiers, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades, qui nous font chercher par tout ; & ayant decouvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maître estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendrait jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier mal-heur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit ; ce que les soldats ayant apperceu, ils me monterent, en riant, au Juge, qui entrant là dessus chercha tant mon maître qu'il le trouva, & le fit mettre en prison. Pour moy, on me livra aux soldats, qui me vendirent deux escus au Cuisinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui avoit son frere Souffleur au même logis. Ils me placèrent en un petit coin de leur appartement, mais ôme ils resserroient pour eux le reste des viandes, je pris mon temps qu'ils estoient allez au bain ; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver

de la viande à mon appetit. Ils ne s'en apperceurent point la premiere fois, à cause de la quantité de mets, outre que ie m'estois un peu épargné; mais comme j'y retournois souvent, ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais oeil, & compterent tout depuis en le reserrant. A la fin voyant que ie ne mangeois point d'orge, & que ie ne laissois pas d'engraisser, ils entreprirent en quelque soupçon; & m'ayant épié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si étonnés du commencement, qu'ils demeurèrent comme immobiles; mais en suite ils allerent appeler le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit une huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y accourut luy-même; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont ie fus tout surpris; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que j'eusse déjà beaucoup mangé, neantmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuer à ma liberté, & servir à me faire reconnoître, ie me mis à table fort proprement, & commençay à guster de tout; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maitre comanda qu'on m'en donnast, & j'en beus un grand trait. Alors tout ravy d'avoir trouvé un si grand tictor, il m'acheta de son Cuisinier, le double de ce que ie luy coustois, & me donna à un affranchi pour m'instruire, ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un lit, & m'appuyois sur le coude, comme on fait quand on

manger. Je lutois avec luy, dançois sur les talons de derrière, & faisois mille autres gentillesses, dont on connoist par un bravalement que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Je me couray par tout de cette merveille. On me regardoit comme un prodige, ne sçachant pas que c'est ainsi qu'il y avoit un homme enfermé; & comme le temps approchoit que mon Maistre me donneroit un spectacle de Gladiateurs à l'Amphitheatre, il me mena avec luy, & ie le portai avec moi dans une partie du chemin. Lors que les gladiateurs arrivèrent, le peuple accourut pour me voir, & la renommée en estoit déjà répandue par tout. Il me fit mettre au bout de la table, où ie me vis manger de singulieres baguettes pendant qu'il disoit. On ne me donna pas de me moustrer en particulier, de l'Amphichy tiroit beaucoup d'argent; & c'est pourquoy ceux qui me venoient voir, m'apportoient une chose, je devins en fort bon point. D'ailleurs j'étois beau & poly, orné d'une belle robe de velours, avec de petites clochettes d'argent à la mode de mesme; de sorte qu'une Dama de Rome amoureuse de moy, & acheta à grand prix me le mes mari de l'Afranchy. Au retour d'après nous la trouva mesme qui avoit fait dresser une table pour elle & pour moy, au lieu où elle estoit ordinairement de coucher, avec de beaux tapis de pourpre, pour estre plus molement & plus délicieusement. Au milieu de la chambre se trouva une lampe d'argent, à la lueur de laquelle je trouva & moy aussi d'une huile tres-precieuse, par un embarras me trahira par le cou sur un lit, avec des paroles & des caresses, comme si elle eust son galand. Je ne me fis pas beaucoup de cas, parce qu'elle estoit belle, & que ie me

de la viande à mon appetit. Ils ne s'en apperçurent point la premiere fois, à cause de la quantité, outre que je ne l'avois un peu auparavant comme j'y retournois souvent, ils commencent à se regarder l'un l'autre de mauvais œil, & comptèrent tout depuis en le relâchant. Je voyant que je ne mangeois point d'orge, & que je ne laissois pas d'engraïsser, ils conjecturèrent quelque soupçon; & m'ayant dévoré tout par la fente de la porte. Ils furent à com-
 du commencement, qu'ils demeurent comme immobiles; mais en suite ils allèrent appeler les gens pour en venir rire avec eux. À l'aspect il le fit une honte generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y accourut en grand nombre, & me voyant manger de bonne grace d'un plateau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout surpris; mais pour faire un spectacle, il me fit mener dans la salle, & me fit magnifiquement tant de chair que de pain. Quoy que j'eusse déjà beaucoup mangé, & moins croyant qu'il y alloit de mon honneur, que cela pourroit contribuer à ma libération, je me fis reconnaître, je me mis à manger fort proprement, & commençay à goûter tout; & comme quelque un se fut écrié, qu'il falloit apporter du vin, le maître commanda qu'on m'en donnast, & j'en bus un grand trait. Je me ravy d'avoir trouvé un si grand plaisir, & m'achetay de son Cuisinier, le double de ce que je luy coustois, & me donne à un effant, pour m'instruire, ce qui ne luy fut pas fort agréable, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me voyois donc quand il vouloit sur un lit, & appuyois sur le coude, comme on fait quand on

veut manger. Je lutois avec luy, dançois sur les pieds de derriere, & faisois mille autres gentillesses, donnant à connoître par un branlement de teste, que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé; & comme le temps approchoit que mon Maistre devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & ie le portay sur mon dos une partie du chemin. Lors que nous fîmes arriver, le peuple accourut pour me voir, car la renommée en estoit déjà répandue par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où ie faisois mille singeries pendant qu'il disnoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, de quoy l'Afranchy tiroit beaucoup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, ie devins en fort bon point. D'ailleurs, j'estois beau & poly, orné d'une belle boucle de velours, avec de petites clochettes d'argent, & le mors de mesme; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'Afranchy. Au retour du souper nous la trouvâmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois accoustumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarreaux, pour estre plus molement & plus délicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frotta & moy aussi d'une huile tresprecieuse, puis m'embrassant me traîna par le cou sur le lit, avec des paroles & des caresses, comme si j'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que ie me

66 L'ASNE DE LUCIEN.

portois fort bien ; mais comme ie n'avois point
careffé de femmes depuis ma metamorphose, le
craignois de la tuër, & qu'on ne me punist apres
comme un homicide. A la fin enhardy, par l'ex-
emple de Pasiphaë, qui avoit bien aimé un Tau-
reau, ie me mis en devoir de la satisfaire, & trou-
vay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette
frayeur. Le iour venu, elle se leva à regret, &
sortit avec ses gés qui l'attendoient dans une an-
richambre, apres avoir obtenu une seconde nuit
pour le mesme prix. Mais mon maistre averty
par son Afranchy, nous vint regarder à travers
la porte ; & étonné de cette merveille, resolut
de donner ce plaisir au peuple, & de me faire
coucher publiquement avec une esclave de celles
qui sont condamnées à la mort. Sur la fin donc
des jeux, on me mit dans un liët, dont le bois
estoit garny d'or & d'escaille de tortue, & l'es-
clave aupres de moy ; & en cet estar on nous traî-
na avec une machine au milieu de l'amphitheatre,
au grand étonnement de tout le peuple. Il y
avoit là une table couverte de toutes sortes de
mets, & servie par de beaux garçons, qui nous
dennoient à boire dans des coupes d'or ; mais ou-
tre la hôte que j'avois de coucher avec une fem-
me devant tout le monde, ie n'estois pas trop en-
seureté, craignant que quelque beste farouche ne
me vint devorer. Dans cette apprehension il vint
à passer un homme qui portoit des roses, ce que
ie n'eus pas plutôt apperceu, que ie cours en
manger, & repris ma premiere forme. Jamais
spectateurs ne demeurèrent plus étonnez, les uns
vouloient qu'on me brûlast comme un Magi-
cien, les autres qu'on apprist de moy auparavant
les raisons de cette merveille, lors que ie m'apro-

L'ASNE DE LUCIEN.

67

Gouverneur de la Province qui estoit
allé avant faire le recit de mon histoire,
de venir prison jusqu'à ce que j'eusse in-
formé ce que ie luy avois dit. Mais ayant appris
de moy & de celuy de mon pais, il me satura au col
de transports, & dit qu'il me connoissoit fort ^{Lucien}
vieux, & que mon pere estoit son intime amy ; de ^{Patron}
qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet
estor, mon frere arrive avec de l'argent pour
mon frere, mais le Gouverneur me declara li-
bre, & me permit d'aller. Alors ie crus qu'il estoit
mon devoir d'aller remercier cette Dame,
qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté pour
moy, pendant ma metamorphose, m'imaginant
que sa passion redoubleroit lors qu'elle me ver-
roit. Mais il arriva tout le contraire ; car
à cause de la froideur dans son entretien,
je ne scus à quoy attribuer, si ce n'estoit à
son avantage que j'avois perdu. Comme ie
me demandois la cause, elle me dit de fort
bon port, qu'elle voyoit bien que son amour
estoit qu'un effet de la curiosité, & qu'elle
estoit plus la mesme passion pour moy, main-
tenant que j'estois homme. Je retournay donc au
port de mon bonheux ; & contay mon aventure à
mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre.
A nous nous embarquâmes par un bon vent,
et fumes pas plutôt arrivés au pais, que l'al-
teur grâces aux Dieux, d'avoir échappé de si
graves dangers, & d'estre arrivé au port apres
cette guerre.

On, enfin
le iour
des jeux
estant ar-
rivé.

c'est qu'il
y avoit
des ven-
tes autour
de l'am-
phitheatre
où elles
estient
renfer-
mées.

portois fort bien ; mais comme le a vu
carellé de femmes depuis ma metamorphose
craignois de la raïre, & qu'on ne me parloit
comme un homicide. A la fin touché de
exemple de Paliphaë, qui avoit bien aimé le
seau, je me mis en devoir de la faire
vay que c'estoit à grand tort que j'avois eu
frayeur. Le jour venu, elle se leva & se
fortit avec ses gés qui l'attendoient dans sa
tichambre, après avoir obtenu une licence
pour le mesme prix. Mais mon maître
par son Afranchy, nous vint regarder
la porte ; & étonné de cette merveille, lui
de donner ce plaisir au peuple, & de le

*On, mes-
le jour
des uns
ayant ar-
rivé,*

coucher publiquement avec une élé-
qui sont condamnées à la mort. Sur la fin
des jeux, on me mit dans un lit, dont
estoit garny d'or & d'escaille de tortue, &
clave auprès de moy ; & en cet estat on me
na avec une machine au milieu d'elap-
tre, au grand étonnement de tout le peuple
avoit là une table couverte de toutes les
mets, & servie par de beaux garçons, qui
donnoient à boire dans des coupes d'or
tre la hôte que j'avois de conecher avec
me devant tout le monde, je n'estois pas

*d'ail-
y avoit
des voi-
tes autour
de l'am-
phithéatre
où aller
étaient
respon-
dables.*

seureté, craignant que quelque beste ven-
me vint dévorer. Dans cette appréhen-
à passer un homme qui portoit des rois
de l'am- je n'eus pas plutôt apperceu, que je courus
manger, & repris ma premiere forme.
spectateurs ne demeurèrent plus étonnés.
vouloient qu'on me brûlast comme un Lu-
cien, les autres qu'on apprist de moy
les raisons de cette merveille, lors que je n'eus

chay du Gouverneur de la Province qui estoit
présent, & luy ayant fait le recit de mon histoire,
j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse ju-
stifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant appris
mon nom & celuy de mon païs, il me sauta au col
tout transporté, & dit qu'il me connoissoit fort
bien, & que mon pere estoit son intime amy ; de
sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet
accident, mon frere arrive avec de l'argent pour
me racheter ; mais le Gouverneur me declara li-
bre en pleine assemblée. Alors ie crûs qu'il estoit
de mon devoir d'aller remercier cette Dame,
qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour
moy pendant ma metamorphose, m'imaginant
que sa passion redoubleroit lors qu'elle me ver-
roit homme. Mais il arriva tout le contraire ; car
ie reconnus de la froideur dans son entretien,
que ie ne sceus à quoy attribuer, si ce n'estoit à
quelque avantage que j'avois perdu. Comme ie
luy en demandois la cause, elle me dit de fort
bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour
n'avoit esté qu'un effet de sa curiosité, & qu'elle
n'avoit plus la mesme passion pour moy, mainte-
nant que j'estois homme. Je retournay donc au
logis tout honteux ; & contay mon aventure à
mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre.
De là nous nous embarquâmes par un bon vent,
& ne fîmes pas plutôt arrivés au païs, que l'al-
lay rendre grâces aux Dieux, d'avoir échapé de si
grands dangers, & d'estre arrivé au port après
tant d'orages.

*Lucius
Patru
villo
& Achab.*

JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE

DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Auteur soustient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne savent point changer l'ordre des Parques, que l'on nomme le Destin. Mais quoy que cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin; mais le Destin à Dieu, & qui croient que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIQUE. Jupiter, ie ne desire les grandeurs ny les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur accorder: Mais, comme Philosophe, ie cherche la verité, & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homere, Que les ordres du Destin sont inviolables.

JUPITER. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Celui-cy s'est donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, de peur qu'il ne descende aux Enfers, malgré la Parque.

JUPITER. Il est vray, car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne: mais les Poëtes, lors que leur fureur les quitte, sont Sujets à faillir comme les autres: ce qui n'arrive pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croy; mais si ce que tu dis-

JUPITER CONFONDU.

est possible, la Fortune n'est donc qu'une chimere, qu'on celebre tant son pouvoir, & que son nom soit toujours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'est pas permis de tout sçavoir; mais pourquoy faisois-tu cette question du Destin?

LE CYNIQUE. Di-moy premierement si les Destinées sont Sujets comme nous, aux ordres des Dieux.

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu encore?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souviens de ce que l'Oracle te fait dire dans une assemblée des Dieux. Qu'avec une chaîne d'or tu peux enlever les hommes & les elements, qui est la marque de ta puissance extraordinaire, au lieu que si ce n'est un dit et vray, tu ne tiens toi-même que au filer, où tu demeures accroché comme à peison l'est à l'hameçon. Les Parques auroient été plus de sujet de faire les vaines que toy.

JUPITER. Que veux-tu conclure de là?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maîtres du monde, & qu'on ne puisse briser ce qu'elles ordonnent, on est bien sûr de vous adonner les vœux & des sacrifices, puis-que vous pouvez faire si bien ni mal, & que vous ne pouvez au plus que les exécuteurs de leurs ordres.

JUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez, que l'on apprends de ces nouveaux Docteurs qui ont la Providence; mais ils se repentiront tost d'avoir d'une si damnable doctrine.

LE CYNIQUE. Je te jure par le filéin des Parques, que ie l'ay fait innocemment, & que ie te

70 JUPITER CONFONDU.

me suis embarqué insensiblement dans cette dispute ; mais cependant tu vois la conséquence qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela seroit bon s'il n'y avoit point d'autre sujet de nous faire des prières. Mais, ou l'on nous remercie des grâces qu'on a reçues par nostre entremise, ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous revere comme une Nature plus haute & plus excellente. Apres tout, encor fait-on la reverence à celui qui nous apporte des présents de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-mêmes, & que vous n'estes que comme un outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Philosophes que tu condamnes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puis que vous dépendez comme nous, d'un ordre supérieur, & que vous estes esclaves d'un mesme maistre. Car toute vostre immortalité ne sert qu'à eterniser vostre servitude, au lieu que nous sommes délivrez de la nostre par la mort.

JUPITER. Mais cette dépendance n'empesche pas que nous ne vivions à nostre aise, & dans une parfaite feli cité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques-autes; Mais Vulcain est-il heureux de travailler continuellement à sa forge, comme un courtour de boutique ? Et Prométhée jouïssoit-il de la felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare, pour ne point parler de Neprune & d'Apollon, qui ont servy à Laomedon & à Admète ? Je laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges, & qu'on

JUPITER CONFONDU. 71

peut souvent au creuset, qui n'est pas un peu de bon ice.

JUPITER. Tu ne peux t'empescher de nous faire des prières; mais prens garde que tu ne t'en occupes un jour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces; car je ne sçairois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné; & combien voit-on, apres tout, de sages impons ?

JUPITER. Ne disois-je pas bien que tu estois un des Philosophes qui nient la Providence ?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les apprehendes ne sçay pourquoy; mais ie voudrois bien voir ce que c'est que vostre Providence, & si c'est maistrise ou esclavage du Destin ?

JUPITER. Je t'ay desja dit que tu ne pourrois sçavoir. Mais pour une question tu en es de ta doctrine, & toute ta Philosophie ne sert qu'à montrer que nous n'avons aucune part au gouvernement du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'est toi-mesme qui le gouvernes, en apportant tout à l'ordre des Parques, si ce n'est que tu t'en repentes à cette-heure, & que tu veuilles établir ton Empire au preiudice de leur Empire.

JUPITER. Nullement ?

LE CYNIQUE. On seroit donc mieux de s'adresser elle qu'à vous, quoy que cela soit inutile, puis qu'elles ne peuvent changer ce qui est une fois ordonné, & que c'est une chose inevitable.

JUPITER. C'est là une doctrine capable de troubler tout le monde, & de mettre l'Univers en confusion. Mais quand il n'y auroit autre

70 JUPITER CONFONDU.
me suis embarqué insensiblement dans une
pure ; mais cependant tu vois la confusion
qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela seroit bon s'il étoit né
d'autre sujet de nous faire des prières. Mais
l'on nous remercie des grâces qu'on a eues
par notre entremise , ou l'on nous rend compte
de nouvelles , ou l'on nous revoie avec une
Nature plus haute & plus excellente. Après
encor fait-on la reverence à celui qui nous
porte des présents de la part de quelcun.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord , mais
que tu m'accordes aussi que vous n'avez
pouvoir de vous-mêmes , & que vous n'avez
comme un outil entre les mains du Destin
seul , si quelcun de ces Philosophes que tu
dames , étoit présent , il te demanderoit
quoy vous faites tant les vains , puis-je
pendre comme nous , d'un ordre supérieur
que vous estes esclaves d'un même maître.
toute votre immortalité ne sert qu'à
votre servitude , au lieu que nous sommes
vrez de la nostre par la mort.

JUPITER. Mais cette dépendance n'est
pas que nous ne vivions à notre aise & en
paisable sèclité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour nous &
quelques autres. Mais Vaisin est-il libre
travailler consciencieusement à la forge
courtois de boutique ? Et Prométhée
de la sèclité en croix , ou Saturne dans le
du Tartare , pour ne point parler de Ninus
d'Apollon , qui ont servi à Laocoon & à
mère ? Je laisse à part que vous estes exposés
nous aux voleurs & aux sacrilèges & à

JUPITER CONFONDU. 71
vous fond souvent au creuset , qui n'est pas un pe-
tit supplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empêcher de nous
dire des injures ; mais prens garde que tu ne t'en
repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces ;
Tu ne me sçaurois rien faire , si le Destin ne l'a
ordonné ; & combien voit-on , après tout , de sa-
crilèges impunis ?

JUPITER. Ne disois-je pas bien que tu étois
de ces Philosophes qui nient la Providence ?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les apprehen-
des , ie ne sçay pourquoy ; mais ie voudrois bien
sçavoir ce que c'est que votre Providence , & si
elle est maîtresse ou esclave du Destin ?

JUPITER. Je t'ay déjà dit que tu ne pou-
vois tout sçavoir. Mais pour une question tu en
fais une douzaine , & toute ta Philosophie ne
tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part
aux choses du monde , du pour le moins aucun
pouvoir.

LE CYNIQUE. C'est toi-même qui le
dis , en rapportant tout à l'ordre des Parques , si
ce n'est que tu t'en repentes à cette heure , &
que tu vüelles établir ton Empire au préjudice
du leur.

JUPITER. Nullement ?

LE CYNIQUE. On seroit donc mieux de s'a-
dresser à elle qu'à vous , quoy que cela soit inu-
tile aussi , puis qu'elles ne peuvent changer ce
qu'elles ont une fois ordonné , & que c'est une
fatalité inévitable.

JUPITER. C'est là une doctrine capable de
bouleverser tout le monde , & de mettre l'Univers
en combustion. Mais quand il n'y auroit autre

chose, nous meritons bien qu'on nous remercie de ce que nous prédisons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sçavoir ce qu'on ne peut éviter. Car ce que vous dites au *pare d'Edipe*, est ridicule, *Garde toy de te marier, parce que ton fils te tuera*, puis qu'il estoit aussi bien destiné à se marier, qu'à estre tué par son fils: Et le fils de *Cresus* ne pouvoit éviter la mort, où il estoit entraîné par le Destin, aussi bien qu'à la chasse. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouvez changer, outre que la plupart de vos Oracles sont trompeurs ou ambigus, de qu'on ne sçait si c'est l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perses, que *Cresus* renversera en passant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lors qu'*Apollon* rendit cét Oracle, il estoit en colere contre ce Prince, pour la supercherie qu'il avoit faire.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux se peuvant-ils mettre en colere, veu qu'estans sans corps ils sont exempts de passion? Dy plutost qu'il estoit ordonné que *Cresus* seroit trompé par l'Oracle, & ramené tout au Destin, jusques à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous sommes moins que rien: mais tu es raison de nous mépriser voyant que ie t'épargne, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me sçaurais rien faire, si le Destin ne l'ordonne; & quand tu me frapperois, ie ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Di-moy, toutefois; D'où vient que laissant impunies tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à foudroyer

des chaises & des rochers, & quelques-fois des hommes? Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne t'est pas permis de tout sçavoir? Pourquoi *Phoebus* & *Antile* meurent-ils dans une honteuse mort, tandis que *Callias* & *Alcibiade* triomphent dans l'opulence? Pourquoi *Socrate* est-il mort par l'envie du poison? Pourquoi les Tyrans méprisent-ils les gens de bien? En un mot, pourquoi le vice est-il triomphant & la vertu opprimée?

JUPITER. Tu ne fais pas ce qui est préparé après la mort.

LE CYNIQUE. Nous le saurons quand nous vivrons. Mais si des ce monde les mechans étoient punis, & les gens de bien recompenciez, cela seroit un poids pour nous porter au bien, & nous sauver du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des méchans, & de la récompense des autres, après cette vie?

LE CYNIQUE. Je say bien ce qu'on en dit. Mais, pourquoy est-ce qu'on les recompense, & qu'on les punit?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne me le nie ni ne me le donne, quand tout ce qu'on fait, on le fait par nécessité; de sorte que si nous suivons les Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qui nous récompensent ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sophiste, qui ne sçait rien de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison; car tu aurois de la peine à faire. Je voudrois bien sçavoir où est le mal des Parques, & comment trois pauvres femmes peuvent mêler de tant de choses. J. les

72 JUPITER CONFOND
chose, nous méritons bien qu'on nous en
de ce que nous prédisions l'avenir.

de ce que nous pourrions en dire.
LE CYRINOÛ. A quoy sert de le dire, si
ne peut éviter. Car ce que vous dites n'est
dipe, est ridicule, *Gardez vous de le marier, car
que son fils se sçaitra, puis qu'il est si sage, et
destiné à se marier, qu'à être marié par le
le fils de Crésus ne pourroit éviter la mort.*
estoit enchainé par le Destin, aussi bien
chaîne. Ce n'est donc qu'une vaine crainte
hommes de vous importuner de choses que
ne pouvez changer, outre que la plupart des
Oracles sont trompeurs ou ambigus, et
sçait bien l'Empire des Lydiens, ou plutôt
Perfies, que Crésus reconviendra en prison
de Lydie.

JUPITER. Lors qu'Apollon rendit de lui
il étoit en colère contre ce Prince, pour une
cherie qu'il avoit faite.

il est en colère contre
chérie qu'il avait faite.
LE CYNOS. Mais les Dieux se pout
mettre en colère, vu qu'ils ont
souvent exemptés de passion ? Dy plutôt qu'
ordonné que Crelus seroit trompé par
se ruiner tout au Destin, jusqu'à se
à vos paroles.

JURISTIA. A ton compte nous sommes
quo rien : mais tu es raison de nous
voyant que le l'épargne, moi qui
fondre.

me ferois rien faire, si le Destin ne le vou-
loit; & quand tu me ferois voir, je ne m'en
doutois pas de toi, mais aux Parques, qui
de parjures & de sacrilèges, tu t'amusais à

JUPITER CONFONDU. 73
droyer des chesnes & des rochers, & quelques-fois des innocens ? Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir ? Pourquoi Phocion & Aristide meurent-ils dans une honteuse pauvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence ? Pourquoi Socrate est-il contraint d'avalier du poison ? Pourquoi les Tyrans massacrent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoi le vice est-il triomphant & la vertu opprimée ?

JUPITER. Tu ne fais pas ce qui est préparé
là bas après la mort.

LE CYNIQUE. Nous le saurons quand nous y ferons. Mais si dès ce monde les méchans étoient punis, & les gens de bien récompensés, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des uns, & de la récompense des autres, après cette vie ?

LE CYNIQUE. Je say bien ce qu'on en dit.
Mais dy-moy, pourquoy est-ce qu'on les recom-
pense ou qu'on les punit ?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sophiste, qui ne merites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu es railleur ; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien ſavoir où eſt la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieilles ſe peuvent mêler de tant de choſes. Je les

74 JUPITER CONFONDU.
trouve bien misérables, & ne voudrois pas chan-
ger mon destin au leur. Mais je ne te veux pas im-
portuner davantage; car je ne suis pas peut-estre
predestiné à estre plus sçavant.

JUPITER LE TRAGIQUE

DIALOGUE DES DIEUX,

Où quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouvertement la Providence: mais
le plus fort argument qu'il ait, est tiré des dé-
sordres qu'on voit arriver dans le monde: qui
en a embarrasé d'autres aussi bien que luy, &
de tres-sains Personnages. Mais sans parler des
peines & des recompenses éternelles, on peut di-
re, Que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du
mal, & que les afflictions de cette vie servent
aux uns de preuve ou d'instruction, & aux au-
tres de châtimement. Que l'adversité contribue
plus que la prospérité à former l'homme spiri-
tuel, qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de
Dieu: & que la félicité ne consiste pas dans les
grandeurs & les richesses, comme s'imagine le
peuple ignorant, mais dans la satisfaction de
l'esprit. Du reste on voit arriver des choses si à
point nommé dans la conduite du monde, tant
pour la punition des méchans, que pour la jus-
tification des gens de bien, qu'on ne peut douter que
ce ne soit un effet de la Providence, quoy que ses
vessors nous soient souvent inconnus.

MERCURE. QU'AS-TU, Jupiter, d'estre ainsi
triste & rêver comme un Phi-

JUPITER LE TRAGIQUE. 75
losophe. Il faut qu'il y ait quelque cause d'ex-
traordinaire. Ne nous le cèle point.

MARS. J'en prie, père des Dieux & des
hommes. Dy nous ton mal, nous y trouverons
quelque remède.

JUPITER. Il n'y a rien de si funeste & de si tra-
gique, que la nature des Dieux ne soit capable.

MARS. Grands Dieux! quel commencement.

JUPITER. O race maudite, que tu me fais de mal!

MARS. Quel animal que tu as fait, Prométhée!

JUPITER. Ouy a-t-il? Dy-le hardiment, il
te vengera de tes amis?

MARS. Ah! mon foudre yant tonnerre, vain
craint de chenvier.

JUPITER. Modère ta fureur, & parle un lan-
guage humain; nous ne sçavons pas assez bien
te répondre.

MARS. Espère pour te répondre.

JUPITER. Je sçay ce que c'est, sans qu'il le die.

MARS. Nullement, Tu en parloitrois plus
sçavamment.

JUPITER. Je suis si accoutumée à recevoir de
vous, qu'ils ne me touchent tantôt plus.

MARS. J'allois à te voir ainsi paillie & mélancolique.

JUPITER. Je sçay que quelque amour dans la teste; car
c'est la marque de cette passion, aussi bien
que les larmes.

MARS. Tu es plaillante, de croire que l'a-
mour te fait de mal.

JUPITER. Tant de peine.

MARS. Je ne connois que cela qui t'en paillisse.

JUPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le
point de se terminer; & comme on dit, les fers en sont
trouvés.

MARS. La terre a-t-elle produit quelque
monstre, ou si les Titans ont bûlé

54 JUPITER CONFOND.
 trouve bien misérables, & ne rouleront
 g. mon destin au leur. Mais je ne te verrai
 porter davantage; car je ne suis pas
 prédicte à être plus sçavant.

JUPITER LE TRAGIQUE

DIALOGUE DES DIEUX.

Où quelques autres peuples.
 Il choque icy tout survenement la Providence
 le plus fort argument qu'il ait. Il me
 foras qu'on voit arriver dans le monde
 en a embarrasé d'autres aussi bien que
 de tres-saints Personages. Mais sans
 peines & des recompenses vertueuses
 re, Que la sagesse de Dieu sçait tout à son
 mal, & que les afflictions de cette vie
 aux uns de punir ou d'instruire. & que
 sret de châtiment. Que l'adversité
 plus que la prospérité à former l'homme
 mel qui est le chef-d'œuvre des Dieux
 Dieu: & que la science ne consiste
 grandeurs & les richesses, comme
 peuple ignorant: mais dans la justice
 l'esprit. Du reste on voit arriver des
 peine nommé dans la conduite des
 pour la punition des méchants, qui pour
 fication des gens de bien, qui ne peut
 ce ne soit un effet de la Providence: par
 ressorts nous soient souvent inconnus.

MERCURE. Q'as-tu, Jupiter, & d'où
 crisse & réveur comme

JUPITER LE TRAGIQUE. 75
 losophe? Il faut qu'il y ait quelque chose d'ex-
 traordinaire; Ne nous le cèle point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des
 hommes; Dy-nous ton mal, nous y trouverons
 peut-être quelque remede.

JUPITER. Il n'y a rien de si funeste & de si tra-
 gique, dont la nature des Dieux ne soit capable.

MERCURE. Grands Dieux! quel commencement.

JUPITER. O rare mandite, que tu me fais de mal!
 Ah le méchant animal que tu as fait; Prométhée!

MINERVE. Qu'y a-t-il? Dy-le hardiment, Il
 n'y a icy que de tes amis?

JUPITER. Ah! mon foudroyant tonnerre, vain
 pourvuail de chenevier.

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un lan-
 gage plus humain; nous ne sçavons pas assez bien
 adre Euripide pour te répondre.

JUNON. Je tçay ce que c'est, sans qu'il le die.

JUPITER. Nullement, Tu en paroistrois plus
 touchée.

JUNON. Je suis si accoustumée à recevoir de
 tes affronts, qu'ils ne me touchent tantost plus.
 Mais je gigerois à te voir ainsi pallé: & melanco-
 lique, que tu-as quelque amour dans la teste; car
 ce sont les marques de cette passion, aussi bien
 que les sanglots & les larmes.

JUPITER. Tu-es plaissante, de croire que l'a-
 mour me puisse donner tant de peine.

JUNON. Je ne connois que cela qui t'en puisse
 donner.

JUPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le
 point de peir; & , comme on dit, les fers en sont
 au feu.

JUNON. La terre a-t-elle produit quelque
 nouveau monstre, ou si les Titans ont brisé

leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre ?

JUPITER. Nullement ; Tout va bien dans les Enfers ; & il n'y a rien à craindre de ce côté-là.

JUNON. Pourquoi viens-tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

JUPITER. Un Philosophe Stoïque & un Epicurien eurent hier une dispute touchant la Providence, en la presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier qu'il y eût des Dieux, & quand il y en auroit, qu'ils se mêlassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nostre party, mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'huy ; Cependant, chacun est en suspens de l'issue de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que jamais affaire plus importante n'a eût traitée sur la terre, ni dans le Ciel ; car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poétiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta réverie, ni des termes tragiques dont tu t'es servy pour exprimer ta douleur ; car la chose le merite bien.

JUPITER. Cependant, tu croyois que c'étoit quelque amourette ; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles, longcons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puis qu'il s'agit de l'intérêt de toute la Communauté ; il ne faut quelquefois qu'un loi pour donner un bon avis.

Jeux. Je suis de même sentiment.

MERCURE. Ce n'est pas le mien. Il ne se tient d'ordinaire dans ces grandes Assemblées, on ne se plaît à débattre ce qui a fait l'auguste ne servira qu'à troubler le ciel. Mais pour en venir en particulier, que tu donnes la victoire, & que l'aïeul en demeurant à l'issue.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre les esprits dans les subtilitez de l'école, ni dans une supériorité en une dispute publique. Mais, si Jupiter décide tout seul une affaire de si grande importance, on dira que c'est un Tyrannique de sa caste, sans prendre avis de ses.

MERCURE. Va donc publier l'Assemblée. On fait à sçavoir de la part de quel le Conseil se tiendra dans une heure ; mais manque pas de s'y trouver, parce qu'il y aura de conséquence, où chacun a intérêt.

MERCURE. Ce style n'est pas assez élevé pour une assemblée. Il faut parler en Poète en Sénateur, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais le n'encaus rien en Poésie ; je m'en veux mêler, je cours fortune de me voir de moy, comme Apollon dans son char, pour sauver son honneur il me faut toujours quelque obscurité.

MERCURE. Ne te souvient-il point de quelque Poète d'Homère à ce propos ?

MERCURE. Il ne m'en souvient pas trop ; mais je tâcheray de m'exprimer à la fa-
Çon de tous les Dieux, grands & petits, masses.
D iij.

6
leurs chaînes, & veulent reconnoître
leur Roy.

JUPITER. Nâlement ; Tex n'ont
les Enfers ; & il n'y a rien à craindre
de là.

JUNON. Pourquoi viens-tu donc
à Comedien, & nous recevoir les
regards ?

JUPITER. Un Philoſophe Socrate
en eurent hier une diſpute raſonnable
de net, en la preſence de plufieurs perſon-
nes. L'Epicurien vint jufqu'à nier qu'il y eût
Dieux, & quand il y en auroit, qu'il n'y eût
des affaires du monde. L'autre ſoutint au-
ment notre party, mais à caufe de la pau-
vreté conclure, & l'on remit la penſée
de main, qui eſt aujourd'huy. Cependant
eſt en ſuſpens de l'iſſue de cette diſpute. Je
ſçay qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que par
ce plus important n'a été traitée jufqu'à
dans le Ciel ; car il eſt queſtion de ſavoir
ſerons encore adorer, ou ſi nous pour-
rons des fables & des fictions Poétiques.

JUNON. Je ne m'eroine plus de
ni des termes tragiques donc tu ſais bien
exprimer ta douceur ; car la chose n'est
bien.

JUPITER. Cependant, tu crois
voir quelque amoureux, mais ſans poſſibilité
en des plaintes inutiles, longues & ſans
que prompt expedient.

MERCURE. Je ſuis d'avis que l'on
l'Assemblée ; puis qu'il s'agit de l'honneur
Communiqué ; il ne faut qu'un bon avis.

JUNON. Je ſuis de même ſentiment.

MERCURE. Ce n'eſt pas le mien. Il ne ſe
reſout rien d'ordinaire dans ces grandes Affem-
blées ; car l'un ſe plaît à défaire ce qu'a fait l'autre,
& cela ne ſervira qu'à troubler le ciel. Mais
comme la choſe preſſe, je ſerois d'avis que tu don-
naſſes ordre en particulier, que le Stoïcien rem-
portât la victoire, & que l'aſſent en demeurât à
l'Epicurien.

MERCURE. Il n'eſt pas aisé de ſurprendre
des gens nourris dans les ſubtilitez de l'école, ni
de faire une ſupercherie en une diſpute publique.
D'ailleurs, ſi Jupiter décide tout ſeul une affaire
de cette importance, on dira que c'eſt un Ty-
ran, qui fait tout de ſa teſte, ſans prendre avis de
perſonne.

JUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à ſçavoir de la part de
Jupiter, que le Conſeil ſe tiendra dans une heure ;
Qu'on ne manque pas de ſ'y trouver, parce qu'il
s'agit d'affaires de conſéquence, où chacun a inté-
reſt.

JUPITER. Ce ſtyle n'eſt pas aſſez élevé pour
une avanture ſi tragique. Il faut parler en Poète en
cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Poéſie ;
& ſi je ne m'en veux meſſer, je cours fortune de
me faire moquer de moy, comme Appollon dans
ſes Oracles, quoy que pour ſauver ſon honneur il
y entremêle toſjours quelque obſcurité.

JUPITER. Ne te ſouviens-tu point de quelque
endroit d'Homère à ce propos ?

MERCURE. Il ne m'en ſouviens pas trop
bien ; mais je tâcheray de m'exprimer à ſa fa-
çon ; Que tous les Dieux, grands & petits, maſſes.

& femmes, jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, avant à se trouver promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste.

JUPITER. Bon, les voilà qui arrivent en foule; Que chacun se place selon son mérite ou son rang; ceux d'or les premiers & en suite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre même, pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considérable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour servir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation? Prefera-t-on la statue d'or d'un vil artisan, à celle de Myron & de Phidias, qui ne sont que de cuivre, ou de pierre?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fust mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on prefere les richesses au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, passer après ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feuille d'or, ou quelque fillet sur l'ivoire, & sont de bois au dedans, plein de mouches & d'araignées; au lieu que les autres sont d'or massif.

JUPITER. N'importe, je le veux.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui suis frere de Jupiter, ce monstre à visage de chien!

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubius est

et est tu n'es que de cuivre: Car lors que tu seras le pauvre des Corinthiens ne leur paraîtra pas d'avoir des statues si précieuses.

JON. C'est donc à moy de passer la premiere; comme m'appelle toujours *Dorie*.

MERCURE. Ce n'est qu'une epichre, ma mie, que tu fais rien à la verité de la chose; car dans les statues que de marbre blanc. Homere s'est servi en d'autres endroits, comme quand il dit Apollon *porte des thesors*, luy qui a esté vaincu de mendier, & que tu verras tantost au Roy de la Grece depouillé, parce que les autres ont dérobé la couronne, & les autres statues. Ce sera beaucoup si tu n'es pas toute la

Le dieu de la Grece.

COROSSE DE RHODOS. C'est à moy de passer; car si je ne l'emporte par la qualité, j'en emporte du moins par la quantité, & quoy que ce soit de cuivre, on en pourroit faire de plus d'or, si l'on vouloit; outre que je suis l'œuvre de l'Art, & véritablement comme le Soleil que je représente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que feras-tu, Jupiter?

JUPITER. Il étoit bien besoin de faire venir ce Soleil, pour nous faire tous passer pour des statues: Qu'il se retire; car le plancher de la Cour n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou pour sur les genoux en quelque coin vers lequel il aime mieux se tenir debout à l'entour pour servir de décoration.

ANUBIUS. Voicy encore une autre diffinition de savoir qui passera le premier d'Heracles & de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de

*Bendis
Artis,
Mithris,
Anubis.*

Anubis.

78
 & femmes, insens aux Nymphes & aux
 avent à se trouver promptement au Coût
 Deux, pour des âlaires qui courent au
 Court ceste.

JUPITER. Bon des rois qui amènent
 le; Que chacun se place selon son mérite
 rang, ceux d'ici les premiers & en la suite
 gent, d'ivoire, ou de cuivre, & de plus
 pourveu qu'ils soient de la main de ce
 ceint Sculpteur. Car pour le reste, c'est
 hôte, ni par l'art, ni par la main, ni par
 ge en foule vers la porte, pour servir de
 M E R C U R E. Mais qui l'emporteront
 de l'autre, lors qu'il y aura contestation
 ra-t-on la statue d'or d'un vil artisan
 Myron & de Phidias, qui ne l'on que de
 de pierre?

JUPITER. Il faut que l'on l'emporte
 qu'il fust mieux de l'autre façon.

M E R C U R E. C'est faire justice aux
 les Estats corrompus, où l'on préfère
 au mérite. Ferat-il pas beau voir Myron
 lon, Venus, & tous les autres Dieux
 passer après ceux des Barbares; Car
 n'ont tout au plus qu'une feuille d'or, ou
 filer sur l'ivoire, & sont de bois au lieu
 de moules & d'araignées; au lieu qu'ils
 sont d'or massif.

JUPITER. N'importe, je le veut.
 NEPTUNE Quelle extravagance, Myron
 placer devant moy qui suis tref de l'un
 mensire à vilage de chien!

M E R C U R E. Il s'en faut prendre
 qui le veut ainsi; & non pas à moy, qui
 son valet. Ne vois-tu pas qu'ils

d'or, & que tu n'es que de cuivre? Car lors que
 Lyfipete fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur
 permettoit pas d'avoir des statues si précieu-
 ses.

V E N U S. C'est donc à moy de passer la première;
 car Homere m'appelle toujours *Dorée*.

M E R C U R E. Ce n'est qu'une épithe, ma mie,
 qui ne fait rien à la vérité de la chose; car dans
 Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est
 bien abusé en d'autres endroits, comme quand
 il appelle Apollon *pere des thresors*, luy qui a esté
 contraint de mendier, & que tu verras tantost au
 bas bout, jottant au Roy dépoillé, parce que les
 voleurs luy ont dérobé sa couronne, & ses autres
 ornemens. Ce sera beaucoup si tu n'es pas toute la
 dernière.

Les épi-
 thetes de
 sa lyre.

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de
 passer devant; car si ie ne l'emporte par la qualité,
 je l'emporte du moins par la quantité, & quoy que
 je ne sois que de cuivre, on en pourroit faire de
 moy plusieurs d'or, si l'on vouloit; outre que je
 suis un chef d'œuvre de l'Art, & véritablement
 l'unique, comme le Soleil que je représente.

M E R C U R E. Il semble qu'il ait raison. Que fe-
 rons-nous, Jupiter?

JUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir ce
 grand Colosse, pour nous faire tous passer pour
 des Pygmées? Qu'il se retire; car le plancher de
 la Sale n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou
 qu'il se mette sur ses genoux en quelque coin vers
 la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'en-
 trée, pour servir de décoration.

M E R C U R E. Voicy encore une autre diffi-
 culté, de sçavoir qui passera le premier d'Her-
 cule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de

Jupiter, tous deux de la main de Lysippe, tous deux de même metal, sans qu'on puisse reconnoître qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous consacrerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans prejudice à sa qualité, une autre fois on reglera les seances. Mais quel bruit est-ce que j'entends ?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

JUPITER. Il n'est pas question icy de faire bonne chere ; Dy leur que la chose pressée, & que c'est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens. Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu rassés. Parle, tout le monde a les yeux fichés sur toy.

JUPITER. Il faut que ie te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay costume de roonner dans les Assemblées ; maintenant, soit que la grandeur du peril m'éfraye, où cette foule nombreuse, ie ne sçay plus où j'en suis, & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. Tout est perdu ; car ton silence est suspect, & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Je ne sçay par où commencer. Si ie deburois par ce vers d'Homere, *Escomie-moy, grands Dieux, & vous grandes Deesses*, & ce qui suit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraisons de Demosthene, en y changeant quelque chose pour l'accommoder au

comme font tous les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raison ; c'est un grand fouage. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez dit, *Quand il s'agit*, il ne sera point de recueillir vostre attention, ni vostre courage. Ce vous n'en avez jamais eu de plus important quand je me tanois, la chose parle d'elle-même, & vous reproche vostre negligence. Mais ne venez au point dont il s'agit, puisque Demosthene me manque, ie vous diray sans preambule.

Je suis hier avec quelques-autes, au sacrifice de Mars, pour estre échappé du naufrage. Lors que la ceremonie fut achevée, chacun tira ; mais comme il n'estoit pas tard, on fit un tour au Ceramique, revêtu à la manière de notre condition, & à la mauvaise chere que nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous étions, Mars ne donna qu'un vieux coq caillasseux, & trois ou quatre grains de pois pour, après nous avoir promis, dans les Hecatombes. Sur cette pensée, étant à Pécile, ie vis une grande foule de peuple, tant tous les portiques qu'à decouvert, & quelques personnes, qui estoient à pleurer, & me doutay aussitôt que c'estoit une mort de philosophes. Je m'approchay donc pour m'enquérir, après m'estre enveloppé d'un nuage, si ce n'estoit pas reconnu, & coadoy les plus sages pour me faire place. Je trouvoy en arrivant, c'estoit l'Epicurien Damis qui disputoit à la Providence, contre le Stoicien Timon.

Il estoit réduit à tel point, par la force ou faiblesse de ses raisons, qu'il ne sçavoit plus que dire. Je ne sçavois pas si je ne sçavois plus que dire, ou si je piquerois davantage, il se railloit incessamment.

80

JUPITER

Jupiter, tous deux de la main de l'époux et de deux de même métal, sans qu'on pût distinguer qui est le plus ancien dans les temples et la rigueur.

JUPITER. Nous ensermons et nous ensermons de vaines cérémonies. Que cherchons-nous comme il pourra, sans prendre de la peine à autre fois on réglera les fœces. Mais que est-ce que j'entends ?

MERCURE. C'est qu'ils demandent des cérémonies ordinaires de Nectar & d'Amour.

JUPITER. Il n'est pas question de la bonne chère ; Dy leur que la chose précieuse est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment m'en rendre à tant de peuples différents. Il faut faire signe de la main, tout le monde m'écoute, les voilà un peu rallés. Puis, le monde a les yeux bécés sur toy.

JUPITER. Il faut que je te dise avec mité. Tu sçais comme j'ay continué de me dans les Assemblées ; maintenant, la grandeur du peril m'étrave, où c'est une breuë, ie ne sçay plus où j'en suis, & mon exorde.

MERCURE. Tout est perdu ; ce n'est est supect, & on le prend pour un indice de grand mal.

JUPITER. Je ne sçay par où commencer, ie deburois par ce vers d'Homere, *Esmaie grands Dieux, & vous grandes Déeses*, &c.

MERCURE. Tu serois mieux de m'en exorde des oraisons de Demosthe.

Je te prie de quelque chose pour l'accommoder.

sujet, comme font tous les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raison ; c'est un grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de recueillir vostre attention, ni vostre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importantes ; & quand je me taisois, la chose parle d'elle-même, & vous reproche vostre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puisque Demosthe me manque, ie vous diray sans preambule, Que j'assistay hier avec quelques-autres, au sacrifice que fit Mnesithée, pour estre échappé du naufrage. Lors que la ceremonie fut achevée, chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard, j'ay fait un tour au Ceramique, rêvant à la misere de nostre condition, & à la mauvaise chère qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesithée ne donna qu'un vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, après nous avoir promis, dans le peril, des Hecatombes. Sur cette pensée, estant arrivé au Pecile, ie vis une grande foule de peuple assemblé, tant sous les portiques qu'à découvert, autour de quelques personnes, qui estoient à pleine teste, & me doutay aussi-tost que c'estoit une dispute de Philosophes. Je m'approchay donc pour l'entendre, après m'estre envelopé d'un nuage, pour n'estre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvoy en arrivant que c'estoit l'Epicurien Damis qui disputoit de la Providence, contre le Stoicien Timoclès, & l'avoit reduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sçavoit plus où il en estoit ; dequoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit incessamment.

samment. Alors, connoissant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de son costé, j'étendis la nuit qui me couvroit, sur le reste de l'Assemblée, qui se sépara aussi-tost, croyant qu'il fust nuit, & remplit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'avis, avant que de rien résoudre, d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet intervalle, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte, il ne faut plus esperer d'offrandes ni de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclès gagne la victoire, & que l'affront en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aller aux opinions.

MERCURE. Paix, Escoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte; Quoy! personne ne bouge? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient esté frappez de la foudre. Puissiez-vous devenir aussi muets que vos statues, & retourner dans vostre premier neant.

MOÏSE. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon avis librement, si l'on me le permet.

JUPITER. Parle, si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

MOÏSE. Je m'étois toujours bien douté, Messieurs, du mal-heur qui nous est arrivé; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous apportons aux choses du monde? où le vice triomphe de la Vertu; où les innocents sou-

ffrent les coupables, & où l'on n'entend que des vaines & des querelles, des disputes & des amourettes des Dieux, & autres choses inutiles que content les Poëtes. Et vous voyez étrange après cela, que quelques-uns en viennent à se m'offrir bien plus qu'il y en ait, & qu'ils se proposent pour nous sacrifier. Je reprie, & me dis-je, car on peut parler icy en toute liberté, sans jamais avoir de faire une recherche des mechans & des gens de bien, pour les louer & récompenser les autres. Si l'on avoit traité à Thebes de nettoyer les grands chemins, seroit-il le feu maintenant d'aller à Thebes? Et si Hercule à la persuasion d'Eury-
pistès avoit purgé la terre de monstres, où en seroit aujourd'hui? Qui la délivreroit des Cerceons, & des Phrycampes? Et qui la délivreroit contre l'Hydre & les Harpyes, sans les Centaures & des chevaux de Diomedes? Les hommes assis tout le jour, les bras croisez, à attendre de quel costé vient le vent de quelque dieu, sans donner ordre à rien, & laissant tout au hasard, & s'il faut ainsi dire, comme il est, au Dieu. Bien loin donc de trouver étrange que l'affaire, je crains qu'il n'arrive pis, lorsque les hommes commenceront à le denier, & à se vanter que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont innocents, & que les choses n'en vont pas si mal. Il faut donc aller à la source du mal, & ne pas tant songer à perdre nos vies, qu'à reformer les choses qu'ils trouvent mal à nostre conduite. Vous savez, Messieurs, que je parle sans passion & sans intérêt, puisque ma divinité n'est reconnue que par un grand nombre de personnes; & que pour un Ance-

82

JUPITER

Samment. Alors, connaissant le peu d'usage
 Dans les avoir les rieurs de son côté, il
 n'eût pu me couvrir, sur le reste de l'Assemblée
 qui se fera aussi-tôt, avant qu'il eût
 mis la partie au lendemain. Cependant, moi
 plusieurs au serour, qui donnait
 à l'Epicurien, quoy que d'autre
 avant que de rien résoudre, d'attendre
 dispose. Je vous ay donc attendu dans
 rue, pour trouver quelque bon expédient
 verez l'importance de l'affaire, & que l'on
 l'importe, il ne faut plus espérer d'obtenir
 sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre
 peut, que Timocles gagne la victoire, & qu'il
 front en demeure à l'Epicurien. Que chacun
 ve pour aller aux opinions.

MARCUS. Paix, Elicourez. Que vous
 ont droit de parler en cette Assemblée, &
 en bon ordre & sans tumulte; Quoy peut-
 bouge? Ils se regardent l'un l'autre tous
 comme s'ils avoient esté frapés de la foudre;
 fiez-vous devenir aussi muets que vossem-
 retourner dans vostre premier néant.

MOUS. Pour moy, je ne trahiray point
 blie par mon silence, & diray mon avis
 ment, si l'on me le permet.

JUPITER. Parle si tu as quelque chose à dire
 son pour le bien general.

MOUS. Je m'étois toujours bien
 Messieurs, du mal-heur qu'il nous est arrivé
 à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses
 ples. Car quel autre sentiment pourroit
 de nous les hommes, en voyant le peu de
 que nous apportons aux choses du monde
 triumphe de la Vertu; où les hommes

frent la peine des coupables; & où l'on n'entend
 que des Oracles trompeurs, & des querelles, des
 divisions & des amourettes des Dieux, & autres
 choses semblables que content les Poëtes. Et vous
 trouvez étrange après cela, que quelques-uns en
 murmurent? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait
 encore d'aller fors pour nous sacrifier. Je reprie,
 Jupiter, de me dire; car on peut parler icy en toute
 liberté, si tu t'es jamais avisé de faire une recher-
 che exacte des méchans & des gens de bien, pour
 punir les uns & récompenser les autres. S'il n'avoit
 pris envie à Thesée de nettoyer les grands che-
 mins de voleurs, seroit-il leur maintenant d'aller
 à Athènes? Et si Hercule à la persuasion d'Eury-
 sthée, n'avoit purgé la terre de monstres, où en
 seroit-elle aujourd'huy? Qui la délivreroit des
 Scirons, des Cercyons, & des Pityocampres? Et
 que seroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, sans
 parler des Centaures & des chevaux de Diomède?
 Nous sommes assis tout le jour, les bras croisez, à
 regarder de quel costé vient le vent de quelque
 sacrifice, sans donner ordre à rien, & laissant tout
 aller à l'aventure; & s'il faut ainsi dire, comme il
 plaît à Dieu. Bien loin donc de trouver étrange
 ce qui est arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lors
 que les hommes commenceront à se denier; &
 à reconnoître que tous leurs vœux & leurs sacri-
 fices sont inutiles, & que les choses n'en vont pas
 mieux pour cela. Il faut donc aller à la source
 du desordre, & ne pas tant songer à perdre nos
 ennemis, qu'à reformer les choses qu'ils trou-
 vent à redire à nostre conduite. Vous sçavez,
 Messieurs, que je parle sans passion & sans in-
 terest, puisque ma divinité n'est reconnue que
 de fort peu de personnes; & que pour un Autel

D vj.

JUPITER

64
que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce folâtre, qui ne cesse de crier contre les desordres, sans y apporter aucun remede. Il est bien aisé de reprendre; mais mal-aisé de faire mieux, comme dit fort bien Demosthene.

NEPTUNE. Pour moy, Messieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & qui ne me mêle que du salut de ceux qui navigent; je suis d'avis de foudroyer cet impie, qui nie nostre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empêchera que l'erreur ne triomphe presentement de la verité.

JUPITER. C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie, & toy le pêcheur qui t'a emporté ton trident à Gerelle? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conseil qui ternisse nostre gloire. Si nous faisons mourir celui-cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendons l'évenement.

NEPTUNE. Pren un autre avis, si le mien ne te plaist pas.

APOLLON. S'il estoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmi tant d'illustres vieillards, je ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

MOMUS. La chose est si importante, qu'il faut entendre tout le monde, sans s'attacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit

LE TRAGIQUE

89
est un des plus anciens Dieux, & des plus sages de Saturne, joint qu'il a un fils tout barbeux, & d'érudition, dont il tire un grand profit de sa jeunesse; si bien qu'il ne peut monter qu'il n'a pas perdu son temps à s'amuser avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner conseil, mais à Jupiter.

JUPITER. Je te la donne, Parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclès est plein de sagesse & d'érudition, dont il tire un grand profit de sa jeunesse. Mais comme il est un peu particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec de la contention, qu'il s'embarasse luy-même, & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il se plus mal. D'ailleurs, on dit que ses discours sont si subtils & si delicats, que la pointe est si fine, & ce qu'il dit est si subtil, qu'on a de la peine à le comprendre. Mais sçavez que la clarté est la principale par-

APOLLON. O le plaisant Orateur, qui se coupe la langue à luy-même! As-tu oublié que ces Orateurs sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas tant de parler, pour ne rien dire qui soit utile.

NEPTUNE. Mais encore quel est ton avis?

APOLLON. De donner à Timoclès un homme pour luy.

NEPTUNE. Cela seroit bon, de le voir disputer avec un homme.

APOLLON. Mais à propos, puis-que tu es si sage, ne sçaurais-tu dire ce qui arrivera de tout cela?

NEPTUNE. Je n'ay pas icy les instrumens nécessaires pour cela.

44 JUPITER

que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce discours, et de crier contre les delordres, sans que nous ayons un remede. Il est bien aise de donner un mal-aise de faire mieux, comme dit le poëte.

NAPTUNE. Pour moi, Meffieurs, je ne pas grand commerce avec la terre, & je meie que du salut de ceux qui en ont besoin, d'avis de foudroyer cet impie, & de le punir. Cela sera voir pour la Providence. Cela nous ne laissons pas tous les crimes impunis, empêchera que l'erreur ne triomphe de la verité.

JUPITER. C'est bien chaté. Mais que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, le Destin ne l'ordonne. Autrement, nous ne punis les sacrileges qui m'ont coupé la chevelure dans mon Temple d'Olympus, le pecheur qui t'a emporté ton bâton de pèlerin, il ne faut pas prendre un malin plaisir, il ne faut pas prendre un malin plaisir à ta gloire. Si nous faisons un loi cy avant la fin de la dispute, on dira que nous aprehendons l'évenement.

NAPTUNE. Pren un autre avis, à moins que je ne sois pas.

APOLLON. S'il estoit permis à un homme qui n'a point encore de barbe, de se parer de tant d'illustres vieillards, je ne ferois pas de proposition qui ne seroit pas perdue.

MOUS. La chose est si importante, faut entendre tout le monde, sans s'écarter seulement aux loix, lors qu'on est en de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'il en soit,

sans barbe, il est un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interest de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

JUPITER. Je te la donne, Parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclès est plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il réussit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarasse luy-mesme; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si delicates, que la pointe s'en émousse, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-mesme! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis?

APOLLON. De donner à Timoclès un homme qui parle pour luy.

MOUS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puis-que tu es Prophete, ne sçauois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens nécessaires pour cela.

MOMUS. Que tu sçais bien te sauver à propos !

JUPITER. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton sçavoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux, quoy qu'il fust plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trépié. Mais il faut tâcher de s'en acquiter, puisq' Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dont il s'agit ; & ce n'est pas une piece qu'on te fait comme autrefois, pour t'éprouver.

Il fait allusion à la tromperie de Cresus.

JUPITER. Arreste, le voila qui entre en fureur. Voy comme sa couleur se change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se remouille. Enfin, il ouvre sa bouche sacrée, & prophétise.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Phoebus, sur la contestation capricieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles crochus, aura empoigné la fauterelle, les corneilles annonce-pluyes, jetteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'aine frappera de la corne ses petits aux piez legers.

JUPITER. Dieux, l'horrible prediçtion ! Mais que veut ce bouffon, qui s'étouffe ainsi de rire ?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible ? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon est un Charlatan, & nous des aînés

à braver soy à ses impostures ?

Quoy qu'enranger dans le Ciel, je ne pas de dire mon sentiment, si Jupiter ne veut. Je suis d'avis de laisser comment. & si l'on voit que Timociès ait du à braver le portique sous lequel ils marchent la troupe.

Voila l'avis d'un méchant homme, de développer en meime cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement à arbitre, elle est forte & impetente. Les avoir appris depuis que tu-es dans le Ciel ne peux rien sans l'ordre des Parques, & sans les qui font tout.

Quoy ? ce n'est pas moy qui ay tué les Némées, & l'Hydre de Lerne ?

Non, ce sont les Parques par ton en-

tre. Et maintenant, si un sacrilège a pillé le Temple, ou renversé ma statue, je ne pourray venger, si elles ne le veulent ; Si tu me diras librement, comme un gros sot que je suis, qui dis les choses comme ça, que j'aime mieux quitter le Ciel, & aller dans les Enfers, où je teray pour le compte des Ombres.

Voila un habile-homme, qui fourme à son ennemy contre soy-mesme ?

Voilà ce beau fils si polly, avec ses cheveux blancs l'antique : C'est ton frere, Mercure, qui au marche pès du l'oeil, & qui est si fort d'effre fort d'huile, pour servir aux Fondeurs & aux Statuaires.

Et toi, Hermagoras, y a-t-il quelque

Statue d'airain de Mercure, au marché d'Athènes.

JUPITER

86

MOMUS. Que tu feras bien de le dire à
JUPITER. Parle, mon fils, tant dessein
gner à cet imposteur, comme à un qui
pendoit de quelques vaines certitudes.

APOLLON. Je le veux, quoiqu'il m'en
pos de le faire à Delphes ou à Calcedon.
nous avons l'eau, l'encens & le vin. Mais
tâcher de s'en acquies, puisque Jupiter
mande.

MOMUS. Pour le moins parle à Jupiter
ne faille point un second Oïse pour te
Car tu vois bien dont il s'agit & de quel
pièce qu'on te fait comme au-delà, par
prouver.

JUPITER. Areste, le voilà qui m'en
Voy comme la couleur se change, les con-
dreillent, la gorge s'entle, les yeux se cou-
corps se tremoussent. Enfin, il ouvre la
cree, & prophétise.

APOLLON. Ecoutez, Troops Celestes
cles de Phœbus, sur la correction con-
deux Sophistes armez de subtilités & de
res. Il y aura grand bruit de part & d'autre.
beaucoup de paroles perdues. Mais moi
Vautrou aux ongles crochus, aurai-je
sauterelle, les cornettes annoncent-elles
ront les derniers cris, & les mules rai-
la victoire, tandis que l'aîne impudique
ses petits aux piez légers.

JUPITER. Dieux, l'horrible prédiction
que veut ce bouffon, qui s'enivre
rire ?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle
intelligible ? Sçaurait-on dire plus
qu'Apollon est un Charlatan, & nous

basez, d'ajouter foy à ses impostures ?

HERCULE. Quoy qu'étranger dans le Ciel, je
ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter
le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commen-
cer la dispute ; & si l'on voit que Timoclès ait du
pire, je renverseray le portique sous lequel ils
sont, sur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme, de
vouloir envelopper en même cause l'innocent &
le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement
cruelle & barbare, elle est sotte & impertinente.
Car tu dois avoir appris depuis que tu-es dans le
Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques,
& que ce sont elles qui font tout.

HERCULE. Quoy ! ce n'est pas moy qui ay tué
le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne ?

MOMUS. Non, ce sont les Parques par ton en-
treprise.

HERCULE. Et maintenant, si un sacrilège a pil-
lé mon Temple, ou renversé ma statue, je ne
m'en pourray venger, si elles ne le veulent ? Si
cela est, je vous diray librement, comme un gros-
sier Beocien que je suis, qui dis les choses comme
je les pense, que j'aime mieux quitter le Ciel, &
descendre dans les Enfers, où je seray pour le
moins respecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile-homme, qui four-
nit des armes à son ennemy contre soy-même ?
Mais qui est ce beau fils si poly, avec ses cheveux
retrouvlez à l'antique ? C'est ton frere, Mercure,
qui se tient au marché près du Pécle, & qui est
tout luisant à force d'estre frotté d'huile, pour ser-
vir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires.
Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t-il quelque
chose de nouveau ?

Statue
d'airain,
de Mer-
cure, au
marché
d'Athé-
nes.

HERMAGORAS. Ouy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'a commodoit & qu'on me froitoit, pour l'usage que vous savez, j'ay veu arriver deux mornes & pâles Athlètes, qui se préparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux coups, quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclès me paroist tout interdit, je crains bien qu'il ne succombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLÈS. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se mêlent point des choses du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLÈS. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

JUPITER. Le nostre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclès, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLÈS. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as jnré; mais

qu'il ne soit sans injure, & puis je te feray.

DAMIS. Dy-moy, méchant; Croy-tu que je me mêle en point des choix du monde, pour te faire à l'aventure?

DAMIS. Ouy.

DAMIS. Et vous ne lapidez pas un homme pour sa pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu as tort d'emouvoir contre moy le mal que je ne fais pas vaincre par la crainte, par la raison. Tu devrois pour le moins te plaindre d'un patient que tes Dieux, qui ne me font mal.

DAMIS. Ils t'en feront, méchant; & ne me pas un si grand crime impuoy.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, s'en veut croire, puis qu'ils se mêlent de tes choix. C'est pourquoy ils ne punissent

les méchantes, pour ne rien dire du reste, puis-je leur promis; car ils ne pourroient pas à mon tour mieux leur providence, qu'en te faisant.

DAMIS. Mais peut-estre qu'ils sont bien loins d'aller chez les Ethiopiens irreprehensibles, pour leur faire festiner, & mesme sans qu'on

leur

DAMIS. Que faut-il répondre à un si impie?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raisons que l'on a pour prouver une providence, sans te plaindre de sa colere; car il y a long-temps que je les

DAMIS. Les voycy. Premierement le bel ordre du Monde; le cours réglé des Astres & des Planètes, la composition admirable des plantes & des animaux, leur production encore plus mer-

38

JUPITER

HERMACORAS. Ouy, & c'est ainsi
donne ordre promptement. Car tant
commodoit & qu'on me tiroit par les
vous lavez, j'ay veu arriver des gens
Athlètes, qui se preparent au combat
d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est
combat est-il commencé?

HERMACORAS. Ils n'ont encore
jures, mais ils estoient prêts à se battre
quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Mef-
d'écarter les nuages qui nous couvrent
& de les regarder faire. Que les dieux
rideaux du Ciel, & en ouvrant toutes les
Dieux, la grande multitude. Mais Timocle
paroit tout interdit, je crain bien qu'il
combe. Toutesfois, il n'y a plus de
ner ordre, il ne reste qu'à faire du bien
luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie! Tu es
à point de Dieux, & qu'ils ne te manquent
choses du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce que
ge à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'est à tort de repen-

DAMIS. Nullément, c'est à tort.

JUPITER. Le nostre fait mieux, mais
crie le plus fort; Courage, Timocle, ne
haut, ain qu'on ne puisse entendre la
ton adverfaire; car c'est en cela que
victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, je ne
pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en es le

du moins que ce soit sans injure, & puis je te
ray réponse.

TIMOCLE'S. Dy-moy, meschant; Croy-tu que
les Dieux ne se mêlent point des choses du mon-
de, & que tout se fasse à l'aventure?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE'S. Et vous ne lapidez pas un homme
qui tient une si pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu as tort d'émouvoir contre moy le
peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte,
mais par la raison. Tu devrois pour le moins te
montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me
font aucun mal.

TIMOCLE'S. Ils t'en feront, méchant; & ne
laisseront pas un si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les
bras, si l'on t'en veut croire, puis qu'ils se mêlent
de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent
pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puis-
que je l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon
avis, prouver mieux leur providence, qu'en te fai-
sant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin
maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles,
où ils vont souvent festiner, & mesme sans qu'on
les en prie.

TIMOCLE'S. Que faut-il répondre à un si im-
pudent Sophiste?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raisons que
tu-as, pour prouver une providence, sans te
mettre en colere; car il y a long-temps que ie les
attens.

TIMOCLE'S. Les voicy. Premierement le bel
ordre du Monde; le cours réglé des Astres & des
Saisons; la composition admirable des plantes &
des animaux; leur production encore plus mer-

veilleuse ; la façon de connoître , de voir , de se mouvoir , de se nourrir.

Voiez la Remarque.
DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute ; car je ne nie point tout cela , mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur nature , sans que personne s'en mêle ; mais tu appelles ordre , ce qui n'est qu'une nécessité , & penses que c'est assez , pour prouver ta providence , de dire comme les choses sont ; mais c'est un foible Argument , apportes-en un autre.

TIMOCLES. Je ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuves , outre le consentement general des hommes , qui est comme la voix de la Nature.

Amolxis
DAMIS. On n'en sçauoit tirer de consequence bien forte , parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimetere , les Thraciens un fugitif de Samos , les Phrygiens la Lune , les Ethiopiens le Jour , les Cylleniens Phales , les Assyriens une Colombe , les Perses le Feu , les Egyptiens l'Eau ; Car ils adorent tous en commun cet Element , quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé ; les uns un Taureau ou un Singe , les autres une Cigogne ou Crocodile ; Ceux-cy des Oignons , ceux-là un Chat ou un monstre à teste de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite , les autres la gauche , ou la moitié de la teste. Quelques-uns , un plat ou un gobeler de terre. Y a-t'il rien de plus divers & de plus ridicule ?

TIMOCLES. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce point , qu'ils adorent une Divinité , quoy qu'ils ne la connoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien. Messieurs , qu'on examineroit un jour toutes ces fadaües , & qu'on s'en riroit ?

JUPITER. Tu as raison , j'y donneray ordre , mais sepeut-il passer.

MOMUS. Venons aux Oracles & aux Prédictons , qui sont de nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parie point de ces monstres à double visage , comme les Portraits de Janus ou de Minerve , ou bien je te demanderay duquel tu te méprends , si ce sera de celui de Cereus qui luy a servi de cher , ou de quelque autre.

MOMUS. Il touche les choses que je craignois. Où est notre Prophete , qu'il vienne de nous à l'oracle ?

JUPITER. Ah ! que tu es importun , Momus , ces bouffonneries hors de saison !

TIMOCLES. Ne voy-tu pas que tu renverses l'Autel & les Autels , par ces maximes ?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on se parte par tous les sentiers , tant qu'on égorges des victimes , dont on fait après bonne chere. Je voudrois bien avoir renversé l'Autel de nos Scythes , sur lequel on immole des hommes.

JUPITER. Que voilà un insolent maraud , qui se moque de tout , sans reverer ce qu'il se propose , ni distinguer l'innocent d'avec le coupable.

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous , si ce n'est quelque chose à dire ; & je crains qu'il ne prenne à toy-même.

TIMOCLES. N'entens-tu pas tonner Jupiter ?

MOMUS. J'entens bien tonner , mais si c'est Jupiter qui se met en rapporte à ceux qui viennent en ce monde , qu'il est mort , il y a long-temps , & il n'a point encore son sepulchre.

JUPITER
 90
 veilleuse ; la façon de connoître, de nous
 mouvoir, de se nourrir.

*Voilà la
 Remar-
 que,*
DAMIS. Tu poses ce qui est digne
 ne nie point tout cela, mais je ne me
 des effets de la Providence. C'est aller pe-
 les conservent leur nature, sans que je
 s'en mele ; mais tu appelles oracles, ce
 qu'une nécessité, & penes que c'est à
 prouver ta providence, de dire comme
 sont ; mais c'est un foible Argument, par
 un autre.

TIMOCLES. Je ne croy pas que
 d'autres preuves, outre le consentement
 des hommes, qui est comme la voix de la

DAMIS. On n'en sauroit tirer de tant
 bien forte, parce qu'ils adorent tous des
 différents. Les Scythes un Chien, les

Zemleu
 ces un fugitif de Samos, les Ethiopiens le Jour, les Oylliens les
 les Ethiopiens le Jour, les Oylliens les
 Assyriens une Colombe, les Perles le feu,
 priens l'Eau ; Car ils adorent tous un
 Element, quoy qu'en particulier chaque
 Dieu separe ; les uns un Taureau ou un
 autres une Cigogne ou Crocodile, les
 Oignons, ceux-là un Chat ou un
 de chien. Il y en a qui adorent l'épave
 autres la gauche, ou la moitié de la tête
 qu'en-uns, un plat ou un gosier de terre.
 rien de plus divers & de plus ridicule.

TIMOCLES. Mais ils s'accordent pour
 tous en ce point, qu'ils adorent une
 quoy qu'ils ne la connoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien. Méfiez-
 examineroit un jour toutes ces fadaises, &
 s'en riroit ?

JUPITER. Tu as raison, j'y donneray ordre,
 dès que le peril sera passé.

TIMOCLES. Venons aux Oracles & aux Pré-
 dictions, qui sont de nouvelles preuves de la Pro-
 vidence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à dou-
 ble visage, comme les Portraits de Janus ou de
 Mercure, ou bien je te demanderay duquel tu te
 veux servir, si ce sera de celui de Crésus qui luy
 tousta si cher, ou de quelqu'autre.

MOMUS. Il touche les choses que je craignois
 le plus ; Où est nôtre Prophete, qu'il vienne dé-
 fendre sa cause ?

JUPITER. Ah ? que tu-és importun, Momus,
 avec tes bouffonneries hors de saison !

TIMOCLES. Ne voy-tu pas que tu renverses
 les Temples & les Autels, par ces maximes ?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on
 brûle des parfums qui sentent bon, ni qu'on égor-
 ge des victimes, dont on fait après bonne chere.
 Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de
 la Diane des Scythes, sur lequel on immole des
 hommes.

JUPITER. Que voilà un insolent maraut, qui
 parle indifferemment de tout, sans reverer ce qu'il
 n'entend point, ni distinguer l'innocent d'avec le
 coupable.

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous,
 où il n'y ait quelque chose à dire ; & je crains qu'il
 ne s'en prenne à toy-même.

TIMOCLES. N'entens-tu pas tonner Jupiter ?

DAMIS. J'entens bien tonner, mais si c'est Jupiter
 ou non, je m'en raporte à ceux qui viennent en
 Candie, qui disent qu'il est mort, il y a long-temps,
 & qu'on y montre encore son sepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'atendois. Quoy ! tu pâlis, Jupiter ? Faut-il craindre un pauvre Philosophe ?

JUPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit ?

MOMUS. Où est donc maintenant ton pouvoir ? Toy qui enlevés d'un seul coup, les hommes & les elemens.

TIMOCLES. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer ?

DAMIS. Oüy, fort souvent.

TIMOCLES. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fust égaré ?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLES. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur, lors que le moindre petit navire ne se peut passer de Pilote ?

DAMIS. Le te veux convaincre toy-même, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux, As-tu vu un Pilote, qui ne donne ordre que son

vaisseau aille bien ? Mais ton Pilote de l'Univers

laisse tout aller à l'abandon. Il se sert pour la con-

duite de son navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeir ; & les plus

sots sont souvent les maîtres. Considere ces

Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut

ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque ; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient

pas seulement place au fonds du Navire, tandis que des meschans ou des furieux estoient au gou-

vernaill. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vais-

seau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, il donneroit les em-

plois toujours aux plus dignes, & occuperoit cha-

ce dont il est capable, châtieroit les mé-

chanteroit les bons, & rendroit l'Uni-

Si tu m'en crois donc, tu prendras

autre comparaison ; car celle-cy cloche.

MOMUS. Voilà nostre cancremy qui triomphe,

il roque à pleines voiles.

JUPITER. Il est vray, Momus ; car nostre

cancremy n'est qu'une beste, & ne dit rien que de

cancremy & de trivial.

MOMUS. Si tu n'as autre chose à dire, nous

qu'on nous retire.

TIMOCLES. Qui quitte la partie la perd, il faut

que tu contes que tu es vaincu.

MOMUS. Tout ce que tu voudras, pourveu que

soit approuvé plus.

TIMOCLES. Tu ris, fils de putain, qui as égor-

gés, & couche avec sa sœur, sans parler

autres abominations. Mais tu ne m'échape-

ras, tu t'échapes à la vengeance Divine ; car

je t'attends à cette heure à coups de

Grands Dieux ! l'un s'en va tout

à l'autre le fait tout furieux ; Que ferons-

comme extrémité ?

Le plus court, à mon avis, est de ne

rien, & de croire le Poëte ;

rien n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.

Il y en a de cette opinion, pour

la suite de nostre costé ?

Ha ! Mercure, j'aimerois mieux un

de la sorte, qu'un million d'autres.

L'ordre
des hom-
mes n'est
pas celui
de Dieu.

Il ne faut
pas nau-
frage.

JUPITER

MOMUS. Voilà ce que l'arrogance t'en-
lis, Jupiter ! Faut-il craindre un peu de gloire ?
JUPITER. Ne voy-tu pas que je ne
applaudis ?

MOMUS. Qu'est donc maintenant ce que
Toi qui calèves d'un seul coup les éléments.

TIMOCLES. Dy-moi, impie, n'est-ce
cette sur mer ?

DAMIS. Oüy, fort souvent.

TIMOCLES. N'as-tu pas pris garde à ces
voiles & les rames qui t'ont tant servi de secours,
seus, il y avoit encore quel-
conduisoit, sans quoy il se fust égaré ?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLES. Et tu crois que ce grand
de l'Univers soit sans conducteur, & que
moindre petit navire ne le peut perdre ?

DAMIS. Je te veux convaincre
par ton exemple. Dy-moi, protègeur de
As-tu vu un Pilote, qui ne comme un
L'ordre vaisseau aille bien ? Mais ton Pilote se
de l'ordre vaisseau aille bien ? Mais ton Pilote se
pas n'est point de son navire, de gens qui n'ont
pas rien. Tel commande qui doit obéir à
de Dieu.

sont souvent les maîtres. Combien
Grands hommes, qui estoient capables
ainsi dire, de conduire tous seuls le monde,
bien loin d'y avoir quelque part. Ils ne
pas seulement place au fonds du Navire
que des méchans ou des furieux élisent pour
verrail. Il ne faut donc pas s'étonner
seu si mal conduit, felle souvent des
S'il y avoit un sage Pilote, il donneroit
plois toujours aux plus dignes, & croiroit

l'un à ce dont il est capable, châtieroit les mé-
chans, récompenseroit les bons, & rendroit l'Uni-
vers florissant. Si tu m'en crois donc, tu prendras
une autre comparaison ; car celle-cy cloche.

MOMUS. Voilà nostre ennemy qui triomphe,
& qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il est vray, Momus ; car nostre
Avocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de
commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous
n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLES. Qui quitte la partie la perd, il faut
donc que tu confesses que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveu que
tu ne m'infortunas plus.

TIMOCLES. Tu ris, fils de putain, qui as égorgé
ton frere, & couche avec sa sœur, sans parler
d'etes autres abominations. Mais tu ne m'échape-
ras pas, si tu échapes à la vengeance Divine ; car
je t'assommeray tout à cette heure à coups de
pierres.

JUPITER. Grands Dieux ! l'un s'en va tout
riant, & l'autre le suit tout furieux ; Que ferons-
nous en cette extremité ?

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne
pas faire semblant de rien, & de croire le Poëte,
qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.*
Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pour-
veu que la foule soit de nostre costé ?

JUPITER. Ha ! Mercure, j'aimerois mieux un
amy fait de la sorte, qu'un million d'autres.

LE SONGE OV LE COQ

DIALOGUE

DU SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

Sous la Métamorphose de Pythagore, il décrit les incommodes des richesses, & les avantages de la pauvreté.

MICYLE. **Q**Ua le Diable emporte le Coq, qui n'a éveillé comme l'estois dans la plus haute félicité que puisse posséder un mortel, & qui n'a pas souffert que je donnasse quelque relâche à ma pauvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure ? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre qu'il ne se sent point ce froid piquant qui annonce la venue. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin ; car je luy tordray le cou des qu'il sera jour, pour récompense de m'avoir éveillé si matin.

Le Coq. Je pensois te faire plaisir, mon maître, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy subvenir à ta pauvreté ; & si tu m'avois crû, tu aurois déjà remis un bout à un soulier ; ou refait quelque pantoufle. Mais une autrefois je me rairay, puis que cela te déplaît. quand tu devrois mourir de faim. Pren garde seulement qu'en dormant la grasse matinée, tu ne sois heureux qu'en songe, & mal-heureux en éter.

OU LE COQ.

MICYLE. Quel prodige est-ce cy, grands seigneurs ! Ce coq parle comme un homme !

Le Coq. On voit bien que tu n'es pas fort riche de livres ; Car tu aurois veu dans Homère d'Acuille, s'arrestar au milieu du camp pour haranguer, & pour prédire l'advenir, & d'encore plus étrange, sans que ceux qui l'écouter, priassent Jupiter de détourner ce prodige.

Que crois-tu, si tu avois oüy parler le Capitaine des Argonautes, ou quelque chieue de la race d'Odée, & veu des peaux de bœuf se lever & leur chair mugir à la broche ? On ne pourroit encore cela si extraordinaire de moy qui compagne de Mercure, qui est le Dieu des voleurs, & qui ay coutume de convertir les hommes. Mais si tu me veux promettre rien dire, je t'apprendray la cause de mon réveil.

MICYLE. Quand je le dirois, on ne me voudrait croire. Mais n'est-ce point un songe que tu as ?

Le Coq. Je te diray une chose bien plus étrange, si je l'ay esté homme autrefois, moy qui n'en suis point.

MICYLE. J'ay bien oüy dire que Mars a un gargon qui luy servoit de concubine, & qu'estant allé coucher avec elle, il se laissa à la porte, pour l'éveiller le jour viendrait. Mais que ce beau conte ! de sorte que Vulcain envelopa les deux dans les filets ; dequoy Mars indigné changea ce jeune homme en coq, qui depuis la crainte de l'armer & les espérances de la guerre, s'il luy change. Et les descendants

LE SONGE OV LE COQ

DIALOGUE

DU SAVANT MICYLL ET DE SON FILS

Sous la Metempsychose de Pytagore, le fils incommode des riches, & le pauvre de la pauvreté.

MICYLL. **Q**Ue le Diable emporte le plus haute félicité que puisse posséder un homme, & qui n'a pas souffert que je donne quelque chose de laiche à ma pauvreté. Mais quelle raison pourroit de chasser de lui bonne neure? Car il faudroit de chasser de lui bon silence, me fait voir qu'il n'est pas si bon jour, outre que je ne tiens point ce bon jour qui annonce la venue. On dit qu'il y a Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, est loigneux & vigilant. Mais si il n'est si loin, car je luy tendray le cou des que pour recompense de m'avoir éveillé.

Le Coq. Je pensois te faire pas maître, de t'éveiller de bon heur, par un guer dequoy subvenir à ta pauvreté. Mais si j'avois cru, tu aurois déjà remis au jour, ou refait quelque pauvre. Mais si autrefois je me rairay, puis que cetu n'est quand tu devrois mourir de faim. Mais seulement qu'en dormant la grande misere ne sois heureux qu'en songe, & malheureux en étre.

MICYLL. Quel prodige est-ce cy, grands Dieux? mon Coq parle comme un homme!

Le Coq. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les livres; Car tu aurois veu dans Homere le cheval d'Achille, s'arrestar au milieu du combat pour haranguer, & pour prédire l'advenir, ce qui est encore plus étrange, sans que ceux qui l'écoutoient priaient Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, si tu avois ouï parler le vaisseau des Argonautes, ou quelque chefne de la forêt de Dodone, & veu des peaux de bœuf se trainer, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouver cela si extraordinaire de moy qui suis le compaignon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coutume de converser parmy les hommes. Mais si tu me veux promettre de n'en rien dire, je t'apprendray la cause de cette merveille.

MICYLL. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point un songe que cecy, & suis-je bien éveillé?

Le Coq. Je te diray une chose bien plus étrange; c'est que j'ay esté homme autrefois, moy qui suis coq maintenant.

MICYLL. J'ay bien ouï dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours; & qu'estant allé coucher avec Venus, il le laissa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendrait. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil découvrit tout le mystere, de sorte que Vulcain envelopa les deux Amans dans les filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la creste de l'armet & les esperons, qu'il avoit lors qu'il fut changé. Et les descendants

depuis , pour reparer son honneur, annoncent la venue du jour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable aussi bien que toy; mais ce n'est pas là le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est-ce donc? J'ay grande envie de le sçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pythagore.

MICYLE. Qui? ce Philosophe qui défendoit les viandes?

LE COQ. Luy-mesme; qui avoit esté Euphorbe auparavant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'étoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures; car c'est moy-mesme.

MICYLE. Dieu! l'étrange métamorphose, d'un Coq en un Philosophe, ou plutôt d'un Philosophe en un Coq! Mais comment cela s'est-il fait? car il me semble que tu as deux choses toutes contraires à Pythagore; l'une, de manger des fèves; & l'autre d'estre grand causeur.

LE COQ. Lors que j'étois Pythagore, je n'en mangeois point; & n'ay jamais enjoint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay passé depuis par beaucoup de conditions, qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, ie te prie, car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoy qu'il fust tres-agreable, ou d'entendre tes aventures, je ne sçay lequel je prendrois, tant je trouve de ressemblance entre un Songe & ton Histoire.

LE COQ. Penses-tu encore à ton Songe, qui n'estant

deux fois trop agreable, ne te pourroit-il pas ennuier par sa suite fastidieuse?

LE COQ. J'en ay, & j'en ay si plein, que ie ne m'en lasse; & ie crois que j'y songeray toute ma vie.

LE COQ. Cela est bien contraire à la nature, qui ne se peut de sçavoir est un instant; c'est pourquoy l'ay point des ailes. Mais celuy-cy se sentant sembler pris à la guillemette, se peult-il peult-estre encore, pour te contenter que tu ne le puisse oublier?

LE COQ. J'ay plus d'envie de te le dire, que de le te le faire. Car le souvenir seul des choses du plaisir; mais conte-moy au moins ta dernière.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe, conte-moy ce que tu voyes s'il est sorty par la porte, ou s'il a enquis.

LE COQ. Non; mais par une troisième.

LE COQ. Plutôt ne fait mention que de deux choses. C'est un rêveur, qui n'y connoist rien de son bon pour les biens, qui l'ont enuie.

LE COQ. Encore le pauvre homme ne les a point acqis; Mais le bien est sorty de son cœur; car il ne parloit que de riches.

LE COQ. Comme les Songes se forment d'ordinaire, & qu'on a vu le jour, est sans qu'on ne songe à autre chose; car on met tout l'effort en ce qu'on n'a point.

LE COQ. Vraiment, j'ay parlé en songe, & de cela. Que cet or étoit brillant, & qu'il étoit bien à la description qu'en a fait l'antiquaire; mais que l'eau est verte, & que le feu est blanc.

96 LE SONGE
depuis, pour reparer son honneur, m'en
venant du iour.

LE COQ. J'ay oüy conter cent tale-
que toy; mais ce n'est pas la le sujet de
gement.

MICELA. Qu'est-ce donc? J'en gémis,
le sçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de
re.

MICELA. Qui? ce Philosophe qui
les viandes?

LE COQ. Luy-mesme, qui avoit été
auparavant.

MICELA. Il est vray qu'on dit qu'il
grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'improu-
moy-mesme.

MICELA. Dieu! l'étrange métemor-
Coq en un Philosophe, ou plutôt d'un
en un Coq! Mais comment cela s'est-il
il me semble que tu as deux choses à me
res à Pythagore; l'une, de manger de la
l'autre d'estre grand cauleur.

LE COQ. Lors que j'étois Pythagore
mangerois point; & n'ay jamais en-
qu'à mes Disciples, & non pas à moi.
J'ay passé depuis par beaucoup de choses
seroient longues à raconter.

MICELA. Conte-les moy, je te pri-
t'on me donnoit le choix de reprendre an-
ge, quoy qu'il fust très-agréable, ou ces
res aventures, je ne sçay lequel je préférerois
je trouve de ressemblance entre un Songe
H. Roire.

LE COQ. Penses-tu encore à ton Songe?

n'estant qu'un trompeur agréable, ne te pourroit
donner qu'une fausse félicité?

MICELA. J'en ay l'esprit si plein, que ie ne m'en
puis défaire; & ie crois que j'y songeray toute
ma vie.

LE COQ. Cela est bien contraire à la nature
du Songe, qui est de s'envoler est un instant; c'est
pourquoy on luy peint des aïsses. Mais celuy-cy
est comme demeuré pris à la glu sur les paupie-
res. Que pouvoit-ce estre encore, pour te char-
mer si fort que tu ne le puisses oublier?

MICELA. J'ay plus d'envie de te le dire, que
tu n'en as de l'entendre. Car le souvenir seul des
plaisirs, donne du plaisir; mais conte-moy au-
paravant ton aventure.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe.
Commence; que ie voye s'il est sorti par la por-
te de corne ou d'ivoire.

MICELA. Non; mais par une troisième.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux:

MICELA. C'est un rêveur, qui n'y connoistoit
rien. Cela estoit bon pour les sçens, qui sentoient
la gaucherie; encore le pauvre homme ne les
voyoit-il qu'à demy: Mais le mien est sorti
par une porte dorée; car il ne parloit que de ri-
chesses.

LE COQ. Comme les Songes se forment d'or-
dinaire des pensées qu'on a eues le jour, c'est sans
doute que tu ne songes à autre chose; car on met
tousjours la félicité en ce qu'on n'a point.

MICELA. Vraiment, j'ay possédé en son-
ge de grands trésors. Qu'il étoit brillant,
& qu'il se rapportoit bien à la description qu'en
fait Pindare, quand il dit, Que l'eau est veri-
tablement excellente; mais que l'or est com-

98 LE SONGE
me un feu étincelant qui étoit dans les yeux
on dirait qu'il parle d'homme. Mais
faire pas languir davantage, puisqu'il
soudain pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en souvient bien, car
mangeay rien de tout le jour que quatre
feves que tu me donnas le jour en question.
est un assez méchant festin pour un homme
me moy, qui ay fait des merveilles à
jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'ens pas plus souven-
ger, que je me couchay, parce que j'étois
bû ; & en dormant j'eus un songe qui
toit nommer divin, & entre autres
ne, comme fait Homère.

LE COQ. Conte-moy ton songe, car
pour contenter mon esprit ; car si
dans le jabor ; & tu sçais que le bon
bon repas n'est pas un petit plaisir
afamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur
que tu le desires. Je rencontray par
bon-homme Eucrate qui est un bon
je l'eus lallé à mon ordinaire, & je
sout court, pour ne luy point faire
parce que je n'avois pas mes beaux
qu'il me dit que le vin de l'Espagne
qu'il celebreroit le jour de la naissance
Comme je m'excusais par respect, &
tu tiendras la place d'un de mes amis
lade. Alors, je pris congé de luy, &
prieant Dieu en mon cœur d'envoyer
là la goutte, si ce n'étoit aller de la
l'empêcher de venir. Tout le temps
depuis, jusqu'au souper, me parut un

J'avois besoin, il y avoit long-temps, d'une bon-
ne carrelure de ventre. Je me promenois donc l'expri-
devant l'horloge, en attendant que l'heure son- me la clo-
nast, & n'en vis jamais de plus longue, non pas se à notre
même celles où je travaille à credit. L'heure ve- fasson.
nue, je doublay le pas vers le logis, tournant C'est un
mon manteau du beau costé, & trouvay plusieurs savetier
qui parle.
des conviez à la porte, & entr'autres le malade,
qui s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce ?

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale Theophras-
& touffu, qui n'enseigne que des sottises à la polis-
jeunesse. Il estoit tout passé & défait, & avoit
bien de la peine à tirer un slegme du creux de
son estomach, après avoir bien touffé. Comme
il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne
devoit pas venir en cet état, & qu'on luy eût en-
voyé à souper chez luy ; mais il répondit qu'il
n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à
Eucrate, & qu'il fût venu quand il eût eu la mort
entre les dents, de peur qu'on ne l'eût imparté à
orgueil ou à dédain. Alors je ne pûs m'empêcher
de dire tout bas en grondant, qu'il eût mieux
fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir
troubler l'alegrie des festins, par sa mauvaise
mine ; & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux
que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant
de m'entendre ; & là-dessus le maître du logis
le vint recevoir ; & luy donnant la main par hon-
neur, quoy que ses valets l'aidassent à marcher,
il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je mé-
disois déjà ma retraite, lors qu'Eucrate m'aperce-
vant ; Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laisseras pas
d'avoir place ; car j'enverray mon fils souper avec
sa mere, dans l'appartement des femmes. Cette

pairole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchast de priver le fils de la maison de cét honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nostre Pedant, & le mirent en sa place; qu'ils remparèrent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empêcher de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremêlée de bouffons & de bâteleurs, pour faire rire. Enfin ma felicité eust esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la teste des discours de la Vertu & des impertinences du College; & je disois en moy-mesme, faisant reflexion là dessus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'avoit fait son heritier; Qu'il me laissoit une source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de pierreries; que j'étois servy par une foule d'officiers & de valets, qui n'étoient que pour moy seul; traîné sur un char étendu tout de mon long, comme si je n'eusse eu ni bras ni jambes. En cet état glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent aussi-tost assemblez, comme il arrive ordinairement en songe: Mais parmy cete allegresse, comme on aporloit le dessert, & que je beuvois a leur santé dans une coupe d'or, toute ma felicité s'en est envoiee par ton cry, & je suis redevenu aussi guex, que j'étois auparavant. Après cela, tu trouves étrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye?

tu Crois-tu ton de croire, que la felicité est en ces choses?

Non. Je ne suis pas seul de cete opinion. Je me souviens, lors que tu estois Euphorbe, que tu m'as dit avec ta magnificence, & que tu alois au festin avec des oreilles d'or, dont tes cheveux étoient dorés. Je croy que c'est pour cela qu'Homere compare aux grâces; car je ne voy rien de plus que que l'or, dont Jupiter mesme se sert pour récompenser les bonnes grâces de ses maistres. Ce metal ne rend pas seulement glorieux & glorieux, mais luy donne une gloire qu'il n'a pas; Temoin mon voisin qui n'étoit le mesme métier que moy, & qui étoit l'année passée aux Saturnales d'un

Coq. Ce petit camus, qui nous emmena de terre sous son manican, & qui ne revint qu'après qu'il ne l'avoit pas vu, & je l'arrosai de cete eau, & je jettay un peu de terre dessus, à quoy tu ne pris pas garde. C'est luy mesme. Ce galand s'étant un peu remis, par la mort d'un de ses parents, se rendit presque aussi riche en effet, qu'il étoit en songe, les Dames sont devenues ses amies, & luy: cela l'a rendu si glorieux, qu'il ne s'appelloit pas Simon, mais qu'il se fit appeler Coq, & que je ne retranchai rien de ce qu'il ne vouloit qu'il me retranchast les autres. Il ne faut donc pas trouver étrange que je me mette en colere contre ce metal, qui rend beaux & galants ceux qui s'en servent. Mais qu'as-tu à rire; C'est le ris de voir que son éclat s'ébloit sur les autres; mais je te veux montrer que

LE SONGE

parole me rendit l'âme, vous eussiez pu
 priver le fils de la maison de ces biens. Je
 me tout tu prest, quatre ou cinq mille
 virent prendre nostre Pelme, & l'au-
 sa place, qu'ils remparent de couron-
 lers de part & d'autre, pour l'empereur
 ber. On me mit auprès de luy pour l'oc-
 ne n'y vouloit estre. Le festin fut grand
 la Musique excellente, comme tu sçais
 de bacheliers, pour faire voir. En suite
 eut esté paraisir, sans le vouloir de l'au-
 phe, qui me rompoit la tête des vaines
 Verru & des impertinences du Comte de
 fois en moy-mesme, faisant rires & se-
 qu'il n'y avoit point en ce monde de plus
 teurement, ni de roles sans epous. Le
 fue le festin. Pour mon logis, il me sem-
 dormant qu'Eucrate estoit mort, & que
 voit tait son heritier : Qu'il me lais-
 ce inepuissable d'argent, quantité de mar-
 vaisselle d'or & de pierres ; ce qui
 par une foule d'officiers & de domestiques
 toient que pour moy seul, car il n'y
 du tout de mon logis, comme si je n'ay-
 bras ni jambes. En cet état glorieux, le
 monde m'adoroit, il me prit envie de
 amis, qui furent aussi-tôt assés de
 arrive ordinairement en songe. Mais
 allegresse, comme on aporroit de l'au-
 beuvois à leur santé dans une coupe
 ma félicité s'en est envolée par son air.
 redevenu aussi gaulx que j'estois
 Après cela, tu te courus étrange que
 en colere contre le perturbateur de mon
 le plus grand ennemy de ma vie !

1^{er} Coq. Es-tu si fou de croire, que la félicité
 consiste en ces choses ?

MICYLIS. Je ne suis pas seul de cette opinion.
 Car il me souvient, lors que tu estois Euphorbe,
 que tu aymois la magnificence, & que tu alois au
 combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux
 estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Ho-
 mere les compare aux graces ; car je ne voy rien
 de si agreable que l'or, dont Jupiter mesme se
 sert pour gagner les bonnes graces de ses mai-
 tresses. En effet, ce métal ne rend pas seulement
 l'homme illustre & glorieux, mais luy donne
 cent vertus qu'il n'a pas ; Temoin mon voisin
 Simon, qui faisoit le mesme métier que moy, &
 que je traitay l'année passée aux Saturnales d'un
 plat de tripes.

1^{er} Coq. Qui ? ce petit camus, qui nous em-
 porta une écuelle de terre sous son manteau, &
 qui faisoit serment après qu'il ne l'avoit pas
 veu ; mais je l'avois découvert, & je jettay un
 cry pour t'en avertir ; à quoy tu ne pris pas garde.

MICYLIS. C'est luy mesme. Ce galand s'étant
 enrichy depuis peu, par la mort d'un de ses pa-
 rens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet,
 que je l'ay esté en songe, les Dames sont deve-
 nues amoureuses de luy : cela l'a rendu si glo-
 rieux, que l'autre jour que je le saluois par son
 nom, il cria qu'il ne s'appelloit pas Simon, mais
 Simonide ; & que je ne retranchasse rien de ce
 mot, si je ne voulois qu'il me retranchast les
 oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que
 j'adore ce métal, qui rend beaux & galants ceux
 qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ;

1^{er} Coq. Je ris de voir que son éclat t'éblouit
 comme les autres ; mais je te veux montrer que

c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus misérables; car j'ay passé par toutes sortes de conditions.

MICYLE. A propos il est temps que tu contes tes aventures; car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premierement que tu es plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoient ma félicité. Mais conte-moy un peu comme d'Euphorbe tu devins Pythagore, & en suite coq, après plusieurs revolutions: Car il n'est pas qu'il ne te soit arrivé beaucoup de choses memorables en tant de metempsychoses.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre des le temps que nos ames descendues d'Appollon, prirent un corps pour punition de quelque crime; si n'est permis ni à moy de reveler ces mysteres, ni à toy de les entendre; mais depuis que je fus Euphorbe.

MICYLE. Dy-moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Misérable que je suis, que je n'en ay garde quelque peu pour m'ayder dans ma nécessité! Mais que deviendray-je après cecy? car si quelque bonne fortune m'atendoit, je serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant il m'ennuye d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut sçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon histoire, estant Euphorbe je fus tur au siege de Troye, & devins en suite Pythagore, après estre demeuré long-temps sans corps, jusqu'à ce qu'il pût à mon pere de m'en faire un.

OU LE COQ.

MICYLE. Fus tu tout ce temps-là sans boire manger?

LE COQ. Qui en doute, puisqu'il n'avoit tant copié?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle sans Homere la décrire à

LE COQ. Comment l'auroit-il su, puis-qu'il n'estoit Domestique dans la Buckriane? Sache

qu'il ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni si belle; car il m'en souvient. C'estoit un

ros de grue, ou si tu veux de Cygne, puis-qu'il me portoit en estroit vni, & par la meisme raison

MICYLE. Mais, car Thesée qui la ravit, estoit du premier guerrier de Troye, long-temps pri-

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant

LE COQ. Je ne t'en sçaurois rien dire; car je ne suis allé à luy, & ne sçay ce qui se passa

à son camp des Grecs, ou si je n'estois pas; mais mon compaignon Patrocle ne me donna pas

le temps de peiner à desfaire.

MICYLE. Ni toy à Menelaus. Mais c'est assez de parler. Dy maintenant ce que tu fis, estant

LE COQ. J'ay trouvé les sages d'Egypte, & j'en ay appris leurs mysteres, après avoir esté

à l'Academie des Sciences humaines; & au retour de l'Academie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je sçay comme tu leur fis accroire ta sainteté, & que tu avois une cuisse

de fer; mais, quelle fantaisie te prit de dé-

102. LE SONET
c'est la source de tous maux, & de
riches sont les plus misérables, & de
toutes sortes de conditions.

MICYLL. Apres il est temps de
tes aventures ; car voilà la mine d'or
LE COQ. Sçache premièrement que
heureux que ceux dont tu entres la source.

MICYLL. Je prie les Dieux, pour
ta raillerie, qu'ils t'envoient ma sœur
contre-moy un peu comme d'Espargne
Pytagore, & en suite coq, après
lutions : Car il n'est pas qu'il n'ait
beaucoup de choses mémorables
temporelles.

LE COQ. Il seroit trop long de
le temps que nos ames deccedées
prirent en corps pour punir
meil n'est permis ni à moy de
res, ni à toy de les entendre, mais
fus Euphorbe.

MICYLL. Dy-moy auparavant si
que chose avant que d'estre Morte.

LE COQ. Tu estois une de ces
des qui tirent l'or.

MICYLL. Misérable que je suis, &
regarde quel peu pour m'ayder
celle ! Mais que deviendray-je
si quelque bonne fortune m'envoye
homme à me pendre tout à cette
che, tant il m'ennuye d'estre Sarcin.

LE COQ. On ne peut sçavoir d'estre
commencer mon nikains, étant
sue au siege de Troye, & de
re, après estre demeuré long
julus à ce qu'il pût à mon
peu de m'ayder.

MICYLL. Fus-tu tout ce temps-là sans boire
ni manger ?

LE COQ. Qui en doute, puis-
point de corps ?

MICYLL. La guerre de Troye se passa-t-elle
comme Homere la décrit ?

LE COQ. Comment l'auroit-il su, puis-
toit alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sâché
qu'Ajax ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni
Helene si belle ; car il m'en souvient. C'estoit un
grand cou de grui, ou si tu veux de Cygne, puis-
que son pere en estoit vn ; & par la mesme raison
elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieil-
le qu'Hecube ; car Thesée qui la ravit, estoit du-
rant la premiere guerre de Troye, long-temps
auparavant qu'Agamemnon fût au monde.

*Tout
qu'Her-
cule la*

MICYLL. Et Achille estoit-il aussi vaillant
qu'il le public ?

LE COQ. Je ne t'en sçauois rien dire ; car je
n'eus jamais affaire à luy, & ne sçay ce qui se pas-
soit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas ;
mais son compagnon Patrocle ne me donna pas
beaucoup de peine à defaire.

MICYLL. Ni toy à Menelaus. Mais c'est assez
de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis, étant
Pytagore.

LE COQ. J'alay trouver les sages d'Egypte,
pour apprendre leurs mysteres, & apres avoir esté
instruit dans les Sciences humaines, & au retour
je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent
en Italic, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLL. Je sçay comme tu leur fis acroire
que tu estois ressusité, & que tu avois une cuisse
d'or. Mais dy-moy, quelle fantaisie te prit de dé-
fendre les viandes & les fèves ?

LE SONGE

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maistre ; car je n'ay gar. de maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins tu, apres avoir esté Pythagore ?

LE COQ. Aspasie, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha ! maistre coq, je ne croyois pas que tu eusses jamais esté poule. Comment ! Pythagore a rendu des piéges à la jeunesse ? Pythagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes ? Pythagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cécée & Tiresie, qui de femmes ont esté changés en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy ; quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme, ou celle de la femme ?

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est, car il n'est pas que tu ne deviennes femme plusieurs fois dans cette grande revolution de siècles.

MICYLE. Tu crois peut-estre que tous les hommes sont aussi voluptueux que les Samiens & les Milesiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu servois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu apres avoir esté Aspasie ?

LE COQ. Le Philosophe Cynique Cratés

MICYLE. Dicux ! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Apres, je fus Roy, puis mendiant, en suite Sarrape, cheval, geay, grenouille, &

OU LE COQ

après diverses metamorphoses. Et je n'ay esté une seule fois, mais plusieurs ; car c'est ma condition. Mais tu me fais rire de te vanter ta pauvreté. Car comme j'ay passé par malheurs & les richesses, je sçay ce qu'en vane.

Donques, Euphorbe, Pythagore, Cratés, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. N'importe. Mais tu seras mieux de m'appeler Coq, puisque je le suis maintenant, et ne seroit que pour faire voir que tu ne changes pas ma condition.

Dy-moy donc, illustre Coq, puisque tu es par toute sorte de conditions, quelle est la meilleure, celle des pauvres, ou celle des riches.

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la vie. Les bruits de la guerre ne t'effrayent-ils pas ? Tu n'as rien à perdre ; & quand les ennemis approchent, tu n'es point obligé de transporter tes meubles, ni de cacher tes bagages.

Mais au premier son de trompette, si on te commande de te sauver, ou si l'on te commande de demeurer, parce que tu es en danger, tu n'as rien à craindre.

An lieu que les riches voyent leurs murailles desolées leurs champs, leurs vignes, brûler leurs maisons, & leur bien.

En quel état penles-tu qu'ils soient ? & ne crois-tu pas que chacune de leurs maisons donne du poignard dans le cœur ?

Il faut lever de l'argent pour faire la guerre, & s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à moi.

Si la ville est prise, ce n'est pas roy qu'on fait, car on sçait bien que tu n'as point de noblesse.

LE SONGE

104

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut pas que pour ne point être à son maître, on se donne malade.

LE COQ. C'estoit par rapport à ça.

MICYLE. Mais que devais-tu, pour ne pas le dire ?

LE COQ. Aspasie, c'est ainsi que tu m'appelles.

MICYLE. Hal ! maître coq ! comment que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

MICYLE. C'est parce que tu es si humble !

enfin coq, après diverses metamorphoses. Et je ne l'ay pas esté une seule fois, mais plusieurs ; car j'ayme cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme j'ay passé par les grandeurs & les richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pythagore, Crates, Aspasie, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeler Coq, puisque je le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprise pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illustre Coq, puisque tu as passé par toute sorte de conditions, quelle est la meilleure ; celle des pauvres, ou celle des riches ?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'étrayent point, parce que tu n'as rien à perdre ; & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trousses bagage, & te sauves où il te plaît, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en sécurité par tout ; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles désoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brûler leurs maisons, saccager leur bien. En quel état penSES-tu qu'ils soient alors ? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne du poignard dans le cœur ? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente ; car on sçait bien que tu n'as point

que je sortois en public, on se pressoit pour me voir, on me suivoit en foule par les rues, on couroit devant, pour me voir passer, on montoit sur le toict des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét état, j'avois pitie de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statues superbes d'art & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors, & pour un Dieu ou un Heros qu'elles representent, n'enferment que des souris ou des mouches.

MICYLI. Mais tu n'as pas encore dit leur défaut, car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statue.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs desiances, de leurs ennemis couverts ou cachez, des embûches qu'on leur dresse, de la haine des vns, du dégoust des autres, de l'envie de tous? Ne pouvoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans, agité de vaines ou de ridicules esperances, mais toujours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expéditions, de jugemens, de traitez, accablé de conseils & d'alliances; embarrassé de mille fâcheuses intrigues. L'un a en teste son fils, qui est indigne de luy succeder: l'autre son frere, qui leve secrettement des troupes, & qui fait sous main des creatures. On apicarde également les riches & les gens de bien, estant jaloux de la reputation des vns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le depot d'une maistrisie, qui ne nous aime point, ou en aime un autre: la jalousie d'un favor; qu'on a trop élevé: la crainte d'une sedition du peuple, ou d'une conjuration

Car, les exemples funestes des Princes de nos alliances, empoisonnez, & autres histoires, qui retentissent sur les theatres. N'en dis pas davantage, car cela me fait mal. J'ayme mieux encore demeurer comme je suis, que d'estre empoisonné dans une certain festin, puis que toutes les réjoissances Grans leur sont funestes. Je ne cours pas à mon travail de mon métier, que de me voir est pleine de continuelles inquietudes. Mais, ce ne sont souvent que des Comedies, sous un manteau royal cacheant une ardeur, & qui font paroître la petitesse de l'ame, & la grandeur de leur cothurne. Tu n'as pas desu appris à faire des comparaisons. Que te semble de leur condition? C'est seroit long à conter, & n'est pas nécessaire que la nostre, parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'est sujette de tant de maux, ni de tant de douleurs, ni de malotiers, comme parmi d'autres elle racaille. Il est vray. Mais pour ne t'en point ennuyer, je puis encore désirer de la passion pour les richesses, que j'ay succeé avec moi. Car, l'exemple de mon voisin me touche, & j'ayme me revient toujours dans l'esprit. Je te veux guerir de cette maladie, & te faire voir, & tandis qu'il est encore nuit, que tu es quelque un de ces riches, pour voir ta chaine felicité.

LE SONGE

108

que je serois en public, on se presseroit
voir, on me suivroit en toute presse, on
seroit devant, pour me voir passer, pour
le toit des maisons, pour mieux contem-
pler toute ma magnificence. Mais en retour, on
prie de moi & de ceux qui m'entourent, on
comparois à ces fameux luges de la
terre, qui sont acclimés au dedans, au de-
hors, & pour un Dieu ou un Homme
représentent, n'enferment que des mou-
ches.

MICVLA. Mais tu n'as pas encore dit
faut, car la pompe & la majesté n'est
hors de la flaque.

1^{er} COQ. Que re diray de leur
leurs soupçons, de leurs dangers, de leurs
mis couverts ou cachés, des embûches,
leur direlle, de la haine des uns, des
autres, de l'envie de tous. Ne pourrois-je
estre effrayé de mauvais luges, de
soucis cuisans, agité de vaines ou
esperances, mais toujours criminelles,
runé de plaintes, de demandes, d'ex-
de jugemens, de traites, acablé de
d'alliances; embarqué de mille fa-
gues. L'un a en sa son fils, qui est
le succéder l'autre son frère, qui est
ment des troupes, & qui fait tous
tures. On appréhende également
les gens de bien, & sans jaloux, & sans
des vus, & en proie de la malice
Ajoûtez à cela le despit d'une ma-
vous aime point, ou en aime un autre
be d'un favori qu'on a trop élevé : la
ne sedition du peuple, ou d'une

des Grans; les exemples funestes des Princes dé-
tônnez, assassinez, empoisonnez, & autres histo-
res tragiques, qui retentissent sur les theatres.

MICVLA. Non dy pas davantage, car cela me fait
horreurs; & j'ayme mieux encore demeurer com-
me je suis, que d'estre empoisonné dans une cou-
pe d'or en un festin, puis que toutes les réjouis-
sance des Grans leur sont funestes. Je ne cours
fortune en travaillant de mon métier, que de me
couper de mon tranchet; au lieu que la vie de ces
gens-là est pleine de continuelles inquietudes.
D'ailleurs, ce ne sont souvent que des Come-
diens, qui sous un manteau royal cachent une a-
me de faquin, & qui font paroître la petitesse de
leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu
vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons
à ton exemple. Mais passons maintenant aux ani-
maux; Que te semble de leur condition?

1^{er} COQ. Cela seroit long à conter, & n'est pas
de nostre sujet. Je te diray seulement qu'elle est
plus tranquille que la nostre, parce qu'elle est ren-
fermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle
n'est point troublée de tant de maux, ni de tant
de crimes. On ne voit point parmy eux de fla-
teurs, d'usuriers, ni de maltotiers, comme parmy
nous, & autre telle racaille.

MICVLA. Il est vray. Mais pour ne t'en point
mentir, je ne me puis encore défaire de la passion
que j'avois pour les richesses, que j'ay sucée avec
le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche,
& mon songe me revient toujours dans l'esprit.

1^{er} COQ. le te veux guerir de cette maladie,
tout à cette heure; & tandis qu'il est encore nuit,
te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir
quelle est leur félicité.

LE SONGE

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer. faudra-t-il percer la paroi.

LA COQ. Non. Car des deux grandes plumes que j'ay à la queue, la droite rend invisible & ouvre toutes les portes fermées, qui est une grace que j'ay reçue de Mercure, à qui je suis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est véritable, je vay transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin, & le reduire à faire le métier qu'il faisoit auparavant.

LA COQ. Cela ne te peut; car Mercure m'a obligé de decouvrir ceux qui abusent de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larcins te veuille contraindre à reveler ceux qui dérobent; mais ne laissons pas d'aller, je m'en empêcheray si je puis.

LA COQ. Attache donc cette plume de ma queue. Quoy! tu les attaches toutes deux?

MICYLE. C'est afin d'être plus assurée, outre que cela ne sera pas si difficile.

LA COQ. Carz qui nous-nous premierement? sera-ce chez cet homme qui ne trouve pas son nom assez beau depuis qu'il est devenu riche?

MICYLE. Ouy, Nous voilà à la porte, que faut-il faire?

LA COQ. Mettre le bout de la plume dans la serrure, elle s'ouvrira.

MICYLE. La vo là ouverte. Le beau secret! il n'en a pas fait davantage.

LA COQ. Marche le premier & le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort.

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure, qui est tout pâle & devant. Il faut que quelque chose le tienne car je n'ay point oüy dire qu'il fût malade.

OU LE COQ.

En Coq. Discours ce qu'il murmure entre les murs. Nous en apprendrons peut-être la cause.

LA COQ. Vois! la soixante & dix talens que je cache dans terre, sous mon lit. On ne s'en apercevra pas, comme ceux que j'avois mis dans des tourterelles, dans la mangeoire. Il faut que

celle m'aide à le pister, qui ait fait le métier de qu'il se traite bien, & qu'il a achevé d'or à la femme. Pour ma vaisselle

que je crains bien qu'on ne l'emporte, car elle est si précieuse, la muraille de la dépense n'est pas si grande, elle se fait si vite, il vaut mieux que je

sois de la nuit à dormir, & c. l'ayant fait. Car j'ay beaucoup d'ennemis & de jaloux de ma fortune, à cause que j'ay

été si riche. Ouy, mais je ne vole pas les autres, pour jurer après que je ne les

ay pas. Tu vois que tu ne nous découvres.

Je n'ay point de danger que je cherche à te faire le tour du logis, de peur que quelque un de caché qui me vienne

à nous, nous n'ait pas loin de tenir la place. Mais j'entends du bruit. Qui va là?

Vois! c'est un plier de la garnie. Je ne suis point tranquille, me semblera-t-il faut recompter mon argent.

Qu'il n'ait pas dans la cour. Il vaut mieux que les a mes, de peur d'être surpris.

Voilà Micyle, la fenêtre de ton voisin, qui se porte en carie, j'allois chez Escrate,

qui est encore malade.

MICYLE. Dieux, la miserable vie ! Ainsi puissent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâlis, comme son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet y fait la debauche, ou il y a quelque rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses interets avec ses doigts crochus, sans songer à la mort, qui le doit bien-tost changer en fourmy ou en corbeau, qui est le destin d'un usurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! je possédois tantost toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empescher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts. Mais la plaisante rencontre. Vois-tu sa femme couchée avec son cuisinier, & sa fille d'un autre costé entre les bras d'un galant ? C'est pour cela que la porte estoit entr'ouverte. Quel créve-cœur ce luy sera, quand il viendra à le sçavoir ! Hé bien ! voudrais-tu estre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Ey des richesses, ie leur dis désormais Adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui point. Une autrefois tu verras le reste.

111
CAROMENIPE.
DIALOGUE

MENIPE ET DE SON AMY.

*Après a quelques chose du CONTEMPLA- Les faulx
de la NECR-MANCIE & taxe d'en-son cont
de des Philosophes, & leurs vaines & cinq
ra en recherches ; Mais il se moque en pas- cinq pieus
ment : Dieux & de la vanité des hommes. pour pas
& les pa-
de la terre jusqu'à la Lune, il va d'ar-
y a trois mille stades ; d'où jus-
se de Soleil, on compte cinq cens para-
de la racie d'Empeyre, il y peut avoir
d'Angle.
d'Angle, de Soleil, de stades, & de para-
d'Angle.*

DIEUX. C'est que je fais le calcul de mon
pour voir combien j'ay mis à le faire.
Penses que c'est quelque navigation
où tu regois ton cours par celuy du
des Aitres, côme les Pilotes de Phenicie.
Nullement ; c'est dans le Ciel que
il faut que ton songe ait duré long-
pour avoir couru tant de stades & de pa-
Ce n'est pas un songe, mais une
Quoy ! tu arrives tout fraîchement

MICYLE. Dieux, la misérable !
sent vivre mes ennemis. Mais n'importe
sais-je te prie que je luy donne un coup de

SIMON. Aux voleurs, on ne s'oppose
LE COQ. Laissons-le criier, & plû-
son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Escartou-
re. Quelque valet y fait la dévotion. Je
quelque rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule de son
avec ses doigts crochus, sans songer à son
le doit bien-tôt changer en homme de
beau, qui est le destin d'un atout tant

MICYLE. Ah Dieux ! je posséderai
ces ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empêcher de
rer, quoy que tu en voyes des detours. Tu
sante rencontre. Vois-tu la femme de
son cuisinier, & la fille d'un autre
bras d'un galant ? C'est pour cela qu'
estoit entr'ouverte. Quel être-cro-
quand il viendra à le savoir ! He bien !
tu es riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non ! j'aimerois mieux
de souffrir ces infamies. By des richesses
dis deormais Adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui
autrefois tu verras le reste.

ICAROMENIPE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE SON AMY.

Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLA-
TIVR & de LA NECROMANCIE, & taxe l'in-
certitude des Philosophes, & leurs vaines &
curieuses recherches ; Mais il se moque en pas-
sant, des Dieux & de la vanité des hommes.

MENIPE. D'EPUIS la terre jusqu'à la Lune, il
y a trois mille stades ; d'où jus-
qu'au globe du Soleil, on compte cinq cens para-
langes ; & de-là au ciel Empyrée, il y peut avoir
une bonne journée d'Aigle.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes
dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de para-
langes ?

MENIPE. C'est que je fais le calcul de mon
voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Penses-tu que c'est quelque navigation
lointaine, où tu regles ton cours par celui du
Ciel & des Astres, cōme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nullement ; c'est dans le Ciel que
j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton songe ait duré long-
temps, pour avoir couru tant de stades & de pa-
ralanges.

MENIPE. Ce n'est pas un songe, mais une
vérité.

L'AMY. Quoy ! tu arrives tout fraîchement
du Ciel !

ICAROMENIPE.

MENIPE. Oïï, où j'ay appris des choses incroyables ; & c'est ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles soient si grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baïsser la teste, sans s'enquerir de choses si hautes, & fermer les yeux devant une si grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû trouver une échelle assez grande, pour monter là haut? Car tu n'a pas esté calévé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'avois pas besoin d'échelle; ayant des ailes assez fortes pour me guider jusques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point crain de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fumeuse par ta chute?

MENIPE. Non ; car je n'avois par des aïles de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouvrer d'autres? car à force de l'assurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Un chasseur m'en a fait present de deux, l'une de Vautour, & l'autre d'Aigle, que j'ay accomodées sur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, je me suis guindé dans le Ciel à l'aide d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux, d'avoir tenté une entreprïse si difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raison. Apres avoir reconnu la foiblesse & l'inconstance des choses humaines, je commençay à mépriser les grandeurs, les richesses, & les voluptez, & à m'adonner

ICAROMENIPE.

à la contemplation, & à la recherche de la verité, & de le souverain bien. Je considérai le Ciel, & les Astres, qui semblent se jouer dans l'aventure ; le Soleil qui brille de sa lumiere, la Lune si diversie en ses changements, les éclairs & les tonnerres, qui font tant d'horreur ou tant de bruit, la gresle, la pluie, & les vents, d'une origine si admirable & si cachée, & de la suite des merveilles de la Nature, & de tant à apprendre. Mais comme la raison étoit obscurc & incertaine, & qu'on ne pouvoit savoir quel est l'Auteur de cet Univers, & comment il a esté fait, & s'il a eu un commencement, je troumay à propos de consulter les Sages, qui ont employé toute leur vie à le chercher, & m'adressay à ceux dont la doctrine étoit la plus haute, & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent à m'enseigner pour une grande somme, dont je donnay la moitié comptant, & m'en payay l'autre à la fin. Mais je ne scay si je ne jeterent dans une plus grande erreur, & ne m'apprirent que des termes barbares, & d'avis si contraire, chacun allure à sa maniere à la vérité, comme si elle étoit si facile à luy.

Après Celi une chose étrange, que des gens si sages, & si importants, ne se pussent accorder en rien.

Tu serois trop de voir enseigner par tant d'ignorance. Car ceux qui ne sont pas plus habiles que les autres, & qui ne sont pas plus sages, se croient mesme de vieillesse, & se croient dans le Ciel avec leurs maîtres, & méprisent le Soleil & les Astres.

112
MANIPE. Où j'ay après des choses croissables ; & c'est ce qui fait paraître à nos yeux, qu'elles soient si grandes, qu'on ne peut à les croire.

L'AMY. Il faut baisser la tête, à ces choses si hautes, & fermer les yeux, à cette si grande lumière. Mais de moy, on ne peut voir une échelle assez grande, pour aller si haut : Car tu n'a pas esté caillé dans le Ciel, ta beauté, comme Ganymède.

MANIPE. Je n'aurois pu être tel, ayant des ailes assez fortes pour en faire des questions-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point cru de toi, comme fit Icare, & de rendre quelque chose inutile par ta chute ?

MANIPE. Non ; car je n'aurois pu aller si vite, comme lui.

L'AMY. Où en es-tu pu retourner à cause de la force de l'air, tu commences à ne plus croire.

MANIPE. Un chasseur m'en a fait voir de deux, l'une de Vautour, & l'autre de Faucon, que j'ay accommodés sur mon corps, & par là, j'ay commencé à voler dans l'air, & à terre, puis prenant mon vol plus haut, & plus loin, je me suis guindé dans le Ciel, & j'ay couru grand vent.

L'AMY. Il faut que tu sois bien fatigué, curieux, d'avoir tenté une entreprise si difficile.

MANIPE. Je t'en diray la raison. Après avoir reconnu la faiblesse & l'incapacité des hommes, & des humains, je commençay à mépriser les richesses, les richesses, & les voluptés, & à me consacrer à la contemplation, & à la recherche de la vérité ; en quoy consiste le souverain bien. Je considéray d'abord le Ciel, & les Astres, qui semblent semer par l'air à l'aventure ; le Soleil qui brille de tant de lumière ; la Lune si diverse en ses changements ; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui sont tant d'horreur ou tant de bruit, la gresle, la neige & les vents, d'une origine si admirable & si inconnue ; & le reste des merveilles de la Nature, où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine, & qu'on ne peut deviner quel est l'Auteur de cet Univers, ni comment il a esté fait ; & s'il a eu un commencement ; Je trouva à propos de consulter les Philosophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haute, & la vertu la plus austère. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour une grande somme d'argent, dont je donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne sçay comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude, & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus étrange ; c'est qu'estant d'avis si contraire, chacun assure pourtant qu'il a trouvé la vérité, comme si elle s'estoit révélée à luy.

L'AMY. C'est une chose étrange, que des gens si sages & si sçavans, ne se puissent accorder en des matières si importantes !

MANIPE. Tu rirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres, & que la plupart radotent même de vieillesse, ils croient pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & mesurer le Soleil & les Astres ;

comme ils feroient leur cour ou leur larcin. Ils te diront hardiment la distance qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne sachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Megare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarrés, & décrivent plusieurs Spheres là haut, comme s'ils y avoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problematiquement, & sans vouloir rien affirmer, mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil est un fer chaud; les autres que la Lune est habitée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est éternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. Mais je m'étonne que faisant un Dieu pere de l'Univers, ils ne disent pas qu'il est le sien, & où il estoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là?

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MANIPE. Si tu sçavois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; de la forme & de la matiere; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes; tu en serois tout étonné. Car les uns font l'Univers finy, les autres non; les uns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un; il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme s'ils étoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diversité: l'un dit que la divinité est un nombre; l'autre jure par le chien, l'oye, & le plarane; ceux-cy posent plusieurs Dieux de divers pouvoir; ceux-là n'en font

pas la diétete en est grande. Les uns veulent que la divinité soit incorporelle, les autres disent qu'elle se mele des choses du monde; qu'elle ne fasse rien du tout, comme les poëtes de Comedie, qu'on ne produit rien à la mort, ou ces vieillards, qui donnent des conseils à leurs enfans, pour ne se plus meler de rien; quelques-uns n'en veulent point croire, & d'autres au hazard. Cependant, cette contrariété me mettoit en extrême peine. Car je n'allois pas sans me contredire à des gens qui se contredisaient eux-mêmes. Je ne pouvois raisonner à croire pour certain, ce qui étoit fort contesté. Dans cette irresolution, je me voyois aller m'en enquerir dans le Ciel, pour par l'invention que j'ay dite. Je fus étonné par la grandeur de la lumiere, & de mes ailes s'abaisser, je m'y allay regarder de pres, du globe de la Lune, & de son entree par la terre, jettant des regards d'un côté, tantost d'un autre, tantost par l'opinion d'Homere.

MANIPE. Contre-moy un peu ce que tu y as remarqué, que je ne perde aucune particularité. Car il ne se peut faire que tu n'aies vu plusieurs belles choses, qui sont dignes d'être vues. Tu as raison; mais il faut que je te dise que la terre paroist beaucoup plus petite, quand je gloze de la Lune, & qu'elle paroist plus grande, quand je gloze de la terre. Il est vray que la terre est plus petite, mais elle est plus claire aux rayons du Soleil, & la Lune est plus petite, mais elle est plus obscure.

*C'est les
Remarques
qu'il y a*

*Les Elements
qui se font per-
petuellement
la guerre.*

play en suite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pu remarquer d'abord à cause de la petitesse, & que tu ayes observé en suite jusqu'aux moindres particularitez.

MANIPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'apparut; noir comme un charbonnier, à cause des flâmes du mont Ethna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démo du globe de la Lune; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette môtagne brillante; l'avait porté jusques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit çà & là, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois, & qu'il m'en vouloit tirer; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui est le plus clair voyant de tous les oiseaux, je verrois clairement de ce costé là, pourveu que je ne remuasse point l'autre: Et que je ne devois pas le trouver étrange, veu que les artisans, pour mieux voir, avoient accoustumé de fermer un œil. Apres avoir dit cela, il s'évanouit, mais je luy promis de luy faire à mon retour des éfusions sous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune, dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philosophe, Qu'il ne l'avoit pas fait pour la recompense, mais par le seul amour de la vertu. Je estois celle de l'Aigle, qu'elle jette une grande lumière, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car j'aperceu le Roy Ptolomée couché avec sa sœur: Antigonus, avec sa belle-fille; Antiochus fils de Seleucus, qui

ferme des yeux à sa belle-mère. D'autre côté, Antiochus empoisonné par son fils, & celui-ci, Marcus, qui dressoit des embûches à son frere Alexandre tyran de Phères tué par la femme, & égorgeant la sienne, puis massacré l'un de ses Eunuques. Un autre Mède avoit la teste caillée d'une coupe d'or, & estoit traîné par les piez d'un fustil, & estoit traîné par les piez d'un fustil. Voilà ce qui se passoit chez les Rois, & par conséquent leurs moindres crimes. Car on voyoit Hermodore l'Epirota paroître pour de l'argent, Agathocles, qui plaidoit ses ecoliers pour la doctrine; Herophile le Cynique, & les autres d'une Courtoisie, l'Orateur Cléon, le Temple d'Esculape. Un autre perchoit sur son voisin, ou couchoit avec sa femme, & mille autres galanteries d'une diversité infinie.

Tu me ferois plaisir de m'en conter. Il seroit difficile de tout conter, & je ne pourrois même difficile de tout voir. Car c'est comme dans le Bouclier d'Homere, où il y a en un endroit des festins & des danses, & en l'autre des procès & des guerres. Les Geres sont la guerre, là les danses, & en l'autre des procès & des guerres. D'un costé les Egyptiens, les Phéniciens trahissent, les Grecs, les Lacedemoniens se donnent la guerre, & de l'autre, les Atheniens se disputent. C'est comme un mélange de plusieurs voix discordantes, qui se font entendre sans cesse, & sans repos.

ICAROMENIPE.
 play en suite le particulier de la si-
 mes.

L'AMY. Cela se contredit. On n'a
 pu remarquer d'abord à cause de la per-
 que tu ayes observé en suite j'ai vu
 particularitez.

MENIPE. C'est que tu n'entends rien.
 Comme j'estois en peine sur ce point
 m'apparut, noir comme un charbon, un
 des âmes du mont Etna. Je me levai
 croyant que ce fût un fantôme, ou un
 du globe de la Lune ; mais il me re-
 mant, & me conta comme la lune m'ap-
 eette m'écagne brillant l'arc pour
 où il habitoit maintenant, & royaume
 se nourrissant de roses. Qu'il me
 où j'estois, & qu'il m'en voulait
 muant l'aile de l'Aigle, qui est le plus
 de tous les oiseaux, je serois d'avan-
 tre : Et que je ne devois pas le louer
 ven que les Artisans, pour mieux
 accoutumés de fermer un œil. Après
 il s'évanouit, mais je luy promis
 à mon retour des éphémères sous la ca-
 de l'invoquer par trois fois à la porte
 dequoy il me remercia, & me repen-
 Philoſophe, Qu'il ne l'avoit pas
 compenſe, mais par le ſeuil amour de
 n'eus donc pas remué pûſt l'aile
 eſtoit celle de l'Aigle, qu'elle jeta
 lumiere, à la lueur de laquelle je
 ſe paſſoit fort diſtinctement. Car
 Roy Proſpère couché avec ſa ſœur
 avec la belle-fille d'Antiochus fils de Séleucus.

faiſoit ſigne des yeux à ſa belle-mère. D'autre côté-
 té je vis Attalus empoisonné par ſon fils, & celui
 de Lyſimachus, qui dreſſoit des embûches à ſon
 pere. Alexandre tyran de Phères tué par ſa fem-
 me, Arſacés égorgeant la ſienne, puis maſſacré
 par Arbacés l'un de ſes Eunuques. Un autre
 chez les Medes avoit la teſte caſſée d'une coupe
 d'or en un feſtin, & eſtoit traîné par les piez
 hors de la ſale. Voilà ce qui ſe paſſoit chez les
 Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes.
 Les particuliers faiſoient comme la farce de cer-
 te Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epi-
 curien qui ſe parjuroit pour de l'argent, Agatho-
 clès le Stoicien, qui plaidoit ſes ecoliers pour
 eſtre payé de ſa doctrine ; Herophile le Cynique,
 entre les bras d'une Courtiſane, l'Orateur Cli-
 mas pillant le Temple d'Eſculape. Un autre per-
 ſoit le mur de ſon voiſin, ou couchoit avec ſa
 voiſine, & mille autres galanteries d'une diver-
 ſité tres-agreables.

L'AMY. Tu me ferois plaifir de m'en conter
 le détail.

MENIPE. Il ſeroit difficile de tout conter,
 puis-qu'il eſt meſme difficile de tout voir. Car
 on peut dire que c'eſt comme dans le Bouclier
 d'Achille, où il y a en un endroit des feſtins &
 des réjouiffances, & en l'autre des procès & des
 funérailles. Icy les Gètes ſont la guerre, là les
 Scythes vont en chariot. D'un côté les Egyp-
 tiens labourent, les Phéniciens trafiquent, les
 Ciliciens dérobent ; De l'autre, les Atheniens
 haranguent, les Lacedemoniens ſe donnent la
 diſcipline ; enfin, c'eſt comme un mélange &
 un concert de pluſieurs voix diſcordantes, qui
 font un aſſez plaifant charivari. Car ils ne ſont
 ſans re-
 nance.

*l'autel de
Diane,
pour les
accoutu-
mer à la
douleur.*

pas seulement differens d'habits & de visage, mais de mœurs & de religion, jusqu'à ce que la mort vienne, qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui se bätent pour une vigne ou pour un champ, & qui pensent être grands Seigneurs, pour posséder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroît pas plus grande de-là haut, qu'elle est dans la carter, & le plus riche ne possède pas un atome d'Epicure. De-là jetant la veüe sur le Peloponete, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens étoient morts en un jour de bataille, pour une chose qui ne paroissoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus ? le mont Pangée avec toutes ses mines, n'étoit pas si grand qu'un grain de mil ? Que les riches après cela, aillent vanter leurs tresors, qui n'en sont qu'une petite partie.

L'AM Y. O la plaisante chose, Menipe, & que je t'envie un si agreable spectacle ! Mais les villes comment te paroissoient-elles ?

MANIPE. Comme des fourmilières, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter un grain de bled, les autres un morceau de coëse de riev, celle-cy une ordure, ces autres leur copagnon qui est mort. Je croy même, cōme ils compotent une petite Republique, qu'il y a pairi eux des Avocats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cet exemple te semble trop bas, Considere que les Myrmidons, qui est une nation tres-belliqueuse, sont venus de fourmis. Après avoir bien considéré toutes ces choses, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes, mais je n'avois pas fait un stade, que la Lune me rapella d'une voix claire & féminine, & me pria

à Jupiter l'impudentement curieuse des Philosophes, qui veulent sçavoir tout ce qui se passe dans le ventre, & rendre raison de ses emmangemens. L'un dit qu'elle est habitée par la terre, l'autre, qu'elle est si produë en miroir. Celui-cy, que toute la lune est emprantée du Soleil. L'autre, que comme s'ils avoient envie de les mettre mal à propos, qu'elle se teut, d'illoit-elle, de quoi qu'elle se convie. Mais à nuit d'un voile, pour ne les point voir, elle seroit contrainte de déloger, & aller en un autre endroit. Mais qu'elle s'en aille pour la vanger, de confondre leur orgueil, de les rendre ces mecreans, qui ne la regardent en repos, & ne cessent de prendre comme s'ils luy vouloient faire un haï, de promettre de faire ses remontrances, & de lui faire son chemin, tant qu'elle commençât à se perdre, & à me dérober la veüe. L'autre donc le Soleil à main droite, & l'autre les étoiles, s'arriy le troisième jour. Empyées, où je pensois d'abord en dire, & passer pour Ganymede, & d'être d'un Angé ; mais je craignis que l'autre ne fût reconnoître & trouva que je n'étois que le fraper à la porte. Mercure avant de m'aller dire à Jupiter. Les Dieux estoient dans une grande sale, fort surpris de me voir, craignant que les hommes ne vinssent à découvrir le chemin du Ciel, comme j'allois tous les jours quel que nouvelle invention. Jupiter me regardant de travers,

ICAROMENIPE

120

L'avis de
Diane,
pour les
démôn-
ner à la
général,

pas seulement d'être d'un autre
de meurs & de religion, mais d'être
vienné, qui les rend tous méprisables.
plus ridicules à mon avis, d'être d'un
pour une vigne ou pour un champ
être grands Seigneurs pour posséder
de terre dans l'Acarnanie. Car si Gargatis
pas plus grande de la nature, ni d'être
re, & le plus riche ne possède pas un
cure. De-là jettant la vue sur le pays
riois de voir combien d'Argiens & de
moniens étoient morts en un peu de
pour une chose qui ne paroît pas
qu'une lentille d'Egypte. Que l'on
mont Pangée avec toutes les mines
si grand qu'un grain de millet. Que
cela, aillent vanter leurs richesses, je
qu'une petite partie.

L'Amr. O la plaisante chose. Mais
l'envie un si agréable spectacle. Mais
comment te paroissent-elles ?

Menipe. Comme des fourmis occupées
des fourmis occupées, les unes à porter
de bled, les autres à en faire des
celle-cy une ordure, comme ils ont
est mort. Je croy même, comme ils ont
petite République, qu'il y a parmy
cans, des Medecins, & des Philosophes
exemple te semble trop bas, Car
Myrmidons, qui est une nation
sont venus de fourmis. Après avoir
ré toutes ces choses, je voyai venir
plancher des Cieux, pour parler
mais je n'avois pas fait un italo, & l'on
rapella d'une voix claire & féminine, &

de représenter à Jupiter l'impertinente curiosité
des Philosophes, qui veulent sçavoir tout ce
qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses
divers changemens. L'un dit qu'elle est habitée
comme la terre ; l'autre, qu'elle est suspendue en
l'air, comme un miroir. Celui-cy, que toute la lu-
mière est empruntée du Soleil ; Cét autre, que
non, comme s'ils avoient envie de les mettre mal
ensemble ; quoy qu'elle se teut, disoit-elle, de
leurs débauches, par respect, & qu'elle se couvrit
quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point
voir. S'ils ne cessioient donc de contredire ses
actions, qu'elle seroit contrainte de déloger, &
d'aller habiter en un autre endroit. Mais qu'elle
prioit Jupiter, pour la vanger, de confondre leur
doctrine, & de foudroyer ces mécreans, qui ne la
peuvent laisser en repos, & ne cessent de prendre
la mesure, comme s'ils luy vouloient faire un ha-
bit. Je luy promis de faire ses remontrances, &
continuai mon chemin, tant qu'elle commença
à se paroître fort petite, & à me dérober la vue
de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite,
& volâ : à travers les étoiles, j'arivay le troisième
jour au ciel Emphyée, où je pensois d'abord en-
trer sans rien dire, & passer pour Ganymède,
porte sur l'aile d'un Aigle ; mais je craignis que
celle de Vautour me fît reconnoître. & trouvay
plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant
après qui j'estois, me fit entrer tout tremblant,
après l'avoir eue dire à Jupiter. Les Dieux estoient
assemblés dans une grande salle, fort surpris de
ma venue, craignant que les hommes ne vin-
sent à la fin à découvrir le chemin du Ciel, com-
me on trouve tous les jours quelque nouvelle in-
vention. Alors Jupiter me regardant de travers,

me dit brusquement : *D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?* Mais cela m'étonna de sorte, que je faillis à tomber à la renverse. A la fin revenu à moy, je luy dis le sujet de mon voyage, & l'incertitude des choses humaines ; à quoy j'ajoutay les plaintes que faisoit la Lune ; Mais Jupiter se soulevant, He bien, dit-il, Messieurs ! on s'étonne de l'entreprise des Geans, qui vouloient escaler les Cieux, & voicy Menipe, qui y est monté. Ne crains point, pourluy-vit-il, tu demeureras icy au jourd'huy, & je te depêcheray dès demain. Apres avoir dit cela, il se leva, & je le suivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit accoustumé d'entendre les vœux & les prières des hommes, parce qu'il estoit temps qu'il vaquât aux choses du monde. En alant il me fit diverses demandes. Combien valoit le bled à Athenes ? Si les choux avoient besoin de pluye ou de gelée ? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes ? S'il restoit quelqu'un de la race de Phidias ? Pourquoy les Atheniens avoient cessé si long temps de solemniser sa feste ? S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie ? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone ; & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment : Or ça, dit-il, Menipe ; Quel sentiment les hommes ont-ils de moy ? ne me le cèle point. Quel autre, luy dis-je, sinon que tu es l'arbitre du mode, & le souverain des Dieux ? A d'autres, répondit-il ; Je sçay assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autrefois j'étois leur tout ; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques estoient pleines de Jupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis

l'on a établi un Bureau de prophétie à Delphes, & une boutique d'Apoticaire à Ephese. Que Diane s'est mise en credit à Ephese en Thrace, & Anubis en Egypte ; que non plus de moy que d'un trepaie, & que tout a la nouveauté. C'est beaucoup, si me sacrifie une fois tous les cinq ans. En un mot, mes Aure's sont devenus si que les loix de Platon, & les Syllogismes de Menipe. En disant cela nous arrivâmes au lieu où il depêchoit les affaires du monde, par le moyen de trapes, comme de fenestres, & où il enacune une chaire d'or. Il s'assit à sa chaire, pour entendre les prières des hommes, & ne pas pûcilloter la trape, qu'on en avoit contrainct de toutes sortes de voix, & de tous les royaumes, l'autre la sancte : celle de son frere ou de sa femme : celle de son procès, ou de remporter le prix aux Olympiques ; le jardinier vouloit que le Vigneron du soleil. Mais la plus curieuse estoit entre ceux qui navoient rien demandé un vent, & les autres, de sorte qu'il ne sçavoit lequel des deux s'en étoit une fois bien empêché, à cause que les personnes vouloient avoir une meisme chose, & ils promettoient de meismes satisfactions. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point se déterminer. De là descendit la trape, pour entendre les sermons de l'Epicurien Hermodore, qui avoit promis d'aller aux augures, & d'où il vint à celle où il estoit, & dont la fumée montoit avec grand

ICAROMENITE

122 I CAROMENNE
 me dit brusquement : D'où venez-vous ?
 Où allez-vous ? Mais c'est à quel
 force que je faillis à tomber la mortelle
 revenu à moi, je lay dis la cause de mon
 & l'incertitude des choix humains ;
 jouir les plaintes que fait le cœur de
 prier le loignant, He bien dit-il, Adieu,
 s'étonne de l'entreprise des Grecs de
 élever les Cieux, & voyez Mes yeux
 monce. Ne crains point, pour le présent
 reray icy au ord nay, & je te donneray
 main Après avoir dit cela, il se leva & se
 vers l'endroit du Ciel où il avoit coutume
 rendre les vœux & les prières de son Peuple
 qu'il estoit temps qu'il vint au
 monde. En allant il me fit plusieurs
 Combien valoit le oled à Athènes ?
 avoient besoin de plus ou de moins ?
 le dernier hyver avoit fait moins de
 S'il restoit quelque un de la race d'Ulysse
 que ? Les Athéniens avoient-ils
 de solemniser la feste ? S'ils connoissent
 dessein d'achever leur Olympique ?
 ceux qui avoient pillé le Temple d'Athènes
 plusieurs autres curiosités fembleront
 lay eus répondu à tout son perimence
 dit-il, Menipe, Quel sentiment te ven
 ils de moy ne me le cèle point. Qu'as
 dis-je, sinon que tu es l'arbitre de tout
 verain des Dieux ? A d'autres, repren
 assez ce qu'ils pensent, pour qu'ils ne
 tout haut. Car autrefois j'en ay dit
 me dit Homere, toutes les rivières & les
 bliquies estoient pleines de Jupiter, &
 seurey de la fumée de mes sacrifices.

qu'Apollon a établi un Bureau de prophetic à Delphes, & Esculape une boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'est mise en credit à Ephese, Bendis en Thrace, & Anubis en Egypte; on ne parle non plus de moy que d'un trépalet, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelque'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot, mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon, & les Sylogismes de Chrysipe. En disant cela nous arrivâmes aux lieux où il depéchoit les affaires du monde. C'estoit un rang de trapes, comme de fenestres, où il y avoit à chacune une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eût pas plutôt levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix, l'un demandoit un royaume, l'autre la santé: celui-cy la mort de son frere ou de sa femme: celui-là de gagner son procès, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques: le jardinier vouloit de la pluie, le Vigneron du soleil. Mais la plus grande contrariété estoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre, de sorte qu'il ne sçavoit lequel accorder. Je le vis une fois bien empêché, à cause que deux personnes vouloient avoir une mesme chose, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de mesmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point se déterminer. De là il passa à la seconde trape, pour entendre les sermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'estoit parjuré. A la troisieme il vauqua aux divinations & aux augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fumée montoit avec grand

bruit; rapportant le nom de tous ceux qui sacrifioient, afin qu'on sceût à qui chaque sacrifice appartenoit. En suite il alla ordonner des vens & des saisons, & envoya la bête souffler en Lydië, & zephyre sur la mer Adriatique, où il eut charge d'empouvoir une tempeste; mais les vens de miay se reposerent ce jour-là. D'autre costé il fit tomber dix mille muids de graille en Capadoce, pleuvoir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Lybie; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la sale du festin, parce qu'il estoit temps de souper. Cérés fournit le pain, Bacchus le vin, hercule la viande, Neptune le poisson, Venus les épices, & ainsi du reste. Mercure me fit asséoir auprès de Pan, & autres dieux de nature mixte, où Ganymede me vint quelquefois du Nectar, quand Jupiter tournoit la tæste de l'autre costé. Car il ne vouloit pas souffrir qu'on m'en donnast, parce que c'est le breuvage des Dieux, comme leur manger est l'Ambroie. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne boivent le sang des victimes, & qu'ils ne hument la fumée des sacrifices. Pendant le souper, Apollon joia de la Lyre, Sylent dança le Cordace, les Mutes chanterent la Theogonie d'Homere, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'alla coucher. Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient, je révois tout seul aux choses que j'avois veuës, & trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-temps n'eust point de barbe, & qu'il fust nuit au Ciel, où le Soleil luit toujours, & autres choses semblables; après quoy je dormis un peu. Jupiter tint conseil de grand matin, & me representa, Qu'il avoit toujours deferé à Paris des Philolophes; mais que la venue de Menipe

*C'est
qu'elle
est
l'essence de
l'Arabie.*

*Comme
qui droit
une pan-
salonade.*

*Vers
d'Hom-
re.*

de la Lune, avoient achevé de le re-
Que c'estoit une nation oisive, qui s'occu-
patoient, pour ne point dire les autres de-
vances, introduite depuis peu, & qui
ne donne à rien. Car si l'on demandoit à un
d'eux: Que fais-tu? & quel service rens-tu à
la patrie? Il répondroit, s'il vouloit dire la
vérité: Je ne fais rien, que crier & aboyer tout
le jour, & qu'il est inutile dans la paix & dans
la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glo-
rieux des hommes, qui font profession de
sagesse, & ne savent rien; & ayant attiré la
foi par le pretexte de luy apprendre de grands
mysteres, ne luy enseignent que des sottises: Qu'ils
se convertissent en diveries sectes, selon des di-
visions de la raison, & se couvroient tous du
nom de la Vertu, loittant en public la sobriété
de la tempérance, tandis qu'en particulier ils fai-
rent tout le contraire: chere, & passioient leur temps. Voilà
ce que font ces Messieurs, qui s'appellent nos
philosophes. Mais le pire est, que les Epicuriens
ne croient point en providence, & que si cette opinion vient
à se cabiler, personne ne nous voudra plus
écouter, & nous n'en aurons ni de sacrifices. Je ne parle point
de ceux qui font la Lune, Vous les avez ouïes
dire, & de ceux de Menipe. C'est donc à vous
de délibérer une bonne resolution, qui
soit utile & glorieuse. Il s'éleva
un murmure de toute l'assemblée, qu'il les
aboyer comme on avoit fait les Geans;
Apollon répondit que c'estoit là son des-
sein, & qu'il en faisoit disputer l'exécution à
tous les Dieux. Cependant, il donna ordre à Mer-
cure de couper les ailes, pour m'empêcher une
fois de voir si haut, & luy commanda de

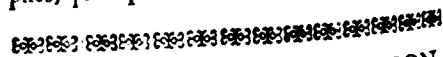
ICAROMENIPE

124

boiut; rapportant le nom de son fils
 fhoi ne, afin qu'on leut à connoître
 appartenoit. En suite il alla visiter
 des stations, & envoya la barque de
 zephyre sur la mer Adriatique, de
 d'en avoir un temps. Il vint à l'embou-
 se se reposèrent ce jour-là. Diomedes
 ber d'un mille milis de grande Ca-
 voit en Scythie, neigen & G. ne
 bies; & cela exerce d'equ. bon
 mina vers la sale du f. fin. pro
 temps de looper. Certe. l'ou
 le vin, l'hercule la viande. N. p. a
 nus les epies, & a. m. c. m. e. m.
 alloit aupres de Pan, & a. m. c. m. e. m.
 mixte, eu Ganymede ne vout
 Nectar, quand Jupiter tourment
 colte. Car il ne vout pas
 donnast, parce que c'est le
 comme leur manger est l'Am-
 n'empêche pas qu'ils ne bo-
 etimes, & qu'ils ne humen-
 fies. Pendant le souper, Apolon
 Syllene dans le Coraer, les
 Thegonie d'H. liodes, la prom-
 dare. Comme on eut fait bon-
 s'ala coucher. Mais tandis que les
 hommes dormoient, je révois
 que j'avois veu, & trouvois
 depuis si long-temps n'eul pour
 qu'il fust nuit au Ciel, où le
 aures choses semblables; après
 un peu. Jupiter tint conseil de
 representa, Qu'il avoit toujours
 des Philoiothes, mais que la

les plaintes de la Lune, avoient achevé de le re-
 soudre. Que c'estoit une nation oisive, querelleu-
 se & arrogante, pour ne point dire les autres de-
 fauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & qui
 n'estoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à un
 Philosophe, Que fais-tu? & quel service rends-tu à
 la Republique? Il répondroit, s'il vouloit dire la
 verité Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout
 le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans
 la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glo-
 rieux de tous les hommes, qui font profession de
 tout sçavoir, & ne sçavent rien; & ayant attiré la
 jeunesse, sous pretexte de luy apprendre de grands
 mysteres, ne luy enseignent que des sottises: Qu'ils
 estoient partagez en diverses sectes, selon les di-
 verses faces de la raison, & se couvroient tous du
 masque de la Vertu, loitient en public la sobriété
 & la temperance, tandis qu'en particulier ils fai-
 soient bonne chere, & passoient leur temps. Voilà,
 dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos
 nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens
 nient la Providence, & que si cette opinion vient
 une fois à s'établir, personne ne nous voudra plus
 faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point
 des plaintes que fait la Lune, Vous les avez ouïes
 de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous
 de prendre là-dessus une bonne resolution, qui
 vous soit ensemble & utile & glorieuse. Il s'éleva
 alors un murmure de toute l'assemblée, qu'il les
 falloit foudroyer comme on avoit fait les Geans;
 à quoy Jupiter répondit que c'estoit là son des-
 sein; mais qu'il en falloit d'isérer l'exécution à
 cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mer-
 cure de me couper les ailes, pour m'empêcher une
 autre fois de voler si haut, & luy commanda de

me remettre en terre; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Ceramique. Voilà tout ce qui s'est passé dans mon voyage du Ciel, dont je vay faire la relation aux Philosophes, qui se promènent dans le Pécile.



LA DOVBLE ACVSATION, OU LA CHICANE DIALOGVE

DE JUPITER ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui embrassent la Philosophie, par de mauvais Principes.

Voyez les Remarques.

JUPITER. **Q**ue veulent dire les Philosophes, de tant vanter la félicité des Dieux? S'ils sçavoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour avoir nôtre saoul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, si ce n'est de cet aveugle d'Homère, qui parle de tout à tort & à travers, & veut discourir des choses du Ciel, luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premièrement, le Soleil court tout le jour, sans se reposer, & s'il s'arrestoit un moment, il seroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir, à éclairer les débauchez & ceux qui reviennent tard de souper. Apollon ne cesse de

ADOVBLE ACUS. OULACHIC. *Oracles*
des Oracles, & n'a pas pu s'en tenir à des
Oracles & à Colophon, qu'il faut courir à
à Delos, & chez les Branguides d'Esia, par
à à Préfente l'appelle, après avoir bu de
d'antre, maché du laurier, & remue ion tre-
pour peu qu'il tardast à rendre réponse,
amerois la, & toute la gloire s'en irait en
Je l'ai à part les fourbes que l'on luy
par l'éprouver ou pour le surprendre;
à celui qui mêla de la chair de tortue
de mouton, pour voir s'il les sçauoit
& il le eût surpris, s'il n'eût eu bon nez.
à la peine qu'a Esculape après les ma-
à tous chagrins & melanconiques, & le
à luy a à convertir avec des gens qui
à luy mauvaise. Que diray-je des vés, sans
à balayer l'air & à souffler, qui est un
à divertissement! Le Dieu du Sommeil
à la nuit, pour le repos des misérables,
à du Songe, qui est comme son truche-
à tous les autres ont du relâche. horimis
à devrois vivre à mon aise, sans rien fai-
à étant leur souverain. Bien loin de ce-
à l'aye toujours l'œil sur eux, pour
à s'ache si chacun fait bien son devoir, &
à ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut
à fier, vent, neiger, tonner, selon les
à ons, entendre les vœux & les prières
à monde, & particulièrement des mala-
à ceux qui navigent; Assister aux jugemens,
à ceux qui se parjurent; & aux augures,
à l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit
à de quelque sacrifice. Estre en mé-
à à Olympie à goûter d'un hecatombe,
à à Ethiopiens à quelque festin. Regler le

me remettre en terre, ce n'est pas par l'oracle, & me point dans l'air. Voilà tout ce qui s'est passé dans le Ciel, dont le voy faire la terre, & les phes, qui se promènent dans le Ciel.

LA DOVBLE ACUSIE OU LA CHICANE DIALOGUE

DE JUPITER ET DE NEPTUN
Ou plusieurs autres poëtes

Il excelle sa façon d'écrire, & d'un
embrassant La Poësie, pour un
vrai Prince.

126
JUPITER.
126
126

Que voulez-vous dire de tant vanter la mortels, ils ne tiennent pas à la terre, ne nous estimeront pas, ne nous ont pas de Neptun & d'Atin, ou d'Atin, d'où leur peut venir cette envie de cet aveugle d'Homere, qui parle d'un luy qui ne connoissoit pas seulement terre. Premièrement, le Soleil court sans se reposer, & s'il s'arreste un moment, il parait l'Univers. La Lune passe tout le temps à dormir, à éclairer les dévotionnaires, & reviennent tard de souper. Apollon

LA DOVBLE ACUS. OULA CHIC. 127
rendre des Oracles, & n'a pas plutôt fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courre à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où la Prestre l'appelle, après avoir bû de l'eau sacrée, maché du laurier, & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardast à rendre réponse, on le plateroit là; & toute la gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les foudres que l'on luy fait, pour l'éprouver ou pour le surprendre; Témoin celui qui méla de la chair de tortue avec celle de mouton, pour voir s'il les sçauroit dicerner; & il l'eût surpris, s'il n'eût eu bon nez. Considérez la peine qu'a Esculape après les malades toujours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converser avec des gens qui ont l'haleine mauvaise. Que diray-je des vés, sans cesse occupez à balayer l'air & à souffler, qui est un assez maigre divertissement! Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des misérables, accompagné du Songe, qui est comme son trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui devois vivre à mon aise, sans rien faire, comme étant leur souverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye toujours l'œil sur eux, pour prendre garde si chacun fait bien son devoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, grêler, ventrer, neiger, tonner, selon les diverses Saisons, entendre les vœux & les prières de tout le monde, & particulièrement des malades, & de ceux qui navigent; Assister aux jugemens, pour punir ceux qui se parjurent; & aux augures, pour predire l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque sacrifice. Estre en même temps à Olympie à goûter d'un hecatombe, & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regler le

Oracles
des Mi-
liens
ainsi nom-
mé de
Brancus
qui a
la pre-
mier pre-
sté.
Cresus.

128 LA DOVBLE ACVSATION.

fort d'une bataille près de Babylone, & quel-
qu'autre affaire chez les Geres. En un mot, donner
ordre à tout; Encore avec cela, on a bien de la pei-
ne à éviter la calomnie; & pour peu qu'on le re-
lâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui
n'est pas pourtant de petite consequence, car si les
hommes venoient une fois à se le persuader,
adieu toutes leurs prieres & leurs sacrifices. Il
faut donc demeurer toûours attaché au gouver-
nail comme un Pilote, & veiller tandis que les
autres dorment. Je demanderois volontiers aux
Philosophes, qui me croient si heureux, quand ils
pensent que j'aye le temps de goûter ma felicité.
Car j'ay tant d'affaires sur les bras, que je n'ay pas
le loisir seulement de vuider les differens qu'ils
ont ensemble, ni mesme quelques proces que di-
vers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long temps que je les entens
murmurer, & ne l'osois dire. Car chacun se plaint
qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on ne fait point
droit sur leurs demandes.

JUPITER. Que t'en semble, Mercure? Veux-
tu que nous leur donnions audience des jour-
d'huy, ou que nous les remettrions à une autre
fois?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les depêche
promptement.

JUPITER. Va donc crier que tous ceux qui
ont quelque affaire de cette nature, se trouvent
présentement à l'Arcopage, où la Justice distri-
buera au sort les Juges, selon la qualite & l'im-
portance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satis-
fait de leur jugement, il en pourra appeler à mon
Tribunal, où l'on reverra le proces tout de nou-
veau. Que la Justice donc s'aïlle asseoir auprès

OU LA CHICANE.

129

deux Déeses, pour assister à l'Audience, & quel-
qu'autre affaire bien.

JUSTICE. Quoy mon pere! Que je retourne
pour y voir triompher ma rivale?
MERCURE. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les
lois ont bien changé de face depuis que les
Philosophes sont venus au monde, & particu-
lièrement le Socrate, qui a tant loué la Justice, jusqu'à
dire qu'elle ne louverain bien.

JUSTICE. Tous les beaux discours n'ont
rien fait, qu'on ne l'ait condamné luy-même,
à ne donner le loisir de sacrifier un coq à Es-
culap, comme il en avoit fait vœu.

MERCURE. Il ne faut pas s'étonner que cela soit
ainsi l'insance de la Philosophie. Mais
comme qu'en prêche tout haut la vertu, &
qu'on la loue dans les rues & les places publiques, &
que les Philosophes, aussi bien que de Jupi-
ter, n'ont point de danger pour toy. Ne les
crains-tu pas en foule dans les carrefours & les
places, avec la besace sur l'épaule, un li-
vre à la main, & un bâton à la droite? Ja-
mais ils n'ont tant de nourrits des Dieux.

MERCURE. Ils abandonnent leur boutique, pour
aller à la Philosophie, & se noient citient le corps
pour prendre la teinture de la vertu. En-
suite les champignons, & il y en a plus
qu'ils n'en ont besoin, l'Este de mois-
son, & l'Automne de semailles, pour parler avec les
Philosophes.

MERCURE. Mais on n'en est pas plus ver-
teux pour cela; & je sçay bien que plusieurs me
demandent la porte, parce qu'ils ont chez eux
une Philosophie.

128 LA DOUBLE ACTIOMY

sort d'une bataille près de Buzace. Et
qu'autre affaire chez les Gens de bien
ordre à tout. Encore avec cela, on ne
ne à éviter la calomnie, & pour
lâche, Epicure dira qu'on n'a rien
n'est pas pour tant de perdre constamment
hommes venoient une fois à se
font donc demeurer ou en prison
naïl comme un Pilote, & voir
autres doctement se demandent
Philosophes, qui me croient à terre
perissent que j'ai le temps de guérir.
Car j'ai tant d'affaires sur les bras
le loisir seulement de visiter quel
ore ensemble, ni même quelques
vers Arts ont intention contre les
MERCURE. Il y a long temps que
murmurer, & ne l'osent dire. Ce
qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on
droit sur leurs demandes.

JUPITER. Que t'en semble, Mer-
cuire, que nous leur donnions satisfaction
d'huy, ou que nous les remettions
fois?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on le
promptement.

JUPITER. Va donc erier que nous
ont quelque affaire de cette nature
présentement à l'Arcopage, où la Jus-
tiçera au sort les Juges, selon la quan-
tité de leur jugement, il en pour-
Tribunal, où l'en revera le pro-
veau. Que la Justice donc s'aile à la

des venerables Déesces, pour assister à l'Audience, P. Autel
afin que tout aille bien.

LA JUSTICE. Quoy mon pere! Que je retourne
en terre pour y voir triompher ma rivale?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les
choses ont bien changé de face depuis que les
Philosophes sont venus au monde, & particu-
lièrement Socrate, qui a tant loué la Justice, jusqu'à
y mettre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont
pas empêché qu'on ne l'ait condamné luy-même,
sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Es-
culape, comme il en avoit fait vœu.

JUPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela soit
arrivé dans l'enfance de la Philosophie. Mais
maintenant qu'on prêche tout haut la vertu, &
que toutes les rues & les places publiques sont
pleines de Philosophes, aussi bien que de Jupi-
ter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les
vois-tu pas en foule dans les carrefours & les
lieux publics, avec la besace sur l'épaule, un li-
vre à la main gauche, & un bâton à la droite? Ja-
mais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux.

Les artisans abandonnent leur boutique, pour
vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps
au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En
un mot, on voit croître en une nuit les Philoso-
phes, comme les champignons, & il y en a plus
que le Printemps n'a de fleurs, l'Esté de mois-
sons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les
Poëtes.

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus ver-
meux pour cela; & je sçay bien que plusieurs me
fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux
mon ennemie.

130 LA DOUBLE ACVSTATION,

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a tous-jours quelques gens de bien; & cela suffit. Mais hâtez-vous de partir, pour vuidier quelques ai-ai-res dès aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au dessous d'Hymette, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux forteresses. Il semble que tu ne sçaches plus le chemin? Q'as-tu à pleurer, ma sœur, ne crains rien. Il n'y a plus de Ialaris ni de Bussies, de Scirons, ni de Pityocampes; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux sçavoir que personne, si tu le veux dire; car tu es tous les jours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que je voudrois déguiser la verité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée; je ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquez comme des Leopars. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez près d'Athenes. Attend moy là, & regarde vers le Pnyce, tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse, pour estre entendu de tout le monde.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant qui est cet homme qui s'avance avec une sùte à la main, & des cornes à la teste.

MERCURE. C'est Pan, c'est illustre compagnon de Bacchus, qui se tenoit autre-fois sur le mont Parnethien; mais depuis le service qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon

ou, ces
deux
poignées
de rocher.

Place
d'Athe-
nes, ou le
peuple
s'assem-
bloit.

OU LA CHICANE.

131
ont donné une groce sous leur forte.

Bonjour, Mercure & la Justice.
Bonjour, le bon Danieur & le bon
qui a ajouté depuis peu à ces titres, ce-
dant.

Qu'en vous amene en ces quartiers?
Bonjour. La justice te le dira; car je suis
à la hauteur.

Justice. Jupiter nous envoie terminer
nos différends, qu'il y a long-temps qui du-
ment les Philosophes. Mais, dy-moy, com-
ment te traite-t-il?

Aidez-moi, contre mon attente. Car pour
puir d'avoir chassé les Barbares du pays,
il faut de me sacrifier deux ou trois fois
une bouc puant, qu'on mange en suite
avec des réjouissances pueriques qui
ne d'vertissent. Je n'ay point de part au

Justice. Mais les Philosophes n'ont-ils
pas reformé le monde?

Qu'en ces sous melancoliques, qui ont
le goût de bouc, & font toujours en-
tendre pour des choses où ils n'entendent
rien; car tu sçais qu'on n'est pas
en Arcadie; & pour moy, je me
contente de voir danser & joster de la sùte,
des coiffeaux, lors que l'occa-
sion se présente. Mais je les entens crier tous
à parler d'idées & d'incorporelité, &
autres semblables, où je n'entens rien,
je n'ay pas fréquenté les Ecoles. Ils
devraient aller paisiblement d'abord; mais
comme ils se remuent, s'échauffent, c'est à qui le

ils luy ont donné une groce sous leur forte-
resse.

PAN. Bon jour, Mercure & la Justice.

MERCURE. Bon jour, le bon Danseur & le bon
Musicien, qui a ajouté depuis peu à ces titres, ce-
luy de vaillant.

PAN. Qui vous amene en ces quartiers ?

MERCURE. La justice te le dira ; car je suis
pressé d'aller là haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoie terminer
quelques differens, qu'il y a long-temps qui du-
rent entre les Philosophes. Mais, dy-moy, com-
ment l'on te traite icy ?

PAN. Alléz mal, contre mon attente. Car pour
récompense d'avoir chassé les Barbares du pays,
on se contente de me sacrifier deux ou trois fois
l'an quelque bouc puant, qu'on mange en suite
devant moy avec des réjoissances publiques qui
servent à me divertir, car je n'ay point de part au
festin.

LA JUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-ils
pas maintenant reformé le monde ?

PAN. Qui ? ces fous melancoliques, qui ont
une grand' barbe de bouc, & sont toujours en
querelle, pour des choses où ils n'entendent
rien, ni moy aussi ; car tu sçais qu'on n'est pas
fort subtil en Arcadie ; & pour moy, je me
contente de sçavoir dancer & jouer de la flûte,
& quelquefois des costiaux, lors que l'oca-
sion s'en presente. Mais je les entens crier tous
les jours, & parler d'idées & d'incorporalire, &
autres choses semblables, où je n'entens rien,
parce que je n'ay pas si frequenter les Elcoles. Ils
commencent assez paisiblement d'abord ; mais
la dispute venant à s'échauffer, c'est à qui le

F vj

130 LA DOUBLE ACQUISITION

JUPITER. Non parlez-moi de
jours quelques gens de bien. Surtout
hâtez-vous de partir, pour aller qu'on
res des aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Saturne
de l'abus d'Homere, à la queue de l'ar-
tu ne sçachés plus le chemin. Quant
ma sœur, ne crains rien. Le voyage
ni de Babilone, de Sciron, ni de l'île de
Sagelle, tient le haut bout, et c'est
l'Academie, où l'on ne paie pas de
l'on n'attend que son retour.

LA JUSTICE. Tu le pour mien
personne, si tu le veux dire ; car tu
jours aux lieux publics & aux lieux
MERCURE. Ce n'est pas à toy que
déguiser la verité. Sans mentir, je
sieurs d'une contenance bien tenue,
sçay pas s'ils sont aussi vermineux
apparence. Il est vray qu'il y en a que
n'ont pas encore bien pris leurs
leurs vices, & sont marqués à
pars. Mais tout en deviant, nous
pres d'Athenes. Attend moy là, je
Pnyxé, tandis que j'iray faire les
ordinaires du haut de la forêt de
rendu de tout le monde.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant
homme qui s'avance avec une tête à
des cornes à la resse.

MERCURE. C'est Pan, c'est l'illu-
gon de Bacchus, qui le renvoie avec
mont Parthenien ; mais depuis le
rendu aux Atheniens à la bataille de

On a
dit
dit
dit

Plan
d'Ar-
me, ou
pende
l'effim-
bonds.

132 LA DOUBLE ACUSATION,

prendra d'un ton plus haut. Car les plus grans criers y ont le plus d'avantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui sont toujours le plus grand nombre, jugent des choses par l'exterieur, & donnent cause gagnée au plus résolu. A la fin de la dispute, comme ils ne sçavent plus que dire, ils se retirent avec force injures, & essuyent la sueur de leur front, après avoir paru au combat, le visage enflammé, la gorge enflée, & les yeux presque hors de la teste, comme une Trompette qui sonne de toute sa force. Du reste, je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criailleries; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs, j'en sçay quelque chose; Car comme je suis perché sur le haut d'un roc, je les vois quelquefois sur la brune . . .

LA JUSTICE. Arrête. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Escoutez. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'hui, qui est le septième de Fevrier; Quiconque a quelque plainte ou quelque accusation intentée contre quelqu'un, qu'il se trouve à l'Areopage, où la Justice tirera elle-mesme au sort des Juges, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que six blancs pour chaque cause, & il y aura appel de leur jugement à Jupiter, qui a déjà ordonné là bas qu'on renvoyast tous ceux qui sont morts, avant que d'avoir pu poursuivre leur accusation.

PAN. Dicux! qu'elle foule! & quel bruit ils font en montant, comme ils s'entraînent l'un l'autre en Justice! Voilà Mercure de retour; Allez vous acquitter de vostre charge, tandis que je me retireray vers ma grotte, en chantant quel-

OU LA CHICANE.

méchampêtre, pour provoquer l'Echo à me répondre; Car je suis las d'entretenir & haranguer tout le jour.

MERCURE. Courage, la Justice, commen-

ce. JUSTICE. Tu as raison. Car les voilà débattant qui bourdonnent comme un essain.

LE PLAIDIEUR. Je te tiens, méchant.

LE JUGE. Tu es un imposteur.

LE PLAIDIEUR. Enfin, tu le payeras.

LE JUGE. Qu'on appelle ma cause la premiere.

LE PLAIDIEUR. Marche devant le Juge.

LE JUGE. Ne m'étrangles pas.

LE PLAIDIEUR. Sais-tu ce que nous ferons, Mer-

cur? Je faisons appeler que les causes qui con-

cernent les plaits de quelque art, de quelque

profession, & remettons le

sort au sort. Je le veux. La Débauche deman-

de l'Academie, pour luy avoir enlevé.

LE PLAIDIEUR. Tire au sort sept Juges.

LE JUGE. Le Portique contre la Volupté,

le Portique contre la cause de cinq.

LE PLAIDIEUR. La Molesse contre la Vertu, tou-

te.

LE PLAIDIEUR. Tires-en autant.

LE JUGE. La Banque contre Diogene, pour

qu'il fust banquerouté.

LE PLAIDIEUR. Ne tire que trois.

LE JUGE. La Peinture contre Pyrrhon, com-

Philosophe Stoïcien, que.

132 LA DOUBLE ACUSATION.

prendra d'un ton pousant. Car si tu
crias, y ont le plus d'avantage, pour ceux
qui n'entendent rien, qui sont tous les
grand nombre, rugir des choses qui sont
& donnent cause gagnée au plus faible, &
de la dispute, comme ils ne savent plus
ils se retirent avec force injures, & avec
sueur de leur front, après avoir perdu le
visage enflammé, la gorge enflée, & se
presque hors de la teste, comme une Torse
qui tonne de toute la force. Darts, vont
dire le fuit que tire la République de ces
criailleries; mais pour ce qui est de la
Mellieurs, j'en say quelque chose. Car
je suis perche sur le haut d'un rocher, &
quelquefois sur la brune.

LA JUSTICE. Arrête. Voilà Mercure
mence à taire la publication.

MERCURE. Paix. Et courrez. Otez
de la part de Jupiter, qu'on tienne au
aujourd'hui, qui est le septieme de l'année,
conque a quelque plainte ou quelque
intenter contre quelqu'un, qu'il se
reopage, où la Justice tirra elle-même
des Juges, d'entre tous les Atheniens. Les
dront que six blancs pour chaque cas, &
aura appel de leur jugement à Jupiter.
ordonne là bas qu'on renvoyait ceux
sont morts, avant que d'avoir pu porter
accusation.

PAN. Dieux! qu'elle fonce! & qu'elle
font en montant, comme ils s'en vont
l'autre en Justice! Voilà Mercure de sa
Alliez vous acquitter de votre charge, &
je me retire ray vers ma groce, en chantant.

que air champestre, pour provoquer l'Echo ba-
billarde à me répondre; Car je suis las d'enten-
dre plaider & haranguer tout le jour.

MERCURE. Courage, la Justice, commen-
çons.

LA JUSTICE. Tu-as raison. Car les voilà dé-
ja en haut qui bourdonnent comme un essain
d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu-és un imposteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on appelle ma cause la premiere.

UN AUTRE. Marche devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangles pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mer-
cure? ne faisons appeler que les causes qui con-
tiennent les plaintes de quelque art, de quelque
secte, ou de quelque profession, & remettons le
reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche deman-
deresse contre l'Academie, pour luy avoir enlevé
Polemon.

LA JUSTICE. Tire au fort sept Juges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté,
pour avoir débauché Dionysius.

Philoso-
phie Sto-
que.

LA JUSTICE. La cause n'est pas si importante,
ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, tou-
chant Aristipe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogene, pour
luy avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, com-
me deserteur.

134 LA DOUBLE ACUSATION,

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

Lucien. MERCURE. Veux-tu que nous apellions ces deux causes contre ce Rheteur de Syrie ?

LA JUSTICE. Validons premierement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps ; car elles sont assez semblables.

LA JUSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandees. Je le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur de Syrie, pour cause d'injures. Le Dialogue contre le mesme, pour le mesme sujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son nom ?

MERCURE. Il sera assez connu par là.

LA JUSTICE. Il eût esté plus à propos de vuidier ces differens en son pais. Mais puisque tu le veux, nous les jugerons icy, sans tirer à consequence. Pren onze Juges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison, il faut épargner la bourse des plaideurs.

LA JUSTICE. Verse l'eau sur la cause de Polemon, après que ses Juges auront pris place. Que la Débauche parle la premiere. Qu'as-t'elle, de chanceler ? Approche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yvre, & ne sçavoit plaider elle-mesme.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour six blancs sont prests de trahir leur foy & leur conscience.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa défense publiquement, mais elle dit une chose qui

OU LA CHICANE.

135
très bien raisonnable ; Que l'Academie, au lieu de parler pour & contre, parle
me, avant que de parler pour toy.

LA JUSTICE. Je le veux, quoy qu'on n'oblige
à plaider la cause de son ennemy. Voicy

de quelle peur dire. L'Academie, Mel-

la tire un de mes disciples, qui me

trigloire à me posséder, & qui retour-

ne tous d'après de moy, couronne de

ces fleurs, chantant & dansant par les

trées Mithiennes, & passant le temps à

se rejouir depuis le matin jusqu'au soir.

Il me faut de rechercher des preuves de

personne ne l'a jamais veu qu'en

Cependant, comme il soloit un tour

porte de l'Academie, elle se tira à part

et bien prêcher, qu'il fit banqueroute

et s'enfermant avec elle, devint un

College, & quitta là toutes mes rêveries.

pour apprendre des termes barbares & in-

et de demeurer tout le jour courbé sur un

et toujours pâle & défait, au lieu qu'il avoit

et se teint frais & vermeil. Non content

et me vient dire des injures, à la sollicita-

tion Rivale, & n'a autre but que de débau-

cher mes Juges, & de me deshonor. Voilà à peu

pres, ce que peut dire la Débauche, à

ce propos.

LA JUSTICE. Que dira-t'elle, Verse luy autant

qu'elle a parlé.

MERCURE. Quoy que ces raisons, Mes-

me veut quelque vray-sen-blance, voicy la

et Polémon, qu'elle veut faire passer

et sa chaire, estoit né libre, & d'un naturel

et la vertu, mais corrompu par les artifices

134 LA DOUBLE ACUSATION

LA JUSTICE. Taisez-vous.

MERCURE. Vous ne pouvez pas
deux causes contre le Récusant.LA JUSTICE. Vous ne pouvez pas
en avoir plus d'une.MERCURE. Si tant même ils n'ont
pas tout un temps, car ils ont des
blessures.LA JUSTICE. Il semble qu'il n'y
commande. Je le veux.MERCURE. La Ruse n'est pas
de siffler pour couler d'un coup le
tre le même, pour le même nom.LA JUSTICE. D'où vient que vous
nom?MERCURE. Il sera assez connu
LA JUSTICE. Il est le plus approuvé
der ces différends en son pays. Mais
veux, nous les révérons les uns des
quence. Pren onze Juges pour les con-MERCURE. Tu as raison, la Justice
bourée des plaideurs.LA JUSTICE. Verse l'eau sur la
lemon, après que les Juges auront
Que la Débauche parle la première.de chancelier? Approche-toi, & voy
qu'elle a.MERCURE. Elle est ivre, & ne peut
elle-même.LA JUSTICE. Qu'elle prenne
de ceux qu'on voit icy tous les jours
six blancs sont peints de main leur
conscience.MERCURE. Personne ne veut
secre publiquement, mais elle en a

me semble bien raisonnable; Que l'Académie, qui a coutume de parler pour & contre, parle pour elle, avant que de parler pour soy.

L'ACADEMIE. Je le veux; quoy qu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Académie, Messieurs, m'a enlevé un de mes disciples, qui mettoit toute sa gloire à me posséder, & qui retournoit tous les jours d'auprès de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dansant par les rues avec des Musiciennes, & passant le temps à boire & à se réjouir depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuves de tout cecy; car personne ne l'a jamais veu qu'en cet état. Cependant, comme il folâtroit un jour devant la porte de l'Académie, elle le tira à part & le sceut si bien prêcher, qu'il fit banqueroute aux plaisirs; & s'enfermant avec elle, devint un pilier de Collège, & quitta là toutes mes éjouissances, pour apprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le jour courbé sur un livre, toujours pâle & défait, au lieu qu'il avoit auparavant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la sollicitation de ma Rivale; & n'a autre but que de débâcher mes sujets, & de me deshonor. Voilà à peu près, Messieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy je repons.

LA JUSTICE. Que dira-t'elle; Verse-luy autant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons, Messieurs, ayent quelque vray-sen-blance, voicy la vérité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer pour son esclave, estoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu; mais corrompu par les artifices

Pour la
Débauche.

de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pu reconnoître les défauts; ils s'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenue ni pudeur. Et pour preuve de cela, Messieurs, je ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les rues couronné de chapeaux de fleurs, dansant & solâtrant avec des femmes. En ce triste état, qu'il estoit en opprobre à son pais & à sa famille, il ne m'eut pas plutôt ouï discourir publiquement de la vertu, & lotier la modestie & la remperance, qu'après avoir taillé vainement de m'interrompre & d'exciter une risée dans mon Escole; comme il vit qu'on se moquoit de luy, il fit reflexion sur l'état honteux où il estoit, & se réveilla comme d'un profond assoupissement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'ivrognerie, il fut touché d'un treucuisant repentir, & se vint jeter entre mes bras, sans y estre contraint par la force de la raison. Si vous prenez la peine de jeter les yeux sur luy, vous verrez comme il est changé, & si mes conseils luy ont esté pernicieux ou salutaires. Vous voyez tous ses parens & luy aussi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du gouffre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray pas davantage; pour ne point abuser de votre audience, outre que cela suffit pour me justifier. C'est à vous à juger qui doit triompher dans l'Acopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hâtez-vous, Messieurs; car le temps presse.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la Débauche.

MERCURE. Il y a toujours quelque débauché;

les Juges du Portique & de la Volupté prennent. Voilà l'eau versée.

Je n'ignore pas, Messieurs, que ma partie est puillante, & je crains bien que mes charmes n'ayent déjà fait quelque impression sur votre esprit; car j'en voy plusieurs regards de bon oeil, & qui s'y prennent; mais, farouche & ma mine renfermée, je me promets que la Raison sera la plus forte, & que vous en la voulez écouter. Je me donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a bauché un de mes disciples; & l'Arrestez de rendre contre la compagne, est un préjugé contre elle. Car il est question de nous vivrons tous ours courbez comme les bœufs, & plongez dans les tourmens de la vie, & nous leverons la teste vers le lieu de l'ore origine, présentant la vertu aux delices, & n'ayant que de lents sentimens & dignes de l'homme. Nous nous tous ours la douleur comme notre ennemie, elle qui nous exerce à la rendre nous esclaves des plaisirs, & nous rendons nous esclaves des douleurs. Quelle nostre felicite en des douceurs cuisantes & dures ou repentir? Car c'est par là que la sorciere a enchanté les esprits, en leur faire de la peine & du travail comme d'un jeu. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, il ne faut pas s'étonner, puis qu'elle ne s'en fait pas. Comme aux Dieux, & murmure contre eux. Si vous faites donc Justice, Messieurs, vous leur ferez porter la peine de son impudence. Mais considérez la mollesse, comme si elle ne pouvoit parler elle-mesme; elle a choisi pour son Epicure, parce qu'elle ne croit point

de mon ennemi, à l'aide de la volupté
d'en avoir pu reconnoître les débauches

donna à toute sorte de débâches un
retenue ni pudeur. En pour preuve

seurs, je ne veux que ce qu'elle dit
les riens couronné de chapeaux de fleurs

& folâtrant avec des femmes. En ce temps
qu'il estoit en oppression à l'égard de sa

il ne m'eut pas pitié, ou plutôt pas
ment de la vertu, & louer la modesté

peance, qu'après avoir tant vaqué
m'interrompre & d'exciter ma curiosité

École; comme il me venoit de l'Académie
sur réflexion sur l'état honnête d'un

réveilla comme d'un profond sommeil
Alors, la rougeur de la honte prenant

celle de l'ivrognerie, il se leva tout
cuisant, & se vint tenir tout droit

sans y être contraint par la force de la
vous prenez la peine de jeter les yeux

vous verrez comme il est change. Et si
seils luy ont été permis, ou si luy ont

royez tous les parents & luy avertis
cient de ce que j'ay fait, & de ce que

du gouffre où l'avoit plongé ma Ruse
diray pas davantage; pour ne point

tre audience, outre que cela a été per
fier. C'est à vous à juger qui doit se

L'Arcepage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hâtez-vous, Monsieur, le

temps presse.

LA JUSTICE. L'Académie l'empêche

d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la

Que les Juges du Portique & de la Volupté pren-
nent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs,

combien ma partie est puillante, & je crains bien

que les charmes n'ayent déjà fait quelque im-
pression sur vostre esprit; car j'en voy plusieurs

qui la regardent de bon oeil, & qui appréhendent

mon naturel farouche & ma mine renfrognée.

Mais je me promets que la Raison sera la plus

forte, pourveu qu'on la veuille écouter. Je me

plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Vo-

lupté a déjà bauché un de mes disciples; & l'Arrest

que vous venez de rendre contre la compagne, est

un grand préjugé contre elle. Car il est question

de sçavoir si nous vivrons toujours courbez con-
tre terre cōme les bêtes, & plonge z dās les outils

leurs du monde, ou si nous leverons la teste vers

le Ciel, qui est le lieu de son origine, préservant

l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que

de nobles sentimens & dignes de l'homme.

Craindrons nous tousiours la douleur cōme nō-

tre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la

vertu; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs,

pour mettre nostre félicité en des douceurs cui-

lantes, & sujettes au repentir? Car c'est par là

que cette sorcière a enchanté les esprits, en leur

faisant peur de la peine & du travail comme d'un

fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Diony-

sius, dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'elle

s'attaque même aux Dieux, & murmure contre

leur Providence. Si vous faites donc Justice, Mes-

sieurs, vous luy ferez porter la peine de son im-

piété. Mais considérez sa mollesse, comme si

elle ne pouvoit parler elle-même, elle a choisi

pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne croit point

de plus grand mal que de travailler. Je luy demandois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thésée, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purge la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage; car la rérité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie, & la Vertu toute nue est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture; Souvenez-vous donc, Messieurs, de juger selon les loix, comme vous en avez fait le serment, sans ajoûter foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

EPICURE. La Volupté, Messieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle est si naturelle à l'homme, qu'elle le persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy a débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortilèges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-même. Il ne faut pas trouver étrange que Dionysius étant né libre, & ayant reconnu les défauts de sa Rivale, qui se propose une félicité imaginaire, l'ait quittée pour se jeter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pièges qu'on avoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit reconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Messieurs, luy a-t-elle dû fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à un port de salut, contre les bourasques & les tempêtes de son ennemie? & seroit-il juste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre mal-heureux toute sa vie, sous prétexte de le rendre heureux après la mort? Mais, Messieurs, qui peut être

celuy Juge de ce différend, que celui qui avant tout l'une & l'autre façon de vivre, & reconnoît leurs avantages & leurs défauts, a choisi après une libre délibération? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contente de publier la vertu, & s'abandonne en partie à la Volupté, prenant garde seulement de ne point decouvrir. Car s'il avoit l'anneau de Diogenes le caduc de Pluton, pour se rendre invisible, il seroit bien-tôt banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grands ennemis de l'homme. Dionysius donc ne pouvant rester plus long-temps à des choses qui détruisent la nature, au lieu de la perfectionner, & de nous que tous ces beaux discours de la Vertu & de l'immortalité contre la douleur, & que son avoie d'autres maximes que le Portique, a eu recours à la Volupté, comme à l'Aurel de sa vie, d'où l'on le veut maintenant tirer, avec intérêt d'empêcher cette cruauté, & même bonté par laquelle vous avez protégé les misérables. Voilà ce que j'ay dit pour la Volupté, contre le Portique. Vous pouvez prononcer sur ce différend.

EPICURE. Qu'on me permette auparavant d'interroger.

EPICURE. Parle, j'y consens.

EPICURE. Crois-tu que la douleur soit un mal?

EPICURE. Ouy.

EPICURE. Et la volupté un bien?

EPICURE. Pourquoi non?

EPICURE. Et ne sais-tu pas qu'il y a des hommes indifférens, & d'autres qui ne le

140 LA DOUBLE ACUSATION,
font pas, comme il y en a d'essentielles & d'ac-
cidentelles ?

MERCURE. Les Juges disent qu'ils n'enten-
dent point ces termes, & qu'ils veulent pronon-
cer ; Qu'on se taise.

LA PORTIQUE. Qu'il me soit permis au-
paravant de faire un argument en la troisième
figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte de toutes
les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne heure, qu'on appelle
une autre cause.

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, rou-
chant Aristipe.

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en cel-
le de Polémon. En tout cas il faut attendre que
Jupiter ait prononcé sur le différent du Portique
& de la Volupté. Car si le Portique gagne la cause,
la Molesse n'oseroit paroître ; & quand il la per-
dra, la Vertu a encore beaucoup de chose à dire
contre elle. Que les Juges se lèvent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut
pour néant ?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de
leur taxe, ils gagneront davantage une autre
fois.

MERCURE. La Banque contre Diogène.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne se tait, je luy vais rom-
pre la teste ; & au lieu d'un procès d'injures, j'en
feray un de coups de baston.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui
s'enfuit, & il la poursuit le baston levé ; Qu'on
appelle la cause de Pyrrhon.

OU LA CHICANE.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu présenter.
LA JUSTICE. Pourquoi ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de ju-
ges.

LA JUSTICE. Il sera condamné par contuma-
ce. On appelle la cause de ce Rheteur de Sy-
lacus. La première est celle qu'a intenté la Rhe-
torique. Que la foule s'est assemblée pour l'en-
tendre.

MERCURE. C'est que tout le monde court à la
cause.

LA JUSTICE. Que la Rhétorique parle.

LA RHÉTORIQUE. Je prie les Dieux & les *Esprits*
de la cause que je reçois de vous en cette audience, de Demos-
tocrate, de preuves de bonté & d'affection que je *présente*.

LA JUSTICE. Je vous en rends témoignage, tant en public
qu'en particulier. Je vous conjure d'être Modeste, &
de ne pas souffrir que la partie adverse m'inter-
rompe. Tandis que je vous déduirai mes raisons,

vous travaillerez à vous faire connoître la
cause. Et pour commencer, je vais dire, Que
je ne suis pas de votre avis, & que vous ne s'accordez pas à ses paroles. Car
je ne suis pas de même avis, & j'ai grand sujet de
douter, qu'après avoir commencé à me mal-
connoître, ne continuez toujours, & ne me traite-
rez plus mal à l'avenir. Mais pour venir au
point, il s'agit, sans perdre le temps en des pa-
rolles vaines, d'avoir trouvé celui-cy enco-
re, & vagabond par le monde, incer-
tain de ce qu'il devoit faire, & étranger de langa-
ge, & de bien que de naissance, je pris la peine de
l'engager, parce qu'il me paroissoit d'un esprit
libre, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & je
luy donnay à luy, sans avoir honte de la pauvreté,

140 LA DOUBLE ACUSATION
font pas, comme il y en a d'innocentes
ci-dessus ?

MERCURE. Les Juges d'ici n'ont
dent point ces termes, & qu'ils ne po-
ser ; Qu'on le caise.

LA PORTIQUE. Qu'il me soit permis
paravant de faire un argument en sa
figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte sur
les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne heure, mais
une autre cause.

MERCURE. La Moelle contre la Vertu
étant Aristipe.

LA JUSTICE. Cette affaire est de Jupiter
le de Polemon. En tout cas, si tu as
Jupiter ait prononcé sur le différend
& de la Volupté. Car si le Portique gagne
la Moelle n'oïeroit paroître, & que
dra, la Vertu a encore beaucoup de cas
contre'elle. Que les Juges le lèvent.

LES JUGES. Mais aurons-nous gain
pour néant ?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne leur
leur taxe, ils gagneront davantage
fois.

MERCURE. La Banque contre Diogène.

LA JUSTICE. Qu'elle paie.

DIOGÈNE. Si elle ne le caise, je lui
pre la recte, & au lieu d'un procès d'ac-
ferai un de coups de baston.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la Vertu
s'enfuit, & il la poursuit le baston bre. C
appelle la cause de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu présenter.

LA JUSTICE. Pourquoi ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de ju-
gement.

LA JUSTICE. Il sera condamné par contuma-
ce ! Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de Sy- Lucien
rie, & premièrement celle qu'a intenté la Rhe-
torique. Quelle foule s'est assemblée pour l'en-
tendre !

MERCURE. C'est que tout le monde court à la
nouveaueté.

LA JUSTICE. Que la Rhétorique parle.

LA RHÉTORIQUE. Je prie les Dieux & les Exorde
Déclares que je reçoive de vous en cette audience, de Demo-
autant de preuves de bonté & d'affection que je sthène.

vous en ay toujours témoigné, tant en public
qu'en particulier. Je vous conjure d'oc, Messieurs,
de ne pas souffrir que la partie adverse m'inter-
rompe, tandis que je vous déduiray mes raisons,
& que je travailleray à vous faire connoître la
vérité. Et pour commencer, je vais dire, Que
ses actions ne s'accordent pas à ses paroles. Car
elle dit presque la même chose que moy ; mais
elle ne fait pas de même, & j'ay grand sujet de
craindre, qu'après avoir commencé à me mal-
traiter, elle ne continue toujours, & ne me traite
encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au
fait dont il s'agit, sans perdre le temps en des pa-
roles inutiles. Après avoir trouvé celui-cy en-
core jeune, errant & vagabond par le monde, incer-
tain de ce qu'il devoit faire, & étranger de langa-
ge, aussi bien que de naissance, je pris la peine de
l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit
docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & je
me donnay à luy, sans avoir honte de sa pauvreté.

quoy que les plus Grans me fissent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles parangues qui l'ont rendu illustre; & non content de cela, je le fis citoyen de la Grèce, honneur qui faillit à faire crever de rage ses rivaux. En suite, comme il luy eut pris envie de faire se connoistre en plus d'un lieu, ie l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs; car il ne juroit que par moy, & je faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueilly d'un si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coquin qui n'a pas du pain à mâger, quoy qu'il se die fils de la Philosophie. Il me quitta donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & enervé. Car au lieu de mon embonpoint & de mon stile magnifique, qui estoit suivy d'aclamations & de loitanges, il n'a plus que de foibles railleries; qu'on se contente de paier de quelque soufirs & de quelque branlement de teste. Mais il ne s'est pas contenté de se mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'injustice & du défaut du jugement, de quitter sa légitime épouse, après en avoir reçu tant de faveurs & de caresses, & encore en un temps où elle est adorée de tout le monde? Cependant mal-heureuse que je suis, j'ay méprisé la recherche des plus Grands, pour courre après un ingrat & un inconnu. Voilà, Messieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuser de vostre audience. Je n'ay qu'une chose à ajouter, qu'il n'est pas juste qu'il

de mes armes contre moy-même, & s'il se me répondre, qu'il le doit faire dans ces du Dialogue, sans entreprendre sur les

autres. Cela ne se peut; car qui a jamais été en Justice par Dialogue?

Pour montrer, Messieurs, que je n'en ai à cette belle ennemie, qui a esté autrefois de mes vœux & de mes desirs; je seray jaloux de son accusation, sans me servir de ceux ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle me luy doit tout mon avancement & sa gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que

vous voyez comme j'ay vu qu'elle quitoit la presse de la Cour, pour prendre les parures & les grâces de la Courtoise, & qu'elle aimoit à se voir elle. Car quelle honte, Messieurs, de

garnies des plus débauchez de la ville, de chanter la nuit sous ses fenestres, & de faire quelquefois la porte, & se laisser aller à de si lâches licences; & ne luy voyez point d'aloire, ni la repudier publiquement, pour avoir tant aimée, je me suis contenté d'entretenir avec le Dialogue son voisin,

de mauvais traitement que je luy ay fait, & de luy faire quand je n'aurois reçu de luy que de la honte & de la confusion.

Je serois excusable à mon tour, si je n'ay pas plus de douceur & plus de tranquillité, ce que j'avois à dire, c'est à vous à

me le dire.

C'est
qu'il ai-
me la
loquace.

Pris de
40. ans.

142 LA DOUBLE ACUSATION

quoy que les plus Grans me fissent honneur, apportay en mariage quantité de biens, qui l'ont rendu illustre, & non content de le faire citoyen de la Grèce, honneur que je fis croire de la rage les rivaux. En suite il luy eut pris envie de faire le contraire d'un lieu, ne l'accompagner en l'absence où il acquit beaucoup de biens & de réputation, ne demoura pas ingrat de ces honneurs, & tous les plaisirs. Mais enorgueilli de ses succès, & epris d'un autre amour, il alla à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue un coquin qui n'a pas du pain à se gagner, se dit fils de la Philosophie. Il ne se contenta avec toutes mes figures & mes ornemens, renfermer avec luy, qui l'a rendu si célèbre. Car au lieu de mon embonpoint & de ma magnificence, qui estoit suivie d'admiration & de loüanges, il n'a plus que de saides & de querelles, qu'on le contende de parer de quelquel branlement de tette. Mais je ne suis pas contenté de le mettre mal avec le Dialogue, & de grandes plaintes, dit que le Dialogue a de grandes fautes contre luy. N'y a-t'il pas bien de fautes de saut du jugement, de quitter la logique, après en avoir reçu le prix de sa science, & encore en un temps où elle est si nécessaire au monde? Cependant mal-heureux que j'ay méprisé la recherche des plus Grands, court après un ingrat & un inconnu, & se fait, une grande partie de ce que luy, que j'ay renfermé à deuil en peu de temps, pour ne point abuser de votre audience, qu'une chose à ajouter, qu'il n'est pas

se serve de mes armes contre moy-mesme; & s'il a envie de me répondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, sans entreprendre sur les miennes.

MERCURE. Cela ne se peut; car qui a jamais ouy parler en Justice par Dialogue?

LUCIAN. Pour montrer, Messieurs, que je n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs, je feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous les chefs de son aculation, sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que je suis; mais comme j'ay vû qu'elle quitoit sa première modestie, pour prendre les parures & les affecteries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à

estre cajolée, j'ay perdu peu à peu l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de la voir galantisée des plus débâchez de la ville, ^{c'est} qu'il n'y aient l'élégance. qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres, & à qui elle ouvre quelquefois la porte, & se laisse caresser? Je n'ay donc pû souffrir plus long-temps cette liberté, plutôt cette licence; & ne luy voulant pas faire d'affront, ni la repudier publiquement, après l'avoir tant aimée, je me suis contenté de faire amitié avec le Dialogue son voisin, pour me servir d'entretien & de divertissement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait; mais je soutiens que quand je n'aurois reçu d'elle aucune injure, je serois excusable à mon âge de quitter le tumulte du Bateau, & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie, & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire, c'est à vous à prononcer sur ce différend.

Près de
40. ans.

144 LA DOUBLE ACUSATION,

LA JUSTICE. Qui l'emporte ?

MARCURUS. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quel-
que Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que
les Meismes luges demeurent, ils auront double
salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me sîte mal, Mes-
sieurs, de paroître dans un Bateau, & que je n'aye
point accoustumé de faire des harangues con-
nuës, je tâcheray neantmoins de m'en acquies-
pour ne point enfreindre vos coûtumes, & vous
repræsenteray mes interrests en peu de mots, &
sans artifice. Considérez, je vous prie, si je n'ay pas
sujet de me plaindre de celuy-cy, qui de grave
& serieux que j'estois, qui ne parlois que de Dieu
& des principes, m'a habillé en ridicule ; & me
depoüillant de toute ma gloire, m'a donné une
marotte au lieu d'un sceptre ; & pour comble de
mépris, m'a allié à la Saryre & à la Comedie,
apres m'avoir coupé les ailes dont je m'élevois
jusques dans le Ciel. Car au lieu de Platon &
d'Elquines, il s'est proposé pour exemple Eupolis
& Aristophane, qui ont attaqué de leur temps,
tout ce qu'il y avoit d'illustre. Non content de
cela, pour avoir quelqu'un qui l'ayde à mesurer,
il a détérré un vieux Cynique, accoustumé à mor-
dre & à aboyer tout le monde, & dont les mor-
sures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se
font en riant. Deçû donc de ma premiere gran-
deur, je suis devenu l'objet de la risée publi-
que, & je pense estre quelque Centaure com-
posé de deux natures, l'une grave & serieuse, &
l'autre gaye & folastre, comme je parois dans les
ouvrages.

Menipe.

OU LA CHICANE.

LA JUSTICE. Que répons-tu à cela ?

MARCURUS. Que rien ne m'a jamais tant étonné,
que de voir un homme si paisible & si décharné,
se laisser aller à une telle horreur par les frequentes découpu-
res qu'il s'imagine que cela luy donne
un grand plaisir. Je luy offay donc d'abord cette mi-
sericorde, & luy dis que je ne pouvois le polir & l'ajuster à la
sageur, si ce n'est par la force qu'il me doit presque tout son
sujet. Je le mariay en suite à la Comedie ; & ce
fut beaucoup à le faire aimer du peuple, à
qui il auparavant insupportable, pour sa
trop grande severité. Cependant, il
se fâche de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel,
ne s'acquiesce plus, combien Dieu mesle
de pureté & de celesté, parmi la maille ter-
rene & corrompue, lors qu'il fabrique le mon-
de. La Rhetorique est un mélange de politi-
que & de fustierie, & autres semblables fadaïses
qui ne sont pas une chose imaginable, combien
il en a de ces sottises, & curieuses de sça-
voir qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait
rien de ce qui se passe sur la terre, & veut parler
des choses du Ciel. Du reste, si ne peut m'aculer
rien de débauché, puis-que je l'ay habillé à la
modestie. Voilà ce que j'ay de dire pour ma
défense, si n'est plus question que de donner
un jugement.

LA JUSTICE. Il n'y a encore qu'une voix contre
vous. Il est évident que celle de cet envieux, qui a
fait les jugemens precedens, & qui n'est
pas de lavis des autres. A demain, Messieurs,
à la seconde.

LA

1. Part.

G

144 LA DOUBLE ACCUSE.

LA JUSTICE. Qu'il m'en dise.

MARCURA. L'avis des autres n'est d'aucun.

LA JUSTICE. C'est sans doute que l'on croit. Que le Diable a mis les mêmes luges dans le cœur de tout le monde.

LE DIALOGUE. Que l'on croit.

seurs, de paroître dans le monde point accoutumé de faire du bien.

nades, je tâcherai de me rendre utile pour ne point ennuier les autres.

représentent mes intérêts en public sans artifice. C'est à dire, que je suis

sujet de me plaindre de tout le monde & de principes, m'a habillé en prince

depuis l'antiquité de tout le monde, de tout le monde, de tout le monde.

marotte au lieu d'un sceptre, & pour me prouver, m'a allié à la Sagesse & à la

après m'avoir coupé les ailes, & m'a jeté dans le Ciel. Car au lieu d'être

d'Elquines, il s'est proposé pour moi d'Elquines, qui ont été jetés dans le

Ciel, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le Ciel, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le

tout ce qu'il y a de bien, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le Ciel, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le

cela, pour avoir quelque chose de bien, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le Ciel, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le

il a écrit un vieux Cyprien, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le Ciel, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le

dire & à aboyer tout le monde, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le Ciel, & d'Elquines, qui ont été jetés dans le

sures sont d'autant plus dangereuses, font en riant. De cet élan de ma prau-

deur, je suis devenu l'objet de la pitié, & je pense être quelque chose de deux natures, l'une gracieuse & l'autre gaye & folâtre, comme je par-

outrages.

LA JUSTICE. Que réponds-tu à cela ?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte si injuste. Lo s que je le pris, Meilleurs, c'étoit un mélancolique, sec & décharné, qui faisoit horreur par ses fréquentes découpures, quoy qu'il s'imagina que cela luy donne bonne grace. Je luy ostay donc d'abord cette mine grave & sévère, pour le polir & l'ajuster à la mode; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay en suite à la Comedie; ce qui servit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparavant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande severité. Cependant, il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & qu'il ne s'enquiert plus, combien Dieu mella de substance pure & celeste, parmi la masse terrestre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rhetorique est un mélange de politique & de flatterie, & autres semblables fadaïses? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sorites, & curieux de savoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne se fait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'avoir dépaillé, puis-que je l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma justification, il n'est plus question que de donner vostre jugement.

MARCURA. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cet envieux, qui a contredit les jugemens precedens, & qui n'est jamais de l'avis des autres. A demain, Meilleurs, on jugera le reste.

LE PARASITE, OU L'ECORNIFLEUR.

DIALOGUE.

DE SIMON ET DE TYQUIADE.

*C'est un ieu de l'Auteur, pour montrer que l'Ecornifierie est un art, & des plus illustres
ce qu'il prouve par comparaison
avec les autres.*

TYQUIADE. D'Où vient que tous les hommes, tant libres qu'esclaves, apprennent quelque métier, ou exercent quelque profession pour estre utiles aux autres & à eux-mêmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'es ni Médecin, ni Avocat, ni Musicien, & Philosophe encore moins.

SIMON. Il est vray; & je ne me pique pas de l'estre.

TYQUIADE. Tu-as raison; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine qu'il y avoit, & de la dépense qu'il y faisoit faire. Mais qui t'empêchoit d'apprendre quelque métier; car tu n'es pas assez riche, pour pouvoir vivre de tes rentes?

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illustre.

TYQUIADE. Et quel?

SIMON. C'est un métier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en est pas autrement honneste; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en art.

OU L'ECORNIFLEUR.

147

TYQUIADE. Ne le sçavois-tu faire connoître par quelque circonstance?

SIMON. Tu le sçauras une autre fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis rettenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'enverras sonner.

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour appeller cela métier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me pique point d'injure; car la folie a cela de propre, qu'elle veut tout, ce qui n'est pas un petit mal.

TYQUIADE. Quoy! tu es un Parasite?

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoy, puis-que je t'appelle ainsi?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penser une injure. Car pour moy, bien loin d'en faire, j'en fais gloire; & trouve ce grand bien que celui de Philosophie n'en un plus d'estat, que Phidias ne faisoit de son Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose, qui seroit une lettre à Simon le Parasite. Cela ne feroit le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sor, & qu'il ne peut de connoître la juste valeur des choses.

TYQUIADE. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange que de mettre à Dieu le Philosophie, & j'aime à le louer que l'autre.

SIMON. Je ne regarde pas ce que tu

TYQUIADE. Ne le sçauois-tu faire connoître par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sçauras une autre fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour appeller cela un métier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me pique point de cette injure ; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, ce qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy ! tu es un Parasite ?

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoi, puis-que je t'appelle par ton nom ?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penses me dire une injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire ; & trouve ce nom plus beau que celui de Philosophe : en un mot j'en fais plus d'état, que Phidias ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose, qui adresseroit une lettre à *Simon le Parasite*. Cela étoit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de connoître la juste valeur des choses. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange, que de mettre à *Dion le Philosophe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu

aimés, mais la vérité. Car il naistroit encore une autre difficulté de sçavoir où l'on rangeroit cet Art; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy je soutiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire, & je te le prouveray si tu veux, quoy que je n'y aye jamais revé.

TYQUIADE. Que penſes-tu premierement que ſoit un Art ?

SIMON. Un recueil de preceptes qu'on met en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition luy convient, que diras-tu ?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premièrement, c'est un amas de préceptes & de connoissances, ſans quoy l'on ne peut reſuſſir. Car il faut d'abord jeter l'œil ſur quel qu'un qui ſoit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adreſſe, pour ne point s'embarrasſer remerciaimēt. Comme il y a un Art pour reconnoître les piéces qui ſont de bon ou de mauvais aloy, il y en a un de meſme pour connoître les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y en a point, pour diſcerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'eſt en quoy paroît l'excellence de celui-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque choſe de divin, de pénétrer en des choſes ſi obſcures. Après avoir trouvé un homme qui ſoit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adreſſe pour le ſçavoir cajoler, & nous gagner ſes bonnes grâces. En ſuite, il faut connoître toutes les viandes, pour poſſéder cet Art en perfection; ſçavoir quelles ſont les meilleures; le temps & la

manière ſe doivent manger; le poû d'en ſeſentir, & où elles ſont les plus excellentes. Elle eſt bonne en un lieu, qui ne l'eſt pas en un autre. L'endroit qui eſt le meilleur en chachun n'eſt pas une connoiſſance inutile & ſuperflue, comme pluſieurs autres; car c'eſt le moyē de vivre, & de manger toujours le meilleur & le plus ſain. Auſſi le divin Platon, admirable ſage, comme en tout le reſte, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je diſne ſe doit pas mêler de ſages preceptes en l'air, & qu'il ne conſiſte ſeulement en des connoiſſances, mais en pratique; ceſt qu'on peut demeurer long-temps ſans ſçavoir les autres, mais ſaute de pratiquer celui-cy. Il ſe peut perdre l'Art & l'Artiſan. Pour ce qui eſt de ſe faire le boire & le manger, il eſt auſſi neceſſaire à la nature, comme de veſtir & d'habiller. Ce n'eſt donc pas ſeulement ſe faire le boire & d'œuvrer, mais y ſoit propre. Ce n'eſt pas auſſi un Art ſemblable, comme la force, la beauté, & autres, qui ſe perdent par l'exercice. Ce n'eſt pas une ignorance; car l'ignorance ne ſauve point, & cecy ſauve ſouvent. L'on dit qu'il n'eſt ſi bon charcutier qui ne ſoit en Paradiſe ſe trouve toujours ſur ſes pieds, & c'eſt qu'il n'eſt ni ſaculé, ni qu'il ne ſoit ignorant; ſi l'eſt ſeulement que c'eſt un Art, & que l'on ſe ſçait le faire; Mais en pourrois-tu dire la définition ?

TYQUIADE. C'eſt l'art de vivre aux dépens d'autrui, ſans rien faire, dont la fin eſt la volupté.

TYQUIADE. La définition eſt fort bonne; Mais

saïson où elles se doivent manger ; le païs d'où elles viennent, & où elles sont les plus excellentes ; car telle est bonne en un lieu , qui ne l'est pas en un autre ; L'endroit qui est le meilleur en chacune, qui n'est pas une connoissance inutile & superflue, comme plusieurs autres ; car c'est le moyé de bien vivre , & de manger toujours les meilleurs morceaux. Aussi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reste, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis, ne se doit pas mêler de traiter. Mais pour montrer que cét Art ne donne pas des preceptes en l'air , & qu'il ne consiste pas seulement en des connoissances, mais en pratique ; c'est qu'on peut demeurer long-temps sans exercer les autres ; mais faute de pratiquer celuy-cy, on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie de l'homme, il est aussi nécessaire que le boire & le manger. Ce n'est donc pas une faculté naturelle , comme de voir & d'oïr ; car si cela étoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi un don de Nature, comme la force, la beauté , & autres qualitez semblables ; car il s'aquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'est pas une ignorance ; car l'ignorance ne sauve point, & cecy sauve souvent. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bon charetier qui ne verse ; mais un Parasite se trouve toujours sur ses piez. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'ensuit que c'est un Art.

TYQUIAD. Il le semble ; Mais en pourrois-tu donner la définition ?

SIMON. C'est l'art de vivre aux dépens d'autrui, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

TYQUIADE. La définition est fort bonne ; Mais

LE PARASITE,
 pren garde que quelque Sophiste ne te conteste
 la fin.

SIMON. Il est aisé de la prouver. Premièrement, Homere, qui, comme ruſſais, eſtoit un tres-grand perſonnage, admire la vie du Paraiſir, comme la plus heureuſe; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'eſtre à table, à faire bonne chere, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque ſor d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propoſe pour exemple de vertu & de ſageſſe. Et certes, ſi Viſſe eût voulu loier la beauritude des Stoïques, il l'eût fait, ou lors qu'il tira Philoſte de l'Iſle de Lemnos, ou lors qu'il areſta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couvert de haillons, comme un Philoſophe, apres ſ'eſtre donné la diſcipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien auſſi de ſemblable, lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypſo, où il prenoit tous les plaiſirs qu'on peut prendre avec les fêmes; mais lors qu'il eſt à table d'autruy, chez le Roy des Pheques, comme la ſouveraine felicité conſiſtant en la vie du Paraiſir. **Epicure** a donc tort, à mon avis, d'oſter à cet Art la volupré qui luy eſt propre, pour l'attribuer à ſecte. Car ſ'il eſt vray que la felicité conſiſte dans une parfaite tranquillité, tant du corps que de l'eſprit, comme tombent d'accord tous les Philoſophes, le moyen qu'Epicure ſoit heureux, tandis qu'il ſ'embarrasſe de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde ? Qu'il veut ſçavoir ſ'il eſt infini, & de quoy il eſt compoſé ? S'il y a des Dieux ou non, & ſ'ils ſe mêlent de ce qui ſe fait icy bas, & autres curioſitez ſemblables. Mais le Paraiſir, ſans ſ'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni ſe mêler du gouvernement du monde ; & croyant que

va bien, & qu'il ne scauroit mieux s'en aller,
 & de le rejouir, goûtant en repos les de-
 vances de la vie, sans estre seulement travaillé de
 devoirs longes. Car comme il n'a point d'in-
 quies du jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a
 de ces deux raisons pour montrer que la joye
 ne se feticie ne convient pas à Epicure. Car,
 si on luge à dequoy vivre, ou il n'en a point, S'il
 n'a point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il
 ne peut pas seulement conserver son estre. S'il en
 a, c'est de son chef, ou par l'entremise d'autres;
 c'est par autrui, c'est nostre Parafite; Si c'est
 par nous-mesmes, il ne peut avoir de plaisir parfait,
 car on il y a mille choses qui luy donnent de
 la tristesse. Il faut prendre garde que son bien
 ne se perille; estre à toute heure sur pie, pour va-
 loir les procès & à ses affaires: Je baille à par-
 tir de bagains, tantost d'un valer de chambre
 tantost, tantost d'un maistre d'Hostel, ou d'un
 valet, qui vous dérobe; tantost d'un Cui-
 siner, qui n'a pas bien fait une lauce, & qui vous
 fait avoir un affront en bonne compagnie. En-
 fin, si la maison d'un homme riche, il y a per-
 sonne qui est sujet de crier, & si l'on est pauvre,
 on est encore pis, car on ne scauroit goûter aucun
 plaisir. Mais le Parafite n'a point tous ces em-
 barras. Car il trouve tousjours la nape mise, sans se
 donner en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les
 tristesses de la pauvreté, ni celles des ri-
 ches; & ainsi il vit dans une parfaite tranquili-
 tude, & ne consulte la Beazitude.

ADAM. A peine que tu me le persuades. Dy plutôt, à peine que tu ne sois à la vérité. Après avoir montré que la

G iij

110
LE PARASITE.
preu garde que quelque Sophiste n'en
la fin.

SIMON. Il est aisé de la prouver
ment. Homere, qui comme tu sçait
est un grand personnage, administre
comme la plus heureuse de toutes les
meilleure que d'estre a table a manger
& à boire tout a tout. Et il n'est
quelque soit d'entre le peuple, n'est
proposé pour exemple de vertu, & de
certes, si Villie eût roulé tout son
Scolours, il l'eût fait, ou les autres
re de l'île de Lemnos, ou vers les
des Grecs, ou lors qu'il prit tout
entra couverte de haillons, & en
sophie, apres s'estre donné à bien
n'en dit pas un mot. Il ne dit rien de
blable, lors qu'il vivoit en Epique
lypio, où il prenoit tous les plaisirs
prendre avec les femmes, mais les
d'autrui, chez le Roy des Phrygiens
souveraine felicité consistant en la
Epicure a donc tort, à mon avis, de
la volupté qui luy est propre, pour
fecte. Car s'il est vray que la felicité
une parfaite tranquillité, tant du
l'esprit, le moyen qu'Epicure les
sophes, le moyen qu'Epicure les
dis qu'il s'embarrasse de la grandeur
de la figure du monde: Qu'il venant
infinit, & de quoy il est composé, s'il
ou non, & s'ils se melent de ce qu'il
& autres curiositez semblables. Mais
sans s'enquerir de ce qu'il n'y a que
ler du gouvernement du monde, & de

tout va bien, & qu'il ne sçauoit mieux aller, boire,
mange, & se réjoitit, goûtant en repos les deli-
ces de la vie, sans estre seulement travaillé de
mauvais songes. Car comme il n'a point d'in-
quierude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a
encore d'autres raisons pour montrer que la sou-
veraine felicité ne convient pas à Epicure. Car,
ou son sage a de quoy vivre, ou il n'en a point; S'il
n'en a point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il
ne peut pas seulement conserver son estre. S'il en
a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui;
Si c'est par autrui, c'est nostre Parasite; Si c'est
par soy-mesme, il ne peut avoir de plaisir parfait,
parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de
l'inquierude. Il faut prendre garde que son bien
ne déperisse; estre à toute heure sur pié, pour va-
quer à ses procès & à ses affaires: Je laisse à part
mille chagrins, tantost d'un valet de chambre
mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel, ou d'un
Intendant qui vous dérobe; tantost d'un Cui-
siner qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous
fait recevoir un affront en bonne compagnie. En-
fin, dans la maison d'un homme riche, il y a per-
petuellement sujet de crier, & si l'on est pauvre,
c'est encore pis, car on ne sçauoit goûter aucun
plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embar-
ras. Car il trouve toujours la nape mise, sans se
mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les
incommoditez de la pauvreté, ni celles des ri-
chesses, & ainsi il vit dans une parfaite tranqui-
lité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. A peine que tu me le persuades.

SIMON. Dy plustost, à peine que tu ne te
rendes à la verité. Après avoir montré que la

LE PARASITE,

Parasitique est un Art, il reste à prouver que c'est le meilleur; quoy que ce que je viens de dire le fasse assez voir, puis qu'il possède la souveraine félicité, à quoy les autres aspirent. Premièrement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut suer & travailler pour les apprendre; au lieu que celui-cy s'apprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aller triste au festin comme un écolier va à l'école. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à apprendre, mais à exercer; au lieu que celui-cy s'exerce sans peine; il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à sçavoir; mais celui-cy ne coûte rien; & s'il coûte quelque chose, ce n'est pas à celui qui l'apprend, mais à celui qui l'enseigne; car il s'apprend tousjours aux dépens d'autrui. La plupart se fâchent de leur métier, quand ils l'ont appris, & sont tousjours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aisé que quand il exerce le sien, car il n'est pas plus fâché à exercer qu'à apprendre. Aux autres, il faut mille outils; à un Docteur, une infinité de livres; à celui-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnés, qui ne se peuvent ni emporter ni dérober, & qui ne coûtent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Mathématique. Les autres ne trouvent leur salaire qu'après avoir travaillé, encore souvent ne l'ont-ils pas, ou il faut contester pour l'avoir. Celui-cy trouve son salaire dans son travail, & la fin dans son opération, qui est la dernière perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour vivre, & ne se soucie du labour-

OU L'ECORNIFLEUR.

que pour le profit qui luy en revient. Mais l'ecornifleur exerce son art pour son art même, & ne le plaist qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjouissance; mais pour celui-ci il est toujours fêté, & les autres se délassent dans son travail, comme dans la fin du monde, parce qu'on le peut nommer à bon droit le Prince des Arts, parce que la fin des autres est en vain, & la sienne. Les gens de métier sont tous d'écornifleurs à jeun; mais le Parasite ne s'en va s'il n'a mangé, & fait tous les chefs-d'œuvre à table. La plupart des autres ne sçavent travailler qu'en leur boutique, celui-ci exerce par tout, aussi bien aux champs qu'à la ville, étant en repos, comme voyageant, & toujours fort à son aise. Ceux qui mangent chez d'autrui, luy font injure. Icy l'on ne s'en va à personne en mangeant son bien; & si on se s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abject, celui-ci leur exerce; celui-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée par les Philosophes; aussi ne s'exerce-t-il que par des amis, & non par un for ni par un faquin. Mais la fin des artisans sont du dernier ordre, tant qu'ils ne sont que pour l'esprit; & sans cela ils ne seroient pas à si peu de chose. Il y a des gens qui pour apprendre les autres Arts; mais icy on apprend à point, & c'est comme un present du ciel, aussi bien que la Poésie. Pour comble de gloire, le Parasite ne sème ni ne moissonne, & ne vit tout abondamment, comme s'il vivoit au bout du monde.

Triquet d'a. Grands Dieux! comme tu

rage , que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son art pour son art même , & pour le plaisir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjouissance ; mais pour celuy-cy il est toujours feste , & les autres se délassent dans son travail , comme dans la fin du leur ; de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts , parce que la fin des autres est enfermée dans la sienne. Les gens de métier font leurs chef-d'œuvres à jeun ; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé , & fait tous ses chef-d'œuvres à table. La plupart des autres ne sçauroient travailler qu'en leur boutique , celuy-cy s'exerce par tout , aussi bien aux champs qu'à la ville , étant en repos , comme voyageant , & toujours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autrui , luy font injure. Icy l'on ne fait injure à personne en mangeant son bien ; & au lieu de s'en fâcher , on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abjet , aussi bien que leur exercice ; celuy-cy est illustre , & commence par l'amitié , qui est tant vantée des Philosophes ; aussi ne s'exerce-t'il que par des gens de condition , comme je feray tantost voir , & jamais par un sot ni par un faquin. Mais la plupart des artisans sont du dernier ordre , tant pour la condition que pour l'esprit ; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il y a des Maîtres pour apprendre les autres Arts ; mais icy il n'y en a point , & c'est comme un présent du Ciel aussi bien que la Poësie. Pour comble de biens , le Parasite ne sème ni ne moissonne , & trouve tout abondamment , comme s'il vivoit au siècle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux ! comme tu

infaçables de la force & de la multitude de ses raisons, je regrette de ne l'avoir pas esté, & il me prend envie de le devenir.

SIMON. Après avoir montré en general les avantages qu'a cet Art sur les autres Arts, considérons en particulier ceux qu'il a sur les plus illustres. Car ce seroit trop ravaler sa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun ton be d'accord que la Philosophie & l'Eloquence, soit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par dessus tout. Si l'on montre donc la prééminence qu'il a sur elles, les autres luy cèdent aisément. C'est une maxime en Philosophie, que tout ce qui subsiste dans la Nature, est un ; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimerique ; car il y a plusieurs Rhétoriques & plusieurs Philosophies toutes différentes. & c'est un miracle d'en trouver deux semblables ; vû que ce qui est approuvé par les uns, est condamné par les autres. Mais l'Écorniflerie est une par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie, ou chez les Barbares ; car les Parasites suivent par tout de mêmes maximes, & ne sont point comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles sont si grandes, qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUADE. Voilà atlez de raisons ; n'as-tu point d'autoritez & d'exemples, pour prouver une si admirable doctrine.

SIMON. Ouy, & en grand nombre. Premièrement, il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosopher ; au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les jours Parasites.

TYQUADE. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'aies jamais sù la vie des grands Precepteurs du genre humain. Est-ce le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Disciples, qui pour estre longs, n'en font pas des agréables, les ayant portez un jour à Darius, ce Prince le retint à sa table ; si bien que le Philosophe il devint son Parasite. Aristote ne vint au même temps, n'alla-t'il pas en Sicile pour le même sujet ; ou il se montra si excellent en cet Art, que les cuisiniers du Prince venant prendre l'ordre de luy ; & l'on ne les recevoir point, sans son orache. Le divin Platon ne s'en est métié, mais comme les talens sont inégaux, il n'y réussit pas bien & se fit moquer de son art, quoy qu'il retournaît une seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy la fortune choisit de celle de Nicias ; car ils ne furent tous deux en cette Isle.

TYQUADE. Qui est-ce qui dit cela de

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulièrement Aristoxene le Musicien, qui a nommé le Parasite de Nicias, comme Platon le fut d'Arquelaüs, jusqu'à la mort, & d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a point touché cet Art, non plus que les autres. Mais on allegue plusieurs exemples semblables ; mais pour venir au but, si la félicité consiste à avoir ni chaud ni froid, ni foif, ni faim, comme disent quelques Philosophes, le Parasite est tourmenté de ces maux, comme plusieurs autres, qui en sont morts miserablement.

TYQUADE. Acheve de montrer les avan-

LE PARASITE.

incommodables de la force & de la santé.
raisonner regretter de ne s'en point
prendre envie celle de vous.

SIMON. Après avoir montré les
avantages qu'à cet Art il y a de tant
rons en particulier ceux de l'Amour
fices. Car ce seroit trop d'en dire
le comparer aux autres. Comme
que la Philosophie & l'Eloquence
comme Sciences ou Arts, il n'y a
tout. Si l'on montre donc le point
sur elles, les autres sur cela n'ont
une maxime en l'histoire humaine
siste dans la Nature, est un art qui
deux choses n'ont qu'un Etre, c'est
Ya plusieurs Rhetoriques & plusieurs
phes toutes différentes, & c'est à
trouver deux semblables, ou tout au
ve par les uns, est condamné par les
l'ecorniflerie est une par tout le monde.
s'entend pas autrement en Grèce, que
chez les Barbares; car les Parasites
tout de mêmes maximes & de même
les Epicuriens & les Stoïciens, ont en-
mi de la fin ni des principes. Ces deux
si grandes, qu'elles me font oublier
ce n'est point la Sagesse, dont point
qui se termine en elle la fin de tout.
TYQUIADE. Voilà assez d'exemples, pour
point d'autoritez & d'exemples, pour
une si admirable doctrine.

SIMON. Ouy, & en grand nombre.
mon. il n'y a point de Parasite qui ne
Joseph; au lieu qu'une infinité de
deviennent tous les jours Parasites.

TYQUIADE. Comment cela?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais lû la vie
de ces grands Precepteurs du genre humain. Es-
quines le disciple de Socrate qui a fait ces beaux
Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas
moins agreables; les ayant portez un jour à De-
mis le Tyran, ce Prince le retint à sa table; si bien
que de Philosophe il devint son Parasite. Aristipe
qui vivoit au mesme temps, n'alla-t'il pas en Si-
cile pour le mesme sujet; où il se montra si excel-
lent en cet Art, que les cuisiniers du Prince ve-
noient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les re-
cevoit point, sans son arache. Le divin Platon
mesme s'en est mêlé, mais comme les talens sont
divers, il n'y réussit pas bien & se fit moquer de
luy; Et quoy qu'il retournast une seconde fois en
Sicile; il n'y fut pas plus heureux, en quoy la for-
tune a quelque chose de celle de Nicias; car ils
ont échoué tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de
luy?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres,
& particulièrement Aristoxene le Musicien, qui
a esté luy-mesme le Parasite de Néléc, comme
Euripide le fut d'Arquelatis, jusqu'à la mort, &
Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a
fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres.
Je pourrois aleguer plusieurs exemples sembla-
bles, mais pour venir au but, si la felicité con-
siste à n'avoir ni chaud ni froid, ni foif, ni faim,
comme disent quelques Philosophes, le Parasite
n'est pas tourmenté de ces maux, comme plu-
sieurs d'entr'eux, qui en sont morts miserable-
ment.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avan-

pages qu'a cet Art par dessus la Rhetorique & la Philosophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens se font paroistre, la paix & la guerre; considérons premierement celuy-cy.

TYRANDE. Que tu prens un beau champ pour faire eclater la gloire de ton Parasite, & que j'auroy de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes.

Simon. Figure-toy que les ennemis sont en-
trez dans la Province, & que tous ceux qui sont
en âge de porter les armes, ont ordre de marcher
pour leur faire teste. Tout le monde y accourt,
Poëtes, Orateurs, Philolophes, Parasites. Desba-
billons-les pour les mieux considerer, puis-
qu'aussi bien il leur faut vestir leurs armes. Les
uns paroissent secs & décharnez, sans aucune for-
ce ni vigueur. Quelle aparence de les mener au
combat, que pour vivre ils ont besoin de Mede-
cin ? Comment pourroient-ils supporter les durs
travaux de la guerre ? Le Parasite au contraire, se
présente avec un visage vermeil, un œil vif, un
teint frais, un regard furieux : en un mot, robuste
de corps & d'esprit : & tout prest à donner des
coups plutôt qu'à en recevoir. Mais pourquoy le
mettre en peine d'aigreur des marques de la va-
leur des uns & des autres ? Il n'y a jamais eu d'Ora-
teur ni de Philolophe qui ait été à la guerre, qu'il
ne s'en soit repenti. L'Orateur n'avoit garde d'y aller,
puis-qu'il n'avoit pas seulement la hardiëe de
monter sur la Tribune. Quant aux autres, Philippe
n'en a pas si tostôt déclaré la guerre aux Athéniens,
que Demades, Elquinés & Philolote, qui trem-
bloient de peur, luy livrerent leur Patrie. Pour Ly-
corgue, Demosthene, & Hyperide qui parloient à

...qui paroissoient si résolus dans leurs ha-
 bitudes, qui exploit de guerre ont-ils jamais fait
 le premier & le dernier n'olèrent sortir hors des
 murs de leur ville, & ne firent rien que des de-
 marches & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit
 tout à l'enfant, & qui diroit des injures à Phi-
 lippe, avant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en
 son camp, lors qu'il en falut venir aux mains, le
 vainqueur manqua, & il s'enfuit lâchement, &
 ne donna point de bouclier. Ces choses sont publi-
 ques & connues de tout le monde.

Je le ſçay; mais c'eſtoient des gens
qui ſe poyent à parler, & non pas à faire, com-
me les Philoſophes.

Je feray voir que ceux-cy sont
plus braves que les autres, & qu'ils ne cessent
de braver le courage & de resolution. Premiere-
ment, je ne me leuerois donner d'exemple d'un
Philopote qui soit mort l'espée à la main.
Ils n'ont jamais sçû à la guerre, comme
Socrate, Diogene, Cratès, Zenon, Platon,
& Aristote, & toute leur suite; ou ils
ont eu le dos, comme Socrate, qui ayant
résolu de marcher contre les Lacédémoniens,
se perdit cœur à la premiere rencontre, &
fut contraint de venir disputer comme les escoliers à
ceux, que d'avoir à faire aux disciples de Ly-

THOÛADRE. Il est vray que je l'ay leu dans
ces Auteurs, & tu n'encheris pas icy sur
ce. Mais as-tu quelque exemple de la ra-
ison d'un Paillard ?

mon. Si j'en ay? Tous ceux qui ont leu
sçavent que les plus braves Heros se
sont de ce métier-là. Nestor qui n'estoit pas

tages qu'à cet Art par dessus la Raison
Philosophie.

SIMON. Il y a deux temps et le premier
se font paroitre, la paix & la guerre.
premierement celui cy.

TYQUIADE. Que tu prens à dire
pour faire eclater la gloire de nos Rois
J'auray de plaisir à le voir couronner
comme aux Orateurs & aux Philosophes.

SIMON. Fugate-toy que les ennemis
trouvent dans la Province, & que tu sois
en âge de porter les armes, ou que tu sois
pour leur faire teste. Toute ma vie
Poëtes, Orateurs, Philosophes, &c.
billons-les pour les mieux valloir
qu'aussi bien si leur faire valloir
uns paroissent sages & de beaucoup
ce ni vigueur. Quelle apparence
combat, que pour vivre ils ont besoin
cin : Comment pourroient-ils supporter
travaux de la guerre? Le Parasite avoit
présente avec un village vermeil, &c.

reint frais, un regard furieux en un
de corps & d'esprit : & tout prest
corps pût-est qu'à en recevoir. Mais
mettre en peine d'alloquer des maîtres
leur des uns & des autres il n'y a
leur ni de Philosophie qui ait été à
me s'en soit résolu. Socrate n'avoit
puis-cu'il n'avoit pas seulement à
moi sur la Tribune. Quant aux autres
n'en pos si tost de la guerre au
que Les Traces, Esquines & Pericles
bioient de peur, Juy livrerent leur
cui-gue, Demosthene, & Hyperide qui par

haut, & qui paroissent si resolués dans leurs ha-
râgues, quel exploit de guerre ont-ils jamais fait?
Le premier & le dernier n'osèrent sortir hors des
portes de leur ville, & ne firent rien que des de-
crets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit
plus le fanfaron, & qui disoit des injures à Phi-
lippe, ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en
Beocie, lors qu'il en falut venir aux mains, le
cœur luy manqua, & il s'enfuit lâchement, &
abandonna son bouclier. Ces choses sont publi-
ques & connus de tout le monde.

TYQUIADE. Je le sçay, mais c'estoient des gens
qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, com-
me les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux cy sont
plus lâches que les autres, quoy qu'ils ne cessent
de parler de courage & de resolution. Premiere-
ment, tu ne me sçauois donner d'exemple d'un
seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main.
Car, ou ils n'ont jamais esté à la guerre, comme
Antisthene, Diogene, Grates, Zenon, Platon,
Esquines, Aristote, & toute leur suite; ou ils
ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant
eu l'audace de marcher contre les Lacedemo-
niens; perdit cœur à la premiere rencontre, &
aima mieux venir disputer contre ses écoliers à
Athenes, que d'avoir à faire aux disciples de Ly-
corgue.

TYQUIADE. Il est vray que je l'ay leu dans
de bons Auteurs, & tu n'encheris pas icy sur
la verité. Mais as-tu quelque exemple de la va-
leur d'un Parasite?

SIMON. Si j'en ay? Tous ceux qui ont leu
Homere, sçavent que les plus braves Heros se
méloient de ce métier-là. Nestor qui n'estoit pas

moins courageux qu'éloquens, estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une couzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestors ; c'est à dire de Parasites, & qu'avec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idoménée fils de Jupiter l'estoit aussi, au rapport du mesme Auteur.

TYQUADA. Comment le prouveras-tu ?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toujours plein auprès du sien, pour boire lors que le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par là qu'Idoménée bût nuit & jour, mais bien qu'il avoit toujours place à sa table, qui est le propre du Parasite, au lieu que les autres ne s'y oloient mettre si l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combattu contre Hector. Mais il y avoit long-temps que Nestor faisoit ce métier à la table de Céné & d'Exadius, & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUADA. Que tu me plais de n'aleguer point de petits exemples ? Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille, quoy qu'il ne le cedast à pas un des Grecs, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas même à Achille, quand je le voy chasser Hector hors du camp, qu'il avoit forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires, à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmi eux Sarpédon, qui estoit fils de Jupiter ? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul

comme Hector de la main d'Achille, & Achille de la main de Paris : Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait que lâches supplications, comme le Parasite, qui prie Achille de rendre son corps à terre, mais il dit des choses grandes & dignes de la profession, *que s'il s'en fût présentée une auparavant, n'eût-il pas été de semblables, & eût-il eu des succès.*

TYQUADA. Mais on peut dire que c'estoit l'Achille, & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-même le contraire ; car il dit, qu'il luy a fait la cour dès son enfance, & qu'il est le propre du Parasite, & non de l'Achille.

Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son Parasite, il prie qu'après avoir toujours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en même

tombe, en quoy il le traite de compagnon, & non de parasite, & ne se pousse point ailleurs. Aussi Merione estoit le Parasite d'Idoménée, car c'est ainsi qu'on appelle les Parasites, & Homere le compare à

un parasite, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idoménée, & qui est fils de Jupiter.

TYQUADA. Quoy ? ce n'estoit pas le Parasite d'Harmodius, à qui il a fait la cour ?

SIMON. Non, c'estoit le Parasite d'Harmodius, à qui il a fait la cour, & non le Parasite d'Harmodius, à qui il a fait la cour.

Et n'a-t-il pas eu une statue élevée comme luy, pour récompense de sa vertu ?

SIMON. Non, les Dieux mêmes ne peuvent faire honneur aux hommes, que d'en faire leurs statues, comme ils firent à Mino & de Tantalus.

Et nous maintenant nous ne faisons qu'au contraire, nous ne nous mettons qu'à la guerre, & nous ne nous mettons qu'à la guerre.

Et nous ne nous mettons qu'à la guerre, & nous ne nous mettons qu'à la guerre.

comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Pâris : Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches suplications, comme le premier, qui prie Achille de rendre son corps à son pere, mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'en fût présenté à luy auparavant une vingtaine de semblables, il les auroit tous défaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille ; & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-même le contraire; lors qu'il dit, qu'il luy a fait la cour dès son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amy : Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'après avoir tousjours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en mesme tombeau, en quoy il le traite de compagnon, comme il paroît par tout ailleurs. Aussi Merione étoit le courtisân d'Idomenée, car c'est ainsi qu'on apelloit alors les Parasites, & Homere le compare à Mars, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy-même, qui étoit fils de Jupiter. Quoy ! Aristogiton, cet illustre Libérateur des Athéniens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pauvreté ? Et n'a-t'il pas eu une statue d'airain comme luy, pour récompense de sa vertu ? Enfin, les Dieux mêmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Parasites, comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant nôtre Heros à la guerre. Premièrement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne se mette à table, suivant le conteil d'Ulysse, pour acquérir de nouvelles forces, & tandis que les autres tremblent ou cherchent

leurs armes, il est déjà tout prest à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de son corps celui qui le traite, comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avoir pour sien, car il a bonne mine, même dans la mort. Et certes, il seroit beau voir auprès de luy, le corps maigre & défait d'un Philosophe qui ressemble plutôt à un criminel qu'on mène au suplice, qu'à un soldat; Un Etat ne seroit-il pas menacé de sa ruine, qui n'auroit que de tels défenseurs? Voila quels sont les Parasites à la guerre, à comparaison des Orateurs & des Philosophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix, en quoy ils les surpassent, autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement, ils n'ont point de procès pour leurs usures, & l'on ne les entend point crier dans un bateau où ils n'ont que faire, car ils haïssent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Lettres, qui se viendroit présenter contre eux, se feroit moquer de luy. Dans la chasse aussi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un sanglier; car si l'un aiguise les dents contre eux, aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins, qui sont un des principaux exercices de la paix, qui fait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philosophe ressemble à un homme qui vient d'enterrier son pere ou sa mere, tant il est triste & mélancholique. Comparons-les maintenant, dans le reste de leur vie. Le Parasite méprise la gloire, & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philosophes & les Orateurs en sont éperdument amoureux, quoy qu'ils pré-

ter le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, l'Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa science; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & devient souvent un lâche flateur. Quelques-uns courent le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves Grans pour de l'argent. Diray-je les avares dont ils sont tyrannisez? la crainte, la colere, où nostre Parasite est si peu que s'il vient quelquefois à se fâcher, ce n'est qu'à rarement, il fait tire la compagnie, & est agacé même dans sa mauvaie humeur pour la tristesse, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui causent la tristesse, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

Il ne craint rien. Mais la pauvreté ne l'assige-t-elle point? Non, car il ne manque de rien, & ne se dépeut des biens d'autrui, sans quoy il ne se feroit point Parasite; comme on n'appelle point un homme vaillant, qui manque de sagesse & de valeur. Il ne porte point de baston pour se défendre, comme font les Philosophes, parce qu'il a peur de rien, estant à couvert par sa pauvreté; & il n'a pas besoin de la nuit de fermer sa porte, & de se défendre de toutes les frustres, si ce n'est pour s'exempter de payer le veau. Il n'est point accusé de larcin, de crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies. Au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie pour l'Orateur. Que s'il fait quelque méchante action, il est point en cette qualité; au contraire, il la fait avec une si grande gloire, qu'il se vante d'elle, & devient adultere, voleur, & assassin.

éient le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, un Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & devient souvent un lâche flateur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grans pour de l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez? la crainte, l'envie, la colere, où nostre Parasite est si peu sujet, que s'il vient quelquefois à se fâcher, ce qui arrive rarement, il fait rire la compagnie tant il est agreable mesme dans sa mauvaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naistre, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQUIADA. Mais la pauvreté ne l'afflige-t'elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux despens d'autrui, sans quoy il ne seroit pas Parasite; comme on n'appelle point un homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de baston pour se défendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, étant à couvert par sa pauvreté; & il n'a pas besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenestres, si ce n'est pour s'exempter du froid ou du vent. Il n'est point aculé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies; au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'est point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & devient adultere, voleur, & assassin.

ou quelqu'autre chose semblable.

TYQUIADE. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire ?

SIMON. Nullement. Car on voit les uns mourir dans les tourmens, soit des supplices ou des maladies ; mais l'autre meurt tout en riant, & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'avaler du poison.

TYQUIADE. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes ; Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce métier, comme je l'ay montré amplement ? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grans ; car les Grans ne se sauroient passer d'eux, & seroient plus misérables que tu n'imagines les Parasites ; s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur félicité. Ils ne leur servent pas seulement d'entretien, mais de défense. Car il n'est pas aisé de les attaquer, veu qu'ils ne les abandonnent jamais ; ni de les empoisonner, parce qu'ils boivent toujours les premiers, & font l'essay des viandes, sans avoir peur de mourir pour ceux-là qui les font vivre. D'ailleurs, les Grans tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand ; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une personne qui est au dessus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cet Art ne soit arrivé à sa perfection, & que personne n'en ait

été, tant tu en parles pertinemment, & en es si bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoueras que si la profession n'en est honneste, ce n'est le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay déjà dit que le peuple ne fait pas la juste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont appelés par les Poètes les nourrissons des Dieux, comme si on leur donnoit leurs Parasites.

TYQUIADE. Je me rends, & suis entièrement de ta side de la noblesse & de l'antiquité de ce bel art. Je meurs d'envie de l'apprendre dès aujourd'hui, tant je suis convaincu par ces raisons. Je ne sçay point que comme ton premier disciple tu ne feras plaisir à m'instruire : car on dit que les Parasites cherchent toujours davantage leurs propres intérêts.

DES EXERCICES DV CORPS.

DIALOGUE

DIACARIS ET DE SOLO.

Diacaris parle contre la lase & autres semblables exercices, & Solon les defend.

DIACARIS. A Qui en veulent ces jeunes gens, de se coletter, & de donner le croc-en-jambe, ou se vautrer dans la boue comme des porceaux, &

traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoueras toujours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay déjà dit que le peuple ne fait pas la juste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont appelés par les Poètes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUIADES. Je me rends, & suis entièrement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'apprendre dès aujourd'hui, tant je suis convaincu par tes raisons. Je ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prennes plaisir à m'instruire: car on dit que les mères cherissent toujours davantage leurs premiers enfans.

~~~~~

## DES EXERCICES DV CORPS.

### DIALOGUE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

*Anacarsis parla contre la lute & autres semblables exercices, & Solon les défend.*

ANACARSIS. **A** Qui en veulent ces jeunes gens, de se coleter ainsi, & se donner le croc-en-jambe, ou se veautrer dans la boue comme des pourceaux, &

tâcher à se suffoquer & à s'empêcher la respiration. Ils s'huileient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord ; mais tout à coup baissant la teste, ils se font entrechoquer comme des Beliers ; puis l'un levant en l'air son compagnon, l'a laissé tomber à terre par une secousse violente, & se jetant sur luy, il l'empesche de se relever, luy pressant la gorge avec le coude, & l'estreignant avec les jambes ; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étrouffe, quoy que l'autre luy frappe sur l'épaule pour le prier de le lâcher. comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils devoient craindre de s'enduire ainsi de bouë, apres s'estre huilez, & ils me font rire en les voyant échapper des mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la même chose à découvert, horsmis que c'est dans le sable qu'ils se veulent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebatent à coups de pié & de poins, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le fable & le sang, d'un coup qu'il a receu dans la mâchoire, sans que cet homme vestu de pourpre, qui preside comme je croy à ces exercices, se mette en peine de les separer ; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course ; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien sçavoir à quoy tendent toutes ces choses ; & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance à les pratiquer ?

Sauter.

tion. Tu trouves ces costumes étranges, que ce ne sont pas celles de ton pais, comme on en auez plusieurs qui nous semblent exotiques, parce qu'elles ne se raportent pas aux nôtres. Mais si tu demures plus long-temps, tu ne verray lacer & sauter comme nous faisons ces exercices rendent les membres plus forts, & le corps plus vigoureux ; & tous ces coups se donnent & se reçoivent par jeu.

à la fois. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant, si tu viendrois joier à moy de la sorte, veritablement ce n'est pas en vain que les Scythes portent l'épée, mais explique moy un peu tous ces exercices que tu les nommes ainsi.

à ces. C'est icy le lieu des exercices, & le temple d'Apollon le Lycien, dont la statue paroit sur cette colonne, en la posture d'un homme qui se repose sur le coude, ayant la teste appuyée sur la main droite, & tenant de l'autre son arc. Tu ne me vois veautrez dans la bouë ou dans l'eau, comme combattent à la lueur ; les autres qui se battent à coups de pié & de poins, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le combat à l'agilité ; & par tout le vainqueur est couronné.

Combats de corps de pied.

à la fois. Mais encore quel est le prix qu'il y a ?

à la fois. Une couronne d'olivier aux jeux olympiques, de pin aux Isthmiques, une d'hyacinthe à Nemees ; & aux Pythiques des fruits d'olivier. Pour ceux qui se font à la course, on l'honneur de Minerve, on y donne de l'olivier consacré à la Deesse. Quant à ceux qui se battent à la lueur, on y donne de la pourpre & d'argent.

**SOLON.** Tu trouves ces coutumes étranges, parce que ce ne sont pas celles de ton pays, comme vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se rapportent pas aux nôtres. Mais si tu demeures plus long-temps icy, je te verray luter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux; & tous ces coups se donnent & se reçoivent par jeu.

**ANACARSIS.** Mais ce jeu n'est pas fort plaisant & qui se viendrait jolier à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée, mais explique moy un peu tous ces jeux, puis que tu les nommes ainsi.

**SOLON.** C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statue paroît sur cette colonne, en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude, ayant la teste appuyée sur la main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois veautrez dans la boue ou dans la poussière combattent à la lute; les autres qui se frappent à coups de pié & de poing, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le paley, le Pugilar; & par tout le vainqueur est couronné.

*Combats à coups de poins*

**ANACARSIS.** Mais encore quel est le prix qu'il remporte?

**SOLON.** Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Isthmiques, une d'ache à ceux de Nemees; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Athènes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile de l'olivier consacré à la Déesse. Quas-tu à rire? est-ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines?

**ANACARSIS.** Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre lotié pour la magnificence; quoy qu'à dire vray, on pût avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

**SOLOON.** Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

**ANACARSIS.** Il me semble que cela fait partie du suplice, de recevoir des coups devant tout le monde; & je ne voy pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honnestement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amende. Pour moy, j'avouë franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

**SOLOON.** Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu visses toute la Grece assemblee pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage; car la veüe touche beaucoup plus que l'ouïe; & tu serois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la résolution des combatans, sans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

**ANACARSIS.** Dy plutôt que je serois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la récompense; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, sont-ils couronnés?

**SOON.** Non; mais seulement les victo-

**ANARSIS.** C'est encore pis, de tant souffrir pour une récompense incertaine, & dont il y a si peu qui jouissent.

**SOON.** Il semble que tu n'ayes jamais vu une queue bien ordonnée, autrement, tu n'aurois pas ces choses qui remplissent l'amour de l'honneur, & de la vertu, que cela exerce le corps, car l'utilité est icy si petite, quoy que cela ne paroisse pas

**ANARSIS.** Je n'ay quitté mon pais, & traversé les Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre de tes reproches, que je ne sçay point, c'est que j'ay recherché ton amitié: Si tu ne veux entretenir, tu ne sçauras prendre garde à le conter, que je recevray de plaisir.

**SOON.** Il seroit difficile de te dire tout en peu de mots, mais tu apprendras une autre fois nos raisons touchant le service des Dieux, & le règlement politique. Je te diray maintenant ce que j'ay établi ces exercices, pour accoustumer au travail, non pour une simple gloire, mais pour le bien qui leur en revient, à la République.

**ANARSIS.** Que ne proposes-tu donc cela de plus, & non pas des bagatelles?

**SOON.** L'un luit de l'autre, mais nous ne perturbons l'ordre, & parlé premierement de ceux qui se faisoient aux jeux, avant que de la fin pour laquelle on les faisoit. Mais, puis que nous sommes de loisir, il faut de contenter ta curiosité, & de repre-

SOLON. Non ; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant souffrir pour une recompense incertaine , & dont il y a si peu de gens qui jouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais vu de Republique bien ordonnée , autrement , tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour de l'honneur , & de la vertu, pure que cela exerce le corps, car l'utilité est icy jointe à la peine , quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quitte mon païs, & traversé tant de Terres & de Mers , qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches, que je ne sçay point, c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié : Si tu voulois m'en entretenir , tu ne sçaurois prendre tant de peine à le conter, que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles, mais tu apprendras une autre fois nos coutumes, touchant le service des Dieux, & le reste du gouvernement politique. Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour accoutumer la jeunesse au travail , non pour une simple virilande, mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix , & non pas des bagatelles ?

SOLON. L'un suit de l'autre, mais nous nous perverry l'ordre , & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux , avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit ; toutefois , puis que nous sommes de loisir , il est facile de contenter ta curiosité, & de repren-

dre la chose des son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison, & cela m'apprendra une autrefois à ne point parler de ce que je n'entens pas. Mais allons prendre le frais sous ces arbres; car je ne me plais pas comme vous, à estre la teste nue au Soleil, quoiqu'il j'aye quité mon chapeau pour m'accommoder à vos coutumes. D'ailleurs, nous en ferons moins interrompus du bruit des acclamations; Mais d'moy, comment peux-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy far ta teste, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moi.

ques. Car après avoir luté tout le jour au Soleil dans du sable ardent; le chaud ne nous incommoda de plus : Mais alons nous asseoir où tu dis, je t'apprendrai ce que tu desirés, à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles; mais que tu feras tes difficultés par tout, pour ton instruction & pour la mienne. Car je te promets de faire recevoir tes opinions publiquement, & qu'elles sont les meilleures.

elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grans railleurs. Car comment un étranger comme moy, qui n'ay jamais demeuré dans des Estats polissez, pourroit-il faire des legs au plus grã Leg sateur de la Grece? Je ne refuse pas neantmoins de faire mes difficultez, pour m'enclaircir de la verité. Mais puisque nous voyez déjà à couvert; allons nous ailloir sur ces pierres pour estre plus à nostre aise, & dy moy premierement, pourquoy tu as esté ces exercices, & quoy servée à la Vertu tous ces sauts, & toutes ces culbuttes? Je n'auray le reste une autre fois.

DU CORPS. 169  
 Je ne-toy d'être clair & court tout ensemble,  
 mais ceux qui comprennent quelque chose : autre-  
 ment j'auray oublié le commencement, & ainsi  
 de suite à la fin.

— Tu n'as qu'à demander ce que tu  
comprendras pas ; & à m'interrompre, si je m'é-  
carte de l'usage. Car c'est ainsi qu'il le pratique  
à Arcopage, où l'on écoute patiemment les  
conseils, ou les Avocats pour elles, lors qu'ils de-  
mandent renfermez dans leur maniere ; mais  
ils tâchent d'ébranler les passions ; mais  
les bonnes grâces des juges, ou les fait  
pour empêcher que la luttice ne soit sur-  
venue ; & que l'on ne consume inutilement le  
temps ; & ne donne le même droit, pourvu que  
de là, tu me laisses le champ libre pour  
prouver, puis qu'aussi bien nous n'avons que  
deux nous sommes à l'ombre.

... plus que raisonnable, &  
... de m'avoir appris en passant une  
... ton pais, que je trouve fort bonne.  
... & je te donneray bonne audience.  
... juge mis de ta main.

... de l'état d'une République; car  
à te faire mieux comprendre la  
Nous croyons qu'une ville ne compte  
les habitants; c'est pourquoy nous  
plus de soin de leur education, que des  
des fortifications; car en leur ap-  
se fait gouverner, tant en paix  
nous les rendons invincibles,  
Après donc que les enfans  
de d'eux l'aïe de leurs meres, &c

souviens-toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veux qu'y comprenne quelque chose : autrement, j'auray oublié le commencement, avant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas ; & à m'interrompre, si je m'écarte hors de sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere ; mais quand ils tâchent d'émouvoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empêcher que la justice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le mesme droit, pourveu que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'égayer, puis qu'aussi bien nous n'avons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable, & je t'ay obligation de m'avoir appris en passant une coutume de ton país, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te dise quelque chose de l'état d'une Republique ; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans ; c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur education, que des bâtimens & des fortifications ; car en leur apprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cite imprenable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aile de leurs meres, &



qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nostre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre; mais que nous avons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour accroistre nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soutient avec des bastons, & qu'il couvre contre les injures de l'air jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid, & résister aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redresse; on coupe les branches superflues, pour leur faire porter plus de fruit; on oste les bastons & les couvertures, pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmétique & de la Geometrie, après leur avoir appris à lire & à écrire, & nous l'adoucillons par la Musique. En suite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des Grans personnages, qui font naistre en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit, & qui impriment les belles choses, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors... Mais je ne m'aperçois pas que cecy est hors de mon sujet; c'est pourquoy je m'impose silence à moy-mesme, sans attendre la voix de l'huissier, qui sans doute baidoit la veuë de honte, voyant que je m'étois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t'il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui passent sous le

plus choses les plus considerables, pour s'occuper d'autres moins importantes?

ANACARSIS. Pourquoi dis-tu cela?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui est le gouvernement de l'Etat, pour m'occuper des exercices du corps, qui sont beaucoup moins.

ANACARSIS. Mais c'est le but que je me suis proposé, que je ne veux point abandonner, & qui ne peut rompre le fil du discours, ny emporter la memoire. Toutefois, si tu veux, je te dirai quelque chose en passant de ce que tu desirais. Car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Les jeunes gens sont capables de l'admiration, nous leur apprenons les sciences, qui sont proposées pour cela par les grandes lettres, afin que tout le monde sçache; & que leur enseignement ce qu'ils ont à la conversation des Philoosophes, & qu'ils ne s'occupent à bien vivre, & à ne faire que de bons & en suite à regler leurs desirs, & à régler leurs passions; enchaînés, à parler & à se faire leur imprimons aussi l'honneur du monde de la vertu, par des Tragédies & des Comédies, permettant en celles-cy de taxer les vices, & de louer les vertus, tant pour les particuliers que pour l'univers.

ANACARSIS. J'en ay vu joindre aux Rois & aux Princes, qui bailedent à l'impudicité, & prononcent des mots de violence, ne s'égayent pas tant, & sont plus à l'ordinaire; quoy que leurs

lence les choses les plus considerables , pour s'attacher à d'autres moins importantes ?

SOLON. Pourquoi dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Estat, pour m'entretenir des exercices du corps , qui sont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'est le but que je me suis proposé d'abord , que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du discours , ny embarrasser ta memoire. Toutefois , si tu veux , je diray quelque chose en passant, de ce que tu desires sçavoir; car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lors que les jeunes gens sont capables de l'administration des affaires , nous leur apprenons les loix du pais, qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres, afin que tout le monde les puisse lire ; & qui leur enseignent ce qu'ils doivent faire , & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoutons à cela la conversation des Philosophes, qui leur apprennent à bien vivre , & à ne faire tort à personne, & en suite à regler leurs desirs, & à moderer leurs passions ; enfin , à parler & à se taire. Nous leur imprimons aussi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu , par des Tragedies & des Comedies , permettant en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour instruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay veü jouïr aux Bacchanales, où l'on voit les uns monter sur des échafes, & vêtus en Roys & en Princes, qui bâillent avec de grands maïques, & prononcent des mots graves & empoulez ; Mais les autres qui jouïssent les Comedies , ne s'égueulent pas tant , & sont hauffez & vêtus à l'ordinaire ; quoy que leurs

masques soient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuvent la compassion, lors qu'on leur voit traîner leurs cothurnes, qui sont comme des entraves; les autres excitent la risée du peuple, si-tost qu'ils paroissent sur le theatre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques qu'ils représentent d'un ton lamentable, & avec des paroles de même; aidées de la Musique qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nostre sujet, si-tost que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons dépouiller à l'air, pour les accoutumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui préparent le cuir de la sorte, pour le faire plus dur. En suite, nous les exerçons comme tu as veu, en présence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, avec la force & l'adresse, leur apprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme un prelude de la guerre. Que ne feront-ils point étant armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis? Car on ne leur voit point des corps pâles & defaits, ni chargés d'une graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel vice peuvent estre dans les combats, ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussière, & qui pâlisent, en voyant couler leur sang; à demy vaincus, par la seule veuë des Ennemis? D'ailleurs, ces exercices consomment les humeurs superflues, qui causent les sievres & les maladies; & contribuent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien criblé, où il n'y a point d'o-

de & les travaux qu'il souffre, ne le tourmentent pas comme ils l'exercent. Nous les accoutumons aussi à la course, pour les divers emplois de guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faisons courir sur des sables, afin qu'ils soient plus vistes en un ferme & vny. Car on leur propose exprès des courses en ces jeux, pour leur rendre les choses nécessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi pour pouvoir franchir un fossé lors qu'il en a besoin, ou quel qu'autre obstacle qu'on aura sur leur passage; & pour estre plus agiles, nous les commençent d'abord avec des bales de pions à main, & ils s'accoutument pour se fortifier, à lancer un palan, ou à jeter le plus loin qu'ils peuvent un pois, où il n'y a point de rondache. C'est une chose si difficile à tenir. Pour le sable & la poussière, tu te moques, qui sont dans les lieux où on se bat; outre que cela empêche qu'on ne se blesse en tombant, cela apprend à se tenir plus ferme dans les lieux glissans, & rend les véritables exercices plus faciles. Car la peine qu'il y a à couler la sueur sont glisser sur tout lors que l'on se bat. Car on ne trouve après plus de peine à combattre un blessé du combat, ou à enlever un blessé. Pour le sable & la poussière dont on se bat, c'est pour une raison toute différente, de donner plus de prise; outre que cela sert à rafraichir la sueur, & fait qu'on dure plus longtemps au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si-tost. D'ailleurs, en fermant les pores du corps, couverts par la chaleur, on se débarrasse de l'entrée à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On

dure; & les travaux qu'il souffre, ne le tourmentent pas tant comme ils l'exercent. Nous les accoutumons aussi à la course, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vistes en un lieu ferme & vny. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses necessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouvoir franchir un fossé lors qu'il en sera besoin; ou quelque autre obstacle qu'on aura jetté sur leur passage; & pour estre plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des bales de plomb à la main. Ils s'acoutument pour se fortifier, à lancer un javelot, ou à jeter le plus loin qu'ils peuvent un palay, qui est comme une petite rondache d'airain poli, où il n'y a point de prise; de sorte qu'il est mesme difficile à tenir. Pour le sable & la bouë dont tu te moques, qui sont dans les lieux où l'on lute, outre que cela empêche qu'on ne se fasse mal en tombant, cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à cogner un aduersaire en cet endroit, sur tout lors que l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouve après plus de peine à emporter un blessé du combat, ou à enlever un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frote, c'est pour une raison toute differente, afin de donner plus de prise; outre que cela sert à arrester la sueur, & fait qu'on dure plus long-temps au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si-tost. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouverts par la chaleur, oste l'entrée à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On

peut dire aussi que cela sert à nettoyer les ordes comme on é cure la vaisselle. Je te demanderois volontiers, si tu aimerois mieux avoir le corps blanc & effeminé, comme ceux qui ne sont pas accoustumés au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices servent à bannir l'oisiveté, qui relâche les forces du corps & de l'esprit, & qui rend les hommes paresseux & mutins; si bien qu'ils sont nécessaires en temps de paix, & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez-vous au combat ainsi pondreux & huileux ? Et appréhendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la boue ? Vos corps ainsi noircis au Soleil, sont-ils à l'épreuve de leurs armes, & prenez-vous ces grands maillots de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement ? Prenez garde que ces exercices ne consomment en vain votre force & votre vigueur, & que ce ne soient plutôt des passe-temps de gens oisifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque javalot sans pointe, mais en combattant tout de bon, avec l'épée & le bouclier, couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où je vous voy, vous subsistez plutôt par quelque faveur divine, qu'autrement, puis que je n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuir tous vos Athlètes derrière les piliers & les statues qui embellissent ces portiques, & pour faire pâlir leur courage. En un mot, une longue paix vous a rendus

incapables de soutenir le visage de votre ennemi.

Demander. Je ne voy point que l'on s'y exerce. Demandez-le aux Thraces, qui nous ont vaincu & nous ont attaqué sous la conduite d'Euclide, & aux Amazones avec leur Reyne Hippolyte. Je ne voy point que nous nous exerçons tout nus, comme ils le font pas tout nus à la guerre, & passons nos exercices, à celui des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce. Tu le verras, si tu y demeures plus longtemps, & je te monsterreray tout nostre armée en guerre avec nostre Cavalerie, qui fait le quart des habitants. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare, d'aller armé en temps de paix; pourquoy il n'est pas permis de porter une armure de cuir.

Cela est bon pour vous, qui estes toujours en vagabond, & expolez aux courses & aux combats de vos ennemis, & qui n'etes pas seulement en sécurité parmi vos Citoyens, comme les autres hommes par le moyen des loix & de la police.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain vos forces, au lieu de les employer à la guerre ?

Le corps n'est pas comme un Vaisseau qui se corrompt, au contraire, ses forces s'accroissent par le travail, & lors qu'il est exercé, il en devient plus robuste; car il languit dans l'oisiveté, comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes vos questions, mais je voudrois pour le moins, que vos exercices fussent des images de la guerre, & que l'on le battit tout de bon l'épée à la main.

incapables de soutenir le visage de vostre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reyne Hipolite. Car quoy que nous nous exerçons tout nuds, nous n'alons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices, à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si j'av couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long-temps, & je te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous, qui estes toujours errans & vagabons, exposez aux courses & aux embûches de vos ennemis, & qui n'estes pas seulement en seureté parmy vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain ses forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'est pas comme un Vaisseau sujet à tarir; au contraire, ses forces s'accroissent par le travail, & lors qu'il est exercé, il en devient plus robuste; car il languit dans l'oïveté, comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez; mais je voudrois pour le moins, que ces exercices fussent des images de la guerre & qu'on se battit tout de bon l'épée à la main,

au lieu de s'amuser à donner le croc-en-jambe à son compagnon.

SOLON. Il seroit trop cruel de se tuer, seulement pour l'exercice, & de priver l'Estat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons services dans l'ocasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur, je ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en presence de ses citoyens, & de recevoir des loüanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penses-tu que ces acclamations excitent de courage dans la jeunesse, & qu'elles alument dans leur cœur de desir d'honneur & de gloire? Que ne feroient point pour la défense de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour vne branche d'olivier? D'ailleurs, à se montrer ainsi nud aux yeux des autres, on en a plus de soin d'entretenir sa force & sa vigueur.

Que dirois-tu, si tu voyois jouër publiquement des coqs & des cailles, avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veüe de ces petits animaux, qui combattent pour la gloire jusques au dernier soupir de leur vie, ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir après une bale qu'on jette au milieu de l'Amphitheatre, ou se partager en deux bandes dans un lieu qui est enfermé d'eau, & s'entrepuiller jusqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon soit enfoncé ou reconnu jusques-là? Mais tu seras bien plus étonné, lors que tu verras fotticter les jeunes garçons jusqu'au sang sur l'autel de Diane, en la presence de leurs peres & de leurs meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur; afin que s'ils venoient jamais à

être entre les mains de leurs ennemis, la peur leur fût si faire de lâche ni d'indigne de leur sein. Plusieurs donc meurent sous les coups de l'ennemy pour ne point trahir leur gloire; & on leur érige des statues publiques pour recompense. Mais Lyscurge se faisoit-il soier, comme cela, quand il estoit jeune, pour s'en donner la vertu; ou s'il a introduit ces coutumes à un âge qui le mettoit hors de danger? SOLON. Il est vray qu'il estoit déjà vieux, mais il demeure long-temps en Crete, pour apprendre de celles de Minos; qui estoient estimées les meilleures.

LYSCURGE. Si ces coutumes estoient bonnes, pourquoi les as-tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pays.

LYSCURGE. Ce n'est pas cela; mais tu as vu qu'il estoit ridicule de se faire du mal, & d'empêcher d'en avoir, & pour une douleur si incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas souffrir. Si je me trouve jamais à ces jeux de Lacedemone, je t'assure que j'en aurai mon soul, & que je diray bien des injures à ces boureaux, qui traitent des enfans de leur maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislateur, à mon avis, auroit besoin d'un peu d'eleve pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un si grand homme; quand tu seras à Sparre, on ne manquera pas de t'en faire là-dessus. Mais après t'avoir appris ces coutumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est temps de te demander les tien-

tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fist rié faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foiet, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statuës publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il foietter, comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu; ou s'il a introduit ces couëtumes en un âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il estoit déjà vieux, lors qu'il les a établies. Car ce ne fut qu'après avoir demeuré long-temps en Crete, pour apprendre celles de Minos; qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces couëtumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pays.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empêcher d'en avoir, & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone, je t'assure que j'en riray tout mon soul, & que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislatteur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'elebore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là-dessus. Mais après t'avoir appris nos couëtumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est temps de te demander les tien-





très importantes. Car tout le país est environné de grands fleuves, dont le nom mesme fait horreur. Le Styx, le Phlegéon, le Cocyte, sans parler d'Achéron, qui est un grand marais tout à l'entree, qui exhale une vapeur si grossiere, que les ames mesmes des oiseaux ne sçauroient voler par dessus. On trouve d'abord à la décente, une porte de diamant gardée par Eaque, le cousin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbere, qui est un chien à trois têtes, qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au de-là du marais est un grand pré d'Asphodele, à travers lequel passe le fleuve d'Oubly, qui est le mortel ennemy de la memoire, si l'on en veut croire ceux qui en sont revenus, quoy qu'il soit assez étrange, comme ils ont pû s'en souvenir, après en avoir bû, & conter toutes ces choses, qu'on ne fait que par leur rapport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine; l'une fille de Cérés, qui a esté enlevée & emmenée là par force; & l'autre frere de Jupiter, qui a eu cet Empire pour son partage; & se nomme Pluton, qui signifie Richesse, à cause qu'il est riche en morts, comme m'a dit un homme qui le pensoit bien sçavoir. Il a pour ministres les Peines, les Terreurs & les Furies, sans parler de Minos & de Rhodamante, tous deux Candios, qui rendent la Justice tres-severement. Pour Mercure, il n'est là que comme un oiseau de passage. Les gens de bien sont envoyez aux Champs Elisées qui est un lieu de delices; & les méchans, en des cachots eternels, où ils sont gênez & tourmentez; les uns dans le feu, les autres sur des gibets ou sur des roües. Celuy-cy pour son supplice,

*Horreur,  
feu,  
plaintes,  
&c.*

traîne un rocher, ou puité de l'eau dans une cruche percée; cét autre est rongé d'un Vaurour, qui meurt de soif, sans pouvoir le desalterer, quoy qu'il soit dans l'eau jusqu'au cou. Le reste qui n'a fait ni bien ni mal, se promene dans le pré que j'ay dit, où il est nourri des viandes qu'on porte aux morts, & des éfusions que l'on fait sur leurs sepulchres; quoy qu'après tout, ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pauvres gens qui n'ont ni parens ni amis, courent fortune là bas de mourir de faim, parce que personne ne les assiste. Ces choses & autres semblables, ont tellement pris creance parmy le peuple, qu'on

*Obole, qui est un sou mar-  
qué.*

met une piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; sans considerer si c'est une monnoye qui ait cours dans le païs; joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renvoyer icy. Après cette ceremonie, on lave le corps du défunt; comme s'il n'y avoit point d'eau là bas, ou qu'il dût assister à quelque festin en arrivant; Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ses plus beaux habits, soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de sanglots, pour repondre à un Maître de ceremonie qui preside à l'action, & qui rapporte d'un ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie. Les uns donc s'arrachent les cheveux, les autres se frappent l'estomac, on s'gratignent le visage. Il y en a qui déchirent

les habits, & qui mettent de la poussiere sur les visages, ou qui se couchent par terre, & se battent contre les murailles; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande; Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent, il est assis en quelque lieu éminent, lavé, acrotyé, paré & couronné, comme s'il vouloit aller en campagne. En suite, son pere ou la mere s'il en a, vient de la troupe & le viennent embrasser, & les lamentations si ridicules que cela seroit à peine de le faire crever de rire, s'il avoit quelcunement. Car ils luy diront, par exemple, mon cher fils, pourquoy es-tu mort? c'estoit à toi d'aller le premier; Tu as esté bien pris sur le pied, & cueilli en la fleur de ton âge; sans que tu n'eusses le mariage, & sans avoir laiffé des enfans pour te succéder. On ne te verra plus jolier avec tes amis & camarades, ni boire & manger avec eux; c'est ainsi qu'il parle, comme si l'on avoit de la verve là bas, & qu'on dût mourir de la faim d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leur pere, égorgent leurs chevaux & leurs esclaves, pour les aller servir en l'autre monde, & qui ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus précieux. Cependant, tout ce que ces gens là disent, n'est que pour les morts. Les uns se leussent quand ils crieroyent dix fois plus haut; d'autres se leussent quand ils se feroient de parler tout seul, pour le penser sans le dire; Si bien qu'il ne s'en trouve que ce soit par costume, ou pour les besoins de la peur qu'on ne les croye sans amitié, & sans amour pour leurs proches. Car du reste, ils

leurs habits, & qui mettent de la poussière sur leurs testes, ou qui se couchent par terre, & se heurtent contre les murailles; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande; Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent, il est placé en quelque lieu éminent, lavé, nettoyé, parfumé & couronné, comme s'il vouloit aller en compagnie. En suite, son pere ou sa mere s'il en a, sortent de la troupe & le viennent embrasser, avec des lamentations si ridicules, que cela seroit capable de le faire crever de rire, s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront, par exemple, d'une voix dolente, & d'un ton lugubre; Ha! mon cher fils, pourquoy és-tu mort? c'estoit à moy d'aller le premier; Tu as esté bien pris sur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge; sans avoir goûté des plaisirs du monde, & des douceurs du mariage, & sans avoir laissé des enfans qui te ressembloient. On ne te verra plus jolier avec tes petits camarades, ni boire & manger avec eux; c'est ainsi qu'il parle, comme si l'on avoit besoin de vivre là bas, & qu'on dût mourir de faim, faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, égorgent leurs chevaux & leurs esclaves, pour les aller servir en l'autre monde, & brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus précieux, comme si cela leur devoit être fort utile. Cependant, tout ce que ces gens là disent, ce n'est, ni pour les morts, qui ne les sçauroient entendre, quand ils crieroient dix fois plus haut; ni pour eux-mêmes; car il suffisoit de parler tout bas, ou de le penser sans le dire; Si bien qu'il ne reste, sinon que ce soit par costume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye sans amitié, & sans sentiment pour leurs proches. Car du reste, ils

ne savent ni où le défunt est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort : Au contraire, tout bien considéré, ils trouveroient peut-estre qu'il luy estoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire : Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moy, qui suis plus heureux que vous ? Voudriez-vous que j'eussé vescu iusqu'à un âge décrépit, pour estre à charge à mes amis & à moy-même, & en risée aux autres, après avoir perdu tous les sens, & souffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrettez de ce que ie ne pouray plus ni manger ni boire ; Mais n'est-il pas plus avantageux de n'avoir plus besoin de boire ni de manger ? Vous seriez donc mieux de crier ; Ha ! mon fils, Tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie ; Tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaud, de soif ni de faim ; Tu n'aprehenderas plus les menaces d'un tyran, ny les embûches d'un ennemy ; tu ne seras plus tourmenté des passions, ni trauaillé des débauches de la jeunesse ; & ne craindras plus les douleurs ni les ennuys de la vieillesse. Ces plaintes, à vostre avis, ne seroient-elles pas plus iustes, & moins ridicules ? Il pourroit encore ajoûter ; Est-ce que les ténèbres où ie suis vous font peur, & que vous aprehendez que ie ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulchre ? Mais vn mort n'a rien à craindre, puis-qu'il ne sauroit plus mourir ; & mes yeux pouris ou brûlez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand ie serois miserable, à quoy me seruiroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnés contre l'estomac, à la cadence des instrumens, & cette tombe couronnée, & ces étutions & ces lamentations des femmes ? Croyez-vous que

ou, d'un  
delant se

vous repandez de l'eau iusqu'aux yeux, & qu'il soit encore bon à boire en l'autre vie ? Car pour les bestes que vous brûlez en sacrifice, ne partie s'en va en fumée ; & le reste de ces cendres, qui seroit un toit mauvais aliment, y a donc long-temps qu'il me prend en pitié, & dont vous m'avez embeguiné, m'en emparent. Si le mort se flusteroit, à vostre avis, n'aurait-il pas plus de raison de dire cela, que les paillardes qui pleurent n'en ont de dire ce qu'ils disent. Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts qui sont sensibles par tous ; mais les sensibles sont éternelles, selon les diuertes nations. Les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les mangent ou les mangent. J'ay assisté à des enterremens en Egypte, où l'on les place au bout d'un carreau de son pere ou de la mere, pour leur faire usage. Pour les monumens, les colonnes, les pyramides, y a-t'il rien de plus ridicule & de plus inutile ? Il y en a qui ont des yeux à la memoire du défunt, & qui ont des oraisons funèbres sur son sepulchre, comme si l'ame devoit seoir là bas de certifier & de confirmer la vie & la mort. Après tout cela, on se rassure, où les amis vous consolent & vous encouragent à manger. Jusques à quand, ditent-ils, pleurez-vous pour vn mort ? Vous ne le rattraperez pas en vie par vos larmes. Vous voulez faire mourir pour de le perir vos amis, & vous voulez faire mourir vos enfans orphelins ; Il faut pour le moins que vous sachiez que ce ne seroit que pour faire mourir le mort. A la fin vous vous laissez vaincre par beaucoup de résistance, quoy que vous

ce vin que vous répandez, descende iusqu'aux enfers, & qu'il soit encore bon à boire en l'autre monde ; Car pour les bestes que vous brûlez en sacrifice, vne partie s'en va en fumee ; & le reste n'est que cendres, qui seroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites ; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empêche. Si le mort ressuscitoit, à vostre avis, n'auroit-il pas plus de raison de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils disent ? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui sont semblables par tout ; mais les sépultures sont différentes, selon les diuerses nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les embaument ou les mangent. J'ay assisté à des festins en Egypte, où l'on les place au bout de *Squelette,* la table ; & quelquefois vn homme par nécessité, *corps sec,* preste la carcasse de son pere ou de la mere, pour *ché.* servir à cet usage. Pour les monumens, les colonnes, les inscriptions, & les pyramides, y a-t'il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui célèbrent des jeux à la memoire du défunt, & qui font des oraisons funébres sur son sepulcre, comme si cela luy devoit servir là bas de certificat & d'attestation de vie & mœurs. Après tout cela, on traite l'assemblée, où les amis vous consolent & vous convient à manger. Jusques à quand, disent-ils, voulez-vous pleurer vn mort ? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour desesperer vos amis, & laisser vos enfans orphelins ; Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre apres beaucoup de resistance, quoy que vous

# 184 L'ORATEUR RIDICULE.

mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. Voilà une partie des choses qu'on fait dans le déuil, & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaise coutume, que par une fausse opinion que la mort est un mal.

## L'ORATEUR RIDICULE

*C'est proprement une Satyre contre quelques particulariers qui l'avoient offensé, qu'il traite de ridicule, prenant le contre-pied de la véritable Eloquence, pour décrire la sienne.*

**I**E te louë, mon fils, d'avoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus divin, que de sçavoir gouverner les Hommes, & les regir par le discours, & de se faire obéir sans garde ni sentinelle? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de temps & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entreprise; au contraire, il faut réveiller tes forces, pour vaincre les difficultés qui se présentent; & considerer combien de gens se sont rendus illustres par là, qui n'estoient rien auparavant. D'ailleurs, je ne te conduiray pas par un chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agréables valons, où tu trouveras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promesses sont grandes, mais véritables; car si Hésiode pour avoir maché quelques feuilles de laurier sur la montagne d'Helicon, de simple berger, devint grand Poëte, pourquoy l'Eloquence coûtera-t-elle

# L'ORATEUR RIDICULE.

à acquiescer, veu qu'elle le cede beaucoup à l'Esprit, tant pour la grandeur des figures, que pour la majesté de l'expression; Il faut que, se tenant à ces propos, ce qui arriva à Alexandre, lors qu'il fit la journée d'Arbelles, il se vit maître de l'Asie. Car comme il vouloit établir des Couriers pour porter ses ordres plus promptement, & se faire avertir plutôt de ce qui se passoit dans son Empire; un marchand Phenicien lui proposa de percer quelques montagnes, pour faire le chemin de Perse en Egypte, qui estoit plus court, & où l'on ne pouvoit aller qu'avec beaucoup de temps & de peine, à cause des grands dangers qu'il falloit prendre. Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord, qui ne le sont pas en effet, Alexandre ne goûta pas cette proposition; mais il fut pressé de donner ordre aux Phéniciens d'Egypte; mais l'expérience a fait voir qu'il estoit tres-bon. Ne rejette donc pas l'avis, & sage aux dépens d'Alexandre, croy que tu pourras faire traverser sans peine tous les pays qui sont sur le chemin de l'Eloquence, en peu de temps par un grand Orateur. Mais pour te décrire premièrement le pais où tu dois aller, & t'en dresser la figure. L'Eloquence habite dans une haute montagne, dans une pompe & dans une cour extraordinaire; car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la noblesse & les richesses, sans parler des loiances, des applaudissemens, qui l'environnent, & qui la suivent. Elle est assise sur un trône, & a devant elle tant de petits Cupidons, ou comme ces dieux qui se joient autour du Nil; si jamais tu es venu comme on le peint monté sur un crocodile, ou sur un cheval marin. Imagine-toy que tu

se plus à acquérir; veu qu'elle le cede beaucoup à la Poësie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majesté & l'expression; Il faut que je te conte à ce propos, ce qui arriva à Alexandre, lors qu'après la journée d'Arbelles, il se vit maistre de l'Asie. Car comme il vouloit établir des Couriers par tout pour envoyer ses ordres plus promptement, & estre averty plûtoſt de ce qui se passoit dans son Empire; un marchand Phenicien luy proposa de percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perse en Egypte, qui estoit fort long, & où l'on ne pouvoit aller qu'avec beaucoup de temps & de peine, à cause des grans détours qu'il falloit prendre. Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord, qui ne le sont pas en effet, Alexandre ne goûta pas cét avis, quoy qu'il fût pressé de donner ordre aux affaires de l'Egypte; mais l'experience a fait voir depuis qu'il estoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & sage aux dépens d'Alexandre, croy que je te puis faire traverser sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais je te veux décrire premieremēt le país où tu dois aller, & t'en dresser la figure. L'Eloquence habite sur une haute montagne, dans une pompe & une majesté extraordinaire; car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puissance & les richesses, sans parler des loüanges & des applaudissemens, qui l'environnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui se joient autour du Nil, si jamais tu l'as veu comme on le peint monté sur un crocodile ou sur un cheval marin. Imagine-toy que tu

On, trad.  
uerrero



# 186 L'ORATEUR RIDICULE.

es l'un des courtisans de cette Belle, ou plutôt l'un de ses galans qui la recherche en mariage, pour jouir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu approcheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veüe du rocher d'Aorne; car elle est ceinte tout autour de roches afreufes. Mais enfin, après avoir bien tourné, tu trouveras deux chemins, l'un qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthène & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant désert, & tout couvert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si mal-heureux que de prendre le premier, pour n'avoir découvert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car ie croyois le Poëte, qui dit, Que les biens proviennent des maux, & que les roles se cueillent sur des épines; mais j'ay trouvé au contraire, que plusieurs ont aquis beaucoup d'estime & de reputation, sans iamaïs avoir travaillé; & qu'ils triomphent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour avoir seu bien choisir d'abord. Je say bien que du commencement tu ne sauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de résolution pour quitter la trace des anciens, & estant charmé d'autre costé, par l'invention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, un homme fort robuste, mais d'une mine grave & seure, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosthène, & te dira que si tu le quittes, tu tomberas dans des abîmes & des précipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont

# L'ORATEUR RIDICULE.

tes & nerveuses, & où tous les pas sont marqués, & te dira que tu ne peux réussir autrement, que par ce chemin, où tu prétens, qu'après beaucoup de temps & de peine; ce qui te desesperera d'abord, & ne parlera que de lustres & d'olympiades, de mois ni d'années; & ne te demandera rien, mais pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux rêveur avec sa mine regrettée, qui ne te proposera pour exemples que des héros & de vieilles Pancartes, sans considérer que cela estoit bon sous le regne de Philippe d'Alexandre, dont la puissance estoit formée à la Grece; mais que nous jouissons maintenant d'une paix profonde, & sommes assez fiers de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu veux croire, tu quitteras ce bon-homme, & tu iras chercher un autre chemin, par où tu n'arriverois que par un chemin raboteux, & prendras l'autre qu'on a découvert pour peu, qui est plus aisé & plus batu. Tu trouveras l'entrée un homme de bonne mine, vestu de soie, avec une contenance lascive, & un air débauché, qui te conviera à le suivre, en se tenant la tête du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheveux. Prends garde de ne le pas suivre, car c'est un trésor qui s'offre à toy, & le nom d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je; car pas plus tôt ouvert sa bouche de roses, que tu es charmé de la douceur de son Eloquence, & tu vois qu'il n'est nourry que de Nectar & d'ambrosie. Si tu le suis, tu deviendras en peu de rien tres-célèbre, & comme luy, tu seras dans les assemblées. Tu ne manqueras point d'ajouter foy à ses préceptes; mais car mieux les entendre de sa bouche, de peur que ne les puisse rapporter si bien que luy.

mâles & nerveuses, & où tous les pas sont mar-  
 qués; & te dira que tu ne peux réüssir autrement,  
 ni arriver où tu prétens, qu'après beaucoup de  
 temps & de peine; ce qui te désespérera d'abord,  
 car il ne parlera que de lustres & d'olympiades,  
 & non de mois ni d'années; & ne te demandera  
 pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà  
 ce que te dira ce vieux rêveur avec sa mine re-  
 frognée, qui ne te proposera pour exemples que  
 des morts & de vieilles Pancartes, sans considé-  
 rer que cela estoit bon sous le regne de Philippe  
 & d'Alexandre, dont la puissance estoit formi-  
 dable à la Grece; mais que nous jouissons main-  
 tenant d'une paix profonde, & sommes aussi  
 éloignés de leurs mœurs que de leurs temps. Si  
 tu me veux croire, tu quitteras ce bon-homme, &  
 son chemin raboteux, par où tu n'ariverois que  
 bien tard, & prendras l'autre qu'on a découvert  
 depuis peu, qui est plus aisé & plus battu. Tu trou-  
 veras à l'entrée un homme de bonne mine, vestu  
 à la mode, avec une contenance lascive, & un  
 port éfeminé, qui te conviera à le suivre, en se  
 gratant la teste du bout du doigt, & passant sa  
 main dans ses cheveux. Prends garde de ne le pas  
 rebuter, car c'est un trésor qui s'offre à toy, & le  
 favori d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je;  
 il n'aura pas plutôt ouvert sa bouche de roses, que  
 tu seras charmé de la douceur de son Eloquence,  
 & jureras qu'il n'a esté nourry que de Nectar &  
 d'Ambrosie. Si tu le suis, tu deviendras en  
 moins de rien tres-célebre, & comme luy, tu  
 regneras dans les assemblées. Tu ne manqueras  
 donc point d'ajouter foy à ses préceptes; mais  
 il vaut mieux les entendre de sa bouche, de peur  
 que je ne les puisse rapporter si bien que luy.

Il te dira d'abord avec vn souris, en passant la main sur ton front, & radoucissant la voix; Est-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a enuoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il en uoyoit autrefois Chéréphron vers le plus grand des Philosophes; ou si vous y avez esté conduit par la foule, & porté sur l'aile de la Renommée. Mais quoy qu'il en soit, je vous feray voir que j'ay le mesme avantage sur les autres, que la trompette a sur la flûte, & la cigale sur les abettiles; car il parle de soy avec grande modestie. Pour devenir donc Orateur, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à suivre mes pas, & à faire ce que ie vous diray. Premièrement, ie me moque du savoir & de l'estude; l'Eloquence est quelque chose au delà, & il n'est pas si necessaire d'estre sçavant que d'estre hardy, & bannir cette force puer, qui donne mauuaise opinion de soy. En second lieu, pour estre bon Avocat, aussi bien que bon Courtisan, il faut estre un peu effronté, & se souvenir que la resolution n'est guère plus nécessaire à la guerre qu'au bareau. Car pourveu que vous parliez d'un ton de commandement, & que vous ayez la démarche fière, l'habit magnifique, la suite de mesme, il faut croire que tout ira bien. Après avoir eu soin de son habit & de sa mine, il faut toujours tenir à la main un liure, comme si l'on étudioit quelque chose, quoy qu'on ne fasse rien moins que cela; Avoir à commandement de beaux mots, & des phrases à la mode, pour se faire admirer; En faire mesme de nouvelles, sans se soucier de celui qui dit à l'Empereur qu'il n'avoit pas droit de faire un mot. Que si on les rebute, ou quelqu'autre chose semblable que vous voudrez introduire,

Soyez.

ne manquez pas d'avoir tout prest le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriser. Quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste, ne manquez point à l'Eloquence froide & surannée de Platon, d'Alcraze, & de Demosthene; ne mettez toujours devant les yeux celle des autres, qui est plus mignarde & plus polie; & si on vousandra haranguer, ne soyez point en peine de traiter vostre sujet; mais parlez incontinent de tout, sans avoir égard à l'ordre de la maniere. C'est assez que vous ne demeuriez court. Sur tout, ne manquez pas dans vos discours d'aligner les costumes des Indes ou d'Egypte; car c'est le moyen de se faire admirer; & de se faire toujours à la bouche Marathon & Cythere. Prenez le mont Athos, enchaînez l'Helios, obscurcissez le Soleil des flèches des Perses, aridez les fleuves de leur multitude, pour ardeur les herbes, soutenez Leonidas, lisez les canchans sanglans d'Ochryade. Ne parlez que de sang, d'Artemide & de Placées; Enchaînez ces beaux mots & ces belles phrases, & parlez, comme autant de pierres précieuses. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque sereton ou quelque exclamation. Repetez souvent, Magnifique, d'un ton harmonieux & musical, & en parlant, frappez-vous sur la cuisse, & marchez en marchant; parlez en chantant, & vous la resse & aux autres, à force de chanter. Que si l'on vous sifflé, ou qu'on ne vous écoute pas, rabrouez les auditeurs, & faites ceux qui voudront sortir. Reprenez toutes les choses de leur origine, & remontrerez, & remontrerez à la guerre de Troie, & au déclin de l'Education. Car peu de gens apercevront

Cher il-  
lustrer de  
l'histoire  
Grecque.

ne manquez pas d'avoir tout prest le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriser, quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste, ne vous amusez point à l'Eloquence froide & surannée de Platon, d'Isocrate, & de Demosthène; mais ayez toujours devant les yeux celle des modernes, qui est plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne soyez point en peine de traiter vostre sujet; mais parlez indifferemment de tout, sans avoir égard à l'ordre ny à la matiere. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout, ne manquez pas dans Athènes d'aleguer les coûtumes des Indes ou d'Egbatane; car c'est le moyen de se faire admirer. Ayez toujours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaînez l'Hellespont, obscurcissez le Soleil des flèches des Perses, tarissez les fleuves de leur multitude, poursuivez Xerxes, soutenez Leonidas, lisez les caractères sanglans d'Ochryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artémise & de Platées: Enchassez par tout ces beaux mots & ces belles phrases dont j'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque serment ou quelque exclamation. Repetez souvent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frappez-vous sur la cuisse, tarez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teste & aux autres, à force de crier. Que si l'on vous siffle, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabrouiez les auditeurs, & arrestez ceux qui voudront sortir. Reprenez toujours les choses dès leur origine, & remontez, s'il se peut, iusqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apercevront

*Choses illustres de l'histoire Grecque.*

vos défauts, & ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie, & vous aurez toujours l'approbation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merveilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne de l'admiration, ou sert d'excuse; au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé: C'est pourquoy je vous déconseille la méditation, tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis mènent du bruit, ou qu'ils fassent quelqu'autre chose, pour avoir le temps de songer à ce que vous avez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir une cabale, qui rabille nos défauts & célèbre nos avantages, & qui nous applaudisse à la fin, pour servir d'exemple aux autres, & nous accompagner en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-même de célébrer vos loüanges, & quand vous aurez harangué, raportez les plus beaux endroits de vostre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuera le plus à vostre gloire, c'est de n'estimer que soy-même; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arrivez toujours le dernier dans une assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer; & tandis que chacun est en atente, dites quelque chose qui fasse dresser l'oreille aux assistants, & prendre créance à celui qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas, ni se lever qu'une ou deux fois, pour ne point remonigner trop d'action. Il se faut toujours mo-

quer que les autres disent; car il y a mille manières de médire, pourveu que la calomnie soit usée, & qu'on ait de l'audace & de l'allure pour la débiter. Voilà ce qu'on doit faire; & tandis qu'en particulier on passe le temps aux jeux & la débauche, en feignant d'attendre quelque bonne fortune, & tâchant de se mettre bien avec les Dames; car c'est le moyen de la réparation. Si vous vous occupez de bonne-heure à toutes ces choses, vous réussirez parfaitement; & il n'est pas besoin de ce qui vous en reviendra. Car vous savez que j'étois, & ce que je suis devenu; & que j'ai né de bas lieu, & que j'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelquement que j'avois, & en suite par les grâces d'une vieille dont la faim me faisait oublier les caresses agréables, quoy qu'elle eût quatre dents, encore estoient-elles ornées des filets d'or. Cependant, j'ay pu m'enrichir, sans un coquin de valet, qui m'a d'abord acheté du poison, pour m'en empoisonner. Elle me chassa donc honteusement, & me réduisit à faire le métier d'Aron, le moyen duquel je subsiste, en faisant d'avoir connoissance avec les Juifs, & en faisant mes parties. Car quoy que je sois méchant, passer pour un méchant homme, c'est toujours à me faire craindre, & empêcher qu'on ne s'ose attaquer à moy. Du reste, bien que je remporte pas souvent la victoire, & que je ne sois pas d'orée; ma porte de festons me maintient ma réputation, & tromper ceux qui ne voient rien. Voilà l'Eloquence que je vous propose, & que je suis un vivant exemple,

quer de ce que les autres disent ; car il y a mille occasions de médire , pourveu que la calomnie soit délicate, & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la débiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on passe le temps dans les jeux & la débauche , en feignant toujours d'avoir quelque bonne fortune , & tâchant de se mettre bien avec les Dames ; car cela sert à donner de la réputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses, vous réiussirez parfaitement ; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reviendra. Car vous sçavez ce que j'estois , & ce que je suis devenu ; Comme je suis né de bas lieu , & que j'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que j'avois , & en suite par les bonnes graces d'une vieille dont la faim me faisoit trouver les caresses agreables , quoy qu'elle n'eust plus que quatre dents, encore estoient-elles arrachées avec des filers d'or. Cependant , j'aurois esté son héritier , sans un coquin de valet, qui m'acusa d'avoir acheté du poison , pour m'en défaire plustost. Elle me chassa donc honteusement , & me réduisit à faire le métier d'Avocat , par le moyen duquel je subsiste , en faisant semblant d'avoir connoissance avec les Juges , & trahissant mes parties. Car quoy que cela me fasse passer pour un méchant homme, cela sert toujours à me faire craindre , & empêche qu'on ne s'ose ataqer à moy. Du reste, bien que je ne remporte pas souvent la victoire, je ne laisse pas d'orner ma porte de festons pour entretenir ma réputation , & tromper ceux qui n'en sçavent rien. Voilà l'Eloquence que je vous propose , dont je suis un vivant exemple,

comme étant parvenu par là. Ce sont-là à peu près les paroles que te dira ce galant-homme ; & si tu le crois , tu réussiras comme luy , sans avoir besoin pour subsister , de faire la cour aux vieilles ; mais tu obtiendras en mariage l'Esquence , & seras porté sur le char ailé de Platon ; si bien qu'il te tiéra mieux de parler de roy , qu'à luy de Jupiter. Mais pour moy , qui suis trop timide & trop retenu , ie ne sçaurois me rendre illustre par cette voye ; & je te cederay cet honneur , aussi bien qu'à ton maistre. *Que dis-je ?* La renonce déjà , & ie s'abandonne le prix de la course , pourveu que tu avoies , que ce n'est pas pour avoir esté plus vite que moy , que tu m'auras devancé ; mais pour avoir pris le plus court chemin.

## LE MENTEUR , OU L'INCREDULE

## DIALOGUE

DE PHILOCTÈS ET DE TYQUIADE

*Il se moque des contes que l'on fait des apparitions des esprits , & accuse la Magie de fausseté & d'imposture.*

TYQUIADE. **D**Où vient , Philoclès , que la plupart des hommes aiment à mentir , & qu'ils ne se contentent pas de débiter des mensonges ; mais ils sont bien aises d'en contredire , & triomphent , quand on les entretient de sornettes , ou qu'ils en content eux-mêmes ?

PHILOCTÈS.

PHILOCTÈS. Quelques-uns le font pour le

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-là , & de même ceux qui mentent pour éviter les dangers , comme fit Ulysse , ou pour faire une fortune ; sans parler des mensonges des qui se font pour tromper son ennemy. Le plus commun est d'en voir , qui aiment le mensonge pour luy-même , & sans qu'il leur en revienne ni honneur ni profit.

PHILOCTÈS. Y a-t-il des gens assez extrava-

pour cela ?

TYQUIADE. Plusieurs , &amp; de tres-grands per-

sonnes , qui ne se plaisent pas seulement à

tromper les autres , mais à se tromper eux-mêmes.

Le premier me donne de l'etonnement ; mais de

l'indignation. Car , pour ne rien dire des

autres , nous pas des H.istoriens , comme

à Herodote , qui non contents d'abuser

de leur siecle , ont voulu consigner leurs

mensonges à la posterité ? Mais je ne puis souffrir

les autres mêmes , que Saturne châtre son

fils Prométhée ; soit attaché en croix , que

il ait fait la guerre aux Dieux ; sans parler

de la guerre des enfers , &amp; des diverses mé-

taphores de Jupiter , &amp; infinies autres ; ou

des Gorgones , les Cyclopes ,

des réveries , pour faire peur aux

enfants. Encore passe pour les Poëtes , &amp;

les H.istoriens , qui n'avoient rien de

plus à nous débiter ; Mais que dirois-tu de

ces Nations toutes entieres , comme

les Perses , lors qu'ils montrent le sepulchre de

leur Roy , &amp; les Atheniens quand ils disent

à leurs predécesseurs , nâquirent

de la terre.

LE MENTEUR OU L'INCREDULE. 193

PHILOCLE'S. Quelques-uns le font pour le profit.

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-là , & j'excuse même ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Ulyſſe , ou pour faire quelque fortune ; ſans parler des menſonges loüables qui ſe font pour tromper ſon ennemy. Mon étonnement eſt d'en voir , qui aiment le menſonge pour luy-même , & ſans qu'il leur en revienne ni honneur ni profit.

PHILOCLE'S. Y a-t-il des gens aſſez extravagans pour cela ?

TYQUIADE. Pluſieurs , & de tres-grands perſonnages , qui ne ſe plaiſent pas ſeulement à tromper les autres , mais à ſe tromper eux-mêmes ; ce qui me donne de l'étonnement, mêlé de quelque indignation. Car , pour ne rien dire des Poètes, n'avons-nous pas des Histoſiens, comme Crefias & Herodote , qui non contents d'abuſer ceux de leur ſiècle , ont voulu conſigner leurs Fables à la poſterité ? Mais je ne puis ſouffrir, dans les Poètes mêmes , que Saturne châtre ſon *Le ciel :* pere , que Promethée ſoit attaché en croix , que les Grans faiſſent la guerre aux Dieux ; ſans parler de la Tragedie des enfers , & des diverſes métamorphoſes de Jupiter , & infinies autres ; outre les Chimeres , les Gorgones , les Cyclopes , & ſemblables rêveries , pour faire peur aux petits enfans. Encore paſſé pour les Poètes , & les anciens Histoſiens , qui n'avoient rien de meilleur à nous debiter ; Mais que dirois-tu de voir mentir des Nations toutes entieres, comme les Candies lors qu'ils montrent le ſepulchre de Jupiter , & les Atheniens quand ils diſent qu'Eriethon , & leurs predeceſſeurs, nâquirent



de la terre, comme si c'estoient des chous, encore les faudroit-il semer ? Les Thebains sont encore plus extravagans, qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant, ceux qui ne croient pas ces choses & autres telles impertinences, passent pour impies, comme s'ils s'attaquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouvoir, tant le mensonge a trouvé de créance parmi les hommes. Pour moy, je le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus auguste ; mais pour des Philosophes qui travaillent à la recherche de la vérité, se plaire à conter & à entreprendre des fables, comme si c'estoient des vérités, infaillibles, c'est ce que je ne puis comprendre, & que je trouve tout à fait ridicule & insupportable. Car je viens tout presentement de chez Eubcrate, où j'ay ouï dire tant de fadaïses, que j'ay esté contraint de sortir, parce que cela me faisoit mal au cœur.

PHILOCLE'S. Tu m'étonnes ; car je l'ay toujours pris pour un homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentist en sa presence.

TYQUADE. Si tu sçavois les sorisès qu'il a dites & comme il les a assurées, jusqu'à prendre ses enfans à témoins, tu perdrois bien-tôt la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, je le regardois entre deux yeux, comme s'il fût devenu fou ; & quelquefois je le prenois pour un imposteur, & m'étonnois qu'il nous eût imposé si long-temps avec sa mine grave & sévère.

PHILOCLE'S. Mais encore, que disoit-il ? car je voudrois bien sçavoir les impostures qu'il choit sous une si grande barbe.

TYQUADE. J'avois coutume de l'aller voir

en temps, lors que j'étois de loisir ; & j'appris qu'il étoit malade, & qu'un de mes amis qui j'avois affaire, estoit chez luy, j'y allay pour les voir tous deux ; & en arrivant j'appris que mon amy n'y estoit plus, mais qu'il y avoit bonne compagnie. Car le Peripateticien Cleodeme y estoit, & Scouien Dinomaque, & Ion le Platonien, en on croit s'en avoir pénétré dans les secrets de son maître ; Tous chefs de secte, & de lumieres de vertu & de doctrine, dont l'un seule devoit écarter le mensonge. Mais ils commençoient à se mieux porter, & j'ayant tantôt tombé sur les jambes ; & charité m'alloit de luy donner quelque recette, j'en eus de coutume. Après l'avoir salué, & j'appris à l'ordinaire de ne l'avoir pas vu, j'appris ce que je ne faisois que d'apprendre par son position, Il me dit d'une voix assurée que je me mis sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui faisoit une grande action ; comme je luy eus dit que j'étois bien garde à ne point toucher ses habits, Cleodeme poursuivant son discours, me dit, de la main gauche la dent d'un lion qui ait esté tuée de la sorte que je te dis, & la liant dans la peau d'un lion récemment écorcé, puis en entortillant vos deux bras à doubleur s'appaisera aussi-tôt. Ce n'est pas la peau d'un lion, reprit Dinomaque, mais entortiller cette dent, mais dans celle d'un autre biche, qui est plus probable à cause de cet animal, quoy que le lion ait de plus grandes perfections. Car sa graille, jointe à ses poils de son menton, a de

de temps en temps, lors que j'étois de loisir; & ayant appris qu'il étoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois affaire, estoit chez luy, j'y suis allé pour les voir tous deux; & en arrivant j'ay trouvé que mon amy n'y estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le Philosophe Peripateticien Cleodeme y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit sçavoir pénétré dans les secrets de son maître; Tous chefs de secte, & autant de lumieres de vertu & de doctrine, dont la présence seule devoit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les jambes; & chacun se méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coutume. Après l'avoir salué, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plutôt, sur ce que je ne faisois que d'apprendre son indisposition, Il me dit d'une voix assez basse, que je me misse sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui parloit avec grande action; comme je luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher ses jambes, Cleodeme poursuivant son discours; En levant, dit-il, de la main gauche la dent d'une belette qui ait esté tuée de la sorte que je viens de dire; & la liant dans la peau d'un lion nouvellement écorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apaisera aussi-tôt. Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune biche; ce qui est plus probable à cause de la vitesse de cet animal, quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car sa graisse, jointe à son pié droit & aux poils de son menton, a de

196 LE MENTEUR.  
grandes vertus, pour veu qu'on sçache les paroles  
qu'il faut dire; mais cela ne sert de rien à la gou-  
te. J'ay crû autrefois comme vous, repartit Cleo-  
deme, que la biche estoit plus propre à cela que  
le lion; mais un Afriquain me dit une raison qui  
me fit rendre; c'est que les lions prennent les  
cerfs, qui est une marque qu'ils sont plus viles  
qu'eux, & la compagnie applaudir à cette raison.  
Estes-vous si fous, leur dis-je, que de croire qu'on  
puisse guerir un mal, de paroles, si ce n'est un mal  
d'esprit, & que des remedes si extravagans ayent  
esté destinez par la Nature, qui est si sage, à la gué-  
rison des maladies? Alors ils le prirent tous à tire  
de mon ignorance, bien que le Medecin qui  
estoit present, témoigné d'estre de mon avis,  
pour se venger, à ce que je croy, de ce qu'ils con-  
damnoient le sien, qui estoit de diminuer les  
forces du malade en luy ostant le vin, & ne le  
nourrissant que d'herbages. En suite, Cleodeme  
me dit en soupirant; Quoy Tyquiadet! tu ne crois  
pas que le remede que nous avons dit, puisse gue-  
rir la goutte? Non, dis-je, quand on enfermeoit  
une douzaine de belettes dans la peau d'un lion,  
fut-ce celuy de Nemée, veu que le lion mesme est  
tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de  
la peine à marcher. Tu ne sçais donc pas, reprit  
Dinomaque, qu'on charme tous les jours la vé-  
re, qu'on enchante les serpens, & qu'on guerit  
les maladies avec des paroles que les vieilles  
sçavent? L'un est aussi incertain que l'autre, re-  
pliquay-je; & jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir  
que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on  
luy dit, je prendray cela pour des contes de vieil-  
le. Il semble à t'ouïr parler, ajoûta Dinoma-  
que, que tu ne crois pas seulement qu'il y ait des

[illegible]

Dieux, ou que tu doutes de leur puissance. Nullement, luy dis-je, il se peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne soit que fable. Pour moy, je revere leur pouvoir, & admire tous les jours les merveilles qu'ils operent dans la Nature, par le moyen des remedes qui sont destinez pour cela. Mais Esculape & ses descendans ne guerissoient pas les maladies avec la peau d'un lion & les dents d'une belette, ni en murmurant des paroles; mais en appliquant des remedes salutaires. Laissez-là cet incredule, dit Ion, pour oïr ce que j'ay vû en ma jeunesse. On vint dire un jour à mon pere, que son vigneron se mouroit de la morsure d'une vipere; & là dessus on vit entrer les camarades qui le portoient à demy-mort sur un petit liest, ayant le corps tout enflé & tout livide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cet état, un de ses amis qui étoit present; Ne crain rien, dit-il, je te vais querir un Caldéen qui le guerira. Pour le faire court, le Caldéen vint qui le guerit avec des paroles, en pendant à son pié une pierre tirée du sepulcre d'une Vierge. Aussi-tôt le malade chargea son petit lit sur ses épaules, s'en retourna travailler à la vigne, où il avoit esté mordu. Pour comble de merveilles, ce Magicien alant le matin à la campagne, fit un grand cerne qu'il purifia avec une torche & du souffre, puis faisant trois tours, & prononçant sept noms d'un vieux livre, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la réserve d'un vieux dragon, qui ne se pouvoit presque plus traîner de vieillesse, ce qui l'empéchoit d'obeïr. Alors le Magicien en colere commanda au plus jeune de l'aler querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous arrivez, il ne fit que souffler



jamais en mesme état. Après cela le Magicien fit un petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'envole aussitôt, & au bout de quelque temps on oït Chrysis frapper à la porte, vaincue par la violence de son amour, & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias, demeura avec luy jusqu'au jour. Alors tous les fantômes disparurent, & elle se retira. Si tu avois vû cela, ajoûta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray, luy dis-je que je le croirois, si je l'avois vû, mais jusques-là vous me permettrez d'en douter; outre que je connois Chrysis pour une Courtisane assez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose, sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre, ni remonter Proserpine; car elle accourt au son de l'argent, comme les demons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais je m'étonne qu'avec un si beau secret, ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde, sans avoir besoin de chercher la vie. Tu es insupportable, dit Ion, de ne rien croire; mais que répondrois-tu à ceux qui chassent les diables, & qui guerissent les demoniaques avec des paroles? Tout le monde connoist ce Syrien de la Palestine, qui pour de l'argent delivre les lunatiques & les possédez. Car tādīs qu'ils sont couchés par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le demon, qui luy répond en Grec ou en autre langue, sans que le patient remuë les levres, tant que le demō est contraint de sortir par la force de ses conjurations & de ses menaces, & j'en ay vû sortir un qui étoit tout noir & enfumé. Je ne m'étonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choses, vû que tu aperçois les idées, qui sont d'une nature bien plus spirituelle & plus invisible.

*Il travaille les Platoniciens.*

Comme s'il estoit seul qui eût veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontrast pas à toute heure de jour & de nuit. J'en ay vû cent fois en ma vie, & du commencement j'en avois peur, mais maintenant, j'y suis tout accoutumé; Sur tout, depuis qu'un Arabe me donna un anneau du fer d'une croix, & qu'il m'aprit une oraison où il entre plusieurs noms; mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reste. Je n'ay garde de dementir, luy dis-je, un si venerable Vieillard, & particulièrement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaist. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, comme une de mes statues s'apparoist à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je? C'est e belle, répondit-il, qui est de la main de Demetrius; & qu'on voit sous le porche entrant. Est-ce le Discobole, luy repartis-je, qui le panche pour jeter le palay, & se tourne un peu vers celuy qui le porte, pour le prédre de sa main, tandis que l'autre se baille pour le luy donner, & semble n'attendre pour se redresser, sinon que son compagnon l'ait jetté? Celuy-là est un chef-d'œuvre de Miron, dit-il, & ce n'est pas celuy dont je veux parler, ni cét autre de Polyclète avec ses tresses entortillées, ni pas un de ceux de la main droite, où sont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas vû une statue près de la fontaine, où les veines paioïllent comme sur un corps véritable? Elle est chauve, à demi-nuë, avec un gros ventre & quelques poils de barbe qui semblent agitez du vent. Je croy que c'est la statue de Peliculus General des Corinthiens. Ouy, dis-je, je la connois, elle est à la main droite de Saturne, & a des bandelettes, des guilandes seiches sur

le front, & l'estomac couvert de lames d'or. C'est elle, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'aroir une fièvre, qui me tourmenta l'espace de trois jours. Comment, luy-dis-je, ce General des Corinthiens estoit aussi Medecin? N'en t'en point, répondit-il, qu'il ne se jette sur luy, ou qu'il ne t'enroye quelque maladie; car si tu n'as pu bien guerir, il peut bien rendre sa vie. Je le prie de m'estre favorable, repliquay-je, qu'il a tant de pouvoir; mais que fait-il la nuit par la maison? Il se leve, dit-il, sous son piedestal, & court par tout, sans s'arrêter à personne, pourveu qu'on le laisse aller de sa chaire avec quelques fois, & folâtre avec de la fontaine avec grand bruit. Pour- ce, dis-je, que ce n'est pas la statue du General des Corinthiens, mais celle du neveu de ce General, qui courroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit d'airain. Si celuy-cy estoit de bois, comme qu'il est de cuivre, je croirois que ce n'est qu'une machine de son oncle qui se repaist de sa ressource. Pren garde, répondit Eucrate, qu'il ne se resente de cette raillerie, comme il se courre un de mes palefreniers qui luy fait un vol. On avoit coutume de luy faire de grandes offrandes à toutes les nouvelles Lunes, & quelques-unes d'argent attachés sur sa main, & quelques-unes de la cire, outre des lames de mesme, qui venoient des offrandes des bonnes gens, & qui avoient guizis de la fièvre. Ce coquin n'avoit tout cela la nuit, comme la statue d'aujourd'hui, mais au retour, ayant dé- couverte la maison, elle l'étourdait de sorte, qu'il estoit tout au porche toute la nuit, non plus

la teste, & l'estomac couvert de laines d'or. C'est moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'avoir guery d'une fièvre, qui me tourmenta l'espace de trois jours. Comment, luy-dis-je, ce General des Corinthiens estoit aussi Medecin ? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne se jette sur toy, ou qu'il ne t'envoie quelque maladie ; car puis qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'estre favorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouvoir ; mais que fait-il encore la nuit par la maison ? Il se leve, dit-il, de dessus son pié d'estal, & court par tout, sans faire tort à personne, pourveu qu'on le laisse passer. Il chante mesme quelquefois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-estre, luy-dis-je, que ce n'est pas la statuë du General des Corinthiens, mais celle du neveu de Dedales, qui couroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit aussi d'airain. Si celui-cy estoit de bois, aussi bien qu'il est de cuivre, je croirois que ce fust quelque machine de son oncle qui le remuast par ressorts. Pren garde, respondit Eucrate, qu'il ne se ressente de cette raillerie, comme il fit contre un de mes palefreniers qui luy avoit fait un vol. On avoit coûtume de luy faire quelque offrande à toutes les nouvelles Lunes, & il y avoit à ses piez plusieurs pieces de monnoye, & quelques-unes d'argent attachés sur sa cuisse avec de la cire, outre des lames de mesme métal, qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il avoit gueris de la fièvre. Ce coquin alla dérober tout cela la nuit, comme la statuë couroit par la maison ; mais au retour, ayant découvert le larcin, elle l'étourdit de sorte, qu'il ne pût sortir du porche toute la nuit, non plus

*Tale, intendant de Minos, qui faisoit la revenue du pays avec des tables d'airain*



que d'un labyrinthe, & il y fut r'ouvé encore au point du jour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien foïetter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & batu toutes les nuits, jusques-là qu'il nous monroit le matin les marques des coups qu'il avoit receus, si bié qu'il ne vécut pas long-temps après. Va te moquer maintenant, & dié que je suis un rêveur. Tant que cette statue sera d'airain, luy dis-je, & l'ouvrage de Demetrius, je ne la craind'ay point, parce que je ne craindrois pas l'Ouvrier, ni même l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Médecin prenant la parole: J'av, dit-il, chez moy une petite statue d'airain d'Hippocrate, de la hauteur d'environ une coudée, qui court aussi toute la nuit, si-toit que la lampe est éteinte, & renverse toutes mes boîtes, broüille toutes mes drogues, & ouvre les portes avec grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coutume. Quoy! dis-je, Hippocrate veut maintenant qu'on luy sacrifi? Il n'estoit pas si glorieux de son vivant. Il se devoit bien contenter, à mon avis, de quelque chapeau de fleurs. ou de quelque legere effusion. Ecoute, incredule, repris Eucrate, une chose qui m'est arrivée depuis cinq ans, & que je prouveray par de bons ré-moins. Comme j'estois aux champs pendant la vendange, & que je me promenois seul en un bois sur le midy dans une profonde rêverie, j'entendis premierement raper des chiens, & crioit que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit de coutume. Mais quelque temps après, j'ouïs la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre, & vis venir à moy un

*Les Médecins a-  
lors fai-  
sient les  
remedes  
aux-mes-  
mes.*

de la hauteur des Cedres, avec une tor-  
tue dans une main, & une épée en l'autre de quel-  
ques coudées de haut. C'estoit une femme  
de serpens, comme on peint Méduse,  
les uns estoient entortillez autour de son  
trunk en forme de carquans, & les autres estoient  
sur ses épaules; mais de la ceinture en bas  
c'estoit faite comme un dragon. Enfin, c'estoit  
un terrible monstre qu'on vid jamais, &  
qui pou me dresser encore du souvenir; &  
c'est il nous montra celuy de ses bras tout  
étendu. Cependant, les autres demeuroient tran-  
quilles, & je risois en moy-mesme de voir  
les philosophes s'épouvanter de chimères, &  
de se faire des enfans que par la barbe. Alors,  
Eucrate prenant la parole; De quelle taille,  
dit-il, cour les chiens, puis que le Ve-  
nus estoit si grand? Plus grands que des Ele-  
phans, répondit Eucrate; mais noirs, sales, ve-  
loux, & tout hérisséz. Ce spectacle m'arresta tout  
mort, mais comme j'eus recouru  
à la pierre de l'anneau que l'Arabe  
m'avoit donnée, le fantôme disparut, & s'abîma  
dans les enfers, apres avoir frappé la terre du  
pied. Je m'approchay tout curieux, pour regarder  
ce qu'il avoit ouvert; mais m'appuyant contre un arbre  
de peur de tomber, je le vis clairement l'A-  
rabe, le Phrygien & le Carbere, & reconnus  
dans d'autres les morts, & mon pere mé-  
me. Il estoit où nous l'avions enlevé. Que fai-  
sois-je là bas? dit-il. Ils estoient par troupes,  
dit Eucrate, qui s'entretenoient dans un pré-  
senteille. Qu'après cela, ajouta l'autre, les  
autres nous virent nier l'immortalité.  
Mais vis-tu point Platon? Non, pour ne t'en

spectre de la hauteur des Cedres , avec une torche en une main , & une épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'estoit une femme coiffée de serpens , comme on peint Meduse , dont les uns estoient entortillez autour de son cou en forme de carquans , & les autres estoient épars sur ses épaules ; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme un dragon. Enfin, c'estoit le plus effroyable monstre qu'on vid jamais , & tout le poil me dresse encore du souvenir ; & là dessus il nous montra celui de ses bras tout hérissé. Cependant, les autres demeuroident transis de peur , & je riois en moy-mesme de voir des Philosophes s'épouvanter de chimeres , & ne differer des enfans que par la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole ; De quelle raille, dit-il , estoient les chiens , puis que le Veneur estoit si grand ? Plus grands que des Elephans , répondit Eucrate ; mais noirs , sales , velus , & tout hérissés. Ce spectacle m'arresta tout court, ajouta-t'il ; mais comme j'eus retourné en dedans , la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donnée , le fantôme disparut , & s'abîma dans les enfers , après avoir frappé la terre du pie. Je m'approchay tout curieux , pour regarder par cette ouverture ; m'appuyant contre un arbre de peur de tomber , je découvris clairement l'Acheron , le Phlegeton & le Cerbere , & reconnus quelques-uns d'entre les morts , & mon pere même , en l'estat où nous l'avions ensevely. Que faisoient-ils là bas ? dit Ion. Ils estoient par troupes , reprit Eucrate , qui s'entretenoient dans un pré d'Asphodelle. Qu'après cela , ajouta l'autre , les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon ? Non , pour ne t'en

point mentir, dit Eucrate ; mais je crû reconnoître Socrate à sa teste chauve & à son gros ventre. L'abîme en suite se referma ; & lors que mes gens qui estoient allez en vendange , arrivèrent , il ne l'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas vray , Pyrrias ? dit-il à l'un de ses gens. Oui par les Dieux , répondit-il ; & j'ottis encore l'aboy d'un chien, & entrevis la lumiere d'une torché. Je me pris à rire de voir que le valet ajoutoit encore du sien au mensonge de son maître. Cette vision ne m'étonne point , dit Cleodeme ; car l'autre jour que j'avois une fièvre ardente , & qu'on m'eust laissé seul par l'ordre du Medecin, pour voir si je pourrois reposer, étant aussi éveillé que je suis, il s'apparut à moy un beau jeune-homme vestu de blanc , qui me prit par la main , & me mena dans les enfers , où je vis ces celebres criminels des Fables , avec les Parques, les Furies, & Pluton luy-mesme qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui devoient mourir. Là dessus, mon guide s'avança, & me presenta à luy ; mais il le rabroua, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener, mais un de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout joyeux , ayant recouvré la santé ; & mon voisin mourut aussi-tost, comme je le prédis à ceux qui me vinrent voir. Je ne trouve pas cela étrange , reprit le Medecin qui estoit présent ; car j'ay veu un homme qui avoit esté mort vingt jours ; & l'ay traité devant & apres la resurrection. Mais comment , luy dis-je , ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là, si ce n'estoit quelque Epimenide ? Sur ces entrefaites arriverent les fils d'Eucrate qui revenoient des exercices, & s'assirent sur le lit de leur pere ;

sur qu'on m'ut donné yn siége. Alors ce bonhomme, comme si cela l'ut fait souvenir de quelque chose ; Je jure, dit-il, par l'amour que j'ay pour ces enfans, que je ne diray rien que de véritable. Tout le monde sçait combien j'ay pleuré ma mere, & que je l'ay rémoigné à sa mort, & j'ay sur son bûcher ce qu'elle avoit de précieux. Mais sept jours après, comme j'estois en ce même lit, où me voilà, & que je lissois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame, pour me consoler de sa perte, elle s'apparut à moy, & s'assit où est cet enfant, montrant à son pere de ses fils, ce qui le fit treilliller ; & j'allois déjà à ce recit. Mais son pere contint, & je commençay, dit-il, à pleurer lors qu'elle vint, & à l'embrasser ; mais elle me contint, & me dit que parmy tant de rémoignages d'amour, j'avois rendus de mon affection, elle ne devoit à dire que j'eusse manqué à brûler un d'un de ses parins qui estoit dort. A ces mots un petit caïen qui estoit sous mon lit se leva, & elle disparut ; mais je fis rechercher ce petit caïen tant sous un coffre, & le fis brûler. L'incrédule, me dit-il, ne croiras-tu point que ces courtes publiques ? Non, dis-je, je me souviens d'en f. ille de ce patin, si j'en doutois un peu. Sur ces entrefaites arriva un Philo-sophique aux cheveux longs, qu'on appelloit le Divin, à cause de son eminent savoir, qui le faisoit renommer par tout ; ce qui me rejoit, croyant que c'estoit un Dieu qui venoit à ma demeure, & que son autorité seroit la bouche à l'impolure. Cleodeme me luy ayant fait place auprès de luy, il de-  
vint une maladie des nouvelles de la santé, &

après qu'on m'eût donné vn siège. Alors ce bonhomme , comme si cela l'eût fait souvenir de quelque chose , Je iure , dit-il , par l'amour que je porte à ces enfans , que je ne diray rien que de véritable. Tout le monde sçait combien j'ay aimé leur mere , & je l'ay témoigné à sa mort ; Car je brûlay sur son bûcher ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais sept jours après , comme j'estois en ce mesme liét , où me voilà , & que je lisois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame , pour me consoler de sa perte , elle s'apparut à moy , & s'assit où est cét enfant , montrant le plus jeune de ses fils , ce qui le fit tressaillir ; car il pâlissoit déjà à ce recit. Mais son pere continuant , Je commençay , dit-il , à pleurer lors que je la vis , & à l'embrasser ; mais elle me consola , & me dit que parmy tant de témoignages que je luy avois rendus de mon affection , elle avoit trouvé à dire que j'eusse manqué à brûler avec elle un de ses patins qui estoit doré. A ces mots , un petit chien qui estoit sous mon liét aboya , & elle disparut ; mais je fis rechercher ce patin , qui fut trouvé sous un cofre , & le fis brûler. Hé bien , incrédule , me dit-il , ne croiras-tu point des choses toutes publiques ? Non , dis-je , je mériterois d'estre fusté de ce patin , si j'en doutois tant soit peu. Sur ces entrefaites arriva un Philosophe Pythagoricien aux cheveux longs , qu'on surnommoit le Divin , à cause de son éminent sçavoir , qui le faisoit renommer par tout ; ce qui me rejoït , croyant que c'estoit un Dieu qui acouroit à ma défense , & que son autorité feroit la bouche à l'imposture. Cleodème donc luy ayant fait place auprès de luy , il demanda au malade des nouvelles de sa santé , &

luy témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'il commençoit à le mieux porter. Mais que je n'interrompe point, dit-il, vostre entretien; car j'ay bien oüy en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des demons, ny qu'il revienne des esprits. A ces mots, je baissay la veüe de hôte: & le Pythagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle, je ne le condamne point. Il entend parler de toutes, repart Dinomaque. Quoy dit-il en me regardant de travers, tu nies des choses toutes visibles, & que tout le monde sçait? Je ne trouve pas étrange, luy dis-je, que ceux qui les sçavent & qui les voyent, y ajoûtent foi: mais pour moy qui ne voy rien, il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas jamais à Corinthe, repart le Pythagoricien, demande le logis d'Eubazide, qui est près du Cranet; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le démon que je chassay. Dy-nous ce que c'est, interrompit Eucrate. Ce logis, poursuivit-il, estoit abandonné, à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient; de sorte qu'il s'en aloit tout en ruine, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouvelles je pris quelques livres Egyptiens, dont j'ay grand nombre qui traitent de ces choses, & y allay sur le minuit, quoy que mon hôte fist tout ce qu'il pût pour m'en divertir. J'y entray seul avec une lampe à la main, que je pendis dans un grand vestibule, puis je me couchay auprès, & m'amusay à lire. Sur ces entrefaïtes le démon s'aparut à moy en plusieurs formes toutes hideuses, pour tâcher à m'épouvanter;

Mais n'ous pas plus tost achevé de lire une comédion effroyable, qui estoit dans mon livre, j'ay ala cacher en un coin, où je le suivis, & le tracer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit que je serois mort, j'alay dire au maistre du logis que j'avois maintenant à aller demeurer sans crainte; & le prenant par la main, je l'y menay heure, suivy d'une grande foule de peuple; & me fait creuser à l'endroit que je montray, j'ouvry une carcasse de mort que je fis enterre ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Après que Philostrate eut achevé ce recit, il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condannast son opinion; & si je n'aurois foy à un personnage si venerable, & d'une si profonde doctrine. Mais sans craindre ny la mine ny la réputation. Qu'est-eccy, dis-je, Arignote? je penois que tu avois un trésor, comme dit le Proverbe, & que tout que des charbons. Tu trahis ainsi tout, dont je te prenois pour le défenseur. Mais pas qui tu croiras, répondit-il, puis que tu crois pas ceux cy, non plus que moy. Mais Democrite, luy dis-je, qui s'estant retiré dans un sepulchre qui estoit hors de la ville, y estoit moins interrompu dans ses études, que ces jeunes gens vinrent la nuit sauter autour de luy, après s'estre deguisez en spectres, pour luy faire peur. Mais sans lever les yeux de dessus son livre, tant il estoit assuré que tout cela n'estoit que chimere. Ne craignez-vous point, dit-il, de faire les autres de ton opinion; mais je te veux dire que c'est une chose à laquelle peut-estre tu te rendras, si tu l'as pour témoin oculaire. Comme on

*estant  
desirant  
en son  
pouvoir  
demeurer*

Mais je n'eus pas plustost achevé de lire une conjuration éfroyable, qui estoit dans mon livre, qu'il s'ala cacher en un coin, où je le suivis, & le vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyois me trouver mort, j'alay dire au maistre du logis qu'il pouvoit maintenant y aller demeurer sans crainte; & le prenant par la main, je l'y menay sur l'heure, suivy d'une grande foule de peuple; & ayant fait creuser à l'endroit que je montray, on trouva une carcasse de mort que je fis enter- rer ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Après que le Philosophe eut acheué ce recit, il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condamnast mon opiniastreté, si je n'avoüois foy à un per- sonnage si venerable, & d'une si profonde do- ctine. Mais sans craindre ny la mine ny la répu- tation. Qu'est-cecy, dis-je, Arignote? je pensois avoir trouvé un trésor, comme dit le Proverbe, & ce ne sont que des charbons. Tu trahis ainsi la verité, dont je te prenois pour le défenseur. Je ne sçay pas qui tu croiras, répondit-il, puis que tu ne crois pas ceux-cy, non plus que moy. Je croiray Démocrite, luy dis-je, qui s'estant ren-

*C'estoient  
des lieux  
où l'on  
pouvoit  
demeurer*

fermé dans un sepulcre qui estoit hors de la vil- le, pour estre moins interrompu dans ses estu- des, quelques jeunes gens vinrent la nuit sauter & dancier autour d. luy, après s' estre deguisez en fantômes, pour luy faire peur. Mais sans lever seulement les yeux de dessus son livre, tant il estoit persuadé que tout cela n'estoit que chimé- re: Ne cesserez-vous point, dit-il, de faire les fous? Il en estoit un luy-mesme, dit Eucrate, s'il estoit de ton opinion; mais je te veux dire encore une chose à laquelle peut-estre tu te ren- dras; car j'en suis témoin oculaire. Comme on

m'eut envoyé jeune estudier en Egypte, il me prit envie de voir les raretez du pais, & entr'autres la statue de Memnon, qui fait du bruit au lever du Soleil. l'y alay donc, & n'oüis pas seulement quelque son comme les autres; mais elle ne craignoit vn Oracle, que je raporterois, si je ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'avois avec moy un scribe de Memphis, qui avoit demeuré dans vne grotte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Deesse Isis luy avoit appris toutes mysteres; de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Pancrate mon précepteur, dit le Pythagoricien, qui est un grand homme camus, velu de lin, qui a les jambes grosses, les lèvres grosses, la teste rase, & parle bon Grec. Loy-mesme, reprit Eucrate, & je ne le connoissois pas d'abord; mais voyant qu'il monstrois sur des Crocodiles, & aprivois des bestes farouches, je reconnus que c'estoit un homme divin, & tâchay de gagner ses bonnes graces, pour apprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memphis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions arivez à l'hostellerie, il coïstoit un baston ou quelque manche de balailay, & l'habilloit en homme; & apres avoir prononcé dessus quelques paroles, on voyoit monter ce baston par le logis, & faire tout ce qu'il faisoit; & quand c'estoit fait, luy rendoit la premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, je me cachay en un coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & je l'oüis prononcer un mot à trois syllabes, que je scens; & si-tost qu'il fut sorry, je le prononçay sur un

mot si fort animé, & commençay à tirer tout ce dont j'avois besoin. Mais comme il me fit un jeu, & que je luy eus commandé de m'en tirer, j'usques à ce qu'il tira de la deesse, & craignant qu'il ne nous noyât, je le tiray de deux d'un coup de coignée; mais comme commençay à puiser le pain, il me dit que je n'estois en peine, tant que le Magicien ariveroit à l'enchantement, & puis apres disparut. Je craignois ce mot, qui put faire un si grand mal; mais si le fantôme le mettoit à tirer de la deesse, j'abandonner la maison; car je ne pouvois faire cesser. Navez-vous point de mot, dis-je, à vostre âge, & dans l'estime où j'estois de voir conter ces fadaïses, quand ce n'est que pour le respect de ces jeunes gens, qui remplissent l'esprit de crainte & de superstition leur vie? Je voudrois bien sçavoir ce que tu crois des Oracles & des prophètes, car j'ay un anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel me venoit quelquefois, mais de peur qu'il n'y eût de la vanité, je me contenteray de rapporter ce qu'il me venoit dire, & à Males, à Pergame, & à Rome. Comme je revins d'Egypte, ayant appris la réponse de l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit tout & ponctuellement sur tout ce qu'on luy venoit demander, je m'en allay à son Prophete, pour en sçavoir, pourveu qu'on le donnast à son Prophete, j'eus la curiosité de le voir en passant. Je me levay là-dessus, voyant que commençait un long discours, & pris avec la compagnie, sous prétexte d'aller voir ce saint homme, à qui j'avois à faire, outre que

pilon qui fut aussi-tôt animé, & commença à tirer de l'eau dont j'avois besoin. Mais comme il eut apporté un seau, & que je lui eus commandé de s'arrêter, il n'en voulut rien faire, & se mit toujours à en tirer, jusques à ce qu'il eut de la débilité, & craignant qu'il ne nous noyât, je le coupay en deux d'un coup de coignée; mais chaque pièce commença à puiser séparément; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriva qui défist l'enchantement, & puis après disparut. Sais-tu encore ce mot, qui put faire un si grand miracle? interrompit Dinomaque: Oüy, dit Eucrate; mais si le fantôme se mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maison; car je ne le pourrois faire cesser. N'avez-vous point de honte, leur dis-je, à votre âge, & dans l'estime où vous estes, de venir conter ces fadaïses, quand ce ne seroit que pour le respect de ces jeunes gens, dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition toute leur vie? Je voudrois bien savoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Propheties, car j'ay un anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois, mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, je me contenteray de rapporter ce que j'ay vu & oüy, à Males, à Pergame, & à Parare. Comme je revins d'Egypte, ayant appris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit clairement & ponctuellement sur tout ce qu'on desiroit savoir, pourveu qu'on le donnast par écrit à son Prophete, j'eus la curiosité de le consulter en passant. Je me levay là-dessus, voyant qu'il aloit commencer un long discours, & pris congé de la compagnie, sous prétexte d'aller trouver cet amy à qui j'avois à faire, outre que



je voyois bien que je leur estois à charge; mais je leur dis en partant, que puis qu'ils n'estoient pas satisfaits des choses humaines, ils appellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, je t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car j'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il m'est avis que je ne voy que des fantômes.

PHILOCLAS. Tu m'as presque communiqué ton mal; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé, donnent la rage aussi bien que le chien même.

TYQUIDE. Il ne faut que la verité pour se défendre contre ces mensonges, pourveu qu'on la veuille écouter, car elle dissipera tous ces nuages avec le flambeau de la raison.

## HIPPIAS OV LE BAIN.

*C'est la description d'un bain pour les bains & les écuries, fait par un excellent Architecte.*

ON ne sçauroit trop louer les Philosophes qui ont confirmé pas leurs exemples les regles de bien vivre qu'ils nous ont laissées; & ceux qui ne l'ont pas fait, méritent plutôt le nom de Sophistes que de Philosophes. Car on n'appelle pas dans les maladies ceux qui disent le mieux du mal, mais ceux qui sçavent donner les meilleurs remèdes; & le Musicien qui joint la pratique à l'art, est bien plus excellent que celui qui n'a que l'art sans la pratique. Les Généraux d'armées qui combattent à la tête de

## HIPPIAS, OU LE BAIN.

troupes, tels que la Fable nous dépeint Ammon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre, sont bien plus estimez que ceux qui ne font que la théorie d'une science si perilleuse, à mon avis, Archimède & Sostrate, qui le premier brûla les Galeres des Romains devant le port de Syracuse, par un artifice admirable; & qui le second prit la ville de Membrin, par un combat, après avoir détourné le cours du fleuve, sont bien plus admirables que ceux qui ne font que de vaines spéculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que Thales, qui étoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à un Roi, de faire passer le fleuve de la Lydie à son Roi, & à toute son Armée, en détourna aussi le cours, qu'il ne fust ny ingénieur, ny Machiniste. Mais pour venir aux excellens Artisans de ce siècle, Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que pour l'application & l'exécution de son dessein. Car il n'excelloit pas seulement dans les sciences, mais il étoit encore à leur invention, & tiroit de leurs conclusions de leurs principes. Aussi étoit-il pas seulement versé dans la Mécanique, mais il sçavoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement; & réussissoit si bien à chacune, qu'on eust dit qu'il ne sçavoit rien de la vie. Car c'estoit le premier homme de son temps, tant dans la Géométrie, & dans la Philosophie, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'avoient rien entendu auprès de luy. Mais pour l'ouvrage que j'ay vu de sa façon, m'a paru si extraordinaire, quoy que ce ne fust que

leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille; & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre, sont bien plus estimez que ceux qui n'ont que la théorie d'une science si périlleuse. Aussi, à mon avis, Archimède & Sostrate, dont le premier brûla les Galeres des Romains au siege de Syracuse, par un artifice admirable; & l'autre de fit Ptolomée, & prit la ville de Memphis sans combat, après avoir détourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui n'ont que de vaines speculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que Thalés, qui estoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Crésus, de faire passer le fleuve de la Lydie à pié sec à toute son Armée, en détourna aussi le cours, quoy qu'il ne fust ny ingénieur, ny Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artisans de nostre siècle, Hippias ne l'a cedé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que l'explication & l'execution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté trouvées par les anciens; mais il ajoûtoit encore à leur invention, & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans la Mécanique, mais il ajoûtoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement; & réussissoit si bien en chacune, qu'on eust dit qu'il ne sçavoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son temps, tant dans la Geométrie, & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'avoient rien entendu auprès de luy. Mais le dernier ouvrage que j'ay veu de sa façon, m'a rempli d'étonnement, quoy que ce ne fust que

l'édifice d'un Bain, qui est vne chose toute commune, mais ce qu'il y a fait, n'est pas commun. Il est bâty sur une pente assez roide, élevée par le moyen d'une base soutenue par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice, qui est bien lié depuis le haut jusqu'en bas pour durer à perpétuité. Le bâtiment n'excede pas l'étendue du lieu, & s'accorde fort bien avec le plan dans toutes ses proportions. On trouve d'abord en entrant un grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrés, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand salon; où tous les valets & les Officiers peuvent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir, accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairés; ce qui est de grande commodité pour un bain. En suite est l'appartement pour les personnes de condition, qui a sur les ailes des garde-robes pour se deshabiller. Au milieu est un autre, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide: Il est revêtu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'un représente la santé, & l'autre Esculape. De-là on entre dans un appartement oval, où l'on sent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu; d'où l'on passe à main droite dans un autre fort clair, pour s'habiller, qui a des entrées de part & d'autre, revestues de pierre Phrygienne, pour recevoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, est un autre appartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour se tenir debout, que pour se reposer & s'asseoir; enfin, où l'on peut demeurer très-sainement, & qui est revêtu de la même

matière, depuis le haut jusqu'en bas. En suite d'un pavillage chaud, revêtu de pierre de Numidie, qui donne entrée au dernier appartement, revêtu d'une clarte vermeille comme de marbre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on se retire après dans ceux d'eau froide, par une issue, sans passer par les mêmes lieux par où l'on est entré. Tout l'édifice, comme j'ay dit, est bien percé, & les appartemens dans une proportion; de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pinde, que soient les entrées des ouvrages; & l'édifice a tourné adroitement au Septentrion, où il n'y a point de froid, quoy que pour ceux de l'air & de la vue, il air laisse quelques ouvertures du côté du Midy. Les autres ouvertures sont exposées au Soleil. Ajoutez à ce bain pour les exercices, & pour ceux qui ont des habits, qui sont tout proches des autres pour la santé, que pour la commodité. Personne ne s'imagine que j'encre. Je n'encre, pour vouloir faire l'Orateur; mais ceux qui ont vu ce chef-d'œuvre, tombent d'accord de ce que j'ay dit; & avoueront qu'il n'y a rien de si bon pour se faire de mieux que de se faire au délectable. Chaque appartement a une double entrée, & double issue, sans autres portes pour communiquer entre eux, & deux horloges, l'une au Soleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louter cette merveilles l'avoir vu, ce n'est pas seulement de l'esprit, mais de reconnaissance; c'est de l'âme. Je n'ay voulu consacrer ce petit discours à la gloire de ce bain. Que si je m'y baigne jamais, je ne pourrai pas d'oublier les loüanges des autres

me pierre, depuis le haut jusqu'en bas. En suite est un passage chaud, revêtu de pierre de Numidie, qui donne entrée au dernier appartement, lequel brille d'une clarté vermeille comme de pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on se peut retirer après dans, ceux d'eau froide, par une étuve, sans passer par les mêmes lieux par où l'on est entré. Tout l'édifice, comme j'ay dit, est tres-bien percé, & les appartemens dans une juste proportion; de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut que soient les entrées des ouvrages; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, les lieux qui ont besoin de froid, quoy que pour la liberté de l'air & de la veüe, il ait laissé quelques ouvertures du costé du Midy. Les autres appartemens sont exposez au Soleil. Ajoutez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui sont tout proches des autres, tant pour la santé, que pour la commodité. Du reste, que personne ne s'imagine que j'enchevêtre sur la verité, pour vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont veu ce chef-d'œuvre, tomberont d'accord de ce que jay dit; & avoueront avec moy, qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux pour joindre l'utile au délectable. Chaque appartement a double entrée, & double issue, sans parler des autres portes pour communiquer en divers lieux; & deux horloges, l'une au Soleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louer cette merveille, après l'avoir veüe, ce n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de reconnoissance; c'est pourquoy j'ay voulu consacrer ce petit discours à sa gloire. Que si je m'y baigne jamais, je ne manqueray pas d'entendre les sottises des au-

Toutes ces  
pierres sont  
especs de  
marbre.



avec de grandes oreilles droites, & un gros ventre, monté la plupart du temps sur un âne, ou à son défaut apuyé sur un baston; mais du reste, grand Capitaine. L'autre, vn Satyre cornu, avec des cuisses velues, & la barbe, & les piez de bouc, qui tenoit de sa main gauche une flûte, & de l'autre un bâton courbé, & couroit par tout le camp en sautant & dansant, & faisant grand'peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere; & lors qu'il s'aprochoit, elles couroient toutes échelées, criant *Evohé*, comme le reconnoissant pour maistre. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, mettoient en pieces les troupeaux, & en mangeoient la chair cruë. Les Indiens voyant un si grotesque équipage, plus propre à un baler qu'à un apareil de guerre, dédaignerent d'abord de prendre les armes, & voulurent envoyer leurs femmes pour le combattre, de peur de ternir leur valeur par une indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée, quoy que ridicule, mettoit le feu partout; car le feu est le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de son pere; ils s'armèrent en haste, & montant sur leurs Elephants, vinrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces boute-feux. Comme ils furent en présence, ils se rangerent en bataille, couvrant le front de leurs troupes des Elephants. Bacchus rangea aussi son armée, & mit Silène à la droite, qui est ce gros camus dont j'ay parlé, Pan à la gauche, & pour luy il se plaça au milieu, après avoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot, *Evohé*. Aussitost les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales; & un Satyre

ayant entonné un cor, l'aine de Sitène commen-  
ça à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement  
des Baccantes, qui découvrirent alors le fer de  
leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient  
ceintes, les Indiens & leurs Elephans prirent la  
fuite, avant que d'estre à la portée du javaloir. Ils  
furent donc défaits & assuettis, ayant appris à  
leurs dépens, qu'il ne faut jamais mépriser son  
ennemy. Si l'on demande à quel propos j'ay alé-  
gué cette fable, je diray qu'il me semble, sans  
vouloir faire comparaison avec un Dieu, qu'il  
m'est arrivé presque la mesme chose qu'à luy. Car  
la plupart persuadez que ces Dialogues ne sont  
que des grotesques & des chimères, s'en mo-  
quent & les dédaignent; mais ceux qui s'en apro-  
chent, découvrent le fer qui est caché sous les  
feuilles de lierre, & une redoutable valeur sous  
un appareil ridicule. Il sont plus; car s'aprovei-  
lant petit à petit à leurs charmes, ils se mettent à  
la fin à sauter & à gambader avec moy. Chacun  
peut faire ce qu'il luy plaira; car je ne veux con-  
traindre personne à m'entendre; mais tandis que  
je suis aux Indes, je vous veux encore régaler  
d'une merveille du pais, qui fait à nostre sujet. On  
dit que chez les Machlyens, qui s'étendent le  
long du fleuve Indus jusqu'à la mer, du costé de  
main gauche en descendant, il y a un petit bois  
sacré tout couvert de pampres & de lierres, qui  
font un ombrage tres-agreable. Dans ce bois sont  
trois fontaines d'une eau claire & argentine, l'u-  
ne consacrée à Pan, l'autre à Silène, & la troi-  
sième aux Satyres. Les jeunes gens boivent de  
la premiere, les vieillars de la seconde, & les  
enfans de la troisieme; car on s'y assemble à cer-  
tain jour tous les ans, pour ce sujet. De dire

main-

estant ce qui leur arrive à tous, apres avoir  
nada ne fait rien à mon dessein; mais les vieil-  
lards viennent alors comme stupides & hebé-  
tes, ne pouvant prononcer une parole; & quel-  
ques uns après ils se débordent en un si grand  
flux d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux  
torrents & aux connerres de l'Orateur dont par-  
le Homère; & cette fureur leur dure jusqu'à la  
fin. Ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant  
fini un discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'a-  
complir, ils recommencent l'année d'après à l'en-  
treprendre. Ils en sont demeurez, & le continuënt  
jusqu'à la fin. Il n'est pas nécessaire d'ajuster da-  
c'est sans  
cette comparaison; car vous voyez bien de suite  
qu'il est une raillerie que je fais contre moy. qu'il  
n'est jamais si ce que j'ay dit vous plait, il le faut  
avoir re-  
venir à la fureur du Dieu qui m'inspire; sinon, comment  
pour être du breuvage, qui a coutume de trou- sa heros-  
ver les sens & la raison. que par un  
il avoit fi-  
ny l'an-  
cienn-  
té.

## L'HERCVLE GAVLOIS.

Les Gaulois appellent Hercule, Ozmie, & le  
plus grand tout blanc, chauve, ridé, balané;  
c'est à des vieux Nautronniers, ou plustost  
à des luy-mesme, ou à l'apet, ou qu'on prend  
le plus ancien de tous les hommes. Enfin,  
c'est tout autre chose qu'Hercule, quoy  
qu'il soit comme luy la peau de lion & la maille,  
mais on ne le rendra à la main gauche, & un car-  
reau pour se moquer des Grecs, ou pour se  
moquer des courtes qu'il fit en leur pais, en son  
a. Part.

maintenant ce qui leur arrive à tous, apres avoir bu, cela ne fait rien à mon dessein; mais les vieillars deviennent alors comme stupides & hebrez, sans pouvoir prononcer une parole; & quelque temps après ils se débordent en un si grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempestes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homère; & cette fureur leur dure iusqu'à la nuit. Ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant entamé un discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'acheuer, ils recommencent l'année d'après à l'endroit où ils en sont demeurez, & le continuent iusqu'à la fin. Il n'est pas nécessaire d'ajuster davantage cette comparaison; car vous voyez bien que c'est une raillerie que ie fais contre moy-mesme; mais si ce que i'ay dit vous plaist, il le faut attribuer à la fureur du Dieu qui m'inspire; sinon, c'est vn éter du breuuage, qui a coûtume de troubler les sens & la raison.

*C'est sans doute qu'il avoit recommencé sa harangue par où il avoit fini l'année précédente.*

## L'HERCVLE GAVLOIS.

**L**Es Gaulois appellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauve, ridé, balané; semblable à ces vieux Nautonniers, ou plustost à Caron luy-mesme, ou à Iapet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'est tout autre chose qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la malfuë, avec un arc rendu à la main gauche, & un carquois sur l'épaule. Je crus d'abord qu'ils le faisoient pour se moquer des Grecs, ou pour se venger des courses qu'il fit en leur pais, en son



# 218. L'HERCULE GAULOIS.

voyage d'Espagne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchainé par l'oreille une infinité de peuples, qui sont attachés à sa langue par des filers d'or fort déliés, comme par autant de chaines, & qui le suivent volontairement sans se débattre; tant on diroit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme ie m'étonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, un des Docteurs du pais qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit contenu sous cette énigme, & commençait ainsi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le symbole, ou plustost le Dieu de l'Eloquence, comme on l'appelle, mais plustost Hercule, qui est beaucoup plus puissant: Et notre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc tout la figure d'un vieillard, parce que la raison n'est accomplie qu'à cet âge, c'est pourquoy Homere fait découler un fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vécu trois âges d'homme, & compare à un parterre de fleurs, les discours des vieillars de Troye. Ce Dieu tient tout le monde attaché par les oreilles, qui est l'effet de la raison, & la langue où ils sont pris est l'instrument de leur captivité. Ses dards sont la force de ses raisons, qui sont empennez, à cause que les paroles sont ailées, comme Homere les appelle. Pour appliquer cecy à mon sujet, ie vous diray que le souvenir de cette figure m'a donné courage, comme ie doutois si ie ne devois remettre à mon âge, aux exercices de la jeunesse, de peur qu'on ne crût que ie retournaiss en enfance. Mais ie dis Adieu de bon cœur aux avantages

*Declamations.*

# L'HERCULE GAULOIS.

temps, qui sont propres aux jeunes gens. Que si peu Dieu, Anacreon, s'enfuyt bien loin de sares ses ailes dorées, c'est le moindre de mes vœux, pourveu que ie rajouissse en Eloquence, & que ie captive tout le monde par la douceur, & l'agrément de mon discours, sans craindre que mon discours loit jamais dégarney de flèches. Voilà ce que me console dans mon arriere-saison. Voilà ce qui cause la hardiesse de me remettre sur mer, à contre des vents & de l'orage, pourveu que vous m'envoyez mes voiles, afin qu'on puisse dire que ce qu'Homere dit d'un autre vieillard; *Il n'est pas si facile de le vaincre* sous de vieux haillards, plustost, sous une contenance de decrepite!

# CHAMBRE, OU DES CYGNES.

que ieavois dire en ma jeunesse que le pays de l'Eridan il y avoit des arbres d'ou l'on tiroit l'ambre, & que cet ambre estoit les larmes d'ur de Phacem qui avoient esté regnées par les Peupliers, qui pleuroient encore de la mort de leur Roy. Je m'imaginai que si ie parlois de ce vin pour cette précieuse liqueur. Mais comme je n'en avois depuis peu sur ce fleuve, ne voyant de ces arbres sur les bords, où le nom de l'ambre n'est pas seulement connu, ie desistay aux Métélois quand nous arriverions en France, si fameux chez les Poëtes. Ils m'ont fait sçavoir de mon ignorance, & s'en sont moqués. Mais des gens allez insolens pour débiter de pareils contes, ont ajouté que s'il y avoit des

du corps , qui sont propres aux ieunes gens. Que ton petit Dieu, Anacreon , s'enfuye bien loin de moy avec ses ailes dorées, c'est le moindre de mes soucis , pourveu que ie rajeunisse en Eloquence, & que ie captive tout le monde par la douceur, & la force de mon discours, sans crainte que mon carquois soit iamais dégarny de flèches. Voilà ce qui me console dans mon arriere-saison, & ce qui me donne la hardiesse de me remettre sur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourveu que votre faveur enfile mes voiles, afin qu'on puisse dire de moy ce qu'Homère dit d'un autre vieillard ; *Dieu ! quelle force il cacheoit sous de vieux haillons, ou plustost, sous vne contenance décrepite !*

DE L'AMBRE , OU DES CYGNE S.

Lors que j'oyois dire en ma ieunesse que le long de l'Eridan il y avoit des arbres d'où découloit l'ambre , & que cet ambre estoit les larmes des sœurs de Phaëton qui avoient esté changées en Peupliers , qui pleuroient encore son infortune ; ie m'imaginois que si ie passois jamais par là , j'étendrois mon manteau dessous, pour recevoir cette précieuse liqueur. Mais comme ie navigeois depuis peu sur ce fleuve , ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Phaëton n'est pas seulement connu , ie demanday aux Matelots quand nous arriverions en ces lieux qui sont si fameux chez les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance , & s'étonnèrent qu'il y eût des gés assez insolens pour débiter ces impostures. Ils ajoûterent que s'il y avoit des

arbres en leurs pais, qui produisoient un si grand tresor, ils ne s'amuseroient pas à tirer la rame, pouvant s'enrichir en un instant. Cela mercedir tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & ie regrettois ces choses, comme si ie les eusse perdus. Je croyois aussi oïr chanter les Cygnes le long de ce fleuve, ayant appris que les compagnons d'Apollon y auoient esté changez en oiseaux, qui cōseruoient encore leur chant, pour marque de leur excellēce dans l'abbesque. Mais cela ne se trouua pas plus veritable que le reste; & cōme ie m'en enquerois aux mesmes gens, ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chant ou plustost leur cry n'estoit pas plus agreable que celuy des autres oiseaux de riuere. C'est ainsi qu'il s'est trouué de tout temps des hommes qui se sont plu à en faire accroire aux autres. Cependant, ie crains qu'il ne vous soit arriué la mesme chose qu'à moy, & que vous ne trouuiez pas que je réponde à l'opinion que vous auez conceu de mon éloquence, sur le raport de la renommée. Mais ie vous puis bien assurer, pour le moins, que ie ne suis pas cause de cette erreur; & que ie n'ay iamais entretenu personne de ce vanitez. Vous en trouverez assez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fautes, & ny a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroist plus grand, & qui s'estroment apres, lors qu'ils le voyent plus petit; c'est à que vous iugerez tantôt de mon éloquence, & comparaison de ce que l'on en publie.

Cygnus.

## LOUANGE DE LA MOUCHE.

La mouche n'est pas moins grande à l'égard des moucheron, & autres semblables insectes. Mais on peut dire que la delicatēce de son corps n'est pas tant à comparer avec celle des autres oiseaux, si on la met en ce nombre; que la soye sur son corps, si on la laine. Elle n'est pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crêpe fin comme soie; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle se couure de diuerses couleurs, ainsi que la queue d'un oiseau, ou le cou de la Colombe. Son vol n'est ni droit, ni par bonds, comme celuy des oiseaux, ny ni fort, ni flexible, & qui tourne en un instant. Le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas comme celuy des coustins & des guêpes, mais semblable au son des flutes, & des guêpes, comparé à son des trompettes. Elle a un gros nez, & sa teste, qui est dur & luisant comme corne, & sa teste n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles; mais elle se meut par le moyen du cou, & se remue de haut en bas. Son corps est ramassé, & se remue de haut en bas, & non pas courtes comme celles des guêpes, son ventre couvert de lames luisantes, comme qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne se meut pas d'un égaillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche, & face le sang & le lait, mais sans faire

## LOVANGE DE LA MOUCHE.

**L**A mouche n'est pas moins grande à l'égard des moucheron, & autres semblables insectes, qu'elle est petite à comparaison des abeilles. Mais on peut dire que la délicatesse de son aile surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mettre en ce nombre ; que la soye surpasse le fil ou la laine. Elle n'est pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crêpe fin comme les Cigales ; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diuerses couleurs, ainsi que la queue du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'est pas à tire-d'aile comme celui des oiseaux, ny par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles ; mais flexible & qui tourne en un instant ; & le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas si rude que celui des cousins & des guêpes, mais ressemble au son des flûtes, comparé aux haubois ou aux trompettes. Elle a un gros œil à fleur de teste, qui est dur & luisant comme de la corne, & sa teste n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles ; mais elle y tient par le moyen du cou, & se remue de tous costez. Son corps est ramassé, ses jambes longues, & non pas courtes comme celles des guêpes, son ventre, couvert de lames luisantes, de mesme qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un éguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche, & qui a au bout vne espèce de dent, dont elle mord, & suce le sang & le lait, mais sans faire

beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les deux de devant luy servent comme de mains; car elle s'en débarbouille, & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naist de corruption; & de ver devient peu à peu oiseau, poussant dehors des pices & des ailles; puis elle engendre un autre ver, qui se change apres en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & goust de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est vn poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agreable. Il est vray qu'il y en a qui vivent long-temps, qu'on appelle mouches canines ou militaires, qui sont vives & bruyantes, & se conservent dans les maisons tout l'Hyver, sans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adresse pour éviter les piques de l'araignée, qui luy rend par tout des embûches, où la hardiesse quelquefois la precipite. Car il ne faut point d'autre rémoine de son courage ny de sa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous ses Héros, plutôt qu'aux lions ou aux tigres; & qui dit que ce n'est pas mérité, mais résolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguillon à sa vertu; c'est pourquoy il ne se peut lasser de la louer, & a embelly de ses comparaisons divers endroits de son Poëme. Tantost il décrit son vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque ruisseau plein de lait, ou vers du sang qu'on a répandu des sacrifices. Tantost il se sert de son exemple, lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerve defend Menelaüs. En un autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguillon, & que ses blessures ne sont pas dangereuses, comme celles

LOUANGE DE LA MOUCHE. 223  
 des piques & des abeilles, & nomme ses effusions, à cause de leur multitude. Parleray-je au pouvoir, qui est si grand que les hommes les plus fiers animaux ne s'en scauroient rendre? Son amour est libre & ceste, car elle vole en l'air accouplée avec son mâle; & elle mesme qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantost de l'un tantost de l'autre. Mais ce qui est de merveilleux, c'est qu'elle vit, ayant la tête séparée du corps; & lors qu'elle est morte, son ame vient ranimer son corps comme celui d'Alcibiade avec un peu de cendres chaudes, d'Alcibiade Clazoménien, qui s'aloit proposer à ce que contrent les Fables; & le même que Platon n'aît allegué cecy pour prouver l'immortalité de l'ame. Elle a cét avantage, qu'elle peu à viure, elle trouve toujours la nature; & l'on diroit que c'est pour elle que les hommes font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle se va premiere à la table des Rois, & fait l'estime de leurs viandes. Elle n'a point de retraite, mais vagabonde à la façon des Aspidochelys, elle se couche par tout où elle se surprend; car elle aime la lumière, & ne vit rien dans les tenebres. Les Poëtes seignent qu'elle estoit autrefois vne Musicienne, & que la Lune dans l'amour d'Endymion, rimant qu'elle venoit trop souvent chanter & fouler son amour de luy, lors qu'il estoit endormy, elle curieuse la changea en mouche par jalousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les ieunes gens, non point par haine, mais par amour.

# LOUANGE DE LA MOUCHE. 223

des guespes & des abeilles, & nommées les essains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouvoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en scauroient défendre? Son amour est libre & celeste, car elle vole en l'air acouplée avec son mâle; & l'on dit même qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantost de l'un & tantost de l'autre. Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'elle vit, ayant la tête séparée du corps; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec un peu de cendres chaudes, & son ame vient r'animer son corps comme celle d'Hermotime Clazoménien, qui s'aloit promener, à ce que content les Fables; & ie m'étonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cet avantage, qu'ayant peu à viure, elle trouve toujours la nape mise; & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'assied la première à la table des Rois, & fait l'essay de leurs viandes. Elle n'a point de retraite assurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend; car elle ayme la lumière, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois vne Musicienne, rivale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop souvent chanter & folâtrer autour de luy, lors qu'il estoit endormy, la Lune envieuse la changea en mouche par jalousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les ieunes gens, non point par haine, mais par amour,

## 224 LOUANGE DE LA MOUCHE.

pour prendre sur eux des baisers qui mordent un petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'allegeray point à sa lotiange qu'il y a eu autrefois une Dame de son nom qui faisoit fort bien des Vers. & une Courtisane illustre à Athènes, à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit ses Amans iusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la mouche de Pythagore, puis qu'elle n'est que trop connuë; outre que si ie m'étendois plus avant dans ses lotianges, on pourroit m'acuser de vouloir faire d'une mouche un Elephant.

## CONTRE UN IGNORANT qui faisoit vne Bibliothèque.

*C'est une invective contre quelqu'un qui l'avoit  
offensé.*

TU penses passer pour habile-homme, en tachant beaucoup de livres, mais cela ne sert qu'à faire paroître ton ignorance; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu'en fies un raport d'autrui, qui est bien souvent trompeur; de sorte que tu es le iottet des Sçavans & des Libraires. Dy-moy, ie te prie, à quoy peux-tu discerner les bons Livres d'avec les mauvais, si ce n'est que tu iuges de leur bonté par leur vieillesse, & que tu en fasses plus de cas lors que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu les pourrois connoître, quel avantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux iuger des beaux endroits, non plus qu'un aveugle des couleurs? Ie te vois ouvrir de grands yeux l'ouverture d'un livre, & le

## QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE.

tu d'un bout à l'autre; mais cela n'est rien, tu ne peux remarquer les beautez ny les défauts. Car où l'aurois-tu appris, si ce n'est que les autres t'en aient inspiré comme Hesiodé? mais tu ne peux pas seulement où est l'Hélicon; & si tu y es allé monter, au lieu de te presenter une branche de laurier, comme à cet illustre Pasteur, elles te feroient à coups de fourches, de peur que tu ne fusses troubler leur fontaine; outre que tu es trop infame, pour avoir commerce avec des Dieux. Encore que tu sois bien écriot, tu n'oses dire que tu ayes appris leurs mysteres en tant de langues, ou que la conversation des Doctes te les rende familiers; mais tu crois réparer ce défaut par une grande Bibliothèque. Je t'avertis que quand tu aurois tous les manuscrits de Demostene, qui a voit écrit huit fois de sa vie l'histoire de Thucydide; & que tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Athènes, cela ne te serviroit de rien, non pas mesme quand tu en parlois à ta ceinture, & que tu les ferois passer par tout, ou que tu dormirois dessus. Un singe est toujours Singe, comme dit le Proverbe, & ne peut se couvrir d'or & de pourpre. Il est vray que tu as toujours un livre à la main, mais tu ne le lis pas mieux qu'un âne fait la Musique. Tu ne peux pas même pour estre docte, d'avoir beaucoup de volumes, les Libraires seroient les plus riches de tous les hommes; car pour un livre que tu achètes, ils en ont un autre manie par iour, ils en manient une infinité, seroit tres-sçavante, & ne sçait donc que faire de vanter sa Bibliothèque. Pour marque de ta doctrine. Parle, ou si tu ne peux, foy moy signe au moins de la ceste,

courir d'un bout à l'autre ; mais cela n'est rien , si tu n'en peux remarquer les beautez ny les defauts. Car où l'aurois-tu appris, si ce n'est que les Muses t'ayent inspiré comme Hesiodé ? mais tu ne sçais pas seulement où est l'Hélicon ; & si tu y voulois monter, au lieu de te presenter une branche de laurier, comme à cet illustre Pasteur, elles t'en chasseroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinsses troubler leur fontaine ; outre que ta vie est trop infame, pour auoir cōmerce avec des vierges. Encore que tu sois bien éfrôté, tu n'oserois dire que tu ayes appris leurs mysteres en ta ieunesse, ou que la conversation des Doctes te les ait rendu familiers ; mais tu crois réparer ce defaut, en faisant une grande Bibliothèque. Je t'avertis pourtant que quand tu aurois tous les manuscrits de Demosthene, qui avoit écrit huit fois de sa main l'histoire de Thucydide ; & que tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Athènes, cela ne te serviroit de rien, non pas mesme quand tu les attacherois à ta ceinture , & que tu les ferois suivre par tout , ou que tu dormirois dessus. Un Singe est toujours Singe, comme dit le Proverbe, fût-il tout couvert d'or & de pourpre. Il est vray que tu as toujours un livre à la main, mais tu ne l'entens pas mieux qu'un asne fait la Musique. S'il suffisoit pour estre docte , d'avoir beaucoup de volumes , les Libraires seroient les plus sçavans de tous les hommes ; car pour un livre ou deux qu'un autre manie par iour, ils en manient cent ; mais leur boutique sur tout , qui en contient une infinité, seroit tres-sçavante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliothèque, pour marque de ta doctrine. Parle, ou si tu ne peux, fay moy signe au moins de la teste,



## 226 CONTRE UN IGNORANT

7. Talcan.

Quand quelqu'un qui ne sçauoit pas icier de la sùrte, auroit celle de Timotee, ou cette autre qu'Alcibiades acheta si cher, en seroit-il plus sçauant ? Non ; quand il auroit outre cela celles d'Olympe & de Marfias. On n'est pas Hercule pour avoir son arc ou sa massue ; & pour se servir de ses flèches, il faut estre un Philotee. Celuy qui n'est pas Pilote, ne sçauoit conduire un vaisseau, ny un mauvais Ecuyer monter un cheval de manège. Avouë-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne sert qu'à te faire moquer de toy. Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit en Asie un homme riche qui avoit perdu les pieds pour avoir traversé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hyver ; mais pour couvrir son defect, il alloit tousiours chaussé fort proprement ; quoy qu'il ne pust marcher qu'à l'aide de deux grands valets, qui le soutenoient par dessous les bras. Ses souliers avoient beau estre bienfaits, ils ne luy servoient que d'entraves, comme sont les livres à un ignorant, qui sont autant de pieges pour le surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homere, fais toy expliquer l'endroit où Therfite est décrit haranguant ; cas tu n'as que faire du reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il eust pris les armes d'Achile, eust retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts, & tu Hector de sa main, avec plusieurs autres des Princes Grecs ? Je m'assure que tu diras que non, & qu'il se fust fait moquer de luy, lors qu'on l'eust vû combé sous le faix de son bouclier. & broncher à chaque pas ; ou guigner à travers son calque avec ses mauvais yeux, & la boïte faire lever sa cuirasse sur ses épaules. En

## QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE 227

Il eust deshonort par là le Heros qui avoit ces armes, & le Dieu qui les avoit faites. On ne peut pas dire la mesme chose de toy, quand tu as quelque beau livre, dont tu corromps le sens par ta parole ; car encore que tes flateurs t'applaudissent, ils ne laissent pas d'en rire quand tu as tout tourné. Il faut que je te conte à ce propos, ce qui arriva un iour aux jeux Pythiques. Il prit pour un riche Tarantion, nommé Evangelus, qui avoit remporté le prix ; & parce qu'il n'avoit pas assez de force ny de vicielle pour disputer de la course ou de la lutte, il se voulut essayer dans la Musique. Il arriva donc à Delphes à la persuasion de ses flateurs, & se presenta aux jeux avec une robe de soie d'or, & une couronne de saurier, dont les feüilles estoient d'or, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit d'or, garnie de pierreries, avec des bagues d'Orphée, d'Apothion, & des Muses. Il avoit un superbe appareil ravi tout le Theatre en admiration, & fit naître l'esperance de voir & d'entendre des merveilles ; mais comme il voutoit paroître ce qu'il sçavoit, & qu'il vint à toucher des instrumens ; au lieu des sons qu'on en attendoit, on ouït un miserable bruit qui n'estoit pas d'accord avec sa lyre ; & qui n'estoit que de mal-heur, lors qu'il la voulut toucher. Il se fust si fort ennuï, qu'il rompit trois cordes. Cela fut tout le monde, d'autant plus qu'il avoit joué sur le Theatre, apres un autre qui avoit assez bien fait : puis l'indignation succédant à la risée, les Prélidens des jeux piquer de son insolence, firent chasser du Theatre à coups de fouets ; & comme on'il traversa la Scène tout sanglant, raillant les connoisseurs de sa lyre, que l'on fouettoit.

un mot , il eust deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes, & le Dieu qui les avoit faites. Ne peut-on pas dire la mesme chose de toy,quand tu lis quelque beau livre, dont tu corromps le sens & la phrase ? car encore que ces flateurs t'applaudissent , ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriva un iour aux jeux Pythiques. Il prit envie à un riche Tarantia , nommé Evangelus , d'y vouloir remporter le prix ; & parce qu'il n'avoit pas assez de force ny de vitesse pour disputer celui de la course ou de la lute, il se voulut hasarder dans la Musique. Il arriva donc à Delphes à la persuasion de ses flateurs, & se presenta aux jeux avec une robe de toile d'or, & une couronne de laurier , dont les feuilles estoient d'or massif, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierreries , avec des figures d'Orphée , d'Apollon , & des Muses. Un si superbe appareil ravit tout le Theatre en admiration , & fit naître l'esperance de voir & d'entendre des merveilles ; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il sçavoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens ; au lieu des miracles qu'on en atendoit, on ouït un miserable fausset qui n'estoit pas d'accord avec sa lyre ; & pour cōble de mal-heur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde , d'autant plus qu'il avoit paru sur le Theatre, apres un autre qui avoit assez bien fait : puis l'indignation succedant à la risée, les Presidens des jeux piquez de son insolence, le firent chasser du Theatre à coups de fouet ; si bien qu'il traversa la Scène tout sanglant , ramassant les ornemens de sa lyre , que l'on follet-

toit avecque luy. En suite parut un excellent Musicien de l'Elide nommé Eumèle, qui ravit chacun en admiration ; de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fût fort mal vêtu, & qu'il n'eût qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il se moqua assez plaisamment du Tarantin, qui avoit si mal étié. Tu avois, dit-il, une couronne d'or & de pierreries, parce que tu es riche, & moy une de laurier, parce que ie suis pauvre ; mais tout pauvre que ie suis j'ay esté couronné, & tes richesses n'ont servy qu'à faire éclater ta honte, & empêcher qu'on n'eût compassion de toy. Je trouve que cet exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'accabler, ie veux ajoûter à ce conte, une autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace déchoïrent Orphée, on dit que sa teste qu'elles avoient jetée dans la rivière, flotant long-temps sur sa lyre, posant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, répondoit à ce chant lugubre. En cet état elle abonda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du pais luy dressèrent un sépulchre, à l'endroit où est basti maintenant le Temple de Bacchus. Mais ils pendirent sa lyre en celui d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, jusqu'à ce que le fils de l'ittachus, ayant oüy dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle avoit charmé les arbres & les rochers, la voulut avoir & l'acheta à grand prix du Sacrificateur. Mais ne croyant pas en pouvoir joüir s'eurement dans la ville, il le retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit un tel charivary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y accoururent & la déchirerent, qui fut la seule cause qu'il eut

QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE. 229  
 avec Orphée. Car ce n'est pas en  
 luyement que consiste l'art, mais en la main  
 d'Orner. Mais pourquoy rechercher d'an-  
 ciens exemples, puis qu'il s'est trouvé un hom-  
 me nos iours qui a acheté trois mille drag-  
 mes de terre du Philophe Epictete, 710. li-  
 vre. Il eût acheté avec elle son savoir ? Un  
 depuis donna un talent du bâton du Phi-  
 losophe Peregrinus, qu'il montre maintenant 100. li-  
 vre. On feroit la misère d'Hercule, ou com-  
 me Tegures montrent la peau du sanglier  
 d'Asie, les Thébains le corps de Gerion, &  
 les Egyptiens les cheveux de la Déesse Isis. Ce-  
 pendant, à mon avis, en impertinence ;  
 on met à couvert ta Bibliothèque. On  
 que Denis le Tyran ayant fait une Tra-  
 gédie, & puny tres-cruellement Philo-  
 sophes en estre raille, acheta depuis les ta-  
 bleaux de Thésée, où il escrivoit les bel-  
 lies actions de son pere, s'imaginant peut-estre  
 qu'il viroit à rendre les jeunes meilleurs.  
 mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit  
 en corrigeant. Peut-estre aussi que tes livres  
 fassent la cervelle, & que tu ferois mieux,  
 que d'en avoir point. A quel propos donc les  
 livres ? à se divertir, & les faire relire avec tant  
 de peine ? En es-tu plus eloquent pour cela, ou  
 plus sage ? n'es-tu pas plus mal qu'un poisson ?  
 Les debauchés parlent aller, & se rendent  
 à tout le monde. Qu'ils fassent livres en son-  
 nant les devoirs fait avec autant d'ardeur  
 que les recherches, puis qu'ils ne se font uti-  
 les à faire joy à bien dire, & qu'ils ne peu-  
 vent servir que de pâture aux vers, d'exercice  
 aux fous, & de suplice à tes gens, que tu châties,

commune avec Orphée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art, mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puis qu'il s'est trouvé un homme en nos iours qui a achete trois mille dragmes la lampe de terre du Philosophe Epictete, <sup>750. lrs.</sup> comme s'il eût acheté avec elle son sçavoir? Un autre depuis donna un talent du bâton du Philosophe Peregrinus, qu'il montre maintenant <sup>500. s.</sup> comme on feroit la massue d'Hercule, ou comme les Tegeates montrent la peau du sanglier Calydonien, les Thébains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Déesse Isis. Celly-cy te passe, à mon avis, en impertinence; & ce bâton met à couvert ta Biblioteque. On dit aussi que Denis le Tyran ayant fait une Tragedie ridicule, & puny tres-cruellement Philoxène pour s'en estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eschyle, où il escrivoit les belles pieces de Théâtre, s'imaginant peut-estre que cela serviroit à rendre les liennes meilleures, mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait auparavant. Peut-estre aussi que tes livres te gâtent la cervelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les avois point. A quel propos donc les acheter si chèrement, & les faire relier avec tant de soin? En es-tu plus éloquent pour cela, ou plutôt, n'es-tu pas plus muet qu'un poisson? Mais tes débauches parlent assez, & te rendent odieux à tout le monde; Qu si tes livres en sont cause, tu les devrois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherches, puis qu'ils ne te sont utiles, ny à bien faire, ny à bien dire, & qu'ils ne peuvent servir que de pâture aux vers, d'exercice aux rats, & de supplice à tes gens, que tu châties,

330 CONTRE UN IGNORANT  
pour n'en avoir pas assez de soin. N'as-tu point  
de honte, lors que quelque Docteur te rencontre  
avec un livre à la main, comme tu aimes à en  
porter, & qu'il vient à louer ou à blâmer quel-  
que endroit, de ne sçavoir que répondre; & n'en  
rougirois-tu pas, s'il te resloit quelque pudeur?  
On dit que le Philosophe Cynique Demetrius,  
ayant trouvé un iour à Corinthe les Baccantes  
d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les  
déchira, & dit qu'il valoit mieux que Penitê-  
te fût déchiré par luy une fois, que de souffrir tous  
les iours mille affronts de la main d'un sot. Pour  
moy, ie n'ay pû trouver la raison pourquoy  
tu achètes tant de livres, quoy que ie l'aye re-  
cherché avec grand soin; car c'est comme si un  
pelé achetoit un peigne, ou un aveugle un mi-  
roir, & un sourd quelque instrument de Musi-  
que. Est-ce pour montrer tes richesses en la pos-  
session de plusieurs choses superflues? Mais ie sçay  
fort biẽ que si tu ne te fusses introduit par fraude  
dans le testament d'un homme riche, il t'euss-  
t salu mourir de faim ou vendre tes livres. Il ne  
reste donc maintenant, sinon que tu en achètes  
pour entretenir ta reputation, & confirmer les  
loüanges de tes flatteurs, qui disent que tu es non  
seulement beau & aimable, mais Philosophe,  
Orateur, & Historien. On dit mesme que tu lis  
tes harangues à table, & qu'ils ne boivent point,  
qu'ils ne te soient alterez à force de les louer. Car  
tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on  
te dit; jusques-là qu'ils l'ont persuadé que tu res-  
semblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois  
de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux  
Philippes. Et il n'est pas estrange que tu l'ayes  
cru, estant sot comme tu es, veü que Pyrrhus

331 FAISAIT UNE BIBLIOTHEQUE.  
la bien persuader qu'il ressembloit à Alexan-  
dre, quelques à ce qu'une vieille de Larisse chez  
le logrois, le detrompa. Car comme il luy  
montra les portraits de Philippe, & de Cassandre,  
& de Perdicca, & qu'il luy deman-  
da qui de tous ceux-là il ressembloit, elle ré-  
pondit qu'il ressembloit au Cuisinier la Granu-  
le, comme en euss-til y en avoit un à Larisse de  
qui avoit beaucoup de son air. Je ne vou-  
drois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne se-  
roit pas pour estre à ton avantage; mais ie sçay biẽ  
en quel mode te prend pour un fou, de croire  
ressembler à l'Empereur, & de tâcher à le con-  
fiter par l'habit, le regard, & la demarche.  
Mais donc pas t'estonner qu'un homme qui  
ressembloit si mal en ressemblance, croye ressem-  
bler au Docteur, quoy qu'il n'en ait aucun trait.  
Mais decouvert à la fin où est l'enclouure;  
tu t'imagines que ta fortune seroit faite  
si tu aimais les Lettres, & ceux qui en  
ont profité, venoit à te prendre pour un sça-  
vant. Toutefois, crois-tu, sot que tu es, qu'il me  
reste pas biẽ la vie que tu mènes, & que tu em-  
ploys plus de temps à la débâche qu'à l'estude?  
Tu ne pas que les Rois ont une si finie d'y-  
eux, & d'oreilles par où ils voyent & entendent  
ce qui se fait dans leur Empire? outre que  
l'estime est si publique, qu'elle est connue  
de tout le monde. Dy-moy si quelq'un de ces dé-  
bauchés que tu hantes & qui t'apprennent à tout  
ce qu'ils font, seroit habillé en Hercule, le  
quel n'est jamais pour luy; & quand il auroit sa  
ceinture & sa massue, ne le reconnoitroit-on  
pour un sot, suivant le Proverbe, qui dit, qu'on

se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, jusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le detrompa. Car comme il luy monstroit les portraits de Philipe, & de Cassandre, d'Alexandre & de Perdiccas, & qu'il luy demandoit à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle répondit qu'il ressembloit au Cuifinier *la Grenouillère*, comme en effet il y en avoit un à Larisse de ce nom, qui avoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton avantage: mais je sçay biẽ que tout le monde te prend pour un fou, de croire ressembler à l'Empereur, & de tâcher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la demarche. Il ne faut donc pas s'estonner qu'un homme qui se connoist si mal en ressemblance, croye ressembler à un Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais j'ay decouvert à la fin où est l'enclouẽture; c'est que tu t'imagines que ta fortune seroit faite si le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour un sçavant. Toutefois, crois-tu, sot que tu es, qu'il ne sçache pas biẽ la vie que tu menes, & que tu employe plus de temps à la débauche qu'à l'étude? Ne sçais-tu pas que les Rois ont une infinité d'yeux & d'oreilles par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est connue de tout le monde. Dy-moy si quelqu'un de ces débauchez que tu hantes & qui t'apprennent à tout faire & à tout souffrir, étoit habillé en Hercule, le prendroit-on jamais pour luy? & quand il auroit sa peau de lion & sa massue, ne le reconnoistroit-on pas à sa demarche lascive, & à ses parures deshonnẽstes, suivant le Proverbe, qui dit, qu'on

232 CONTRE UN IGNORANT

il y a en  
Grec. Sept.

cacheroit plutôt un Elephant sous sa robe, qu'un  
peau d'un lion, puis qu'on reconnoitra toujours  
à ton cry que tu n'es qu'un asne. Enfin, ce n'est  
pas des Libraires, qui te mettront en pourpoint  
si tu n'y donnes ordre, que tu dois attendre la re-  
putation de sçavant ; mais des personnes qui s'y  
connoissent, & de la verité. Tu devrois vendre  
plûtost ta Bibliothèque, pour payer ta sole des-  
pente, & les frais que tu fais en esclaves ; car ce-  
sont-là tes deux passions, dont une seule est ca-  
pable de te ruiner. Suy donc mon conseil, &  
au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque bon-  
nest homme auprès de toy qui te détrompe, &  
qui n'aille pas divulguer tes débauches, comme  
ils font. Car i'en vis un l'autre iour sortir de chez  
toy de grand matin, qui les publioit tout haut,  
auqu'il en montrer des marques, & prendre des  
gens à témoin pour le confirmer. Mais l'arteste  
les Dieux & ceux qui estoient preiens, que ie  
faillis à le barre, t'ar i'en estois indigné pour toy.  
En tout cas, s'il est difficile de quier un merier  
où l'on est accoustumé, garde plutôt ton argent  
pour tes débauches, que pour tes livres. Car à  
quoy sert d'entasser volumes sur volumes ? tu es  
assez sçavant pour ce que tu fais ; outre que tu  
n'as pas seulement en la bouche toute l'Antiqui-  
té ; mais tu connois tous les Poëtes, les Orateurs,  
& les Historiens, & sçais tous les défauts & tou-  
tes les vertus de la langue ; car rien n'empêche  
que nous n'insitions davantage sur ces choses.  
Mais ie te demandois voientiers, quels livres  
tu lis principalement ? Est-ce Platon, Aristote,  
Archiloque, Hipponax ; ou si tu quittes les Philo-  
sophes & les Satyriques pour les Orateurs : As-tu

ON FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE

un  
à l'envie d'Eschines contre Timaroue ?  
tu sçais peut-estre tout cela, & aimes la Co-  
médie-tu n'as-tu n'les Baptes, ou plutôt les as-tu n'  
Dionysius ? De nous, quel livre t'est familier ?  
que tu en portes toujours, on ne t'en de vien  
à lire. Est-ce de iour ou de nuit, de-  
après tes débauches, que tu t'appliques à la  
Quatre, quinze, toutes ces choses, pour vi-  
comme tu fais, quoy que ta vie soit encore  
que ta doctrine, & que tu déesses  
les reproches que la Phédre d'Euri-  
aux femmes, & prendre garde que les  
ne divulguent ton infamie. Que si tu  
de mourir, comme tu as vécu, & d'  
des livres, laisse-les là pour le  
sans les lire, ny toucher aux paroles & aux  
des Anciens, qui ne t'ont fait ny bien ny  
que tout ce que ie dis, ne te servira  
que de moquer de toy, par les habiles gens,  
ne prennent pas garde à tes livres, mais à  
Tu penses, toutefois, couvrir par  
l'impertinence, comme ces mauvais Chi-  
qui ont des traits dorez, dont ils ne se  
servent au lieu qu'un excellent Artisan  
seul admirer avec des outils ordinaires. Enco-  
la les présentent-ils quelque fois à ceux qui  
peuvent mettre en œuvre ; mais tu ressem-  
ce chien des Fables, qui estant attaché au  
ne pouvoit manger du foin, ny souffrir  
le cheval en mangeait. Voilà ce que l'avois  
de ta doctrine ? Je parleray une autre fois  
de tes débauches.

vû la harangue d'Eschines contre Timarque ?  
 mais tu sçais peut-estre tout cela, & aimes la Co-  
 medie? As-tu lû les Baptes, ou plutôt les as-tu pu  
 lire sans rougir? De nous, quel livre t'est familier? *C'est qu'en*  
 car quoy que tu en portes toujours, on ne t'en *y traitois*  
 voit iamaïs lire. Est-ce de iour ou de nuit, de- *des vices*  
 vant ou apres tes débauches, que tu t'applies à la *où il estoit*  
 lecture? Quite, quite, toutes ces choses, pour vi- *sujet.*  
 vre comme tu fais, quoy que ta vie soit encore *Qu'elles*  
 plus honteuse que ta doctrine, & que tu dusses *ne crai-*  
 apprehender les reproches que la Phédre d'Euri- *guet point*  
 pide fait aux femmes, & prendre garde que les *les téné-*  
 murailles ne divulguent ton infamie. Que si tu *bres com-*  
 es resolu de mourir, comme tu as vécu, & d'a- *plices de*  
 cheter toujours des livres, laisse-les là pour le *leur dé-*  
 moins sans les lire, ny toucher aux paroles & aux *banche.*  
 actions des Anciens, qui ne t'ont fait ny bien ny  
 mal. Je sçay que tout ce que ie dis, ne te servira  
 de rien, & que tu ne laisseras pas de continuer  
 à te faire moquer de toy, par les habiles gens,  
 qui ne prennent pas garde à tes livres, mais à  
 ta doctrine. Tu penses, toutefois, couvrir par  
 là ton impertinence, comme ces mauvais Chi-  
 rurgiens qui ont des étruis dorez, dont ils ne se  
 sçauroient servir; au lieu qu'un excellent Artisan  
 se fait admirer avec des outils ordinaires. Enco-  
 re ceux là les presentent-ils quelquefois à ceux qui  
 les peuvent mettre en œuvre: mais tu ressem-  
 bles à ce chien des Fables, qui estant attaché au  
 ratelier, ne pouvoit manger du foin, ny souffrir  
 que le cheval en mangeast. Voilà ce que j'avois  
 à dire de ta doctrine? Je parleray une autre fois  
 plus amplement de tes débauches.



## DE LA CALOMNIE.

*Qu'il ne faut pas ajoûter soy temerairement au  
raport d'autrui.*

C'EST une mauvaise chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aveugle les hommes de telle sorte, qu'ils bronchent à chaque pas, sans voir ce qui est à leurs piez. & qu'ils n'aprehendent pas un danger present, tandis qu'ils en craignent quelquefois un qui est bien éloigné. C'est elle qui fait la pluspart des Tragedies dont on oit retentir les Theatres, & qui excite des divisions dans les Etats, & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui est son plus dangereux éguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le tableau d'Apelles: Car ayant esté accusé contre le Roy jaloux de la gloire, d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée, & causé la revolte de Tyr & la prise de Peluse; Ce Prince qui avoit esté nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour, prit tellement feu là dessus, que sans considerer de mesme qu'il est ordinaire entre les personnes de mesme profession, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un Peintre eust entrepris un si grand dessein, & un contre luy comme contre un traître & un assassin; & il luy eust fait trancher la teste, si l'un des complices ne l'eust dechargé à la question. Mais lors qu'il eut appris son innocence, il fut touché

de regret, qu'il luy donna cent talens, & luy bailla les mains l'accusateur, pour en faire ce qu'il plairoit. Appelées donc pour se vanger la Calomnie qui luy avoit fait un si mauvais tour, & le portrait que voicy. Il peignit un Prince de grandes oreilles, comme on en peint à ceux qui sont sur un Trône, environné du Soupçon & de l'ignorance. En cet état il tend de loin l'œil à la Calomnie, qui s'avance vers luy le front en feu, avec des attraites & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux un jeune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Devant elle marche un vieillard au visage hâve, & aux yeux louches, qui est le portrait de la Fraude & de l'Artifice, qui se sert de la Calomnie, pour la rendre plus plausible. Apres vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vêtue de deuil avec ses habits noirs, qui tourne la teste vers la Verité, & se regrette de deuil. Voilà l'Emblème de la Calomnie, dont ie te veux faire en suite un tableau à ma façon, & la dépeindre de toutes ses parties. Pour commencer par sa définition, je te fais un rapport que l'on fait d'autrui en son honneur, auquel d'ordinaire on ajoûte soy, sans avoir pour motifs les moyens de le justifier. On doit donc considerer trois choses dans la Calomnie: le Calomniaieur, le Calomnié, & celui à qui on s'adresse pour mesdire, qui est communément appelé les autres les Parties. Commençons par le Calomniaieur, puis qu'il joue le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un homme; car les gens de bien ne se font point de ce métier, & tachent plutôt

d'un tel répéter, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'accusateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Appelles donc pour se vanger de la Calomnie qui luy avoit fait un si mauvais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas, assis sur un Trône, environné du Soupçon & de l'Ignorance. En cet état il tend de loim la main à la Calomnie, qui s'avance vers luy le visage tout en feu, avec des attraits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux un jeune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Devant elle marche l'Envie au visage hâve, & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & ajustent la Calomnie, pour la rendre plus agreable. Apres vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vêtue de deuil avec ses habits déchirez, qui tourne la teste vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voilà l'Emblème de la Calomnie, dont ie te veux faire en suite un portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ses couleurs. Pour commencer par sa définition, c'est un faux raport que l'on fait d'autrui en son absence, auquel d'ordinaire on ajoute foy, sans donner les moyens à l'accusé de se justifier. On doit donc considerer trois choses dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celui à qui l'on s'adresse pour mesdire, qui est comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puis qu'il iont le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un meschant homme; car les gens de bien ne se mêlent point de ce métier, & tâchent plutôt

à réconcilier les ennemis qu'à semer de la division parmy les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement n'échant, il est in-juste ; car il ne se contente pas d'accuser à faux , il empêche qu'on n'oye l'accusé en sa défense , contre l'ordre de la Justice , qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, comme vne injustice, quand il rendroit un Jugement iuste, & offense même les Dieux ; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement in-juste, mais impie. Cependant, il tâche d'exciter la colere dans l'esprit de celuy à qui il parle, pour l'empêcher d'entendre les raisons de l'accusé ; ce qui ajoûte encore à ses crimes la mauvaise foy. Mais l'homme de bien, aussi accusé, veut que la défense soit publique, aussi bien que l'accusation, parce qu'il a intérêt que la vérité soit connue ; comme celuy qui peut vaincre son ennemy à force ouverte, n'use point de trahison ny de ruse. Le thône de la Calomnie est dans la Cour des Princes, où regne l'Envie & la Haine, & où se presentent à toute heure mille occasions de mentir & de flatter. Car où l'on voit croistre à tous moments l'esperance & l'ambition, là sont les envies les plus cruelles, & les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Un Courtisan est toujours en garde, comme un Gladiateur, pour porter le coup de la mort à son ennemy, s'il luy donne la moindre prise ; de sorte qu'à la Cour un homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble, est en un instant supplanté, quoy que celuy qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long-temps que luy, & que le vainqueur & le vaincu soient enveloppez sou-

vent une même ruine. Car comme il ne s'agit de peu de chose, & qu'il y va de la faveur d'un Prince, on est perperuellement aux écoutes pour l'obtenir ; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le tout d'un sort, & il faut estre tres-habile pour réussir. Car si ces traits ne sont trempés dans la verité, ils sont sans effet, parce que la verité ne peut estre vaincue que par un ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie, comme fille de l'envie, s'attache toujours à ceux qui sont en honneur, par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une carriere, chacun veut se devancer son compagnon, soit par force, soit par ruse ; les gens de bien à la Cour suivent le chemin de la vertu, pour arriver à la fin, où les autres ne peuvent parvenir que par la ruse. Cependant celuy qui est le premier, est en butte aux autres, & l'objet de l'envie & de la haine, si bien qu'on luy dressé mille pièges plus adroitement que l'on peut ; car s'ils réussissent à estre découverts, ils sont inutiles. Mais la calomnie prend pour fondement la profession de celuy qu'elle veut calomnier. On accuse un Medecin d'empoisonnement, un Ministre de trahison, un Grand de faire des receptacles, mais la passion du Prince fourmille de plus souvent de maniere. On dit à un sort qu'on a dessein sur la femme ; à celuy qui manque d'esprit, qu'on se moque de ses ouvrages, comme on accusa Philoxene auprès de Demetrius Tyrant, de blâmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux, on calomnie un homme auprès de luy d'impie ; on de libertinage. Car chacun rapporte dans la passion, & n'est plus capable

dans une mesme ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de chose , & qu'il y va de la faveur du Prince , on est perpetuellement aux écoutes pour l'obtenir ; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le métier d'un sot, & il faut estre tres-habile pour y réussir. Car si ces traits ne sont trempéz dans la vray-semblance , ils sont sans éfet , parce que la verité ne peut estre vaincuë que par un ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie , comme fille de l'envie , s'attache toûjours à ceux qui sont les plus élevez , par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une carriere, chacun tâche de devancer son compagnon , soit par art ou par vitesse ; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriver à la gloire, où les autres ne peuvent parvenir que par surprise. Cependant celuy qui est le premier, est toûjours en bute aux autres , & l'objet de l'envie & de la haine , si bien qu'on luy dresse mille pieges le plus adroitement que l'on peut, car s'ils viennent à estre découverts , ils sont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fonde- ment la profession de celuy qu'elle veut calomnier. On accuse un Medecin d'empoisonnement, un Ministre de trahison , un Grand de faire des entreprises , mais la passion du Prince fournit le plus souvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a dessein sur sa femme ; à celuy qui se pique d'esprit , qu'on se moque de ses ouvrages, comme on accusa Philoxene auprès de Denys le Tyran , de blâmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux , on calomnie un homme auprès de luy d'impieté ou de libertinage. Car chacun s'emporte dans sa passion , & n'est plus capable

d'entendre des raisons ny des excuses. Voilà ce que font les calomnieurs, pour irriter davantage celui à qui ils s'adressent, de peur que s'il n'étoit pas assez animé, il ne donnât du temps à la recherche de la verité, & l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empêche qu'on n'en veuille ouïr la defense. On accusa le Philosophe Demetrius devant Ptolomée, de ne s'être pas voulu déguiser aux Baccanales, & de ny avoir bû que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust trauesty, & n'eust bû du vin en la presence du Roy, & dancé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit un grand crime devant Alexandre, de ne pas reconnoître Epheslion pour un Dieu: Car non content de luy faire une pompe funebre, qui coûta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'envy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de iurer par son nom, & un crime capital de s'en moquer. Car les Courtisans pour flater la passion du Prince, luy connoient des chimeres & des visions: Qu'Epheslion leur estoit apparu en songe; qu'il guerissoit ceux qui l'invoquoient; rapportant de faux Oracles, & le présentant pour leur Protecteur; si bien qu'Alexandre qui avoit toujours les oreilles batus de ces discours, les crut à la fin, & se glorifia de pouvoir faire un Dieu qui estoit encore plus que de l'être. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honnestes gens disgraciés, pour avoir résisté à la passion du Prince, ou temoigné de l'averfion pour ses frenesies. Le Capitaine Agathocles qu'il

Comme  
qui diroit  
Ange  
Gardien.

estoit, aloit estre exposé aux lions, pour avoir esté devant le sepulcre d'Epheslion, comme un crû mortel, si Perdicas n'eust iuré ses Dieux, & particulièrement Epheslion, & le nouveau Dieu luy estoit aparu à la chaise, & luy avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnât à Agathocles, s'il avoit laissé des larmes au souvenir de son amy, & pitié de l'infirmité humaine. Alexandre sortant donc de cette humeur, ouvroit une porte à la calomnie. Car, comme on attaque toujours une place par l'endroit qui est le plus faible, le Calomnieur prend toujours ce qui s'écarte par la partie qui est la plus ouverte à la médiance; parce que c'est le lieu le plus défectueux. Voilà les forces de la Calomnie: mais au dedans elle a pour Ministres, l'orgueil du present, & l'amour de la nouveauté; avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il y a une qui chatouille tant l'oreille d'un homme arrogant & desiant que les faux rapports. C'est une aise d'emporter un cœur exposé de sa place à la batterie, & de perdre un innocent qui se défend point; car l'accuse en cette rencontre meurt comme un homme endormi qu'on tue sans prite de ville. Ce qui est de plus défectueux, c'est qu'on va trouver son amy, comme on s'exprime, sans sçavoir rien de ce qui se passe; si qu'on donne soy-mesme dans le piège. Un homme d'honneur ne condamne point son amy sans l'ouïr, & sans luy donner les moyens de se justifier; au lieu que ceux qui prêtent l'oreille à la calomnie ne l'écourent point, on leur semblant de recevoir les excuses,

estimoir, aloit estre exposé aux lions, pour avoir pleuré devant le sepulcre d'Ephestion, comme s'il l'eust crû mortel, si Perdicas n'eust iuré ses grands Dieux, & particulièrement Ephestion, que ce nouveau Dieu luy estoit aparû à la chasle; & luy avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnast à Agathocles, s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son amy, & qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouvroit une large porte à la calomnie. Car, comme on attaque toujours une place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toujours celui qui l'écoute par la partie qui est la plus ouverte à la medifance; parce que c'est le lieu le moins deffendu. Voila les forces de la Calomnie au dehors; mais au dedans elle a pour Ministres, le degoust du present, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il ny a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & desiant que les faux rapports. Il est donc aisé d'emporter un cœur exposé de tous côrez à la baterie, & de perdre un innocent qui ne se défend point; car l'accusé en cette rencontre meurt comme un homme endormi qu'on tuë dans une prise de ville. Ce qui est de plus déplorable, c'est qu'on va trouver son amy, comme auparavant, sans sçavoir rien de ce qui se passe; & qu'on donne soy-mesme dans le piege. Mais un homme d'honneur ne condamne point son amy sans l'oïr, & sans luy donner les moyens de se iustifier; au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'écoutent pas, ou font semblant de recevoir ses excuses,

en attendant l'ocasion de s'en venger ; sur tout, quand le Calomniateur est leur amy, ou qu'il feint de l'estre de celuy qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empescher d'ajouter foy à son rapport ; sans considerer qu'il arrive tous les iours mille sujets de rompre, mesme entre les plus grands amis. D'ailleurs, la Calomnie n'attaque jamais un enemy decouvert, parce qu'elle se perdrait creance ; mais souvent son propre amy, ou pour le moins celuy qu'on feint estre tel, pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux interests de celuy à qui l'on parle. Quelques-uns honteux d'avoir ajouté foy à de faux rapports, & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le visage de leur amy offensé, rompent avec luy, comme s'il étoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois deplore la misere de nostre vie, dont la calomnie est un des principaux fleaux. Quelques-uns nous accusent du crime dont ils sont coupables. Il faut que tu meures, s'écrie Antia, à son mary, ou que tu tués Bellerophon, qui a attenté à ma chasteté ; quoy que ce fust elle-mesme qui l'eût sollicité à l'aimer. Il s'en faut peu pourtât qu'il ne portast la peine du vice d'autrui, & de sa propre vertu, & qu'il ne perist au premier combat qu'il eut contre la Chimere, car pour un semblable sujet, Phédre perdit Hippolite. Mais, dira quelqu'un, il faut ajouter foy aux rapports, lors qu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t'il quelqu'un de plus iuste qu'Aristide ? il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle, par la jalousie de sa gloire, comme les plus gens de bien ont leurs defauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs, ne dressa-t'il pas des embûches à son

*Vlyse à  
Palamede.*

frère, à son amy, & à son compagnon d'armes ; & fut accusé d'impieeté, Mitridate, & Theodorus de trahison, apres avoir rendu de très-belles services à leur patrie. Je puis plusieurs exemples qui sont connus de tout le monde. Qu'il sera donc en cette occasion l'homme qui fermera les oreilles à la Calomnie, comme on le fit au chât des Sirènes, & n'ajoutera point foy aux rapports qu'il verra avec beaucoup de circonvenance, mais demeurera sur la deffiance. Il est sage de faire garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celles de nostre ame. Quand on nous fera donc quelque chose, il faut examiner la chose en soy-mesme, & non pas en regard aux personnes. Car le contraire marque d'un esprit bas & abject, qui se laisse emporter en jeune homme ; & c'est l'une des grandes injustices qu'on puisse commettre, de se faire deffier ny au jugement, ny à la verité d'autrui ; ne considerer pas davantage si l'on a le plus d'esprit & le plus d'adresse, que si l'on a la cause de ce mal-heur est en l'obscureté ou en l'ignorance du cœur de l'homme ; si on ne pouvoit penetrer dans ses sentimens, on ne seroit contrainte de quitter le monde, pour faire place à la Verité, qui dissiperoit tous les teneurs par la lumiere.

parent, à son amy, & à son compagnon d'armes? Socrate fut accusé d'impiété, Miltiade, & Themistocle de trahison, apres avoir rendu de tres-grands services à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Qui fera donc en cette occasion l'homme sage? Il fermes les oreilles à la Calomnie, comme Ulyse au chât des Sirènes, & n'ajoutera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection, mais demeurera sur la desiance. Il est ridicule de faire garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celles de nostre ame degarnies. Quand on nous fera donc quelque rapport, il faut examiner la chose en soy-mesme, sans avoir égard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abject, qui se laisse emporter en jeune homme; & c'est l'une des plus grandes injustices qu'on puisse commettre. Il ne faut defferer ny au iugement, ny à la passion d'autrui; ne considerer pas davantage l'accusateur que l'accusé, & se defier toujours de celuy qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant, la cause de ce mal-heur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car si l'on pouvoit penetrer dans ses sentimens, la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde, pour faire place à la Verité, qui dissiperoit toutes ses tenebres par la lumiere.



L'APOPHRADE, OU LE MAUVAIS

**GRAMMAIRE.**

*C'est une invective contre un homme qui avait condamné le mot d'Apophrade, qui signifie proprement un jour malencontreux.*

ON voit bien que tu ne sçais ce que signifie le mot d'*Apophrade* ; autrement tu ne m'aurois pas accusé de barbarie pour t'y avoir comparé. Mais nous parlerons tantost de la signification ; je me contenteray de te dire pour cette heure , que tu as pris par l'aile la *Cygale*, comme dit le Poëte *Archiloque*. Car cette insecte qui crie assez haut d'elle-mesme , fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi, ce Poëte porté de son naturel à la *Satyre*, laissoit à juger ce qu'il feroit, estant offensé. C'est dequoy je t'avertis maintenant , non pas pour me comparer à un si grand personnage , mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'*Archilochus* ne pourroit reprendre dignement , quand il associeroit avecque luy *Hipponax* & *Simonides*, car tous ceux qu'ils ont attaquez, n'estoient rien au prix de toy. Cependant, il semble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaisie, de reprendre ce mot , pour découvrir ton ignorance , qui ne sçait pas les choses les plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres défauts. Car outre que j'ay quelque talent dans la *Satyre*, je connois tes vices

**MAUVAIS GRAMMAIRIEN.**

144  
 ne peut pour les publics. Je parle de la sorte, & il ne seroit de rien de t'en avertir en ce point, pour tâcher de t'en corriger, puis que ceux non plus changer de nature, que ces animaux qui vivent dans l'ordure & dans le fange. Outre que tes crimes ne sont gueres plus que ceux de ces celebres criminels des loix, & que ton ignorance est si publique, qu'il y a tout besoin que personne n'oit la pitié, pour montrer que tu n'es qu'un homme. Mais le veux mettre icy, d: pour qu'on ne croie je sois le seul qui les ignore. Qui nous a donc à notre secours pour cela? Sera-ce Dieu des Comedies de Menandre, ou le bon Dieu de liberte & de verité, qui est ton grand ennemy, puis qu'il sçait tout ce que tu fais, & ce que tu souffres tous les iours, la Raison veut publier. Il fera donc icy le prologue, comme il fait quelquefois à nos entrées, d'apprendre à tout le monde que nous n'entreprions pas ce cy en vain, mais à l'ami. É particulier, mais pour vain, & pour vain. Et quand il aura parlé, il le pourra dire à bonne heure, & nous laisser faire le reste que nous sommes assez capables pour faire, & qu'il n'est pas fâché à un Dieu de voir de si grandes abominations. Voici donc le conte-faitoit le Philoſophe, c'est de ce jour, vint un iour aux jeux Olympiques, le sujet de Pytagore, lors qu'il voulut aller de participer aux mysteres d'Eleusine, & qu'il avoit esté

des l'enfance , & ne manque ny de capacité ny de hardiesse pour les publier. Je parle de la sorte, parce qu'il ne serviroit de rien de t'en avertir en particulier, pour tâcher de t'en corriger; puis que tu ne peux non plus changer de nature, que ces sales animaux qui vivent dans l'ordure & dans le fange; outre que tes crimes ne sont gueres plus secrets que ceux de ces celebres criminels des Fables , & que ton ignorance est si publique , qu'il n'est point besoin que personne t'oste la peau de lion , pour montrer que tu n'es qu'un fâné. Mais je le veux mettre icy, de peur qu'on ne croye que je sois le seul qui les ignore. *Qui* appellerons-nous à notre secours pour cela? Sera-ce quelque Dieu des Comedies de Menandre , tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, qui *comme* est ton plus grand ennemy , puis qu'il sçait tout *qui droit* ce que tu fais, & ce que tu souffres tous les iours, *la Rai-* & qu'il le veut publier. Il fera donc icy le pro-*son.*logue de ma Satyre , comme il fait quelquefois chez cét Auteur; afin d'apprendre à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy en vain, ny par une inimitié particuliere, mais pour vanger le public. Et quand il aura parié, il se pourra retirer à la bonne heure , & nous laisser faire le reste, parce que nous sommes allez capables pour le confondre , & qu'il n'est pas seant à un Dieu de parler de si grandes abominations. Voicy donc ce qu'il dira par forme d'avertissement. Ce sophiste qui contrefaisoit le Philosophe, c'est de toy qu'il parle , vint un iour aux jeux Olympiques pour y réciter une harangue, qu'il avoit composée sur le sujet de Pytagore, lors qu'on le voulut empêcher de participer aux mysteres d'Eleusine, leauë qu'il estoit étranger , & qu'il avoit esté

Euphoïbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Esopé, estoit toute parée de plumes d'autrui, & bâtie de pièces rapportées. D'ailleurs, elle estoit premeditée de long-temps: mais pour faire croire qu'il l'avoit faite sur le champ, il fit tant par l'un de ses amis, que lors qu'il demanda un sujet tout haut, ou luy donna celuy-cy. Cependant, comme il ne jouïssoit pas biē son personnage, & qu'il rapportoit des choses tirées de loing & étudiées, personne ne se pouvoit empêcher de rire, & de faire signes à cet amy qu'on reconnoissoit bien la fourberie, pour son impudence. Quelques-uns donc à mesure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il avoit dérober des Anciens. Celuy qui a fait ce Discours, & qui n'a introduit icy, estoit de ceux-là; car il ne le pouvoit tenir de rire, non plus que les autres. En pourquoy n'eust-il pas ry d'une si grande & si publique effronterie; Outre qu'il est allé porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empêcher d'éclater vne fois tout haut, entendant cet aïné qui vouloit, cōme on dit, jōuer de la lyre, ce que ce gaïant-homme apperçut en se retournant, & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année, ou plutôt le troisième jour de la grande nouvelle Lune, où les Romains suivant une coutume ancienne, font des vœux & des sacrifices, pour tout le reste de l'année sur la creance que les Dieux écoutent alors plus attentivement nos prières. En cette grande feste donc, & ces Calendes sacrées, celuy-cy vint à son tour imposteur qui étoit les sarcins sous le nom de Pytagore, comme il le connoissoit par sa

Du mois  
de l'Avier.

MAUVAIS GRAMMARIEN. 245  
 & qu'il sçavoit ce qu'il faisoit, & ce qu'il  
 faisoit tous les iours, où il avoit esté maline  
 & il dit à un de ses amis qui estoit pres de  
 luy, sortons d'icy, que cet infame par les abo-  
 us ne nous change celour heureux en un  
 & il se servit pour cela du mot d'*Apophrade*.  
 Cependant, nostre imposteur ne l'eut pas  
 dit, que pour se vanger de cette raillerie,  
 il dit: Quelle beste est-ce qu'*Apophrade*? Est-  
 ce un oiseau, terrestre, ou aquatique? car  
 je ne la connois point. Mais en pen-  
 sant à voir son ignorance, il s'y exposa luy-  
 même, & dit: Je ne sçay rien. C'est là le sujet  
 de ta vaine entretienir, pour vous faire voir  
 un grand Orateur, qui fait des harangues à  
 des gens qui ignorent les choses les plus vulgaires,  
 & les artisans de la Grece sçavent. Voilà ce  
 qu'il a dit le Prologue; c'est à moy d'achever  
 & de représenter icy ce que tu as fait en  
 les parties du monde, & ce que tu fais pre-  
 sent à Esphese, qui est le comble de ta do-  
 ctrine & de ta Morale. Mais au-  
 tant qu'il faut parler du mot d'*Apophrade*, que  
 tu as pris. De moy, par les Dieux pourquoy te  
 penses-tu si fort? Est-ce qu'il est si barbare, &  
 qu'il ne sçait souffrir, parce que tu as l'oreille de  
 luy? Mais y a-t'il rien de plus commun à Athē-  
 nes, & à Eretrie étoient étrangers, que ce ter-  
 me. Car il y en a plusieurs qui leur sont com-  
 muns, & ils s'en servent pour exprimer un  
 mot, ou un heureux, où l'on ne fait aucune affaire  
 particulière, soit pour quelque  
 chose qui est arrivée ce iour-là, ou pour

ment, & qu'il ſçavoit ce qu'il faiſoit, & ce qu'il ſouffroit tous les iours, où il avoit eſté même ſurpris; il dit à un de ſes amis qui eſtoit pres de luy, Sorrons d'icy, que cét infame par ſes abominations ne nous change ce iour heureux en un funeſte, & il ſe ſervit pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant, nôtre impoſteur ne l'eut pas plutôt oui, que pour ſe vanger de cette raillerie, il s'écria; Quelle beſte eſt-ce qu'*Apophrade*? Eſt-elle mâle ou femelle, terreſtre, ou aquatique? car pour moy, je ne la connois point. Mais en penſant expoſer l'autre en riſée, il s'y expoſa luy-même, & fit voir ſon ignorance. C'eſt-là le ſujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improviſte, ignore les choſes les plus vulgaires, & que les artiſans de la Grece ſçavent. Voilà ce qu'avoit à dire le Prologue; c'eſt à moy d'achever le reſte, & de repreſenter icy ce que tu as fait en diverſes parties du monde, & ce que tu fais preſentement à Ephèſe, qui eſt le comble de ta doctrine, & le chef-d'œuvre de ta Morale. Mais auparavant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux pourquoy te choque-t'il ſi fort? Eſt-ce qu'il eſt barbare, & que tu ne l'as pû ſouffrir, parce que tu as l'oreille delicate? Mais y a-t'il rien de plus commun à Athènes? Tu prouveras plutôt à un Athénien, que Cecrops & Erectée étoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a pluſieurs qui leur ſont communs, avec le reſte des Grecs; mais celui-cy leur eſt propre, & ils s'en ſervent pour exprimer un iour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ny publique ny particulière, ſoit pour quelque grande déſaite qui eſt arrivée ce iour-là, ou pour

quelqu'autre calamité. Mais il n'est pas peut-être  
seant d'apprendre ces choses à ton âge ; outre qu'il  
y en a tant d'autres que tu ne sçais point, qui sont  
beaucoup plus importantes , que tu peux bien  
ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où es-tu  
de ne la pas sçavoir? car encore qu'on te dit per-  
mettre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrais  
pas, quand tu voudrais, appeler un iour malen-  
contreux, d'un autre nom, si tu veux parler com-  
me l'on a fait à Athenes. Mais tu diras peut-être  
qu'il n'est plus en usage, & qu'il ne se fait pas ser-  
vir de mots que l'on n'entend point. Il est vrai  
que j'ay failly de m'en servir en ta presence ; car  
je devois parler Cappadocien, Paphlagonien, ou  
Bactrien, pour faire que tu m'entendisses; mais il  
faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot  
est de ceux qui se sont conservez en usage dans  
cette grande revolution qui arrive tous les iours  
dans les Langues ; & je rapporterois le nom de  
ceux qui ont usé si ie ne craignois de troubler  
ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, &  
d'Historiens qui te sont inconnus. J'aurois plu-  
tost fait de dire ceux qui ne s'en sont pas servis ;  
quoy que pour te dire la verité, je n'en sçache  
point, & je t'offre quelque honneste present, si tu  
peux nommer quelqu'un qui ait exprimé autre-  
ment la chose qu'on veut signifier par là. Car ce-  
luy qui ignore ce mot, peut ignorer où sont si-  
tuées les villes d'Athenes, de Sparte, & de Corin-  
the. Mais tu diras peut-être qu'il est bon, mais  
non pas au sens que je l'ay pris, ou bien que je l'ay  
allegué hors de propos. Je te satisferay encore  
là-dessus, si tu es capable de raison. Car les An-  
ciens se sont servis de plusieurs pareilles meta-  
phores, contre ceux qui te ressembloient; Ils ont

voilà un Orateur qui changeoit à toute heure  
de *Carburne*, pour marquer son inconstance, à  
cause de la peine qu'il y a de marcher avec ces  
chaussures. Un autre, *Lypé*, qui avoit acou-  
tumé de troubler les Assemblées. Un autre, le *Tro-  
isisme*, qui railloit & solastoit avec le peu-  
ple, comme les écoliers sont aux iours de congé.  
Ces trois donc ne pourra-t-on pas nommer Apo-  
phrades, un malencontreux personnage, comme  
ce Car il est certain que lors que nous rencon-  
trons quelque chose de mauvais augure, & par-  
ticulièrement le matin, soit un charret, un boi-  
sillon, un singe, nous avons coutume de rentrer  
chez nous, comme si ce jour-là nous devoit estre  
malheureux. Si le premier iour de l'an donc, on trouve  
un homme comme toy, qui passe pour un in-  
juste, un méchant, un imposteur, un parjure, un  
pestiféré, une peste, ne le fuira-t-on pas com-  
me un malin, & de le rendre malen-  
contreux de mauvais augure, capable de  
troubler le plus beau iour, & de le rendre malen-  
contreux. Tu ne te dois pas fâcher de ces mots,  
car il te semble que tu fais gloire de la chose ;  
mais tu aurois bien de la peine à prouver  
cela à tes citoyens, qui sçavent comme  
tu es venu des ton enfance, & comme tu te mis  
sous la main d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il  
voudroit, jusqu'à ce qu'il te quitta, comme on  
se quitte lors qu'il est usé. Tu servis depuis au-  
tant d'années, ou tu faisois le Prologue, & entrais  
avec des brodequins dorez, & un habit ma-  
gnifique, pour annoncer la piece, & demander  
la bienveillance. Mais maintenant tu es devenu  
comédien, c'est pourquoy quand on le sçaura en  
cette ville, on croira voir deux Thèbes & deux So-

appelé vn Orateur qui changeoit à toute heure d'avis, *Cothurne*, pour marquer son instabilité, à cause de la peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Un autre, *Lypaé*, qui avoit acoustumé de troubler les Assemblées. Un autre, *Hebdomas*, qui railloit & folastroit avec le peuple, comme les écoliers font aux iours de congé. Pourquoi donc ne pourra-t'on pas nommer *Apo-phrade*, un malencontreux personnage, comme toy? Car il est certain que lors que nous rencontrons quelque chose de mauvais augure, & particulièrement le matin, soit un châtreté, un boireux, ou un singe, nous avons coüstume de rentrer aussi-tost, comme si ce iour-là nous devoit estre funeste. Si le premier iour de l'an donc, on trouve un homme comme toy, qui passe pour un infame, un méchant, un imposteur, un parjure, un monstre, une peste, ne le fuira-t'on pas comme un oiseau de mauvais augure, capable de troubler le plus beau iour, & de le rendre malencontreux? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me semble que tu fais gloire de la chose; outre que tu aurois bien de la peine à prouver le contraire à tes citoyens, qui sçavent comme tu as vescu dès ton enfance, & comme tu te mis au service d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, iusqu'à ce qu'il te quitta, comme on fait un habit lors qu'il est usé. Tu servis depuis au Theatre, & fus avec une compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faisois le Prologue, & entrois paré avec des brodequins dorez, & un habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander bonne audience. Mais maintenant tu es devenu Orateur; c'est pourquoy quand on le sçaura en ton país, on croira voir deux Thèbes & deux So-

*Ou, un homme dont la vie estoit inconstante. Trou-ble. C'est qu'ils avoient congé une fois la semaine.*

leils, comme cét Ancien des Fables. Tu fais donc bien de ny pas aller, quoy que ce soit la plus grande & la plus belle ville de la Phenicie, & un tres-agreable séjour. Mais tu as honte de ton premier mestier, & craindrois d'ouïr en allant par les rues: Voilà celuy que nous avons veu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuser à ces choses; car quelle impudence égale la tienne: & qu'as-tu jamais trouvé de honteux: l'apprens que tu possèdes dans la ville de ta naissance un grand Palais, à prendre le tonneau de Diogene pour le Trône de Jupiter. Tu ne pourrois donc empescher que tes citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le des-honneur de leur ville. L'estime de la Syrie est de mesme sentiment. Toute Antioche a veu comme tu debauchas ce jeune garçon qui venoit de Tarse. Mais il n'est pas honneste de remuer ces ordures, & tu sçais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est que tu l'ayes oublié, à cause que tu n'as point de memoire. Tu n'es pas moins connu en Egypte, où tu fus reçu fugitif apres ces beaux exploits de Syrie, lors que tu estois talonné par les Fripiers, qui t'avoient presté les habits, avec lesquels tu trouvois à dîner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas témoin de tes débauches, aussi bien que celle d'Antioche? Oüy sans doute, puis qu'elles y ont esté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencontras qu'un hôte dans toute la ville, à qui tu pusses persuader me dans toute la ville, à qui tu pusses persuader ton innocence, & qui te servist de support, & te donnast à vivre. Tu me permettras de taire son nom puis-qu'il est connu de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te souvient-il quand il te surprit entre les genoux de ce jeune

Antioche: Quelle opinion penies-tu qu'il eut de ta grande hommie, s'il n'avoit perdu les sens? Aussi te chailla-t'il honteusement, & puis t'abandonna apres ton départ. Toute la Grece te farent remplies en suite de ta renommée de ta gloire; & je m'enonne qu'il y en ait un seul qui trouve à redire à ce que tu fais d'espier, s'ils n'ont perdu la memoire, aussi que toy. Il est vray que tu y as ajoûté à ces débauches, celles des femmes; & apres ces nouvelles étrange que pour exprimer l'horreur de ces vices, on se serve d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'allast baiser par compenise; il vaudroit mieux baiser un asne que vipere; car encore pourroit-on guérir de la morsure, à l'aide de quelque contrepoison. Mais apres s'estre frotté de ces baillies, on ne peut approcher des Autels; & c'est vainement que l'on se fait un point d'expiation. Cependant, tu railles les paroles des autres, sans te garder à tes actions. Pour moy, j'aurois bien voulu ignorer le mot que tu condamnais, bien que je me repenir de l'avoir dit. Ce sont les Dieux & les sollicités que tu prononces sans cesse, mais ils ne font rien. Que les Dieux te pardonnent avec ta belle Raison que. Où l'auteur a mis epistole si ce n'est dans quelque vieux livre, ou dans les livres de Pausanias, que tu as vus entre les mains, & qui sont dignes de ta bouche impure. Mais puis-que tu ne veux plus te taire, que diras-tu te prie, que tu appelloit en Justice, & qu'elle te fust favorable? Quoy ingrat! apres t'avoir retiré de la Justice, & t'avoir rendu celebre sur les bords, en te faisant joier le personnage tant

Echanson ? Quelle opinion penfes-tu qu'il eut alors de ta preud'hominie , s'il n'avoit perdu les yeux ? Aussi te chailla-t'il honteusement , & purifia la maison apres ton départ. Toute la Grece & l'Italie furent remplies ensuite de ta renommée & de ta gloire ; & je m'étonne qu'il y en ait maintenant qui trouvent à redire à ce que tu fais dans Ephèse , s'ils n'ont perdu la memoire , aussi bien que toy. Il est vray que tu y as ajousté à tes autres débauches , celles des femmes ; & apres cela tu trouves étrange que pour exprimer l'horreur de tes vices, on le serve d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'allast baiser pour récompense ; Il vaudroit mieux baiser un aspic ou une vipere ; car encore pourroit-on guerir de leur morsure , à l'aide de quelque contrepoison ; mais apres s'estre soüillé de tes baisers , on n'oseroit approcher des Autels ; & c'est vn crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant , tu railles les paroles des autres , sans prendre garde à tes actions. Pour moy , j'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien loing de me repentir de l'avoir dit. Ce sont les barbarismes & les solécismes que tu prononces tous les iours, dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique. Où l'aurois-tu aussi aprise ? si ce n'est dans quelque vieux bouquin , ou dans les livres de Philenis , que tu as toujours entre les mains , & qui sont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puis-que j'en suis venu jusques-là ; Que dirois-tu, si je te prie, si ta langue t'apelloit en Justice , & qu'elle te fist ces reproches ? Quoy ingrat ! apres t'avoir retiré de la necessité , & t'avoir rendu celebre sur les Theatres , en te faisant jouer le personnage tan-



toit d'un Heros, & tantost d'un Dieu; Apres  
t'avoir nourry maistre d'Ecole; Apres t'avoir fait  
passer pour Orateur, & reciter ces belles Haran-  
gues empruntées qui t'ont acquis tant de gloire,  
estoit-il iuste pour récompense, de me faire ser-  
vir à tes salutes? N'est-ce pas assez des menlon-  
ges & des pajures que tu me fais prononcer tous  
les iours, sans parler de tes sottises & de tes im-  
pertinences: Me falloit-il occuper la nuit à un in-  
fame ministère, & me faire souffrir mille opo-  
bres? Il y a d'autres membres qui sont destinés  
à cet office. P'ût aux Dieux qu'on m'eût coupés,  
comme on fit celle de Philomele. Car les lan-  
gues de ceux qui ont devoré leurs enfans, ont  
moins eu à souffrir que moy. Dy-moy, par les  
Dieux, si ta langue parloit de la sorte, & qu'elle  
prist ta barbe à témoin, que luy répondrois-tu?  
Ce que tu fis n'agueres à celuy qui te reprochoit  
d'un crime que tu venois de commettre? Que  
c'estoit par là que tu t'eslois mis en credit. Car  
d'où vient, à ton avis, la grandeur de ta reputa-  
tion? Crois-tu que ce soit de tes Harangues? Il  
sufist, me diras-tu, que je sois illustre par quel-  
que biais que ce soit. Veux-tu que je raporte tous les  
sotriquets qu'on t'a donné en divers lieux, où tu  
as esté? C'est une chose étrange, que tu n'ayes pu  
souffrir un mot, apres avoir souffert tant d'insul-  
ties. On t'appelloit en Syrie, Rhododaphné.  
Pour quel sujet; j'ay honte de le dire, & il ne  
tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En  
Palestine on t'appelloit la Ronce, à cause que ta  
barbe piquoit tes beaux amoureux; car tu te ra-  
bisais alors. En Egypte on te nommoit l'Esqui-  
nois, parce que tu faillis à estre sussoque par  
un matelot, qui te t'enfonça jusqu'au goüet.

L'autre  
page.

tes Atheniens, sans tant de mystere, ils ne  
sont point à louer une lettre à ton nom, & te nom-  
ment Atimarque; car tu devois avoir quelque  
chose de plus que celuy contre lequel Esquines a  
fait une belle harangue. Mais en Italie tu rem-  
plis le nom heroïque de Cyclope, pour avoir  
tué celuy d'Homere dans une debauché,  
de t'ajouter cela à tes autres infamies. Car tu  
as le verre en main à demy yvre, qui attendois  
le coup de ton Uylle, c'est à dire d'un jeune gar-  
çon qui venoit la lance en arrest, pour te crever  
l'œil; mais il gauchit un peu, & t'enfonça la ma-  
in, ou plutôt comme un autre Carybde, tu  
as mis la gueule pour l'englouir luy & son na-  
vis. Cependant, d'une debauché si publique,  
tu te point d'autre excuse le lendemain, que  
de t'irrogneric. Et apres cela tu trouves étrange  
que son te nomme Apophrade? Et que dis-tu  
qu'on t'appelle Lesbien? N'entens-tu pas aussi  
bien, & crois-tu que ce soit pour te louer? ou  
pour te blâmer mieux, parce que la chose t'eût plus  
glorieuse? Tes vices sont connus maintenant,  
non seulement aux hommes, mais aux femmes. Car depuis peu, comme  
tu serois aller chercher une en mariage à Cyzi-  
que, je ne veux point, dit-elle, d'un homme  
qui a abolié d'un autre. Et apres cela, tu te  
prouves pour des paroles! Mais certes tu as raison;  
car le monde ne peut pas inventer de belles  
paroles comme les tiennes, Qui seroit si insolent  
de te demander un trident, au lieu d'une épée;  
de te proposer trois adulteres, & de dire que Theo-  
crite passant sur trois chefs, avoit defait les  
trois plus fortes de la Grece avec une arme à  
trois pointes, & qu'il estoit le chien à trois testés?  
Je te mets toutes choses dans tes Harangues, d'or-

On pour-  
roit le Tri-  
carné.

Pour les Atheniens, sans tant de mystere, ils ne firent qu'ajouter une lettre à ton nom, & te nommerent Atimarque; car tu devois avoir quelque chose de plus que celui contre lequel Esquines a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le nom heroïque de Cyclope, pour avoir contrefait celui d'Homere dans une débauche, afin d'ajouter cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à demy yvre, qui attendois l'attaque de ton Ulysse, c'est à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te crever l'œil; mais il gauchit un peu, & t'enfonça la mâchoire, ou plutôt comme un autre Carybde, tu ouvris la gueule pour l'engloutir luy & son navire. Cependant, d'une débauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yvrognerie. Et apres cela tu trouves étrange que l'on te nomme Apophrade? Et que dis-tu quand on t'appelle Lesbin? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louer? ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiere? Tes vices sont connus maintenant, jusques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher une en mariage à Cyzique; Je ne veux point, dit-elle, d'un homme qui en a besoin d'un autre. Et apres cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raison; car tout le monde ne peut pas inventer de belles phrases comme les tiennes; Qui seroit si insolent que de demander un trident, au lieu d'une épée; pour vanger trois adulteres, & de dire que Theopompe parlant sur trois chefs, avoit défait les principales forces de la Grece avec une arme à trois pointes, & qu'il estoit le chien à trois testes? Il y a cent autres choses dans tes Harangues, d'oc

*Sans  
honneur.  
Timar-  
que.*

*On, pour  
le Trica-  
ranus.*

252 L'APOPHRADE, OU LE

il ne se faut pas souvenir, non plus que des fun-  
tes que la pauvreté te contraint de faire, comme  
de denier un deposit en jugement, dérober en  
demandant l'aun ôac, & plusieurs autres fri-  
ponneries. Il faut pardonner à un homme qui  
meurt de faim, s'il tâche à subsister du mieux  
qu'il peut; mais ce qui est insupportable, c'est  
que tes débauches absorbent ce que tes crimes  
ont aquis. Il est vray que tu as fait depuis peu un  
trait qui merite d'estre loüé; c'est que sçachant  
le métier de Tisias, tu as ioüé le personnage de  
Discorax, en dérobant trente pieces d'oi à ce  
vieux fou, qui à cause de Tisias a donné par sur-  
prise sept cens cinquante dragmes d'un livre. Je  
pourrois dire bien d'autres choses, mais ie n'en  
ajoutteray qu'une. Fav ce que tu voudras, & ne  
cesse de pecher contre toi-mesme; mais ne fais  
plus ceci, car il n'est pas juste que ceux qui vivent  
de la sorte, & qui trahissent leurs amis, comme  
tu fais, soient sous un mesme couvert, ny boivent  
les balters aux complimens, & particulièrement  
quand tu saltieras ceux qui t'ont rendu la bou-  
che malencontreuse. Enfin, puis que j'ay com-  
mencé à t'avertir en amy, ne t'amuse plus à par-  
fumer une teste blanche, ny à te faire arracher  
le poil où tu sçay. Car si c'est pour la propreté,  
tu en devrois faire autant par tout; mais pour-  
quoy te parer en des lieux qu'il n'est pas hon-  
neste de montrer? Il ne te reste que les cheveux  
blancs, pour paroistre sage; épargne les donc, &  
particulièrement ta barbe; & si tu peux, ne fay  
tes saletez que de nuit, afin que la lumiere n'en  
soit point soüillée. Tu vois qu'il ne t'alloit pas  
réveiller, comme on dit, le chat qui dort, ny con-

MAUV AIS GRAMMAIRIEN. 253

car le mot de malencontreux, qui rendra  
ta vie malencontreuse. En veux-tu davan-  
tage? car je t'en diray tant que tu voudras, bien  
que ie ne manqueray point de matiere.  
Car comme roy devoit craindre d'offenser  
un homme d'honneur. Tu diras peut-estre que  
tu es attaqué par des Enigmes que tu n'en-  
tends point; Comme si tu ne sçavois pas le nom  
des crimes que tu commets. Mais je te permets  
d'en dire, si je ne suis vengé au double. Prends  
particulièrement à l'avenir comme tu vivras,  
comprends qu'à toy de cette Saryce, puis-que  
le dire d'Euripide, l'infelicitie est la fin  
de la brèche sans remède, aussi bien que de la  
roy de la meschance.

LOVANGE D'VNE MAISON.

On dit qu'Alexandre fut si transporté, en  
voyant la beauté de la riviere du Cydne,  
qu'il crut & la sricheur de ses eaux, qu'il ne  
se empêcher de s'y baigner, parce qu'il n'e-  
st si profond, ny son cours si violent.  
Mais aussi épris d'amour, à la veüe d'un  
si lib au & si magnifique, & touche au desir  
de connoître toutes les perfections, & d'en  
braver les loüanges. Car ie ne croy pas qu'il  
soit une plus grande marque de stupidité &  
de barbarie que de s'estimer indigne de posseder  
quelque beau, & comme s'en bannir volontaire-  
ment. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admi-  
rent pas en silence les belles choses, comme font  
les autres; mais ils aiment à se repandre en lou-

On mettra  
du dipi-  
latore.

On, pour  
la santé.

damner le mot de malencontreux , qui rendra toute ta vie malencontreuse. En veux-tu davantage ? car je t'en diray tant que tu voudras , bien assuré que je ne manqueray point de matiere. Un infame comme toy devoit craindre d'offenser un homme d'honneur. Tu diras peut-estre que je t'ay attaqué par des Enigmes que tu n'entens point ; Comme si tu ne sçavois pas le nom des crimes que tu commets. Mais je te permets d'en rire , si je ne suis vengé au double. Prends garde seulement à l'avenir comme tu vivras , & ne te prens qu'à toy de cette Satyre, puis-que selon le dire d'Euripide , *l'infelicité est la fin d'une bouche sans retenue , aussi bien que de la folie & de la meschanceté.*

~~~~~

LOVANGE D'VNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fut si transporté , en voyant la beauté de la riviere du Cygne , avec la clarté & la fraîcheur de ses eaux , qu'il ne pût s'empescher de s'y baigner, parce qu'elle n'étoit pas trop profonde, ny son cours trop violent. Je me sens aussi epris d'amour , à la veüe d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en connoître toutes les perfections , & d'en celebrer les loüanges. Car ie ne croy pas qu'il y ait une plus grande marque de stupidité & de barbarie, que de s'estimer indigne de posseder ce qui est beau, & comme s'en bannir volontairement. D'ailleurs , les personnes d'esprit n'admireront pas en silence les belles choses, comme font les autres; mais ils aiment à se répandre en loüa-

254 LOUANGE D'UNE MAISON

ges, pour payer en quelque sorte leur hôte, & faire voir qu'ils sçavent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoître les faveurs que l'on leur fait. Or de le louer simplement, cela peut-estre bon pour ceux qui ne peuvent rien davantage, comme ce jeune Insulaire qui conté-
ploit le Palais de Menelaüs, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y avoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire une harangue à sa loitiange, dans une compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoûtez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans un si auguste lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si l'Eco se plaist à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musettes, dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-t'il point des douceurs d'Apollon & des Muses, dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere? D'ailleurs, il semble que la magnificence du lieu fournit de plus belles pêtées & de plus belles expressions, & qu'elle réveille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égalier, comme le courage d'Achille se sentit ému par la veüe des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaçoit à entretenir Phedre sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'avoit point de honte à son âge d'invoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour; Et ne croirons-nous pas qu'elles accourent volontairement, pour inspirer celui qui vient chanter les loitianges d'un séjour si agreable? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ny dans un Palais

LOUANGE D'UNE MAISON. 255

qui n'est rien de recommandable que son ouvrage, comme celui du Roy de Perse; mais dans un chef-d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse la nature, toute precieuse qu'elle est, elle ne demande pas un spectateur rustique, ni ignorant. Pour commencer sa description, je tourne au Soleil levant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les mesures de l'art y sont gardées. Les vens le peuvent vaincre en tourmentaison; & comme il est percé de toutes costez, la liberté de la veüe ne contribue pas à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassés les uns sur les autres, ni l'or répandu par tout; mais comme une honneste femme en a qu'autant qu'il en faut pour l'agréer, & non pas pour le luxe; à l'exemple du feu, qui n'est pas tout feu de feux, car autrement le lieu d'estre agreable, il seroit terrible. Il appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes couvertes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & ne sçavent pas mieux estre sans parure, que d'en avoir. L'or est donc icy ménagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le melle parmy le marbre & l'ivoire, pour en rehausser l'éclat, & ne pas pour l'estouter; & il semble ajoûter à la blancheur du jour, une lumiere plus precieuse. Il seroit donc la liberté & la licence des Poëtes, qui pourroit comparer les plafons de ce Palais à ceux des Cieux; & les beaux tapisseries & des tapisseries, aux fleurs d'un jardin, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortelles, comme n'estant point touchées par l'atouchement d'une main

qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celui du Roy de Perse ; mais dans un chef-d'œuvre d'Architecture , où l'art surpasse encore la matiere , toute precieuse qu'elle est, & qui ne demande pas un spectateur rustique, mais sçauant. Pour commencer sa description, il est tourné au Soleil leuant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées. Les vens le peuvent rafraichir en toute saison ; & comme il est percé de tous costez , la liberté de la veüe ne contribuë pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassez les uns sur les autres, ni l'or répandu par tout ; mais comme une honneste femme , il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément , & non pas pour le luxe ; à l'exemple du Ciel , qui n'est pas tout semé de feux , car autrement , au lieu d'estre agreable , il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries , pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens ; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus , & aimeroient mieux estre sans parure , que d'en trop avoir. L'or est donc icy ménagé , comme dans les beaux ouvrages , où on le mesle parmy la pourpre & l'ynoire, pour en rehausser l'éclat , & non pas pour l'étoufer ; & il semble ajouster à la lumiere du jour , une lumiere plus precieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes , on pourroit comparer les plafons de ce superbe edifice, au plancher des Cieux ; & les beautés des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre , si ce n'est que celles-cy flétrissent , & que les autres sont immortelles, comme n'estant jamais sotillées par l'atouchement d'une main

grossiere, & ne souffrant que l'approche de la
 veuë. D'ailleurs, il y a icy un Printemps per-
 petuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une
 partie de l'année. Qui ne seroit donc touché
 de tant de merveilles, & piqué de les descrire,
 quand on devroit estre surmonté par la grandeur
 de sa matiere? Car la beauté a des charmes inex-
 plicables, pour nous attirer à soy; & il semble
 qu'il y ait du plaisir à courre dans une belle ca-
 rriere, où l'on imprime doucement ses pas, &
 que c'est alors qu'on s'abandonne à la courir. Le
 Paon à l'entree du Printemps, lors qu'il voit na-
 tre les premieres fleurs, qui sont non-seulement
 plus belles, mais, s'il faut ainsi dire, plus fleurs que
 les autres; le Paon, dis-je, étale alors avec plus de
 magnificence l'or & l'azur de ses ailes; & dispute
 avec le Printemps, à qui produira de plus belles
 choses. Il fait la rouë; Il se tourne & se mire dans
 ses plumes, dont l'éclat est redoublé par celui de
 la lumiere, qui ne se contente pas d'embellir ses
 couleurs, mais qui les multiplie. Cela arrive par-
 ticulierement à ces cerceles d'or, qui couronnent
 l'émail de ses ailes, & ressemblent chacun à un
 arc-en-ciel, qui change de couleur selon les di-
 vers aspects de la lumiere. Combien la Mer a-t-elle
 de charmes pour nous attirer à soy, quand sa
 surface est unie comme la glace d'un miroir, &
 qu'on la peut appeller à bon droit, le miroir
 des Cieux? Les plus grands ennemis des eaux de-
 firent alors de s'embarquer & de s'éloigner du
 rivage; sur tout, lors qu'on voit un petit vent
 enfler doucement les voiles, & le navire couler
 legerement sur les ondes. Il en est de meisme
 de ce Palais, dont la beauté m'enchant & me ra-
 vit, jusqu'à me perdre dans ses loüanges. Et je

crois que quand je serois sans eloquence,
 seroit à mon defaut. Mais ne me trom-
 perai-je point aussi dans ce ravissement; & les mer-
 veilles qui sont icy, ne nuisent-elles point plus
 à mon dessein? Car comme la multitude des
 choses nuit à la beauté des femmes, & de-
 truit les yeux des spectateurs de dessus leur vi-
 siers, pour les jeter sur leurs pierreties; Celay
 qui est dans un lieu si rempli de tant de
 merveilles, a ce mal-heur que les yeux des
 hommes sont plus occupez que leurs oreilles; &
 la maniere de son discours est obscurcie, com-
 me d'un flambeau par une plus grande lu-
 miere. Ajoutez à cela, que la voix retentit trop
 dans ces lieux si elevez, & qu'on ne l'entend pas si
 distinctement, soit parce qu'elle fait comme un
 bruit qui trouble, ou parce qu'elle est absorbée
 dans les voûtes, comme le son de la flûte, par celay
 qui est si haut, & le cry des Nautonniers par
 le bruit de la tempeste. D'ailleurs, tant s'en faut
 que la magnificence de ce lieu excite celui qui
 le voit, qu'elle l'étonne plutôt, & l'effraye, par
 sa multitude crainte, de n'avoir rien qui soit digne
 de ce Palais si admirable, & d'un auditoire si ce-
 leste. Car, comme l'éclat des armes de celui qui
 ne sert qu'à rendre sa fuite plus eclatante,
 & d'un lieu ne sert qu'à decouvrir davan-
 tage les defauts de l'Orateur, & à faire paroistre
 sa foiblesse. C'est ce que celuy-là dans Homere
 ne devoit avoir bien reconnu, lors qu'il s'excuse
 de son ignorance, pour faire que sa Harangue
 soit plus admirée, parce que ce qui est beau, ne si-
 gnifie son lustre de ce qui l'égale ou qui le surpas-
 se. C'est de ce qui est moins beau que luy. Je gagez
 que la veuë de celui qui parle, aussi bien

m' imagine que quand je serois sans éloquence, elle suppleroit à mon défaut. Mais ne me trompe-je point aussi dans ce ravissement; & les merveilles qui sont icy, ne nuisent-elles point plutôt à mon dessein? Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour les jeter sur leurs pierreries; Celuy qui harangue dans un lieu si rempli de tant de beautés diverses, a ce mal-heur que les yeux des auditeurs sont plus occupez que leurs oreilles; & que la lumiere de son discours est obscurcie, comme celle d'un flambeau par une plus grande lumiere. Ajoutez à cela, que la voix retentit trop en des lieux si élevez, & qu'on ne l'entend pas si distinctement, soit parce qu'elle fait comme un Eco qui la trouble, ou parce qu'elle est absorbée dans ces voûtes, comme le son de la flûte, par celuy de la Trompette, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeste. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu excite celuy qui parle, qu'elle l'étonne plutôt, & l'intimide, par une juste crainte, de n'avoir rien qui soit digne d'un Palais si admirable, & d'un auditoire si celebre. Car, comme l'éclat des armes de celuy qui fuit, ne sert qu'à rendre sa fuite plus eclatante, la beauté du lieu ne sert qu'à découvrir davantage les défauts de l'Orateur, & à faire paroistre sa foiblesse. C'est ce que celuy-là dans Homere semble avoir bien reconnu, lors qu'il s'excuse sur son ignorance, pour faire que sa Harangue soit plus admirée, parce que ce qui est beau, ne tire pas son lustre de ce qui l'égale ou qui le surpasse, mais de ce qui est moins beau que luy. Joignez à cela, que la vue de celuy qui parle, aussi bien

que l'oreille de celuy qui entend, est divertie par la beauté des objets qui l'empêchent de longer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choses, pour détourner les assistants de la contemplation de ce qu'ils voyent: car d'auditeurs, ils sont devenus spectateurs. Si-tost qu'on est entré icy, on se trouve ébloüi de tant de clartez, qu'il faudroit avoir perdu l'usage des yeux, pour conserver celuy des oreilles, ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Artépage. Les Fables des Gorgones & des Sirènes enseignent assez les avantages de la veüe sur l'oüie, puis-que les unes chügeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant vüste on s'exemtoit du charme des autres. L'exemple même du Pân fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne feroient pas capables de nous divertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploie ses ailes au Printemps, & qu'il étale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'oüie est plus infidelle que la veüe, & par là il donne l'avantage aux yeux par dessus les oreilles; & avec raison. Car les paroles ont des ailes, & s'envolent en même temps qu'on les prononce; mais le plaisir de la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublez, & par ce moyé inévitables. Mais pourquoy chercher des preuves plus loin, puis-que tandis que nous parlös ie vous voy ietter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; dequoy vous ne devez pas avoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit? D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'utilité des histoires anciennes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit humain. Mais

pour que vous ne m'abandonniez tout à fait, les regarder, je vous, les veux décrire, pour rendre en quelque sorte le plaisir de la veüe à ce, de l'oüie, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'exécuterez aisément quand je n'arçindray pas la perfection de ce qui est icy depeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous représente les couleurs & sans pinceau, ce qui y est exprimé par toutes les couleurs & tous les artifices de la nature. Mais pour commencer, regardez à main levée en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque jointe à celle d'Ethiopie. Voilà Persee qui se montre marin, & qui enlève Andromede. Vous verrez comme en peu d'espace le Peintre a exprimé la crainte & la pueur de cette Belle. Considérez l'épouvantable regard du Peintre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'aspect hardiesse du Chevalier. Voyez comme il oppose son bouclier, qui le pétrifie par la force des regards de Meduse, tandis qu'il luy lance un coup d'estramacon sur la teste. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol des Gorgones, d'oü il remporte ce fameux trophée. Après vient un exemple illustre d'astuce. Pylade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachés derrière le Palais d'Agamemnon, sont prêts à la dérobée, ils tuent Egesthe; car Clytemnestre est déjà morte, & étendue sur un lit de sang. Voyez comme toute sa cour est émue de cet assassinat; les uns pleurent, les autres rient, ou semblent crier; ceux-cy cher-

de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veux décrire, pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à ce luy de l'oïïe, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisement quand je n'ateindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous représente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque joïnte à celle d'Ethiopie. Voilà Persée qui tuë un monstre marin, & qui enlève Andromede. Considérez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nuë regarde le combat du haut d'un rocher. Considérez l'épouvantable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le pétrifie par la force des regards de Meduse, tandis qu'il luy décharge un coup d'estramacon sur la teste. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit mettre fin à l'aventure. Apres vient un exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon; où entrant à la derobée, ils tuënt Egysthe; car Clytemnestre est déjà morte, & étenduë sur un liët à demy nuë. Voyez comme toute sa cour est étonnée de cet assassinat; les uns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux-cy cher-

260 LOUANGE D'UNE MAISON.

chient à se sauver, ceux-la résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel, & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere, parce que cela eût fait trop d'honneur; mais il le depeint tuant l'adultere de sa famille, & le meurtrier de son pere. En cet autre tableau est un passetemps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce ieune chasseur assis sur ce roc, avec un lièvre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent sauter apres. Apollon, qui aime ce beau fils, est tout proche, qui sourit de cette action. Ensuite est encore Persée, qui exécute l'entreprise des Gorgones, & coupe la teste à Meduse, & estant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne sçait pas encore quelle sera la fin de l'aventure, & n'a pas veu la teste de la Gorgone placée dans le bouclier; car il sçait bien que la venue en est mortelle. Vis à vis de la porte est en relief sur le paroy, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Deesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroist en un autre état au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour; & de la violence de la passion, naist un monstre demi-dragon & demi-homme. Ce qui suit est une vieille histoire d'Orrion aveugle, qui porte quelqu'un, qui luy montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouvrer la lumiere; & le Soleil qui paroist, guerit son aveuglement; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Apres, est Ulysse qui contrefait le fou, pour ne point aller au siege de Troie. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y convient de la part de leur Maistre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de la fureur, tant en son visage égaré, qu'en la charue

On en
desus
vers le
milieu de
la sale.

On qui
meine à
Orr.

LOUANGE D'UNE MAISON. 261

des arcubours, de deux animaux dissimulés, & si le labour le rivage. Païances pour une feinte à une autre, fait semblant de tuer son fils, ou pñt ost le couche sur le sol, afin que le courre de la charue le tué en saire pere à ce danger s'arreste; & en ce fait recouvre la fourbe. La dernière histoire est de Medee, qui, transportée de rage & de jalousie regarde les enfans de travers, & medite un sanglant dessein. La voyez-vous avec une épée à la main, toute prête à l'exécuter? Les peus innocens luy tournent le seachant ris de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses avellent votre esprit, & la desournent sur des objets estrangers; mais qu'on peut dire que la beaulté de ce Palais est en quelque sorte à ma harangue. Je ne me despas pourtant, de ce que j'ay dit à son avantage; mais j'ay esté bien aisé de vous faire voir l'obsculté, pour redoubler votre attention, & pour vous représenter les merveilles de ce Palais, dont j'avois entrepris la loüange.

DE CEUX QUI ONT LONG-TEMPS VECU.

Voyez la liste de ceux qui ont long-temps vécu, que je te presente, illustre Quintile, apres l'avoir faite sur un avertissement que l'eus en songe, le jour que tu donnas le nom à ton seigneur, comme je le dis alors à quelques-uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, je

attelée à rebours, de deux animaux dissemblables, avec lesquels il laboure le rivage. Palamede pour opposer une feinte à une autre, fait semblant de vouloir tuer son fils, ou plutôt le couche sur le sillon, afin que le coutre de la charuë le tuë en passant. Le pere à ce danger s'arreste; & en ce faisant découvre sa fourbe. La dernière histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie; regarde ses enfans de travers, & medite déjà un sanglant dessein. La voyez-vous avec une épée nuë à la main, toute prestée à l'exécuter? Ces petits innocens luy sourient, ne sçachant rië de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrestent vôtre veüë, & la détournent sur des objets étrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dedis pas pourtant, de ce que j'ay dit à son avantage; mais j'ay esté bien aisé de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vôtre attention, & pour vous représenter les merveilles de ce chef-d'œuvre, dont j'avois entrepris la louange.



DE CEUX QUI ONT LONG-TEMPS VECU.

VOicy la liste de ceux qui ont long-temps vécu, que je te presente, illustre Quintile, apres l'avoir faite sur un avertissement que j'eus en songe, le iour que tu donnas le nom à ton second fils, comme je le dis alors à quelques-uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, je

me contentay de prier les Dieux qu'ils te conservassent long-temps en vie avec toute ta famille, tant pour l'intérêt de tous les honnestes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme je révois là-dessus, parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon ; je crus que c'estoit de toy qu'il vouloit parler ; & j'ay attendu le iour de ta naissance, comme le plus propre à te faire ce présent, & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner, avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'arriver, en vivant comme ceux dont je te conteray l'histoire. Et pour commencer, Homère qui est le plus ancien Ecrivain qui nous reste de l'antiquité, dit que Nestor, qu'il propose pour un exemple de prudence & de sagesse, avoit véscu trois âges d'homme, sain de corps & d'esprit ; car je ne parleray que de ceux là ; & les Poëtes Tragiques en donnent une fois autant à Tiresias ; ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de vivre. Il y a des professions où l'on vit long-temps. Témoin les Prestres d'Egypte, & les Interpretes des mystères parmy les Assyriens & les Arabes, sans parler des Mages de Perse & des Gymnosophistes des Indes, à cause du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a même des Nations toutes entieres qui mènent une longue vie comme les Scres, soit à cause de la bonté du pais & du climat, ou parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent jusqu'à trois cens ans, les Athotes cent-trente, & les Caldéens un peu moins, en se nourrissant de pain d'orge, qui éclaircit la veüe & rend les sens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers

un long-téps vécu pour avoir mené un fort bon vie convenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous en ayons, Marc-Antoine de nostre Prince, & de qui l'heureuse & Martiale vie, comble de toutes sortes de felicitez, l'empire. Numa Pompilius plein de pieté & de respect envers les Dieux, & dont le regne a esté si florissant, vécut plus de quatre-vingt ans, & fut succeffé de Servius Tullius, tous deux Rois Romains. Mais Tarquin le Superbe en vécut plus de quatre-vingt-dix, dans une parfaite sagesse, & citant retire à Cumes depuis son exil. J'ay remarqué ces exemples, & ceux des autres Rois qui ont véscu long-temps, & à la fin je te donne la liste des Romains qui sont parvenus à une si longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie, & qui nous donne l'esperance de conserver encore plusieurs années, pour le bien de tout le monde, & refute ceux qui condamnent une vie de cent-cinquante ans, si l'on en veut croire Hérodote ; & Agathocles Roy de Sicile, qui vécut cent-quatre-vingt ans, au rapport des Historiens Grecs & Timée. Hieron Roy de Syracuse, vécut plus de cent ans, & mourut à l'âge de quatre-vingt-douze ans, après en avoir régné soixante & dix, comme disent Demetrius Callistinus, & plusieurs autres. Antas Roy de Scythie, mourut en une vieillesse de cent-cinquante ans ; & Baidylis Roy des Illyriens aussi, vécut à la même âge, en combattant à cheval, & dans une guerre qu'il eut contre ce même Prince. Les Rois des Odrisiens, alla jusqu'à quatre-

qui ont long-tēps vécu pour avoir mené un forme de vie convenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous en ayōs, *Marco Aurelio* est celuy de nostre Prince, de qui l'heureuse & longue vie, comble de toutes sortes de felicitéz est Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de respect envers les Dieux, & dont le regne a esté tres-florissant, vécut plus de quatre-vingt ans, comme fit aussi Servius Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe en vécut plus de quatre-vingt-dix, dans une parfaite santé, s'estant retiré à Cumes depuis son exil. J'ajoutéray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont aussi vécu long-temps, & à la fin je te donneray la liste des Romains qui sont parvenus à une longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'esperāce de conserver encore l'Empereur plusieurs années, pour le bien general de tout le monde, & refute ceux qui condānent ce climat. Argantonius Roy des Tartesiens, vécut cent-cinquante ans, si l'on en veut croire Anacreon & Herodote; car les autres n'en sont pas d'accord; & Agathocles Roy de Sicile, quatre-vingt-quinze, au rapport des Historiens Democares & Timée. Hieron Roy de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-douze ans, apres en avoir regné soixante & dix, comme disent Demetrius Castillianus, & plusieurs autres. Antas Roy de Scythie, mourut en une bataille contre Philippe, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans; & Bardylis Roy des Illyriens aussi environ le même âge, en combattant à cheval, dans une guerre qu'il eut contre ce même Prince. Teres Roy des Odrysiens, alla iusqu'à quatre-

264 DE CEUX QUI ONT

vingt-douze ans , à ce que dit Theopompe ; & Antigonus Roy de Macedoine , surnommé le Borgne , mourut à quatre-vingt-un , dans un combat contre Seleucus & Lyfimachus en Phrygie , au rapport d'Hieronyme , qui y estoit , & qui dit presque la mesme chose de Lyfimachus aussi Roy de Macedoine. Antigonus fils de Demetrius , & petit fils de ce premier. Antigonus regna quarante-quatre ans en Macédoine , & en vécut quatre-vingt , au rapport de Medie , & des autres Historiens ; & Antipater fils d'Iolas , qui gouverna la Macedoine sous plusieurs Rois , en vécut autant & un peu davantage. Prolomée fils de Lagus , le plus heureux de tous les Princes de son siecle , vécut quatre-vingt ans , apres en avoir regné quarante deux ; & avât sa mort , il laissa l'Empire au plus jeune de ses fils , surnommé Philadelphie. Philere le premier Roy de Pergame , qui estoit Eunuque , mourut à quatre-vingt ans ; & Attalus , l'un de ses successeurs , qu'on a nommé aussi Philadelphie , vers qui Scipion fut envoyé , en a vécu quatre-vingt-deux. Mitrdate Roy de Pont , surnommé le Bâtisseur , mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans , poursuivy par Antigonus le borgne , à ce que dit Hieronyme , & les autres Historiens. Ariarathes Roy de Cappadoce , vécut quatre-vingt-deux ans , au rapport du mesme Auteur , & ne mourut pas de mort naturelle , mais fut attaché à un gibet par Perdicas , apres avoir esté pris en un combat. Le vieux Cyrus , premier Roy de Perse , mourut âgé de cent ans , comme il est gravé sur les colonnes qui servent de bornes à la Perse & à l'Asyrie , à quoy semble s'accorder Onésicrite ; encore ne mourut-il pas de mort naturelle ; mais de dé-

LONG-TEMPS VESCU.

apres que la plupart de ceux qu'il avoit eue eue par son fils Cambyses , sous le nom d'Artaxerxes Macon , à qui le jour de sa mort , mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans ; encore Dinon dit-il qu'il vécut quatre-vingt-quatre. Un autre Roy de Perse de ce nom , qu'Hidore Caracien dit avoir regné cinquante ans avant son temps , fut tué en traïson à l'âge de quatre-vingt-cinq ans par son frere Gostares. Ce Roy des Parthes , estant de retour de la guerre , commença à regner à l'âge de quatre-vingt ans , & en regna sept. Tigranes Roy d'Arménie , à qui Lucillus fit la guerre , mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Hisspiae , Roy des Caraciens , vers la mer Rouge , mourut de maladie à mesme âge ; & Terec le troisieme , le septiesme apres Terec , commença à regner à quatre-vingt-six ans , à son retour de la guerre ; & Manicires Roy des Parthes , vécut quatre-vingt-dix ans , apres en avoir regné loixant ; & Massinissa Roy de Numidie , vécut à l'âge de quatre-vingt-six ans , tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre , qu'Auguste fit Roy du Bosphore , combattit vaillamment à pied & à cheval , à l'âge de quatre-vingt-cinq ans , ayant apres qu'Auguste avoit donné l'insigne de la guerre à Scribonius. Hidore Caracien dit que Gostès , qui de son temps estoit Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse , mourut de maladie à cent-quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vu aussi fort long-temps , par un grand soin

pit ; ayant appris que la plupart de ceux qu'il aimoit avoient esté tuez par son fils Cambyles, sous un faux ordre. Artaxerxes Maemon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans, encore Dinon dit-il quatre-vingt-quatorze. Un autre Roy de Perse de mesme nom, qu'Isidore Caracenien dit avoir regné un peu avant son temps, fut tué en traison à quatre-vingt-treize ans par son frere Gosithrés. Sinarthocle Roy des Parthes, estant de retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingt-ans, & en regna sept. Tigranes Roy d'Arménie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingt-cinq ans. Hispasine, Roy des Caraciens, vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à mesme âge ; & Térée le troisieme d'après luy, à quatre-vingt-douze. Artabaze, le septiesme apres Térée, commença à regner à quatre-vingt-six ans, à son retour des Parthes. Mnascires Roy des Parthes, vécut quatre-vingt-seize ans ; & Massinissa Roy de Numidie, quatre-vingt-dix, apres en avoir regné soixante ; & eut un fils à quatre-vingt-six ans, tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roy du Bosphore, combatit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingt-treize, ayant appris qu'Auguste avoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. Isidore Caracenien dit que Goëse, qui de son temps estoit Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse, mourut de maladie à cent-quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vécu aussi fort long-temps, par un grand soin

On, rammenté par les Scythes.

On que ses Soldats s'essient mis du party de Scribonius.

266 DE CEUX QUI ONT

de leur santé , nous en rapporterons aussi les
exemples , & premierement ceux des Philoso-
phes. Democrite si celebre, mourut d'abstinence
à cent-quatre ans. Xenophile Musicien qui faisoit
profession de la Philosophie de Pytagore, mou-
rut à cent-cinquans & plus , dans Athènes , où il
avoit érably sa demeure , au rapport d'Aristoxe-
ne. Trois des sept Sages, Solon, Thales , & Pit-
tacus , vécurent chacun cent ans ; & Zenon chef
de la secte Stoïque , quatre-vingt-dix-huit. On
dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Ecole , il
s'écria ; Que me veux-tu ? & estant de retour chez
luy , il s'abstint de manger , & mourut. Cleanthe
son successeur & son discipule , eut une apostume
à la lèvre à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans ,
& se laissa mourir de mesme ; avec cette particu-
larité , qu'ayant reçu lettre dans cet intervalle ,
de quelques-uns de ses amis qui le prioient de
diverses choses , il se fit apporter à manger pour
y donner ordre ; & l'ayant fait , pourluyvir son
dessein , & mourut. Xenophanes fils de Dexine ,
& discipule du Philosophe Archelaüs , vécut
quatre-vingt-onze ans ; & Xenocrate discipule
de Platon , quatre-vingt-quatre. Carneades
chef de la nouvelle Academie , en vécut quatre-
vingt-cinq ; Chrysipe le Stoïcien quatre-vingt-
un , & Diogene Seleucien de la mesme Secte ,
quatre-vingt-huit. Posidonius Philosophe &
Historien natif d'Apamée , ville de Syrie , &
depuis citoyen de Rhodes , mourut à quatre-
vingt-quatre ans ; Critolaüs le Peripateticien
à plus de quatre-vingt-deux , & le divin Platon
à quatre-vingt-vn. Athenodore de Thasie
Philosophe Stoïque , qui fut precepteur d'An-
guste , & obtint de luy un droit d'exemption pour

*C'est qu'il
prenoit
cela pour
un auver-
sissement
de Dieu.*

LONG-TEMPS VESCU.

267
Mais , c'est pourquoy on luy sacrifie tous les
ans comme à un Heros , mourut à quatre-vingt-
deux ans. Nestor precepteur de Tibere , du me-
me pays , & de la mesme secte , en vécut quatre-
vingt-douze ; Xenophon plus de quatre-vingt-
trois. Voilà la liste des Philosophes. Pour les Histo-
riens. Crotibius mourut en se promenant à l'âge
de quatre-vingt-quatre ans , selon la Cronique d'A-
lexandre. Hieronime , dont j'ay déjà fait men-
tion , apres avoir souffert toute sa vie beaucoup
de douleurs & de fatigues à la guerre , mourut
à quatre-vingt-quatre ans , au rapport d'Agatharches au
troisième livre de l'Histoire d'Alce. Helianicus
de Lesbos , & Puerceides l'Historien ,
moururent chacun quatre-vingt-cinq ans ; Timée
de Sicile quatre-vingt-seize ; & Aristobule
de Cassandre en Macedoine , quatre-
vingt-sept , apres avoir commencé son Histoire
à l'âge de quatre-vingt-quatre , comme il dit
luy-mesme en sa Preface. Polybe Megalopoli-
tain de Lycortas , mourut à 82. d'une cheute
sur un rocher , au retour de la campagne ; Hypécrate
de Chios homme de grande erudition , à qua-
tre-vingt-cinq. Pour les Orateurs , ou ceux qui
font profession d'éloquence , le Rhéteur Gor-
goras mourut sans de manger , à cent-huit ans ,
après avoir esté à ceux qui luy demandoient com-
ment il estoit arrivé à un si long âge , qu'il estoit
venu chez soy , sans frequenter les bor-
neaux. Locrus fit son Panegyrique si celebre
à quatre-vingt-seize ans , & mourut à
cent-vingt-neuf. Ciceron , sur la nouvelle de la ba-
taille de Pharsaie , apres avoir prévu la capti-
vité de son frere , & dit en pleurant les vers d'En-
rius : *Quirant un iour la ville de Sidé.*

son païs, c'est pourquoy on luy sacrifie tous les ans, comme à un Heros, mourut à quatre vingt deux ans. Nestor precepteur de Tibere, du même païs, & de la même secte, en vécut quatre-vingt-douze; Xenophon plus de quatre-vingt-dix. Voilà la liste des Philosophes. Pour les Historiens, Crésibius mourut en se promenant à l'âge de six-vingt-quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronime, dont j'ay déjà fait mention, apres avoir souffert toute sa vie beaucoup de blessures & de fatigues à la guerre, mourut à cent-quatre ans, au rapport d'Agathareydes au neuvième livre de l'Histoire d'Atie. Hellanicus de l'Isle de Lesbos, & Phérecides l'Historien, ont vécu chacun quatre-vingt-cinq ans; Timée Tauromentaire quatre-vingt-seize; & Aristobule en la ville de Cassandre en Macedoine, quatre-vingt-dix, apres avoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingt-quatre, comme il dit luy-mesme en sa Preface. Polybe Megalopolitain, fils de Lycortas, mourut à 82. d'une cheute de cheval, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisenien, homme de grande erudition, à quatre-vingt-douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profession d'éloquence, le Rhéteur Gorgias mourut saute de manger, à cent-huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit arrivé à un si long âge, que c'estoit en vivant chez soy, sans frequenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si celebre à l'âge de quatre-vingt-seize ans, & mourut à quatre-vingt dix-neuf, sur la nouvelle de la bataille de Chéronée, apres avoir prévu la captivité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quistant un iour la ville de Sidé.*

Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguste en éloquence, comme Athenodore en Philosophie, vécut quatre-vingt-deux ans; & Potamon Orateur assez illustre, quatre-vingt-dix. Pour les Poètes, Sophocle fut étranglé d'un grain de raisin à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; & un peu avant la mort, étant accusé par son fils de n'estre plus capable du gouvernement de son bien, il lût aux Juges la Tragedie d'Edipe, qu'il venoit de composer, & fustrenvoyé absous, & son fils déclaré fou par Arrest. Le Poète Comique Cratinus vécut quatre-vingt-dix-sept ans, ayant remporté encore à cet âge le prix des jeux, pour une Comedie qu'il venoit de faire. Polemon autre Poète Comique mourut au mesme âge à force de rire, pour avoir veu un aïné mager des figures qu'on avoit servies sur sa table. Epicarme de mesme profession en vécut autant, & Anacreon Poète Lyrique, quatre-vingt-cinq. Stesicore de mesme; Simonide de Cée plus de quatre-vingt-dix. Pour les Grammairiens, Eratosthene le Cyrénien, qui a esté aussi Poète, Mathématicien, & Philosophe, mourut à quatre-vingt-deux ans; & Lycurge le Legislateur, à quatre-vingt-cinq. Voilà la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Lettres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaist aux Dieux, un Traicté à part des Romains, comme je l'ay promis.

LOVANGE DE LA PATRIE.

Il y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajoûter, ny de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de ce que nous faisons, puis que c'est à elle que nous devons nostre naissance & nostre education. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse aux pais Etrangers, on en revient toujours à la sienne. On y veut revenir; c'est comme le vent qui se termine tous nos desirs. Celuy qui ne se contente pas d'avoir une illustre Patrie, ignore son avais, l'amour & l'honneur qu'on doit à son pais de la naissance, puis qu'il témoigne par son silence, qu'il n'est qu'un simple citoyen. Il ne faut pas, si elle estoit moins aimable, en lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nôtre Patrie. Lors que l'on voyage ensemble les pais, on fait cas de l'honneur que l'on a de son pais, on a une passion pour le sien, qui ne se laisse point tout cela. On souhaiteroit bien d'estre plus riche ou plus agreable, mais tel pais est en l'estime, ou du moins on s'en content. Comme un honneste homme ne change de pais rien du monde son pere ny ses enfans, ainsi on ne change de pais que pour le mal, & qu'il ne soit leurs avantages: Il en est de mesme de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus grand. Et veritablement elle nous doit

LOV ANGE DE LA PATRIE.

IL y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie , il faut ajoûter , ny de si aimable , & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons , puis que c'est à elle que nous devons nostre naissance & nostre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes , mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les païs Etrangers, on en revient toujours là, où l'on y veut revenir ; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir une illustre Patrie, ignorera à mon avis , l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance , puis qu'il témoigne par là qu'il l'estimerait moins , si elle estoit moins illustre , au lieu que c'est assés pour se faire aimer , qu'elle soit nôtre Patrie. Lors que l'on compare ensemble les païs , on fait cas de l'un pour le commerce , de l'autre pour l'abondance ; mais on a une passion pour le sien , qui ne considere point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fust plus riche ou plus agreable ; mais tel qu'il est on l'estime , ou du moins on s'en contente. Comme un honneste homme ne changeroit pour rien du monde son pere ny ses enfans, jusques-là qu'il couvre leurs defauts , & qu'il fait valoir leurs avantages : Il en est de mesme de la Patrie , qui a encore quelque chose de plus tendre. Et véritablement elle nous doit

estre en plus grande considération, puis qu'elle nous est plus proche, & que la Loy ny la Nature ne content le devoir envers les parens, qu'après celui-là. Car ils sont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre ou toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mesmes semblent aimer leur Patrie, & n'avoir soin du monde, que comme estant leur pais, puis qu'ils sont comme nous Citoyens de l'Univers; mais ils considerent particulièrement le lieu où ils ont pris naissance. Leur ville leur est tousjours plus agreable, & les Isles ou ils sont nez, plus saintes, iusques-là que les vœux & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naissance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie est aimé des Dieux mesmes, qui n'ont point proprement de Patrie que le Ciel; comment ne le sera-t'il point des hommes? C'est là qu'ils contemplent premièrement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, est estimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là qu'ils commencent à former les premiers mots, & à avoir quelque connoissance des choses du monde. Que si quelqu'un a une Patrie si de l'avantageuse, qu'il en ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honneste homme doit sçavoir; il ne laisse pas de luy avoir tousjours de l'obligation, puis que c'est elle qui le rend capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus utile à sa Patrie, & l'on ne pousse de du bien que pour l'employer à la servir dans la necessité. Qu' si l'on fait autrement, on manque non seulement de reconnaissance, mais de raison, puis qu'elle enferme tout ce que nous avons de plus cher, & ce qui nous

est à aimer la vie. Si nous sommes obligés particulièrement à nous rendre au bien, nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a faites contre les ingrats & les parricides, regardent particulièrement la Patrie, comme la source commune, & comme notre bien-faïtrice. Personne n'est si peu amoureux de son pais, qu'il ne s'en souvienne quelquefois, & qu'il n'en demande des nouvelles, lors qu'il est absent; & si par s'écrit dans les pais étrangers, qu'ils ne trouvent aucun plaisir; c'est pourquoy quelque-fois que nous faisons hors de là, nous croyons que quelque chose de bon se fait à notre pais. Ceux qui se sont rendus illustres parmy les Nations, soit pour leur sçavoir, ou pour leur richesses, meurent d'envie de revenir là, pour y faire montre de leurs avantages, d'autant qu'ils ont acquis plus de bien ou plus de réputation. Les jeunes gens sont portez de l'amour de leur Patrie, & à plus forte raison les vieillards, qui ont plus de connoissance des choses; c'est pourquoy ils veulent venir mourir au lieu où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banni après la mort, & desire d'estre ensevely dans le sepulchre de ses peres. Ceux qui demeurent dans les pais étrangers, sont estimés comme des étrangers, & ne se soucient point de se qui peut arriver pourveu qu'ils ayent de quoy vivre, comme les autres l'aiment, quoy que sterile; & ne pouvant louer par la fertilité, la loient par la fécondité de Patrie. Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela, & aiment mieux voir mûrir la fumée de leur toit, que de le voir se lever, que de goûter hors de là

doit faire aimer la vie. Si nous sommes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les parricides, regardent particulièrement la Patrie, comme la mere commune, & comme nôtre bien-faïtrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son pays, qu'il ne s'en souvienné quelquefois, & qu'il n'en demande des nouvelles, lors qu'il est absent; & la plupart s'écrient dans les pays étrangers, qu'ils ne goûtent aucun plaisir; c'est pourquoy quelque fortune que nous faisons hors de là, nous croyons qu'il manque toujours quelque chose à nôtre félicité. Ceux qui se sont rendus illustres parmy les autres Nations, soit pour leur sçavoir, ou pour leurs richesses, meurent d'envie de revenir là, pour y faire monstre de leurs avantages, d'autant plus qu'ils ont aquis plus de bien ou plus de réputation. Les jeunes gens sont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieillards, qui ont plus de connoissance des choses; c'est pourquoy ils veulent venir mourir au lieu où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banni même apres sa mort, & desiré d'estre ensevely dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des Pays étrangers, sont estimez comme des bâtards, & ne se soucient point de ce qui peut arriver, pourveu qu'ils ayent de quoy vivre, comme les bestes. Les autres l'aiment, quoy que sterile, & ne pouvant louer par la fertilité, la louent par le nom de Patrie. Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela, & aimēt mieux voir mûrir la fumée de leur toit, comme dit le Poëte, que de goûter hors de là

272 LOUANGE DE LA PATRIE.

tous les plaisirs imaginables. Mais il ny a rien qui montre tant l'avantage de la Patrie, que ce que le bannissement est conté entre les plus grands supplices. Les Législateurs n'ont pas esté seuls de ce sentiment ; car les grands Capitaines n'ont point de plus bel éguillon à la Vertu , que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Patrie, pour laquelle il est mesme glorieux de mourir. Cela réveille le courage des plus lâches , & fait qu'on ne considère plus le peril.



DES DIPSADES.

C'est une espece d'Avant-Propos, ou plutôt un petit Discours Academique, comme celui de Bacchus & de l'Hercule Gaulois.

LE costé Meridional de la Lybie, n'est qu'une vaste plaine de sablons ardens, sans aucune plante ny verdure ; & si l'on trouve pas hazard de l'eau dans le creux de quelque rocher, c'est de l'eau puante & bourbeuse, restée de quelque torrent, dont le plus alteré ne scauroit boire. Il ne faut donc pas s'étonner si c'est un país inhabité ; car qui voudroit habiter des lieux si secs & si steriles, & dont l'air est comme de feu ? Les seuls Garamantes , Nation sauvage & vagabonde, & qui se plaist à la chasse, y font quelquefois des courses vers le Solstice d'Hyver, lors que l'air est rafraichi, & le sable affermy par les pluies & leur chasse est d'Asnes sauvages, & d'Autruches ; mais particulièrement de Singes, & quelquefois d'Elephâs ; car ce sont-là les animaux qui endurent

DES DIPSADES.

aux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en tourment si-tost qu'ils ont consumé leurs provisions, & que le Soleil reuiens, de peur que les ans venant à sécher, ne rendent leur retour impossible ; car on y enfonce comme dans de la cire. Mais tout ce que je viens de dire, n'est rien d'autre que de serpens qui rampent sur terre, ou qui se cachent dans ces sablons, & qui infectent par leur morsure & de leur haleine. Aspics, Vipers, Cerastes, Bouprestes, Physales, Lavelors, & pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des serpens de deux sortes, les uns terrestrs, & ont l'épine du dos fort souple, avec quantité de petites ailes, les autres aériens & plus petits, qui se des ailes de crespes comme les chauve-souris, & les cygales, & les sauterelles, qui volent & regardent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipère ; mais dont la piqueure cause de si douloureux effroyables jusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle, altere & pourrit ; & par qui en sont affligés, crient comme s'ils étoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils souffrent une soif extrême, sans pouvoir se rafraichir ; car plus ils boivent, & plus ils ont envie de boire. Cela mesme les altere davantage, comme si le breuvage serroit d'aliment & de viande ; qu'ils ont dans le corps, & qu'on verroit de l'aigreur sur du feu ; ce que les Medecins appellent la qualité du venin, qui est un poison grossier, lequel estant détrempé par l'eau, ne peut que les forces ; & s'étend par tout. Je n'ay

meux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si-tost qu'ils ont consumé leurs provisions , & que le Soleil reuiet , de peur que les sables venant à sécher , ne rendent leur retour impossible ; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que je viens de dire, n'est rien au prix de serpens qui rampent sur terre , ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Vipères, Ceraistes, Bouprestes, Physales, Iavelots, Dragons, Amphibènes, & autres môstres éfroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes , les uns terrestres, qui ont l'épine du dos fort souple , avec quantité de vertèbres; les autres aériens & plus petits, qui ont des aïles de creps comme les chauve-souris, les cygales , & les sauterelles , qui volent & qui rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes , le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipère ; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables iusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle, altère & pourrit ; & ceux qui en sont afligez , crient comme s'ils estoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils souffrent une soif extrême , sans le pouvoir desalterer; car plus ils boivent, & plus ils ont envie de boire. Cela mesme les altère davantage, comme si le breuvage serroit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps , & qu'on versast de l'huile sur du feu ; ce que les Medecins attribuent à la qualité du venin , qui est un poison grossier, lequel estant détrempé par l'eau, augmente les forces , & s'épand par tout. Je n'ay

jamais voyagé en des pais si deüerts & si reculez, ny n'ay vü personne qui ait este mordu de ce serpent; mais j'ay oüy dire à un de mes amis, qu'il avoit lü l'Epitaphe d'un homme qui en estoit mort, en traversant les rochers qu'on nomme la grande Syrté; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulchre est battu des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statue d'un homme, comme on peint Tantale dans un marais, qui puise de l'eau pour boire, & qui a une Diplade entortillée au tour de son pied. Il est environné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & a ses costez à des œufs d'Austruches, qu'il alloit querir apparemment quand il fut piqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuvent faire de leur terre qui est si blonneuse, outre qu'il y en a de si grands que chaque moitié peut couvrir la teste d'un homme. Mais ces serpens en font comme les gardiens, & lorient du sable pour piquer ceux qui en approchent. J'ay rapporté cette merveille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature; car c'est plus tost aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouver quelque remede; ny pour le disputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé; mais parce qu'il me semble qu'il m'est arrivé quelque chose de semblable; & je vous prie de ne pas condamner ma compassion, pour estre un peu hardie. Car depuis que j'ay eu l'honneur de vostre conversation, je ne m'y puis plus desalterer. Et avec raison certes; car où pourroit-on trouver ailleurs des es-

On, leur
fiert de
chapeau.

plus mieux faire & plus raisonnables: Pardonnez-moy donc si je recherche de nouveau vostre entretien, comme ceux qui sont mordus des Dip-lades ont recours à l'eau, pour se plonger dans la mer. Dieu veuille qu'elle ne tarisse jamais, & que ne demeure pas bállant après, comme le Tantale. Car pour ma foie, elle sera éternelle, comme dit Platon, on ne se lasse jamais de voir & d'aimer ce qui est beau.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET D'HESIOÏDE.

Une raillerie contre Hesioïde, qui s'est vanté d'avoir en commerce avec les Muses.

LUCIEN. **T**Es vers témoignent assez que tu es grand Poëte; car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as recherché la branche de laurier de l'amour des Muses. Mais si vous ne sçavez pourquoy avant d'entreprendre de presens d'apprendre le passé & l'avenir, tu as parlé de l'un, sans nous rien dire de l'autre. Car tu as chanté la Généalogie des Dieux, & commencer depuis le Ciel & la Terre, le Chaos & l'Amort; tu as donné en suite des preceptes d'Astronomie, pour le pilote & le labourer; & de la vie rustique, des vertus des femmes, & d'autres choses semblables; mais tu n'as dit un seul mot de l'avenir, ce qui eust mieux convenu ton inspiration, & eust esté plus avantageux aux hommes. Est-ce que tu nous as fait-

prits mieux faits & plus raisonnables? Pardonnez moy donc si je recherche de nouveau vostre entretien, comme ceux qui sont mordus des Dip-sades ont recours à l'eau, pour me plonger dans la source. Dieu vetiille qu'elle ne tarisse jamais, & que je ne demeure pas bâillant apres, comme un Tantale. Car pour ma foif, elle sera eternelle, puis que, comme dit Platon, on ne se lasse jamais de voir & d'aimer ce qui est beau.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET D'HESIOÏDE.

C'est une raillerie contre Hesiode, qui s'est vanté d'avoir eu commerce avec les Muses.

LUCIEN. **T**Es vers témoignent assez que tu es grand Poëte; car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as reçu une branche de laurier de la main des Muses. Mais je voudrois bien sçavoir pourquoy ayant d'écouter ce divin présent t'apprendroit le passé & l'avenir; tu as parlé de l'un, sans nous rien dire de l'autre? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux à commencer depuis le Ciel & la Terre, le Chaos & l'Amour; tu as donné en suite des preceptes de l'Astrologie, pour le pilote & le laboureur; tu as parlé de la vie rustique, des vertus des femmes, & d'autres choses semblables; mais tu n'as pas dit un seul mot de l'avenir, ce qui eust mieux marqué ton inspiration, & eust esté plus avantageux aux hommes. Est-ce que tu nous as fait

accroire ; ou que tu as voulu cacher ton secret, ou bien que tes prophéties ne sont pas venues jusqu'à nous ? Car il n'y a pas d'apparence que les Muses n'aient tenu qu'une partie de leur promesse, & qu'elles aient oublié à t'apprendre l'avenir, qui estoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en est, car personne ne le sçait mieux que toi ; & il est juste que vous autres favoris des Dieux les imitez, en faisant comme eux du bien aux hommes, & dissipant leurs tenebres par ces humieres.

HESIODUS. Il est aisé de te répondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à te rendre conte de leurs actions, mais si tu desires de sçavoir quelque chose de mon métier, je te diray ce que je sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se revelent qu'à qui il leur plaist, ils ne revelent aussi que ce qu'il leur plaist, & ne m'ont rien appris de ce que tu desires sçavoir. D'ailleurs, il ne faut pas attendre des Poëtes une verité historique, ny leur demander raison de toutes leurs fictions ; outre qu'ils ont coutume d'ajoutter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admiration ; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois tair leur veine. Mais sans prendre garde aux beautez de l'invention & de l'expression, qui sont leurs principaux talens, tu t'amuses à chicaner leurs paroles, comme tu ferois celles d'un contract, qui est la marque d'un esprit pointilleux, à l'exemple de ces Critiques, qui censurer les vers d'Homere. Je laisse à part que tu trouves dans mon Poëme, qui s'intitule *les Ouvrages & les Jours* diverses predinctions que je fais à ceux qui cultiveront bien ou mal leur champ.

LUCIEN. Tu parles veritablement en Betes, ou plutôt en Enthousiaste, de ne pouvoir faire raison de ce que tu as dit, ny de dire pourquoy tu l'as dit. Car du reste nous n'attendons pas des Muses des preceptes de l'Agriculture, car le Laboureur nous peut mieux apprendre ces choses ; mais des secrets où l'esprit de l'homme ne peut penetrer. Ce n'est pas pronostiquer l'avenir, que de prédire à un homme qui marche nu, qu'il s'enrhumera, ou qu'il se piquera d'une épine, & autres choses semblables que l'experience nous apprend mieux que tous les vers. Laisant donc là toutes ces excuses frivoles, dis que tu ne sçavois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration ; ce qui n'est pas encore bien assuré, puisqu'il n'est tenu que la moitié de ce que tu avois promis.

~~~~~

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS.

### DIALOGUE

DE LYCINUS, DE TIMOLAÛS  
de Samipe, & d'Adimante.

*Occasion d'un Navire qui estoit arrivé au port de Pirée, pour se vider de l'extrême voyance de ses souhaits.*

LYCINUS. NE disois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa Maîtresse que Timolaüs ne perdroit son humeur curieuse, & que pour voir quel-

LYCINUS. Tu parles véritablement en Berger, ou plutôt en Enthousiaste, de ne pouvoir rendre raison de ce que tu as dit, ny de dire pourquoy tu l'as dit. Car du reste nous n'attendons pas des Muses des preceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles : mais des secrets où l'esprit de l'homme ne peut penetrer. Ce n'est pas pronostiquer l'avenir, que de prédire à un homme qui marche pieds nuds, qu'il s'enrhumera, ou qu'il se piquera à quelque épine, & autres choses semblables que l'expérience nous apprend mieux que tous les Poëtes. Laisant donc là toutes ces excuses frivoles, dis que tu ne sçavois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration ; ce qui n'est pas encore bien assuré, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.

~~~~~

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS,

DIALOGUE

DE LYCINUS, DE TIMOLAÛS
de Samipe, & d'Adimante.

*Il prend occasion d'un Navire qui estoit arrivé
au port de Pirée, pour se vire de l'extravagance de nos souhaits.*

LYCINUS. **N**E disois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa Maistresse que Timolaïs ne perdroit son humeur curieuse, & que pour voir quel-

que chose de nouveau il iroit plutôt jusqu'au bout du monde.

TIMOLAÏS. L'estois allé voir ce grand vaisseau nouvellement arrivé au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans de l'Egypte en Italie, & je croy que ny toy ny Samipe n'estiez sortis de la ville à autre dessein.

LYCINUS. Il est vray; pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit avecque nous, mais il s'est égaré dans la foule.

SAMIPES. Sçais-tu en quel endroit ? C'est lors que nous avés veu sortir en chemise ce beau garçon, qui avoit ses cheveux retrouffez & noiez par derrière. Car si je le connois bien, il s'est arrêté à ce spectacle, & en a esté touché.

LYCINUS. Je ne le trouve pas si beau que tu dis, avec ses grosses lèvres & ses jambes grêles; outre qu'il est noir de visage, qu'il ne fait que bledoïiller, & à un mauvais accent. D'ailleurs ses cheveux noiez par derrière, montrent que c'est un esclave; & tu sçais qu'il y a tant d'autres beautés à Athènes pour qui il est plus honneste de s'ôûpir.

TIMOLAÏS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Egypte ont les cheveux de la sorte, & c'est une marque de noblesse en ces Païs-là. Nos aneîtres même de Palestine nourrissoient leur chevelure, & la portoient retrouffée avec un crochet d'or.

SAMIPES. Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de notre ancien luxe, dans la Péninsule, lors que nous envoyâmes une peuplade en Ionie.

TIMOLAÏS. Il me souvient maintenant

vous avons laissé Adimante; & a esté dans ce moment-là que nous nous sommes arrestez pres d'un vaisseau, à compter la multitude de ces eurs entrant les uns sur les autres, & à admirer l'assurance de Marcelot qui montoit par les cordages, & se tenoit au haut de l'antenne, en empoignant deux bords.

SAMIPES. Tu as raison, l'attendrons-nous jusqu'à ce qu'il se vienne querir ?

TIMOLAÏS. Continuons plutôt notre chemin; car il y a apparence qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville, après avoir cherché en vain. En tout cas il sçait par son chemin pour s'en aller.

LYCINUS. Alons, si Samipe le trouve bon, puisqu'il ne toit pas trop honneste de quitter la ville.

SAMIPES. Alons, peut estre que nous trouverons quelque lieu des exercices ouvert. Mais tout en faisant cette reflexion, je vous prie, sur la gauche, d'un vaisseau, qui a six-vingt coudees de longueur, & est de haut, & plus de 30 de large; pour vous parler de la hauteur du mât, de la grandeur de la voile, & de la grosseur de la corde qui le retient. Avez-vous remarqué come d'un vaisseau la poupe s'élève peu à peu en rond, & porte sur son sommet un oiseau d'or qui a les ailes étendues; & sur sa queue, la proue avance un long bec, & a de sa queue la Decile lili qui est le nom du Navire. Par là je vous reste des ornemens des Peintres, de la Banderole, du bouc, &c. des Anchres, des mâts, &c. à tourner & à manier le Vaisseau, des ornemens de la poupe, tout en est admirable. & de la part de ce bout de Marcelot, & la grande trouvantote qu'il porte, capable de

où nous avons laissé Adimante ; ç'a esté dans ce navire, lors que nous nous sommes arrestez pres du mast, à compter la multitude de ces cuirs entassez les uns sur les autres, & à admirer l'assurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & qui couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIPÉ. Tu as raison, l'attendrons-nous icy, ou si je l'iray querir ?

TIMOLAÏS. Continuons plutôt notre chemin ; car il y a apparence qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville, apres nous avoir cherchez en vain. En tout cas il sçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINUS. Alons, si Samipe le trouve-bon, quoy qu'il ne soit pas trop-honneste de quitter la compagnie.

SAMIPÉ. Alons, peut-estre que nous trouverons encore le lieu des exercices ouvert. Mais tout en allant, faisons reflexion, je vous prie, sur la grandeur de ce vaisseau, qui a six-vingt coudées de long, vingt-neuf de haut, & plus de 30 de large ; pour ne point parler de la hauteur du mast, de la grandeur de l'entène, & de la grosseur de la corde qui sert à la remuer. Avez-vous remarqué cômme d'un costé la poupe s'élève peu à peu en rond, & porte au sonnet un oiseau d'or qui a les ailes étendues, & de l'autre, la prouë avance un long bec, & a de part & d'autre la Déesse Isis, qui est le nom du Navire : Parleray-je du reste des ornemens, des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des appartemens de la poupe ? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots, & la charge épouvantable qu'il porte, capable de

nourrir tout un an , à ce qu'on dit, la ville d'Athènes , & tout le païs. Cependant un seul homme gouverne tout cela avec une perche dont il remuë le Gouvernail , qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard qui estoit chavré & crépu , nommé s'il me souvient bien, Heron.

TIMOLAÏS. On dit qu'il est admirable en son art , & plus sçavant qu'un Protée dans la Marine ; car vous sçavez ce qui leur est arrivé en chemin.

LYCINUS. Nullement , nous serons bien aises de l'apprendre.

TIMOLAÏS. Il me l'a conté luy-mesme ; car il est bon homme & fort civil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par un assez beau temps , & qu'ils virent le septième jour le Promontoire d'Acamas : mais qu'il se leva tout à coup un vent d'aval qui les repoussa sur la coste de Phénicie. Que de là ils furent portez par la tempeste jusqu'aux Îles Quelidonniennes, où ils faillirent le dixième jour d'estre submergez. J'ay parlé par là, & sçay comme les vagues y sont enflées par les vêts du Sudoëst : Car c'est là qu'est la séparation de la mer de Lycie & de celle de Pamphylie, où s'avance un cap qui n'est qu'un amas d'écueils , & qui rompt les flots avec tant de violence , qu'il les élève quelquefois aussi haut que luy. Il ajoutoit que sur le point de périr, il avoit paru des feux sur la coste, à la lueur desquels ils s'étoient reconnus la nuit, & à celle d'un Astre , qui estoit sans doute Castor ou Pollux , qui s'estant posé au haut du mast , avoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, après avoir perdu

contre, ils avoient esté contrains de naviger à bouline , parce que le vent estoit contraire ; Si que qu'au lieu de laisser l'Île de Candie à main droite , & prendre au dessus du Promontoire de Rhée , ils estoient abordez en ce port, sans tirer à terre où ils devroient estre déjà.

LYCINUS. Ce bon homme s'est bien égaré , & ne voy-je pas Adimante ;

TIMOLAÏS. C'est luy-mesme , appellons-le ; Adimante, Adimante.

LYCINUS. Il faut qu'il soit sourd , ou en colère, qu'il ne nous répond point ; Car je le reconnois à son habit & à sa démarche , sans parler de ses yeux coeurs ; doublons le pas pour l'attraper. Demeure là. Quoy ? tu ne t'arresteras pas si on ne te prend par le manteau ? ou tu t'èves promptement , ou tu ne fais pas semblant de nous voir.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes amis.

LYCINUS. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est trop grand secret ; mais nous sommes initiés en tes mystères , & sçavons bien ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est une chose trop ridicule pour te le entretenir.

LYCINUS. Est-ce quelque pensée amoureuse ? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les secrets d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celui des richesses, & nageois dans l'opulence , lors que vous estes venus interrompre ma rêverie.

LYCINUS. Fay nous part de tes trésors, puis que nous sommes tes amis.

leur route, ils avoient esté contrains de naviger à la bouline, parce que le vent estoit contraire; Si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & prendre au dessus du Promontoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils devoient estre déjà.

LYCINUS. Ce bon homme s'est bien égaré, mais ne voy-je pas Adimante;

TIMOLAIUS. C'est luy-mesme, appellons-le; Adimante, Adimante.

LYCINUS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colère, qu'il ne nous répond point; Car je le reconnois à son habit & à sa démarche, sans parler de ses cheveux courts; doublons le pas pour l'attraper. Demeure là. Quoy? tu ne t'arresteras pas si l'on ne te prend par le manteau? ou tu rêves profondement, ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes pensées.

LYCINUS. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est un trop grand secret; mais nous sommes initiés dans les mystères, & sçavons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est une chose trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINUS. Est-ce quelque pensée amoureuse? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mystères d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celui des richesses, & nageois dans l'opulence, lors que vous estes venus interrompre ma rêverie.

LYCINUS. Fay nous part de tes trésors, puis que nous sommes tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en seriez pas plus riches, ny moy plus pauvre, quand je vous aurois tout donné. Mais je vous diray à quoy je révois puis que vous le voulez sçavoir. Je vous ay perdu en entrant dans le navire, comme je m'amusois à mesurer l'Ancre apres avoir mis en seureté Lycinus. Quand l'eus donc bien considéré tout, je demanday à l'un des Matelots combien ce Vaisseau pouvoit rapporter par an à son maistre, & il me dit douze talens: Si bien que ne sçachant que faire, je me mettois en sa place, & songeois ce que je ferois s'il estoit à moy. Je bâtissois donc un Palais au dessus du Pecile; dressois mon train & mon équipage; & navigois déjà avec les acclamations de tout le monde, aimé des uns, respecté des autres, envié de tous; lors que vous estes venu troubler ma felicité, & submerger mon navire au sortir du port, comme il voguoit à pleines voiles.

LYCINUS. Je suis d'avis que tu nous fasses un procès comme à des Pirates qui t'ont enlevé ton Vaisseau, si tu n'aimes mieux en équiper un autre sur l'heure, ou plutôt est cinq ou six; car cela ne te coûtera pas davantage. Mais toutefois tu serois trop insupportable; Car si n'ayant qu'un Navire, tu ne faisois pas semblant de nous écouter, que serois-tu dans une si grande opulence? Continuë donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouvelles à ceux qui viendront, ou d'Egypte, ou d'Italie.

ADIMANTE. N'avois-je pas raison de ne vous pas dire à quoy je pensois, estant bien assuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer: Adieu je me vais rembarquer tout pressamment: car j'aime mieux entretenir mes

amis que des gens qui se moquent de moy, Lycinus. Tout beau, nous voulons estre de partie.

ADIMANTE. Je vous en empêcheray pas; car je tireray l'échelle lors que je seray parti.

LYCINUS. Nous te suivrons à la nage; car je ne puis pas estre seul qui ayes droit de faire des souhaits. J'en feray un de nager plus viste que tu le Vaisseau. Tu sçais que nous avons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sans que tu puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es devenu grand Seigneur, tu méprises tes amis, & ne les veux pas souffrir en ton honneur. Tu te méconnois bien dans ta fortune; car n'ignore pas que tu ayes quitté la maison de ton pere, pour en bâtir une près du Pecile, & que tu aies un si grand équipage. Apporte nous du vin au retour quelque salme d'Egypte, ou des bijoux de Canope. Si tu n'aimes mieux char-
ger de tes Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de le porter.

TIMOLAÏS. C'est trop, Lycinus, apres avoir vu Adimante, de se moquer encore de moi. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin jusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si tu le veux, & que chacun dans son partage fasse quel souhait il luy plaira; cela servira à nous faire trouver le chemin plus court, & à nous entretenir l'esprit. On verra pour le moins, si l'on peut mieux faire des souhaits, & qui useroit le mieux de son bien, s'il estoit riche.

SAMPSE. Je le veux, & je ne m'y épargneray pas. Mais que ce sera à mon tour. Mais il faut que nous le remettions aussi.

matelots que des gens qui se moquent de moy.

LYCINUS. Tout beau , nous voulons estre de la partie.

ADIMANTE. Je vous en empêcheray bien ; car ie tireray l'échelle lors que ie seray monté.

LYCINUS. Nous te suivrons à la nage ; car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire des souhaits. J'en feray un de nager plus viste que ton Vaisseau. Tu sçais que nous avons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es devenu grand Seigneur, tu méprises tes vieux amis , & ne les veux pas souffrir en ton Navire. Tu te méconnois bien dans ta fortune ; Je ne m'étonne pas que tu ayes quitté la maison de ton pere, pour en bâtir une près du Pecile , & dressé un si grand équipage. Apporte nous du moins au retour quelque salme d'Egypte, ou des parfums de Canope. Si tu n'aimes mieux charger l'une des Pyramides sur ton vaisseau , s'il est capable de la porter. *Ville d'Egypte.*

TIMOLAIUS. C'est trop, Lycinus, apres avoir ruiné Adimante, de se moquer encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin jusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si vous voulez , & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira; cela servira à nous faire trouver le chemin plus court , & à nous réveiller l'esprit. On verra pour le moins, qui sçait mieux faire des souhaits, & qui useroit mieux de son bien, s'il estoit riche. *4 Rades.*

SAMIPR. Je le veux, & ie ne m'y épargneray pas, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le vetille aussi.

LYCINUS. Je ne m'oposerais jamais à votre félicité ; mais qui commencera ? Je suis d'avis que ce soit Adimante ; car il doit avoir la préférence : Puis Samipe & Timolaüs : Je me garderai pour le dernier & ne veux que le demeurant le plus proche de la Ville, encore le ferai-je en courant.

ADIMANTE. Je ne quitterai point mon premier souhait, si vous le trouvez à propos : mais j'y ajouterai encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez-vous donc, que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans, & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

SAMIPE. Ce beau garçon que nous avons vu, y est-il aussi ?

ADIMANTE. Ouy, & de plus, tous les grains de bled qui y sont, sont autant de grains d'or.

LYCINUS. Tu ne vois pas que cela enfonce ton Vaisseau, & te fera périr toi & ton souhait : car l'or est bien plus pesant que le bled.

ADIMANTE. Je te prie, ne borne point mes souhaits, ny ne porte envie à ma fortune. S'il est besoin, je ferai que cet or ne pesera pas plus que du bled. Quand ce sera à ton tour, je te laisserai faire toutes tes extravagances sans te venir troubler hors de saison.

LYCINUS. Je le faisois pour ton profit, de peur que tu ne vinsses à périr avec toutes tes richesses, & à entraîner dans ton malheur ce beau fils qui ne sçait pas peut-être nager.

TIMOLAÛS. Ne crains point, les Dauphins le chargeront plutôt sur leur dos comme ils le

ont fait Arion, ou cet enfant mort qu'ils portèrent à Corinthe. Croy-tu qu'il ne mérite pas aussi leur secours, assistance qu'un Mort ou un Mutin ?

ADIMANTE. Quoy, tu te mêles aussi de me parler ? Nous verrons quand ce sera à toi, si tu feras plus régulièrement.

LYCINUS. Véritablement il me semble qu'est-ce que de ton souhait, tu le devois faire plus raisonnable, & même il eût été plus commode de porter ce trésor dans ton logis pour n'avoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison pour ce point, je ne l'aurais pas fait sous le Mercure de noire sale, & j'en aurais fait de quoy la remplir. J'achèterai d'abord une maison comme un commencement de royaume, ainsi que dit Hésiode ; mais je veux qu'elle soit grande & magnifique. En suite j'acquiescerai toutes les terres qui sont autour de la ville, hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux, s'il me prend envie d'y assister, puis toute la plaine de Sicione ; & en un mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grèce. Je veux que tout cela soit à moy, sans contrôle ; Et ne pourrai point d'autre vassalle que d'ordonner quelques coups légers comme celles d'Équécates ; car les ménéges peseront chacune deux talents.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les punir ? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades ; tu ne pourrais pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Je te prie, laisse dormir ta raison, quand je ferai des souhaits, je veux pour te faire nager que ma table & mon lit soient d'or ; & si

rent Arion , ou cet enfant mort qu'ils portèrent à Corinthe. Croy-tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un Mort ou un Musicien ?

ADIMANTE. Quoy , tu te mêles aussi de me railler ? Nous verrons quand ce sera à toy , si tu tèves plus regulierement.

LYCINUS. Veritablement il me semble qu'estât maistre de ton souhait, tu le devois faire plus raisonnable ; & mesme il eût esté plus commode de trouver ce tresor dans ton logis pour n'avoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison pour ce point, je veux qu'il soit sous le Mercure de nôtre sale , & qu'il y en ait de quoy la remplir. J'acheteray d'abord une maison comme un commencement de ménage , ainsi que dit Hesiodé ; mais je veux qu'elle soit grande & magnifique. En suite j'acquerray toutes les terres qui sont autour de la Ville ; hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer , & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux, s'il me prend envie d'y assister ; Puis toute la plaine de Sicyone ; & en un mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grèce. Je veux que tout cela soit à moy, sans contrôleur ; Et ne veux point d'autre vaisselle que d'or ; nō pas quelques coupes legeres comme celles d'Equécrate ; car les miennes peseront chacune deux talens.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les porter ? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades ; tu ne pourrois pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Je te prie, laisse dormir ta raison, quand je feray des souhaits, je veux pour te faire enragé que ma table & mon lit soient d'or ; & si

tu me sâches, mes valets en seront aussi.

LYCINUS. Et ton boire, & ton manger, si tu veux; quand tu devrois mourir de faim, comme un autre Midas.

ADIMANTS. Tu feras des songes raisonnables, quand ce sera à ton tour; pour moy ie veux que les miens soient extravagans, comme ils ont accoustumé d'estre. Après ces meubles, ie veux des habits magnifiques, une table somptueuse & délicate, un doux sommeil, d'agréables songes; Que mes amis me fassent toujours quelque demande, que ie leur accorderay. Que les plus Grands me viennent faire la cour, & ie promenant de grand matin devant ma porte, & parmy eux les Ministres de l'Empereur; & j'ordonne que lors qu'ils voudront entrer on leur ferme la porte au nez, comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand ie jetteray les yeux de tous costez, comme le Soleil fait ses rayons, ie ne les veux pas seulement regarder, ny tous ceux qui leur ressemblent. Mais si ie voy quelque honneste homme qui soit pauvre, comme ie l'estois avant mon souhait, ie le prendray par la main, & le meneray dîner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mépris que ie feray d'eux, que par l'estime que ie feray des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand ie porteray à quelqu'un une sante dans une coupe d'or, ie veux lors qu'il m'aura fait une raison, que la coupe luy demeure, pour montrer ma liberalité; car les plus riches ne seront que des coquins auprès de moy. Dionique ne fera plus montre de quelque chétive vaisselle d'argent que son pere luy a laissée, voyant que ce sera le service de mes valets. Je donneray tous

*Le Grec
dit Bour-
geois.*

trois cent dragmes par teste à chaque Pauvre de la Ville & cinquante à ceux de dehors. Je contraindrai des bains publics, des amphitheatres & autres édifices pour la necessité, le plaisir, ou le besoin. Je feray venir la mer jusq'au Dipsyle par le moyen d'un grand canal, afin que mes richesses abondent de plus près. Mais non, il n'en faut plus de besoin; car j'ay trouvé tout ce qu'il me faut dans ma sale: Enfin pour conclure; puilque ie serois jamais fait, & qu'il n'y a point de fin à mes souhaits des hommes, ie vous donneray à tous vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'aura qu'une pour punition de ses importunes remonstrances. Voilà la vie que ie veux me passer pendant mon temps dans les divertissemens de la Ville & de la Campagne, ainsi soit-il.

LYCINUS. Quand ie devrois perdre encore ma coupe d'or, ie ne puis m'empêcher de te dire que ie souhait ne tient qu'à un filer, & que s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTS. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela devoit durer, & peut-estre que ta mort te prendra au milieu de tous tes Trésors, avant que d'en avoir joluy. Veux-tu que ie t'en donne l'exemple de ceux à qui le semblable est arrivé? Ne sçais-tu pas que Creïus & Polycrate, deux des plus riches que toy, furent depouillés d'un instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languissante, ne pouvoir goûter aucun plaisir? Je ne parle point des pieges qu'on leur dresse tous les jours, de la haine, & de l'envie qui s'attachent à eux; & qui ne les laissent qu'à quier.

tes mois cent dragmes par teste à chaque Pauvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Je construiray des bains publics, des amphitheatres & d'autres édifices pour la necessité, le plaisir, ou l'ornement. Je feray venir la mer jusqu'au Dipyle par le moyen d'un grand canal, afin que mes richesses abondent de plus près. Mais non. il n'en sera plus de besoin; car j'ay trouvé tout ce qu'il falloit dans ma sale: Enfin pour conclure; puisque ce ne seroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, ie vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remonstrances. Voila la vie que ie veux mener, passant mon temps dans les divertissemens de la Ville & de la Campagne, ainsi soit-il.

LYCINUS. Quand ie devrois perdre encore ma tonne d'or, ie ne puis m'empêcher de te dire que ton souhait ne tient qu'à un filet, & que s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANT. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela devoit durer, & peut-estre que la mort te prendra au milieu de tous tes Trésors avant que d'en avoir jossy. Veux-tu que ie t'alegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arrivé? Ne sçais-tu pas que Cresus & Polycrate, qui estoient plus riches que toy, furent depouilleez en un instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languissante sans pouvoir gouter aucun plaisir? Je ne parle point des pieges qu'on leur dresse tous les jours, ny de la haine, & de l'envie qui s'attachent à eux; & qui ne les sçauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en es une bonne preuve; car tu n'as cessé de me persécuter depuis un moment que j'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que je t'ay promise.

LYCINUS. Tu es déjà de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contredise, & de ceux qui les promesses ne sont que du vent. Mais je te quitte de bon cœur la tienne, aussi bien voilà l'espérance de ta félicité passée. C'est à Samipe à souhaiter à son tour.

SAMIPA. Pour moy qui ne suis pas voisin de la Mer, je ne souhaitteray point de Navire; car je veux que mon pais contemple ma gloire. Et je ne feray point de petits souhaits comme Adimante: Mais je veux estre Roy, & pour mieux goûter ma félicité, monter par degrés à l'Empire. Car je ne veux point devoir le Trône au mérite de mes Ancestres, mais au mien; Il n'est rien de plus grand ny de plus divin que d'estre soy-mesme l'Auteur & l'Arbitre de la fortune.

LYCINUS. Courage, c'est souhaiter que cela. Car il est vray qu'il ny a rien de plus beau que de commander. Ton pais ne croyoit pas avoir élevé un Empereur en ta personne. Mais regne, triomphe, équipe des Flotes & des Armées, Que feras-tu après tout dans une si haute condition?

SAMIPA. Je feray la guerre; Ecoute, suis-moy: car je te veux faire General de ma Cavalerie.

LYCINUS. Je vous remercie, grand Prince, & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perses, pour vous rendre grace d'une si grande faveur. Mais que votre Majesté donne ce commandement à un autre: car je suis un fort mauvais écuyer, & je croy qu'il me faudroit attacher à la selle pour

OU LES SOUHAITS.

empêcher de tomber, particulièrement si l'on est sur quelque cheval de bataille qui vient à se briser au son des Trompettes; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportât au milieu des ennemis. Mais dites-moy, pourquoy voulez-vous faire la guerre? Voilà un beau passé-temps de tourmenter les autres, & soy-mesme! Ne vaut-il pas mieux jouir en paix de votre Empire? Mais, Tu es un poltron, qui ne sçait que ce que d'estre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commandement. Sire, je m'en acquitteray mieux que luy; & je vous en rapporteray quel que faveur, pour vous avoir départi si généreusement mes trefors. Ce sera assez pour luy de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMIPA. Il faut sçavoir premierement si la Cavalerie te vouldra bien recevoir. Je te tousse sur l'oreille de cet avis, lève la main. Voilà qui est fait. Tu seras mon General, & Lycinus commandera mon aile droite. Je donneray la gauche à Xénophon; car pour moy je me placeray au milieu, selon la coutume des Rois de Perse, dont tu es le vray point d'autre témoin que Xénophon. Nous commencerons à marcher, voilà mon Armée de cavalerie; Tirs vers Corinthe par le chemin des Doragues, après avoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes, & particulièrement par celui de Jupiter, qui est le Protecteur des Rois. L'autre j'auray subjugué toute la Grece, qui ne résistera à ma puissance, j'embarqueray mes troupes, & gagneray l'Ionie. Car mon Armée a déjà conquis la Cœnécree, où sont toutes les richesses de la guerre & de bouche. De là j'irai sacrifier à Diane, & laisser par tout des Gouverneurs, je passeray victorieux dans la Carie, la

m'empêcher de tomber , particulièrement si i'étois sur quelque cheval de bataille qui vint à se cabrer au son des Trompettes ; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportast au milieu des Ennemis. Mais dites-moy , pourquoy voulez-vous faire la guerre ? Voilà un beau passe-temps d'aler tourmêter les autres, & soy-mesme ! Ne vaudroit-il pas mieux jouir en paix de vôtre Empire ?

SAMIR. Tu es un poltron , qui ne sçait que c'est que d'estre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commandement, Sire, je m'en aquiteray mieux que luy ; & je merite quelque faveur, pour vous avoir départy si libéralement mes tresors. Ce sera assez pour luy de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMIR. Il faut sçavoir premierement si ma Cavalerie te voudra bien recevoir. Que tous ceux qui sont de cét avis, levét la main. Voilà qui va bien , tu seras mon General, & Lycinus commandera mon aîle droite. Je donneray la gauche à Timolatis ; car pour moy je me placeray au milieu , selon la coûtume des Rois de Perse , dont je ne veux point d'autre témoin que Xénophon. Mais commençons à marcher, voilà mon Armée en bataille ; Tirons vers Corinte par le chemin des Montagnes , apres avoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes , & particulièrement celle de Jupiter , qui est le Protecteur des Rois. Quand j'auray subjugué toute la Grece , qui ne peut résister à ma puissance , j'embarqueray mes troupes , & gagneray l'Ionie. Car mon Armée navale m'attend déjà à Cenchrées , où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane, & laissé par tout des Gouverneurs, je passeray victorieux dans la Carie, la

Lycie , & la Pamphilie , d'où j'entreray en Syrie , apres avoir traversé la Pisidie , & la Cilicie , & viendray jusqu'à l'Euphrate.

Lycinus. Je supplie votre Majesté de donner le commandement de son aile droite à un autre ; car je voy bien que votre dessein est de marcher contre les Armeniens , & les Parthes , & je craindrois trop que leur Cavalerie ne me passe sur le ventre , ou qu'ils ne me perussent à coups de flèches. Laissez-moy , je vous prie , pour votre Antipater en Grece , afin de tenir le pais en paix , & empêcher qu'il ne se revolte en votre absence.

SAMIRS. Tu recules, poltron ! Et ne sçais-tu pas qu'on punit de mort les déseigneurs ! Mais puis que nous avons tout conquis jusqu'à l'Euphrate , & donné ordre aux Troupes que nous y laissons , de nous subjuguier l'Egypte , la Phénicie & la Palestine , passe le premier à la teste de l'aile droite , sur le pont de bateaux qui est tout prest ; je te suivray avec la bataille , & Timolais aura soin de conduire l'arrière-garde. Avance-toy , Adimante , avec la Cavalerie. Dieu soit loué , voilà toute la Mesopotamie sous notre pouvoir. Tout se rend , personne ne se présente ; Babylone ouvre les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Crésiphonte , & assemble les Troupes à Seleucie. Les Couriers rapportent qu'il a déjà un million de combattans , sans les forces de l'Arménie , de la Bactriane , & de la Mer Caspienne , qui ne sont pas encore arrivées. Il faut tenir un conseil de guerre pour sçavoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Je suis d'avis que l'Infanterie a droit à Crésiphonte qui est un pais montueux , & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

SAMIRS. Quoy tu trembles aussi , Adimante , s'il faut venir aux mains ! Quel est ton avis , Timolais ?

TIMOLAÏS. Qu'il ne faut point partager nos forces , mais marcher en diligence contre l'Ennemy , avant que toutes les fiennes soient assemblées.

SAMIRS. Et toy Lycinus ?

Lycinus. Le mien est de nous reposer sous ces arbres apres de cette colonne : car c'est une très grande traite , d'aller au port de Pirée , & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIRS. Tu crois estre encore à Athènes , malheureux ! tandis que nous sommes victorieux sous les murs de Babylone , & que nous délibérons par quel chemin nous attaquerons l'Ennemy.

Lycinus. Tu as bien fait de m'en faire souvenir , car je ne croyois pas rêver.

SAMIRS. Marchons donc , & que tous se portent prompt de courir. Voilà les Ennemis qui se présentent ; Choquons brusquement , qu'ils ne nous traitent de leurs flèches. Bon , nous voilà aux mains sans qu'elles nous aient fait beaucoup de mal à la gauche triomphé déjà sous la conduite de Timolais. Mais les Perles se descendent prompt à la bataille , animez par la présence de ce Roy. Courage Lycinus , ne trahis point ta fortune.

Lycinus. Que voulez-vous que je fasse ; toute ma Cavalerie ennemie sur les bras. Si elle me secourrez en diligence , je me vais tout courant dans le lieu des exercices , & j'ordonneray là toute la conquête de la

SAMIRS. Quoy tu trembles aussi, Adimante, lors qu'il faut venir aux mains! Quel est ton avis, Timolatis?

TIMOLATIS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, avant que toutes les fiennes soient assemblées.

SAMIRS. Et toy Lycinus?

LYCINUS. Le mien est de nous reposer sous ces Oliviers aupres de cette colonne: car c'est une assez grande traite, d'aller au port de Pirée, & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIRS. Tu crois estre encore à Athènes, malheureux! tandis que nous sommes victorieux sous les murs de Babylone, & que nous délibérons par quel chemin nous attaquerõs l'Ennemy.

LYCINUS. Tu as bien fait de m'en faire souvenir, car je ne croyois pas rêver.

SAMIRS. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voila les Ennemis qui se présentent; Choquons brusquement, qu'ils ne nous accablent de leurs flèches. Bon, nous voilà aux mains, sans qu'elles nous ayent fait beaucoup de mal. L'aile gauche triomphe déjà sous la conduite de Timolatis. Mais les Perses se défendent bravement à la bataille, animez par la presence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahis point ta gloire, ny ma fortune.

LYCINUS. Que voulez-vous que je fasse; j'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me secourez en diligence, je me vais jeter tout courant dans le lieu des exercices, j'abandonneray là toute la conquête de la Perse.

SAMIR. Nullement ; Te voilà dégagé. Timolais victorieux apris les Ennemis en quercel & en flanc , il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a envoyé de s'ier au combat.

LYCINUS. Prends garde que tu n'y sois blessé ; on perd souvent la vie en disputant une Couronne.

ADIMANTS. Le coup ne m'a fait qu'éfleurer la peau : mais je l'ay percé luy & son cheval , de mon javelot. Coupons-luy la teste , & la mettrons au bout d'une pique. A cet aspect , tout se rend , ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares se prosternent devant moy , pour m'adorer à leur façon : mais je ne veux pas le souffrir des Grecs , ny enfreindre les loix de mon pais. Combien je m'en vais bastir de Villes , & en détruire d'autres ! Toutcefois il faut que je me vange auparavant de cet usurier , qui m'a chassé de mon heritage pour l'avoir.

LYCINUS. Tout beau , la clemence sied bien aux Rois ; Puis il est temps de se reposer apres une si grande victoire , & de festiner nos amis dans Babylone : Mais voilà ton temps achevé , c'est à Timolais à souhaiter à son tour.

SAMIR. Hé bien , m'entens-je à faire des souhaits ?

LYCINUS. Je t'y trouve encore plus impertinent qu'Adimante. Car encore bernoit-il les liés à des richesses , & à faire bonne chere à ses amis , qui est une chose assez douce. Mais tu vas t'exposer aux dangers par vaine gloire , & souhaiter une condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis , mais tes domestiques , sans goust d'iamais aucun repos , non pas même en songe. Car

tu seras accablé de mille sâcheux soucis , & tourmenté de la crainte , tantost d'une revotte de tes freres , tantost d'une invasion de tes ennemis. Tu te laisses éblouir , mon amy , à l'éclat d'une Couronne ; & pour une felicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui , tu en abandonnes une véritable. Quand il n'y auroit autre chose , ne seroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème , & que tu seras malade comme les autres ? Que dis-je pour une maladie que les autres ont , tu en auras cent ; & il ne te restera rien de toute ta Royauté , que quelque vain honneur , ou des statues qui seront ruinées par le temps ; & quand tout cela subsisteroit , il ne te rendroit aucun profit. Voilà donc ta felicité durant ta vie , des craintes , des soupçons , des inquiétudes , des veilles , des inquietudes , & ta mort , ou l'oubli , ou le mépris , ou l'extermination , ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est temps que Ti nolais entre en lice. Prends garde de n'aller point faire des souhaits extravagans , comme les autres.

TIMOLAI. Considere , Lycinus , si l'on peut condamner celui-cy. Je ne demande ny les treize ans , ny les grandeurs : mais premierement la santé , & une santé vigoureuse qui ne puisse estre atteinte par aucun accident ; puis la force , la santé , la virilité , & par dessus tout , l'invisibilité des portes fermées , voler , estre invulnérable ; & tout ces avantages , non pas pour un siecle ny pour deux , mais pour sept ou huit cens ans ; tous ces biens à la fleur de son âge & sans vieillir , ny rien perdre de sa vigueur. Considere ce souhait , ne te semble-t-il pas raisonnable ? Car par ce moyen tous

tu seras accablé de mille fâcheux soucis, & tourmenté de la crainte, tantost d'une revolte de tes sujets, tantost d'une invasion de tes ennemis. Tu t'es laissé éblouir, mon amy, à l'éclat d'une Couronne; & pour une felicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui, tu en abandonnes une veritable. Quand il n'y auroit autre chose, ne seroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème, & que tu seras malade comme les autres? Que dis-je pour une maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des statues qui seront ruinées par le temps; & quand tout cela subsisteroit, il ne t'en reviendroit aucun profit. Voilà donc ta felicité durant ta vie; des craintes, des soupçons, des desiances, des soins; des veilles, des inquietudes; & apres ta mort, ou l'oubli, ou le mépris, ou l'execration, ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est temps que Timolaüs entre en lice. Pren garde de n'aller point faire des souhaits extravagans, comme les autres.

TIMOLAÛS. Considere, Lycinus, si l'on peut condamner celuy-cy. Je ne demande ny les tre-sors, ny les grandeurs: mais premierelement la santé; & une santé vigoureuse qui ne puisse estre ébranlée par aucun accident; puis la force, la beauté, la vitesse, & par dessus tout, l'invisibilité; Estre aimable à toutes les Dames, ouvrir toutes les portes fermées, voler, estre invulnérable; Et tous ces avantages, non pas pour un siecle ny pour deux, mais pour sept ou huit cens ans; toujours à la fleur de son âge & sans vieillir, ny rien perdre de sa vigueur. Considere ce souhait, ne te semble-t'il pas raisonnable? Car par ce moyen tous

les trésors me seront ouverts ; je seray à couvert de tous les dangers ; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde, sans avoir besoin de le faire venir avec beaucoup de temps & de dépense. J'auray avec la science des choses cachées, la jouissance de tous les biens qui sont répandus en divers lieux ; outre le plaisir qu'il y auroit, par exemple de dîner à Athènes, & de coucher en Babilone ; Sçavoir en un instant des nouvelles de tout le monde, jusqu'à celles des Antipodes, s'il y en a ; En un mot tout ce qui se passe sur la terre & dans le Ciel ; car l'élément du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs je pourrois en cet état faire tout le bien & le mal que je voudrois, à mes amis & à mes ennemis ; Chastier tous les tirans qui sont au monde, sans courir fortune, par le moyen de mon invisibilité. Coucher avec les plus belles Dames, sans crainte des maris ny des meres ; assister sans peril à tous les combats, & donner à qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car je ne voudrois pas avoir ces qualitez en un degré ordinaire, mais au plus haut point. Que peux-tu reprendre en ce souhait ?

LYCINUS. Rien, car il ne fait pas peur de contredire un homme qui a de si grands avantages. Mais je te demande par les Dieux, toy qui as vu tant de pais sur l'aile de tes souhaits, si tu as vu quelque part un petit bon homme, camus & pe-
lé comme toy, qui fût aimé de toutes les Dames, & qui triomphast des Armées, étant si foible ! Tu n'as oublié qu'une chose dans ton souhait, c'est d'estre sage : car cela seul eust suffi sans tout le reste, & t'eust empêché de faire toutes ces extravagances.

TIMOLAIUS. J'attens le rien pour voir ce que tu

dis ; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est pas de besoin : car nous n'allons arriver au Dile où se doivent terminer tous nos souhaits, & vous avez consumé le mien par la longueur des vôtres. Mais je ne m'en fâche pas : car je n'aime point les felicités en nature, ny à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, car que je viendrois chez moy, de ne trouver rien de tout ce que j'aurois souhaité ; Comme des Comédiens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contrains chez eux de jouer celui de faquin. En un mot tous ces vœux souhaits ne serviroient qu'à vous rendre votre condition plus insupportable ; & particulièrement à Timolais, de qui les ailes seront tant introduits comme celles d'Icare. Pour moy je ne veux de tous vos souhaits que le plaisir d'en dire. Car qui eust jamais pensé que de telles chimères fussent entrées dans l'esprit de trois Philosophes ?

diras ; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est pas de besoin : car nous voila arrivez au Dipile où se doivent terminer tous nos souhaits, & vous avez consumé le mien par la longueur des vôtres. Mais je ne m'en plains pas : car je n'aime point les felicitéz en peinture, ny à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lors que je viendrois chez moy, de ne trouver rien de tout ce que j'aurois souhaitté ; Comme ces Comediens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contrains chez eux de jeter celuy de faquin. En un mot tous ces beaux souhaits ne serviront qu'à vous rendre votre condition plus insupportable ; & particulièrement à Timolatis, de qui les ailes seront tantost fonduës comme celles d'Icare. Pour moy je ne veux de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire, Car qui eust iamaïs pensé que de telles chimères fussent entrées dans l'esprit de trois Philosophes ?

DIALOGUES

DES

COURTISANES.

Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & découvre leurs défauts & leurs artifices, à l'exemple de Menandre, & des anciens Comiques, qu'il a joints en ce point.

DIALOGUE

DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. **T**E souvient-il de ce Capitaine étranger qui est trois jours si magnifique, & qui a entretenu l'une de mes compagnes, avant que de me faire l'amour ?

THAÏS. Il m'en souvient fort bien, c'est celui qui fit la débauche avec nous, l'année dernière, à la Feste de Cérès ; mais qu'a-t'il fait car il semble que tu en vetailles dire quelque chose.

GLYCERA. Ilante qui fait profession d'amitié avecque moy, me l'a débauché.

THAÏS. Et cela te pique ?

GLYCERA. Qui en doute ? Je ne te cele point que cela me touche sensiblement,

THAÏS. Je ne l'approuve pas non plus que roy ; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de s'enlever ainsi leurs Galans ; de sorte que si tu m'en crois, tu ne rompras pas avec elle pour cela.

DIALOGUES, &c. 297

me plus que Philis ne rompit pas avecque toy, pour luy avoir fait le même tour. Mais je m'étonne comme il t'a pu quitter pour elles ; il n'est tout pas aveugle ; Quel charme a-t'il trouvé en des siers merces & des jolies pendantes ? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa teste dure, & son grand col chûlé ? En un mot je ne voy rien de raisonnable que la taille & le visage.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a touché ? C'est que la mere est une magicienne, qui change la nuit en hibou, & va criant par les rues. On dit qu'elle peut faire descendre l'eau en terre par ses sortilèges. Sans doute elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & comme tu plumeras un autre, mais pour celui-cy, je te conseille de le laisser en paix, pour songer à d'autres coquetteries.

DIALOGUE

DE MYRTION, DE PAMPHILE, ET DE DORIS.

MYRTION.

QUOY, Pamphile ! tu te maries à la fille du plus riche Héron ? & que sont devenus tant de pleurs & de sanglots, & tous ces sermens, de ne m'abandonner jamais ? As-tu oublié que je suis ta sœur ? & toute presse d'accoucher, qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane ?

non plus que Philis ne rompit pas avecque toy, pour luy avoir fait le même tour. Mais je m'étonne comme il t'a pû quitter pour elle, s'il n'est tout à fait avengle; Quel charme a-t'il trouvé en des lèvres mortes & des jolies pendantes? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa teste chauve, & son grand col esilé? En un mot, je ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le souris.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a touché? C'est que sa mere est une magicienne, qui se change la nuit en hibou, & va criant par les cimetières. On dit qu'elle peut faire descendre la Lune en terre par ses sortilèges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & comme tu en plumeras un autre, mais pour celuy-cy, je te conseille de le laisser en paix, pour songer à d'autres conquestes.

DIALOGUE

DE MYRTIUM, DE PAMPHILE, ET DE DORIS.

MYRTIUM. **Q**UOY, Pamphile! tu te maries à la fille du pilote Hiéron! & que sont devenus tant de pleurs & de soupirs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner jamais? As-tu oublié que je suis grosse de toy, & toute preste d'accoucher, qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane?

Mais ne crains point que j'expose l'enfant; je veux l'élever pour me servir de consolation, particulièrement si c'est un fils, afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valût mieux que moy ? mais l'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vi. l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Ceres, & je n'avois garde alors de croire qu'elle me dût faire un si mauvais tour. Epluche bien, je te prie, tous les défauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins, & ses regards de travers; Enfin elle est toute faite comme son pere, qui n'est pas fort beau, comme tu sçais.

PAMPHILE. Je ne puis plus long-temps t'ôûir parler d'une fille, que je ne sçais si elle est belle ou laide. Je ne sçais pas seulement si celui dont tu parles, a une fille; outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit; & je croy qu'il luy en est dû encore quelque chose. Que si je me voulois marier, j'épouserois bien plutôt la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année dernière les Armées de la Republique, & qui m'est alliée du costé de ma mere. Vy-moy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'éprouver.

MYRTIUM. Quoy ! il n'est pas vrai ?

PAMPHILE. Que tu es folle ! Je croy que tu as sens encore de la débauche d'hier; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIUM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme; car étant allée acheter quelque chose pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia, qui luy dit....

ains qu'elle te le conte elle-même, si elle ne l'a vu.

DORIS. Je puisse mourir si j'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'a aborda en riant, & me dit. Hé ben Doris, votre Galant se marie ! Et comme j'étois l'étonnée; Tu n'as qu'à passer par ta rue, voisie, tu verras la porte couronnée de charmes de fleurs, & entendras la musique.

PAMPHILE. Et toy y as-tu passé ?

DORIS. Oüy, & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit.

PAMPHILE. C'est que tu as pris une porte pour une autre. Car ma mere me dit hier au soir: Hé bien, Pamphile, quand veux-tu quitter tes débauches? Tu es le fils de notre voisin qui se marie, qui est un accouplé jeune que toy; & tu t'amuses encore à courtiser des femmes ? Je m'endormis à ces discours, & luis sorty aujourd'huy de grand matin; de sorte que je ne sçay ce qui en est: Que si tu ne me veux croire, envoie l'y une seconde fois, de te retrouver ce que je dis véritable.

MYRTIUM. Ha Pamphile ! tu me rends la vie, car tu m'as dit morte de déplaisir.

PAMPHILE. Ne crains pas que je te quitte jamais; & à plus forte raison en l'état ou je te voy.

DIALOGUE

PAMPHILE ET DORIS A LA MERE.

LA MERE. ES-TU folle, ma fille, ou si tu es chose pire hier, car N. V.

Mais qu'elle te le conte elle-même, si elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puisse mourir si j'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'aborda en riant, & me dit. Hé bien, Doris, votre Galant se marie ! Et comme je faisois l'étonné ; Tu n'as qu'à passer par ta rue, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la musique.

PAMPHILE. Et toy y as tu passé ?

DORIS. Oüy, & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit.

PAMPHILE. C'est que tu as pris une porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au soir : Hé bien, Pamphile, quand veux-tu quitter tes débauches ? Voila le fils de notre voisin qui se marie, qui est beaucoup plus jeune que toy, & tu t'amuses encore à entretenir des femmes ? Je m'endormis à ce discours, & suis sorty aujourd'huy de grand matin ; de sorte que je ne sçay ce qui en est : Que si tu ne me veux croire, envoie l'y une seconde fois, & tu trouveras ce que je dis veritable.

MYRTIAM. Ha Pamphile ? tu me rends la vie, car je fusse morte de déplaisir.

PAMPHILE. Ne crains pas que je te quitte jamais, & à plus forte raison en l'état ou je te voy.

DIALOGUE

DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. **E**STU folle, ma fille, ou si tu estois yvre hier, car

Diphile m'est venu voir ce matin pleurant ; & criant , que quoy qu'il te pût dire, tu te levas de table pour dâncer ; & comme tu vis que cela le piquoit , tu t'allas asseoir auprès de Lamprias , & te mis à le caresser , pour le faire enragier davantage. Il dit même que tu te dérobas la nuit , & que tu allas coucher sur un petit lit toute seule , où tu ne sis que chanter , quoy que tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'avoit quirée auparavant pour entretenir la maîtresse de Lamprias , avant qu'il fust arrivé ; & qu'il commençât à la caresser, quoy que je luy fisse signe qu'il s'arêtaât. Pour me faire plus de dépit , il la prit par le col , & la baïssa si amoureusement , qu'il ne pouvoit retirer ses lèvres de dessus sa bouche. En suite il luy parla à l'oreille , & je vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit : car elle me regardoit de temps en temps en souriant ; Et comme il me vit pleurer de regret , il se prit à rire. Après qu'ils furent las de s'entretenir , & de se baiser , Lamprias étant arrivé , je ne laissay pas de m'aller mettre à table auprès de luy , afin qu'il n'eust point d'excuse. Alors Thais se levant commençâ à dâncer , troussant sa robe pour montrer la belle jambe ; Et mon galand de la louer ; car Lamprias ne disoit mot. Mais Diphile ne se pouvoit lasser d'admirer ses perfections ; & disoit qu'elle avoit le pied & l'oreille excellente , & que jamais il n'avoit vu mieux dâncer. Cependant vous la connoissiez ; car vous l'avez veüe aux bains avecque moy. Si vous saviez alors comme elle fit la coquette. Elle me dit que je n'osois dâncer de peur de montrer

de longues fides, voulant parler de mes jambes , & plusieurs autres choses , qui me piquèrent fort , que je sautay en place , & me mis à dâncer aussi-bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut , & ne baïssa jamais la veüe , que Lamprias fist tout ce qu'il pût pour vous plaire. Voudriez-vous que j'eusse souffert de cela , & laissè regner Thais en ma place.

MARA. Mais il n'estoit pas nécessaire d'aller caresser en suite Lamprias.

LA FILLE. Diphile avoit bien caressé Thais , pourquoi n'aurois-je pas eu mon tour ?

MARA. Mais apres , ne vouloir pas continuer avecque luy , & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit ; ç'en est trop , ma fille ; Que fust-ce de vous devenues cet Hyver sans luy ?

LA FILLE. Et pour cela je souffriray qu'il me caresse ?

MARA. Non, mais je ne le mépriserois pas : car tu sçais que le mépris fait perdre l'amour : Dâleurs tu ne luy as jamais témoigné de te rendre, qui est ce qui touche le plus un homme. Prends garde que pour en vouloir trop , tu ne gâtes tout.

DIALOGUE

DE MALISSE ET DE BACCHIS.

MALISSE. Il te prie Bacchis , de m'amener quelque Magicienne qui donne des leçons pour faire aimer, si tu en connois.

mes longues flûtes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs autres choses, qui me piquèrent si fort, que ie sautay en place, & me mis à dancer aussi-bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut, & ne baissa jamais la veüe, quoy que Lamprias fist tout ce qu'il pût pour me louer. Voudriez-vous que j'eusse souffert tout cela, & laissé regner Thaïs en ma présence.

LA MÈRE. Mais il n'estoit pas nécessaire d'aller caresser en suite Lamprias.

LA FILLE. Diphile avoit bien caressé Thaïs, pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour ?

LA MÈRE. Mais apres, ne vouloir pas coucher avecque luy, & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit ; ç'en est trop, ma fille ; Que fusions-nous devenues cet Hyver sans luy ?

LA FILLE. Et pour cela ie souffriray qu'il me méprise ?

LA MÈRE. Non, mais ie ne le mépriserois pas aussi : car tu sçais que le mépris fait perdre l'amour : D'ailleurs tu ne luy as jamais témoigné aucune tendresse, qui est ce qui touche le plus un Amant. Prends garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gaste tout.

DIALOGUE

DE MELISSA ET DE BACCHIS.

MELISSA. JE te prie Bacchis, de m'amener quelque Magicienne qui donne des breuvages pour faire aimer, si tu en connois.

quelqu'une ; car ie donnerois tout ce que j'ay au monde, pour l'avoir Charmide, & pour faire qu'il eust autant d'aversion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy ! Charmide te quitte pour elle, apres avoir souffert pour toy la haine de ses parens, & refusé le meilleur parti de la ville ?

MALISSE. Il est vray Bacchis, & l'on dit qu'il est enfermé presentement avec elle, chez un de ses amis.

BACCHIS. Je te plains, Mélisse, mais encore d'où vient sa froideur ?

MALISSE. De jalousie. Comme il revenoit l'autre jour du port de Pirée, demander quelque argent que l'on devoit à son pere, il entra chez moy sans me saluer. Et lors que je courus l'embrasser selon ma coutume, il me repoussa, & me dit que j'aillasse caresser Hermotime, & que nostre amour estoit si public, que les murailles en parloient. Alors il se coucha sans me répondre, & ne voulut point souper ; Et comme je fus près de luy, il me tourna le dos, quelque chose que ie luy pusse dire, jusqu'à me menacer de se lever, & de s'en aller en plein minuit, si je l'importunois davantage.

BACCHIS. Est-il vray aussi que tu vois Hermotime.

MALISSE. Je ne sçay pas seulement qui c'est : mais comme Charmide fut parti, j'envoyay dès le point du jour ma servante au Céramique, où elle trouva écrit contre les murailles, *Mélisse aime Hermotime, & Hermotime Mélisse.*

BACCHIS. C'est une piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalousie, à cause qu'on le connoist de cette haine. Si je le voy, je me

requerray bien de luy, & l'appelleray bien incessamment de se laisser ainsi surprendre à ces petites fautes.

MALISSE. Où le trouveras-tu ? maintenant il est enfermé avec ses nouvelles amours chez les amis, tandis que ses parens le viennent chercher chez moy. Tu me serois bien plus de service si tu pouvois trouver quelque femme de bien qui me le ramenast par ses charmes.

BACCHIS. Je connois une Syrienne qui sera mon fait : car elle fit revenir Pharias apres son absence de quatre mois, comme je desespérois de le revoir.

MALISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilège selon leur coutume, apres que je luy eus donné ce qu'elle me demandoit, qui n'estoit pas de grande valeur, & que cet air bûzone seules dans une coupe ; mais j'avois quelque chose de ton Galand.

MALISSE. Quoy ?

BACCHIS. Des cheveux, ou quelque autre chose.

MALISSE. J'ay ses moles de chambre.

BACCHIS. C'est aff-z. Elle les pendra à une muraille, & mettra dessus quelques parfums, puis elle mettra du sel dans le seuil, en prononçant son nom & le sien. Alors tirant de son sein une amulette magique, elle le tournera de tous costez, & te qu'elle fit pour moy, & Pharias revint, & les pleurs de sa nouvelle maîtresse. Elle ne fut pas de quelq'un, mettant le pied gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le

moqueray bien de luy , & l'appelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre à ces petites finesses.

MELISSA. Où le trouveras-tu ? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez un de ses amis, tandis que ses parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir si tu pouvois trouver quelque femme de Thessalie qui me le ramenast par ses charmes.

BACCHIS. Je connois une Syrienne qui sera bien ton fait : car elle fit revenir Phantias apres une absence de quatre mois, comme je desespérois de le revoir.

MELISSA. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilege selon leur costume, apres que je luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut bû route seule dans une coupe ; mais il faut avoir quelque chose de ton Galand.

MELISSA. Quoy ?

BACCHIS. Des cheveux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSA. J'ay ses mules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à une cheville, & mettra dessus quelques parfums, puis elle jettera du sel dans le feu, en prononçant ton nom & le sien. Alors tirant de son sein un miroir magique, elle le tournera de tous costez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voilà ce qu'elle fit pour moy, & Phantias revint aussitost malgré les remontrances de ses amis, & les pleurs de sa nouvelle maistresse. Elle m'aprit aussi le moyen de faire haïr, en marchant sur les pas de quelqu'un, mettant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le

gauche ; puis disant, *Je se jurements, & suis plus fort que toy ; je l'ay éprouvé, & il m'a réussi.*

*Servante
d. Meliste.*

MELISSA. Ne tarde pas davantage à envoyer querir cette femme ; Et toy, Philine, prépare ce qu'elle a dit.

CHORÉGE.

DIALOGUE

DE CLEONARIUM ET DE LEENA.

CLEONARIUM. **O**N dit d'étranges choses de toy, Leena ; Que Mégille, cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit un homme ; Qu'en est-il ? Tu rogis ; Cela est-il vrai ?

LEENA. Il en est quelque chose.

CLEONARIUM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses ? je ne le puis comprendre. Tu ne m'aime point ; car tu ne me le celerois pas.

LEENA. Je t'aime plus que personne, mais j'ay honte de le dire ; C'est une étrange femme.

CLEONARIUM. Pensez que c'est quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Ile, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

LEENA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIUM. Comptez-moy comment elle te déclara sa passion, ce que tu lui répondis, & le reste de cette aventure.

LEENA. Elle faisoit la débauche avec Démocrate de Corinthe, qui est de son humeur, &

et m'envoyèrent querir comme Musicienne, pour chanter & jouer des instrumens pendant mespas. Apres avoir fait bonne chere, elles me firent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles, & qu'elles me mettroient au lit ; ce que je n'osay refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lors que les filles au lit, elles commencerent à folâtrer, je me mettre la main dans mon sein, non pas en tant comme font les filles ; mais avec témoignage d'une passion violente, dont je demeuray touchée, ne pouvant deviner ce que c'estoit.

Mégille toute en fureur, osta la coëffure, & me toucha au nez, & la tette rase comme un homme ; ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole ; As-tu vu, dit-elle, un plus beau homme ? Je ne vois point là, lui dis-je, de garçon. Ne m'osais point, dit-elle, je ne m'appelle pas Mégille, mais Mégel, & voilà ma femme, Démocrate. Je me pris à rire à ce discours, & lui dis, Quoy ! tu nous as trompées si longtemps, étant homme & passant pour femme comme Achille parmi les filles ! Mais tu n'es qu'un homme comme luy. Non, dit-elle, mais je n'en ay pas de besoin ; & si tu veux l'éprouver, tu trouveras qu'il ne me manque rien pour accomplir ces desirs & les miens. Ne es-tu point hermaphrodite, comme on dit qu'il y en a plusieurs en cette Ile de Devin de Thebes, dont m'a parlé ma compagne Liménodore, qui devint homme apres avoir été femme. Non, dit-elle ; mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Elle me fit present d'un collier & de quelques bijoux qui estoit fort beau ; & m'embrassant me bailla, & faisoit à sa passion.

elles m'envoyèrent querir comme Musicienne , pour chanter & jouer des instrumens pendant leur repas. Apres avoir fait bonne chere,elles me retinrent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles, & qu'elles me mettroient au milieu ; ce que je n'osay refuser , parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lors que nous fûmes au lit,elles commencerent à folâtrer & à me mettre la main dans mon sein,non pas en riant comme font les filles ; mais avec témoignage d'une passion violente, dont je demeuray toute interdite , ne pouvant deviner ce que c'estoit. A la fin Mégille toute en fureur, osta sa coëfure, & parut toute nue, & la teste rase comme un Athlète ; ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole ; As-tu vû , dit-elle , un plus beau garçon ? Je ne vois point là , luy dis-je, de garçon. Ne m'offense point, dit-elle , je ne m'appelle pas Mégille, mais Mégel, & voilà ma femme, montrant Démonasse. Je me pris à rire à ce discours, & luy dis ; Quoy ! tu nous as trompées si long-temps , estant homme & passant pour femme,comme Achille parmi les filles ? Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit elle, mais je n'en ay pas de besoin ; & si tu veux l'éprouver,tu trouveras qu'il ne me manque rien pour accomplir tes desirs & les miens.N'es-tu point hermaphrodite, luy dis-je,comme on dit qu'il y en a plusieurs?ou comme ce Devin de Thebes, dont m'a parlé ma compagne Isménodore,qui devint homme apres avoir esté femme. Non, dit-elle, mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit present d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau ; & m'embrassant me baïsa, & satisfit à sa passion.

CORINNE. Mais que fin-elle, & comment? car c'est là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas davantage, car il ne m'est pas honneste de le dire, ni à roy de l'entendre.

DIALOGUE

DE CROBYLE' ET DE CORINNE.

CROBYLE'. ET bien, Corinne, est-ce une chose si fâcheuse, de perdre son pucelage? Tu y as plus gagné que perdu; car il te reste de l'argent dequoy avoir un colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celui de Philenis.

CROBYLE'. Il sera tout semblable, mais il faut que tu apprennes maintenant à vivre avec les hommes; car tu sçais que nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous avons subsisté du mieux que nous avons pu, de ce qu'il nous avoit laissé. Dieu de son vivant nous n'avions faime de rien. Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouvrier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais son semblable; mais depuis sa mort, nous avons vécu comme tu sçais en grande misere, & vendu piéce à piéce toute sa boutique, en attendant que tu fusse en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray je pour cela?

CROBYLE'. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est une courtisane.

CROBYLE'. Qu'importe? Tu deviendras comme elle, & auras des beaux Galans. Les pécunes, petite sotte? Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des présents sans coster? J'ay vu le temps qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle est vêtue comme une Princesse.

CORINNE. Et comme a-t-elle fait?

CROBYLE'. Elle a esté adroite à gagner les hommes, toujours propre & bien mise, remoyant un coup de douceur & de modestie, & ne riant qu'à gorge déployée comme toy, qui fais roder la folle. D'ailleurs, elle avoit l'entretien si charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans s'amuser à les railler ni à les brader; & lors qu'on la mettoit de quelque côté, elle ne se crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes ne fassent tant; mais elle mangeroit proprement & délicatement, & beuvoit à petits traits, sans pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy? elle n'alloit boire tout son vin, quand elle avoit soif?

CROBYLE'. C'est alors qu'elle estoit plus crainte de peur de faire quelque chose de mal à son gré. Apres, elle n'entretenoit que celui qui la venoit voir, sans rire comme toy à tout le monde; alors qu'on la vouloit caresser, elle ne se frottoit ni s'effronte. En un mot, elle avoit autre but que de donner de l'amour & de faire à ceux qui faisoient de la dépense pour elle, qui est ce que les hommes desirerent. Si tu n'as bien cette leçon, tu me rendras heureuse & malheureuse, car tu es plus belle & plus agreable

CORINNE. Mais c'est une courtisane.

CROBYLE'. Qu'importe ? Tu deviendras riche comme elle, & auras des beaux Galans. Tu pleures, petite sotte ? Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des presens de tous costez ? J'ay vû le temps qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle est vestuë comme une Princesse.

CORINNE. Et comme a-t'elle fait ?

CROBYLE'. Elle a esté adroite à gagner les cœurs, toujours propre & bien mise, témoignant beaucoup de douceur & de modestie, & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toujours la folle. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans s'amuser à les railler ni à les reprendre ; & lors qu'on la mettoit de quelque partie, elle ne se crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes hayssent tant ; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & beuvoit à petits traits, & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy ! elle n'osoit boire tout son saoul, quand elle avoit soif.

CROBYLE'. C'est alors qu'elle estoit plus retenue, de peur de faire quelque chose de mauvaise grace. Apres, elle n'entretenoit que celui qui la menoit, sans rire comme toy à tout le monde ; alors qu'on la vouloit caresser, elle n'estoit ni sotte ni effrontée. En un mot, elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir, à ceux qui faisoient de la dépense pour elle, qui est ce que les hommes desirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuse & toy aussi ; car tu es plus belle & plus agreable.

qu'elle n'eût : Songe seulement à conserver ton embompoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celui qui vient de partir ?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t'il que je caresse ceux-cy, aussi bien que les autres ?

CROBYLE. Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse, & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut toujours avoir soin de faire botillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la rue, Dieux ! qu'elle est brave & bien parée, & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne répons rien. Ne seras-tu pas ce que je dis ? Oüy, je le sçay bien, car tu es bonne fille ; & tu passeras toutes les autres ; mais va au bain, si par hazard ton Galant revenoit ce soir comme il l'a promis.

DIALOGUE

DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

LA MERE. Nous sommes trop heureuses, ma fille, si nous trouvons tous les jours un Galant comme celui-cy. Quoy ! depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles ? Si mon pere meurt ! Si je suis jamais le maitre ; Si je puis avoir du bien, & autres choses semblables : mais pour de l'argent ou des

point de nouvelles, il ne te donne pas un mot des parfums. Croit-il nous payer tout d'excuses & de réverences. C'est faire l'amer bon marché.

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois ? Et pour cela l'autre jour il n'avoit point d'argent pour payer, tu l'as engagé en gage pour luy, & tu as souffert qu'il fût vendu, & que l'argent fût dissipé ? Tu as encore donné tes bracelets, & diverses choses de tout cela sans m'en parler ?

LA FILLE. Comme il a le cœur généreux, il m'a jamais les faveurs que je luy fais ; Et si que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'aprouver. Vous sçavez que c'est le plus grand party de la ville ; Puis il est beau, jeune, vaillant, de bonne maison ; Que voulez-vous davantage ?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loiage de la chambre, ou quelqu'autre chose, se contentera-t'on de cela ? & sera-ce assez pour acheter, s'il vous plaist, que le pere de cet homme soit mort ? N'est-ce pas une honte, qu'il soit au royaume, de toutes ses compagnes, qui n'ont ni collier ni pendans d'oreilles ?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus ni moins heureuses que moy.

LA MERE. Non ; mais elles sont plus sages & ne prennent pas pour argent comptant, les promesses des amoureux, qui sont toujours surpris à voir qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épousent jamais d'autres ; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est une comédie assez plaisante pour une Courtisane. Et

présens, point de nouvelles, il ne te donne pas seulement des parfums. Croit-il nous payer toujours d'excuses & de reverences. C'est faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

LA MÈRE. Et tu le crois ? Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fût vendue, & que l'argent fût dissipé ? Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverses hardes, & tout cela sans m'en parler ?

LA FILLE. Comme il a le cœur généreux, il n'oubliera jamais les faveurs que je luy fais ; Et si tost que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouser. Vous sçavez que c'est le meilleur party de la ville ; Puis il est beau, jeune, galand, de bonne maison ; Que voulez-vous davantage ?

LA MÈRE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loiage de la chambre, ou quelque autre chose, se contentera t'on de cela ? & sera-ce assez de dire, attendez, s'il vous plaît, que le pere de Cherea soit mort ? N'est-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans d'oreilles ?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MÈRE. Non ; mais elles sont plus sages & ne prennent pas pour argent comptant, les promesses des amoureux, qui sont toujours prêts à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront jamais d'autres ; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est une chose assez plaisante pour une Courtisane. Et

hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posséder une nuit, tu fus si forte que de le refuser.

LA FILLE. Suffisez-vous voulu que j'eusse chassé Chérea, pour faire entrer un ie ne sçay qui ?

LA MÈRE. Mais, ce ie ne sçay qui avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nostre voisin, qui est si beau & si poli, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Chérea jura de nous tuer tous deux, s'il nous trouvoit jamais ensemble.

LA MÈRE. Ha ! c'est trop, ma fille, d'estre à mesme temps gueux & jaloux ; Il faudra donc pour luy obéir, que tu vives comme une Prestresse de Cérés. Mais à propos, c'est aujourd'huy la feste de ceste Déesse, t'a-t'il cavoyé seulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez-vous qu'il fasse ? il n'a pas un sou ?

LA MÈRE. Qu'il ne fasse pas l'amour. Est-il le seul de la jeunesse qui n'ait point d'invention ? Ne scauroit-il excroquer à son pere ? Que ne menaceroit-il la mere d'aller à la guerre ? Pût-il à Dieu qu'il fût déjà si loin, qu'on ne le revist jamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre toujours jeune, ou que la passion dure toujours ? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera là, & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je sçay qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MÈRE. C'est qu'il t'aime présentement, & que la fantasia de se marier ne luy est pas encore venue ; mais attens un peu. Dieu veuille que ie m'abuse, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.

DIALOGUE

D'AMPÉLIS ET DE CHRYSIS.

CHRISIS. Voy Ampélis ! si l'on n'est jaloux, & qu'on ne batte & remette on n'est point amoureux ? Dieu me garde de ces amours.

AMPÉLIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs, les caresses, ne sont que des jeux d'enfant ; la crainte est la preuve que l'Amour est arrivé à son comble. Sache donc que ton Galant t'aime, puisqu'il te craint de la sorte ; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me batte toujours !

AMPÉLIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimeoit, pourquoy t'en mettroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais ie n'en aime point d'autre ; & ne me cachez il m'empêchera de voir compagne ? Pour avoir lotté en la présence le fils d'un banquier, il a mal à la teste.

AMPÉLIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que iou ne recherche ; car il en redoublera les caresses & les pressans.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPÉLIS. Attens, il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui s'ont vus trop. Veux-tu que ie te die ce que ie fis un jour à un Galant, dont la passion commençoit

DIALOGUE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q**Uoy Ampélis ! si l'on n'est jaloux, & qu'on ne batte & rempette, on n'est point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs & les caresses, ne sont que des jeux d'enfant ; la jalousie est la preuve que l'Amour est arrivé à son période. Sçache donc que ton Galant t'aime, puisqu'il te traite de la sorte ; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me batte toujours ?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en mettroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais ie n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie ? Pour avoir lotté en sa présence le fils d'un Banquier, il a mal à la teste.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera les caresses & ses presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Attens, il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sôt bien jaloux. Veux-tu que ie te die ce que ie fis un jour à un Galant, dont la passion commençoit

312 **DIALOGUES**
à se refroidir ? Je luy fermy la porte, & en fus
entrer un autre ? Alors il commença à faire l'en-
ragé & le desespéré, mais tout cela n'aboutit qu'à
me faire des nouvelles faveurs, & à ne plus de-
coucher d'avec moy. Cependant la femme croit
que ie l'avois enforcélé, & que ie luy avois don-
né un breuvage pour me faire aimer ; mais tout
ce breuvage n'estoit qu'un peu de jalousie mêlée
bien à propos. Use de cette recette, & tu l'en
trouveras bien : J'ay deux fois ton âge, & sçay
mieux que toy comme il se faut gouverner.

DIALOGUE

DE DORCAS, DE PANNYQUIS,
& de Philostrate, & de Polémon.

DORCAS. Nous sommes perdus, ma Mai-
tresse, nostre Capitaine est de
retour avec un équipage de Prince, & tout le
monde le va voir, & luy fait la reverence ; j'ay
trouvé Parménion à qui j'en ay demandé des nou-
velles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. Nas-tu fait que cela ? C'est bien
debuté. Tu devois joindre les mains en le voyant
& rendre grace aux Dieux de ce qu'il estoit reve-
nu en bonne santé ; luy dire que ie ne faisois que
pleurer & soupirer en l'absence de son maître,
& m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi ; mais ie voulois ra-
porter simplement ce qu'il m'avoit dit ; car ie
commençay d'abord. Ah Dieux ! Parménion, ie
croi que les oreilles vous ont bien corné en votre
absence

à dire ; nous n'avons fait autre chose que par-
ler de vous. Mais ma Maitresse estoit si triste,
qu'elle ne vouloit voir personne ; & elle estoit
plus morte que vive, lors qu'il arrivoit quelque
Grec qui disoit qu'on s'estoit batus.

PANNYQUIS. Voila qui est bien.

DORCAS. En suite je luy dis ce que je vous
en dis de dire ; & il me répondit, qu'il en estoit
encore plus qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy ! sans dire auparavant que
le Maître pensoit toujours à moi, & qu'il ne
pouvoit boire à ma santé, ou qu'il n'ap-
prehen- dait tant que de me trouver malade à son
côté ?

DORCAS. Il a dit quelque chose de sembla-
ble, mais le principal est, qu'ils sont revenus ri-
ches ; & que Polémon a quantité de gens & de
chevaliers. Parménion même avoit au petit
doigt des gros rubis taillés à facettes, qui jectoit
des étincelles. Je l'ay laissé, comme il me
venoit conter ses proüesses, pour me hâter de
vous dire ces nouvelles, afin que vous a-
vez à ce que vous avez à faire. Car Polémon
m'a dit, qu'il estoit que la foule sera écoulée ; &
pour Philostrate, je ne sçay ce qu'il sera
de lui, & qu'il ne sera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque inven-
tion, car j'ay sçus que je ne le puis chasser, après
qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il
m'a promis. De débarrasser aussi Polémon dans
une autre fortune, il est dangereux ; car il
pourroit tuer quand il n'a voit rien, que sera-
ce ensuite, qu'il est si riche ? D'ailleurs, je
sçay bien beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voila Philostrate & luy, qui
est parti.

absence ; nous n'avons fait autre chose que parler de vous. Mais ma Maîtresse estoit si triste , qu'elle ne vouloit voir personne ; & elle estoit plus morte que vive , lors qu'il arrivoit quelque Courrier qui disoit qu'on s'estoit battu.

PANNYQUIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En suite je luy dis ce que je vous viens de dire ; & il me répondit , qu'il en estoit encore plus qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy ! sans dire auparavant que son Maistre pensoit toujours à moy ; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé , ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouver malade à son retour ?

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable ; mais le principal est , qu'ils sont revenus riches , & que Polemon a quantité d'argent & de bonnes nippes. Parmenon même avoit au petit doigt un gros rubis taille à facettes , qui jettoit un feu merveilleux. Je l'ay laissé , comme il me vouloit conter ses proesses , pour me haster de vous venir dire ces nouvelles , afin que vous avisiez à ce que vous avez à faire. Car Polemon viendra icy , si-tost que la foule sera écoulée ; & s'il y trouve Philostrate , je ne sçay ce qu'il fera ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention ; car tu sçais que je ne le puis chasser , apres ce qu'il m'a donné tout nouvellement , & ce qu'il m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans une si haute fortune , il est dangereux ; car s'il vouloit tout tuer quand il n'avoit rien , que fera-ce maintenant , qu'il est si riche ? D'ailleurs , je puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voilà Philostrate & luy , qui

arrivent à même temps par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieu! nous sommes perdus. Je voudrais estre cent piez sous terre; car je ne sçay que faire, ny que dire.

PHILOSTRATE. Et bien Pannyquis, ne ferons-nous point la débauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Philostrate. Bon jour, Polemon, je suis ravi de vous revoir, après une si longue absence.

POLAMON. Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familièrement? Vous ne répondez rien, Pannyquis? Ha! je voy bien ce que c'est; vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence. J'ay eu grande raison de me hâter de revenir, pour apprendre plutôt votre honneur & mon malheur. Voilà: ce que c'est de vous avoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estes-vous le beau fils?

PHILOSTRATE. Qui es-tu, toy-même?

POLAMON. Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a mérité.

PHILOSTRATE. Et moy? Philostrate, qui l'aimé maintenant qu'elle le merite; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

POLAMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'apparence de demeurer avec Polemon irrité. Rentrons.

POLAMON. Vous pouvez bien vous réjouir pour la dernière fois; car après avoir réparé du tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuny. Moy qui vange les querelles des autres, ne vangerois-je pas les miennes?

PHILAMON. Fay avancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en reste les mieux vus, & le reste sur les ailes, avec un gros de gens à leurs épaules.

PHILOSTRATE. Que pense faire ce Fantasma? Il nous épouventer de paroles? Il me fait la mine de n'avoir iamais vu la guerre, la peinture, & d'estre toujours demeuré dans quelque méchante garnison.

POLAMON. Tu le sçauras tantôt, lors que nous serons aux mains.

PHILOSTRATE. Je ne veux que ce petit lathras me descendre, & pour l'empêcher à ces prières, d'entrer.

DIALOGUE

QUILIDONIVM ET DE DROC.

QUILIDONIVM. D'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clidonivm?

DROCÉ. C'est son Maître qui l'empêche d'y venir.

QUILIDONIVM. Qui? Dierime. Il est de mes amis, je luy en parleray.

DROCÉ. Non, c'est Aristocrate le plus débauché de tous les Philoophes.

QUILIDONIVM. Quoy? ce vieux Barbon, toujours malade & mélancolique, qu'on voit si peu avec les Ecclésiastiques au Peuple.

DROCÉ. Ouy, ce glorieux Pendant, que ie ne voyois autrefois traîner par la barbe à la voirie.

nes? Parménon, fay avancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en teste les mieux armez, & le reste sur les ailes, avec un gros de reserve à leurs épaules.

PHILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron? croit-il nous épouventer de paroles? Il me porte bien la mine de n'avoir jamais vû la guerre qu'en peinture, & d'estre toujours demeuré renfermé dans quelque méchante garnison.

POLYMON. Tu le sçauras tantost, lors que nous serons aux mains.

PHILOSTRATE. Je ne veux que ce petit laquais pour me défendre, & pour l'empescher à coups de pierres, d'entrer.

~~~~~

## DIALOGUE

DE QUE'LIDONIUM ET DE DROCÉ.

QUE'LIDONIUM. D'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias;

DROCÉ. C'est son Maître qui l'empesche d'y venir.

QUE'LIDONIUM. Qui? Diocime. Il est de mes amis; si tu veux, ie luy en parleray.

DROCÉ. Non, c'est Aristénète; le plus débauché de tous les Philosophes.

QUE'LIDONIUM. Quoy! ce vieux Barbon, toujours pensif & mélancolique, qu'on voit se promener avec ses Écoliers au Pécile.

DROCÉ. Oüy, ce glorieux Pedant, que je voudrois avoir vû traîner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela ?

DROCE'. Je ne sçay ; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix iours qu'il n'y est entré. Cependant, j'ay envoyé ma servante à la découverte, qui m'a rapporté qu'elle l'avoit trouvé à la promenade avec son Maître ; mais si-tost qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la veuë, sans plus tourner la teste de son costé, de sorte qu'elle revint toute surprise. En quel estas penfes-tu que je fus alors : Tantost je m'imaginóis qu'il estoit amoureux d'une autre. Tantost qu'il estoit piqué contre moy. Tantost que son pere luy avoit deffendu de me voir, mais à la fin il m'envoya ce Billet par son laquais. Tien, lis-le toy mesme.

QUELIDONIUM. N'ya-t'il rien de secret ?

DROCE'. Non, que tu ne puisses voir.

QUELIDONIUM. Il est assez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la haste. *BILLET DE CLINIAS A DROCE'. Les Dieux me sont témoins, mais je t'ayme plus que moy même, mais Aristenet à qui mon pere m'a donné pour apprendre la Philosophie, me suit par tout. & ne me presche que la Vertu, pour me divertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si je le veux croire : mais ie ne trouve point de plus grande félicité que de te posséder. Vis content, & n'oublie iamais ton CLINIAS.*

DROCE'. Que dis-tu de cette lettre, Quelidonium ?

QUELIDONIUM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE'. C'est ce qu'il me semble : mais cependant, je meurs de dépit & d'Amour. Au reste, j'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Philoso-

phie aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes ; iulque-là qu'il menace d'en donner avis au pere de Clinias.

QUELIDONIUM. Il le falloit bien faire boire. Droce'. Je l'ay fait aussi, & suis assurée de ça, car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage, Droce, cela bien ; Je seray écrire aux lieux où le pere promene, que le Philosophe Aristenet caresse son disciple ; ce qui joint au rapport du laquais, te feras douter quelque esfer.

DROCE'. Mais comment pourra-t'on écrire ça sans estre appercu ?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur le parois du Céramique.

DROCE'. C'est bien dit ; joins tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

## DIALOGUE

TRYPHENE ET DE CHARMIDE.

TRYPHENE. COMMENT apres avoir donné de l'argent à une fille, pour s'acheter, & outre cela, avoir rêvé pendant sept pas ? Pour qui soupirez-vous, Charmide ? Est-ce le celaz point, que j'apprenne le nom de cette Belle, pour recompense de la mauvaie chose que me fais passer aupres de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryphene ; mais ne te confesse.

phe aime les beaux garçons , & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes; jusque-là qu'il a menacé d'en donner avis au pere de Clinias.

QUELIDONIUM. Il le falloit bien faire boire.

DROCE'. Je l'ay fait aussi , & suis assurée de luy, car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage, Drocé, tout ira bien; Je feray écrire aux lieux où le pere se promene , que le Philosophe Aristenet caresse son disciple ; ce qui joint au rapport du laquais, fera sans doute quelque éfer.

DROCE'. Mais comment poutra-t'on écrire cela, sans estre apperçeu ?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur les parois du Céramique.

DROCE'. C'est bien dit; ioints tes forces aux miennes , pour me venger de ce Pedant.



## DIALOGUE

DE TRYPHENE ET DE CHARMIDE.

TRYPHENE. COMMENT! apres avoir donné de l'argent à une fille , pour coucher avec elle , luy tourner le dos & ne faire que soupirer ; & outre cela , avoir rêvé pendant tout le repas ? Pour qui soupirez-vous , Charmide ? Ne me le celez point, que j'apprenne le nom de cette Belle , pour recompense de la mauvaise nuit qu'elle me fait passer aupres de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour , Tryphène , je le confesse.

TRYPHENE. Je voy bien que ce n'est pas pour moy, car on diroit que vous avez peur de me toucher, tant vous estes bien enveloppée de la couverture. Mais encore, quelle est cette cruelle? peut-estre que ie vous y pourray servir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYPHENE. Son nom?

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHENE. Laquelle? car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nôtre General, qui est la plus jeune; & une autre déjà vieille, qu'on nomme le Trebuchet.

CHARMIDE. C'est ce trébuchet qui m'a pris.

TRYPHENE. Ya-t'il long-temps, ou si votre amour ne fait que de naistre?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dès la premiere fois que ie la vis.

TRYPHENE. Avez-vous bien remarqué son âge & ses rides?

CHARMIDE. Elle iure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHENE. Mais croyez-vous plutôt à ses sermens qu'à vos yeux? Voyez-vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des tempes? Que si vous l'avez veüe toute nue.

CHARMIDE. Elle ne me l'a jamais voulu permettre.

TRYPHENE. Avec raison; car elle a le corps marquée comme un Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez? Vous estes à plaindre, Charmide; mais se peut-il faire qu'elle vous méprise?

CHARMIDE. Pour ne luy avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit; car tu

Je sçais l'avarice de mô pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon rival, de sorte que ie ne suis au point que c'est pour la faire enraguer que j'en ay esté querir.

TRYPHENE. Vrayment ie vous ay bien de l'obligation. Si ie l'eusse seu.... Mais ie me vais le dire, aussi bien est-il déjà iour.

CHARMIDE. Non, mon cœur; car si cela est, j'en veux point d'autre que toy.

TRYPHENE. Demandez le à votre mere, qui par l'avoir veüe au bain. Car pour son âge, vôtre grand mere vous le pourra apprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chere Tryphone. & pardonne à ma froideur; otons nous ces obstacles qui nous empêchoient de nous toucher; Je dis Adieu pour iamais à Philematium.

## DIALOGUE

DE IONIS, DE PYTHIS, ET DE LYSIAS.

IONIS. Tu te moques de moy, Lysias, & avec raison; parce que ie ne t'ay jamais demandé d'argent, comme font les autres, ny ne t'ay fermé la porte de mon logis, ny ne t'ay obligé à dérober ton pere ou ta mere, pour me faire quelque present; mais ie t'ay reçu chez moi sans me rien donner. Cependant, tu sçais combien j'en ay conduit pour l'amour de toy. 1. Le Satrape, qui est maintenant du corps du Senat, & le Patron d'une Galere, & Melisse l'un de tes

sçais l'avarice de mon pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon rival, de sorte que je ne te celle point que c'est pour la faire enrager que ie t'ay envoyé querir.

TRYPHENE. Vrayment ie vous ay bien de l'obligation. Si ie l'eusse feu.... Mais ie me vais lever, aussi bien est-il déjà iour.

CHARMIDE. Non, mon cœur; car si cela est, ie n'en veux point d'autre que toy.

TRYPHENE. Demandez-le à votre mere, qui peut l'avoir veü au bain. Car pour son âge, votre grand'mere vous le pourra apprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur; ostonz tous ces obstacles qui nous empêchoient de nous toucher; Je dis Adieu pour iamais à Philematium.



## DIALOGUE

DE IOSSSE, DE PYTHIE, ET DE LYSIAS.

IOSSSE. **T**U te moques de moy, Lysias, & avec raison; parce que ie ne t'ay iamais demandé d'argent, comme font les autres, ny ne t'ay fermé la porte de mon logis, ny ne t'ay obligé à dérober ton pere ou ta mere, pour me faire quelque present; mais ie t'ay reçu d'abord, sans me rien donner. Cependant, tu sçais combien j'en ay éconduit pour l'amour de toy. 1. an Ertole, qui est maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Melisse l'un de tes

*Avoir en  
un enfant  
de toy.*

camarades, qui est nouvellement enrichi de la succession de son pere; le tout, pour te posséder seul comme un Adonis. Car insensée que je suis, je croyois à tes sermens, & vivois en Penelope pour ton sujet, malgré les reproches de ma mere. Cependant, comme tu me vis bien éprise de ton amour, tantost tu loiois en ma presence l'une de mes compagnes, tantost tu faisois des caresses à une autre, pour me faire dépit; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient-il de la débauche que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fistes venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy; mais combien fis-tu de caresses muettes à l'autre tantost luy faisant signe des yeux que tu alois boire à sa santé, tantost disant à l'oreille de ton laquais, qu'il ne donnast à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantost luy jettant des fleurs, tandis que son Galant regardoit de l'autre costé: & elle les mettoit dans son sein, apres les avoir baiffées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais-tu cela? t'ay-je offensé en quelque chose? ay-je fait quelque faveur à d'autre qu'à toy? Vis-je pour autre que pour toy seul? Croy-moy, ce n'est pas une grande victoire, que de triompher d'une fille; & il n'y a point de gloire à mépriser une personne qui nous adore. Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regretteras un iour, lors que je seray morte de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents; & me regardes-tu de travers? Dy ce que tu as sur le cœur, j'en feray juge Pythie. Quoy! tu t'en yas sans me répondre? Regardes, ma Campagne! comme il me traite.

## DES COURTISANES.

321

PYTHIE. Ha cœur de rocher! car il faut estre un barbare, pour n'estre pas touché des larmes d'une Maistresse! C'est toy Joëlle qui l'as perdu, & qui remois tant trop de passion. Il falloit être plus fine & plus retenue; mais si tu m'en parles, tu cesseras de te plaindre, & te banniras de mon logis & de mon cœur.

LYSAS. Ne m'en parle point, ie ne le puis.

PYTHIE. Le voilà qui revient.

JOËLLE. Ah! tu m'as perduë sans doute qu'il te vaille.

LYSAS. Ce n'est pas pour toy que ie retourne, mais, n'en prens point de vanité. C'est pour ta Campagne, de peur qu'elle n'ait mauvaise opinion de moy; car tu m'es trop indifférente, pour ne quelque chose en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir; car j'eusse esté par tout ton infidélité.

LYSAS. Dy-moy, Pythie, voudrois-tu que ie fusse une infame, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, apres l'avoir trouvée couchée avec un Galant?

PYTHIE. Quand cela seroit, Lysas, tu sçais la rigueur du sexe, & ce que c'est d'une Courtisane. Mais où fus-ce que cela arriva?

LYSAS. Chez elle-mesme. Car comme moi, apres avoir découvert mon amour, eus fermé la porte du logis, avant que de se coucher, & en eusse fermé la clef, je montay par dessus la muraille, & me rendant chez elle, me couchay doucement la porte, parce que ie sçavois qu'elle étoit enfermée dans sa chambre, ie la trouvay en conformité entre les bras d'un jeune garçon, pour n'en point mentir, si j'eusse eu mon

**PYTHIE.** Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare, pour n'estre pas touché des larmes d'une Maistresse ! C'est toy Joësse qui l'as perdu, en luy témoignant trop de passion. Il falloit estre plus fine & plus retenüe ; mais si tu m'en erois, tu cesseras de te plaindre, & le banniras de ton logis & de ton cœur.

**JOESSE.** Ne m'en parle point, ie ne le puis faire.

**PYTHIE.** Le voilà qui revient.

**JOESSE.** Ah ! tu m'as perduë sans doute qu'il t'a ouïe.

**LYSIAS.** Ce n'est pas pour toy que ie retourne, Joësse, n'en prens point de vanité. C'est pour ta Compagne, de peur qu'elle n'ait mauvaise opinion de moy ; car tu m'es trop indifferente, pour faire quelque chose en ta faveur.

**PYTHIE.** Tu as bien fait de revenir ; car j'eusse publié par tout ton infidelité.

**LYSIAS.** Dy-moy, Pythie, voudrois-tu que ie souffrisse une infame, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, apres l'avoir trouvée couchée avec un Galant ?

**PYTHIE.** Quand cela seroit, Lysias, tu sçais la fragilité du sexe, & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fut-ce que cela arriva ?

**LYSIAS.** Chez elle-mesme. Car comme mon pere ayant découvert mon amour, eut fermé la porte du logis, avant que de se coucher, & en eut emporté la clef, je montay par dessus la muraille, à l'aide de mon laquais ; & me rendant chez elle, j'ouvris doucement sa porte, parce que ie sçavois le secret, & entrant dans sa chambre, ie la trouvay endormie entre les bras d'un jeune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si j'eusse eu mon



épée, ie les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez vous ?

JOSSE. Voilà le beau fils entre les bras de qui ie dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

JOSSE. Pourquoi non ? c'estoit elle-mesme que j'avois priée de coucher avecque moy en mon absence.

LYSIAS. A d'autres, il n'avoit point de cheveux ; Luy sont-ils crus en un jour ?

JOSSE. C'est qu'elle s'est fait raser dans la dernière maladie. Je te prie, Pythie, souffre que ie te decoiffe, pour luy faire voir son impertinence. Tien jaloux, voilà mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y eust esté trompé ? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & ie touchay seulement sa teste de la main.

JOSSE. Hé bien ! me crois-tu à présent ? & ne crains tu point que ie te fasse enrager à mon tour ?

LYSIAS. Non ; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a servy à nostre reconciliation.

JOSSE. Je le veux, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Prends garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as vu.

## DIALOGUE

DE LYONTIQUE, DE QUENIDAS,  
& d'Hymnic.

LYONTIQUE. Comme luy un peu, Quénidas, comme au combat contre les Grecs, ie m'avançay hors du front de la bataille, monté sur un superbe cheval, & mis tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis, que sans personne n'osa se presenter devant moy. Comme en suite ie tuay d'un seul coup le Général de leur Cavalerie ; & le perçay luy & son cheval. Puis tournant sur l'infanterie, qui s'élevée en un gros bataillon pour me faire face, ie passay sur le ventre de sept des principaux Officiers ; & d'un revers fendis la teste avec mon Colontel, & fis une large voye à ceux qui marchoiens sur les pas de ma victoire.

QUENIDAS. Ce n'est rien à comparaison du coup, que vous dîtes en Paphlagonie.

LYONTIQUE. Tu as raison ; car outre son courage, il d'estoit seul toute nostre Armée, avec le courage invincible ; & cependant tu scis comme ie me presentay devant luy, quelque esloigné qu'on fust pour me retenir.

QUENIDAS. Je ne vous celle point que j'eus peur ; mais vostre resolution me rassura, & bien que le souvenir de vos Triomphes.

LYONTIQUE. A qui me comparois-tu en ces lieux glorieux, tout couvrez d'armes brillantes ?

## DIALOGUE

DE LEONTIQUE, DE QUÉNIDAS,  
& d'Hymnic.

**LEONTIQUE.** **C**ompte-luy un peu, Quénidas, comme au combat contre les Galates, ie m'avançay hors du front de la bataille, monté sur un superbe cheval, & mis tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis, que jamais personne n'osa se presenter devant moy. Dy comme en suite ie tuay d'un seul coup le General de leur Cavalerie; & le perçay luy & son cheval; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'étoit serrée en un gros bataillon pour me faire teste, ie passay sur le ventre de sept des principaux Officiers; & d'un revers fendis la teste avec l'armet à un Colonel, & fis une large voye à ceux qui marchoiens sur les pas de ma victoire.

**QUÉNIDAS.** Ce n'est rien à comparaison du Sarape, que vous deslistes en Paphlagonie.

**LEONTIQUE.** Tu as raison; car outre son énorme grandeur, qui l'eust pû faire passer pour Geant, il devoit seul toute nostre Armée, avec un courage invincible; & cependant tu sçais comme ie me presentay devant luy, quelque effort qu'on fist pour me retenir.

**QUÉNIDAS.** Je ne vous celle point que j'eus peur alors; mais vostre résolution me rassura, aussi bien que le souvenir de vos Triomphes.

**LEONTIQUE.** A qui me comparois-tu en cet état glorieux, tout couvert d'armes brillantes?

O vj.

QUENIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Sarrasme rompt sa lance sur mon écu, sans m'ébranler non plus qu'un rocher; mais ie le perçay d'outre en outre avec la mienne; puis sautant légèrement en terre, ie luy separay la teste des épaules, d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante, & qui degouttoit sur mes habits.

HYMNIS. Ha Dieux! vous me faites horreur, ie n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crains point, ma mignonne, si ie suis un Mars à la guerre, ie suis un Adonis en amour.

HYMNIS. Il me semble que ie vous vois encore porter la teste de ce Sarrasme.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu m'avois vu les armes à la main, tout couvert de sang & de poussière?

HYMNIS. Je m'enfuerois, & ie pense déjà voir devant moy les ombres de ceux que vous avez tués, & sur tout de ce misérable à qui vous fendistes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu es foible! ie ne dis ces choses que pour te réjouir.

HYMNIS. Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui trempent leurs mains dans le sang de leurs maris; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet, ie frissonne au récit de vos exploits; & tandis qu'il fait jour, ie m'en retourne au logis. Suivez moy, Lyde, Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tous ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Arrête, arrête, Hymnie. Quoy! elle s'en va, j'ay beau la prier.

QUENIDAS. A quoy pensez-vous aussi, de luy

## DES COURTISANES.

ne compter ces extravagances; ie la voyois à ses coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur par la desfaite de ce Geant.

QUENIDAS. Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir; mais vous vous estes transporté au récit de vostre loüange.

LEONTIQUE. Suy-la, Quenidas, & luy persuade de revenir.

QUENIDAS. Que voulez-vous que ie luy die? Elle n'est rien de tout ce que vous avez dit, & c'est étoit pour luy faire peur.

LEONTIQUE. Non, cela seroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement. Il vous faut résoudre à perdre vostre maison, ou vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jettes dans de grandes pensées. Dis-luy ce que tu voudras, pourvu qu'elle la ramenes.

## DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. TU me chasses, Myrtalé, mais tu ne tenant que j'ay mangé tout mon pain avecque toy; mais lors que j'estois riche, j'avois ton tour & ton favori; & depuis que ce grand de Bithynie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considère plus.

MYRTALE. O les grands présents que tu m'as faits. Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné? Premièrement, des écarpins de

aller compter ces extravagances ; ie la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur, par la defaite de ce Geant.

QUENIDAS. Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir ; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vostre loüange.

LEONTIQUE. Suy-la, Quenidas, & luy persuade de revenir ;

QUENIDAS. Que voulez-vous que ie luy die ? Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez dit, & que c'estoit pour luy faire peur.

LEONTIQUE. Non, cela seroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement ; Il vous faut resoudre à perdre vostre maîtresse, ou vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jettes dans de grandes extremitez. Dy-luy ce que tu voudras, pourveu que tu la ramenes.

## DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALÉ.

DORION. **T**U me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avecque toy ; mais lors que j'estois riche, j'estois ton tout & ton favory ; & depuis que ce Marchand de Bithynie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considere plus.

MYRTALÉ. O les grands presens que tu m'as faits ! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné ? Premièrement, des escarpins de

Sicyone, qui valent environ deux dragmes; & pour cela tu couchas avecque moy deux nuits; puis une boîte de parfums, lors que tu revins de Syrie. Que veux-tu que nous mettrions pour cela?

DORION. Elle coûtoit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE. Mais lors que tu partis, ie te donnay aussi une petite casaque de Marcelot, qu'un Pilote avoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray; mais il la reprit en Sicyone, apres m'avoir bien frotté, croyant que ie la luy avois dérobée. Outre cela, ie t'ay rapporté des oignons de Cypre, avec un cabat de figues, & un fromage de Cyrbie; sans parler de huit pains de Navire que ie t'ay donnez, & des pantouffes de Patarc, ingrate!

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'est toujours beaucoup pour un pauvre homme comme moy, qui n'ay rien donné en toute ma vie à ma propre mere. Apres j'ay mis pour toy une diame d'argent aux pieds de Venus, au jour de la feste; & en ay donné deux autres à ta mere pour avoir des souliers, & de temps en temps quelques sous à ta servante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Marcelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues?

DORION. Je ne serois pas Marcelot, si j'estois riche; mais ie voudrois bien sçavoir ce que ton utrier t'a donné.

MYRTALE. Premièrement la juppe & le collier que tu vois.

DORION. Ha! ie t'ay vu le collier, ne mens point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as vu, estoit plus petit, & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendants d'oreilles, avec un tapis, & une le lottage de ma maison. Ce ne sont pas ces bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un nez pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents, ny qu'il veuille faire le beau; mais cela luy va, comme à un asne de chanter. Dieu te conserve un si beau Galant, & te fasse la grace d'acquiescer de la race; Pour moy, ie trouveray une fille ma condition, qui m'aimera. Tout le monde peut pas donner des pendants d'oreilles, & des colliers de piergeries.

MYRTALE. Ha que celle qui te possedera te soit benvenue! quand tu luy rapporteras ces beaux bijoux. Adieu mes pantouffes de Patarc, mes oignons de Chypre, & mes escarpins de Sicyone!

## DIALOGUE

DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. QU'AS-TU à pleurer, Parthenice? qui t'a ainsi mal-

PARTHENICE. L'Amant de Crocale, qui avoit été pendant le souper, & renversa la table sur mes robes; puis me bailla un soufflet de rage, & elle vint chez elle à la priere de son rival. Il ne te traita pas mieux que moy; car il le par les cheveux, & luy donna cent coups de poings & de poings; de sorte que ie ne sçay si je pourrai m'en en pourrai échapper.

MIRTALE. Celuy que tu m'as vû, estoit plus petit, & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans d'oreilles, avec un tapis, & a payé le loiage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un vieux pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents; quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à un asne de chanter. Dieu te conserve un si beau Galant, & te fasse la grace d'avoir de sa race; Pour moy, ie trouveray une fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans d'oreilles, & des colliers de pierreries.

MIRTALE. Ha que celle qui te possedera sera heureuse! quand tu luy rapporteras tes beaux presens. Adieu mes pantoufles de Patarc, mes oignons de Chypre, & mes escarpins de Sicyone!

~~~~~

DIALOGUE

DE COCHLYS ET DE PARTHÉNICE.

COCHLYS. QU'AS-TU à pleurer, Parthénice? qui t'a ainsi maltraitée?

PARTHÉNICE. L'Amant de Crocale, qui arriva hier pendant le souper, & renversa la table & les verres; puis me bailla un soufflet de rage, pour estre venue chez elle à la priere de son rival. Il ne le traita pas mieux que moy; car il le traîna par les cheveux, & luy donna cent coups de pieds & de poings; de sorte que ie ne sçay si le pauvre homme en pourra échaper.

COCHLYS. Etoit-il fou ou yvre, de faire ces insolences ?

PARTHENICE. C'estoit jalousie ; car sa maîtresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle se entra chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long-temps, & comme ils soupoient ensemble, ce mal-heur là arriva.

COCHLYS. Comptez-moy la chose plus particulièrement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur se préparoit à danser au son de la flûte, ou ôûit tout à coup un grand bruit, & l'on vit entrer aussi-tôt ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que ie viens de dire. Crocalle se sauva chez une de ses voisines, & ils me traitèrent de la sorte que tu vois, dequoy ie me vais plaindre à mon maistre ; & l'autre assemble ses amis, pour en tirer raison.

COCHLYS. Voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là ; Ils font les Grands & les tantarons : mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas un sou, & vous remercient toujours à la monstre & au quartier d'hiver : Aussi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy ; & j'aimerois mieux un Marcelor, ou un Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plûtoût la main à l'épée qu'à la bourse.

LA MORT DE PEREGRINUS.

Épilogue de la vie & de la mort d'un Philoppe, qui se brüla publiquement aux jeux Olympiques.

LUCIEN A CRONIUS.

O mal-heureux Peregrinus a eu le mesme destin que le Procès d'Homere, dont il faut porter le nom. Car apres s'estre changé en mille formes, à la fin il est devenu feu, & est allé en fumée comme Empedocle ; & cette difference, que ç'a esté à la veüe de tout le monde, & dans la plus illustre Assemblée de toute la Grece ; au lieu que l'autre dévota sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que ie te voy éclater de rire à cette nouvelle ; & t'écrier, Ah la grande folie ! & que l'abus de la gloire ait fait faire d'extravagances ! En ay dit autant que toy, à la veüe de tout le monde ; mais tu ne cours point de danger de te laisser envenimer par les Bacchantes, comme Adcon le fut par ses chiës, & par les Bacchantes. Voicy donc l'histoire de cette Tragedie ; tu en connois l'Antiquité, & tu sçais qu'il en a fait en sa vie plus de cent mille Sophocle. Lors que ie fus arrivé à Athènes, j'aperçus en passant par le lieu des exercices, un Philopote Cynique, nommé Theophraste, qui crioit contre tout le monde, selon leur coutume, & prêchoit tout haut la vertu. En

LA MORT DE PEREGRINUS.

C'est l'histoire de la vie & de la mort d'un Philosophe, qui se brûla publiquement aux jeux Olympiques.

LUCIEN A CRONIUS.

CE mal-heureux Peregrinus a eu le même destin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car apres s'estre changé en mille formes, à la fin il est devenu feu, & s'en est allé en fumée comme Empedocle; avec cette difference, que ç'a esté à la veüe de tout le monde, & dans la plus illustre Assemblée de toute la Grece; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que ie te voy éclater de rire à cette nouvelle; & t'écrier, Ah la grande folie! & que l'amour de la gloire nous fait faire d'extravagances! l'en ay dit autant que toy, à la veüe de ce spectacle; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que i'ay failly à estre déchiré par les Cyniques, comme Acteon le fut par ses chiens, & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'histoire de ceste Tragedie; tu en connois l'Auteur, & tu sçais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ny Sophocle. Lors que ie fus arrivé à Elide, j'aperçeus en passant par le lieu des exercices, un Philosophe Cynique, nommé Theagène, qui crioit contre tout le monde, selon leur coustume, & preschoit tout haut la vertu. En

suite, il vint à tomber sur nostre Prorée, & s'emportant contre ceux qui l'accusoient de vaine gloire; il s'écria, ô Ciel! ô Terre! ô Mer! ô Hercule, nostre Patron! Quoy! Peregrinus pour te vouloir imiter, est accusé d'ambition! Mais s'il eust esté ambitieux, eust-il donné tout son bien, comme il a fait à sa Patrie, au lieu de l'emporter à son agrandissement? Eust-il abandonné deux ou trois millions d'or, pour disputer de la Vertu avec Jupiter? Pour estre emprisonné en Syrie, chassé de Rome, & errer vagabond par le monde, comme le soleil pour éclairer l'Univers? Hercule ne s'est-il pas brûlé avant luy? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumés du feu celeste? Empedocle ne s'est-il pas jetté tout vif dans la fournaise du mont Etna? Comme il disoit cela avec de grands cris, je demanday à l'un de ceux qui estoient presens, qu'avoit cecy de commun avec nostre Prorée? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé? C'est, dit-il, qu'il se doit brûler publiquement aux jeux Olympiques. Comment, dis-je, & pourquoy? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que je ne pûs entendre la réponse. Il faut donc écouter le reste de sa Harangue, où il se répandit en de vaines & excessives louanges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthènes, de Diogène, & de Socrate, il le compara à Jupiter Olympien; & dit que le monde voyoit deux grands chef-d'œuvres, le Jupiter de Phidias, & le Philosophe Peregrinus; l'un l'ouvrage de l'art, & l'autre celuy de la raison: mais qu'enfin, le dernier aloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur, il fit semblant

de sarracher les cheveux, & commença à pleurer ridiculement, qu'il faisoit rire les uns, & pleurer de la pitié aux autres, tant que les carattes l'emportèrent, dans les transports de sa sainte douleur. Là dessus un Philosophe contraire, prenant la place, commença à haranguer par une risée; & dit qu'il estoit en iuste de faire succéder le ris de Democrite, aux pleurs d'Heraclite; Car qui pourroit s'empêcher de rire, dit-il, en voyant un Philosophe cynique, faire des tours de passe-passe, & se dans un brasier ardent, pour se faire adorer du genre-humain? Mais afin que vous sachiez quel est cet illustre Bareleur, & ce grand chef-d'œuvre de la Raison, comme son camarade l'appelle; Voicy ce que j'en ay vu moy-même, & ce que des gens dignes de foy m'en ont écrit. Comme il fut devenu grand, car je ne saurois parler de son enfance, il fut surpris de douleur, & contrainct de se jeter du haut en bas d'une maison avec une rave dans le cul, apres s'en estre bien frotté. En suite, il débaucha un jeune garçon, & pour se sauver de la Justice, donna mille livres au pere & à la mere qui estoient pauvres. Mais je ne luy veux pas rendre compte des fautes de sa jeunesse; car ce divin portrait estoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a écrit, qui merite bien la peine qu'il va souffrir de ce que son pere luy retenoit trop longtemps son bien, par une longue vieillesse, il le donna comme vous avez pu entendre; & fut couronné de sauf-conduit, changeant à tous momens d'air, & de pays, tant qu'il se mesla parmy les Chrestiens, & apprit leur admirable doctrine. Mais son monstra bien-tost qu'ils n'estoient que

On, feroit
plu-
vo-
hum-
me.

Ancien
apôtre.
des adu-
lter-
tes.

de s'arracher les cheveux , & commença à pleurer si ridiculement , qu'il faisoit rire les uns , & donnoit de la pitié aux autres , tant que ses camarades l'emportèrent , dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus un Philosophe de Secte contraire , prenant sa place , commença la Harangue par une risée ; & dit qu'il estoit bien iuste de faire succeder le ris de Democrite, aux pleurs d'Héraclite ; Car qui pourroit s'empescher de rire , dit-il , en voyant un Philosophe Cynique , faire des tours de passe-passe , & sauter dans un brasier ardent , pour se faire admirer du genre-humain ? Mais afin que vous sçachiez quel est cet illustre Bateleur, & ce grand chef-d'œuvre de la Raison , comme son camarade l'appelle ; Voicy ce que j'en ay vû moy-mesme , & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut devenu grand , car je ne veux point parler de son enfance , il fut surpris en adultere , & contraint de se jeter du haut en bas d'une maison avec une rave dans le cul , apres avoir esté bien frotté. En suite , il débaucha un ieune garçon , & pour se sauver de la Justice , donna mille livres au pere & à la mere qui estoient pauvres. Mais je ne luy veux pas reprocher les fautes de sa jeunesse ; car ce divin portrait n'estoit encore qu'ebauché. Voicy ce qu'il a fait depuis , qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Ennuyé de ce que son pere luy retenoit trop long-temps son bien , par une longue vieillesse , il l'étouffa comme vous avez pû entendre ; & fut contraint de s'enfuir , changeant à tous momens d'air & de pais , tant qu'il se mesla parmy les Chrestiens en Judée , & apprit leur admirable doctrine. Mais il leur monstra bien-tost qu'ils n'estoient que

Ou , simplement un autre homme.

Ancien approbateur des adultes.

des novices apres de luy ; car il ne devint pas seulement Prophete , mais chef de leur Congregation ; Il interpretoit leurs écritures , & en composoit luy-mesme ; si bien qu'ils le consideroient comme leur Législateur & leur Patron , & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent , a esté crucifié dans la Palestine , pour avoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites , nostre Protée ayant esté arrêté à cause de sa nouvelle doctrine , cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire , & aida à le mettre en credit. Car , sur cette nouvelle , les Chrestiens , qui de son mal-heur particulier , faisoient leur calamité publique , commencerent à remuer Ciel & Terre , pour tâcher à le tirer de là ; Et comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout , ils luy rendirent tous les devoirs imaginables , pour essayer d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du jour , à la porte de la prison , une troupe de vieilles , de veuves , & d'orphelins ; & les principaux passoient la nuit avecque luy , apres avoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient mesme , & y celebroident leurs mysteres ; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie , pour luy témoigner leur déplaisir , & luy offrir leur assistance. Car c'est une chose incroyable , du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres ; n'épargnant rien pour s'entre-se courir au besoin ; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toutes parts , sous ce prétexte , & cela luy fut de grand revenu. En un mot , ces misérables méprisent toutes choses , & la mort mesme , sur l'esperance de l'immortalité , & s'offrent volontairement aux supplices. Car

le premier Législateur leur a fait accroire qu'ils étoient freres , depuis qu'ils ont renoncé à leur Religion , & qu'adorant le Crucifié , ils ont abandonné les loix ; de sorte qu'ils méprisent tout & croient que tout est commun , recevant tous les uns avec une obéissance aveugle. S'il se présente donc quelque imposteur parmy eux , qui se croit à prendre son temps , & à le servir à sa mode , il s'enrichit en moins de rien , au lieu de leur crédulité. Cependant Peregrinus , car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut chargé par le Gouverneur de Syrie , qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession , de faire pitié de luy , sachant que par vain espoir il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouva toute la ville irritée , pour le malheur de son pere , & plusieurs se vouloient enlever contre luy. La moitié de son bien avoit esté dissipée en son absence , de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages , qui ne montoient qu'à quinze talens , & non pas comme mille , comme à dir cet imposteur , qui avoit tout la ville , avec cinq des meilleures maisons , ne vaut pas cela. Comme le meurtre avoit été tout récent , on croyoit à tort que qu'il se présenteroit un denonciateur à son meurtrier ; on murmuroit tout haut pour le regret qu'on avoit de ce bon vieillard , qui avoit esté traité si indignement. Mais nostre imposteur , pour eliquer ce danger , se présente à la multitude du peuple , en équipage de Philon , avec le baston à la main & la besace sur l'épaule , couvert d'un méchant manteau ; & se met à courir vers le Cynique. Il dit tout

On , luy
envoyoit
venant tou-
te sorte de
refrais-
chissement.

7500 fr.

Paris.

leur premier Legislatteur leur a fait acroire qu'ils sont tous freres , depuis qu'ils ont renoncé à nostre Religion , & qu'adorant le Crucifié , ils vivent selon les loix ; de sorte qu'ils méprisent tout, & croient que tout est commun , recevant les dogmes avec une obéissance aveugle. S'il se trouve donc quelque imposteur parmy eux , qui soit adroit à prendre son temps , & à se servir de l'ocasion , il s'enrichit en moins de rien, & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut élargy par le Gouverneur de Syrie , qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession, & qui avoit pitié de luy, sçachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouva toute sa ville irritée , pour le meurtre de son pere , & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien avoit esté dissipée en son absence , de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages, qui pouvoient monter à quinze talens, & non pas à quinze mille , comme a dit cét imposteur; veü que toute sa ville , avec cinq des meilleures des environs, ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc estoit tout recent , on croyoit à toute heure qu'il se presenteroit un denonciateur , car on murmuroit tout haut pour le regret qu'on avoit de ce bon vieillard , qui avoit esté meurtrey si indignement. Mais nostre imposteur , pour esquiver ce danger , se presente à l'assemblée du peuple , en équipage de Philosophe , avec le baston à la main & la besace sur l'épaule , couvert d'un meschant manteau ; & s'estant laissé croistre le poil , car il commençoit desjà à contrefaire le Cynique. Il dit tout

7500 écus

Paria.

354 LA MORT

haut, qu'il donnoit au public tout ce que son pere
luy avoit laissé. Cela fut regu avec des applau-
dissemens extraordinaires du peuple, qui bailla
apres les distributions, & l'on croioit qu'il n'y
avoit que luy de veritable Philophe, & qu'il
estoit de digne successeur de Crates & de Dio-
gene, ce qui ferma la bouche à ses ennemis; &
ceux qui en voulerent parler, faillirent à estre la-
pidez. Il sortit donc une seconde fois de son pais,
ayant assez de revenu en la simplicité des Chre-
stiens, qui le suivoient par tout, & qui ne le lais-
soient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent
quelque temps apres, pour l'avoir surpris man-
geant de quelques viandes descendues; si bien que
n'ayant plus dequoy subsister, il presenta requeste
à l'Empereur, pour estre relevé de la donation,
& pour rentrer dans son bien; mais la ville s'y
opposant, il n'en pût venir à bout. Il sortit donc
pour la troisieme fois, & se transporta en Egypte
vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une étrange
sorte à la vertu. Car il alloit tout nud par la rue,
avec le visage barbotillé de boue, & la moitié
de la teste rase; & devant tout le monde estoit
ce dont on accuse Diogene, comme une chose in-
differente, & cent autres extravagances; si don-
nant la discipline sur le derriere avec une serule,
& souffrant mesme d'estre fessé par les autres.
Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à
crier contre tout le monde, & particulièrement
contre l'Empereur, qui le souffrit avec la mode-
stie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pût re-
procher d'avoir puni un Philosophe pour des pa-
roles, & particulièrement un Cynique, qui fait
profession de dire des injures; ce que le Grand
n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardi:

Cela, cela le mit en estime parmi le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit qu'il se le passeroit bien de luy; ce qui contraignoit à la réputation, comme avant de venir pour avoir dieu la sagesse trop librement par là il s'égalait à la gloire de Dion, d'Alcibiade, & d'Epictète, & autres semblables, qui avoient esté traittez de médisans. Il alla donc en Grèce, où tantost il injuria d'Elid, tantost il sollicitoit les Grecs à le louer; Et il fut si insolent, que de crier en public contre une personne de mérite & de dignité pour ses autres services qu'il avoit rendus au public, avoit fait venir de l'eau à grands frais, dans le temple d'Olympie pour la commodité des jeux, et mourant de soif auparavant. Il s'emporta contre luy, comme contre le corrompueur des mœurs de la Grèce, quoy qu'il ne laissast pas de boire de ceire eau, ainsi que les autres, & de louer benesche qu'il condamnoit. Mais il estoit applaudi par le peuple, pour cette extravagance, & ne se fust réfugié à la statue de Jupiter Apollon, de sorte qu'aux jeux d'après, il se donna pour une barangue premeditée, & déclama contre lequel il avoit tant declamé; & se crut digne d'exculser ce qu'il avoit fait. Et se le vit par là décrié, & qu'il n'avoit d'innovation nouvelle pour rabli sa réputation, si pour jouir de la gloire dont il estoit si avare, il s'avisait pour le faire admirer, de se donner pour une extravagance, & se courre après qu'il le biffiroit aux jeux suivans. Il ne put maintenant à cela, & creusa une fosse pour luy-même du bois pour son bucher,

Cependant, cela le mit en estime parmi le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la ville se passeroit bien de luy; ce qui contribua encore à sa reputation, comme ayant esté banni pour avoir dit la verité trop librement; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion, de Musonius, & d'Épictète, & autres semblables Philosophes qui avoient esté traitez de mesme. Il passa donc en Grèce, où tantost il injurioit ceux d'Elide; tantost il sollicitoit les Grecs à la revolte; Et il fut si insolent, que de crier en public cōtre une personne de merite & de dignité, qui entr'autres services qu'il avoit rendus au pais, avoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie pour la commodité des jeux, où l'on mouroit de loif auparavant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grèce, quoy qu'il ne laissast pas de se servir de cette eau, ainsi que les autres, & de jouir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple, pour cette extravagance, s'il ne se fût réfugié à la statue de Jupiter Olympien; de sorte qu'aux jeux d'apres, il se dit tout haut par une harangue premeditée, & loia celuy contre lequel il avoit tant declamé; quoy qu'il tâchast d'excuser ce qu'il avoit fait. Comme il se vit par là décrié, & qu'il n'avoit plus d'invention nouvelle pour rtablir sa reputation, ni pour jouir de la gloire dont il estoit si amoureux, il s'avisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par une extravagance, & fit courre le bruit qu'il se brûleroit aux jeux suivans. Il travaille maintenant à cela, & creuse une fosse où il porte luy-mesme du bois pour son bucher,

afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il
devroit plustost témoigner la force de son es-
prit, à attendre la mort en patience, sans sortir
de la vie comme un fugitif; ou s'il a résolu
absolument de mourir, choisir une fin moins
tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaît
tant, que ne va-t'il se brûler, à son exem-
ple, sur quelque montagne reculée, en la pre-
sence de Theagene, qui luy servira de Philo-
sophe. Mais de vouloir mourir sur un bucher
aux jeux Olympiques, à la vœu de toute la
Grèce, c'est une vanité insupportable; quoy
qu'il ait mérité le feu par ses crimes. Il fan-
droit seulement que ce fût dans le Taureau de
Phalaris, par une affreuse & longue mort, &
non pas estre dévoré en un instant par les flam-
mes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouvrir la bou-
che, pour estre inconscient suffoqué. Mais ce
spectacle luy plaît, & il fait gloire de mou-
rir en un lieu où il n'est pas seulement permis
d'enterrer les morts; ce qui me fait souvenir
de celui qui brûla le Temple d'Ephese, pour
se rendre illustre. En effet, cela part d'une
même vanité, quoy qu'il publie que c'est
pour apprendre aux hommes à mépriser la mort.
Mais premierement, il est dangereux de faire
ces leçons aux méchans, qui en pourroient ab-
user; car la crainte de la mort est la seule cho-
se qui les peut retenir en leur devoir. Que s'il
dit qu'il ne le fait que pour les autres; com-
ment en pourra-t'il faire la distinction? D'ailleurs,
ie sçay bien que vous ne voudriez pas qu'au-
cun de vos enfans suivist cet exemple; & son com-
pagnon luy-mesme, qui chante si haut ses loian-
ges, ne le veut pas suivre; En quoy il me sem-

*C'est le
nom de
celuy qui
venoit de
baran-
guer.*

blé qu'il est sans excuse; car puis qu'il le prend
pour modèle, il le devroit imiter en la princi-
pale partie, & aller trouver Hercule dans le Ciel
pour luy. Ce n'est pas dans les choses extérieures,
ou l'imposateur peur contrefaire, qu'il faut imiter
de grands hommes; mais dans le dernier acte de
leur vie, qui est toujours le principal. Il me sem-
ble aussi qu'il devroit dresser un bucher de bois
pour estre étouffé par la fumée, & que cela
serviroit mieux à la vanité, sans afféter le
cœur d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celui
de Julius & des sacrilèges. D'ailleurs, Hercu-
le n'est vray ce qu'on en dit, se brûla pour évi-
ter les tourmens qu'il enuroit: Mais qui pour-
roit se résoudre à cela nôtre Protee, que son extravagance
ne le feroit rien d'alléguer l'exemple des
tyranniques. Comme s'il n'y avoit point de fous
malades, aussi bien qu'ailleurs, qu'on ne fût
raisonnablement par tout, de la mélancolie, & de
l'absence de la gloire. Davantage, & s'il les veut
imiter, que ne fait-il comme eux? Car ils ne se
brûlent pas dans le feu, pour estre dévorés en un
instant; mais au rapport d'Onésicrite, qui a vu
Cassandreus se coucher doucement sur le
feu, sans changer de posture ny de connaissance,
disant que le feu les ait consumés entièrement. Il
y a qui disent qu'il ne moura pas, & qui con-
tinuent de certaines fables, comme si Jupiter ne de-
voit pas souffrir que l'on profane un lieu qui luy
est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce costé.
Car ie serois téméraire qu'il n'y a pas un Dieu
qui soit bien-aise de luy voir souffrir la peine
d'une punition. D'ailleurs, il ne luy fera pas aisé
de s'en échapper, car outre que la foudre est profon-
dément enfoncée dans les bois, qui l'empêchent

ble qu'il est sans excuse ; car puis qu'il le prend pour modelle , il le devroit imiter en sa principale partie , & aller trouver Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'est pas dans les choses exterieures, que l'impositeur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes ; mais dans le dernier acte de leur vie, qui est toujours le principal. Il me semble aussi qu'il devroit dresser un bucher de bois vert, pour estre étouffé par la fumée , & que cela conviendrait mieux à la vanité ; sans affecter le destin d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celuy des assassins & des sacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on en dit, se brûla pour éviter les tourmens qu'il en duroit : Mais qui peut obliger à cela nôtre Protée , que son extravagance ? Il ne sert de rien d'alleguer l'exemple des Braemanes : Comme s'il n'y avoit point de fous aux Indes , aussi bien qu'ailleurs , qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la melancolie , & de l'amour de la gloire. Davantage , & s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux ? Car ils ne se jettent pas dans le feu , pour estre dévorez en un instant ; mais au rapport d'Oncelercite , qui a vû mourir Calanus, ils se couchent doucement sur le bucher, sans changer de posture ny de contenance, tant que le feu les ait consumez entierelement. Il y en a qui disent qu'il ne moura pas , & qui content de certaines fables, comme si Jupiter ne devoit pas souffrir que l'ô. profanast un lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce costé-là ; car ie ferois serment qu'il n'y a pas un Dieu qui ne soit bien-aisé de luy voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aisé d'en échapper, car outre, que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses costez, qui l'empêchent

de se dédire ; & il feroit un beau coup, s'il en pouvoit entraîner deux ou trois après luy pour le vanger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phenix, comme s'il devoit renaître de ses cendres, ou parce qu'il dresse son bûcher luy-même, comme cet oiseau, qui se brûle à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie mesme des Oracles & d'anciennes Prophéties, qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il médite déjà des Aurels & des Statuës. Pour moy, ie ne doute point que parmi tant de fous, il ne s'en trouve quelqu'un qui s'ure qu'il aura esté guery par son moyen du mal des dents, ou de la fièvre, & que ce Dieu de la nuit, luy sera apparu durant les tenebres. Il me semblera que ie voy déjà ses disciples dresser un Oracle sur son bûcher, où il predira l'avenir, comme le Protée des Fables, & établir des Prestres qui se frotteront, ou se feront quelque bûcher à son intention. On ne manquera pas de célébrer à quelque cerémonie nocturne à sa memoire, où l'on portera des torches à son bûcher. Theagène publie déjà un Oracle de la Sybille, qui dit. *Quand public déjà un Oracle de la Sybille, qui dit. Quand public déjà un Oracle de la Sybille, se brûlera près le meilleur de tous les Cyniques se brûlera près le meilleur de tous les Cyniques au Ciel par du Temple de Jupiter. & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcain & d'Hercule. Mais j'en sçay un autre de Bacis, tout contraire. Quand le Cynique, se prestreux noms, piqué de l'éguillon de la gloire, se précipitera dans les flâmes, il faut que ses disciples suivent son exemple, s'ils ne veulent estre lapidés comme des lâches, qui prêchent l'erreur, & qui ne la veulent pas pratiquer. Que vous en semble Meilleurs ? Cét Oracle n'est il pas aussi bon*

ne l'autre ? pour le moins, il est aussi veritable. Les restes plus à ses disciples, que de choisir un comme luy pour s'en aller en fumée & s'élever ; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors Theagène s'écria qu'ils l'avoient bien merité ; luy qui avoit harangué, se retira en souriant. Les Theagènes ayant ouï la hûte, remonta en haut, commençant à crier contre luy. Pour moy, je laissay déclamer tout son saoul, & sortis pour voir les jeux ; car on disoit que les Juges m'avoient déjà pris leur place. Voila ce qui se fit à Elide. Depuis estant arrivé à Olympie, le derrière du Temple estoit plein de gens qui faisoient ou qui blâmoient son dessein ; & des gens en vinrent aux coups, iusqu'à ce qu'il eut suivi d'une foule de peuple ; & discourut à sa vie passée, & des dangers qu'il avoit courus, rapportant tout ce qu'il avoit souffert pour la mort de la Verru. Mais ie n'en pus entendre une partie à cause de la foule, & lortis de peur d'estre trassé dans la presse, disant un lög Adieu à ce mortel, qui faisoit son Oraison funebre avant la mort. Jotais seulement qu'il disoit. Qu'il vouloit couronner une illustre vie, par une mort encore plus illustre : & qu'ayant vécu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Je n'apprendrois du moins par là, à mépriser la vie, & qu'il vouloit que tous les hommes luy servissent de Philoctères. Alors, le peuple commençant à crier, qu'il se conservât à son pais ; mais les Juges l'encouragerent à poursuivre son dessein, ce qui l'étonna & le fit pâlir, de sorte qu'il se mit tout tremblant, sans plus rien dire : car il avoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa résolution. Je le laisse à penser, si ie risois

que l'autre ? pour le moins, il est aussi veritable. Il ne reste plus à ses disciples, que de choisir un lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'évaporer ; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors toute l'assistance s'écria qu'ils l'avoient bien mérité ; & celui qui avoit harangué, se retira en soupirant. Mais Theagène ayant ouï la huée , remonta en chaire , commença à crier contre luy. Pour moy, ie le laissay déclamer tout son saoul , & sortis pour voir les jeux ; car on disoit que les Juges avoient déjà pris leur place. Voila ce qui se passa à Elide. Depuis estant arrivé à Olympie , le derriere du Temple estoit plein de gens qui loüoient ou qui blâmoient son dessein ; & des injures on en vint aux coups , iusqu'à ce qu'il sortit suivy d'une foule de peuple ; & discourut de sa vie passée , & des dangers qu'il avoit courus ; rapportant tout ce qu'il avoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais ie n'en pus entendre qu'une partie à cause de la foule, & sortis de peur d'estre étouffé dans la presse ; disant un lōg Adieu à nōtre imposteur , qui faisoit son Oraison funebre avant sa mort. J'olüis seulement qu'il disoit, Qu'il vouloit couronner une illustre vie, par une mort encore plus illustre : & qu'ayant vécu comme Hercule , il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprendroit du moins par là , à mépriser la vie , & qu'il vouloit que tous les hommes luy servissent de Philoctètes. Alors, le peuple commença à crier, qu'il se conservast à son païs : mais les Sages l'encouragerent à poursuivre son dessein , ce qui l'étonna & le fit pâlir , de sorte qu'il se retira tout tremblant , sans plus rien dire : car il s'estoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa resolution. Je ce laisse à penser, si ie riois

ternels, pour recevoir son ame. Après cela il se lança dans le feu, où il fut en un instant enveloppé de la flamme, & dérobé à la veüe. Il me sembla que ie te voy rir encore de cette Catastrophe, & avec raison. Pour moy, ie ne trouvoy pas étrange qu'il invoquast les Dieux de sa mere; mais lors qu'il parla de ceux de son pere, me ressouvenant du crime qu'il avoit commis, ie ne pus m'empêcher de rire, & le pris pour une iuste punition de son parricide. Cependant, les Cyniques environnant le bûcher, témoignoient leur douleur par un triste & morne silence, ayant toujours les yeux fichés dessus, sans verser de larmes; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance, ie m'écriay, Sortons d'icy, sous que nous sommes! quel plaisir y a-t'il à voir rostir un vieillard, & à estre suffoqué de la puâteur? Attendons-nous que quelque Peintre vienne faire un tableau de nous comme des amis de Socrate dans la prison? A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer, & quelques-uns levoient le bâton, lors que ie menaçay de jeter dans le feu le premier qui branleroit; ce qui les arresta. Je me retiray donc, rêvant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus sages ont de la peine à se deffendre; & à plus forte raison celuy-cy, qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour j'en rencontray plusieurs qui accouroient au spectacle, sur le bruit qui avoit couru le iour d'au paravant, qu'il ne commenceroit qu'apres le lever du Soleil, lors que ce Heros auroit salté cet astre à la façon des Brachmanes. J'en ramenay donc plusieurs, à qui ie contay par le chemin comme la chose s'estoit passée, sans rien ajoûter ny diminuer, non plus que ie fais maintenant, sinon lors

que je voyois que c'estoit des sorts qui bâilloient après des miracles. A ceux-là je disois que le Philosophe n'avoit pas plutôt esté dans le feu, qu'il s'estoit fait un tremblement de terre, avec des mugissemens effroyables; & qu'un vautour s'estoit envolé du milieu de la flamme, criant en voix humaine. Que c'estoit l'ame de Proetée qui laissoit la terre, pour gagner le Ciel. Ils demouroient comme immobiles à ces discours; & levant les yeux & les mains en haut, me demandoient si le Vautour avoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident; & je leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme je fûs arrivé au lieu des assemblées, je trouvay un venerable vieillard qui controit ce qui s'estoit passé, & ajoûtoit que le défunt luy estoit aparu en habit blanc, couronné de branches d'oliviers, & qu'il l'avoit laissé tout joyeux, qui se promenoit sous le portique des sept Ecots. Il ajoûtoit la piece du Vautour, que je venois d'inventer moy-mesme, & juroit qu'il avoit vu cet oiseau. Tu peux juger par là de la suite. Combien d'essains d'abeilles se trouveront sur son sepulchre? Combien de Cigales? Combien de Corneilles, comme en celuy d'Hésiode, & autres fantaisies semblables? Il me semble que je voy déjà une infinité de statues dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grèce. Car on dit que cet imposteur a envoyé des instructions à toutes les grandes villes, par forme de testament, & qu'il les a fait porter par ses principaux amis, comme s'il dépêchoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a jamais eu de passion que pour la gloire, sans aucun amour de la verité; & qui s'est à la fin brûlé, pour acquiescer de la reputation, lors qu'il ne seroit plus cas.

de s'en jouir. Je finiray par un conte qui te fera voir que j'ay déjà dit à mon retour de Syrie, comme je navigeay avec luy depuis la Troade; & comme les autres débauches, il corrompit un jeune garçon pour luy servir d'Alcibiade, sous prétexte de le faire de la Secte; Qu'une tempeste survint en suite, il se mit à pleurer avec des larmes, luy qui faisoit semblant de mépriser la mort. Mais huit ou neuf jours avant la fin, il eut un grand vomissement; pour avoir peut-être trop mangé, qui fut suivi d'une fièvre continue. Le Medecin qui le traita, m'a dit qu'il mourra par terre, qui ne pouvoit souffrir l'air de la chambre de la fièvre, & qui demandoit de l'eau fraîche; mais il ne luy en voulut point donner, & m'a dit que s'il souhaitoit la mort, il la falloit attendre maintenant qu'elle se présentoit d'elle-même; & qu'elle luy épargneroit la peine d'un docteur. A cela il répondit qu'elle ne luy seroit point glorieuse. Il me souvient que quelques jours auparavant, je le vis frotter d'un médicament si acre, qu'il le faisoit pleurer; qui est à peu près comme si un criminel se faisoit penser à son mal de doigt, avant que d'aller au supplice. Que penses-tu qu'eust fait Démocrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il eust eu une assez grande source de ris; pour ne se point épouiser? Ryant tout bas comme luy, car la chose le mervilloit; & sur tout, lors que tu verras des sorts faire un épigramme de cette mort.

ble d'en jouir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay déjà dit à mon retour de Syrie, comme je navigeay avec luy depuis la Troade ; & qu'entre les autres débauches, il corrompit un beau garçon pour luy servir d'Alcibiade, sous pre-
 texte de le faire de sa Secte ; Qu'une tempeste estant survenuë en suite, il se mit à pleurer avec les femmes, luy qui faisoit semblant de mépriser tant la mort. Mais huit ou neuf iours avant sa fin, il eut un grand vomissement ; pour avoir peut-estre trop mangé, qui fût suivy d'une fièvre violente. Le Medecin qui le traitta, m'a dit qu'il le trouva par terre, qui ne pouvoit souffrir l'ar-
 deur de la fièvre, & qui demandoit de l'eau frai-
 che ; mais il ne luy en voulut point donner, & luy dit que s'il souhaitoit la mort, il la falloit prendre maintenant qu'elle se presentoit d'elle-
 mesme ; & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bûcher. A cela il répondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souvient que quelques iours auparavant, ie le vis frotter d'un medica-
 ment si acré, qu'il le faisoit pleurer ; qui est à peu près comme si un criminel se faisoit penser d'un mal de doigt, avant que d'aller au suppli-
 ce. Que penses-tu qu'eust fait Démocrite, en vo-
 yant cela ? Crois-tu qu'il eust eu une assez gran-
 de source de ris ; pour ne se point épuiser ? Ry tout ton saoul comme luy, car la chose le merite bien ; & sur tout, lors que tu verras des sots faire le paranymphe de cette mort.

LES FUGITIFS.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE JUPITER.
Où plusieurs autres parlent.

C'est une Satire contre trois coquins qui avoient en brassé la Philosophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abusoient de ce nom en leurs débauches.

APOLLON. EST-IL VRAI, mon pere, qu'un Philosophe s'est brulé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'estoit un Galant, qui avoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celui-là ?

JUPITER. Il est vrai, mon fils ; & ie voudrois que cela ne fût pas arrivé.

APOLLON. Pourquoi ; Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon ?

JUPITER. Ce n'est pas cela ; mais c'est qu'il s'exhaloit une si mauvaise odeur du bûcher, que ie fus contraint de me sauver parmy les parfums de l'Arabie ; Et le souvenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si cruelle mort ? Et quel avantage y a-t'il à se brûler tout vif ?

JUPITER. Tu aurois la mesme demande à faire à Empédoele, qui se jetta dans la fournaise du mont Etna.

LES FUGITIFS.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour les raisons ?

JUPITER. Veux-tu que ie te die ce qu'il allega pour la justification, dans l'assemblée de toute la Grèce ? Il dit, s'il m'en souvient bien... Mais n'est-ce pas une Dame qui s'avance à grands pas toute éplorée ? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on lui a fait. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quittes-tu le monde ? Le peuple te persécute encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non ; à peine qu'il ne m'adore ; quoy qu'il n'entende rien à mes mystères. Mais ceux qui m'ont offensée, ie ne le puis sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui ? les Philosophes ?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les véritables ; mais quelques-uns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que font-ils ?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, si l'on ne voit pas de tout côté une multitude de monde rempli de terreur & d'injustices, de cruautés, de pitié, & vous m'envoyastes, pour leur en changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous savez bien que vous, ma fille, en quel état furent les hommes, par leur ignorance & leur malice ; & comment ils se repaissent de sang, & de larmes, & de la guerre.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons ?

JUPITER. Veux-tu que ie te die ce qu'il allega pour sa justification, dans l'assemblée de toute la Grece ? Il dit, s'il m'en souvient bien.... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grands pas toute éplorée ? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a fait. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quittes-tu le monde ? Le peuple te persecute-t'il encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non ; à peine qu'il ne m'adore ; quoy qu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, ie ne le puis dire sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui ? les Philosophes ?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables ; mais quelques-uns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait ?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vistes le monde rempli de terreur & d'injustice, vous en eustes pitié, & vous m'envoyastes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me distes : Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice : Va les trouver ; car tu es seule capable de les tromper, & de les guerir.

JUPITER. Il me souvient bien que je te dis quelque chose de semblable; mais *compte-moy* un peu comment ils te reçurent d'abord; & ce qu'ils t'ont fait depuis.

LA PHILOSOPHE. Je n'allay pas du commencement vers les Grecs, mais je commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, ie crus en venir à bout aisément, & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'alay donc vers les Indiens, qui est un grand peuple, que ie fis decendre de ses Elephans, pour m'écouter; & toute la nation des Brachmans, voisine des Nécréens & des Oxydraques, reçût ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

JUPITER. Tu veux dire les Gymnosophistes, de qui l'on dit entr'autres choses, qu'ils se brûlent sur un bûcher, sans témoigner la moindre apprehension; & tu as pu voir depuis peu la même chose aux jeux Olympiques.

LA PHILOSOPHE. Je n'y allay pas, pour éviter la rancœur de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, j'allay en Ethiopie au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à leurs Prophetes. En suite, ie passay en Babylone, pour instruire les Caldeens & les Magres; Puis en Sythie; d'où revenant par la Thrace, ie conversay avec Eumolpe & Orphée, & les envoyay devant moy en Grece; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre; mais à mon arrivée, on ne me reçut ni bien ni mal. Toute-

fois avec le temps, ie gagnay les sept Sages; l'un en un lieu, & l'autre en un autre; mais sur ces encreintes s'élevèrent les Sophistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçavoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulièrement la presumption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mis aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met tout en controverse, & qui ne sçait rien résoudre; Ces réponses doubles & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & corrigés par mes disciples, ils se mettent en colère, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voyois retirer dehors, ne pouvant plus souffrir leur injure; mais Antisthène & Diogene; & en suite Crates & Menipe, m'arrestèrent: Plus à propos que ie ne les eusse pas crus! ie n'aurois pas dû souffrir que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contre eux, sans en dire le sujet.

LA PHILOSOPHE. Le voicy. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui ont pu s'addonner dès leur jeunesse à la Philosophie, à cause de leur pauvreté; & qui ont été mortuaires pour gagner leur vie, de se mettre au service des Grands, ou d'apprendre quelque métier; à bien qu'ils ne connoissent pas seulement mon nom. Mais alors qu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont vu l'avantage qu'ont mes disciples le respect qu'on leur porte; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles, ils ont crû cette profession

fois avec le temps, ie gagnay les sept Sages ; l'un en un lieu, & l'autre en un autre ; mais sur ces entrefaites s'éleverent les Sophistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçavoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulièrement la presumption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met tout en controverse, & qui ne sçauroit rien résoudre ; Ces réponses doubles & trompeuses ; Ces questions frivoles ; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & convaincus par mes disciples, ils se mettent en colère, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer deslors, ne pouvant plus souffrir cette injure ; mais Antisthène & Diogene ; & en suite Cratès & Menipe, m'arrestèrent : Plût à Dieu que ie ne les eusse pas crus ! ie n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

LA PHILOSOPHIE. Le voicy. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'addonner dès leur jeunesse à la Philosophie, à cause de leur pauvreté ; & qui ont esté contrainsts, pour gagner leur vie, de se mettre au service des Grands, ou d'apprendre quelque métier ; si bien qu'ils ne connoissent pas seulement mon nom. Mais alors qu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont veu l'avantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte ; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles ; ils ont crû cette profession

tres-avantageuse, & approchant de la tyrannie. Et parce que leur mestier ne leur fournisoit pas de quoy vivre, qu'avec beaucoup de travail & de peine, ou qu'ils estoient las de la servitude, ils ont eu recours à moy, comme à un dernier azile. Mais comme il leur eust esté trop long, & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres, & encore plus de les pratiquer; ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes, & ont appellé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont crû que le peuple, qui ne juge que par l'exterieur, ne reconnoistroit pas leurs défauts, & comme l'aine d'Esopé, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais ils ont esté reconnus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres; mais ils vivent dans la debauché, & ne travaillent qu'à amasser; tirant tribut de leurs disciples, ce qu'ils appellent rendre leurs oïssailles; outre que plusieurs leur donnent, soit par respect, ou pour les empêcher de crier. Car ils aboyent tout le monde; & lors qu'on les attaque, ils se defendent par des injures, qui est une belle marque de vertu, dont le plus beau caractère est l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faisant ces choses on les éconforte avec les vrais Philosophes; car la difference en est trop visible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on jette les yeux sur leur vie; & lors que l'on condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en est rempli, & particulièrement de ceux qui se disent disciples de Cratés, d'Antisthène, & de Diogène, qu'on nomme Cyniques, à cause de leur impudence; Car ils n'ont ny la vigilance ny la fidelité du

chien; mais la luxure, la gourmandise, & la flatterie; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçay pas ce qu'en arrivera; car les Arts sont aujourd'huy abandonnez, à cause de la peine & du peu de profit qu'il y a, tandis que des pareilleux & des charriens vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'impudence, demandant hardiment, prenant de la peine, & disant des injures quand on les refuse, sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant, ils croient vivre comme des Dieux, faire ressembler le fielec d'or. Non contents de ces choses, ils débauchent jusqu'aux femmes de leurs hostes; & quelques-uns en ont emmené avec eux, comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela, la doctrine de Platon, qui approuve la communauté des femmes, ne sçachant pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches, & comme ils se croient dans les festins, tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'ivrognerie. En un mot, il n'y a rien de si contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flatterie, & voudroient faire leçon aux courtisans, ne prévoyant que la verité, & debiter par tout le menfonge; condamnent en public la volupté, & s'adonnent contre Epicure; & en particulier, les sujets que les enfans, & vous les verrez transporter pour des choses de neant, pour peu que l'on leur résiste. Car incontinent leur visage est plein de larmes, ou plutôt de venin, comme ceux qui les reprochent. Cependant, ils

chien ; mais la luxure, la gourmandise, & la flatterie ; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçay pas ce qui en arrivera ; car les Arts sont aujourd'hui abandonnez, à cause de la peine & du peu de profit qu'il y a , tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence , demandant hardiment, prenant de mesme, & disant des injures quand on les refuse, sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant, ils croient vivre comme des Dieux, & faire res fleurir le siècle d'or. Non contents de ces choses, ils débauchent jusqu'aux femmes de leurs hôtes ; & quelques-uns en ont emmené une depuis peu, comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela , la doctrine de Platon , qui approuve la communauté des femmes, ne sçachant pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches , & comme ils se crevent dans les festins, tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'ivrognerie. En un mot, il n'y a rien de si contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flatterie, & en pourroient faire leçon aux courtisans, ne prêchent que la vérité, & débitent par tout le mensonge ; condamnent en public la volupté , & crient tous contre Epicure ; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere , ils y sont plus sujets que les enfans , & vous les verrez s'emporter pour des choses de néant , pour peu que l'on leur résiste. Car incontinent leur visage est tout en feu , leurs yeux renversez, leur bouche pleine d'écume, ou plustost de venin, contre ceux qui les reprennent. Cependant, ils

font un sale trafic de la Philosophie, & il n'y a point de métier qui rapporte tant à son maître; & lors qu'ils ont bien amassé, ils quittent le bâton & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela, s'en prend à moy & me meprise; de sorte que je ne puis plus gagner personne; & comme la roüe de Penelope, tour ce que je fais de iour, est défilé par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injustice triomphent du sçavoir de la vertu.

JUPITER. Dieux! combien la Philosophie a souffert de ces mal-heureux frippons; mais il faut aviser aux moyens de les punir; En tout cas un coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort; & ie vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont j'épouse les interets, d'y envoyer Mercure, qui discernera bien-tost les veritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas; & qui châtiara les uns, & recompensera les autres.

JUPITER. Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la défaire de tous ces monstres.

HARCUS. J'aimerois mieux nettoyer une seconde fois l'étable d'Augie, que d'avoir à faire à ces marauts qui m'iront dire quelque sottise; mais ie suis enfant d'obéissance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy aussi, quoy que ie n'y aille qu'à regret.

MARCUS. Descendons tous à cette heure, afin d'en faire une partie dès aujourd'huy. Où pen- ses-tu que nous les devons trouver, ma sœur? Ne crois-tu pas que ce soit en Grece?

LA PHILOSOPHIE. Nullement, le pais est

trop pauvre; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MARCUS. Allons donc en Thrace.

HARCUS. Tu as raison, ie vous y conduiray; car ie connois le pais, pour l'avoir bien fréquenté en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le mont Rhodope, & l'autre celui de Rhodope, pour descendre de la dans la plaine, qui est tres-fertile, & qui s'élève en petites collines qui servent comme de porcelles à la ville de Philippe, dont le fleuve Rhodope baigne les murailles. Nous voilà déjà au dessus des nuës; Mettons pied à terre.

MARCUS. Mais comment ferons-nous pour découvrir où sont ceux que nous cher-

chons? HARCUS. C'est à toy, qui fais le mestier de Sergent, de les tromperer.

MARCUS. Mais ie ne sçay pas leur nom.

HARCUS. Que la Philosophie te l'enseigne; car elle les doit bien connoître.

LA PHILOSOPHIE. Je ne les connois pas trop bien, car ie n'ay pas grand commerce avec eux, mais comme ils aiment la gloire, les richesses, & les présents, ie croy qu'on ne sçauroit leur en faire de les nommer Pindariciens, ou de quelque autre nom semblable.

MARCUS. Qui sont ceux qui s'approchent de nous? il semble qu'ils aient quelque chose à nous dire.

SAGENS. Ne sçavez-vous point où nous trouverons trois imposteurs, avec une Dame rieuse à la Laconique; d'une façon male & vigou-

reuse? LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la

trop pauvre ; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Allons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison , ie vous y conduiray ; car ie connois le país, pour l'avoir bien fréquenté en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le môc Hémus, & l'autre celui de Rhodope, pour descendre de là dans la plaine, qui est tres-fertile, & qui s'élève en petites collines qui servent comme de forteresse à la ville de Philippes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà déjà au dessous des nuës ; Mettons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous pour découvrir où sont ceux que nous cherchons ?

HERCULE. C'est à toy , qui fais le mestier de Sergent , de les tromper.

MERCURE. Mais ie ne sçay pas leur nom.

HERCULE. Que la Philosophie te l'enseigne ; car elle les doit bien connoître.

LA PHILOSOPHIE. Je ne les connois pas trop bien, car ie n'ay pas grand commerce avec eux ; mais comme ils aiment la gloire , les richesses, & les presens , ie croy qu'on ne sçauroit faillir de les nommer Posidoniens , ou de quelque autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'approchent de nous ? il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire.

SEKENS. Ne sçavez-vous point où nous trouverons trois imposteurs , avec une Dame rasée à la Laconique , d'une façon masle & vigoureuse ?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la

mesme chose que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené une femme, & nous les allons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Siope, dont le nom signifie posséder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec un village pâle & desait, la mine triste, la parole rude, le bâton, la besace, & le manteau de Philophe; du reste colere, ignorant, injurieux: Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Je le connois: C'est mon valet l'Escarbot, qui a coupé ses cheveux & laisse croistre sa barbe, depuis qu'il m'a quitté.

SERGENS. Et quel mestier faisoit-il.

LE MAISTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philophe, tant il est changé.

LE MAISTRE. Vrayment c'est bien à luy à faire! Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais je le reconnoistray bien.

LA PHILOSOPHE. Qui est celuy-cy qui s'avance avec une lire à la main? il a bonne mine.

HERCULE. C'est Orphée, Dieu te gard, le Patron des Musiciens: Il me semble que je suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y delasses par la douceur de tes chansons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORPHÉE. Si fais bien, & Mercure mesme avec la Philophe; mais que me donneriez-vous, si je vous enseigne ce que vous cherchez?

MERCURE. Les nourrissons des Mules ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la recompense.

ORPHÉE. Tu as raison: Ceux dont je parle meurent proche d'icy; mais je ne veux pas qu'ils me voyent; car ils ne cesseroient de m'attaquer, s'ils sçavoient que je vous eusse découvert.

MERCURE. Montre-le nous seulement.

ORPHÉE. Le voilà.

MERCURE. Arrêtez: J'entens la voix d'une femme, qui chante quelque chose d'Homere.

LES FEMMES. Je ne hais pas moins que l'enfant celuy qui aime l'or, & qui fait semblant de sçavoir.

MERCURE. Il faut donc haïr celuy que nous cherchons, qui de plus a débouché la femme de son hoste.

LE MARI. C'est moy qui suis cet hoste, & qui te transire témoignoit tant d'amitié.

LES FEMMES. Tu voyes, qui as l'ail de chien, & le cœur de cerf; qui n'est bon ni pour le con-
soler pour l'exercer, & qui ne fait que crâchier
sans en malice, comme un cerbeau!

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces trois luy viennent parfaitement.

LES FEMMES. Cerbere, à triple teste, monstre plus grand que la Chimere, qui as le dentz d'un chien;

le derrière d'un lyon, & le million d'un chievre.

LE MARI. Dieux! que ma femme a souffert de ces misérables Cyniques; On dit mesme qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque enfant, ou quelque petit Cerbere; mais les

dieux qui forment.

LE MAISTRE. Je te retiens, meschant. Uoyons
ce qui est dans ta besace? Quelque bribe, *Espace de*

de boue, ou quelques lupins?

ORPHE'E. Tu as raison : Ceux dont ie parle demeurent proche d'icy ; mais je ne veux pas qu'ils me voyent ; car ils ne cesseroient de m'aboyer, s'ils sçavoient que ie vous eusse decouvert leur giste.

MERCURE. Montre-le nous seulement.

ORPHE'E. Le voilà.

MERCURE. Arrêtez : J'entens la voix d'une femme , qui chante quelque chose d'Homere.

UNE FEMME. *Je ne hais pas moins que l'enfer, celuy qui ayme l'or , & qui fait semblant de le hayr.*

MERCURE. Il faut donc haïr celuy que nous cherchons , qui de plus a débauché la femme de son hoste.

LE MARI. C'est moy qui suis cét hoste , & à qui ce traistre témoignoît tant d'amitié.

LA FEMME. *Tu roque , qui as l'œil de chien & le cœur de cerf ; qui n'es bon ni pour le conseil, ni pour l'exécution, & qui ne fais que crier comme un malencontreux corbeau !*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbère, à triple tesse, monstre plus grand que la Chimere, qui as le devant d'un chien, le derrière d'un lyon, & le milieu d'une chévre.*

LE MARI. Dieux ! que ma femme a souffert de ces misérables Cyniques ; On dit mesme qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy , elle te fera quelque Geryon , ou quelque petit Cerbere ; mais les voilà qui sortent.

LE MAISTRE. Je retiens, meschant. Voyons un peu ce qui est dans ta besace ? Quelque bribe, sans doute, ou quelques lupins ? *Espace de pois,*

MERCURE. Non, par les Dieux; mais me ceinture d'or.

MARQUE. Ne t'en étonne point? il étoit Cynique en Grèce, & il est icy Chrysipe. Mais je t'envoyerai bien-tost vers Ctesante, meilchant; car tu seras pendu icy par la barbe.

UN AUTRE. Et voicy mon valet, La Bouzeille: O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosophe!

MERCURE. Et ce troisieme-cy, n'a-t'il point de maistre?

LE MAISTRE. Ouy; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi?

LE MAISTRE. Parce qu'il pût; & lors qu'il étoit dans ma boutique, ses compagnons l'appeloient le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Philosophe? Tien, mon amy, reprends ta femme.

LE MARY. Je n'en veux point, qu'elle ne m'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maistres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de ravaudeur; mais auparavant je veux qu'on lave bien celui-cy après luy avoir mis du depilatoire, & qu'on le pède sur le môt Hémus, pour l'évêter, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel suplice!

LE MAISTRE. Qu'est-ce que tu veux crier? sui-moy; mais quitte auparavant ta peau de lyon, pour montrer que tu n'es qu'un âne.

LES SATURNALES.

DIALOGUE.

SATURNUS ET DE SON MINISTRE.

Sur l'origine de cette Feste, & de ce qui s'y passe.

LE MINISTRE. PUISQUE nous sommes mes maintenant sous le regne, ô pere des Dieux: & que nous te faisons des vœux & des sacrifices; Di-moy, ie te prie, que me donneras-tu pour les offrandes que t'ay faites?

SATURNUS. Penses-tu que je sois Dieu, pour savoir ce qu'il te faut? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires, je ne te refuseray rien de ce qui est en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que j'y songe; mais je n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'amour que j'ay d'estre ton Ministre.

SATURNUS. Cela n'est pas encore en mon pouvoir, mon amy; il te faut adresser à Jupiter, car ce sera son tour de regner, qui sera dans six jours. Car pendant tout mon regne, il ne t'aura qu'une semaine, il ne m'est pas permis de m'occuper d'aucune affaire, ni publique ni particuliere; mais seulement de boire, chanter, jouter, faire des festins imaginaires; mettre les valets à table avec mes maistres, & les barbotiller de suye, ou les

LES SATURNALES.

DIALOGUE.

DE SATURNE ET DE SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe.

LE MINISTRE. **P**UISQUE nous sommes maintenant sous ton regne, ô pere des Dieux ! & que nous te faisons des vœux & des sacrifices ; Di-moy , ie te prie , que me donneras-tu pour les offrandes que je t'ay faites ?

SATURNE. Penses-tu que je sois Devin, pour sçavoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires , je ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que j'y songe ; mais je n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez , pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'estre ton Ministre.

SATURNE. Cela n'est pas encore en mon pouvoir , mon amy ; Il te faut adresser à Jupiter, lors que ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de jours ; Car pendant tout mon regne , qui ne dure qu'une semaine, il ne m'est pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere ; mais seulement de boire, chanter, joïer, faire des Rois imaginaires ; mettre les valers à table avec leurs maîtres , & les barbotiller de fuyce , ou les

faire sauter dans l'eau la reste la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. Le reste est de la jurisdiction de Jupiter, qui m'offeroit mon petit Empire, si j'avois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais je suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souvent il prefere les sors & les mèches, aux gens de bien & d'esprit. Mais encore: ton pouvoir ne s'étend-il qu'à ces bagatelles.

SATURNE. Non. Quoy tu re rentrongnes? Penses-tu que ce soit si peu de choses, de gagner quand on joit? Ne voy-tu pas que plusieurs s'entretiennent du jeu, tandis que les autres s'y ruinent. D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de sçavoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre élu Roy par le sort, commander en maitre & n'estre point obligé d'obeir à des commandemens ridicules; comme de s'injurier soy-mesme; danser ou chanter tout nud, avec des postures & des contenance salces; faire trois tours avec une Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extravagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que ie ne fais trembler personne comme Jupiter, adresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans, ie n'ay que faire de tout cela; car ie ne boy ni ne joit. Dy-moy seulement s'il est vray ce qu'on dit, que tu dévores tes enfans, & que tu en eusses fait autant de Jupiter, si ta femme ne l'eût enlevé, & n'eût mis une pierre en sa place, que tu avalas comme une pilule. Mais lors

est-il devenu grand, il te depouilla & te pressa dans les entrailles avec tous ceux qui avoient ta ton party.

SATURNE. Si nous n'estions en un temps on peut dire impunement tout ce qu'on veut: je vous apprendrois bien, maitre sot, à ne porter plus de respect, & à ne me pas venir faire des injures, sous pretexte de me faire des railleries ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis, grand Dieu; c'est la voix publique, apres Helios & Homere.

JUPITER. Et penses-tu qu'un berger & un esclave soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel? Considere toy-mesme, si tu as jamais vu de pere assez méchant, pour devorter son enfant: Tu sçais combien le crime de Thyeste est odieux: Tu sçais combien le crime de Thyeste est odieux: Tu sçais combien le crime de Thyeste est odieux. Mais quand j'aurois esté assez foux pour cela, pourrois-je manger une pierre pour m'etrangler, ou me casser les dents: Jupiter ne m'a point depouillé, mais ie luy ay cedé le trône volontairement; & ie ne suis pas dans les enfers, comme tu vois, si tu n'es plus avec luy.

LE MINISTRE. Mais qui t'a mis de te maitre de ton Empire?

SATURNE. C'est que j'estois vieil & goutteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers au pied: lors que j'estois incapable de pourvoir à tout, & de punir les n'échans, dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut avoir une charge plus pénible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien acqui-

qu'il fut devenu grand , il te dépouilla & te précipita dans les enfers, avec tous ceux qui avoient tenu ton party.

SATURNE. Si nous n'estions en un temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense ? Je vous apprendrois bien, maistre sor , à me porter plus de respect , & à ne me pas venir dire des injures , sous prétexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis, grand Dieu ; c'est la voix publique , après Hesiodé & Homère.

JUPITER. Et penses-tu qu'un berger & un aveugle soient bien informez de ce qui le passe dans le Ciel ? Considere toy-mesme , si tu as jamais veu de pere assez méchant , pour dévorer les enfans ? Tu sçais combien le crime de Thyeste fait d'horreur sur les Theatres, encore fut-ce une supercherie. Mais quand j'aurois esté assez furieux pour cela , pourrois-je manger une pierre sans m'étrangler, ou me casser les dents ? Jupiter aussi ne m'a point dépouillé , mais je luy ay cédé le trône volontairement ; & je ne suis pas dans les enfers, comme tu vois, si tu n'es plus aveugle qu'Homère.

LE MINISTRE. Mais qui t'a mis de te défaire de ton Empire ?

SATURNE. C'est que j'estois vieil & goureux , d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux pieds, de sorte que j'estois incapable de pourvoir à tout , & de punir les méchans , dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut avoir incessamment la foudre en main , & je ne voy point de charge plus pénible , ni qui requiere plus de vigilance , lors qu'on s'en veut bien acqui-

ter. D'ailleurs, il me semble que c'est le fait d'un bon pere, de partager son bien à ses enfans durant la vie, pour éviter les querelles apres la mort; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Je voulois vivre en repos, sans avoir la teste rompuë de mille importunes demandes, qui se contredisoient l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à tousiours cōter, pleuvoir venter & gresser. Maintenant je vis à mon aise, & me saoule de Nectar & d'Ambrosie, m'entretenant avec Japer & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Jupiter est accablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feste, que je reprends l'Empire pour quelques jours, afin de n'estre pas méprisé; & pour faire souvenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleuves de lait, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y avoit ni pauvre ni riche; on ne trompoit ni ne trahissoit personne; enfin c'estoit le siecle d'or; C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en sont l'image, il n'y a ni maistre ni valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour rejotir les valets; & adoucir leur servitude, par le souvenir de la tienne.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais di-moy, jottoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta feste?

SATURNE. Ouy; mais non pas des millions comme à présent; on jottoit des noix & autre chose semblable, ou à qui boiroit le premier

pour passer le temps & se rejotir, sans se mettre en colère, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, on en perd le boire & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien: car à quoy se feroit-il servi de gagner, quand tout estoit en commun? Mais tandis que tu parlois, ie pensois en moy-mesme que si quelqu'un de ce siecle d'or venoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Pentheë. Car combien tout a-t-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gager, & mesme à tromper aux jours de Feste; c'est alors qu'on jotte le plus beau jeu. Tant que les uns se levent de table, après avoir dissipé leurs amis; les autres restent, mais pour rompre les dez, comme s'ils estoient de leur perte. Mais ie m'irrone, que toy qui es un Dieu de plaisir & de débauché, ayes pris pour ta Feste le temps le plus desagréable de l'année, où les arbres & les champs sont défeuillés, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me semble que cela n'estoit pas son propre à un vieux gouteux comme toy.

SATURNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en un temps où il ne faut parler que de plaisir; & tu me dérobes une partie de mes plaisirs, pour vouloir trop philosopher. Vien-t'en avec moy, & faire des Rois comme les peus enfans? car ie veux faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillards retournent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison! Que celuy

pour passer le temps & se rejouir, sans se mettre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien : car à quoy est-il servi de gagner, quand tout estoit en commun ? Mais tandis que tu parlois, ie pensois en moy-mesme que si quelqu'un de ce siecle d'or revenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthee. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & mesme à tromper aux jours de Fêtes ? c'est alors qu'on jotic le plus beau jeu. Tandis que les uns se leuent de table ; après avoir dépouillé leurs amis ; les autres renient, malgrént, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais ie m'étonne, que toy qui es un Dieu de plaisir & de débauche, ayes pris pour ta Feste le temps le plus desagrecable de toute l'année, où les arbres & les champs sont dépouillés, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me semble que cela n'estoit pas fort propre à un vieux gouteux comme toy.

SATURNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere ; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en un temps où il ne faut parler que de boire ; & tu me dérobes une partie de mes plaisirs, pour vouloir trop philosopher. Vien-t'en rire & jotier avec moy, & faire des Rois comme les peus enfans ? car ie veux faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillards retournent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison ? Que celuy

qui condamne tes innocens plaisirs, n'en goûte jamais ; & comme Tantale, qu'il soit toujours altéré sans pouvoir boire. Je suis fâché de ce que tu m'as dit, & en vais faire un Dialogue, que je communiquerai à tes suppôts, & à ceux qui te sont dignes.



CRONOSOLON,

02 11

LEGISLATEUR DE SATURNE

Aux Riches de son Empire.

IL'A y écrit dans une autre lettre les loix qui concernent les pauvres, & qu'ils observeront ponctuellement, s'ils ne veulent estre chastiez. Mais pour vous autres, Messieurs, qui n'avez pas accoustumé d'obéir, si vous ne gardez celles-cy, n'attendez pas moins que le courroux de nostre Dieu, qui me les a dictées luy-mesme. Car il m'est apparu de jour, & non en dormant, & n'étoit point crasseux, ni chargé de chaînes, comme le seigneur les Peintres, trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majesté, & vestu en Prince avec une faux tranchante à la main. En un mot, tel qu'on ne le pouvoit mépriser impunement. Comme il me vireuveur & mélanco-lique, il en devina aussi-tost la cause, parce que les Dieux n'ignorent rien, & se doutent bien que c'estoit la pauvreté; car ie n'avois qu'un méchant habit pour mon Hiver, sans au-
cun

...OU LE LEGISL. DE SAT. 361
 me de faire de grands préparatifs pour ces
 ans-là. Il s'approcha donc de moy par derrière,
 comme ie me promenois tout penfif; Et me ti-
 rant par l'oreille. Qu'as-tu, me dit-il, d'estre ainfi
 ? Qui ne le feroit, luy dis-je, de me voir
 méprifé, tandis que les méchans triom-
 phent dans les honneurs & dans l'opulence? Et
 mal-heur s'en va commun à tous les gens de
 bien, fi tu n'y apportes quelque reglement, &
 quelques des choies dans l'égalité. Il eft difficile,
 dit-il de changer l'ordre des Parques; mais pour
 te faire connoître ma Feste, ie veux que la pauvre-
 té foit bannie, & que les riches communi-
 quent leurs biens aux pauvres; fans manger, com-
 me on dit, leur pain dans leur poche. Comme ie
 me faisois d'estre fort mauvais Légiflateur, il
 me vint en l'efprit de dire à ces gens-là, qu'il
 me dicteroit les Loix de mort à mort; &
 qu'il leur feroit, il ajouta. Dy leur que
 ceux qui ne les obfervent, ie leur apprendray que ie
 ne fuis pas un faux en vain; & qu'après avoir
 vu mon pere, il me feroit mal d'époufer
 mes compains & des rebelles. Le premier donc qui
 s'y oppofera, n'a qu'à faire provision de fû-
 tils & de cimoales, pour devenir Préfide de Cy-
 rene, & s'il n'a rien de tout cela, ie luy manquera point.
 Tu ne feras que ce que ie te dis, à quoy vous ferez bien de
 vous bien garder; & voicy les Loix toutes divines
 que ie vous en donne.

cune provision pour la Feste; au lieu qu'on a coutume de faire de grands preparatifs pour ces iours là. Il s'approcha donc de moy par derriere, comme ie me promenois tout pensif; Et me tirant par l'oreille. Qu'as-tu, me dit-il, d'estre ainsi triste? Qui ne le seroit, luy dis-je, de me voir gueux & méprisé, tandis que les méchans triomphent dans les honneurs & dans l'opulence? Et ce mal-heur s'en va commun à tous les gens de Lettres, si tu n'y apportes quelque reglement, & ne remets les choses dans l'égalité. Il est difficile, dit-il, de changer l'ordre des Parques; mais pour ce qui concerne ma Feste, ie veux que la pauvreté en soit bannie, & que les riches communiquent leurs biens aux pauvres; sans manger, comme on dit, leur pain dans leur poche. Comme ie m'excusois d'estre fort mauvais Legislateur, il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot; & lors qu'il l'eut fait, il ajouta. Dy leur que s'ils ne les observent, ie leur apprendray que ie ne porte pas une faux en vain; & qu'apres avoir châtré mon pere, il me seroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra, n'a qu'à faire provision de flûtes & de cymbales, pour devenir Prestre de Cybelle, assuré que le reste ne luy manquera point. Voila ce qu'il me dit, à quoy vous ferez bien de prendre garde; & voicy les Loix toutes divines qu'il m'a dictées.

*D'estre
chapitre.*

LOIX DES SATVRNALES.

ON ne fera aucune affaire ny publique ny particulière, pendant tout mon regne ; & de tous les métiers il n'y aura que celui de Cuisinier & de Pâtissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis, si ce ne sont ceux de recreation ; & l'on n'y pourra rien lire ny reciter, qui ne soit conforme au temps & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pauvres, maîtres, esclaves.

Il n'y aura ny débats, ny querelles, ny reproches ny injures, ny menaces, il ne sera pas seulement permis de se mettre en colere.

On ne tiendra aucun conte du revenu, ny de la dépense ; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles, ny de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma feste.

Les riches feront un estar auparavant de tous ceux qu'ils veulent traiter, ou à qui ils doivent envoyer des presens ; mettront à part pour cela la dixième partie de leur revenu, sans qu'on la puisse diverir à autre chose, sous quelque prétexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habits, & ce qui ne leur sert de rien, ou n'est pas à leur usage, pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille, après avoir purifié leur maison de toute saleté, & en avoir banny l'orgueil, l'ambition, & l'avarice, pour sacrifier à la douceur, à la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la liste

LOIX DES SATURNALES.

163
qu'ils auront faite ; & ayant mis à part pour chacun ce qui lui est propre, ils enverront sur le champ leurs presens par quelques personnes fidèles, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est un coup à boire ; & pour plus grande seurété du présent, on en fera mention dans un billet.

On enverra toujours le double aux personnes d'honneur, cômme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de besoin ; sans qu'ils soient obligez pour cela de renvoyer des louanges & d'acateries ; mais tant celui qui donne, que celui qui reçoit, ne parlera que fort modestement du présent, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de presens aux riches, ny les traiter pendant toute la feste.

On payera les dettes des pauvres, jusqu'à la moitié de leur maison, s'ils ne sont pas capables de les payer ; & auront grand soin de leur en faire, pour qu'ils ne leur manque, pour les en assister au besoin ; & que s'ils ne sont pas à la ville durant ce temps, qu'ils leur enverront au retour, ou l'année suivante, ce qu'ils leur auront destiné.

Quiconque ne se repentira de son present, après la feste, & encore moins avant que le faire, sera tenu de donner sans reserve ny leziene, ce qu'il aura de trop.

On ne pourra envoyer aucune chose qui soit à boire ou à manger ; mais on sera obligé de garder chez soy, pour en traiter ses amis.

On pourra aussi donner en present des bagatelles, mais à la condition de ne point faire fraude à la Loy, mais quelque chose de solide & de considerable. Toutefois, quoy que les pauvres seront obligez de recevoir, & de le recevoir sans murmure, ils ne pourront donner en revanche quelque plat de

qu'ils auront faite ; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy est propre , ils enverront sur le soir leurs presens par quelques personnes fideles, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est un coup à boire ; & pour plus grande seureté du present, on en fera mention dans un billet.

On enverra toujours le double aux personnes de Lettres, cōme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de besoin ; sans qu'ils soient obligez pour cela de renvoyer des loüanges & des flatteries ; mais tant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modestement du present, ou n'en parlera point du tout.

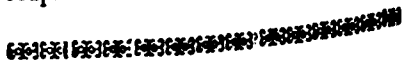
Les riches ne pourront faire de presens aux riches, ny les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des pauvres , iusqu'au loüage de leur maison, s'ils ne sont pas capables eux-mesmes de le payer ; & auront grand soin de voir ce qui leur manque , pour les en assister au besoin ; que s'ils ne sont pas à la ville durant ce temps, ils leur enverront au retour , ou l'année suivante , ce qu'ils leur auront destiné.

Personne ne se repentira de son present , après l'avoir fait , & encore moins avant que le faire , & donnera sans reserve ny leziac , ce qu'il aura envie de donner.

On ne pourra envoyer aucune chose qui soit bonne à boire ou à manger ; mais on sera obligé de la garder chez soy , pour en traiter ses amis. On ne pourra aussi dōner en present des bagatelles, pour faire fraude à la Loy, mais quelque chose de solide & de considerable. Toutefois , quoy que ce puisse estre , les pauvres seront obligez de s'en contenter , & de le recevoir sans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de

leur métier ; & si c'est un homme de Lettres, un ouvrage de sa façon, ou quelque livre ancien qui traire de choses agreables & conformes au temps & au suiet. Et les riches seront obligez de le recevoir de bonne grace, & de témoigner d'en faire estat, à peine d'estre chastiez. Que s'il arrive à un pauvre d'envoyer à un riche de l'argent, ou quel qu'autre chose de prix, j'ordonne qu'il sera confisqué & mis dans mon tresor, & que pour punition, le riche luy donnera une douzaine de coups de fouet.



LOIX DV FESTIN.

Lors que la ligne sera de 6. pieds. **O**N entrera au bain un peu devant le repas ; & auparavant on pourra joier aux dez, comme j'ay dit, par forme de divertissement ; mais quiconque joiera de l'argent, s'ordonne que pour punition, il soit condamné à jeûner le reste du iour.

On se mettra à table comme on se trouuera, sans aucune distinction de merite ny de rang, & l'on servira les conviez egalelement & de même viande, car il n'y aura ny haut ny bas bout.

Tout le monde boira de même vin, sans qu'on en puisse donner de meilleur au maistre ou à quel qu'autre, sous aucun pretexte ; & les valets auront l'oreille attentive pour donner à boire le tost qu'on leur en demandera, & ne desservront trop tost ny trop tard, ny l'un plus tost que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes sortes de verres, grands & petits, où chacun boira

LOIX DU FESTIN.

Quand il luy plaira, & tant & si peu qu'il luy plaira, sans pouvoir estre force sous pretexte de nuire à la sante de quelqu'un, non pas meime du maitre de la maison.

Et on fait entrer un joieur de lyre, ou quelque baladin, pour réjoir la compaignie, on aura soin de prendre toujours les meilleurs, parce que les autres-là ne valent rien, si elles ne sont en perfection.

Lors que le maitre de la maison traitera ses conviez la coëtime, ses amis serviront à table avec luy. Et il sera permis de railler, pourvu que la raillerie soit delicate, & que celui qu'on raille, en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra joier ou danser, & tout ce qu'on voudra, sans que personne le puisse trouver mauvais ; & se retirer aussi, ou de ne s'en aller si l'on veut.

Ces Loix seront gravées sur une Colonne d'airain, qui sera plantée au milieu de la maison de la plus riche, & tandis qu'elle subsistera, il n'en sera permis de la logis, ny peste, ny guerre, ny famine, ny aucun autre fléau du genre humain : Que si on vient à l'offenser, il arrivera tout le contraire.

ra, quand il luy plaira , & tant & si peu qu'il luy plaira , sans pouvoir estre forcé sous pretexte de boire à la santé de quelqu'un, non pas même du maître de la maison.

Si l'on fait entrer un joieur de lyre , ou quelque baladin, pour réjouir la compagnie, on aura soin de prendre toujours les meilleurs, parce que ces choses-là ne valent rien , si elles ne sont en leur perfection.

Lors que le maître de la maison traitera ses gens selon la coutume , ses amis serviront à table avec luy. Et il sera permis de railler, pourvu que la raillerie soit délicate , & que celui qu'on raille , en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra jouter ou danser , & faire tout ce qu'on voudra , sans que personne le puisse trouver mauvais ; & se retirer aussi, ou demeurer si l'on veut.

Ces Loix seront gravées sur une Colonne d'airain , qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche, & tandis qu'elle subsistera, il n'entrera dans le logis, ny peste, ny guerre, ny famine, ny aucun autre fléau du genre humain : Que si l'on vient à l'oster, il arrivera tout le contraire.

ÉPISTRES SATVRNALES.

Sur le même sujet.

CRONOLON A SATURNI.

IL y a déjà écrit le danger que ie courrois, d'être privé des réjouissances de la Feste, & la honte que c'estoit de voir les uns mourir de faim, tandis que les autres se crévent; mais n'ayant point reçu de réponse, j'ay crû qu'il estoit de mon devoir de faire une recharge. Car il est de ton honneur d'offrir cette inégalité, & de remettre les choses en commun, pour le moins en ce temps-là, à cause que tout est si perverti maintenant, que c'est comme on dit, l'alliance de la fourmy & du chameau; ou si tu veux, c'est échauffer un éscarpin d'un pied, & un cothurne de l'autre. Car on voit les uns haut-inontez, & qui joliroient aussi autres rampent contre terre, qui joliroient aussi bien leur personnage, s'ils avoient d'aussi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement, & que la terre fournissoit de tout en abondance, sans estre cultivée; les fleuves découloient de lait & de miel, & quelques uns mêmes donnoient du vin. En un mot, c'estoit le siecle d'or; au lieu que ce-luy-cy n'est pas seulement de fer. Car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leurs corps, avec beaucoup de travail & de peine; tandis que quelques uns se gorgent de biens sans rien faire, & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut

EPISTRES SATURNALES. 367
 réformer cela, & ordonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richesses, sur peine de remettre tout en commun, & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils ne donnassent quelques habits, dont leurs garments sont pleines, que de les laisser manger les vers dans leurs coffres? & qu'ils admistrent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu-
 qu'il y a toujours à manger dix fois plus qu'ils n'ont, que de se saouler tout seuls, & manger les bons morceaux, sans en faire part aux autres? N'est-ce pas une honte de les voir s'entre-tuer trois heures à table, quand ils sont saouls, & que leurs valers sont derrière eux qui meurent de faim, & qui n'ont quelquefois ny bû ny charge de tout le jour? Il y a un autre défaut très-considérable; C'est que quand ils traitent d'un dîner, ce qu'ils font rarement, vous n'avez que d'abord commencé à manger, qu'ils vous font partir; & s'il y a quelque bon morceau, Mon-
 sieur qui est au haut bout, le mange tout seul, & ne vous envoie que la carcasse. Ajoutez à cela, qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir, parce que les valers ne font pas sem-
 blant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent pas du même vin qu'à leurs maistres. Si tu réformes ces choses, tu feras qu'on célébrera va-
 lement les Saturnales. Sinon, ie prie Dieu que tu ailles sans dessus-dessous, afin que les riches ne puissent jouir de leurs richesses; que les riches ne puissent brûler leurs viandes, & gaster leurs tables, & que les chiens & les chats les deniaient. Que les chevreuils & les sangliers se sauvent de la rôtisserie de leur broche; Que le gibier s'envole au plumet; Que les fourmis emportent leur or;

donc reformer cela , & ordonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richesses, sur peine de remettre tout en commun , & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnaissent quelques habits, dont leurs garderobes sont pleines , que de les laisser manger par les vers dans leurs coffres ? & qu'ils admisissent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu qu'il y a toujours à manger dix fois plus qu'ils ne faut , que de se saouler tout seuls , & manger les bons morceaux , sans en faire part aux autres ? N'est-ce pas une honte de les voir s'entretenir trois heures à table , quand ils sont saouls, tandis que leurs valets sont derriere eux qui meurent de faim , & qui n'ont quelquefois ny bû ny mangé de tout le iour ? Il y a un autre defaut mes-considerable ; C'est que quand ils traittent quelqu'un , ce qu'ils font rarement, vous n'avez pas plutôt commençé à manger, qu'ils vous font desservir ; & s'il y a quelque bon morceau, Monsieur qui est au haut bout , le mange tout seul, & ne vous envoie que la carcasse. Ajoutez à cela, qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir , parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent jamais du même vin qu'à leurs maistres. Si tu reformes ces choses, tu feras qu'on célébrera véritablement les Saturnales. Sinon, ie prie Dieu que tout aille sans dessus-dessous , afin que les riches ne puissent jouir de leurs richesses ; Que leurs cuisiniers brûlent leurs viandes, & gastent leurs sausses , & que les chiens & les chats les deniaissent; Que les chevreuils & les sangliers se sauvent tout rostis de leur broche; Que le gibier s'envole tout plumé; Que les fourmis emportent leur or;

Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la
tigne leurs habits; Que leurs petits Ganymedes,
qui sont si beaux & si polis, deviennent en un
instant vilains, pelez, & barbus. Voilà les impre-
cations que ie fais contr'eux, & plusieurs autres,
s'ils ne veulent changer de vie.

~~~~~

## REPONSE DE SATVRNE

**A** Quoy révois-tu, mon amy, de m'aller écri-  
re ces extravagances? Ne sçais-tu pas que  
quand il seroit juste de remettre tout en com-  
mun, ce seroit à Jupiter à le faire, & non pas à  
moy? Es-tu le seul qui ignores que mon regne  
est passé, & que ie ne me suis réservé que les  
jeux, les ris, & la bonne chere? encore n'est-ce  
que l'espace d'une semaine. Mais si pendant ce  
temps-là, il se passe quelque chose qui deshon-  
nore ma Feste, & qui soit contraire à mes Ordon-  
nances, ie sçauray bien y remédier. J'écriray  
donc aux riches, comme ie veux qu'ils se gou-  
vernent pour ce regard; car tes remontrances me  
semblent justes, s'ils n'ont quelque chose à dire  
au contraire, qui ne me soit pas connu. D'or-  
dinaire, ils ne sont pas si heureux que vous le fai-  
tes, vous autres pauvres; & vous vous trompez  
de croire que la felicité consiste dans les richesses.  
Car la peine qu'elles coûtent, vaut bien le  
contentement qu'elles donnent; & la peur de  
les perdre, égale presque le plaisir de les pos-  
seder. Si vous sçaviez les craintes & les soins  
qu'ont les riches, vous trouveriez leur condition  
misérable. Il faut tout, pour qu'ils soient sur leurs

## REPONSE DE SATURNE. 369

gdes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou  
qu'on ne les dérober; Qu'ils fassent les pauvres,  
ne s'exempter de l'envie, de peur qu'on leur  
pote quelque crime pour avoir leur bien. Si  
egoire & la grandeur estoient si considerables  
ex vous peniez, ie ne m'en serois pas défait;  
mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une  
vaine trompeuse, j'ay esté bien aise de m'en  
dégager sur un autre. Ce que tu dis est quel-  
que chose; que les riches mangent tout seuls  
à nous morceaux; mais tu ne dis pas qu'ils  
sont toujours malades ou languissans, & que le  
désir des plaisirs dure plus que le plaisir  
même. Je ne parle point des maux qui suivent  
l'insomnie, l'insomnie, sur tout, s'ils ont jointe les  
troubles du liét, à ceux de la table, com-  
me arrive ordinairement. Lors qu'ils sont de-  
venus vieux, ils ne se peuvent plus tenir sur  
leurs jambes, & il les faut porter à quatre dans  
une chaise comme s'ils estoient morts. Ils sont  
couverts d'or par le dehors, & tout pourris  
à l'intérieur. Mais pour vous autres, vous possé-  
dez une santé, qui est un bien incalculable. D'ail-  
leurs, on le laisse des plaisirs, & l'abondance en-  
core le degout; Au lieu que dans vos petits  
maux, vous ne manquez jamais d'appetit, qui  
vous rend plus vos sçavoirs du monde, & vous  
fait le plaisir à part les calamitez, auxquelles ils  
sont plus sujets que vous. Car plus un homme  
est malade, plus il est capable de recevoir  
du plaisir. Alors qu'il luy est arrivé quelque mal-  
heur, il ne se repaît pas tant de ce qui luy reste,  
qu'il se gde de ce qu'il a perdu. Ajoutez à cela les  
maux de leur bas qui les tourmentent, avec

gardes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe; Qu'ils fassent les pauvres, pour s'exempter de l'envie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour avoir leur bien. Si la gloire & la grandeur estoient si considerables que vous penlez, ie ne m'en ferois pas défait; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une apparence trompeuse, j'ay esté bien aise de m'en décharger sur un autre. Ce que tu dis est quelque chose; que les riches mangent tout seuls les bons morceaux; mais tu ne dis pas qu'ils sont toujours malades ou languissans, & que le repentir des plaisirs dure plus que le plaisir mesme. Je ne parle point des maux qui suivent leur intemperance, sur tout, s'ils ont ajoûté les passe-temps du liét, à ceux de la table, comme il arrive ordinairement. Lors qu'ils sont devenus vieux, ils ne se peuvent plus tenir sur leurs jambes, & il les faut porter à quatre dans une chaise comme s'ils estoient morts. Ils sont tout couverts d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous autres, vous possédez la santé, qui est un bien inestimable. D'ailleurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance engendre le degoust; Au lieu que dans vos petits repas, vous ne manquez jamais d'appetit, qui vaut mieux que tous les ragousts du monde, & ils envient plus vos festins que vous ne faites les leurs. Je laisse à part les calamitez, auxquelles ils sont plus sujets que vous. Car plus un homme tient à la fortune, plus il est capable de recevoir de déplaisir, & lors qu'il luy est arrivé quelque malheur, il ne se rejouit pas tant de ce qui luy reste, qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoûtez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent, avec



l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'est-ce pas un mal-heur, qu'ils ne sçauoient sçavoir s'ils sont aimez? & si on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a une infinité de choses semblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs delices, sans aller plus loin. *Qu'y si vous les méprifiez & les laissez jostir tout seuls de leurs richesses, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux memes; car ils ne sçauoient que faire de leurs biens, sans vous, & c'est peu de chose que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute sa felicitie consiste en l'opinion d'autrui. Voilà ce que j'avois à vous dire, apres avoir éprouvé l'une & l'autre condition. C'est pourquoy ie vous conseille de laisser ces soins, & de ne songer qu'à vous réjoûir. Consideriez qu'après tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quitter cinq sols, que dix mille écus de rente. Je ne laisseray pas de leur toucher quelque chose de vos plaintes; & ie croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.*

SATURNE AUX RICHES.

**L**es pauvres m'ont écrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remettre tout en commun, & de faire de nouveaux partages. Et veritablement, il n'y a rien de plus injuste que de voir les uns se saouler, tandis que les autres meurent de faim. Mais ie les ay renvoyez pour ce sujet à Jupiter. Toutefois, pour ce qui concerne ma Feste, j'ay promis de

en écrire, parce que cela est de ma jurisdiction, & qu'il semble qu'ils n'ont pas tort. Car il n'est de se réjoûir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid? Ils me donc prié de vous dire, que vous leur accordez une partie de ce que vous avez de trop, & que vous sera pas difficile; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets délicieux. Ils ajoutent, que si vous les priez quelcours à dîner, c'est si rarement, & avec tant de peine, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de meime vin, & qu'ils ne mangent pas de meime viande? Veritablement, ie ne sçay pas qu'ils soient de grands coquins de se souffrir qu'ils vous devoient laisser manger vône & tout seuls. Quelques-uns disent meime qu'ils ne boivent pas tout leur saoul, & que vous leur font la sourde oreille, lors qu'il leur demandent à boire, & demeurent plantez derriere vous comme des statues, sans vouloir se remuer qu'à votre commandement. Ils se plaignent encore de ces desordres contraires à la liberté des festins, qui a esté si chere à nos Ancêtres, qu'ils ne craignent quelqu'un pour y presider, afin qu'il ne soit point d'injustice. Donnez donc ordre que ie ne sois plus à l'avenir ces murmures, de peur que ie n'y apporte quelque severe reglement, qui ne vous plairoit pas trop. Ne seriez-vous pas curieux de vous voir cheries & adorez de tout le monde, que d'oûir crier perpetuellement contre vous & vous maudire mille fois le jour? S'il en étoit ainsi, ils vous mettroient bien en peine; car vous ne demeureriez pas tout seuls dās les villes,

vous en écrire, parce que cela est de ma juridiction, & qu'il semble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen de se réjouir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid ? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur accordiez une partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous sera pas difficile ; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoutent, que si vous les priez quelquefois à dîner, c'est si rarement, & avec tant de mépris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de même vin, & qu'ils ne mangent pas de même viande ? Veritablement, ie trouve qu'ils sont de grands coquins de le souffrir, & qu'ils vous devroient laisser manger votre diner tout seuls. Quelques-uns disent même qu'ils ne boivent pas tout leur saoul, & que vos gens font la sourde oreille, lors qu'il leur demandent à boire, & demeurent plantez derrière vous comme des statues, sans vouloir se remuer qu'à votre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins, qui a esté si chere à nos Ancêtres, qu'ils ont étably quelqu'un pour y presider, afin qu'il ne se fit point d'injustice. Donnez donc ordre que ie n'entende plus à l'avenir ces murmures, de peur que ie n'y apporte quelque severe reglement, qui ne vous plairait pas trop. Ne seriez-vous pas plus aises de vous voir chers & adorer de tout le monde, que d'oïr crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le jour ? S'il prenoit envie aux pauvres de se retirer, & de vous laisser-là, ils vous mettroient bien en peine ; car vous ne demureriez pas tout seuls dâs les villes,

### 374 SATURNE AUX RICHES.

& vostre felicité seroit bien estropiée, si vous étiez contraintes de vous servir vous-mêmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à votre divertissement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on se puisse loier de votre courtoisie & de vostre liberalité. Pour peu de chose que vous leur donnerez, ils se tiendront obligés toute leur vie; & cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous sçauroient quitter. Car qui voudroit haïr celui qui n'est pas chiche de ses biens, & qui en fait part à tout le monde? On feroit des vœux continuels pour vostre prospérité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne sçay quel plaisir vous prenez à vivre tout seuls comme des lous-garoux, & que vous ne faires plus d'état de ceux qui sont tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela merite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encourez, & le danger même; car il ne fait pas sûr d'être haï de tout le monde. Prenez donc là-dessus une bonne résolution, contrairement à vostre sécurité & à ma Feste.

~~~~~

RÉPONSE DES RICHES.

CE n'est pas à Saturne seul que les pauvres adressent leurs plaintes, Jupiter n'a la ressource d'autre chose, & ils ne font que pester contre luy & le destin, mais il s'en moque; car il sçait qu'ils sont cause eux-mêmes de leurs malheurs. Cela n'empeschera pas que nous ne nous défendions des choses dont ils nous accusent.

RÉPONSE DES RICHES. 375

ce qui concerne les Saturnales. Nous sommes d'accord qu'il n'y a rien de plus honnête, que de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin; mais premierement ils disent qu'il ne faut pas grand chose, & on ne les sçauroit contenter jamais: Car depuis qu'on leur a donné ce qu'ils ne font autre chose que de demander, ils ne cessent de faire des nouvelles requêtes sur requête; si bien qu'il se trouve qu'on ne leur donne rien du tout, ou qu'on leur en donne si peu, qu'ils se réduisent comme eux à la mendicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traités, ils ne peuvent empêcher de caresser la maîtresse ou la servante du logis, & ont aussi-tôt oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à vous en souvenir, vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion, qui après avoir esté admis à la table de Jupiter, fut puni de se voir planter des cornes. Voilà une partie de nos raisons pourquoy nous les avons chassés, & pourquoy nous ne leur faisons plus de bien: Que si vous ne voulez estre à l'avenir plus modestes, nous ne leur continuerons pas nos faveurs comme auparavant, & de leur donner de quoy rassurer leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à eux à se défendre, que de faveurs ils deviendront nous à injures, & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de louanges.

pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tom-
 bons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste,
 que de faire part de ses biens à ceux qui en ont
 besoin ; mais premierement ils disent qu'il ne
 leur faut pas grand'chose , & on ne les scauroit
 contenter jamais: Car depuis qu'on leur a donné
 une fois, ils ne font autre chose que de demander
 & entassent requeste sur requeste ; si bien qu'il se
 faut resoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou
 à estre reduit comme eux à la mendicité. D'ail-
 leurs , lors qu'on les a traittez. , ils ne peuvent
 s'empescher de caresser la maistresse ou la ser-
 vante du logis, & ont aussi-tost oublié les faveurs
 qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à
 le croire, vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion,
 qui apres avoir esté admis à la table de Jupiter,
 luy voulut planter des cornes. . Voila une partie
 des raisons pourquoy nous les avons chasséz , &
 pourquoy nous ne leur faisons plus de bien; Que
 s'ils veulent estre à l'avenir plus modestes , nous
 promettons de leur continuer nos faveurs com-
 me auparavant , & de leur donner dequoy rassas-
 ser leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à
 la charge , que de flatteurs ils deviendront nos a-
 mis ; & qu'au lieu d'injures & de reproches , ils
 nous combleront de benedictions & de loüan-
 ges.

& vostre felicité seroit bien estropiée, si vous étiez contraints de vous servir vous-mêmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à votre divertissement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on se puisse loier de votre courtoisie & de votre libéralité. Pour peu de chose que vous leur donnerez, ils se tiendront obligés toute leur vie; & cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous sçauroient quitter. Car qui voudroit haïr celui qui n'est pas chiche de ses biens, & qui en fait part à tout le monde? On seroit des vœux continuels pour vostre prospérité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne sçay quel plaisir vous prenez à vivre tout seuls comme des loups-garoux, & que vous ne faires plus d'état de ceux qui sont tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela merite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encourez, & le danger même; car il ne fait pas leur d'estre hay de tout le monde. Prenez donc là-dessus une bonne resolution, convenable à vostre sèureté & à ma Feste.

RE'PONSE DES RICHES.

C E n'est pas à Saturne seul que les pauvres adressent leurs plaintes, Jupiter n'a la teste rompuë d'autre chose, & ils ne sont que pester contre moy & le destin, mais il s'en moque; car il sçait qu'ils sont cause eux-mêmes de leurs malheurs. Cela n'empeschera pas que nous ne nous défendions des choses dont ils nous accablent,

RE'PONSE DES RICHES. 373
 ce qui concerne les Saturnales. Nous sommes d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste, de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin; mais premierement ils disent qu'il ne faut pas grand'chose, & on ne les sçauroit donner jamais: Car depuis qu'on leur a donné ce qu'ils ne font autre chose que de demander, ils ne cessent de faire des requestes sur requeste; si bien qu'il se trouve à la fin qu'on ne leur donne rien du tout, ou si peu, qu'ils sont réduits comme eux à la mendicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traittez, ils ne peuvent se résister de caresser la maistresse ou la femme du logis, & on a aussi-tost oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à ne point vous souvenir d'Ixion, après avoir esté admis à la table de Jupiter, ne voulez-vous pas planter des cornes. Voilà une partie de nos raisons pourquoy nous les avons chassés, & pourquoy nous ne leur faisons plus de bien; Que si nous voulions pour l'avenir plus modestes, nous ne leur continuons pas nos faveurs comme auparavant, & de leur donner dequoy rassurer leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à eux à se défendre de flateurs ils deviendront nos ennemis, & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.

pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tom-
 bons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste ,
 que de faire part de ses biens à ceux qui en ont
 besoin ; mais premierement ils disent qu'il ne
 leur faut pas grand'chose , & on ne les sçauoit
 contenter iamaïs: Car depuis qu'on leur a donné
 une fois, ils ne font autre chose que de demander
 & entassent requeste sur requeste ; si bien qu'il se
 faut resoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou
 à estre reduit comme eux à la mendicité. D'ail-
 leurs , lors qu'on les a traittez. , ils ne peuvent
 s'empescher de caresser la maistresse ou la ser-
 vante du logis, & ont aussi-tost oublié les faveurs
 qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à
 le croire, vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion,
 qui apres avoir esté admis à la table de Jupiter ,
 luy voulut planter des cornes. Voila une partie
 des raisons pourquoy nous les avons chasséz , &
 pourquoy nous ne leur faisons plus de bien; Que
 s'ils veulent estre à l'avenir plus modestes , nous
 promettons de leur continuer nos faveurs com-
 me auparavant , & de leur donner de quoy rassas-
 sier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à
 la charge , que de flatteurs ils deviendront nos a-
 mis ; & qu'au lieu d'injures & de reproches , ils
 nous combleront de benedictions & de loüan-
 ges.

LES LAPITHES,

OU

LE BANQUET DES PHILOSOPHES:

DIALOGUE.

DE PHILON ET DE LYCINUS.

C'est la description d'une Noce, où des Pedans conviez font. & disent cent extravagances, jusqu'à en venir aux mains, & à s'attribuer l'un l'autre.

PHILON. **O** N dit qu'il y eut hier grande dispute chez Aristene, & qu'on y agita diverses questions de Philosophie, où l'on vint des paroles aux coups; & si l'on veut croire Carinus, il y eut bien du sang répandu.

LYCINUS. D'où l'a-t'il pu sçavoir, qu'il n'y estoit pas?

PHILON. Du Medecin Dionique.

LYCINUS. Il est vray qu'il y eut grand scandale; mais Dionique n'a pas tout vu; car il n'arriva que sur le milieu de la querelle, peu avant qu'on en vint aux mains.

PHILON. Aussi, dit-il, qu'il le falloit apprendre de toy, qui avois assisté à tous, & qui te souviens de tous les discours qu'on avoit tenus. Jere conjure donc de me regaler de ce recit, comme du festin le plus agreable que tu me puisses faire; & d'autant plus que ie seray à l'abry des coups; &

LES LAPITHES. Je n'auray pas la tête embroillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINUS. Je ne sçay s'il ne seroit point plus à propos de couvrir ces choses du voile du silence, que de publier les défauts de ces grands hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il m'estoit mieux, à mon avis, rapporter leurs adoucies encreintes; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on se fourvoie de ce qui s'est passé dans une debauche. Car il n'y en avoit pas un qui eût la cervelle eschauffée des mysteres de Bacchus. Dionique est mieux fait de ne point reveler la honte de la mere, qui est la Philosophie.

PHILON. Ce n'est pas à moy qu'il faut faire un discours, Je connois trop ton humeur, & sçay que tu as plus envie de me le dire, que ie n'en ay envie d'entendre; & que s'il n'y avoit personne pour contredire, tu le conterois plutôt aux forets & aux rochers, comme disent les Poëtes. Il me vient envie de me retirer, afin que tu me rappelles, & que ie te joue à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçavoir.

LYCINUS. Je te le diray donc; mais c'est à la charge que tu ne l'iras dire à personne.

PHILON. Si ie te connois bien; Tu l'iras assez apprendre: toy-mesme. Mais dis-moy premierement, ce n'estoit pas la noce du fil, d'Aristene?

LYCINUS. Non; mais de la fille, qui se marioit avec un Baquier.

PHILON. Je le connois; c'est un garçon bien fait, qui aime la Philosophie; mais il est encore trop jeune pour se marier.

LYCINUS. On n'en a point trouvé de plus propre, tant pour le bien que pour la personne; car c'est son fils unique.

que ie n'auray pas la tête embroüillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINUS. Je ne ſçay ſ'il ne ſeroit point plus à propos de couvrir ces choſes du voile du ſilence, que de publier les défauts de ces grands hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon avis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on ſe ſouvienne de ce qui s'eſt paſſé dans une débauche. Car il n'y en avoit pas un qui n'eût la cervelle échauffée des myſteres de Bacchus. Dionique eût mieux fait de ne point révéler la honte de ſa mere, qui eſt la Philoſophie.

PHILON. Ce n'eſt pas à moy qu'il faut faire ces diſcours; Je connois trop ton humeur, & ſçais que tu as plus envie de me le dire, que ie n'en ay de l'entendre; & que ſ'il n'y avoit perſonne pour l'écouter, tu le conteroies plutôt aux foreſts & aux rochers, comme diſent les Poëtes. Il me prend envie de me retirer, afin que tu me rappelles, & que ie te joue à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien ſçavoir.

LYCINUS. Je te le diray donc; mais c'eſt à la charge que tu ne l'iras dire à perſonne.

PHILON. Si ie te connois bien; Tu l'iras aſſez trompeter toy-meſme. Mais diſ-moy premièrement, ſi ce n'eſtoit pas la noce du fil. d'Ariſtene?

LYCINUS. Non; mais de ſa fille, qui ſe marioit au fil. d'un Banquier.

PHILON. Je le connois; c'eſt un garçon bien fait, qui aime la Philoſophie; mais il eſt encore bien jeune pour ſe marier.

LYCINUS. On n'en a point trouvé de plus propre, tant pour le bien que pour la perſonne; car c'eſt un fil. unique.

PHILON. Tu dis là le point. Il vaut bien autant pour estre fils d'un Banquier, que d'un Philoſophe; mais qui eſtoient les conviez?

LYCINUS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y avoit le vieux Stoicien Zenothemis avec Diphile de la meſme Secte, ſurnommé le Labyrinthe, qui eſt le Precepteur de Zenon, fils d'Aristote; puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'épée & le poignard, à cause de ſon adreſſe à attaquer & à défendre. Ajouta à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de travers, comme ſi ſ'eſt eſté un ſacrilege ou un parricide; Tous amis d'Aristote, auquel on avoit joint le Grammairien Iſtée, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le Platonicien, qui eſtoit le Precepteur du marié. Tu ſçais comme il eſt beau & de bonne mine, & qu'on le nomme la Règle, parce que c'eſt un eſprit fort réglé; auſſi tous luy faiſoient honneur. Comme on fut aſſemblé, & qu'il falut ſe mettre à table, les femmes qui eſtoient en aſſez grand nombre, & l'épouſée au milieu, couverte d'un voile, prirent le coſté de main droite; & ceux que j'ay dit, ſe mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristote; en ſuite Zenothemis & Hermon, après avoir conteſté quelque temps à qui paſſeroit le premier, à cause que celui-cy eſtoit Preſtre de Caſtor & de Pollux, & des milleurs Maisons de la Ville. Mais le Stoïcien dit tout reſolument qu'il ſ'en moit, ſi l'on faiſoit aſſoit un Epicurien devant luy; & comme l'autre luy eut allégué ſa qualité, il dit qu'il ne faiſoit point de cas d'un Preſtre Epicurien; de ſorte qu'Hermon fut contraint de luy céder. Après tous

le Peripateticien Cleodeme, puis le Platonicien & en ſuite le marié; Moy après le Precepteur de Zenon après moy, puis ſon diſciple, le marié & le Grammairien.

PHILON. C'eſtoit-là véritablement le banquet des Mufes; car il n'y avoit que des perſonnes ſçavantes & les Chefs de chaque Secte. Je loue d'en avoir uſé de la ſorte.

LYCINUS. C'eſt qu'il ne reſſemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a paſſé la grande partie de ſa vie. Mais pour continuer, il mangea aſſez paſſiblement d'abord, car il y avoit quantité de viandes, & fort bien apprêtées. Je n'eſtois mon deſſein n'eſt pas de te faire un ſommaire de toutes les ſauces, & de tous les ragoûts qu'on y ſervit. C'eſt aſſez de dire qu'après avoir eſté quelque temps à table, Cleodeme ſe baillant à l'oreille du Platonicien; Voyez-y, dit-il, comme ce bon homme, monſieur Zenothemis, mange avec tant d'avidité, qu'il en laiſſe tomber une partie ſur ſes habits; voyez comme il en donne une autre à ſon valet qui eſt derrière luy, ſans ſ'appercevoir que tout le monde le regarde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il n'ait part du plaifir. Mais il n'en eſtoit point de ſon avis, car il avoit déjà remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidas le Cynique entre, avec ces vers d'Homere qu'on a coutume de dire en ſe rencontrant; *Que Menelaüs venoit ſans offre*. Mais pluſieurs le trouverent mauvais; & l'on murmura tout bas d'autres mots d'Homere; *Tu es Menelaüs*. Et Ces choſes ne plaiſoient pas à Hermon, & autres ſemblables reparties; car il n'eſtoit point d'homme qui n'eût luy contredire ouvertement, à cause de ſon inſolence; & que c'eſt le plus in-

s'assit le Peripateticien Cleodème , puis le Platonicien, & en suite le marié; Moy après; le Precepteur de Zenon après moy , puis son disciple , le Rheteur & le Grammairien.

PHILON. C'estoit-là veritablement le banquet des Muses ; car il n'y avoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je louë Aristenet , d'en avoir usé de la sorte.

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a passé une grande partie de sa vie. Mais pour continuer, on mangea assez paisiblement d'abord , car il y avoit quantité de viandes, & fort bien apprestées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire un inventaire de toutes les sauces, & de tous les ragoûts qu'on y servit. C'est assez de dire qu'après avoir esté quelque temps à table , Cleodème se baissant à l'oreille du Platonicien ; Uoy un peu , dit-il , comme ce bon homme , montrant Zenorhemis , mange avec tant d'avidité, qu'il en laisse tomber une partie sur ses habits; Et voy comme il en donne une autre à son valet qui est derriere luy, sans s'appercevoir que tout le monde le regarde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin ; car ie l'avois déjà remarqué. Sur ces entrefaites , Alcidas le Cynique entre , avec ces paroles d'Homere qu'on a coustume de dire en ces rencontres ; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouverent mauvais; & l'on murmura tout bas d'autres mots d'Homere; *Tu es son Menelaüs , Et Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon,* & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire ouvertement, à cause de son insolence ; & que c'est le plus in-

jurieux de tous les Cyniques. Mais le maître de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prit un siege près de Dionysodore & d'Istie. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à sable, ou de me coucher comme je vous vois, à demy renversez sur ce lietz, avec des carreaux de pourpre, comme s'il étoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veux tenir debout, & paistre deçà & delà, à la façon des Sythes, aussi le fit-il, sans se faire beaucoup prier, s'arrêtant comme eux, aux endroits où il y avoit plus grasse pasture. Car Aristenete luy laissa faire tout ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à tors & à travers de la Vertu, & crioit contre la vauille d'or & d'argent, comme contre un crime; disant, que celle de terre suffisoit. Mais Aristenete pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnast à boire un grand trait de vin assez pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'apercevoit pas de combien de mal ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boîte de Pandore. Car l'ayant pris, il se tint quelque temps; puis jetta son manreau par terre, se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre costé, les santes courtoient à la ronde; & l'on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de laquelle j'aperçus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodème, & se fustroioit. Car je croy estre obligé de te rendre un conte fidelle de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodème luy versa le

*Philo,
fils d'I-
mion &
de la mè-
re.*

vin, & luy mit dans la main deux piéces d'argent, mais loit qu'il ne les aperçut pas, ou au moins, elles tombèrent à terre avec quelque bruit, & qui les fit rougir tous deux. Chacun prit la reste de ce costé là; mais on ne s'aperçut qu'estoit l'argent. Car le jeune garçon, qui luy, & Cleodème ne faisoit semblant de rien; de sorte que la chose se fit doucement, par l'adresse d'Aristenete, qui s'apercevant, convia chacun à boire; & pendant fit signe au garçon de se retirer, & en envoya un autre à la place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déjà bu, demanda le nom de la mariée, & s'estant mis en silence, tourna la veüe du costé des femmes, & dit; Je boy à toy, Cleanthis, au bon, si re-
Hercule nostre Patron; & comme tout le parti la-
ma se fut pris à rire; Quelle impertinence, s'en-
dit d'Hercule: Si elle ne me fait raison, & s'end l'ar-
de se moquer de ce que j'ay bu à elle, au-
tant robuste & vigoureux comme moy, sans corps que d'esprit; & en disant cela, il se dé-
vêta jusqu'à la ceinture; ce qui fit rire encore davantage. Il se leva donc tout en courroux, avec regard menaçant; & eust peut-estre frappé un de son baston, si l'on n'eust apporté tout d'un coup une grande tourte, sur laquelle il alla de-
poser la colere, se promenant à grands pas, tout en s'entretenant. La compagnie estoit desja gaye, & l'on faisoit fort grand bruit; car le Rhéteur se mettoit à debiter des tripes de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui étoient derrière; & le Grammairien entrelaisoit parmy cela des Vers d'Homere, d'Anacreon & de Pindare; ce

*On ga-
stom.*

doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent; mais soit qu'il ne les aperçeust pas, ou autrement, elles tomberent à terre avec quelque bruit; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé là; mais on ne sçavoit à qui estoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fust à luy, & Cleodème ne faisoit pas semblant de rien; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristenèt, qui l'apercevant, convia chacun à boire; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit un autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déjà bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veuë du costé des femmes, & dit; Je boy à toy, Cleanthis, au nom d'Hercule nostre Patron; & comme tout le monde se fut pris à rire; Quelle impertinence, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bû à elle, au nom d'Hercule? Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit; & en disant cela, il se découvrit jusqu'à la ceinture; ce qui fit rire encore davantage. Il se leua donc tout en courroux, avec un regard menaçant; & eust peut-estre frappé quelqu'un de son baston, si l'on n'eust apporté tout à propos une grande tourte, sur laquelle il alla décharger sa colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit desia gaye, & l'on faisoit fort grand bruit; car le Rhéteur s'amusoit à debiter des tripes de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui étoient derrière: & le Grammairien entrelasloit parmy cela des Vers d'Hésiode, d'Anacréon & de Pindare; ce

*On, ie te
porte la
santé,*

*On gar
sien.*

LE BANQUET, OU

de tous les Cyniques. Mais le maître de maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il avoit un siege près de Dionysodore & d'Istie. Vous estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir ailleurs, ou de me coucher comme le vous vois, ny renverser sur ce list, avec des carreaux pourpre, comme s'il étoit question de dormir, ou pas de manger. Je me veux tenir debout, dit-il, deçà & delà, à la façon des Sythes, sans se faire beaucoup prier, s'arrangeant comme eux, aux endroits où il y avoit plus de pasture. Car Aristenet luy laissa faire tout ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à son travers de la Vertu, & crioit contre la vanité d'or & d'argent, comme contre un crime; & disoit que celle de terre suffisoit. Mais Aristenet ne le fit taire, fit signe à l'un de ses gens qui venoit à boire un grand trait de vin, & luy commanda de faire un beau coup; mais il ne recevoit pas de combien de maux ce grand vin feroit cause, & que c'estoit comme la boisson d'un homme. Car l'ayant pris, il se rûr qu'il se fût effus, s'appuyant à demy sur son verre de la main gauche, & de la droite sur son nez.

DES LAPITHES.

que le vaincu recevroit le combat. L'autre accepta la condition. Le Medecin prenant la suite, courut plus du mieux qu'il pût; puis la voyant se souler de la main, & se faire sauter, tandis qu'il joïoit, la jeta par terre, & appella les voisins à son aide. Les voisins accoururent, & enfonçant la porte, les deux aux prises; le Medecin ayant porté quelques coups, dont il portoit les uns au visage. Cette aventure ne fit pas sa compagnie, que le combat du Cynique & du Medecin se mit à table près de la porte. Le Medecin se mit à table, & peut dire qu'il vint à la bonne heure, & aux qui arriverent en suite. Car sur l'heure entra un valet d'Etemocle le Scolastique, qui son Maître luy avoit donné pour tout haut un billet qu'il tenoit en sa main, & qu'il avoit obtenu la permission d'Aristenet d'approcher de la lumière, & commença à lire.

C'estoit sans doute quelque Parole de la mariée, ou quelque Epithalame, ou quelque autre.

Ma. Nous le croyons ainsi d'abord, car il n'estoit bien éloigné, car le billet portoit, ETEMOCLA A ARISTENET. Mais il témoigne assez combien j'ay l'esprit de la débauche; car importuné sous les yeux de plus grands Seigneurs que roy, de maux, je ne leur ay jamais voulu accorder place, à cause du dérèglement des festins; & j'ay raison de me plaindre de ce que j'ai fait, & d'amitié avecque moy de ne pas m'en souvenir, & de me prier à

jurieux de tous les Cyniques. Mais le maître de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prit un siege près de Dionysodore & d'Isie. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme ie vous vois, à demy renversez sur ce liect, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veux tenir debout, & paistre deçà & delà, à la façon des Sythes; aussi le fit-il, sans se faire beaucoup prier, s'arrêtant comme eux, aux endroits où il y avoit plus grasse pasture. Car Aristenet luy laissa faire tout ce qu'il voulut. Cependant, il discourroit à tors & à travers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre un crime; disant, que celle de terre suffisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnast à boire un grand trait de vin assés pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'apercevoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que s'estoit comme la boîte de Pandore. Car l'ayant pris, il se tût quelque temps; puis jetta son manteau par terre, se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre costé, les santez courroient à la ronde; & l'on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de laquelle j'aperçeus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodème, & se fustroioit. Car je croy estre obligé de te rendre un conte fidelle de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodème luy serra le

bras, & lay mit dans la main deux pieux d'argent, mais toir qu'il ne les aperceuss pas, ou au moins, elles tomberent à terre avec quelque bruit, & que les fit rougir tous deux. Chacun donna la teste de ce costé là; mais on ne sçavoit à quel estoit l'argent. Car le jeune garçon dit qu'il fust à luy, & Cleodème ne faisoit semblant de rien, de sorte que la chose alla doucement, par l'adresse d'Aristenet, & s'apercevant, convia chacun à boire; & pendant fit signe au garçon de se retirer, & en donna un autre à la place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déjà bu, & qui avoit demandé le nom de la mariée, & s'estant mis en silence, tourna la veüe du costé des femmes, & dit; Je boy à toy, Cleanthis, au nom d'Hercule nostre Patron; & comme tout le monde se fut pris à rire; Quelle impertinence, s'écria-t-il, de se moquer de ce que j'ay bu à elle, au nom d'Hercule? Si elle ne me fait raison, & ne prend la terre de ma main, elle ne sera pas si robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit; & en disant cela, il se détacha jusqu'à la ceinture; ce qui fit rire encore davantage. Il se leua donc tout en courroux, avec un regard menaçant; & eust peut-estre frappé quelqu'un de son baston, si l'on n'eust apporté tout d'un coup une grande tourte, sur laquelle il alla déposer la colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit desja gaye, & on faisoit fort grand bruit; car le Rheteur commençoit à debiter des tripes de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui estoient derrière; & le Grammairien entrelaisoit parmy cela en Vers d'Heliodore, d'Anacreton & de Pindare; ce

On, ie re-
porte la
faute

Philo-
sophe &
sion cy
de la nuit.

On se
faut

doigt , & luy mit dans la main deux pieces d'argent ; mais soit qu'il ne les aperçeust pas, ou autrement, elles tomberent à terre avec quelque bruit ; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé là ; mais on ne sçavoit à qui estoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fust à luy , & Cleodème ne faisoit pas semblant de rien ; de sorte que la chose passa doucement , par l'adresse d'Aristener, qui l'apercevant , convia chacun à boire ; & cependant fit signe au garçon de se retirer , & en mit un autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déjà bû, ayant demandé le nom de la mariée , & s'estant fait faire silence , tourna la veuë du costé des femmes , & dit ; Je boy à toy , Cleanthis , au nom d'Hercule nostre Patron ; & comme tout le monde se fut pris à rire ; Quelle impertinence, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bû à elle , au nom d'Hercule ? Si elle ne me fait raison , & ne prend le verre de ma main , elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit ; & en disant cela, il se découvrit jusqu'à la ceinture ; ce qui fit rire encore davantage. Il se leua donc tout en courroux, avec un regard menaçant ; & eust peut-estre frappé quelqu'un de son baston, si l'on n'eust apporté tout à propos une grande tourte, sur laquelle il alla décharger sa colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit delia gaye, & l'on faisoit fort grand bruit ; car le Rhéteur s'amusoit à debiter des tripiés de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui étoient derrière : & le Grammairien entrelasloit parmy cela des Vers d'Hésiode, d'Anacréon & de Pindare ; ce

*On, ie te
porte la
santé,*

*On ga-
stien*

qui faisoit un concert étrange d'yrognerie & de doctrine. Mais il sembloit prophétiser l'avenir, lors qu'il disoit; *Ils s'entrechoquent de corps & de boucliers. Et tout retentit de plaintes & de cris.* Cependant Zenothemis s'amusoit à lire un manuscrit tout griffonné, que luy avoit donné son valet. Comme on tarδοit à apporter un nouveau service, Aristhène qui ne vouloit pas qu'il se passast un moment sans quelque divertissement, fit entrer un bouffon, pour réjoindre la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec sa teste rase & son corps tout disloqué, & à chanter des Vers en Egyptien; presquoy il se mit à railler chacun, dont on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcidas, l'appellant son petit chien, le Cynique menaça de le battre, si pour le satisfaire il ne luroit cōter luy; & jettant son manteau, le délia au combat de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau spectacle, de voir un Philistin & un Bâteleur aux prises, avec divers succès. Les uns en avoient honte, les autres en rioient; tant qu'à la fin le Cynique fut bien froissé, ce qui fit rire encore plus. Là dessus arriva le Medecin Dionique, s'excusant de n'estre pas venu plus tost, sur une aventure assez étrange qui luy estoit arrivée; Car estant allé voir un Musicien de sa connoissance, qu'il traittoit de la frenche, ne sçachant pas que son accès l'eust encore pris, il ne fut plus tost entré, que l'autre ferma la porte, & tirant son épée, menaça de le tuer, s'il ne jetoit d'une sûre, qu'il luy donna; ce que n'ayant pu faire, il luy bailla un grand coup de foire. En cette extremité le Medecin s'avisa d'un autre gēme, qui fut de le délier à qui en joueroit

aux, à la charge que le vaincu recevroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition; & le Medecin prenant la sûre, commença à en jouer du mieux qu'il pût; puis la luy jetant, il prit le fouët de sa main, & se faisoit de son épée, tandis qu'il jouïssoit, la jecta par derrière, & appella les voisins à son aide. Ils accoururent aussitôt, & enfonçant la porte, les portèrent tous deux aux prises; le Medecin ayant reçu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette aventure ne fit pas rompre la compagnie, que le combat du Cynique. Apres cela, le Medecin se mit à table près d'elle, & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure pour les maux qui arriverent en suite. Car sur ces entrefaites entra un valet d'Etemocle le Sciois, qui dit que son Maître luy avoit donné charge de lire tout haut un billet qu'il renvoyoit en. Apres en avoir obtenu la permission d'Aristhène, il s'approcha de la lumière, & commença à lire.

PAITHON. C'estoit sans doute quelque Paraphrase de la mariée, ou quelque Epithalame, selon la coutume.

LE CYNIS. Nous le croyons ainsi d'abord, mais cela en estoit bien éloigné, car le billet portoit ces mots, ETEMOCLE A ARISTENET. Mais ce passage témoigne assez combien s'ay l'esprit chargé de la rébauche; car importuné sous les yeux par de plus grands Seigneurs que toy, de m'écouter eux, je ne leur ay jamais voulu accorder ma grace, à cause du dérèglement des festins; mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant mes efforts d'amitié avecque moy depuis tant d'années, on a oublié de me prier à la nocce de sa fille;

mieux, à la charge que le vaincu recevroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition ; & le Medecin prenant la flûte, commença à en joûter du mieux qu'il pût ; puis la luy rendant , il prit le fouët de sa main , & se saisissant de son épée , tandis qu'il joûtoit, la jetta par la fenestre, & appella les voisins à son aide. Ils accoururent aussi tost , & enfonçant la porte , les trouverent tous deux aux prises ; le Medecin ayant déjà reçu quelques coups , dont il portoit les marques sur le visage. Cette aventure ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Apres cela , le Medecin se mit à table près d'Illie, & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriverent en suite. Car sur ces entrefaites entra un valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que son Maistre luy avoit donné charge de lire tout haut un billet qu'il tenoit en main: Apres en avoir obtenu la permission d'Aristenet, il s'approcha de la lumiere , & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Paronyme de la mariée , ou quelque Epithalame, selon la coutume.

LYCINUS. Nous le croyons ainsi d'abord, mais cela en estoit bien éloigné, car le billet portoit ces mots, ETE'MOCLE A ARISTE'NET. *Ma vie passée témoigne assez combien j'ay l'esprit éloigné de la débauche ; car importuné tous les jours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger avec eux, je ne leur ay jamais voulu accorder cette grace , à cause du déreglement des festins ; mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié avecque moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la noce de ta fille ;*

un quoy tu as d'autant plus de tort, que ie suis ton voisin. Je n'en suis donc pas fâché pour moy, mais pour toy, comme une marque d'ingratitude. Car du reste, ie ne mets pas ma félicité, à faire bruyt chere, & si ie l'aimeois, ie rois assez de present à ceux qui savent mieux leur devoir que toy. Aujourd'huy mesme j'ay pu manger chez Pammenès, l'un de mes disciples, en un festin d'importance. Mais ie n'y ay pas voulu aller, croyant que ie serois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'est que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas, en quoy tu montres que tu n'as pas la cervelle trop bien faite. Je voy bien que tu l'as fait à la sollicitation de Zenothemis & de Diphile, à qui ie voudrais fermer la bouche d'un seul argument; car ils ne savent pas seulement les elements de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus épineuses. Mais j'ay à la bonne heure de leur conversation; car pour moy qui ne trouve rien de grand que la vertu, le mépris ny la honte ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexorable, ie t'ay abordé deux fois aujourd'huy, l'une chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voilà ce que j'avois à te représenter sur ce sujet. Que s'il te semble que ie me mette en colere pour peu de chose, songe à celle qu'eut Diane, pour n'avoir pas esté conviée à un Sacrifice avec les autres Dieux; & comme elle s'en venge cruellement. Cependant, tu as négligé un Personnage comme moy, pour prier un Diphile; qui aime peut-estre trop son sili, pour être son Precepteur; & son valet s'en pourroit bien dire des nouvelles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'alegresse des festins, en

meue Diphile le merisast bien, pour m'avoir prouvé deux de mes disciples, dont ie veux bien me taire, pour le respect de la Philosophie. Du reste, j'ay descendu à mon valet de rien prendre, mais ie luy voudrais donner quelque chose, pour meurer que ce n'est pas cela qui me fait parler. Mais qu'on lisoit ces choses, ie suois de dépit & de honte, & eusse voulu estre bien loin de tout le monde rioit à chaque parole; sur ceux qui connoissoient le personnage, & l'on craignoit de ce qu'il leur avoit pu imposer si long-temps par la hauteur de ces sourcils, & la longueur de la barbe. D'ailleurs, Aristotene ne s'est pas fait par mépris; mais parce qu'il ne croioit pas qu'il dût venir, à cause de la gravité. Mais le valet eut achevé, chacun jecta les yeux sur Diphile & sur son disciple, qui estoient vains, qu'ils sembloient par là confirmer ce que l'autre en avoit dit. Cela surprit aussi Aristotene, mais pour le dissimuler, il tourna la chose en raillerie, & invita tout le monde à boire, remuant le valet, avec ordre de dire à son Maître qu'il songeroit. Quelque temps après, Zenon se leva du festin, Diphile luy ayant fait signe qu'il se retirast, & que son pere le souhairoit. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occasion de donner à dos aux Stoïques; Commençant à dire, Cleante, & Chryste font de extravagances; Zenon, on dira que toute la sagelle ne consiste qu'en paroles; & que nous n'avons que le masque de la vertu. Que si un grave Personnage, de se mettre en colere, pour n'avoir pas esté prié d'un festin, & de se comparer à Diane! & que cet exemple est de même grace en cette raconture, & conforme à

cote que Diphile le méritoit bien , pour m'avoir
débouché deux de mes disciples, dont ie veux bien
me taire , pour le respect de la Philosophie. Du
reste , j'ay défendu à mon valet de rien prendre,
quand on luy vendroit donner quelque chose, pour
montrer que ce n'est pas cela qui me fait parler.
Tandis qu'on lisoit ces choses , ie suois de dé-
pit & de honte , & eusse voulu estre bien loin.
Car tout le monde rioit à chaque parole ; sur
tout ceux qui connoissoient le personnage, & l'on
s'estonnoit de ce qu'il leur avoit pû imposer si
long-temps par la hauteur de ces sourcils , & la
profondeur de sa barbe. D'ailleurs , Aristenet ne
l'avoit pas fait par mépris ; mais parce qu'il ne
croyoit pas qu'il dût venir , à cause de sa gravité.
Comme le valet eut achevé , chacun jetta les
yeux sur Diphile & sur son disciple, qui estoient
si confus , qu'ils sembloient par là confirmer ce
que l'autre en avoit dit. Cela surprit aussi Ariste-
net ; mais pour le dissimuler , il tourna la chose
en raillerie, & invita tout le monde à boire, ren-
voyant le valet , avec ordre de dire à son Maître
qu'il y songeroit. Quelque temps après , Zenon
se déroba du festin , Diphile luy ayant fait signe
qu'il se retirast , & que son pere le souhaitoit
ainsi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une
occasion de donner à dos aux Stoïques ; Com-
ment, dit-il , Cleanthe , Zenon , & Chrysipe font
ces extravagances ? Certes, on dira que toute
vostre sagesse ne consiste qu'en paroles , & que
vous n'avez que le masque de la vertu. Que
voilà un grave Personnage , de se mettre en co-
lere , pour n'avoir pas esté prié d'un festin , & de
se comparer à Diane ! & que cet exemple est de
bonne grace en cette rencontre , & conforme à

*Il fait
allusion
au Sang-
lier Ca-
lytenien,
qui estoit
l'effet de
la colère
de Diane.*

la réjouissance du jour ! Par les Dieux ! dit Hermon qui estoit assis au dessus de luy, & sçavoit qu'on devoit servir un Sanglier, il en faut en voyer un morceau à Etemocle, de peur qu'il ne seche sur le pié, comme Meleagre ; quoy que cela luy deust estre indifférent, selon la doctrine de Chrysipe. Quoy maraut ? dit alors Zenothemis en se leuant ; Vous parlez de Chrysipe & de Cleanthe, & jugez par un imposteur de la vertu de ces grands Hommes ? Et qui estes-vous, Hermon & Cleodème, dont l'un a coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux, de qui il est sacrificateur ; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Softrate ; & ayant esté pris sur le fait, a souffert ce qu'il vouloit faire ; Et après cela vous ne rougissez point, de parler des Stoïques ? Mais je ne suis pas le maquerneau de ma femme, reprit Cleodème ; & ie n'ay jamais dénié un dépôt en Justice, ni presté à usure, ni voulu étrangler mes écoliers, pour ne m'avoir pas payé assez tost. Tu ne peux nier, reprit Zenothemis en courroux, que tu n'ayes donné du poison à Criton, pour faire mourir son pere ; & en disant cela il but la moitié de son verre, & luy jeta le reste au nez, dont le Platonicien qui estoit proche eut la part, aussi bien qu'Hermon, qui commença à se plaindre de son insolence. Mais Cleodème sans s'amuser aux paroles, empoigna Zenothemis par la barbe ; & l'aloit assommer à coups de poing, si Aristenete ne l'eût retenu, & ne se fust assis entre deux pour les separer. Pour moy, continuant ces choses, je disois en moy-mesme, que la Science sans les mœurs, ne seroit de rien, & qu'elle corrompoit plustost l'esprit, qu'elle ne l'éclaircit. Car on voyoit là les plus sçavans hom-

mes, qui se faisoient moquer d'eux par leurs immensités ; & il n'y en avoit pas un d'eux tous, qui n'eust déjà fait quelque sottise, sans qu'on le pût attribuer à la debauche ; puis que celui qui avoit fait la plus grande, l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Philosophes ont accoustumé de se moquer des autres, les autres se rioient icy des Philosophes, & commençoient à se repentir de la même opinion qu'ils en avoient eue, comme s'ils eussent trompé par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous, & tout en margeant se disoient des injures ; ils venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de se battre. Le Cynique qui estoit yvre, pilloir de tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes ; & l'on eust dit que c'estoient les noces de Thetis & de Pelee ; car la même chose. Etemocle fut veritablement la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodème & Zenothemis continuoient à se harceler, voy qu'Aristenete fust entre deux ; C'est à luy, dit le premier, que ie t'aye cōvaincu aujourd'hui de ta ignorance, demain ie me vengray d'une autre sorte. Réponds-moy cependant, & ton complice aussi, pour quoy vous criez tant contre les autres, & que vous ne songez qu'à malicer, que vous priez la sobriété, & que vous vous crevez de sabbatisme, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. Et disant cela, il vouloit saisir le serviteur qui tenoit son valet qui estoit derrière ; & eust tout répandu, si le garçon ne s'estoit plus fort que luy. Courage, dit Hermon. Qu'ilste disent un peu, ie te prie, pour quoy vous craignez tant la volapré, & qu'ils sont plus fous que les autres ? Qu'il repōde p'tiost, dit le second.

mes, qui se faisoient moquer d'eux par leurs impertinences ; & il n'y en avoit pas un d'eux tous, qui n'eust déjà fait quelque sottise , sans qu'on le pût attribuer à la débauche ; puis que celui qui avoit fait la plus grande, l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Philosophes ont accoustumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Philosophes , & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en avoient eue , comme ayant esté trompez par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous, & tout en mangeant se disoient des injures ; puis venoient aux mains , lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yvre , pissoit devant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes ; & l'on eust dit que c'estoient les nopces de Thetis & de Pelee ; car la lettre d'Étémocle fut véritablemēt la pomme de discorde , qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodème & Zenothémis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fust entre deux ; C'est assez, dit le premier, que ie t'aye cōvaincu aujourd'huy d'ignorance, demain ie me vengray d'une autre sorte. Réponds-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & que vous ne songez qu'à amasser ; que vous preschez la sobriété, & que vous vous crevez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. Et disant cela, il voulut déplier la serviette que tenoit son valet qui estoit derriere ; & eust tout répandu, si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage , dit Hermon, Qu'ils te disent un peu, ie te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & qu'ils sont plus déréglez que les autres ? Qu'il repōde plutôt, dit

Zénothémis, pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes? Mais toy-même, dit l'autre; & là dessus la dispute alloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Cessez, dit-il, de vous entrebattre, & ie vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à son tour, comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut approuvé sa proposition, & particulièrement Aristenet & Eucrite, pour se délivrer de la peine qu'ils estoient, Aristenet s'alla remettre en sa place, croyant que tout estoit appaisé, & l'on apporta le dernier service, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, & un morceau de venaison, de poisson, & de dessert; En un mot, tout ce qu'on peut honnestement, ou manger, ou emporter chez soy. Mais on avoit servy deux portions à chaque plat. En l'un, pour Aristenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zénothémis. Pour Ion & Cleodème, en un troisième, puis pour le marié & pour moy; & pour le Precepteur, & son disciple. Retiens bien tout cecy, car il est nécessaire au sujet. Alors Ion commença à dire, après s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier. Qu'il est esté à propos de parler des idées & des subtilités incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y avoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il coureroit du mariage; Et premierement, qu'il s'efforceroit à souhaiter qu'on se pût passer de femmes, suivant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des philosophes; mais puis que cela ne se pouvoit, qu'elles devroient estre pour le moins communes, pour bannir la jalousie. Cela fit éclater de rire pour

monde, qui admira le jugement du Philolaos, de louer l'amour des garçons devant des hommes, & de parler de la communauté des femmes pour une noce. Mais le Recteur ne pût s'empêcher d'approcher tout haut au Platonicien, son extrême. Et comme la dispute commençoit à s'échauffer, le Grammairien pour les faire taire, lut l'épigramme qu'il avoit fait, où il comparoit la femme à Venus & à la Lune; & le marié, à Nestor & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La fescée étant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prist la part du service. Aristenet & Eucrite n'eurent aucune difficulté pour ce sujet, & prirent l'un & Cleodème, & le marié & moy. Comme que les parts estoient égales, on avoit fait en la sienne de son coste. Mais Diphile prit celle de son disciple avec la sienne, & le disciple s'estoit retiré, & il tiraillait avec les valets, qui furent à la fin plus forts que ceux qui s'en firent chacun; sur tout, lors qu'on s'en feroit, comme d'une grande injure. Zénothémis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui étoit plus gras que le sien; à quoy l'autre ne pouvant résister, il naquit entre eux un grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait une grande tuëe, ils commencèrent à s'entrebattre avec leur oiseau, & à s'en donner par les yeux, puis le prenant à la barbe, appellerent à leur secours, l'un Cleodème, & l'autre Alcidas & Diphile; de sorte que tous les Philosophes firent party, hormis le Platonicien, qui demeura neutre. Comme on estoit aux mains, Zénothémis prit la grande coupe d'Aristenet, & la porta à la ceste d'Hermon, mais il faillit son

le monde , qui admira le jugement du Philoso-
 phe , de loier l'amour des garçons devant des
 Dames, & de parler de la communauté des femmes
 en une nopce. Mais le Recteur ne pût s'empêcher
 de reprocher tout haut au Platonicien, son extra-
 vagance; Et comme la dispute commençoit à s'é-
 chauffer, le Grammairien pour les faire taire, lût
 l'Epithalame qu'il avoit fait , où il comparoit la
 mariée à Venus & à la Lune ; & le marié , à Ne-
 rée & à Achille ; ce qui fit encore rire la compa-
 gnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, si-
 non que chacun prist sa part du service. Aristener
 & Eucrite n'eurent aucune différent pour ce sujet
 non plus qu'Ion & Clecomede, ny le marié & moy.
 Car outre que les parts estoient égales, on avoit
 mis à chasun la sienne de son costé. Mais Diphile
 voulut prédre celle de son disciple avec la sienne,
 parce que le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit
 contre les valets, qui furent à la fin plus forts que
 luy, ce qui fit rire chacun ; sur tout, lors qu'on
 vit qu'il s'en fâchoit, comme d'une grande inju-
 re. Zenothemis aussi s'empara de l'oiseau d'Her-
 mon, qui estoit plus gras que le sien ; à quoy l'au-
 tre s'opposant ; il nâquit entr'eux un grand com-
 bat, comme entre les Grecs & les Troyens , pour
 le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait une
 grande huée , ils commencerent à s'entrebattre
 chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les
 jouës ; puis se prenant à la barbe , appellerent à
 leur secours , l'un Cleodeme , & l'autre Alcida-
 mas & Diphile ; de sorte que tous les Philoso-
 phes prirent party , hormis le Platonicien , qui
 demeura neutre. Comme on estoit aux mains, Ze-
 nothemis prit la grande coupe d'Aristener , &
 a jecta à la teste d'Hermon , mais il faillit son

*Il fait al-
 lusion à
 l'incerti-
 tude de
 l'Acade-
 mie.*

coup, & alla casser la teste du pauvre marié; ce qui fit jeter un grand cry aux femmes, qui entrèrent là dessus dans la mêlée, & la mariée toute la première, comme celle qui y avoit le plus d'intérêt; puis la mere toute transie, de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le moulinet avec son bâton, & en rompit la teste à Cleodème, & à Hermon la mâchoire; puis blessa quelques valets qui se voulurent entremettre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien desfendre; & Cleodème d'un coup de poing jettâ un œil hors de la teste à Zanothémis, & comme Diphile accouroit à son secours, Hermon le renversa cul par dessus teste. Le Grammairien fut aussi blessé, comme il se vouloit mêler de les separer, & reçut dans les dents un coup de pied de Cleodème, qui le prenoit pour Diphile; de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents, comme dit son Homere. Tout estoit plein de cris & de tumulte; les femmes environnoient le marié en pleurant, & l'on avoit bien de la peine à les apaiser. Mais le plus grand de tous les maux, estoit Alcidas, qui imitant son Hercule, faisoit des merveilles de sa maistrise; & si elle ne se fust rompue dans la main ie ne sçay ce qui en fust arrivé. Pour moy je me renois colé contre la muraille, sans m'entremettre des querelles des Philosophes, ny me mêler de ce que ie n'avois que faire, instruit par l'exemple d'Istée, qui avoit reçu un *qui pro quo* fort d'agereux, en se voulant mêler de les separer. On eust dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous eussiez vû renverser les tables & les buffets, voler les plats & les assiettes, jeter les coupes à la teste, & couler le sang avec

*Du bout
du doigt
dès l'œil.*

à vin. A la fin, Alcidas ayant renversé d'un coup de bâton la lumiere, le danger eût par l'obscurité; mais les valets en ayant rapporté quelque temps après, tout se retourna en risée. Car on vit Alcidas qui levoit la jupe à vne Musicienne, & Dioniodore qui s'estoit accommodé d'une coupe d'or, & qui luy tomba de dessous son manteau dans la surprise; mais il s'excusa sur ce qu'il luy avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle fust rompue; & l'on le confirmoit. Voilà comme le combat finit par une raillerie. Cependant on emporroit les blees en fort pieux car, & particulièrement Zanothémis, mutilé du nez à l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il avoit; ce qui ne pût empêcher Hermon avec sa mâchoire fracassée, de crier, Victoire, & les autres avoient que la douleur estoit un mal. Le medecin Dionique mit le premier appareil à l'oreille du marié, qui estoit fort profonde. & il l'emporta avec sa teste entortillée, dans le char. On avoit préparé pour sa maistrise. En suite, pendant les autres, qui furent emportez aussi char à char, eux après avoir reposé quelque peu, & ne pûrent empêcher la plupart de rendre gorge par les chemins. Alcidas se coucha de travers sur un lit, d'où l'on ne pût jamais le faire lever. Voilà comme se passa le festin, dont tu as vu le détail, & duquel on peut dire avec le Docteur, *Qu'il arrive bien des choses, contre l'opinion des hommes*. Car qui eust jamais crû que des Philosophes s'estropier à une noce! Mais nous apprenâ à ne nous point mêler parmy eux, quand nous n'y avons que faire.

le vin. A la fin , Alcidas ayant renversé d'un coup de bâton la lumière, le danger crût par l'obscurité; mais les valets en ayant rapporté quelque temps après , tout se tourna en risée. Car on vit Alcidas qui levoit la jupe à vne Musicienne, & Dionysodore qui s'estoit accommodé d'une coupe d'or , qui luy tomba de dessous son manteau dans la surprise; mais il s'excusa sur ce qu'il luy avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fust rompue ; & Ion le confirmoit. Voila comme le combat finit par une raillerie. Cependant, on emportoit les bleuez en fort piteux état, & particulièrement Zenothemis , mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il souffroit ; ce qui ne pût empêcher Hermon avec sa mâchoire fracassée , de crier , Victoire , & les Stoïques avoïerent que la douleur estoit un mal. Le medecin Dionique mit le premier appareil à la playe du marié , qui estoit fort profonde ; & il fût emporté avec sa tete entortillée, dans le char qu'on avoit préparé pour sa maistresse. En suite, il pensa les autres, qui furent emportez aussi chacun chez eux, après avoir repose quelque peu; & ne se pûrent empêcher la plupart de rendre gorge par les chemins. Alcidas se coucha de travers sur un liét, d'où l'on ne pût jamais le faire lever. Voila comme se passa le festin , dont tu as voulu sçavoir le détail , & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choses, contre l'esperance des hommes.* Car qui eust jamais crû voir des Philosophes s'estropier à une nocce? Mais cela nous apprend à ne nous point mêler parmy eux, quand nous n'y avons que faire.

LA DEESSE DE SYRIE

C'est la description d'un Temple, où il est parlé de son origine, & de ses ceremonies. Du reste, il doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition; outre qu'elle est en langue Ionique.

ler apolis.

IL y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, une ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dédiée à Junon l'Assyrienne; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mysteres s'y celebrent. J'ay fait dessein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Festes & les Sacrifices; mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et ie ne diray rien que ce que j'ay vû moy-mesmes, qui suis du pais, ou ce que j'ay appris des Sacrificateurs de la Déesse; encore ne tiendra ce que pour les choses qui se sont passées devant moy, & que ie n'ay pu sçavoir que par le rapport d'autrui. Les Egyptiens sont les premiers de tous les peuples que nous connoissons qui ayent eu quelque lumiere des choses divines, & qui ayent établi des Temples, des mysteres, & des ceremonies. Car les Assyriens l'ont appris d'eux quelque temps apres, & ont ajoûté au culte des Dieux, celui des Idoles, par ce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay vû une grâ-

LA DEESSE DE SYRIE. 391
ce partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celui des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi un grand Temple en Phénicie parmi les Sidoniens, qui est dédié à Athar, que ie croy estre de la Lune, en sorte qu'un Prestre du Temple m'ait dit que c'est Eloe, la sœur de Cadmus & la fille d'Agénor, qui parut ie ne sçay comment; & qu'en suite de ce pais luy bâdirent ce Temple, & publiaient que Jupiter l'avoit ravie pour sa beauté. On voit encore gravée sur leur monnoye, assise sur un Taureau, mais il y en a qui ne croient pas que c'est elle à qui ce Temple est dédié. Il y a encore dans le pais un grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Héliopolis; toutefois ie ne l'ay pas vû, & ie ne sçay que qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay vû à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Isis, auxquels ie suis initié. Car on dit que c'est en ce pais-là qu'il fut tué par un sanglier, & en memoire de cette aventure, on luy fait tous les ans un deuil public, où l'on se bar & se couronne; puis on luy dresse des funerailles comme à un mort, bien que le lendemain on célèbre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est enlevé dans le Ciel; & l'on se rase la teste comme les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont condamnées de prostituer tout un iour aux étrangers; & l'argent qui vient de cette ébauche, est consacré à la Déesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font toutes ces ceremonies; & qu'il est enterré en leur pais, & en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il

de patrie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celuy des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi un grand Temple en Phenicie parmi les Sidoniens, qui est dedié à Astarte, que ie croy estre de la Lune, encore qu'un Prestre du Temple m'ait dit que c'est Europe, la sœur de Cadmus & la fille d'Agenor, qui disparut ie ne sçay comment; & qu'en suite ceux du pais luy bâtirent ce Temple, & publièrent que Jupiter l'avoit ravie pour sa beauté. On la voit encore gravée sur leur monnoye, assise sur un Taureau; mais il y en a qui ne croient pas que ce soit elle à qui ce Temple est dedié. Il y a encore dans le pais un grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois ie ne l'ay pas vû, quoy que ie sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay vû à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, auxquels ie suis initié. Car on dit que ce fut en ce pais-là qu'il fut tué par un sanglier; & en memoire de cette aventure, on luy fait tous les ans un deuil public, où l'on se bat & se lamente; puis on luy dresse des funerailles comme à un mort, bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est envolé dans le Ciel; & l'on se rase la teste comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont contraintes de se prostituer tout un iour aux étrangers; & l'argent qui vient de cette débauche, est consacré à la Deesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font toutes ces ceremonies; & qu'il est enterré en leur pais, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il

arrive tous les ans une feste, du bois qu'on nomme Papyrus, qui est portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'espace de sept iours; & ie l'ay veu moy mesme. Il y a encore une autre merveille en ce pais-là; c'est qu'une riviere qui porte le nom d'Adonis, & se rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains temps, & teint la mer comme de sang, ce que l'on impute à miracle, & c'est le temps qu'on prend pour celebrier les mysteres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voila comme la plupart le content: mais un homme du pais m'a dit une raison plus vraisemblable de cette merveille; Que la terre du Liban estant rougeastre, est soufflée par les vents dans la riviere à certains temps de l'année, ce qui la rend de cette couleur, & je trouve cela plus raisonnable, quoy qu'on puisse imputer ces vents à une cause superieure. Du reste, j'ay monté de Byblis sur le Liban, le chemin d'une journée, pour voir un Temple de Venus fort ancien, qui a esté basti par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque consideration, qui sont en Syrie. Mais parmy cette quantité, ie ne pense pas qu'il y en ait de plus beau ny de plus auguste que celui dont ie veux parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les offrandes qui y sont en tres-grand nombre, il y a des marques d'une divinité presente. On y voit les statues suër, se mouvoir, rendre des Oracles; & l'on y entend souvent du bruit, les portes estant fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus à ma connoissance. Car on y apporte des presens de toutes parts, d'Arabie, de Phenicie, de Capadoce, de Cilicie, d'Al-

de de Babylone; Et j'ay vû le thesor avec tous les ornemens, & les autres choies qui égalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les festes, si on s'en amuse, il ne s'en trouve tant nulle part. Mais ie m'enquerois de l'origine du Temple, & Dieu qu'on y adore, j'appris plusieurs choses, les unes secretes, les autres publiques; mais toutes si fabuleuses, quoy qu'il y en ait de communes à celle de la Grece; & je les veux rapporter icy, bien que ie ne les approuve point. La plus commune opinion est, que Deucalion Phenicien est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estant cruels & sans foy, sans hospitalité, sans humanité, furent tous par le deluge; la Terre ayant esté hors de son sein quantité d'eaux, qui gorgèrent les rivières, & qui firent déborder la Mer, à cause des pluies; de sorte que tout fut inondé. Deucalion, qui s'estoit marié avec une Arche avec sa famille, & une couple de bêtes de chaque espece, qui le suivirent volontiers, tant sauvages que domestiques, ne se sentant ny luy faire mal. Il voguea sur l'eau, & ce que les eaux furent retirées, puis il planta le genre humain. Mais ceux de la ville de Byblis, ajoutèrent à cecy une autre merveille, qu'il s'ouvrit un abime en leur pais, & qu'il sortit toutes les eaux, & que Deucalion pour se tirer de cette avanture, y dressa un Autel, & bâtit un temple, qui est celui dont nous voyons. On y voit encore une ouverture qui est un puits, mais ie ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du pais avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de dela l'Euphrate, accourent

syrie, & de Babylone ; Et j'ay vû le thresor avec tous les ornemens, & les autres choses qui égalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les festes & les solemnitez, il ne s'en trouve tant nulle part. Comme ie m'enquerois de l'origine du Temple, & du Dieu qu'on y adore, j'appris plusieurs choses, les unes secretes, les autres publiques ; mais la pluspart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de conformes à celle de la Grece ; & je les veux rapporter icy, bien que ie ne les approuve point. La plus commune opinion est, que Deucalion de Sythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estant cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, perirent tous par le deluge ; la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossirent les fleuves, & qui firent déborder la Mer, à l'aide des pluyes ; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauvé dans une Arche avec sa famille, & une couple de bestes de chaque espece, qui le suivirent volontairement, tant sauvages que domestiques, sans s'entremanger ny luy faire mal. Il vogua ainsi jusqu'à ce que les eaux furent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont ie parle, ajoûtent à cecy une autre merveille ; qu'il s'ouvrit un abîme en leur pais, qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette aventure, y dressa un Autel, & bastit un temple, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore une ouverture qui est fort petite ; mais ie ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du pais avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, accourent

deux fois l'an à la mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou; & l'origine de cette ceremonie est encore attribuee à Deucalion, pour faire souvenir de cet accident. Voilà la plus ancienne opinion, touchant ce Temple; mais il y en a qui croyent qu'il a esté fondé par Semiramis, en l'honneur de sa mere Derceto, dont j'ay veu la figure en Phenicie, qui est une femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queue de poisson; mais la statue qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une femme toute entiere; & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant les poissons & les colombees sont sacrées en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Derceto & de Semiramis, dont l'une est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, ie croy aisément que le Temple a esté bâti par Semiramis; mais ie ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore une autre chose, que j'ay apprise d'une personne digne de foy, que ce Temple a esté consacré à Rhéa par Atis, qui a le premier enseigné aux hommes ses mysteres. Car tout ce qu'en sçavent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui estoit Lydien. Depuis que Rhea l'eut fait Eunuque, il vécut en femme & en prit l'habit, & en cet estat il courut le monde, où il divulga ses ceremonies & ses mysteres. Lors qu'il fut arrivé en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà l'Euphrate ne le vouloient pas recevoir, il s'y arresta, & y bâtit un Temple à la Deesse

comme plusieurs choses le rémoignent. Car la statue est sur un char aréle par des lions, & tient un tambour à la main, étant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voilà ce qu'on dit, & ces Prestres ne le châtrent pas en l'honneur de Rhéa, mais de Rhéa, à l'imitation d'Atis, dont j'ay vû pourtant ailleurs une raison plus vraisemblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se rapporte aux Grecs, me plait fort; que celle est Junon, & le Temple l'ouvrage de Rhéa, fils de Semele, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thesor, des vestemens étrangers, des perles precieuses des Indes, des dents d'Elephant, & il y a au parvis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription: *Quæ Boetius les a consacrés à l'honneur de sa mere*. Ces preuves-là suffisoient, s'il n'y en avoit encore de plus fortes; car les Grecs ont lieu de Priapes à Bacchus; & dans les ceremonies de tout de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & si l'on trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a on tres-grand. J'exploray maintenant du Temple, de la situation & de son origine. On dit que celui qui est devant, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par les Perses; mais que celui-cy a esté basty par la Reine Serazonic, qui est celle comme ie croy, qui fut aimée par son beau fils, & dont l'amour fut reconverte par l'adresse d'un Medecin. Car ce Prince estant tombé malade, comme ce Medecin l'ay vit les yeux morans, la voix languissante, la couleur pale, & le reste des marques de cette passion, sans autre mal apparent, il se donna

comme plusieurs choses le témoignent. Car la statue est sur un char arêlé par des lions, & tient un tambour à la main, étant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voila ce qu'on dit, & que ces Prestres ne se châtrent pas en l'honneur de Junon, mais de Rhéa, à l'imitation d'Actis, dont ie rendray pourtant ailleurs une raison plus vraisemblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se rapporte aux Grecs, me plaît fort; que la Déesse est Junon, & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Semele, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor, des vestemens étrangers, des pierres precieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au parvis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Que Bacchus les a consacrez à Junon sa belle mere.* Ces preuves-là suffiroient, s'il n'y en avoit encore de plus fortes; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans les ceremonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a un tres-grand. Je parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celuy qui est à present, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le temps; mais que celuy-cy a esté basti par la Reine Stratonice, qui est celle comme ie croy, qui fut aimée par son beau fils, & dont l'amour fut découverte par l'adresse d'un Medecin. Car ce jeune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur pâlée, & le reste des marques de cette passion, sans autre mal aparent, il se douta

de ce que c'estoit ; & pour en decouvrir la cause, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une apres l'autre, tandis qu'il avoit la main sur son cœur, & vit qu'il ne s'émût pour pas une que pour Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lors qu'il la vit avec un tremblement & une sueur par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui estoit fort en peine de la maladie de son fils, & luy dit qu'il se faisoit refoudre à le perdre, parce que son mal étoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'estoit ; C'est, dit-il, un crime, plutôt qu'une maladie ; car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy en accorder la joissance, & de n'estre point cause de sa perte, qui causeroit un deuil general par tout l'Empire. Il ajoûta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Medecin feignant d'estre mécontent, de se voir contrainct d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le jeune Prince estoit amoureux de la sienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit ; ce que le Roy ayant asseuré : C'est d'elle, dit-il, qu'il est amoureux ; mais ie ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que ie n'eusse decouvert vostre sentiment. Cela eut tant de pouvoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylone, où il fit bâtir une ville de son nom, sur l'Euphrate. Voilà comme le Medecin decouvrit la maladie de ce jeune Prince & la guerit. Mais avant que cette Princeesse eust quitté son premier mary, Junon luy apparut en songe, & luy commanda de bâtir un Temple dans la ville sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cet avertissement d'abord ; mais estant tombée

malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary, & par son avis, fit vœu de bâtir ce Temple, apres avoir appeilé la Deesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plustost guerrie, qu'elle parut par l'ordre du Roy, pour aller accomplir son vœu, avec une suite nombreuse, dont une partie étoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy mesme vint avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy que celui-là sçût bien ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa jeunesse & la beauté ne donnassent quelque sujet à la médisance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy en secret, apres avoir obtenu sept jours pour le Roy son départ. Il commença là à deplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes grâces du Prince, dont il estoit le favori, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre accusé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir, il le coupa les parties qui pouvoient donner occasion de luy ; & les ayant fait emballer, les porta au Prince dans un vase cacheté, & dit qu'il le prioit de luy garder ce tresor jusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit, & se l'avoit scellé de son sceau, il le remit entre les mains de ceux qui avoient la garde de son vœu. Combabe partit en suite, & fut trois jours en son voyage. Cependant, ce qu'il avoit promis, arriva ; car cette jeune Princeesse fut amoureuse de luy, par une longue familiarité, en l'absence de son mary. Ceux qui estoient à la colere de Junon, pour ce qu'il avoit tardé à exécuter les commandemens, qu'elle lui avoit fait faire, se firent paroître

malade d'une grande maladie , elle le dit à son mary ; & par son avis, fit vœu de bastir ce Temple, apres avoir appaisé la Déesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plustost guerrie , qu'elle partit par ordre du Roy , pour aller accomplir son vœu , avec une suite nombreuse , dont une partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy mesme envoya avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nomme Combabe, quoy que celuy-cy fist tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa jeunesse & sa beauté ne donnaient quelque prise à la médifance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument , il se retira chez luy fort triste , apres avoir obtenu sept jours pour se preparer au départ. Il commença là à deplorer sa condition , de se voir sur le point de perdre les bonnes graces du Prince , dont il estoit le favori , & peut-estre la vie , s'il venoit à estre accusé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir , il se couppa les parties qui pouvoient donner du soupçon de luy ; & les ayant fait embaïmer, les porta au Prince dans un vase cachetté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor jusqu'à son retour , ce que le Prince luy promit, & apres l'avoir scellé de son seau, il le remit entre les mains de ceux qui avoient la garde de son cabinet. Combabe partit en suite , & fut trois ans à son voyage. Cependant, ce qu'il avoit apprehendé , arriva ; car cette jeune Princesse devint amoureuse de luy , par une longue frequentation , en l'absence de son mary. Ceux du pais l'attribuent à la colere de Junon , pour avoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Déesse de faire paroistre

la vertu de Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle pût pour vaincre ou dissimuler son amour; mais comme elle vit que cela ne servoit qu'à l'augmenter; & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si accompli, l'allumoit de plus en plus, elle résolut à la fin de se déclarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit un grand festin, afin d'avoir moins de pudeur, & de le pouvoir attribuer à gayerie. Et comme ils eurent souppé elle entra dans l'appartement de Combabe, & luy découvrit sa passion. Il luy répondit premièrement qu'il voyoit bien que c'estoit par galanterie, & pour l'éprouver, afin de se moquer apres de luy; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein, il s'excusa sur la fidelité qu'il devoit à son maistre. A la fin, comme elle ne recevoit aucune excuse, il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir, ajustant les raisons qui l'avoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surpris d'un accident si inopiné, quitta sa poursuite, & non pas son amour; de sorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy; & choisit à divertir sa passion, dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prestres du Temple, qui deviennent ainsi amoureux des femmes, & elles d'eux, sans que les maris en prennent aucune jalousie, l'imputant à la divinité. Cependant, l'amour de la Reine devint si public, qu'il vint jusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rappella Combabe en diligence. Quelques-uns dirent que ce fut la Princesse même qui l'accusa de l'avoir voulu corrompre, comme Phèdre fit Hippolyte, voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout. Mais

Il s'est
Eunuques.

je ne puis croire, si elle l'aymoit véritablement, qu'elle pût résoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence pres du palais sur la vertu, il ne fut pas plutôt arrivé qu'il fut arrêté prisonnier; & le Roy ayant consulté son Conseil, l'accusa publiquement d'avoir trahie la femme, trahy son bien-faiteur, & de les mystères des Dieux, par un adultère. Toutes les excuses qu'il eût pû alleguer, ne valurent fery de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y avoit là une habitude de faux témoins pour le condamner. Il ne répondit rien à ces accusations; mais comme il vit qu'on l'alloit envoyer au supplice, le Roy de luy remettre entre les mains le tout qu'il luy avoit donné, comme l'accusant en main de se le vouloir approprier. Le Prince ne fit venir aussi-tôt, il rompit le cachet, & vit les pieces justificatives de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre soy-même. Mais pour le contredire du mal qu'il luy avoit fait, il envoya sur le champ tous les accusateurs au supplice; & ils recurent la mort, sur le point qu'ils attendoient la récompense. En suite, il combla ce jeune Seigneur de toutes les faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de bon pour luy, & qu'il pût entrer à tout-heure à tout le Roy. Apres luy il l'envoya à la priere, & à l'accomplissement de l'ouvrage qui estoit paré impatiemment pour récompense de sa vertu. On fit d'ailleurs une statue d'airain dans ce même temple en habot d'homme, avec un visage de femme, & de la main du meilleur Maître de ce temps. On dit que plusieurs de ses amis, par complai-

Hermes
du la
Hodion.

ie ne puis croire , si elle l'aymoit veritablement,
 qu'elle se pût resoudre à le perdre. Quoy qu'il en
 soit, comme il se fut rendu en diligence pres du
 Roy, asseuré sur sa vertu, il ne fut pas plûtoſt arri-
 vé, qu'il fut arresté prisonnier ; & le Roy ayant
 assemblé son Conseil, l'accusa publiquement d'a-
 voir débauché sa femme, trahy son bien-faïcteur,
 & souillé les mysteres des Dieux, par un adulte-
 re. Toutes les excuses qu'il eût pû alleguer , ne
 luy eussent servy de rien , parce que la vray-sem-
 blance faisoit contre luy , & qu'il y avoit là une
 infinité de faux témoins pour le condamner.
 Aussi ne répondit-il rien à ces accusations; mais
 comme il vit qu'on l'alloit envoyer au supplice ,
 il pria le Rôy de luy remettre entre les mains le
 deposit qu'il luy avoit donné , comme l'accusant
 sous main de se le vouloir approprier. Le Prince
 l'ayant fait venir aussi-toſt , il rompit le cachet ,
 & fit voir les pieces justificatives de son inno-
 cence. Alors le Rôy tout confus , courut l'em-
 brasser , & se plaignit à luy du crime qu'il avoit
 commis contre soy-mesme. Mais pour le con-
 soler du mal qu'il luy avoit fait , il envoya sur le
 champ tous ses accusateurs au supplice; & ils receu-
 rent la mort, sur le point qu'ils attendoient la re-
 compense. En suite, il combla ce jeune Seigneur
 de nouvelles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien
 de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure
 où estoit le Roy. Apres, il le renvoia à sa priere, tra-
 vailler à l'accomplissement de l'ouvrage qui estoit
 demeuré imparfait; & pour recompense de sa ver-
 tu, il luy fit dresser une statuë d'airain dans ce mê-
 me Têple, en habit d'hôme, avec un visage de fem-
 me, fait de la main du meilleur Maître de ce têps.
 On dit que plusieurs de ses amis, par complai-

*Hermes
 des Is
 Rhodien.*

sance ou par inspiration, se firent Eunuques à son exemple, & qu'ils allerent passer là avec luy, le reste de leurs jours, pour le consoler. Cette coutume se conserve encore parmy les Prestres de ce Temple; mais ils n'ont plus ny d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par une rencontre mal-heureuse: qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'un jeune étranger estant devenu amoureux de luy, se tua de deſespoir, apres qu'elle eut pris ce qu'il devoit de luy, que touché veritablement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'avenir n'y fust trompé. Voilà l'histoire de Combabe. Je parleray tantost plus particulièrement de ces Prestres, & diray leurs coutumes & leurs ceremonies; mais je veux avant cela vous décrire le Temple & la situation. Il est basti au milieu de la ville sur une colline, & ceint de deux murs, dont l'un est fort ancien, & l'autre tout nouveau. Il y a un parvis de cent coudées, où sont ces Priapes dont j'ay parlé, qui ont trois cents brasses de haut. Nonobstant tout cela, il y a un homme qui y monte deux fois par an, & qui y demeure perche l'espace de sept jours. La plupart croyent qu'il converse là haut avec les Dieux, qui entendent de plus près ses prieres, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du pays. Mais les autres croyent que c'est en memoire du déluge, où les hommes se sauverent au plus haut sommet des arbres & des rochers. Toutefois, je croy tantost que c'est en l'honneur de Baachus, parce que les priapes qu'on luy dresse, ont accoustumé d'avoir un homme de bois au haut bout, dont je ne diray pas la raison. Or ces gens-cy y montent

On, par-
ce qu'il

de cette sorte; ils se lient à travers le corps avec des cordes; & appuyant le bout du pie sur les encoches qui descendent, se guindent en haut, le bout de la corde où ils sont attachez, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont en haut, ils jettent en bas une corde qu'ils se portent avec eux; par le moyen de laquelle ils descendent à eux du bois pour se huter, & le bois de leurs commoditez. Ceux qui entrent en montant quelque piece, soit d'or ou d'argent, ou de cuivre; & disent leur nom à un homme qui est en bas, qui en avertit celui qui est en haut, lequel prie aussitost pour eux, en sonnant une clochette qui fait grand bruit. On dit qu'elle la les nuits entieres sans dormir; & tantost qu'il veut sommeiller, il y a un Scorpion qui le reveille, ce que je ne sçay point; mais c'est une partie de ces mystères: Et veritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'orient & ressemble à ceux d'Idolatrie: il est élevé hors de terre de la hauteur de six coudées, & l'on y monte par de petites descentes de pierres; apres quoy l'on trouve un grand parvis, d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couverture, & le parvis du dedans qui brille par tout de mesme. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort longtemps, & qui se fait sentir de fort loin; de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est partagé en deux parties, dont l'une est comme un vestibule, où l'on monte par quelques descentes, mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y

de cette sorte ; Ils se lient à travers le corps avec la statuë ; & appuyant le bout du pié sur les endroits qui débordent , se guindent en haut ; levant la corde où ils sont attachez , à mesure qu'ils montent , comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont au haut , ils jettent en bas une corde qu'ils ont portée avec eux ; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter , & le reste de leurs commoditez. Ceux qui entrent leur donnent quelque piece , soit d'or ou d'argent , ou de cuivre ; & disent leur nom à un homme qui est en bas , qui en avertit celui qui est en haut , lequel prie aussi-tost pour eux , en sonnant une clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entieres sans dormir ; & que si-tost qu'il veut sommeiller , il y a un Scorpion qui le réveille , ce que ie ne sçay point ; mais cela fait partie de ces mystères : Et veritablement , la crainte qu'il a de tomber , pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'orient & ressemble à ceux d'Ionie ; il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises , & l'on y monte par de petits degrés de pierres ; apres quoy l'on trouve un grand portique , d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or , aussi bien que la couverture , sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse , qui dure fort longtemps , & qui se fait sentir de fort loin ; de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties , dont l'une est comme un sanctuaire , où l'on monte par quelques degrés ; mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y

ne la
sçais pas ;
ou parce
qu'elle est
mystérieuse.
se.

entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statues d'or de Jupiter & de Junon, toutes deux assises, mais l'une portée sur des bœufs, & l'autre sur des lions. Ils appellent Jupiter d'un autre nom, quoy que sa statue soit toute semblable aux autres du même Dieu. Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Déeses; car elle tient un sceptre en une main, & en l'autre une quenouille; elle a la teste couronnée de rayons, elle est coiffée de tours; elle est ceinte d'une écharpe, comme la Venus céleste. Elle est aussi ornée d'or & de pierreries de diverses couleurs, qu'on apporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Arménie, Médie, Babilone, & des Jades mesmes. Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est une pierre précieuse qu'elle a sur la teste, qui jette tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumière; & paroît seulement comme de feu. Cette statue à une autre merveille; c'est que de quelle costé qu'on la considère, il semble toujours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter, il y en a une autre de même métal, qui n'a point de nom; aussi ne ressemble-t-elle à aucun statue des Dieux, & l'on se contente de la nommer la statue. Les uns disent que c'est Bacchus, les autres Deucaliôn ou Semiramis, à cause qu'elle a une colombe d'or sur la teste. C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a une niche pour la statue du Soleil, mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de représentation du Soleil ni de la Lune.

Minerve,
Venus la
Lune,
Rhié,
Diane,
Nemesis,
les Par-
gues,

Sardanis,
Hyacin-
thes, Em-
manes,
Céc.

Où, ni
de forme
particu-
lière,
mais
porte si-
militude
des
autres
Dieux.
Où, au
haut.

peut qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statue d'Apollon, puis Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollon est peint barbu, & en un âge parfait, non pas en jeune homme, comme de coutume, mais qu'ils disent que c'est une imperfection. Sa statue a encore cela de particulier, qu'elle est habillée au lieu que les autres statues de ce Dieu ne le sont point. J'en pourrois conter plusieurs autres de particulier; mais je me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle qu'Apollon donne lui-même; au lieu qu'ailleurs ce sont les Prêtres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors les Prêtres se prennent sur leurs épaules; & quand ils le font, il se meut de luy-même, & suit, comme s'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & leur guide comme un cocher fait ses chevaux, avant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre; & comme le souverain Prêtre l'interroge de ce qu'il veut savoir. Si la chose luy déplaît, il recule, & s'avance, & ie l'ay veu une fois s'élever & se baisser par l'air. Voilà comme ils devinent la volonté; & ils ne font rien en public ni en particulier, sans l'avoir consulté auparavant. Il y a un changement des temps & des saisons, & tout est réglé; jusques-là que cette statue sans parler, que l'on porte vers la Mer, ne se remue que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait & entretenu. Dehors il y a un grand Autel d'airain, sur lequel sont plusieurs statues, tant de Rois que de Sacrificateurs, dont ie diray les principales. Celle de Semiramis est à main gauche, étendant la main & montrant le Temple; & voicy la raison qu'on en a. Comme elle eut commandé un jour qu'on

parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles,
 au lieu que les autres ne se voyent point ; c'est
 pourquoy on en garde l'image. En suite est la sta-
 tuë d'Apollon , puis Atlas , Mercure & Lucine ;
 mais Apollon est peint barbu, & en un âge parfait,
 & non pas en jeune homme, comme de coutume,
 parce qu'ils disent que c'est une imperfection. Sa
 statuë a encore cela de particulier, qu'elle est ha-
 illée au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne
 le sont point. J'en pourrois conter plusieurs autres
 particularitez ; mais ie me contenteray de remar-
 quer la principale , qui est l'Oracle qu'Apollon
 rend luy-mesme ; au lieu qu'ailleurs ce sont ses
 Prestres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors
 les Prestres le prennent sur leurs épaules ; &
 ils ne le font , il se meut de luy-mesme , & suë.
 Lors qu'ils le tiennent , il les conduit où il veut,
 les guide comme un cocher fait ses chevaux,
 tournant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre ;
 tant que le souverain Prestre l'interroge de ce
 qu'il veut sçavoir. Si la chose luy déplaist, il recu-
 sinon il s'avance, & ie l'ay veu une fois s'élever
 marcher par l'air. Voilà comme ils devinent sa
 volonté ; & ils ne font rien en public ni en parti-
 culier , sans l'avoir consulté auparavant. Il pre-
 dit le changement des temps & des saisons , &
 la mort mesme ; jusques-là que cette statuë sans
 cesse, que l'on porte vers la Mer, ne se remue que
 par son ordre. Voilà comme le Temple est fait
 dedans. Dehors il y a un grand Autel d'airain,
 sur lequel plusieurs statuës, tant de Rois que de Sacri-
 ficateurs, dont ie diray les principales. Celle de
 Niramis est à main gauche , étendant la main
 montrant le Temple ; & voicy la raison qu'on
 en dit. Comme elle eut commandé un jour qu'on

n'adorast qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans des grandes calamitez; qui l'avant fait devenir sage, elle ordonna qu'on adorerait désormais Junon au lieu d'elle; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. J'ay veu aussi les statues d'Helene, d'Hecube, & d'Andromaque; celles de Paris, d'Hector, d'Achille, de Niree, de Progne & de Philomede, celles-cy en l'estat qu'elles estoient avant que d'estre changees; & Tereus peint en oiseau. Il y en a encore une autre de Semiramis, celle de Combabe dont j'ay parlé, une de Seratonice, qui est fort belle; & une autre d'Alexandre, peint au naturel; avec Sardinapale tout auprès; mais en autre figure & en autre habit. Au parvis du Temple sont plusieurs bestes sauvages & domestiques, qui vivent ensemble sans se faire mal, ni à personne; ce qu'on impute à la divinite, à laquelle elles sont consacrees. Il y a plusieurs Prestres, dont les uns sont employez à egorger les victimes, les autres à faire des effusions; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à servir à l'Autel. Il y en avoit de mon temps plus de trois cent, seulement occupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc, & portent un chapeau sur la tete; mais le souverain Pontife est vestu de pourpre, avec une Tiare d'or & s'elie tous les ans. Il y a une autre multitude de gens qui servent aux Ceremonies, comme joisseurs de flutes & de chalumeaux, & Prestres chastez; sans parler des femmes eprises de fureur prophetique. On sacrifie deux fois le jour, & chacun se trouve au sacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Jupiter, au lieu qu'on celebre ceux de Junon avec force chansons, au son des flutes & des cymbales, sans qu'on sçache le

*Chevaux,
bœufs,
lions,
ours,
aigles.*

On porte.

de cette diversité. Il y a un estang fort profond près du Temple, où il y a de grands poissons, où ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. J'en ay vu un plusieurs fois nager sur l'aileton de l'épine du dos, un petit poisson d'or qu'on y avoit appliqué. On dit, mais j'ay pas éprouvé, que cet estang à deux cents toises de profondeur; mais il y a un Autel d'or au milieu, qu'on diroit qu'il se remue, & que les croient; mais je pense qu'il est porté par des colonnes, qui sont au fond de l'eau. Cet autel est toujours couronné & encensé par des hommes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs devotions. On y fait aussi de grandes prières, qu'on appelle les decentes du Lac, où se porte tous les Dieux, & Junon toute la premiere de peur que Jupiter n'envisage devant elle les autres Dieux; car on tient que cela le feroit tous courroucer. Elle le devance donc, & le prie de se reposer, ce qu'il fait à la fin, apres quelque contredanse. Les plus grandes ceremonies se font à la fin du Lac, & ne diray rien, parce que je ne m'y suis point trouvé; mais ceux qui y vont, en rapportent un vase plein d'eau, qui se doit ouvrir devant les Prêtres Eunuques, qui demeurent sur le rivage du Lac, & qui rompent le cachet par de l'argent, ce qui luy est de grand revenu. Au retour, on jette l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu; & apres avoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que j'aye veüe, est au commencement du Printemps, & s'appelle la Torche, où le Dieu est porté par cela de grands arbres, que l'on coupe à l'entree du Temple; & l'on y pend beaucoup de des chebres, & autres animaux tout entiers, avec des habits, & des ouvrages d'or & d'ar-

raison de cette diversité. Il y a un estang fort poissonneux près du Temple, où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. J'en ay veu un plusieurs fois qui avoit sur l'aileron de l'épine du dos, un petit ouvrage d'or qu'on y avoit appliqué. On dit, mais je ne l'ay pas éprouvé, que cét estang à deux cent brasses de profondeur; mais il y a un Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui se remue, & plusieurs le croient; mais ie pense qu'il est porté sur des colonnes, qui sont au fond de l'eau. Cét Autel est toujours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs devotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on appelle les décentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Junon toute la première; de peur que Jupiter n'envisage devant elle les poissons; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le devance donc, & le prie de se retirer; ce qu'il fait à la fin, apres quelque contestation. Les plus grandes ceremonies se font à la Mer, dont ie ne diray rien, parce que ie ne m'y suis pas trouvé; mais ceux qui y vont, en rapportent chacun un vase plein d'eau, qui se doit ouvrir par l'un des Prêtres Eunuques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy est de grand revenu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu, & apres avoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que j'y aye veüe, est au commencement du Printemps, & s'appelle la Torche ou le bâcher. On coupe pour cela de grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chèvres, & autres animaux tout vifs, avec des habits, & des ouvrages d'or & d'ar-

gent ; puis on y met le feu , apres avoir prometté les Dieux à l'entour.

Plusieurs accourent à cette feste, tant de la Syrie que des Provinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains jours dans le Temple , où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé , & d'autres qui sont employez au service divin , qui se donnent le fouter les uns aux autres sur les épaules , apres s'estreint du sang des coudes.

Cependant , on jouë du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ : mais cela se fait hors du Temple , & ceux qui le font , n'y peuvent entrer.

Quelques-uns entrent alors en fureur ; & apres avoir jetté de grands cris , tirent leurs couteaux & se coupent les parties naturelles , puis courent tout nus par la ville , les tenant en leur main , & les jettent dans une maison , d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts , on ne les porte pas au bûcher comme les autres , mais leurs compagnons les chargent sur leurs épaules , & les transportent hors de la ville , où ils les couvrent de pierres , puis se retirent ; mais ils n'oseroient entrer de sept jours au Temple , encore faut-il qu'ils se purifient auparavant.

Lors qu'ils ont veu un corps mort , ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain : mais les parens du mort n'y peuvent aller , qu'apres trente jours , & seulement apres s'estre rasé la teste. Les bestes qu'on immole , sont des taureaux , des vaches , des brebis , & des chèvres : mais on n'y sacrifie jamais de pourceau , quoy que quel-

qu'un croient que ce n'est pas par abominable, mais par respect ; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point.

De tous les oiseaux , le pigeon leur est le plus saint , & ils ne l'oseroient seulement tuer : Que s'ils le font par hazard , il sont polés toute du jour ; c'est pourquoy les pigeons volent parmy eux sans crainte , & mangent par tout le monde.

Cela qui arrive à la premiere fois à cette feste , se font raser la teste & les sourcils ; & pour avoir sacrifié une brebis , l'appressent & mangent ; puis étendant la peau ils s'agenouillent dessus , & se coiffant des piez & de la tête , prient les Dieux en cet état , d'accepter le sacrifice , à la charge de leur en faire un autre plus grand. Apres , ils se couronnent d'une guirlande , & en font autant à tous ceux qui se rencontrent ; mais depuis qu'ils sont dans leur pais , jusqu'à leur retour , ils ne se se desaltèrent qu'avec de l'eau fraiche , & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils sont dans la ville où est le Temple , ils se vont chez un homme de leur pais , que chaque année on choisit pour ce sujet , & qu'on nomme le *héraut* ; parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple ; mais apres avoir amené la victime à l'Autel , & s'estreint , on la ramene chez soy , on l'on la porte à son sacrifice. Il y en a encore d'une autre sorte , que l'on fait en cette façon. On apporte la victime , puis on la lâche à la porte du temple , d'où elle le precipite en bas du temple ; & se rompt le cou. Les enfans qui sont avec lui , se font autour à leurs enfans.

Cela a du rapport à nos mystes.

Hieroglyphes.

ou bœuf,

ques-uns croient que ce n'est pas par abomination, mais par respect; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point.

De tous les oiseaux, le pigeon leur est le plus saint, & ils ne l'oseroient seulement toucher; Que s'ils le font par hazard, il font polluer le reste du jour; c'est pourquoy les pigeons conversent parmy eux sans crainte, & mangent devant tout le monde.

Ceux qui arrivent la premiere fois à cette feste, se font raser la teste & les sourcils; & apres avoir sacrifié une brebis, l'apprestent & la mangent; puis étendant la peau ils s'agenouillent dessus, & se coëfant des piez & de la teste, prient les Dieux en cet état, d'avoir agreable le sacrifice, à la charge de leur en faire un autre plus grand. Apres, ils se couronnent d'une guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent; mais depuis qu'ils sont sortis de leur país, jusqu'à leur retour, ils ne se lavent ni se desalterent qu'avec de l'eau fraiche, & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils arrivent dans la ville où est le Temple, ils se logent chez un homme de leur país, que chaque ville y entretient pour ce sujet, & qu'on nomme Montreux; parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple; mais apres avoir amené la victime à l'Autel, & fait ses effusions, on la ramene chez soy, ou l'on fait ses prieres & son sacrifice. Il y en a encore une autre sorte, que l'on fait en cette façon. On couronne la victime, puis on la lâche à la porte du temple, d'où elle se precipite en bas du roc sur lequel il est basti, & se rompt le cou. Quelques-uns en font autant à leurs enfans

*Cela a du
rappor à
nos myste-
res.*

*Hieropo-
lite.*

*Especes de
l'abreſſe
de ſon.*

horsmis qu'ils les enferment auparavant dans un sac, puis les jettent en bas, leur reprochant que ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils le brûlent tous, les uns au poignet, les autres au cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brûlure. Ils pratiquent une autre coutume, qui est de laisser croistre les cheveux aux enfans, jusqu'à ce qu'ils soient grands, puis de les couper dans le Temple, & de les consacrer à Dieu dans un vase d'or ou d'argent, apres avoir écrit leur nom dessus. J'en ay fait autant quand j'estois jeune; & ma chevelure est encore au Temple dans un vase; mais les jeunes gens consacrent aussi les premices de leur barbe. Il n'y a que les Trezeniens de tous les Grecs, qui imitent cette coutume; car les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ne se marient point, qu'ils n'ayent couppe leurs cheveux, à l'honneur d'Hipolite.

LA LOUANGE DE DEMOSTHENE.

Ce Panegyrique est d'une façon toute particulière, car outre qu'il se fait comme en passant, il finit par un Dialogue d'Archias & d'Antipater. Ce n'est pas de ceux qui ont parlé d'abord.

COMME je me promenois à Athenes sous le Portique, un peu avant midy, ie trouvoy en sortant à main gauche, Terſagore, dont le nom peut-estre ne vous est pas inconnu. C'est un petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Je luy criay d'abord, D'où viens-tu Poëte Terſagore; & ou va-t'il? Je viens, dit-il,

à te voir moy, pour me promener icy; car ie me suis levé la nuit, & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, car on celebre aujourd'huy la naissance; & j'ay pris de loisir, ie te montreray ce que j'ay fait, car ie l'ay apporté avec moy. Je n'ay rien fait, luy dis-je; & j'entendray volontiers ta bouche les loüanges d'Homere, comme tant de remerciemens des avantages que tu es digne de la Poëſie. Pour moy, dit-il, ie n'ay point venu pour luy faire des prieres, que tu m'en fasses de grâces: Et en disant cela, il me donna son image qui est peinte comme tu ſçais, avec de grands cheveux, à la main droite du Témple des Ptolomées. Plus à Dieu, luy dis-je, que tu te sois serviſſent de quelque chose; car il y a longtemps que j'aurois fait le Panegyrique de ta chevelure. Mais il me semble que tu fais comme un collier qui avant vaincu à la course, & nettoyé de sa saleté de ses pieds, vouloit entretenir un peu de sa gloire, & qu'il n'estoit prest d'entrer à la lute; mais luy répondit, qu'il ne causoit pas tant, & estoit encore au commencement de la carrière. J'ay avant remporté la victoire, tu te ſourcis de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit une chose si difficile, dit-il, que de louer Demosthene. Est-ce, luy dis-je, que tu ſais plus de cas d'Homere que de moy, & que tu te glorifie d'avoir achevé le Panegyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'affaire à celui de l'autre? Je ne vois d'ailleurs pas, reprit-il, faire naistre quelque différend entre ces deux, mais il est vray que j'ay plus de inclination pour le premier. Ne le ſembles-tu pas, luy dis-je, & j'ay le même ſentiment pour Demosthene.

de chez moy, pour me promener icy ; car ie me suis levé la nuit , & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naissance ; & sitrés de loisir , ie te montreray ce que j'ay fait , car ie l'ay apporté avec moy. Je n'ay rien à faire , luy dis-je ; & j'entendray volontiers de ta bouche les louanges d'Homere , comme autant de remerciemens des avantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy , dit-il , ie suis plutôt venu pour luy faire des prieres , que des actions de graces : Et en disant cela , il me montra son image qui est peinte comme tu sçais, avec de grands cheveux, à la main droite du Tēple des Ptolomées. Plût à Dieu, luy dis-je , que les vœux y servissent de quelque chose ; car il y a long-temps que j'aurois fait le Panegyrique de Demosthene. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & nettoyé la poussiere de ses pieds, vouloit entretenir un Athlete qui estoit prest d'entrer à la lute ; mais l'autre luy répondit , qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au commencement de la carriere. Ainsi ayant remporté la victoire , tu te soucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit une chose si difficile, me dit-il, que de louer Demosthene. Est-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homere que de luy ; & que tu te glorifie d'avoir achevé le Panegyrique de l'un , & crois qu'il y a peu d'affaire à celuy de l'autre ? Je ne voudrois pas , repartit-il , faire naistre quelque différend entre ces Heros ; mais il est vray que j'ay plus d'inclination pour le premier. Ne le semble-t'il pas, luy dis ie, que j'ay le même sentiment pour Demosthene,

que tu-as pour ton Homere ? Te-és peut-être de ceux qui croient que la Prose n'est rien , à comparaison des Vers , & qui nous méprisent comme les Cavaliers font les gens de pied ; Dieu me garde , dit-il , d'être fou jusqu'à ce point , quoy qu'il faille de la fureur pour la Poësie. Il en faut aussi pour la Prose , luy repartis-je ; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ny de sublime , sans quelque espee d'enthousiasme. Je me plais quelquefois , dit-il , de comparer les plus beaux endroits d'Homere , avec ceux des principaux Orateurs , & particulièrement de Demosthene , comme l'invective d'Achille contre Agamemnon , avec celle de ce grand-homme contre Philippe , à qui il reproche presque les mesmes vices. *C'est un bon augure*, dit l'un, *de combattre pour son pays*. Et l'autre, *il faut que les gens de bien qui entrent dans la maniere des affaires publiques, n'ayent que de belles esperances*. En un autre endroit, *Quels soupirs ne pourrions point ces Grands hommes qui se sont immolés pour la gloire & pour la liberte de leur pays ? Ce qui se rapporte à ce que dit Homere. Que le vieux Pelée jetteroit de grands clameurs, s'il avoit appris ces choses*. Je compare aussi la torrent de Python , avec les tempestes d'Ulyse ; Et, *si nous offions exemples de mort & de vieillesse , avec ces mots ; La mort est commune à tous les hommes ; & les Palais des Rois ne sont pas plus exempts de ses coups que les Cabanes des Bergers*. Enfin , leur esprit s'est rencontré en mille endroits , où l'on voit la mesme vigueur, les mesmes mouvemens , les mesmes figures, les mesmes transicions , les mesmes comparaisons , & les mesmes pensées , exprimées avec la mesme facilité. Mais il me semble que Demosthene a repris plus delicatement la moelle des

antiques, que s'il les eût appellez femmes, à l'exemple d'Homere, & qu'il represente plus fortement les choses que luy, qui fait voir de grands courages à ses Heros, dans la chaleur du combat. Les memes mesmes & les cadences de cet Orateur paroissent autant mon oreille , que celles du poëte, comme celui-cy ne remplit pas moins les oreilles de l'Orateur, que l'Orateur mesme. Car les graces de l'Art se trouvent souvent jointes avec celles ou vrages à celles de la Nature. Je ne mériterois donc pas ton talent, quoy que ie croye que le langage d'Homere soit beaucoup plus difficile que celle de Demosthene. Car on ne sçait ny ce qu'il estoit, ny ce qu'il faisoit, ny son pays, ny la rareté du temps auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. On ne douteroit pas si Colophon est la patrie d'Alcio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thebes, ou ces autres villes. Ny si son pere est Meon, le fleuve de Thesprotie, ou quelquel homme de ce nom; & la mere d'Alcio, ou quelquel Nymphé d'entre les Dryades, si il a vécu du temps des Heros, ou depuis. On ne sçait pas même s'il n'est point plus ancien qu'Heliodore, sous le nom de Melchigene, & s'il étoit pauvre & aveugle , ainsi qu'on le crie. Mais on ne peut donc faire fondement sur ces choses incertaines, il se faut renfermer dans les images de la Poësie, au lieu que tout est illustré en Demosthene ; & qu'il ne coûte rien à apporter des viandes qui sont exquisés, parce qu'elles sont bonnes, mêmes sans apaiser. Premièrement, d'Athenes, qui est si celebre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon frere, je pourrois parler des Dieux à qui elle doit

Atheniens, que s'il les eût appelez femmes, à l'exemple d'Homere, & qu'il represente plus fortement les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à ses Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres mesmes & les cadences de cét Orateur chatouillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur mesme. Car les graces de l'Art se trouvent souvent jointes dans ses ouvrages à celles de la Nature. Je ne méprise donc pas ton talent, quoy que ie croye que la loüange d'Homere soit beaucoup plus difficile que celle de Demosthene. Car on ne sçait ny ce qu'il estoit, ny ce qu'il faisoit, ny son pais, ny sa race, ny le temps auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colophone est sa patrie ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thebes, ou cét autres villes: Ny si son pere est Meon, le fleuve de *Thrace* Lydie, ou quelque homme de ce nom; & sa mere *d'Egypte* Menalopis, ou quelque Nymphé d'entre les Dryades; & s'il a vécu du temps des Heros, ou depuis. Car on ne sçait pas même s'il n'est point plus ancien qu'Hesiodé, sous le nom de Melchigene, & s'il estoit pauvre & aveugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc faire fondement sur des choses incertaines, il se faut renfermer dans les loüanges de la Poësie, au lieu que tout est illustré en Demosthene; & qu'il ne couste rien à apprester des viandes qui sont exquisés, parce qu'elles sont bones, mêmes sans aprest. Premièrement, il estoit d'Athenes, qui est si celebre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon Heros, ie pourrois parler des Dieux à qui elle doit.

son origine; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs presens, & de leurs mysteres; Je dirois ses Loix, ses Arrests, ses Assemblies, ses Colonies, ses Victoires, & ses Triphées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre; qu'il faudroit plus d'un Demosthene pour les pouvoir dignement décrire, & qu'ils fourniroient tout seuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut joindre aux loüanges d'un Heros, celles de sa Patrie; Isocrate même a inferé les loüanges de Thesée, parmy celles d'Helenne, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'illustres Galans; & les Poëtes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-être d'avoir trop de matiere, & de faire, côme on dit, le portail plus grand que l'édifice. Laisant donc là Athenes, venons à la dignité de son pere, qui est comme dit Pindare, un fondement d'or pour la loüange du fils; Il estoit Admiral, & l'on sçait qu'en son pais il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orphelin, cela n'a servi qu'à faire éclater davantage la gloire de notre Orateur. On ne sçait rien de l'éducation ny des exercices d'Homere; & pour le louer on ne peut pas se servir du laurier d'Hebode, qui improvoit la Poësie aux Bergers de la côte; Mais pour toy, tu as dans les loüanges de Demosthene, Calistrate, Isocrate, Isée, Alcidas, Eubulide. Tu peux ajoûter qu'encore qu'il y eût mille sujets de debauches dans Athenes, capables de corrompre juiqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs peres; tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Demosthene, nonobstant la negligence de ceux qui avoient soin de sa conduite, & la fragilité de sa jeunesse. Mais l'amour

de l'honneur & de la vertu le transporta de la matiere de Phrynée, à l'école de Platon; d'Antistote, d'Isocrastrate, & de Xenocrate. Tu pourras dire aussi qu'il y a deux sortes d'amour; l'un brutal & véritablement né de la mer, puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux tempestes & aux orages; l'autre celeste, qui nous attire à soy avec une douce violence, comme par la chaîne d'or du Jupiter, & nous approche de son trône. C'est cet amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui luy fit razer la muraille de la teste. Qui luy rendit facile la grosse, le noir, & l'épée; Qui luy fit vaincre les défauts de sa langue, de sa prononciation, de sa mémoire, mépriser les bruits du peuple, & passer les jours & les nuits entiers à l'estude. Il ne l'eût pas permis d'envieiller si son eloquence nous étoit venue par la multitude des penées, & par la force de l'expression, que pour ce qui concerne les sens & les mouvemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la subtilité, de la variété. En un mot, il est des Orateurs, comme dit Lesothie, comme le discours est anime. Car on ne luy peut reprocher, comme à Etchyle, qu'il travailloit avec l'huile, afin d'avoir plus de feu; vû qu'il n'alloit que de l'eau. De là vient la raillerie de quelques uns que les autres Orateurs harangoient à l'ordinaire, mais que Demosthene y composoit. Et Pythias disoit que les harangues sentoient l'huile, à cause de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous avons de commun dit-il, dans les loüanges d'Homere & de Demosthene; mais venons à ce qui est de luy, & de particulier, sa douceur, son humilité, sa vigilance, sa vigueur à entreprendre & à poursuivre. Comme il vouloit continuer, je l'in-

avec les remarques.

Harangue d'eau.

de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Phrynée, à l'école de Platon; d'Aristote, de Theophraste, & de Xenocrate. Tu pourras dire là dessus, qu'il y a deux sortes d'amour; l'un brutal, & véritablement né de la mer, puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux tempestes & aux orages; l'autre celeste, qui nous attire à soy par une douce violence, comme par la chaîne d'or de Jupiter, & nous approche de son trône. C'est cet amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui luy fit razer la moitié de la teste: Qui luy rendit facile la grotte, le miroir, & l'épée; Qui luy fit vaincre les defects de sa langue, de sa prononciation, de sa memoire; mépriser les bruits du peuple, & passer les nuits & les iours entiers à l'étude. Il ne se faut donc pas émerveiller si son éloquence nous étōne, tant par la multitude des pensées, & par la force de l'expression, que pour ce qui concerne les passions & les mouvemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la sagesse, de la variété. Enfin, il est le seul des Orateurs, comme dit Leosthène, dont le discours est animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eschyle, qu'il travailloit apres avoir bû, afin d'avoir plus de feu; vû qu'il ne bûvoit que de l'eau. De là vient la raillerie de Demades que les autres Orateurs haranguoient à l'eau; mais que Demosthene y composoit: Et Pytheas disoit que ses harangues sentoient l'huile, à cause de la peine qu'il y prenoit. Voila ce que nous avons de commun dit-il, dans les loüanges d'Homere & de Demosthene; mais venons à ce que celuy cy a de particulier, sa douceur, son humanité, sa vigilance, sa vigueur à entreprendre & à exécuter. Comme il vouloit continuer, le l'in-

Voyez les remarques.

Herbage d'eau.

terrois, & luy dis qu'il avoit envie de me voyer, & nō pas de me desalterer. Oū, dit il, si ie venois à parler de ses grandes & immortelles actions, de sa magnificence dās les festins publics & dans les spectacles, des dépenses qu'il a faites pour armer des Galeres, pour fortifier la ville d'Athenes, pour delivrer les captifs, pour marier les pauvres filles. Quand ie cōsidere toutes ces choses, avec le reste de son Gouvernement; ses Loix, ses Decrets, ses Ambassades, ses Harangues; Je dis en moy même, Comment un homme peut-il apprehender de manquer de matiere, dans les loüanges de Demosthene? car à te voir faire des vœux & des souhaits, il sembloit que tu en fusses en peine. Mais tu devrois plutôt apprehender d'en estre acablé, & de ne pouvoir contempler tant de lumiere. Car il m'est arrivé la même chose dans les loüanges du Prince des Poëtes; & ie faillis à tout quitter, pour ne les pouvoir bien comprendre. Mais pour ne point passer pour un faux aiglon dans la Poësie, j'y accostumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton travail, comme ie dis, me semble plus aisé que le mien. Car toute la loüange d'Homere est renfermée dans sa Poësie, parce qu'on ne sçait rien du reste, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Demosthene est cōme un parterre de fleurs, où l'œil ne sçait que choisir; ou comme ces festins de voluptueux, où l'on trouve de quoy contenter tous les sens. Ainsi, l'on ne sçait sur quoy arrester sa veüe, lors qu'on vient à considerer, ou sa nature, ou son art, ou son esprit; ou son eloquence, ou sa conduite, ou sa resolution; ou le mepris qu'il a fait des richesses, ou sa justice, ou son humanité, ou sa prudence, ou le nombre innombrable de ses

actions; Eubee, Megare, Beocie, Chio, Boeie, l'Hellespont, Bisance, qui nous font voir avec Pindare, *Que chanteray-je le premier au monde, ou le javelot doré, ou les soldats qui mordent des dents du serpent, ou Thebes aux portes, ou la force d'Hercule l'indomtable, ou li à la guerre, les honneurs de Bacchus, ou le mariage de qu'on li à la ville Harmonie?* Ainsi, l'on ne sçait que louer; ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort, ou son eloquence, ou sa doctrine, mais pour ne se point tromper, il les faut prendre separement, & s'arrester sur l'une de ces choses, cōme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la mettra en paralele, avec celle de Periclès, & l'est comparée à des foudres & à des tonnerres qui laidoit un éguillon dans l'esprit, mais cōtre à cet avantage, qu'elle a souffert l'effort des temps & le jugement de la posterité; en lieu que celle de Periclès est morte avec luy. Mais ie te prie cela à traiter, si tu prens ce sujet; Que si tu proposes de louer ses vertus ou ses actions, tu pourras prendre une, ou bien deux ou trois, si tu veux t'étendre davantage; car elles te fourniront assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de louer quelques uns d'entre eux, comme la chevelure, les armes mesmes, & les ornemens; & les Poëtes ne seignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Demosthene donc te pardonneroit aisement, si tu n'entreprendrois de louer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy mesme à les louer toutes ensemble. Comme Theophraste faisoit ce discours, avec beaucoup de verve; Je croy, luy dis-je, que tu veux faire

belles actions ; Eubore , Megare, Beacie, Chio, Rhodes , l'Hellespont , Bisance , qui nous font écrier avec Pindare , *Que chanteray-je le premier, ou Ismene , ou le javelot doré, ou les soldats engendrez des dents du serpent , ou Thebes aux sept portes, ou la force d'Hercule l'indomtable, ou les divers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie* Ainsi, l'on ne sçait que louer ; ou, *Mélie à la quenouille dorée.* ou ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort ou son éloquence, ou sa doctrine ; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre separément, & s'exercer sur l'une de ces choses, cōme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la mettra en paralele, avec celle de Periclès, qui a esté comparée à des foudres & à des tōnerres, & qui laissoit un éguillon dans l'esprit ; mais la nostre a eût avantage, qu'elle a souffert l'effort des temps, & le jugement de la posterité ; au lieu que celle de Periclès est morte avec luy. Mais je te laisse cela à traiter, si tu prens ce sujet ; Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions, tu en pourras prendre une, ou bien deux ou trois, si tu veux t'estendre davantage ; car elles te fourniront une assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de louer quelquefois une partie de son Heros , comme la teste, les pieds ou la chevelure, les armes mesmes, ou les ornemens ; & les Poëtes ne seignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Demosthene donc te pardonneroit aisement, quand tu n'entreprendrois de louer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy mesme à les louer toutes ensemble. Comme Thersagore faisoit ce discours, avec beaucoup de vehemence ; Je croy , luy dis-je , que tu veux faire

voir que tu n'es pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Je l'ay fait, dit-il, afin que n'étant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'écoutes plus attentivement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veut le seulement que tu n'aies fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traitent un mal pour un autre. Car tu as donné des regles pour un apprentif, & il y a long-temps que ie l'ay toutes ces choses. Il en est, dit-il, comme du grand chemin, qui est toujours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples; qui pour montrer son adresse fit plusieurs tours sur une même ligne, à l'entour de l'Academie, sans qu'il parût que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire, luy dis-je, car ie fais tout ce que ie puis, pour m'éloigner du chemin battu, & pour quitter la route des autres; ce qui est assez difficile, quand on court dans une même carrière. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on avoit commandé de faire un cheval qui se vautre dans la poussière. Car comme il y travailloit, celui qui l'avoit commandé étant arrivé, & se mettant en colere de ce qu'il faisoit un cheval couru, qui élevoit une grande poussière sous les pieds, il ne fit que renverser le tableau, & luy demanda si ce n'estoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaisant, luy dis-je, de croire que ie n'aye essayé encore qu'un chemin; tu dois plutôt craindre que ie n'aye rentré toutes les voyes, & que ie ne sois contraint à la fin de faire comme Protée; qui s'estant changé en mille formes, reprit la sienne, parce qu'il n'y en avoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy.

Je t'empêcher de tomber dans mon sentiment. Nullement, luy dis-je, j'aime mieux te laisser pour t'entendre. Car peut-être qu'éloigné de ce qui te met en peine, tu pourras à longer à moy. Apres nous estre donc à ces siéges les plus proches, il me fut sonné, que ie trouvoy fort beau; mais comme il estoit au milieu, il ferma tout à coup le livre, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacance, comme on fait le peuple à Athenes, lors qu'on va au jugement des procez, & aux affaires publiques. Car j'ay trouvé avec grand plaisir, les memoires des Rois de Macedoine, & d'autres autres choses les gestes d'Antipater, & quelques particularitez touchant Demosthe. Car tu seras bien aisé d'entendre. Pour répondre, luy dis-je, ie te donnerai une faveur, si tu m'excuses, afin que tu aches le reste de ton livre, mais apres cela ie ne te quitterai point, ne tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me montras. Et veritablement, ie puis dire que tu m'as montré splendidement à la naissance d'Hortense, & que tu as célébré meime en quelque maniere de Demosthe. Comme il eut achevé de nous remercier, nous ne tardâmes qu'autant qu'il fallut, de le laisser; puis il me mena chez luy, où il avoit esté assez long-temps à chercher plusieurs papiers, & en il m'apporta ces memoires; & vous voulez, ie vous en ay ce qui y estoit, & de rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lors qu'on recite à sa feste des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, qu'au si l'on n'y a rien de nouveau, que si l'on en fait de nouveaux; & l'on commence déjà à ne pas pour de nouvelles pieces, aux festes de Bac-

On, que tu en veux faire de mesme des.

pour l'empêcher de tomber dans mon sentiment. Nullement, luy dis-je, j'aime mieux laisser tout là, pour t'entendre. Car peut-estre qu'étant défait de ce qui te met en peine, tu commenceras à songer à moy. Apres nous estre donc assis sur les sieges les plus proches, il me lût son Poëme, que ie trouvai fort beau; mais comme il estoit au milieu, il ferma tout à coup le livre, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Athenes, lors qu'il vaque au jugement des procez, & aux affaires publiques. Car j'ay trouvé avec grand soin, dit-il, les memoires des Rois de Macedoine, où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater, avec quelques particularitez touchant Demosthène, que tu seras bien aise d'entendre. Pour recompense, luy dis-je, ie te donnerai une favorable audience, afin que tu aches le reste de ton Poëme; mais apres cela ie ne te quitterai point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, ie puis dire que tu m'as traité splendidement à la naissance d'Homere, & que tu as célébré meisme en quelque sorte celle de Demosthene. Comme il eut achevé de lire nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le loier; puis il me mena chez luy, où apres avoir esté assez long-temps à chercher parmi ses papiers, enfin il m'apporta ces memoires; & si vous voulez, ie vous diray ce qui y estoit, sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lors qu'on recite à sa feste des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que si l'on en faisoit exprès; & l'on commence déjà à ne plus jouer de nouvelles pieces, aux festes de Bac-

*Où, que l'on
en veue
faire de
meisme des
etc.*

418 LA LOUANGE
chus, mais on se contente des anciennes, qui ne
sont pas moins agreables lors qu'elles sont
bien representees. Voicy donc l'endroit du livre
qui concerne Demosthene; & il est conçu
en forme de dialogue. Comme on est rapporté
à Antipater, qui gouvernoit les affaires de la
Macedoine, qu'Archias qu'il avoit envoyé pour
se saisir des bannis, estoit arrivé, il le fit entrer
aussi tost; car il l'attendoit avec impatience, &
luy avoit donné ordre d'emmener Demosthene,
sans luy faire aucun deplaisir. Le livre vous dira
le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Anti-
pater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu
as ammené Demosthene.

ARCHIAS. Je l'ay emmené autant qu'il a esté
en mon pouvoir. Car voila son urne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os, & de
ses cendres?

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'emmener
vif, quelque promesse que je luy aye pu faire; & il
eust esté plus aisé de forcer les murs de Bisançe,
que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Athenien faisoit
plus de cas de moy que de la Patrie, ie luy don-
nerois de l'argent, & non pas mon amitié. Mais
lors qu'il me hait pour son pays, il m'est en
grande veneration; & une ville me semble ben-
reue, qui a un tel Citoyen. Pour les traîtres,
apres m'en estre servy, ie tâche de m'en desfaire;
mais ie voudrois avoir auprès de moy un Mi-
nistre aussi incorruptible que celui-là, & j'en
ferois plus de cas que de toutes les troupes
étrangeres. Car ie prefere les charmes de la

mission à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, ie suis en peine de
savoir qu'on a envoyé d'Athènes avec D'opiche.

ANTIPATER. Qu'ay-je tu apprehendes mainte-
nant les forces des Atheniens? Pour moy, ie me
souviens du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peu-
ra faire des gens qui passent tout leur vie dans
eux & dans la debauchee? Sans Demosthene
on pris Athènes plus facilement, qu'on n'a
pris Tenedos ou la Thessalie; mais il se trouvoit
par eux, pour rompre mes desseins, ou les tra-
vailler. Nous ne l'avons jamais pu surprendre par
une entrepryse, ni secrette ni publique. C'est
une rempart de toute la Grece. Combien nous
a-t-on contesté Amphipolis, Olynthe, la Phoci-
e, Erye, l'Hellespont, la Carionese. Il estoit
ordinairement à animer les Citoyens, & à les
veiller de leur alloupissement: Il leur faisoit
éprouver les depences de leurs jeux, à l'entrete-
nement des soldats. Il s'établissoit la marine, en
surveillant les loix abolies par le temps ou
par la negligence. Il faisoit souvenir le peuple
Athénien de Marathon & de Salamine, lors qu'ils
ne songeoient plus qu'à vivre honteusement aux
depens du public. Il resistoit contre nous
à la Grece. On ne le pouvoit ni tromper ni
prendre, ni corrompre. Il estoit plus redou-
table luy seul, que toutes les Flottes & les Ar-
mées; il égaloit la prudence de Pericles, la ma-
gistric de Themistocle, & la probité d'Ari-
stide. Il servoit autant à son pays que tous les trois
ensemble. Que s'il eust eu le commandement
des Armées, & de l'administration des Finances,
il ne s'en étoit point fait, puisqu'il nous avions tant
de peine à nous defendre de la force seule-

persuasion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, ie suis en peine de ceux qu'on a envoyez d'Athenes avec D'opithe.

ANTIPATER. Quoy ! tu apprehendes maintenant les forces des Atheniens ? Pour moy, ie me mocque du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche ? Sans Demosthene j'eusse pris Athenes plus facilement, qu'on n'a fait Thèbes ou la Thessalie ; mais il se trouvoit par tout, pour rompre mes desseins, ou les traverser. Nous ne l'avons jamais pû surprendre par aucune entreprise, ni secrète ni publique. C'étoit le rempart de toute la Grèce. Combien nous a-t'il contesté Amphipolis, Olynthe, la Phocide, le Pyle, l'Hellepont, la Querfonese. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens, & à les réveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de leurs jeux, à l'entretienement des soldats. Il rétablissoit la marine, en faisant observer les loix abolies par le temps ou par la negligence. Il faisoit souvenir le peuple d'Athenes, de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne songeoient plus qu'à vivre honteusement aux dépens du public. Il retinissoit contre nous toute la Grèce. On ne le pouvoit ni tromper ni surprendre, ni corrompre. Il estoit plus redoutable luy seul, que toutes les Flottes & les Armées ; il égaloit la prudence de Periclès, la magnanimité de Themistocle, & la probité d'Aristide, & servoit autant à son païs que tous les trois ensemble. Que s'il eust eu le commandement des Armées, & l'administration des Finances, que n'eût-il point fait ; puisque nous avons tant de peine à nous défendre de la force seule-

de ses paroles ? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif ?

ARCHIAS. Je n'ay pû.

ANTIPATER. Est-ce qu'il est mort en chemin ?

ARCHIAS. Non ; mais en l'île de Calaur.

ANTIPATER. Peut-estre, par vostre negligence, parce que vous n'en avez pas eu soin.

ARCHIAS. Il n'estoit pas en nostre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me comptes-là des Enigmes ; Vous l'avez pris vif, & il n'estoit pas en vostre pouvoir. N'as-tu pû empêcher qu'on ne luy fist aucune injure ?

ARCHIAS. Cela n'est pas arrivé par nostre faute.

ANTIPATER. Peut-estre que vous l'avez tué vous-mêmes ?

ARCHIAS. Non ; quoy que nous ayons tâché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obéir. Mais qu'en eussies-tu fait, quand nous te leussions amené tout vif, sinon de le faire mourir ?

ANTIPATER. Tunc connois ni Demosthene, ni moy ; Archias ; mais tu crois qu'on trouvoit des Demosthenes comme des Himerées, des Aristoniques & des Eucrates, qui se font élever pendant les divisions, & ont passé comme des torrens ; gens sans cœur, inolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaise. Ou, comme le déloyal Hesperide, qui n'eut point de bonre de l'accuser, quoy qu'il fut reconnaissance d'amitié avec luy, & de luy vir de m'istrer à un crime, dont les autres se repentirent incontinent : Car De-

mosthene fut aussi tost appellé, & son retour fut plus illustre que celui d'Alcibiade. Toutefois, il eut à couper la langue à cet imposteur, qui s'en étoit servi contre son ami. Mais Demosthene, n'as-tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous les ennemis ? Non, quand je considere la foy, la justice, la justice, car je respecte par tout la verité, & je n'ay pas le courage moins bon que Xerxès, qui laissa aller ces autres illustres Lacedemoniens, Bulis, & Sperquis, sans avoir admiré leur valeur. Je revere donc Demosthene, quoy que je ne l'aye vû que deux fois dans Athenes, sans le pouvoir entretenir de fort peu ; mais j'ay appris ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy même dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que j'admire, quoy que Python compare à luy, ne sûr rien, ni tous les Orateurs d'Athenes, tant pour la beauté des pensées & la force de l'raisonnement, que pour l'adresse, l'elegance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Apres avoir donc assemblée les Grecs à Athenes, pour accuser devant eux les Atheniens, nous nous repentirons d'avoir été à Python & non à Demosthene, où l'on ne pouvoit que résister. Mais comme je dis, je ne mets qu'au rang de l'éloquence, & j'admire bien davantage la conduite & la resolution, d'avoir de sa ferme & inébranlable, contre toutes les sollicitudes de la fortune. Et je sçay quel avantage on luy eut présenté un jour une harangue que Demosthene avoit fait contre luy, & que Parmenon ne pût s'empêcher d'en mourir.

mosthene fut aussi tost r'appellé, & son retour fut plus illustre que celui d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cet imposteur, qui s'en estoit servi contre son ami. Mais Demosthene, me diras tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis ? Non, quand ie considere la foy, son integrité, la justice ; car ie respecte par tout la vertu, mesme dans un ennemi ; & ie n'ay pas le courage moins bon que Xerxès, qui laissa aller ces deux illustres Lacedemoniens, Bulis, & Sperquis, apres avoir admiré leur valeur. Je revere donc Demosthene, quoy que ie ne l'aye vû que deux fois dans Athenes, sans le pouvoir entretenir que fort peu ; mais j'ay appris ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy mesme dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que j'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Athenes, tant pour la beauté des pensées & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'elegance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Apres avoir donc assemblé les Grecs à Athenes, pour accuser devant eux les Atheniens, nous nous repentîmes d'avoir eû à Python & à ses promesses, lors que nous eûmes ouï les raisons de Demosthene, où l'on ne pouvoit que répondre. Mais comme ie dis, ie ne mets qu'au second rang son éloquence, & j'admire bien davantage la conduite & la resolution, d'avoir demeure ferme & inébranlable, contre toutes les secousses de la fortune. Et ie sçay que Philippe de Macedoine avoit le mesme sentiment que moy ; Car comme on luy eut présenté un jour une harangue que Demosthene avoit fait contre luy, & que Parmenion ne pût s'empêcher d'en murmurer,

murer : Laissons , dit-il , la liberté de parler à Demosthene , puis qu'il n'est point à nos gages , quoy que j'ay massé mieux l'entretenir que pas un des Officiers de ma maison ; veu que c'est luy qui dissipe tous mes conseils , & qui ruine toutes mes entreprises. Voila ce que me disoit alors ce grand Prince , & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis ; comptant entre ses bonnes fortunes , de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demosthene ; & songeant ailleurs combien il seroit redoutable , avec ses forces , puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre. Apres la bataille de Cherone , il ne cessoit de publier le danger où il avoit mis pour avoir relin contre luy toutes les forces de la Grece , & luy en avoir fermé l'entrée. Car il devoit piuttosto la victoire à la Fortune , qui est la maistrresse des evenemens , & au deseur des ennemis , qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Athenes estoit son Antagoniste , il disoit qu'il n'en avoit point d'autre que Demosthene ; & que sans luy , il ne seroit pas plus de cas de cette grande ville , que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi lors qu'il envoyoit des Ambassadeurs vers les autres Citez de la Grece , si Demosthene y alloit pour le contrecarrer , il desespéroit du succès de son entreprise ; Il disoit que tous ses desirs estoient renversés , & qu'il estoit impossible de triompher de l'éloquence de cet homme. Si j'allois donc entre les mains un si grand Personnage , ie me garderois bien de le faire mourir , & me servirois de ses conseils , à l'établissement de nostre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy dès l'heure qu'Aristote l'amena à Alexandre , auquel

il se voir depuis plusieurs fois , témoignant de plus d'estat de luy , que de tous ceux qui le pouvoient voir ; & admirant la force & la grandeur de son genie , sans parler de ses autres vertus. Cependant , vous avez les mesmes sentimens de luy , disoit-il , que d'un Babule , d'un Phalaris , & d'un Philocrate ; & vous croyez corrompre par argent , celui qui a depeuté tout un royaume pour affranchir son pays. Mais comme vous sçavez que cela ne peut rien lui : son esprit ne se laisse de l'étonner par la crainte des dangers. Luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie , il ne craint pas seulement le peuple d'Athenes , qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son pays , qui le retient dans l'administration des affaires ; & a pris cet employ comme une étude , & une étude de verus. Je desirerois donc , Archias , de considérer , pour avoir ton avis sur les affaires présentes , & pour oïr la voix de la liberté , par les applaudissemens des flateurs , & un concert de flatteries au lieu des cajoleries de la Cour. Dans Demosthene merite quelque blâme , c'est d'avoir trop aimé une ville ingrate , & pour me mis la vie en danger , pour des gens qui ne reconnoissent pas , veu qu'il est si difficile de trouver ailleurs des amis plus constants & plus fidèles. ARCHIAS. Tu pourrais obtenir de luy d'autres choses ; mais non pas celle-là , Antipater , car il estoit trop passionné de l'amour de la patrie.

ANTIPATER. Je le croy , Archias , mais il n'en est rien.

ARCHIAS. Tu t'en étonneras d'avantage quand tu le sçauras , car nous-mêmes qui

il le fit voir depuis plusieurs fois, témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir ; & admirant la force & la grandeur de son genie ; sans parler de ses autres vertus. Cependant , vous avez les mesmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule , d'un Phrynon, & d'un Philocrate ; & vous croyez corrompre par argent , celuy qui a depensé tout son bien pour affranchir son païs. Mais comme vous sçavez que cela ne peut rien sur son esprit, vous tâchez de l'étonner par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Athenes , qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son païs, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires ; & il a pris cet employ comme une étude , & un exercice de vertu. Je desirerois donc, Archias, de le posséder , pour avoir son avis sur les affaires présentes, & pour oïr la voix de la liberté, parmi les applaudissemens des flatteurs , & un conseil sincere au lieu des cajoleries de la Cour. Du reste, Demosthene merite quelque blâme , c'est pour avoir trop aimé une ville ingrate , & pour avoir mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eût pu trouver ailleurs des amis plus constans & plus fideles.

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de luy d'autres choses ; mais non pas celle-là, Antipater ; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le croy, Archias ; mais comment est-il mort ?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras davantage, quand tu le sçauras ; car nous-mêmes qui

La gravité, la sagesse, la patience, la prudence et la liberté.

l'avons vû, ne cessons de nous en étonner. Il m'editoit la fin des long-temps, comme tu le jugeras par la suite, & se retira dans un Temple, d'où nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dites-vous pour cela ?

ARCHIAS. Je luy offris le pardon, quoy que ie ne fusse pas assuré de l'obtenir ; car ie te croyois plus irrité contre luy ; mais ie ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment reçut il cette proposition ? ne me le celle point. Je voudrois y avoir esté présent ; car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage, & de voir s'il a pu conserver son ame droite & sans gauchir jusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension ; Au contraire, il me dit en riant, que j'estois un trop mauvais Acteur, pour luy persuader

Archias avoit joué des Comédies.
de ta part un mensonge avantageux.

ANTIPATER. Il se résolut donc à la mort sans accepter tes offres.

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reste, tu jugeras qu'il y avoit quelque autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas estrange que les Macedoniens prissent Demosthene, apres avoir pris Olympe, A ntipolis, & Onop ; & ajouta ; car j'avois donné ordre qu'on écrivit tout ce qu'il diroit, & ie ne te le celeray point, puisque tu le desires sçavoir ; il a dit a dis-je. Pour moy Archias, j'apprehendois de paroître devant Antipater, de peur qu'il ne me fût souffrir la mort, ou quelque chose de pire ; Mais s'il est vray ce que tu dis, ie dois plus apprehender les carcéres, de

car qu'elles ne me fassent perdre l'estime que je me suis acquise, & que toute la Grece ne me considère comme un traître & un déserteur, qui l'a abandonné pour passer au parry de ses ennemis. Je dois vivre, il faut que ce soit le Pirée qui me conserve, & les vaisseaux que j'ay équipés pour la République, & les fortifications que j'ay faites à mes dépens, & les frais que j'ay fournis pour le paiement à la Tribu de Pandion & Solon, pour la Liberté que j'ay défendue jusqu'à la mort, & les loix navales & militaires que j'ay établies, & les vertus de nos ancêtres, & nos trophées, & l'affection de mes Citoyens, qui m'ont souvent couronné, & la foy dont j'ai jouie j'ay maintenu la puissance. Que si ie dois vivre aux dépens d'autrui, que j'aye aux dépens des captifs que j'ay rachetés, ou des pères dont j'ay marié les filles, ou des pauvres dont j'ay aquis les dettes. Et si toutes ces choses ne peuvent rien, ni l'empire des Isles & de la Mer que j'ay aquis à mon pais, ni la franchise du Temple de Neptune, ni son Aurel que j'emprunte, ni monray plus tost que d'aller en Macedoine pour la cour à Antipater. Ce n'est pas que ie ne sois content de gagner l'affection des Macedoniens, aussi bien que celle de mon ingrate Patrie, si ie voyois l'exemple de Callimedeon de Pythas, & de Demades, mais j'ay trop de cœur pour me laisser de ma vertu, & trop de respect pour Cothone, & pour les filles d'Erechthe. Ie ne veux pas que on me puisse reprocher d'avoir changé avec l'argent, & d'autant plus que j'ay la mort en mon pouvoir, qui est un asile sans reproche. Je n'iray point faire la cour à un Tyrant pour des honneurs, & perdre ma liberté sans laquelle il

qui s'effrayent à la mort pour leur

crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que
 j'ay aquis, & que toute la Grece ne me confide-
 re comme un traître & un déserteur, qui l'a
 abandonnée pour passer au party de ses ennemis.
 Si ie dois vivre, il faut que ce soit le Pirée qui
 me conserve, & les vaisseaux que j'ay équipiez
 pour la Republique, & les fortifications que j'ay
 faites à mes dépens, & les frais que j'ay fournis
 volontairement à la Tribu de Pandion; & Solon,
 & Dracon, & la Liberté que j'ay deffenduë ius-
 qu'à la mort; & les loix navales & militaires que
 j'ay rétablies, & les vertus de nos ancestres,
 & leurs trophées, & l'affection de mes Ci-
 toyens, qui m'ont souvent couronné, & la
 Grece dont jusqu'icy j'ay maintenu la puissan-
 ce. Que si ie dois vivre aux dépens d'autrui, que
 ce soit aux dépens des captifs que j'ay rachetez,
 & des peres dont j'ay marié les filles, ou des pau-
 vres dont j'ay aquis les dettes. Et si toutes ces
 choses ne peuvent rien, ni l'empire des Isles & de
 la Mer, que j'ay aquis à mon pais, ni la franchiso
 du Temple de Neptune, ni son Autel que j'em-
 brasse, ie mourray plutôt que d'aller en Macedoi-
 ne faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que ie ne
 puisse gagner l'affection des Macedoniens, aussi
 bien que celle de mon ingrate Patrie, si ie vou-
 lois imiter l'exemple de Callimedon, de Pytheas,
 & de Demades, mais j'ay trop de cœur pour me
 repentir de ma vertu, & trop de respect pour Co-
 drus, & pour les filles d'Erectée. *Qui s'o-*
 Le ne veux pas *frivent à*
 qu'on me puisse reprocher d'avoir echangé avec la *la mort*
 pais. *pour leur*
 Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en mon
 pouvoir, qui est un azile sans reproche. Je n'iray
 point faire la cour à un Tyran pour deshoner
 ma Patrie, & perdre ma liberté sans laquelle ie

m'est honteux de vivre, & dans laquelle il m'est
honneste & avantageux de mourir. Il se souvient
bien, toy qui as iouï des Tragedies de ce Poëte
qui dit d'une Dames *Qu'elle eut son en tombant,*
que sa chute fust honneste. Si une fille a eu cette
considération, Demosthene preferera-t'il une vie
honteuse à une mort honorable ; & aura-t'il
oublié si-tost les beaux discours de la Philosophie,
& les Traitez de l'immortalité de l'Âme,
de Platon, & de Xenocrate ? Apres avoir dit ces
choies, il s'emporta contre ceux qui reprochent
aux miserables leur malheur, & cōme l'exploiois
les prieres & les menaces, pour le persuader de
sortir ; Je le ferois, m'e dit-il, si l'estois Archias,
mais tu pardonneras bien à Demosthene, s'il n'est
pas né pour servir. Alors, le voulant enlever par
force, il sortit ; & jettant les yeux sur la statue
de Neptune ; Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que
les flotes, les rempars & les armées, qui puissent
defendre notre liberté : mais j'ay un asyle, que
toute la puissance des Macedoniens ne peut for-
cer, & qui vaut mieus que les murs de bois à
qui l'Oracle vouloit que les Atheniens confia-
sent leur salut. Jay vesçu libre dans l'adminis-
tration de la Republique, ie mourray de même
sans craindre ny Archias, ny Antipater, comme ie
n'ay craint ny Philippe ny Alexandre. Ayant ainsi
parlé ; Ne me forces point, dit-il, ie ne prophane-
ray point, si ie le puis, ce Temple, & ie te sui-
vray volontairement, apres avoir pris congé de
Neptune. Comme il portoit dans ce moment
la main à la bouche, ie m'imaginay que c'estoit
pour prendre congé du Dieu ; mais il n'estoit pas
encore hors du seuil du Temple, que me regardant,
Emmene, dit-il, ce corps à Antipater, car il

commenceras pas Demosthene ; Non par les
serments qui aloit iurer par les morts de Mara-
thon, mais il rendit l'esprit en cet instant. En sui-
vant le servante qu'on a mise à la question, nous
aprenons qu'il gardoit sur soy du poison, il y avoit
quelques temps, pour ce suier.

ANTIPATER. O l'homme heureux & invin-
cible ! Qu'il y a de courage & de resolution
à cette mort ; & de prudence à porter sur soy
le poids de la liberté. Il est allé mener une autre
vie dans le Ciel, ou dans les champs Elisées.
Adieu son corps à Athens, dont il sera un
grand ornement, que tous ceux qui sont
allés à Marathon.

ASSEMBLEE DES DIEUX

*Vous voyez parger le Ciel à l'imitation d'Asbe-
nos, des étrangers qui s'y sont introduits, au
prejudice des veritables Citoyens.*

DIALOGUE

JUPITER, DIOMÈDE, ET DI MERCURE,
en la presence des autres Dieux.

JUPITER. NE murmurez plus, Mes-
sieurs, & ne chuchetez plus à
l'oreille les uns des autres comme vous avez de-
sormais, pour vous plaindre de ce qu'on a admis
à la table des Dieux, des gens qui n'en sont pas
dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy, pour
ordonner ce qui est à chacun le pouvoir de

s'emmeneras pas Demosthene ; Non par les Je crus qui aloit iurer par les morts de Marathon ; mais il rendit l'esprit en cét instant. Ensuite une servante qu'on a mise à la question, nous appris, qu'il gardoit sur soy du poison, il y avoit long temps, pour ce suiet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & invincible ! Qu'il y a de courage & de resolution dans cette mort ; & de prudence à porter sur soy les gages de sa liberté. Il est allé mener une autre vie dans le Ciel , ou dans les champs Elisées. Renvoyons son corps à Athens , dont il sera un plus grand ornement , que tous ceux qui sont morts à Marathon.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L'ASSEMBLEE DES DIEUX.

Momus veut purger le Ciel à l'imitation d'Athenes, des étrangers qui s'y sont introduits, au prejudice des veritables Citoyens.

DIALOGUE.

DE JUPITER, DE MOMUS, ET DE MERCURE,
en la presence des autres Dieux.

JUPITER. **N**E murmurez plus , Messieurs, & ne chuchetez plus à l'oreille les uns des autres comme vous avez de coutume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux , des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy , pour y donner ordre ; & ie laisse à chacun le pouvoir de.

dire son sentiment en toute liberté. Mercure se
la publication.

MERCURE. Paix, écoutez; Que celui qui a
droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a
quelque chose à représenter touchant les nou-
veaux venus, & ceux qui se sont introduits de-
puis peu dans le Ciel.

MOMUS. C'est moy, s'il plaist à Jupiter.

JUPITER. Il n'est point besoin d'autre per-
mission.

MOMUS. Je dis donc, Messieurs, que c'est une
honte de voir des hommes, qui non contents
d'avoir esté faits Dieux, veulent mettre dans le
Ciel jusqu'à leurs valets; & j'en veux dire ce qui
m'en semble. Car tout le monde connoist ma-
franchise, & sçait que je ne sçaurois rien taire de
ce que j'av sur le cœur, au hazard de passer pour
un envieux & un médisant, comme quelques uns
déjà m'appellent. Mais puisque Jupiter & le cry
public me le permettent, je commenceray sans
crainte, & parleray comme j'ay fait, de ceux à
qui il ne suffit pas d'estre Dieux, s'ils ne déshon-
rent les autres, qui prennent part aux sacrifices & aux
distributions celestes, avant que d'avoir esté re-
çus dans la congregation, & d'avoir payé leur
bien-venue.

JUPITER. Ne parle point par énigmes; mais
dis clairement ton avis, jusqu'à nommer publi-
quement les coupables, de peur qu'on n'accuse se-
crètement les innocens, & que cela n'engendre
parmy nous des soupçons & des défiances. Il faut
qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout libre-
ment.

MOMUS. Grand-mercy, Jupiter; c'est me
gratter, comme on dit, où il me demange. Ces

part d'un grand cœur, & véritable-
ment Royal. Pour commencer donc, Voilà Bac-
chus sans aller plus loin, qui a fait ce que je dis,
il n'est qu'un homme, & petit fils d'un Mar-
chand Phénicien. Car sans parler de son yvrogne-
rie & de ses débauches, qui sont connus de tout
le monde, quelles gens nous a-t-il amenés avec
lui? L'un est cornu avec une barbe de bouc, &
est de la même espèce, suivi d'une troupe
d'autres qui lui ressemblent, toujours saut-
ant & gambadant d'une façon ridicule, & fai-
sant peur aux petits enfans, avec leurs oreilles
pendantes de leur longue queue. L'autre est un pe-
titillard chauve & camus, la plupart du temps
sur un âne. Ne voila-t-il pas de beaux
exemples, pour ne point parler de ses deux concu-
sines, Ariadne & Erigone, dont il a mis la Cour-
onne de l'une parmy les Astres, & le chien de
l'autre, comme pour lui servir de jouet, de peur
que la pauvre fille n'eust pas de quoy s'entretenir
dans le Ciel? N'est-ce pas là se moquer des Dieux
autres hommes? Passons aux autres.

JUPITER. Ne va point parler d'Hercule ni
d'Alceste; car je voy bien que la chaleur du dis-
cours t'emporte. Tu sçais que l'un est plus utile,
& beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les
malades; & l'autre a purgé l'Univers de mon-
strueux.

MOMUS. Je n'en diray rien, puis qu'il te
plaist, quoiqu'il y eust beaucoup de choses à
dire, & qu'ils portent encore sur le corps des
vrais Dieux de vilaine, comme des esclaves. Mais
je n'ai point permis de parler de Jupiter lui-même,
car je ne drois-je point?

JUPITER. Dis-moi ce qu'il te plaira, j'aime

permission part d'un grand cœur, & véritablement Royal. Pour commencer donc, Voilà Bacchus, sans aller plus loin, qui a fait ce que ie dis, luy qui n'est qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Phenicien. Car sans parler de son yvrognerie & de ses débauches, qui sont connues de tout le monde, quelles gens nous a-t'il amenez avec luy : L'un est cornu avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de mesme, suivy d'une troupe de Basteleurs qui luy ressembtent, tousiours sautans & gambadans d'une façon ridicule, & faisant peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointuës, & leur longue queue. L'autre est un petit vieillard chauve & camus, la plupart du temps monté sur un âne. Ne voila-t'il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Erigone, dont il a mis la Couronne de l'une parmy les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de joliet, de peur que la pauvre fille n'eust pas de quoy s'entretenir dans le Ciel? N'est-ce pas là se moquer des Dieux & des hommes? Passons aux autres.

JUPITER. Ne va point parler d'Hercule ni d'Esculape; car je voy bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sçais que l'un est plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Univers de monstres.

MOMUS. Je n'en diray rien, puis qu'il te plaist, quoy qu'il y eust beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brûlure, comme des esclaves. Mais s'il m'estoit permis de parler de Jupiter luy-même, que ne dirois-je point?

JUPITER. Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime

encore mieux que tu parles de moy, que d'en entre ; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'estre un étranger et un inconnu.

M o u s. On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis ; car on y montre ton sepulchre. Mais ie ne veux pas croire aux Candiots, qui sont des menteurs, ny aux Egéens qui disent que tu es un enfant supposé ; Je me concentre de dire que tu es la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bázards. Tes belles metamorphoses, m'ont quelquefois fait apprehender ; tantost qu'on ne t'aloit egorger, on te mettoit à la charrière, lors que tu estois taureau ; tantost qu'on ne te mist au creuset, lors que tu estois or ; tantost qu'on ne te fist rostir, lors que tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que ie considere Hercule dans le Ciel ; quand dis qu'Euristhée est dans les Enfers, & le Temple du valet pres du sepulchre du maistre. Bacchus le Thébain est adoré, & ses trois cousins germains, Penthée, Actéon, & Learché sont les plus misérables de tous les hommes. En suite, le desordre s'augmentant par l'impunité, les Dieux ont failli à son exemple ; Témoin Titos, Andromède, Jason, & Anchise. Mais ie laisse ces choses qui sont trop communes & en trop grand nombre.

JUPITER. Ne parle point de Ganymede ; car ie ne veux pas qu'on le sache.

M o u s. Je m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché jusques sur ton Trône ; mais qui nous a emmené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, avec Myrtes, qui porte la Tiare & l'habit des Médés, & qui n'entend pas seulement la langue Greque ; de sorte qu'il ne sçait que répondre quand on boit

Cela nous a mis en tel mépris, que les Grecs & les Getes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux ; comme entr'autres un Zéus qui a esté leur esclave. Mais ce n'est en vain, au prix des Egyptiens. Que fais-tu d'un chien, entortillé d'un linge ? As-tu l'assurance de venir aboyer dans le Ciel ? Que fais-tu icy le bon Apis, avec ses Propheties & ses Oracles ? J'ay honte de parler des Singes, des Bœufs, & des Cigognes, & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous, dieux, qu'on leur rende les mêmes honneurs qu'à vous & quelquefois de plus grands ? Voy, Jupiter, en adoreras-tu toujours qu'on te rend des corps, & qu'on t'adore sous la figure d'un bœuf ?

JUPITER. Veritablement, cela est un peu ridicule ; mais ces figures sont mystérieuses ; comme tu n'y entends rien, tu n'en devrois pas parler.

M o u s. Il faut de grands mystères, pour adorer les Dieux d'avec les Animaux ; Ne le vois-tu pas bien, en les regardant ?

JUPITER. Laisse là ces Dieux d'Egypte, qui se consacrent un autre temps plus propre pour parler, & achève ce que tu as à dire.

M o u s. Passons donc à Trophonius, & à Delphique, qui rendent des Oracles ; & ce qui est d'avantage, c'est que le dernier est fils de Leto, qui avoit eue la mere, & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, & de dire tout ce qu'on veut pour deux carolus ; bien qu'il a osté la pratique à Apollon. Que feroit-il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne veuille mester, lors qu'il a esté huilé, &

Jay ? Cela nous a mis en tel mépris , que les Sythes & les Gètes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux ; comme entr'autres un Zamolxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien , au prix des Egyptiens. *Que fais-tu là, vilage de chien, entortillé d'un linge ? As-tu bien l'assurance de venir aboyer dans le Ciel ? Et que fait icy le bœuf Apis, avec ses Propheties & les Oracles ? Jay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes, & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous, Messieurs, qu'on leur rende les mesmes honneurs qu'à vous & quelquefois de plus grands ? Et toy, Jupiter, endureras-tu toujours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore sous la figure d'un Belier ?*

JUPITER. Veritablement, cela est un peu scandaleux ; mais ces figures sont mystericules, & comme tu n'y entends rien, tu n'en devrois point parler.

MOMUS. Il faut de grands mysteres, pour discerner les Dieux d'avec les Animaux ; Ne le voit-on pas bien, en les regardant ?

JUPITER. Laisse là ces Dieux d'Egypte, il se presentera un autre temps plus propre pour en parler, & acheve ce que tu as à dire.

MOMUS. Passons donc à Trophonius, & à Amphiloque, qui rendent des Oracles ; & ce qui me fâche davantage, c'est que le dernier est fils d'un scelerat, qui avoit tué sa mere ; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus ; si bien qu'il a osté la pratique à Apollon. *Que dis-ic ? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veuille mesler, lors qu'il a esté huilé, &*

couronné ; & que pour se faire valoir, il a troué quelque imposteur, dont le nombre augmenta tous les jours. La statue de l'Athlete Poëdamas guerit de la fièvre Olympie, comme celle de Theagene en l'Isle de Tharfe. On sacrifie à Hector dans Ilium, & vis à vis à Protefilas dans la Querfonesse. Cependant ces faux Dieux ont causé que l'on méprise les autres ; & il n'y eut jamais tant de parjures, ni de sacrilèges. Voilà une petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais encore les Dieux bizarres & étrangers, ne me font pas tant rire que ceux qui ne sont point, & qui ne peuvent estre. On est cette Vertu tant vantée ? & ces vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui se détruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre estre que dans la cervelle des Poëtes & des Philopotes. Cependant, ils ont tant gagné sur l'esprit du simple peuple, qu'on ne nous veut plus sacrifier ; par une fausse opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hecatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'exécuter l'ordre du Destin, & ce qui est ordonné à chacun, dès le point de la naissance. Dis-moy, Jupiter, as tu jamais vû ces Dieux ? car pour moy, j'avoué franchement que ie ne les connois point, quoy que j'en aye souvent ouï parler. Mais pour mettre fin à ce discours, qui n'est déjà que trop long, ie litay si l'on veut le Decret que j'ay fait sur ce sujet.

JUPITER. Je le veux ; car tu as représenté plusieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de reformation, pour empêcher que le désordre n'aille plus avant.

DECRET DES DIEUX.

à la bonne heure.

LES Dieux assemblez à l'ordinaire le septième du courant, sous le trône de Jupiter qui présidoit, assisté d'Apollon, Neptune, où Momus serroit de G. effier ; Sans du Sommeil a prononcé cet Arrest la nuit. Enqu'il nous a esté représenté que plusieurs, & d'abord que Barbares, se sont intrus dans le temple, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont dignes de cet honneur ; & que non contents de leur des privilèges celestes, & de se le souler de la main d'Ambroisie, qui sont encheris de moins depuis leur venue, ils sont si insolens que de vouloir les premiers honneurs parmy les honneurs de se mettre à table devant les autres ; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les autres Dieux ; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de convoquer les Etats vers le Solstice prochain, pour remedier à ce desordre, & d'élire des Commissaires, trois du regne de Saturne, & de celui de Jupiter, & Jupiter luy-même le septieme, devant lesquels chacun s'en va de faire ses preuves. A la charge toutefois de ne qu'exercer leur commission, ils prêteront le serment en la forme & maniere accoustumée, & jureront par le Sixx, de s'aquiter bien de leur charge, sans rien prendre, sans rien donner à la recommandation, ny à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffi-

DECRET

1. Par.

T

DECRET DES DIEUX.

à la bonne heure.

MOMUS. **L**Es Dieux assemblez à l'ordinaire le septième du courant, sous le regne de Jupiter qui présidoit, assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus servoit de G. effier; le Dieu du Sommeil a prononcé cet Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté représenté que plusieurs, tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cet honneur; & que non contents de jouir des privileges celestes, & de se souler de Nectar & d'Ambrosie, qui sont encheris de moitié depuis leur venue, ils sont si insolens que de s'aroger les premiers honneurs parmy les hommes, & de se mettre à table devant les autres; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de convoquer les Etats vers le Solstice d'hyver, pour remedier à ce desordre, & d'élire sept Commissaires, trois du regne de Saturne, autant de celui de Jupiter, & Jupiter luy-même pour le septième, devant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuves. A la charge toutefois qu'avant qu'exercer leur commission, ils prêteront le serment en la forme & maniere accoustumée, & jureront par le Styx, de s'aquiter bien & deüment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien donner à la recommandation, ny à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffi-

santes, seront renvoyez en leur pais, leurs Ance-
 strales, & leurs statues renversées, & s'ils s'in-
 gerent à l'avenir d'entrer dans le Ciel, ou s'ils
 trouvez sur le chemin, ils seront precipitez dans
 les Enfers. Que si quelqu'un manquera à faire ces
 preuves, il sera condamné par default. Il est or-
 donné aussi, que chacun à l'avenir se mêlera de
 son métier, sans entreprendre sur celui d'autrui,
 & que par conséquent, Minerve ne s'ingérera
 plus de guerir personne, ny Esculape de rendre
 des Oracles; & qu'Apollon sera contraint d'opter,
 s'il veut estre Prophete, Medecin, ou Violon; sans
 faire tant de métiers, à quoy il ne scauroit suffire,
 Enfin, que les Philosophes seront admonestés de
 ne plus faire de nouveaux noms, ny de parler de
 ce qu'ils n'entendent point.

JURITER. Le Decret est iuste; Quiconque est
 de cet avis, leve la main. Mais non, à cause que
 dans cette assemblée il y en a plusieurs qui ont in-
 terest à ce droit, j'ordonne par provision qu'il se-
 ra executé. Que chacun se retire où il luy plaira,
 à la charge de revenir au premier mandement,
 & de rapporter le nom de son pere, de sa mere, &
 de sa tribu, avec les titres & autres preuves de sa
 divinité; sans quoy il sera chassé du Ciel, quand
 même il seroit adoré parmy les hommes.

LE CYNIQUE.

DIALOGUE

DE LYCINUS, ET D'UN PHILOSOPHE
 CYNIQUE.

*Sur une desense des Cyniques, & de leur façon
 de vivre.*

LYCINUS. Pourquoi portes-tu de si longs
 cheveux, & une si grande barbe,
 es-tu ainsi vestu, & sans souliers, cou-
 cher par terre, & menant une vie sauvage, &
 n'est-tu d'une beste que d'un homme? Pourquoi
 vagabond, sans t'arrester en pas un lieu, mor-
 tifier ton corps, & ne luy donnant jamais ce
 que tu demandes bien loin de le flatter & de luy
 complaire comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que ie n'ay pas besoin de
 beaucoup de choses, & que ie n'aime que ce qui
 est utile, & qui ne donne pas grande pei-
 ne à acquies. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que
 c'est tout un vice?

LYCINUS. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu, une vertu?

LYCINUS. Tout de même.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc me voyant vi-
 vre de la sorte que tu approuves, & les autres vi-
 vre au contraire, ne les condamnes-tu plutôt
 que moi?

LYCINUS. Parce qu'il y a bien de la difference

LE CYNIQUE.

DIALOGUE

DE LYCINUS , ET D'UN PHILOSOPHE
CYNIQUE.

*C'est une deffense des Cyniques , & de leur façon
de vivre.*

LYCINUS. **P**OURQUOY portes-tu de si longs
cheveux, & une si grande barbe ,
& vas-tu ainsi mal vestu , & sans souliers , cou-
chant par terre , & menant une vie sauvage , &
plûtost d'une beste que d'un homme ? Pourquoi
es-tu vagabond, sans t'arester en pas un lieu, mor-
tifiant ton corps , & ne luy donnant jamais ce
qu'il te demande? bien loin de le flatter & de luy
complaire comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que ie n'ay pas besoin de
beaucoup de choses, & que ie n'aime que ce qui
ne couste guere, & qui ne donne pas grande pei-
ne à aquerir. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que
le luxe soit un vice ?

LYCINUS. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu, une vertu?

LYCINUS. Tout de mesme.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc me voyant vi-
vre de la sorte que tu approuves , & les autres
tout au contraire , ne les condamnes-tu plûtost
que moy ?

LYCINUS. Parce qu'il y a bien de la difference

entre se passer de peu, & mener la vie que tu mènes, qui est tout à fait misérable, & qui ne diffère en rien de celle des gueux, qui sont toujours en peine de chercher à vivre.

LE CYNIQUE. Veux-tu, puisque nous sommes venus si avant, que nous épluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance ?

LYCINUS. Comme tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy est nécessaire, ou s'il luy faut quelque chose davantage ?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien ; car j'ay tout ce qu'il me faut, & par conséquent je ne suis pas pauvre ; car la pauvreté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINUS. Comment cela ?

LE CYNIQUE. Tu le sçauras, en considérant par le menu pourquoy l'on a besoin de chaque chose ; comme par exemple d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vestir, & ainsi du reste. Or tu vois que je ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point avoir.

LYCINUS. Je ne sçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas sçavoir. A quoy servent les pieds ?

LYCINUS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marchay-je pas aussi bien que toy ?

LYCINUS. Il le semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le tien ? car la perfection du corps consiste dans sa vigueur ; autrement, il ne seroit pas bien ses fonctions.

LYCINUS. Je le trouve mesme plus vigoureux. **LE CYNIQUE.** Tu vois donc que mes pieds ny ton corps, n'ont pas besoin de couverture, puisqu'il n'en point avoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on s'en porte mal, si on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal, pour ne manger que des mets ordinaires.

LYCINUS. Il le paroist.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que je prens est mauvaise, je ne me porterois pas si bien ; & une mauvaise nourriture ruine la sante ?

LYCINUS. Il est vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc ne m'as-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si misérable ? vû qu'elle n'altère point mon corps, mais l'entretient en sante & en vigueur.

LYCINUS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prens pour regle. Car cette bonne mesure donne les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en jouir ; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en rejouir ; & tu te privas volontairement de sa grande partie ; Tu te contentes de boire de ce que tu manges de tout comme les chiens, & tu ne trouves pas plus molemt qu'eux ; Tu vas tout nu ou mal vestu, & si tu es sage en faisant cela.

La Nature ne l'est pas, d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour leur servir de couverture, & la plume aux oiseaux pour se servir de couverture ; les raisins aux vignes, pour te produire du raisin, & les autres choses de même, qui servent à la vie humaine, sans parler des biens qui sont au présent du Ciel. En un mot, elle a donné de toutes sortes de mets ; & nous a donné de quoy bâir pour nous mettre

LYCINUS. Je le trouve mesme plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu voy donc que mes pieds ny mon corps, n'ont pas besoin de couverture, puis-que pour n'en point avoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on souffre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal, pour ne manger que des choses ordinaires.

LYCINUS. Il le paroist.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que ie prens estoit mauvaise, ie ne me porterois pas si bien; car la mauvaise nourriture ruine la santé?

LYCINUS. Il est vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si miserable? vû qu'elle n'altère point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINUS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prens pour regle. Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, nō seulement pour en iouir; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en réjouir; & tu te privas volontairement d'une grande partie; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens, & tu ne te couches pas plus molemēt qu'eux; Tu vas tout nud ou mal vestu, & si tu es sage en faisant cela la Nature ne l'est pas, d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vestir, & la plume aux oiseaux pour te servir de coussin; les raisins aux vignes, pour te produire un breuvage delicieux, & les autres choses de même, qui servēt à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont un present du Ciel. En un mot, elle a couvert nōtre table de toutes sortes de mets; elle nous a donné de quoy bâtir pour nous mettre

à couvrir des injures de l'air & des saisons ; & nous a fait cent presens , qui ne sont pas seulement pour la nécessité , mais pour la volupté ; de sorte que c'est estre misérable , que d'estre privé de tous ces biens ; mais de s'en priver volontairement , c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais dy-moy, si un grand Prince faisoit un magnifique festin , où il y eust des viandes apprestées pour toutes sortes de personnes , grands & petits , riches & pauvres , foibles & forts , sains & malades , ne condamnerois-tu pas un homme qui voudroit manger de tout ? & ne trouverois-tu pas plus sage , celui qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son humeur & à sa condition , sans étendre la main par tout , pour manger la part des autres ?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Veux-tu maintenant que nous fassions l'applicatiō de cet exemple, ou s'il est assez visible ? Car vous ressemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autrui avec la leur ; puis que sans vous contenter de ce qui vous est nécessaire , vous allez chercher jusques dans les pays étrangers , la matiere du luxe & de la débauche , & fouillez les terres & les mers , pour joindre le superflu au nécessaire. Cependant ces choses vous coûtent plus qu'elles ne valent ; & pour ne vous pouvoir passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considérez , je vous prie , combien toutes ces superfluités vous tourmentent. Combien elles engendrent de haines, de rancunes , de divisions , de meurtres , & d'empoisonnemens. Pour cela , le fils dresse des embûches à son pere , la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches tresses pèsent davan-

ce, & n'échauffent pas tant, & ces Palais si somptueux & si dorés, ne descendent pas si bien contre les injures de l'air ; mais font plus froids en Hyver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus commodément, mais plus dangereusement, d'as ces breuvieux ; & l'on ne doit pas mieux dans ces or & de pourpre, au contraire, la plupart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de richesses & de ragoûts n'appaise pas mieux la soif, mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres débauches, mais qu'il n'y ait rien de si aisé, que de contenter sa Nature ? Mais on se plaît à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel d'aller à pied, & de se servir de ses jambes, il faut aller à cheval ou en chaise, & se faire porter sur les épaules des hommes, & on fait servir comme des bestes de voiture. Mais, on s'estime heureux , par cette extravagance, mais tout ce qui n'est pas naturel, est dangereux ou superflu ; & à faire de faire exercice, & le corps n'en est pas si sain, ny les membres si vigoureux. Or je diray je du luxe, qui se sert de la chair des poulx, à teindre des vestemens, comme si la Nature l'avoit fait pour cela ? C'est à peu près comme qui seroit servir de pot , une tasse. Mais on aurois jamais fait, si je voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend , aussi bien que toutes les maladies qu'il cause , & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes de ne que je fais , comme celui qui estant à ce superbe festin , se contenteroit de manger ce qui seroit devant luy , sans tendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuses de vivre en bestie, qui te reproche que tu pourrois faire aux Dieux,

4:8 LE CYCLO

à court des investissements
pour les entreprises - et
ment pour la recherche et
l'innovation - et
de tous ces biens, mais
rements, d'efficacité.

Le Congrès. M. Laroche
et les autres négocieront
avec les députés pour les
négociations, grands et petits, et les
& les autres & les autres
pas en forme d'un grand
ne tenez pas trop à la
tenir de la main de la
honte & la honte de la
pas tout pour manger la
Lyonnais. Si on doit.

LE COMTE. Vous m'avez
finissiez l'application de ce reme-
de visible : Car vous refusez tout
qui mange la part d'autrui, et
que sans vous contenter de vous
faire, vous allez chercher l'utile
étranger, la matière du larcin,
& fouillez les terres & les mines
superflus au nécessaire. Cependant
coûtent plus qu'elles ne valent,
pourroit passer de peu, vous ne
la prenez inutilement. Combien
combien toutes ces superfluités
ont. Combien elles engendrent
cunctes, de divisions, de meurtres
nemens. Pour cela, le fils déshon-
son père, la femme à son mari,
amis. Cependant, ces riches nous ap-

rage, & n'échauffent pas tant, & ces Palais si somptueux & si dorez, ne défendent pas si bien contre les injures de l'air ; mais sont plus froids en Hyver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraîchement, mais plus dangereusement, dâs ces vases précieux ; & l'on ne doit pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre, au contraire, la plupart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de sauces & de ragoûts n'appaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé, que de contenter la Nature ? Mais on se plaît à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel d'aller à pied, & de se servir de ses jâbes, il faut aller à cheval ou en chaise, & se faire porter sur les épaules des hommes, qu'on fait servir comme des bestes de voiture. Après, on s'estime heureux, par cette extravagance ; mais tout ce qui n'est pas naturel, est dangereux ou superflu ; & à faire de faire exercice, le corps n'en est pas si sain, ny les membres si vigoureux. Que diray je du luxe, qui se sert de la chair d'un poisson, à teindre des vestemens, comme si la Nature l'avoit fait pour cela ? C'est à peu près comme qui feroit servir de pot, une tasse. Mais ie n'aurois iamaîs fait, si ie voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend, aussi bien que toutes les maladies qu'il cause, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes de ce que ie fais, comme celuy qui estant à ce superbe festin, se contentoit de manger ce qui estoit devant luy, sans étendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuses de vivre en bête, qui est un reproche que tu pourrois faire aux Dieux,

440

LE CYNIQUE.

qui se passent encore à moins que moy. Mais considere que c'est une imperfection, de ne le pouvoir passer de peu : Il faut plus de choies aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En un mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe toujours de moins; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la feliété des autres, & regnoit par tout où il alloit, fût misérable, pour ne rien posséder, & pour aller comme moy à demy nud? Thecée qui l'imitoit, n'étoit-il pas Roy des Atheniens, & fils à ce qu'on dit, de Neptune? Cependant, il marchoit pieds nuds, & se faisoit croistre le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lion genereux, qu'on le dépoillast des marques de sa valeur. Car c'est un present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus delicate; c'est pourquoy les Anciens en usoient ainsi; & comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroistre. Ne trouve donc pas étrange, si je veux imiter ces Heros, plutôt que de petits effeminez, qui ne scauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, j'aimerois mieux avoir les pieds de corne comme Chiron; coucher par terre comme les lions, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serve de liect, & le Ciel de couverture; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de vivres, mon aliment; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bié loin de moy, puis qu'il est cau-

*C'est que
le long
poil sert
d'orne-
ment au
lion.*

de tous les maux. En un mot, que je souffre tout d'iceux, que d'aimer la superfluité! Voilà le malheur, qui est bien éloigné de celle du Roy. Ne t'étonne donc point, si étant si différentes, nous vivons diversement. Les uns prennent divers habits, selon les divers usages qu'ils representent; Et tu ne veux que l'homme de bien ait quelque marque visible, qui le fasse reconnoistre? Que s'il en a pour les vestemens, il ne peut choisir tout ce qu'il lui vienne mieux que le sien, & qui est plus contraire au luxe & à la mollesse. Mais voyant, les hommes s'habillent comme les bêtes, se couchent mollement, se traitent de débauchés, se vestent lascivement, marchent aussi mollement, ou plutôt ne marchent point; ils ont toujours char, z sur quelque chariot, sur quelque beste de voiture, comme du bague. Pour moy, je me sers de mes jambes, à l'usage que la Nature les a destinées, & j'ay cette raison à ma pauvreté, que je supporte le chaud & le froid, sans grâs & sans laid. Mais votre feliété ne rend toutes choses insupportables; Vous ne craignez le présent, regrettez le passé, appréhendez l'avenir, sournaitrez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez avoir chaud, quand il est froid; & quand il fait chaud, toujours chaud; & dégouttez comme des malades, car le mal est en vous, ce que fait en eux la maladie. Je ne m'ennuie le plus, c'est qu'étant si misérable, vous voulez corrompre les autres, & les faire compaignons de vostre misère. Vous ne craignez rien d'ordre & avec regle; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des passions qui vous entraînent où il leur plaît,

440

LE CYNIQUE

qui le passent sans en
conscience que d'un
pourroit passer le pas
aux malades et aux
hommes, aux enfants
âge parité. La nature
estant dans la Nature
moins, c'est pourquoy
que de peu de chose
Cris-tu qu'Hermès
tres, & regrette par
ble, pour ne rien posséder
moi à demi nud. Mais
il pas Roy des Amé-
de Nègres. Cependant
& je la doie croire le plus
fir non plus qu'un lion
pou. Il est des marques de
présent que la Nature
distinguer des femmes, qui
ce & plus délicate; c'est pour
en usent ainsi, & comme
ils le voulaient paroître. Ne
étrange, si je veux imiter
que de petits effeminez, qui
meurer comme la Nature
nent les vices des femmes, &
resemblance. Pour moy, j'ai
les pieds de corne comme
terre comme les lions, & m'ag-
les chiens, que de leur ressemblance
me serve de lict, & le Ciel de mon
tout le monde soit ma maison, &
de vivres, mon aliment; Que je
d'amasser, soit bien loin de moy, soit

se de tous les maux. En un mot, que ie souffre
plüstoit diserte, que d'aimer la superfluité ! Voilà
mon humeur, qui est bien éloignée de celle du
peuple. Ne t'étonne donc point, si estant si dis-
semblables, nous vivons diversement. Les
Acteurs prennent diuers habits, selon les divers
personnages qu'ils representent; Et tu ne veux
pas que l'homme de bien ait quelque marque
particuliere qui le fasse reconnoistre? Que s'il en
veut une pour les vestemens, il ne peut choisir
d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui
soit plus contraire au luxe & à la molesse. Mais
maintenant, les hommes s'habillent comme les
femmes, se couchent molement, Se traitent de-
licatement, se vestent lascivement, marchent aussi
negligemment, ou plüstoit ne marchent point;
mais sont toujours chargez sur quelque chariot,
ou sur quelque beste de voiture, comme du ba-
gage. Pour moy, ie me fers de mes jambes, à
ce à quoy la Nature les a destinées, & j'ay cette
obligation à ma pauvreté, que ie supporte le chaud
& le froid, sans grâd le laisser. Mais vötre felicité
vous rend toutes choses insupportables; Vous
condamnez le present, regrettez le passé, appre-
hendez l'avenir, iouhaitez tout ce que vous n'a-
vez point; Vous voulez avoir chaud, quand il
fait froid, froid quand il fait chaud; toujours cha-
grins & dégoütez comme des malades; car le
vice fait en vous, ce que fait en eux la maladie.
Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'estant si misé-
rables, vous voulez corrompre les autres, & les
rendre compagnons de vostre misere. Vous ne
faites rien d'ordre, & avec regle; mais vous vous
laissiez emporter au torrent des passions & des
voluptez qui vous entraînent où il leur plaist,

comme celui qui étant monté sur un cheval fort en bouche ; crioit à ceux qui luy demandoient où il alloit ; où il plaira à celui-cy. Mais vous n'estes pas emportez par un seul ; vous estez emportez par plusieurs , tous furieux & indomtez ; la cruauté , la colere , la vengeance , l'ambition , l'avarice , & la volupté , qui vous précipitent dans des abîmes , sans que vous vous en apperceviez qu'après vôtre chute. Mon manteau déchiré , dont tu te moques , & ma chevelure negligée , me conservent la paix , la seureté , & la liberté. Ce sont eux qui me sauvent de l'entretien d'un sot & d'un ignorant , & particulièrement de celui d'un voluptueux , à qui ma pauvreté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu , n'en ont point de honte ; & ce sont ceux-là dont j'aime la conversation. Car ie ne me plais pas à faire la cour aux Grands , & ie méprise leur faiste & leur pompe. Enfin , que celui qui dédaigne mon habillement , sçache que c'est eceluy des Dieux ; & qu'on ne les adoreiroit pas , si on les voyoit veltus & parez en Courtisans.

Il y a icy à l'Original un Traité DU FAISSEUR DE SOLECISMES , qui contient diverses fautes contre la langue Grecque , que le Lucien reprend en ce mauvais Grammerien. Mais outre que cela n'a aucun usage en nostre langue , il ne peut pas seulement y estre traduit ; & ne seroit pas entendu , comme le reconnoissent ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliere qui merite qu'on l'ajuste à nostre air , qu'on le rende par equivalent.

PHILOPATRIS,

OU

LE CATECVMENE

DIALOGUE

CRITIAS ET DE TRIEPHON.

Lucien qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des invectives contre les premiers Chrétiens, & d'autres contre le Christianisme ; mais il n'est pas à sçavoir, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIEPHON. QUas-tu, Critias, que tu es ain-
si changé , & que tu vas baill-
la vue , & rêvant profondément ; tout mor-
a présent , comme un homme qui couve un
délire ? Hecate t'est-elle apparue , ou si
tu te l'adoyes ? En effet , tu ne serois pas plus
muët quand l'Univers seroit menacé d'un se-
cours. Repond-moy , c'est à toy que ie par-
le. Ne m'entens-tu pas crier ? Es-tu sourd , ou en-
dormi ? Et attends-tu que ie te tire par l'oreille ; &
que ie te reveille de ton assoupissement ?
CRITIAS. Je rêve à un discours qui m'étonne ;
il touche mes oreilles , pour n'en plus ouïr de
rien. Je me fais peur d'estre petrifié comme Niobe ,
qui fut portée de fureur comme Cleombrote
le Phrygien , qui se précipita , après avoir leu

PHILOPATRIS,

OU

LE CATECVMENE

DIALOGUE

L'Amour
pour sa Patrie.

DE CRITIAS ET DE TRIE'PHON.

On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des railleries contre les premiers Chrétiens, & quelques-unes contre le Christianisme ; mais il ne faut pas s'étonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIE'PHON. **Q**U'as-tu, Critias, que tu es ain-
si changé, & que tu vas baïssant la veuë, & rêvant profondément ; tout morne & pensif, comme un homme qui couve un mauvais dessein ; Hecate t'est-elle apparue, ou si Cerbere t'a aboyé ? En effet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Univers seroit menacé d'un second déluge. Respond-moy, c'est à toy que je parle ; Ne m'entens-tu pas crier ? Es-tu sourd, ou en colere ? Et attends-tu que je te tire par l'oreille, & que je te réveille de ton assoupissement ?

CRITIAS. Je rêve à un discours qui m'étonne ; & ie bouche mes oreilles, pour n'en plus ouïr de semblable, de peur d'estre petrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cleombrote d'Ambracie, qui se precipita, après avoir leu

T VJ

Il y a ici à l'Original un Titre de SOLICISMES, qui concerne contre la langue Grecque, qu'il n'y a aucun usage en notre langue, & que traduire, c'est perdre du, comme le reconnoissent ceux mêmes à l'Original. Et il y a une particularité qui m'a paru si particulière, qu'on le rende par équivalence.

le Traité de Placon, de l'immortalité de l'Âme.

TRIP'PHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges visions, pour estre ainsi éperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes, & de toutes les rêveries des Philoſophes.

CRITIAS. Tout beau, Trip'phon, ne me presse pas davantage, j'auray égard à tes remontrances.

TRIP'PHON. Tu repaſſes, ſans doute, dans ton eſprit, quelque choſe de grand & d'important, & peut estre quelque myſtere; car tu as la couleur tout changée; & les regards de traverſe, & tu vas deçà & delà ſans prendre garde, & ce que tu fais; Mais reprend un peu tes eſprits, & conte moy ton aventure, pour te ſoulager.

CRITIAS. Reſte-toy, que l'eſprit ne t'élève d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Ocean inconnu. Car ie ſuis tout plein des rêveries & des impoſtures, que ie viens d'entendre.

TRIP'PHON. Je veux bien me retirer; mais lâche cependant à te decharger l'eſtomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces ſadaiſes, qui me font mal au cœur: Arriere toutes les impertinentes penſées, & toutes ces eſperances vaines.

TRIP'PHON. Courage, ce voila un peu déchargé, il eſt ſorty une groſſe vapeur de ton eſtomach, dont le Ciel eſt preſque ſoulager: Quelles tenbres tu avois là dedans! ſçavois-tu que tu ayes eu autant d'oreilles que la renommée, pour oïr tant de choſes à la fois, & ie ne ſçay ſi tu n'en avois point juſqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne ſeroit pas impoſſible, Trip'phon. Car on nous conte encore des choſes

plus étranges: des enfans ſortis de la cuille d'une femme, des hommes changez en femmes, & des femmes en oïſeaux. En un mot, la vie eſt toute pleine de prodiges, ſi l'on en veut croire les Poëtes. Mais puilque tu veux ſçavoir mon aventure, alois prendre ie fraiſ tous ces aïbres, & ie ſe remette l'eſprit, par le doux chant des oïſeaux, & l'agréable marmure de ce ruiſſeau.

TRIP'PHON. Attens, mais ie crains que ce ne ſoit un ſorciſme, ne ſoit quelque enchantement, & que ſeulement ſeulement ie ne devienne marbre, ou ſiſe.

CRITIAS. Cela ne t'arrivera pas, ie te le jure par Jupiter.

TRIP'PHON. Tu m'étonne, de t'oûir jurer par un Dieu qui ne ſçauroit punir les parjurés.

CRITIAS. N'est-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il te voit encore, par les épiques que les Poëtes luy donnent?

TRIP'PHON. Tu dis ce qui luy eſt avantageux; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus, dans les divers metamorſes, & la honte que ce luy eſt d'engendrer tantost par la teſte, tantost par la cuille; pour ne point parler de ſes amours avec Ganime, & de ſes debauches chez E. & H. opéens, où il eſt quelque fois douze ou quinze jours à boire, ſans aucun reſpect de la diſcipline.

CRITIAS. Veux-tu que ie te jure par Apollon, qui eſt tout enſemble, & Prophète & Médecin?

TRIP'PHON. Qui? cet impoſteur, qui par ſes Oracles trompeurs, a perdu Creuſus & ceux de Samarie, avec une infinité d'autres?

444 PHOON
le Tré de ce monde
Tais-toi, l'homme
vibrons pour être en
rire de tous les triomphes
tous les triomphes
C'est à toi, l'homme
prelle pas en vain
traces.

TAIAPHON. Tais-toi
ton esprit, que je ne
tant, & pour être en
couleur tout en vain
& tu vas de là à la fin
tu fais, Mais reprends
moi ton avantage pour
Caitias. Ne t'en
Je te dis, & ne t'en
ber encore que que par
à quelque Ocean inconnu
des éternités & des impé
rendre.

TAIAPHON. Je ne t'en
che cependant à te dire
Caitias. Fy, fy, fy, com
me font mal au cœur d'au
tantes pensées, & tous au
Taia'phon. Courage, je
chargé, il est fort une grande
macrount le Ciel est presque
ten, bris tu avois la de dans
autant d'oreilles que la Rénou
tant de choses à la fois, & en
avais point jusqu'au bout de
Caitias. Cela ne t'en
Taia'phon. Car on nous con
Caitias.

bien plus étranges : Des enfans sortis de la cuisse
ou de la teste, des hommes changez en femmes,
& des femmes en oiseaux. En un mot, la vie est
toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire
les Poëtes. Mais puisque tu veux sçavoir mon a-
venture, allons prendre le frais sous ces arbres, &
nous remettre l'esprit, par le doux chant des oi-
seaux, & l'agrecable murmure de ce ruisseau.

TAIAPHON. Alons, mais ie crains que ce
que tu as oïi, ne soit quelque enchantement, &
qu'au seul recit ie ne devienne marbre, ou
statuë.

CAITIAS. Cela ne t'arrivera pas, ie te le jure
par Jupiter.

TAIAPHON. Tu m'étonne, de t'ouïr ju-
rer par un Dieu qui ne sçauroit punir les pa-
jures.

CAITIAS. N'a-t'il pas foudroyé Salmonée &
les Titans, comme il te voit encore, par les épi-
thetes que les Poëtes luy donnent ?

TAIAPHON. Tu dis ce qui luy est avanta-
geux, mais tu ne dis pas les dangers qu'il a cou-
rus dans les diverses metamorphoses, & la honte
que ce luy est d'engendrer tantost par la teste,
tantost par la cuisse, pour ne point parler de ses
amours avec Ganimeide, & de ses débauches chez
les Ethiopiens, où il est quelque fois douze ou
quinze jours à boire, sans aucun respect de la di-
gnité.

CAITIAS. Veux-tu que ie te jure par Apol-
lon, qui est tout ensemble, & Prophete & Me-
decin ?

TAIAPHON. Qui ? cet imposteur, qui par ses
Oracles trompeurs, a perdu Cresus & ceux de
Salamine, avec une infinité d'autres ?

Caitias. Cela ne t'en
Taia'phon. Car on nous con
Caitias.

CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaît, & qui mene plus de bruit luy seul, que cent autres, tant il se rempeste & se démene.

TRIPHON. C'est un infame qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain délia Mars, lors qu'il le surprit en adultère avec Venus; & qu'il les prit tous deux comme au trebuchet.

CRITIAS. Et Mercure?

TRIPHON. Laissons-là ce maquerneau; qui n'est pas plus sage que son Maître.

CRITIAS. Il faut donc aussi laisser Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure réputation & prendre à témoin Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son écu la teste de la Gorgone & qui a défait les Géans. Tu n'as rien à dire contre elle.

TRIPHON. Pourquoi non, si tu me veux répondre?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIPHON. A quoy luy sert la teste de Méduse?

CRITIAS. A épouventer ses ennemis, & à porter la victoire où il luy plaît.

TRIPHON. Que n'invoques-tu donc la Gorgone, plustost qu'elle, puisque c'est ce qui la rend terrible?

CRITIAS. Elle ne peut nous défendre de loin, comme les Dieux; & il la faudroit porter sur soy.

TRIPHON. Qui estoit cette Gorgone? car ie ne suis pas sçavant comme toy dans ces mysteres.

CRITIAS. C'estoit une belle fille, à qui le

Dieu Persée, qui estoit grand Magicien, coupa la teste, apres l'avoir enchantée par des sortilèges; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en servir de bouclier.

TRIPHON. Les Dieux ont donc besoin du secours des hommes. Mais que faisoit-elle? le rôle de Courtisane, en public ou en particulier?

CRITIAS. Non, par le Dieu inconnu des Poëtes; car elle demeura vierge jusqu'à la fin.

TRIPHON. Si la teste d'une vierge avoit tant de force, ie t'en eusse rapporté de l'Isle de Sicile, qui est si fameuse par le sepulchre de Jupiter, où son montre les vailions rois; jours vendus, qui luy ont servy de retraite; & les Poëtes ont voulu préférer à Persée, qui n'en avoit qu'une; & ie t'en pourrais rapporter plusieurs, à cause du nombre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ny les mysteres dont il se faut servir pour cela.

TRIPHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouvoit faire revivre aussi; mais c'est tout de des fables mal digerées. C'est pourquoy si tu m'en croy, nous laisserons-là, & Mithras & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon, qui est femme & sœur de Jupiter, qu'en dis-tu?

TRIPHON. Passons aussi cette incestueuse, & nous presser à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que ie te jure?

TRIPHON. Par le Pere celeste, Eternel, & immuable; Par le Fils, issu du Pere; Par le Saint-Esprit procedant du Pere; Un de trois, & de trois un. C'est là le vray Dieu, & le Souverain à qui on se faut adorer.

446

PHILOMÈNE

CRITIAS. De Neptune
qui fit trembler la terre
qui mène plus de cent
cens de vaisseaux à terre

TRIS'PHON. C'est de
la fille de Neptune, la fille
de la Mer, la fille de
Venus, & qui a épousé
bucier.

CRITIAS. Et Neptune

TRIS'PHON. La fille de
n'est pas plus sage que la

CRITIAS. Il faut que
Venus, qui ne l'a pas épousée
& prendre à témoin la fille
laure fille, qui porte aux
Gorgone & qui a dévoré son
à dire contre elle.

TRIS'PHON. Pourquoi en
répondre ?

CRITIAS. Dye que tu en

TRIS'PHON. A quoi en
dû ?

CRITIAS. A épouser le
porter la victoire ou il l'a

TRIS'PHON. Que n'importe
gorgone, plutôt qu'elle, plutôt
rend terrible ?

CRITIAS. Elle ne peut
loin, comme les Dieux ; & il la
sur soy.

TRIS'PHON. Qui estoit car
car je ne suis pas sçavant comme
mystères.

CRITIAS. C'estoit une belle

brave Persée, qui estoit grand Magicien, coupa
la teste ; apres l'avoir enchantée par des sortile-
ges ; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en
servir de bouclier.

TRIS'PHON. Les Dieux ont donc besoin du
secours des hommes. Mais que faisoit-elle ? le
métier de Courtisane, en public ou en particulier ?

CRITIAS. Non, par le Dieu inconnu des
Atheniens ; car elle demeura vierge jusqu'à la
mort.

TRIS'PHON. Si la teste d'une vierge avoit
tant de force, ie t'en eusse rapporté de l'Isle de
Candie, qui est si fameuse par le sepulcre de Jupi-
ter, où l'on montre les vallons toujours verdo-
yans, qui luy ont servy de retraite ; & les Poètes
m'eussent preferé à Persée, qui n'en avoit qu'une ;
car j'en pouvois rapporter plusieurs, à cause du
massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ny
les mystères dont il se faut servir pour cela.

TRIS'PHON. S'il la fit mourir par enchan-
tement, il la pouvoit faire revivre aussi ; mais
ce sont-là des fables mal digerées. C'est pour-
quoy, si tu m'en croy, nous laisserons-là. & Mi-
nerve & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon, qui est femme & sœur
de Jupiter, qu'en dis-tu ?

TRIS'PHON. Passons aussi cette incestueuse,
toujours preste à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que ie te jure ?

TRIS'PHON. Par le Pere celeste, Eternel, &
Tout-Puissant ; Par le Fils, issu du Pere ; Par le
S. Esprit procedant du Pere ; Un de trois, & de
trois un. C'est là le vray Dieu, & le Souverain
qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La Divinité est donc un nombre & un secret d'Arithmétique, tel que celui de Nicomaque le Gerasénien : & ie n'entens point ces trois d'un, & ton un de trois. Est-ce le fameux *Quatre* de Pythagore, ou le nombre de 1. & de 10.

TRIPHON. Il ne faut pas divulguer ces mystères, mais ie t'apprendray, si tu veux, ce que c'est que cet Univers : Comment, & par qui il a été formé, ainsi que me l'a enseigné le Galiléen chauve au grand nez, qui a été rayé au troisieme Ciel, où il a appris des choses merveilleuses. Car j'étois auparavant comme toy : mais il m'a renouvelé par le Baptême, & racheté des Enfers, pour me mettre dans le chemin des Bienheureux. Et si tu me veux croire, ie te feray véritablement homme.

CRITIAS. Parle, divin Triphon : car ie suis saisi d'une sainte horreur, & j'approche de ces mystères avec crainte.

TRIPHON. As-tu jamais leu la Comédie d'Aristophane, intitulée *les Oiseaux*, qui porte Qu'au commencement estoit la Nuit, le Cabot, & le noir Frebe, avec l'ample Tartare; sans qu'il y eût ny Terre, ny Ciel, ny Air ?

CRITIAS. Je sçay cela; & qu'arriva-t'il en suite ?

TRIPHON. Les lumieres furent dissipées par une lumiere invisible, incorruptible, incomprehensible; & le Cabot dilués d'une seule parole, qui fonda la terre sur les eaux, comme l'a dit ce B. gue, étendant le Firmament, sur ma les B. ou les fixes, & donna le cours aux Planettes que tu adores comme des Dieux, qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du néant : C'est cet A.

qui est dans le Ciel, d'où il contemple les bons & les iniustes, & écrit en un livre toutes actions des hommes, pour rendre à chacun ses œuvres, au tour qu'il a déterminé.

CRITIAS. Mais écrit-il aussi les Destins que les Parques ? Car Homere dit que leurs lois sont inviolables, & que toute la puissance d'Apollon n'eût exempter Sarpedon, dont il tua la perre avec des larmes de sang. Il récite en un autre endroit, que tous les changements qui arrivent dans la vie, sont prédéterminés : que tout ce que nous avons à faire & à souffrir nous est ordonné en naissant. Car il attribue la force du Destin; les erreurs d'Ulysse, & la raison pourquoy Eole qui l'avoit si bien reçu ne le ramena pas en son pais. C'est pourquoy tu dois reverer les Parques, quand tu aurois vu dans le Ciel avec ton Maître, & entrer dans ses mystères.

TRIPHON. Mais comment ce Poëte, dit-il en un autre endroit, que le destin est douloureux à Achille demeurant à Troye, mourroit glorieusement; ou qu'il vivroit sans honneur, s'il demouroit en sa patrie? Qu'Euqueror sçavoit ses crimes avant que partir, & qu'il avoit appris de sa perre, qu'il mourroit de maladie en son pais, & que la main des Troyens, dans le champ des batailles, j'ajoutteray à cela, si tu veux, ce que Jupiter à Egypte, qu'il luy estoit ordonné de mourir long temps, s'il pouvoit échaper les embûches d'Agamemnon; mais qu'il periroit, s'il se commettoit adultère. Jen dirois bien autre chose luy; Si tu tués ton prochain, tu mourras; Si tu ne te laissera en vie. Ne voy-tu pas que toutes les fables des Poëtes sont trompeuses.

& incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel, au livre des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais répond-moy? Ce qui passe en Sitchie, est-il écrit aussi dans le Ciel?

TRIS'PHON. Ouy, puisque Christ a été parmi les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel, pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

TRIS'PHON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Divinité; mais comme Catecumene; souffre que ie t'instruise, si tu veux vivre éternellement. Si Dieu a estendu le Ciel comme une peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré l'homme du néant, pourquoy trouves-tu étrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait? Si tu avois établi quelque petite République; tu voudrois bien sçavoir tout ce qui s'y passe: A plus forte raison, celuy qui a créé l'homme, doit sçavoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent pour des Chimeres dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Je le croy: mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriva à Niobe; car de statue, ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy ie te jure par ce Dieu, que ie ne te feray aucun mal.

TRIS'PHON. Si tu m'aimes, ta parole ne sera point contraire à ta pensée: Mais dy-moy, enfin, ce que tu as oüi d'admirable, afin que je l'admire à mon tour; & que ie sois changé en un autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe, mais plustost pour l'aller publier par tout, comme Philomele.

CRITIAS. Cela n'arrivera pas, ie te le jure: Et si il y du Pere.

TRIS'PHON. Parle, apres en avoir receu l'assistance de l'Espir, ie t'entendray paître.

CRITIAS. J'estois allé dans la grande rue avec quelque chose dont j'avois besoin, lors que je vis une troupe de gens assemblez, qui parloient à l'oreille les uns des autres: & ie me leux par tout, pour voir si ie n'y reconnois personne qui me pût apprendre ce que c'est, lors que j'apperceus le politique Craton, qui estoit mon camarade en jeunesse, & avec qui j'ouvent fait la débauche.

TRIS'PHON. Je sçay qui tu veux dire, c'est le commislaire des Tailles; & que dit-il?

CRITIAS. Je m'approchay de luy, apres avoir vu la presse; & l'ayant salué, j'eut'ouïs un vieillard tout cassé, nommé Caricene, qui me commença à dire d'une voix gresle, & parlant d'une

voix, apres avoir bien touffé & craché, pour me faire signe jaune du creux de son estomach: sur tout ne viens de parler, dit-il, payera les tributs, acquittera toutes les dettes publiques que particulieres, & recevra tout sans s'enquerir de la profession. Il dit ces autres telles fadaïses avec applaudissement du peuple, amoureux de la nouveauté.

On le nomme Chlévocarme, sans chapeau, & couvert d'un méchant manteau, qui entre les dents; & ce fut un homme malade qui venoit des montagnes & qui avoit la parole qui m'en fit appercevoir. Ce Chlévocarme, dis-je, applaudissant au discours de Caricene, dit que le nom de ce libérateur estoit

CRITIAS. Cela n'arrivera pas, ie te le jure par le Fils issu du Pere.

TRIE'PHON. Parle, apres en avoir reçu la puissance de l'Esprit, ie t'entendray paisiblement.

CRITIAS. J'estois allé dans la grande rue acheter quelque chose dont j'avois besoin, lors que ie vis une troupe de gens assemblez, qui chuchetoient à l'oreille les uns des autres : & ie jettay les yeux par tout, pour voir si ie n'y reconnoistrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit, lors que j'apperceus le politique Craton, qui avoit esté mon camarade en jeunesse, & avec qui j'ay souvent fait la débauche.

On, grand chemin.

TRIE'PHON. Je sçay qui tu veux dire, c'est le Commissaire des Tailles ; & que dit-il ?

CRITIAS. Je m'approchay de luy, apres avoir tendu la presse ; & l'ayant salué, j'entr'otîis un petit vieillard tout cassé, nommé Caricène, qui commença à dire d'une voix gresle, & parlant du nez, apres avoir bien touffé & craché, pour tirer un flegme jaune du creux de son estomach : Celuy dont ie viens de parler, dit-il, payera les restes des tributs, aquittera toutes les dettes

*On, veni-
sante.*

publiques que particulieres, & recevra tout le monde, sans s'enquerir de sa profession. Il dit plusieurs autres telles fadaïses avec applaudissement du peuple, amoureux de la nouveauté. Un autre nommé Chlévocarme, sans chapeau

ny souliers, & couvert d'un méchant manteau, parloit entre ses dents ; & ce fut un homme mal estu qui venoit des montagnes & qui avoit la teste rasée qui m'en fit appercevoir. Ce Chlévocarme, dit-je, applaudissant au discours de Caricène, dit que le nom de ce liberateur estoit par tout, comme Phioné.

*On, com-
me me
montré,
etc.*

écrit dans le Theatre en lettres hieroglyphes, & qu'il couvrirait d'or le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon la doctrine d'Aristandre, & d'Artemidore, ne vous promettent rien de bon : car il faut prendre tout le contraire, & croire que les dettes de l'un multiplieront, & que l'autre n'aura pas un sou. On diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de semblables rêveries si proche de la nuit. Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance ; mais me tournant vers Craton ; N'ay-je pas bien deviné, lui dis-je, & suivant la regle de ces grands Interpretes des songes ? Tais-toy, me dit-il. Critias ; car si tu veux m'écouter, ie t'apprendray de grands mysteres, & des predicions qui ne sont pas fabuleuses ; mais qui auront leur accomplissement vers le mois qu'on nomme Mefori. Comme j'eus ouïy cela, & reconnu que ces gens avoient la cervelle mal faite, ie rougis & me retiray tout chagrin, accusant en moy-mesme Craton. Mais l'un d'eux qui avoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que ie fusse des leurs, & me persuada à la malheure, à l'instigation de cette ancienne Divinite, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçavoit tous leurs mysteres. Nous arivâs déjà passe le seuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'apres avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes non pas dans la sale de Menelaüs, toute brillante d'or & d'yvoire, aussi n'y vîmes nous pas Helene ; mais dans un méchant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune estranger dans Homere, j'apperceus des gens pâles & défaits

contre terre, qui n'eurent pas plustost leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent les yeux, pour sçavoir quelque mauvaïse nouvelle : car ils le plaierent à cela, & n'annoncerent que des choses tristes & qui font horreur, comme on les sur le Theatre. Apres avoir donc un temps chucheté ensemble, ils me demanderent qui j'estois, parce que ie leur parus Chretien. Il y en a peu qui le soient, à ce que voy, leur dis-je ; & là dessus ie leur dis mon nom & mon pais, qui estoit le mesme que le leur. Alors ils me demanderent des nouvelles de monde, comme s'ils n'en eussent pas esté, & me repondis que tout alloit bien, & que l'ame ne donnoit que de belles esperances. Mais pour le soucil, ils me dirent que non, & qu'il couvoit quelque mal, qui estoit tout prest de se faire. Je feignis de m'accorder à leurs sentimens, & leur dis : Pour vous, Messieurs, qui serez dans le Ciel, vous découvrez bien tout de là-haut tout ce qui se passe icy-bas, que nous ne faisons nous autres pauvres mortels. Mais encore, comment vont les choses de ce costé ? N'arrivera-t'il point bien-tost quelque éclipse de Soleil, par l'interposition de la Lune ? N'y regarde-t'il Jupiter de travers ? & Saturne bien en diametre ? Ne fera-t'il point quelque conjonction de Mercure & de Venus, qui produira des hermaphrodites, qui sont ceux que vous aimez, & qui enverra de la gresle & des neiges, qui apporteront la peste ou la famine ? Ce foudre vaillieu suspendu, qui enferme le tonnerre, ne crevera-t'il point sur nos testes ? Là dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencerent à debiter les choses où ils se plaierent. Que

On, de
bonnaire.
Voyez, les
Remy,
que.

tourbez contre terre, qui n'eurent pas plustost
 jeté leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent
 & tous joyeux, pour sçavoir quelque mauvaise nou-
 velle : car ils se plaisent à cela, & n'annoncent
 que des choses tristes & qui font horreur, comme
 les furies sur le Theatre. Apres avoir donc
 quelque temps chucheté ensemble, ils me
 demanderent qui j'estois, parce que ie leur pa-
 roissois Chrestien. Il y en a peu qui le soient, à
 ce que ie voy, leur dis-je ; & là dessus ie leur dis
 mon nom & mon pais, qui estoit le mesme que
 le leur. Alors, ils me demanderent des nouvelles
 du monde, comme s'ils n'en eussent pas esté, &
 ie leur répondis que tout alloit bien, & que l'a-
 venir ne donnoit que de belles esperances. Mais
 tronçant le sourcil, ils me dirent que non, &
 qu'il se couvoit quelque mal, qui estoit tout prest
 à éclorre. Je feignis de m'accorder à leurs senti-
 mens, & leur dis : Pour vous, Messieurs, qui
 estes déjà dans le Ciel, vous découvrez bien
 mieux de là-haut tout ce qui se passe icy-bas, que
 nous ne faisons nous autres pauvres mortels.
 Mais encore, comment vont les choses de ce
 pais-là ? N'arrivera-t'il point bien-tost quelque
 eclipse de Soleil, par l'interposition de la Lune ?
 Mars regarde-t'il Jupiter de travers ? & Saturne
 le Soleil en diametre ? Ne fera-t'il point quel-
 que conjunction de Mercure & de Venus, qui
 produira des hermaphrodites, qui sont ceux que
 vous aymez, & qui enverra de la gresle & des
 orages, qui apporteront la peste ou la famine ? Ce
 grand vaisseau suspendu, qui enferme le tonnerre,
 ne crevera-t'il point sur nos testes ? Là dessus,
 comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commen-
 cèrent à debiter les choses où ils se plaisent. Que
 Homere, j'apprends des gens

Ou, de
 bonnaire.
 Voyez les
 Remar-
 ques.

les affaires alloient changer de face, Rome se troubler de divisions, & nos armées estre défaits. Alors, ne me pouvant plus contenir, non plus que l'eau qui bout, je m'écrie, O pauvres mal-heureux ! ne vous élevez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage; & que les maux que vous annoncez à vostre Patrie, ne retombent sur vos têtes. Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel, & n'estes pas fort versez dans l'Astrologie. Que si vos Prophetes vous l'ont dit, vous estes encore plus misérables de les croire. Car ce sont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIP'HON. Et que te répondirent ces Messieurs à teste rase & l'esprit de mesme.

CRITIAS. Ils passèrent cela doucement, avec leurs échapatoires ordinaires: Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe, apres avoir jeûné dix Soleils, & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIP'HON. Et que leur répondis-tu? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coutume de leur dire, Que tout ce qu'ils alleguent, ne sont que des songes. Alors, avec un faux souris, s'estant un peu avancé hors de leur banc: Si vous ne vous prenez d'une autre sorte, leur dis-je, Messieurs les Celestes, vous ne découvrirez jamais la vérité; mais embabouinez de vos resveries, vous debitez des choses qui ne sont point, & qui ne furent jamais. Cependant, vous avez en bonneur ce qui est bon, & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais; mais vous n'avancez rien par là. Quittez de bonne heure ces impertinens conseils, & toutes ces pensées extravagantes, au-

car ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous prenne comme des gens qui pronostiquent des maux à leur Patrie, & qu'on ne vous fasse peupler. Alors, ils commencerent tous ensemble à reprendre; car ils disent qu'ils sont animés d'un mesme esprit; & si tu veux, ie t'ajoute-rais qu'ils me dirent, qui me rendit muet comme une harue, jusqu'à ce que tes discours m'eussent chassé.

TRIP'HON. Ne me debite pas davantage de songes; car il me semble que j'enste comme un qui ont avalé du poison, ou qui ont esté dévoré de quelque beste venimeuse; & si ie ne bois quelque breuvage qui me fasse reposer & détourner tout cela, le seul souvenir m'en demeure dans l'esprit, est capable de me causer bien mal.

Laisse-les donc là, commençant ton sermon par le Pere, avec le Cantique ordinaire. Mais ne voy-je pas Cleolatis tout échauffé qui marche à grands pas, comme s'il avoit soif? l'appellerons-nous?

CRITIAS. Pourquoi non?

TRIP'HON. Passe-tu ainsi devant tes amis, au lieu de les saluer, & leur dire quelque bonne nouvelle, si tu en as?

CRITIAS. Dieu garde le couple des vrais Catechumenes.

TRIP'HON. Qu'as-tu que tu es ainsi hors de ta place? Y a-t'il quelque chose de nouveau? Les Perses ont-ils l'orgueil des Perses est abbatu, ou l'Arabie assujettie à nostre Empire. Toute l'Arabie sera de triomphe.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens pieux, & augmente tous les jours leurs avantages. Je me rejouis de ces nouvelles; car j'estois

On celebre

Il sembleroit que ce soit un Tri

les autres à leur
travaux de leur
tes. Alors, on ne
plus que, sans
mauvais
de peur d'être
sang & de l'argent
bonnet à l'endroit
tes. Car vous en
à ces pas
à vos Propres
plus militaires
tes de vieilles
TRIPHON. Ne
fiers à l'égard
CRITIAs. Les
leurs échappées
toutes ces choses
Soient, & passe
de leurs Cantiques
TRIPHON. Et
cela le méritait
CRITIAs. Ce qu'on
Que tout ce qu'il
ges. Alors, avec
avances hors de
prenez d'une autre
les Celestes, vous
rité; mais embour
debits des choses
ne furent jamais.
reur ce qui est bon,
ce qui est mauvais;
là. Quittez de bon
seils, & roulez ces

bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux à leur Patrie, & qu'on ne vous fasse peut-être pis. Alors, ils commencèrent tous ensemble à me reprendre; car ils disent qu'ils sont animés d'un même esprit; & si tu veux, ie t'ajoutera ce qu'ils me disent, qui me rendit muet comme une statue, jusqu'à ce que tes discours m'eussent relâché.

TRIPHON. Ne me débite pas davantage de ces songes; car il me semble que j'enfesse comme ceux qui ont avalé du poison, ou qui ont esté mordus de quelque beste venimeuse; & si ie ne prens quelque breuvage qui me fasse reposer & oublier tout cela, le seul souvenir m'en demeurant dans l'esprit, est capable de me causer bien du mal. Laisse-les donc là, commençant ton Oraison par le Pere, avec le Cantique ordinaire à la fin. Mais ne voy-je pas Cleolatis tout échauffé, qui marche à grands pas, comme s'il avoit bien haste? l'appellerons-nous?

On celebre

CRITIAs. Pourquoi non?
TRIPHON. Passe-tu ainsi devant tes amis, sans les saluer, & leur dire quelque bonne nouvelle, si tu en as?

CLEOLATIS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIPHON. Qu'as-tu que tu es ainsi hors d'haleine? Y a-t'il quelque chose de nouveau?

CLEOLATIS. L'orgueil des Peres est abbattu, & Suse assujettie à nostre Empire. Toute l'Arabie suivra ce triomphe.

Il semble que ce soit sous Train

CRITIAs. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les jours leurs avantages. Je me réjouis de ces nouvelles; car j'estois

en peine de ce que ie laisserois à mes enfans. Tu connois mes affaires, comme ie fais les tiennes, & tu sçais que ie ne suis pas riche ; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nostre Empereur : car rien ne nous manquera sous un regne si heureux, & nul ennemi ne viendra troubler nostre repos.

TRIPHTON. Et moy ie laisseray aux miens en partage, la chûre de Babylone, avec la capivité des Perses, & la conquête de l'Egypte. Les courses de Scithes seront reprimées, & s'il plaît à Dieu, finies pour jamais. Pour nous, adorons le Dieu inconnu des Atheniens, que nous avons découvert; & élevant les mains au Ciel, rendons-luy grâces d'avoir esté rendus dignes d'estre ses sujets à une telle puissance. Laissons rêver les autres tout leur saoul : C'est dequoy Hippoclides ne se soucie point, comme dit le Proverbe Grec.

CARIDE' ME

o u

LA LOUANGE DE LA BEAUTE

*Le titre sert d'Argument. Du reste, cette
pièce est des moindres de Lucien, &
sans est qu'elle soit de luy.*

HARMISPE. **C**OMME j'estois allé hier au faux-bourg pour prendre l'air & travailler en repos à quelque choie que j'avois

457
à l'esprit, ie rencontray Proxene, & luy demanday, selon la coutume, d'où il venoit, & où il alloit. Il me dit qu'il venoit là pour se divertir à la beaulté de la campagne, au sortir de chez Proxociés qui les avoit traitez magnifiquement à sacrifice d'action de grace qu'il avoit fait à la mer, pour avoir remporté le prix de l'éloquence, à la feste de Jupiter. Il dit qu'entr'autres discours on y avoit fait la louange de la Beaulté ; mais qu'il n'avoit pas la memoire assez bonne, pour se souvenir de tout ce qu'on avoit dit, & ne pourroit l'apprendre de toy.

CARIDE' ME. Il est vray que j'y estois, & que j'allois célébrer comme les autres ses loüanges ; mais j'aurois bien de la peine aussi à te les rapporter, à cause qu'on ne s'entend pas l'un l'autre dans ces grands festins ; outre que la débâcle ne contribut pas fort à la memoire. Je ne pourrais pas pourtant de te redire ce dont il me souviendra.

HARMISPE. Dy-moy auparavant qui en estois, comme Androclos remporta le prix, afin que j'aie l'obligation toute entiere ?

CARIDE' ME. Les conviez estoient ses parens & ses amis ; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beaulté, furent Philon, Aristipe, & moy. Ensuite, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il avoit faite, à ce qu'il dit, par inadvertance qu'il eut en songe ; & son Compagnon Diotime de Mégare, recita aussi de Caride & de Pollux, qu'il avoit faite aussi pour leur faire grace d'un peril qu'il avoit échappé sur la mer, où ils se montrèrent sur la hune, au plus fort de la tempeste.

HARMISPE. Ne passe pas outre, que tu ne

LOUANGE DE LA BEAUTÉ

456 PHILOTEUS

en peine de ce que
cocois mes amours
de ce que j'en avois
pour aller de chez
Empereur ce ne seroit
regret si l'on n'en
bier nostre repos.

Tout honneur
en partage la victoire
vint des Perles, & am
cours de Sables
à Dieu, finies pour
le Dieu inconnu des
découvertes d'hercule
luy grâces d'avoir été
sujets à une telle peine
autres tout leur honneur
de ne se louer point
Grec.

457
dans l'esprit, ie rencontray Proxene, & luy de-
manday, selon la coutume, d'où il venoit, & où
il alloit. Il me dit qu'il venoit là pour se divertir
par la beauté de la campagne, au sortir de chez
Androclès qui les avoit traitez magnifiquement
au sacrifice d'action de grace qu'il avoit fait à
Mercure, pour avoir remporté le prix de l'élo-
quence, à la feste de Jupiter. Il dit qu'entr'autres
choses on y avoit fait la louange de la Beauté;
mais qu'il n'avoit pas la memoire assez bonne,
pour se souvenir de tout ce qu'on avoit dit, &
que ie pourrois l'apprendre de roy.

CARIDEUS. Il est vray que j'y estois, & que
ie celebray comme les autres ses louanges;
mais j'aurois bien de la peine aussi à te les rap-
porter, à cause qu'on ne s'entend pas l'un l'autre
dans ces grands festins; outre que la débau-
che ne contribué pas fort à la memoire. Je ne
laisseray pas pourtant de te redire ce dont il me
souviendra.

HERMIPE. Dy-moy auparavant qui en estois,
& comme Androclès remporta le prix, afin que
ie t'aye l'obligation toute entiere?

CARIDEUS. Les conviez estoient ses parens
& ses amis; mais ceux qui parlerent sur le sujet
de la Beauté, furent Philon, Aristipe, & moy.
Du reste, il remporta la victoire par la louange
d'Hercule, qu'il avoit faite, à ce qu'il dit, par
un avertissement qu'il eut en songes; & son Com-
petiteur Diotime de Mégare, recita celle de Ca-
stor & de Pollux, qu'il avoit faite aussi pour leur
rendre grace d'un peril qu'il avoit échappé sur
mer, où ils se montrèrent sur la hune, au plus
fort de la tempeste.

HERMIPE. Ne passe pas outre, que tu ne
a. Part.

CARIDEUS

LA LOUANGE DE LA

La louange fort d'Argonne
pays est des montagnes
tant est qu'elle se
travaille en repos à qu'on

HERMIPE

Comme
Cherbourg
travaille en repos à qu'on

en'ayes dit la raison qui vous obligea à entreprendre ce discours.

CARIDÈME. Tu retardes toy-mesme ta curiosité. Ce fut le beau Cleonyme qui estoit present, & qui paroist avoir de l'esprit; car il estoit tout attentivement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androcles, & moy, plusieurs ne pouvoient s'empêcher en le regardant, de dire quelque chose à sa loüange; de sorte que nous eûmes honte, de nous taire faisons profession d'éloquence, de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eust pas esté honneste de laisser ce jeune homme en sa présence, nous primes sujet de parler de la Beauté en general; non pas par discours interrompus, comme on avoit fait, mais par des harangues continuës. Philon donc, s'il m'en souvient bien, commença ainsi: Puis-que tout ce que nous disons & que nous faisons, a quelque secret rapport à la beauté; car nous ne le dirions, ny ne le ferions pas, si nous ne le trouvions beau; il seroit injuste de ne point parler d'une chose qui est le sujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier les loüanges, je diray que c'est un bien que peu de gens possèdent; mais que chacun veut posséder, & qui n'a pas seulement fait des Déeses, de personnes mortelles, mais qui a mis les hommes mesmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux pour sa beauté; & pour le même sujet Ganymede ray par Jupiter, qui ne seulement transporte ce qui est beau dans le Ciel, mais descend luy-mesme en terre pour le louer. Ne s'est-il pas changé en Cygne pour

en Taureau pour Europe; mais sans parler de ses autres métamorphoses, il prit la forme d'un homme lors qu'il voulut engendrer Procris, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la beauté, c'est que luy, qu'on dément se vante, qu'il fait trembler tous les Dieux, & son mesme, se rend si doux & si traitable pour de ce qui est beau, qu'il se dépouille entièrement de sa foudre & de ses éclairs, mais de sa qualité mesme, de peur de l'effrayer; & prend la forme qu'il croit luy estre la plus agréable. Mais de peur qu'on ne croye que ces Dieux ne contiennent plutôt une secrète action de Jupiter, qu'une loüange de la Beauté, voyez voir la même chose des autres Dieux. Vénus fut épris de la beauté de Pélops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Déeses mêmes font gloire de posséder un grand trésor, & ne se contestent pas l'une avec le reste de leurs avantages; mais pour la beauté, chacune en veut remporter le prix; & si l'on ne trouva point de plus beau secret pour les mettre mal ensemble, que de leur faire faire un différent sur ce sujet. Jupiter aussi pour décider, ne les renvoya point au plus riche ny au plus vaillant, au plus grand ny au plus sage; mais au plus beau, comme donnant l'avantage à la beauté, par dessus tout. Et véritablement, Vénus & Junon contestant cette aimable qualité à Venus, à qui elle semble appartenir, font voir qu'elles en font plus d'état, que des grands & des sciences, dont elles sont les Déeses, & de la force & de la valeur. C'est pour quoy Homere ne les loue pas tant par leurs au-

Art CARLOTTA
en vers de la louange
première redoublée.

CARLOTTA. Tu me
rions. Ce n'est pas la
fente, & on pourroit
voir autre chose
il étoit chose à l'égard
& moi, j'ai bien
le regardant, de son
ge, de force que nous
l'actions proclama
& de l'aller par le
n'eut pas été bon
me en la priant, nous
ler de la Beauté en par
cours ininterrompus,
mais par des branchemens
s'il m'en loient, je
que tout ce que nous
à quelque secret rappor
le dirions, ny ne le trou
trouvions beau, il seroit
ler d'une chose qui eût
roles, & de toutes nos
ger donc les autres par
ses loüanges, je diray
de gens possédant, mais
feder, & qui n'a pas
de personnes mortelles, au
mes mêmes dans le Ciel
table des Dieux pour la
me sujet Ganymede n'y
seulement transporte ce
Ciel, mais descend lui
jouir. Ne s'est-il pas

leda, & en Taureau pour Europe : mais sans
parler de ses autres métamorphoses, il prit la
figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer
Hercule, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce
qui est de plus étrange en cela, & de plus avan-
tageux pour la beauté, c'est que luy, qu'on dé-
peint si severe, qu'il fait trembler tous les Dieux
& Junon mesme, se rend si doux & si traitable
en faveur de ce qui est beau, qu'il se depouille
non seulement de sa foudre & de ses éclairs, mais
de sa qualité mesme, de peur de l'épouvanter,
& prend la forme qu'il croit luy estre la plus
agréable. Mais de peur qu'on ne croye que ce
discours ne contienne plutôt une secrète ac-
cusacion de Jupiter, qu'une loüange de la Beauté,
ie feray voir la même chose des autres Dieux.
Neptune fut épris de la beauté de Pelops, Apollô
de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cad-
mus. Les Déeses mêmes font gloire de posséder
un si grand tresor, & ne se contestent pas l'une
à l'autre le reste de leurs avantages; mais pour la
Beauté, chacune en veut remporter le prix; &
la Discorde ne trouva point de plus beau secret
pour les mettre mal ensemble, que de leur faire
naître un différent sur ce sujet. Jupiter aussi pour
le decider, ne les renvoya point au plus riche ny
au plus vaillant, au plus grand ny au plus sage;
mais au plus beau, comme donnant l'avantage
à la Beauté, par dessus tout. Et veritablement,
Minerve & Junon contestant cette aimable qua-
lité à Venus, à qui elle semble appartenir, font
voir qu'elles en font plus d'état, que des gran-
deurs & des sciences, dont elles sont les Déeses,
sans parler de la force & de la valeur. C'est pour
cela qu'Homere ne les loué pas tant par leurs au-

tres avantages, que par quelque epithete, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la beauté donc est une chose si divine & si estimable, c'est à nous, en imitant les Dieux, de la reverer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajouta, qu'il en eut dit davantage, si l'entrecien des festins souffroit de plus longs discours. En suite, Aristipe prit la parole, apres s'estre excuse quelque temps, pour faire parler les autres avant luy. Plusieurs, dit-il, afin de faire paroistre leur esprit, au lieu de loier les choses utiles & excellentes, prennent des sujets fantastiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, ie diray quelque chose à la loüange de la Beauté, qui est estimée de tous ceux qui ne sont pas aveugles. Du reste c'est une chose si seconde, que ie ne crains pas qu'on me reprenne, si j'entreprends d'en parler apres Philon; car on ne sçauroit s'empuifer en un sujet si abondant. Quand ie considere donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle suffit pour se faire aimer, comme son contraire pour se faire haïr, ie croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ses loüanges. Je n'entreprendray donc point de décrire tous les avantages, mais j'en choisiray seulement un ou deux; encore crains-je de ne m'en pouvoir acquiter assez bien. Pour ne point parler des Dieux, apres ce que Philon en a dit, les hommes l'ont en si grande estime, que Thesée, qui est un des plus grands de tous les Heros, ne creut pas pouvoir estre heureux avec toute sa vertu, s'il ne possedoit Helene, & l'enleva avant qu'elle fut en âge d'estre mariée, sans avoir égard ny à la puissance de son pere, ny au danger qu'il couroit par là

Il se tint si fort obligé à son amy, qui l'avoit tiré dans ce dessein, qu'il ne crût pas pouvoir rompre de l'obligation qu'il luy avoit, s'il ne s'efforçoit à enlever Proserpine jusques dans les Enfers, sans craindre de s'embarquer dans une entreprise si hazardeuse. Cette mesme Helene fut retournée depuis chez son pere, en l'absence de Thesée, tous les Princes Grecs en devinrent amoureux; & de peur que cet amour ne fust fatal à leur pais, ils jurèrent tous ensemble de ne donner à celuy qui seroit preferé; & employèrent tous toutes leurs forces, pour remettre cette Princesse en la puissance de son mary. Paris mesme prefera à toutes les grandeurs & à tous les avantages que Pallas & Junon luy promettoient; les Troyens voyant fondre sur leurs bras toute la Grece, & pouvant se delivrer de cette guerre par l'absence d'Helene, la voulurent conserver au lieu mesme de leur vie, comme ne la pouvant donner pour une cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entreprise, quoy qu'ils previssent leur perte, & se portagerent eux-mêmes pour une si noble querelle. Ce n'est une grande preuve de l'estime qu'ils ont de la beauté. Mais pour ne m'arrester pas si long temps sur cette histoire, com ne s'il m'en avoit point d'autre; Hippodamie estant en son estre mariée, son pere Enomaüs qui la vit si belle, en fut épris comme tous les autres Princes des Grecs; & desirant se conserver ce tresor, il trouva d'un moyen plus criminel encore que son mary. Il avoit le chariot le plus leger, & les plus beaux chevaux de tout le pais, faisant donc temoigner de chercher à sa fille un mary qui fût digne de luy, il la proposa pour prix à celuy qui pourroit

le vaincre à la course; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus, souffriroient la mort. Il vouloit même que la belle montast sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arrêrât & fût cause de leur désaire. Par ces artifices il vainquit & tua jusques à treize de ces Princes. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pelops, qui courut le quatorzième, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Merveille. On ne trouve donc point étrange, si nous célébrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Heros fût rât de cas. Apres avoir dit cela, il se tût.

HERMIPE. Qu'ajousta à ces loüanges Caridémé?

CARIDÉ' ME. Dispense-moy, ie te prie, de le rapporter, & te contentes de ce que tu as ouï, puis qu'il est vray que ie ne me souviens pas si bien de ce que j'ay dit, que de ce qu'ont dit les autres.

HERMIPE. Ne pense-pas t'en excuser, si tu ne veux perdre toute l'obligation que ie t'ay; Car sans cela, le reste me passera pour rien.

CARIDÉ' ME. Puisque tu le veux, il faut tâcher de s'en aquiter, quoy qu'il m'eust esté plus avantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauvaises choses. Je commençay donc de la sorte. Si ie parlois le premier, j'aurois besoin d'un long discours, pour vous preparer à m'entendre; mais ce que vous venez d'ouyr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté, il ne faudroit rien ajoûter à ce qui a esté dit; mais c'est un champ si ample & si vaste, qu'il peut fournir de matiere à plusieurs Panegyriques. En effet,

ie presente tant de choses à moy, que ie ne sçay que choisir; & c'est comme un parterre de fleurs, dont la dernière qu'on regarde, paroist toujours la plus belle. Premièrement, cecy ne m'a pas peu à la loüange, de voir que nous portons envie aux autres perfections; mais que nous sommes épris de la Beauté, si-tôt qu'elle se découvre, & faisons gloire de servir la personne à qui elle se rencontre. Que dis-je? nous sommes plus aises de luy obeïr, que de commander aux autres. Dans les autres choses, l'esprit se contente d'une perfection mediocre, sans désirer par exemple d'estre le plus vaillant ou le plus juste: Mais quand les Belles surpasseroient tout ce que l'on connoistroit de beaultés, elles ne seroient pas encore contentes, si elles croyoient qu'il y eût quelque chose qui leur pût disputer cet honneur. Ajoutez à cela, que la Beauté est commune le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions; ainsi qu'a dit Philon; & que les plus excellens artifices ne s'en proposent point d'autre dans leurs ouvrages; au lieu que toutes les autres perfections sont bornées dans un certain espace, & ne que tout le monde y pretende. Et pour montrer qu'on ne trouve rien de meilleur que la beauté, c'est qu'on se sert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choses, & de son contraire pour en marquer le défaut. On a en horreur ceux qui servent & qui cajolent les Tyrans; mais personne ne trouve mauvais qu'on serve ny qu'on adore ce qui est beau, & la beauté regne sur le seul respect qu'on luy porte. Puisque c'est donc une chose si précieuse & si divine, également estimée des Dieux & des hommes, nous ne sommes pas excusables si nous n'employons tout

464 CARID. OU LA LOUANGE, &c.
nostre esprit à publier ses loüanges. Voilà peu
près ce que ie dis sur ce sujet, laissant à part plu-
sieurs choses, pour ne point ennuyer la compa-
gnie, à cause du long-temps qu'il y avoit que cet
entretien duroit déjà.

HERMIPPE. Elle a esté trop heureuse d'oüir de
si belles choses; & moy, ie re suis trop obligé de
m'en avoir voulu faire part.

NERON,

OU

L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME.

DIALOGUE

DE ME'NECRATE DE MUSONIUS,
en présence de quelques autres.

*C'est une espere de Declamation contre ce Prince
& ce Dialogue semble avoir esté fait de son
temps; & par conséquent, n'estre pas de La-
cien.*

ME'NECRATE. CE dessein se semble-il
Cavoir quelque chose de
l'air de la Grece, que ce Prince affecte tant?

MUSONIUS. Il eût épargné sans doute beau-
coup de peine aux voyageurs & aux marchands,
& particulièrement aux Pilotes, qui sont long-
temps à tourner le Peloponèse; & eût servy à
la desfense & à l'utilité de la Grece, qui eût pu

NERON. OU L'ENTREPRISE, &c. 465
se communiquer plus commodement par ce
canal.

ME'NECRATE. Tu nous obligeras de nous
faire recit de ce qui se passa en cette rencontre,
si que tu'y es trouvé.

MUSONIUS. Je le feray très-volontiers. L'a-
mour de la Musique, & l'opinion que Neron avoit
des Males ne chantoient pas mieux que luy,
portèrent en Grece, pour se faire couronner
aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques,
il croyoit avoir plus de part qu'Apollon mes-
me; & ie ne scay s'il ne s'imaginait point que
Dieu n'eût osé chanter ni jouer de la lyre
sans luy. Ce dessein donc n'estoit pas preme-
r de longue main; mais comme il se trouva
à ces lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il
y avoit d'une mer à l'autre, qui est d'environ trois
cents de lieuë, il luy prit envie de se signaler
à cet Ouvrage, à l'exemple d'autres grands
Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car
Sennacherib, à ce qu'on dit, retrancha l'Ille
de Negrepont de la Beocie. Darius fit un pont
sur le Bosphore, & Xerxès voulut percer le mont
Caus. D'ailleurs, il estoit bien aisé d'oüir ce-
luy qui louoit ses loüanges: Car les Tyrans ne sont ja-
mais si cruels ni si aveugles, qu'ils ne desirent de
faire quelque chose pour le public, ou pour leur
gloire. Apres avoir donc chanzé sur le théâtre de
l'Asie, les loüanges de Neprune & d'Am-
phitrite, avec un autre petit Poëme à l'honneur
de Leucorhée & de Melicerte, il prit un hoyau
sur qu'on luy présenta; & marchant avec chan-
sons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on
vouloit faire le canal, il donna quelques coups en-
ter, puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux

s'entrecommuniquer plus commodement par ce moyen.

ME'NECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le recit de ce qui se passa en cette rencontre, puisque tu l'y es trouvé.

MUSONIUS. Je le feray tres-volontiers. L'amour de la Musique, & l'opinion que Neron avoit que les Muses ne chantoient pas mieux que luy, le porterent en Grece, pour se faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit avoir plus de part qu'Apollon mesme ; & ie ne sçays'il ne s'imaginait point que ce Dieu n'eût oté chanter ni jolier de la lyre apres luy. Ce dessein donc n'estoit pas premedité de longue main ; mais comme il se trouva sur les lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, qui est d'environ trois quarts de lieuë, il luy prit envie de se signaler par cet Ouvrage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Isle de Negrepont de la Beocie. Darius fit un pont sur le Bolphore, & Xerxès voulut percer le mont

Athos. D'ailleurs, il estoit bien aise d'otir ce- lebrer ses loüanges : Car les Tyrans ne sont ja- mais si cruels ni si aveugles, qu'ils ne desirent de faire quelque chose pour le public, ou pour leur gloire. Apres avoir donc chanté sur le theatre de Corinthe, les loüanges de Neprune & d'Am- phitrite, avec un autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Melicerte, il prit un hoyau d'or qu'on luy presenta ; & marchant avec chan- sons & acclamatiõs publiques, vers le lieu où l'on devoit faire le canal, il donna quelques coups en terre ; puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux

464 CARD OU L'ENTRE-
PREISE DE NERON
pres de ce lieu, &c.
deux autres, pour en
guir, &c. de la Grece
certaines d'entre eux.

ME'NECRATE. Et de
à belles choses &c. &c.
rien avoir voulu dire.

NERON

OU

L'ENTREPRISE DE NERON

DIALOGUE

DE ME'NECRATE DE
en presence de MUSONIUS

C'est une offre de D'Arlesman
de ce Dialogue, &c.
temps ; & par conséquent, &c.
sins.

ME'NECRATE. C'est de la
Pair de la Grece, que ce Prince

MUSONIUS. Il est éprouvé
coup de peine aux voyageurs &c.
& particulièrement aux Pilotes, &c.
temps à rompre le Peloponèse. &c.
la descente & à l'utilité de la Grece.

On, aux
privi-
poux Ma-
gisfrats.

qui en avoient l'intendance, il retourna dans la ville, croyant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il avoit partagé la chose en telle sorte, que son Armée travailloit à ce qu'il y avoit de plus facile, qui estoit de creuser un canal dans la plaine; & les malfaiteurs qu'on avoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut travaillé douze jours, il vint un bruit sourd de Corinthe, que les Mathematiciens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'estoient pas capables d'ébranler la résolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables, de sorte que quand tous les Mathematiciens du monde eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entreprise, s'il n'eût reçu la nouvelle de la revolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

MENECRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-uns disent; car les autres assurent le contraire.

MUSONIUS. Sa voix n'est proprement digne ny d'admiration ny de risée, parce qu'elle n'est ny fort excellente ny fort mauvaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est une espèce de fausset qu'il ne conduit pas mal, & qu'il accorde assez bien avec la lyre, aussi bien que son geste & la contenance; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne convient à un Prince. Mais lors qu'il pretend égaliser les maistres de l'Art, il se fait mocquer de luy, que danger qu'il y ait: Car il se balance trop; &

quand il veut reprendre son vent, il se contraint, ou se redresse sur le bout des pieds. D'ailleurs, il se fatigue par trop de contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix, & que la chaleur du jour, & la chaleur de la haine, elles luy manquent souvent au besoin.

MENECRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

MUSONIUS. Il fit mourir un Comedien aux Jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix; car n'y a pas moins de danger à le repeller, qu'à se mocquer de sa voix.

MENECRATE. Comment cela? nous n'en voyons rien sçeu.

MUSONIUS. Cela se fit aux yeux de toute la Grece, & arriva en cette sorte. Quoy qu'on ne se soit pas accoustumé de représenter des piéces de Theatre à ces Jeux, non plus que de chanter aux Jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se presentèrent pour luy disputer le prix, estoit un Comedien d'Epire, fort celebre, qui voulut avoir dix talents pour luy céder cet honneur; ce qui le faisoit crever de dépit, outre que ce Comedien avoit déjà représenté en particulier; ce qui empescha Neron de luy accorder ce qu'il demandoit.

Mais comme il vit qu'il recitoit avec grand applaudissement, il luy fit dire par un de ses gens, qu'il cedast cet honneur à son Prince, & que si luy ne s'en voulut rien faire, & qu'il redoubla ses efforts avec de grandes acclamations, il fit entrer les Acteurs sur le Theatre, comme si cela étoit de la piéce, & ces Acteurs l'ayant poussé comme une colombe, luy couperent la gorge.

quand il veut reprendre son vent, il se contraint, & se redresse sur le bout des pieds. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ny d'haleine, elles luy manquent souvent au besoin.

MENECRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

MUSONIUS. Il fit mourir un Comedien aux jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix; car n'y a pas moins de danger à le surpasser, qu'à se moquer de sa voix.

MENECRATE. Comment cela? nous n'en avons rien sçeu.

MUSONIUS. Cela se fit aux yeux de toute la Grece, & arriva en cette sorte. Quoy qu'on n'eût pas accoustumé de représenter des pieces de Theatre à ces jeux, non plus que de chanter aux jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se presenterent pour luy disputer le prix, estoit un Comedien d'Epire, fort celebre, qui voulut avoir dix talens pour luy céder cet honneur; ce qui le faisoit crever de dépit; outre que ce Comedien avoit déjà représenté en particulier; ce qui empêcha Neron de luy accorder ce qu'il demandoit.

Mais comme il vit qu'il recitoit avec grand aplaudissement, il luy fit dire par un de ses gens, qu'il cedast cet honneur à son Prince, & sur ce qu'il n'en voulut rien faire, & qu'il redoubla ses efforts avec de grandes acclamations, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eût esté de la piece, & ces Acteurs l'ayant poussé contre une colomne, luy couperent la gorge.

466 NERON

De la cour de Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

Neron

468 NERON, OU L'ENTREPRISE, &c.
avec des tablettes d'ivoire qu'ils tenoient à la main, qui estoient tranchantes comme des sa-
boirs.

MA'N'N'CRATA. Et apres cette action, eut-
il l'aplaudissement des Grecs, & remporta-t'il la
victoire?

MUSON IUS. Cela passoit pour jeu, car un
homme qui avoit tué sa mere.

MA'N'N'CRATA. Il est vray qu'il n'est pas
étrange qu'il ait voulu faire taire un Comedien,
apres avoir tâché à fermer la bouche à Apollon,
en empêchant sa Prestresse de plus rendre d'Or-
acles, à cause qu'elle l'avoit mis au nombre des
paricides, quoy qu'elle l'eust encore épargné;
Car Oreste & Alceon, à qui elle le comparoit,
avoient tué leur mere pour venger leur pere, ce
qui avoit quelque ombre de gloire; mais le cri-
me de Neron estoit sans couleur.

MUSON IUS. Tandis que nous parlons un
vaisseau s'approche du port, qui semble porter
quelque bonne nouvelle; car tout le monde y est
couronné comme dans un chœur de Comedie,
lors qu'il y a quelque chose de bon à annoncer.
J'en voy un qui nous fait signe de la main & qui
nous erie, ce me semble, qu'il n'y a plus rien à
craindre, & que Neron est mort.

MA'N'N'CRATA. Il est vray, on l'oir plus
distinctement à mesure qu'il s'approche; rejouis-
sons-nous; mais ne faisons point d'imprecations
contre ce Prince, car il ne faut point insultez à
un mort.

DIALOGUE

DES LETRES DE L'ALPHABET, où V. Sage & la Grammaire parlent.

à Monsieur de Frémont, neveu du Traducteur.

LE JUGEMENT DES VOYELLES auroit pu se Dialoguer
entre en nostre langue, avec toutes ses mai- de Lar-
celles & ses graces, on n'auroit pas entrepris cet
ouvrage. Mais comme c'est une piece pleine de
prix d'esprit, dans la rencontre ne consiste que
dans les mots, il a esté impossible de luy donner
un sens en François en gardant celui de l'Au-
teur. Tout ce qu'on a pu faire, c'a esté de profiter
de son invention & pour avoir plus de matiere
de s'égayer on a fait parler toutes les Lettres de
l'Alphabet l'une après l'autre, devant l'V. Sage
& la Grammaire, dont l'un est comme le Juge,
& l'autre comme l'Avocat General. Du reste,
cette galanterie n'est pas inutile; car on y peut
apprendre plusieurs choses tres-curieuses, con-
cernant l'Orthographe & la Prononciation.

V. Sage. PUISQUE nous nous sommes assem-
bliez pour ouïr les plaintes des Let-
tres, & que vous vous estes chargée de les intro-
duire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premiere-
ment de quelle façon vous voulz qu'elles se pre-
sentent; Si vous souhaitez de les voir en estat de
jeunes, avec les cheveux épars, & les bras

DIALOGUE

DES LETRES DE l'ALPHABET,
où l'Viage & la Grammaire parlent.

Par Monsieur de Frémont, neveu du Traducteur.

Si LE JUGEMENT DES VOYELLES auoit pû se Dialoguer & rendre en nostre langue, avec toutes ses naïvetés & ses graces, on n'auroit pas entrepris cet Ouvrage. Mais comme c'est une pièce pleine de jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que dans les mots, il a esté impossible de luy donner un sens en François en gardant celuy de l'Auteur. Tout ce qu'on a pû faire, ç'a esté de profiter de son invention, & pour avoir plus de matiere de s'egayer on a fait parler toutes les Lettres de l'Alphabet l'une après l'autre, de vant l'Vsage & la Grammaire, dont l'un est comme le Juge, & l'autre comme l'Avocat General. Du reste, cette galanterie n'est pas inutile; car on y peut apprendre plusieurs choses tres-curieuses, touchant l'Orthographe & la Prononciation.

L'USAGE. **P**UISQUE nous nous sommes assemblez pour ouïr les plaintes des Lettres, & que vous vous estes chargée de les introduire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premièrement de quelle façon vous voulez qu'elles se présentent; Si vous souhaitez de les voir en estat de suppliantes, avec les cheveux épars, & les bras

étendus, elles s'habilleront à l'Arabeque; Si vous estes en humeur de leur accorder le combat, ie les armeray à la Juive ou à la Syriacque; Si vous les aimez mignardés, ie les orneray à l'Italienne ou à la Grecque; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'un peu grossieres, ie les pareray à la Gothique; Si simples & ramassées, ie les accommoderay à la Françoisse.

L'UsAG. A quoy bon tant de mysteres? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un différent entre les Lettres Françoises, il faut qu'elles se presentent habillées à la mode du pais.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez vous qu'elles viennent?

L'UsAG. Vous y faites trop de façons; Ouvrez Huissiers y Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de precipitation, souffrez que ie vous parle des differens de la Prononciation, & de l'Ecriture: car cela est necessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'UsAG. Je sçay les pretensions de l'une & de l'autre. La Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à représenter aux yeux les choses, de la façon qu'on les prononce; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc décider cette affaire au temps, mon Seigneur & Maître, qui sans craindre personne, fait le procès tout le monde; Aussi bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation, ne pourroit souffrir qu'on luy enlevast un bien dont elle est en possession depuis si long-temps. L'une & l'autre

font fondées en raisons & en exemples; mais qui ne me fonde ny en exemple ny en raison, s'en usera comme ie le trouveray à propos; tantost que de faire de nouvelles loix, j'ayme mieux observer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit permis pour-moins, de parler du genre des lettres, de leur nature & de leur force.

L'UsAG. Que ie suis las de toutes ces pedanteries, & que ie serois fâché de dépendre de la grace qui m'osteroit tout mon agrément, & qui m'improit ce bel Air qu'on admire en moy, & que j'ay emprunté de la Cour!

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coutume de haranguer à l'ouverture des Assemblées? & me voulez-vous empêcher de rapporter plusieurs belles antiquitez, touchant l'origine des Lettres; comme elles sont passées de l'Asie en Grece, & de Grece en Italie, & comment l'Alphabet n'a pas esté achevé tout d'un coup; mais qu'on y a ajoûté diverses lettres en divers temps, les unes necessaires, les autres superflues. C'est une belle curiosité là dessus, que vous se-

riez bien aise d'entendre, qui concerne l'origine des lettres Françoises, dont on est redevable à l'Alphabet. Car un jeune Chasseur amoureux, n'ay pas la liberté de voir la Maîtresse, traçoit sur le Sable le rivage où la belle venoit tous les jours, la figure d'un javalot, tournant la poitrine du costé où il devoit être ce jour-là; & si elle y arrivoit la pre-mière, elle faisoit à même dessein diverses épreintes de sa Cor; & bien qu'il se passoit peu de jours qu'ils ne se rencontroient, ce qui donna la naissance à l'A, & au C, qui furent les premiers caractères

François, d'où naquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner avis qu'on les épousa, c'estoit pour avertir la Nymphé qu'elle le donna de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'un Javelot la pointe en bas avec un Cor derrière, & lors qu'il le mettoit devant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d, en mettant la pointe du Javelot en haut, & le Cor devant ou derrière, selon les diverses personnes dont ils avoient à se garder. Lors qu'il estoit necessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner avis, un Javelot & un Cor, avec un autre Javelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la sçavoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre; mais tournées diversement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi naquit l'S. D'ailleurs quand cét infortuné Chasseur ne pouvoit conter les peines à sa Dame, il luy témoignoit la douleur par deux Javelots en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diverse situation. Et lors que la Belle racontoit ces carectères, elle joignoit deux Cors ensemble qui s'entre-regardoient, pour l'assurer que son amitié seroit sans fin, comme l'O. Ainsi pour diverses raisons qui seroient trop longues à déduire, son vœux les autres Lettres.

2^e Usages. J'aime mieux encore cette invention que ie trouve assez spirituelle, que toutes les pederteries que vous avez coutume de dire sur ce sujet. Mais c'est trop parler, levez-vous A ? &

en peu de mots vostre affaire.

A. Tandis que l'E ne m'a fait que des injures cruelles, je me suis tû pour ne point troubler le repos public; mais aujourd'huy qu'il en prend sur toutes les lettres, je ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'est déjà rendu si necessaire les consones, qu'elles ne viennent plus sans luy, & qu'on les appelle; & comme le K, pour éviter l'ignorance, se fut donné à moy, il le fit interdire à quelques-là que par son credit, l'H, qui me rendre un peu plus que luy, ne passe plus que comme une aspiration. Ensté de cét heureux succès, pensant que de toutes les consones il n'y avoit que le Q, qui luy fût resté, il en conçut un despit que jamais depuis il ne l'a voulu suivre, & n'y eust quelqu'un entr'eux deux pour les séparer. Non content de celà, il se fourre en cent endroits où il n'a que faire; & parce qu'on n'a borné son esprit, ni ses esperances, il a corrompu l'elocution, & fait dire au peuple de Paris les *usages des esclaves*. D'ailleurs, il s'est joint à M & à N, pour me contrefaire, avec tant de succès qu'on ne sçait plus si c'est luy ou moy qui s'entrevoient, lors que l'I ne se trouve pas pour l'en empêcher, encore se moque-t'il quelquefois de son bon esclens, comme on le voit par exemple. Que si ces places luy sont deües, que ne les met-il en son nom, comme il fait Jerusalem & Caïcem, & quelques autres, sans me donner sans d'ennuy qu'il m'en donne? Car il ne s'est contenté de me bannir de la compaignie des consonelles; il m'a encore attiré chez les voyelles, d'où j'ay bien de la peine à me sauver. Cependant quoy que j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy,

B&C, D&

K,

M&N.

Anceur

Biblioté

que, C.

L'Esprit, of

frances,

C. & s'aj

au Latin.

spher, of

parole, of

quelque,

C. & s'aj

en se pro

noms an

an, P

me, s'entre

En prou

dions l'E

ne se pro

noms pas

comme un

A.

Andresis

en disoit

Demi-

jelle, C.

il y en a

qui pro

nonces.

Francis, son amour, dites en peu de mots vostre affaire.

A. Tandis que l'E ne m'a fait que des iniures

particulieres, ie me suis rû pour ne point trou-

bler le repos public; mais aujourd'huy qu'il en-

treprend sur toutes les lettres, ie ne puis plus re-

tenir mes plaintes. Il s'est déjà rendu si necessaire

aux consonnes, qu'elles ne viennent plus sans luy,

lors qu'on les appelle; & comme le K, pour éviter

sa tyrannie, se fut donné à moy, il le fit interdi-

re, jusques-là que par son credit, l'H, qui me

confidere un peu plus que luy, ne passe plus que

pour une aspiration. Enflé de cét heureux succès,

& voyant que de toutes les consonnes il n'y avoit

plus que le Q, qui luy fist teste, il en conçut un

tel dépit que jamais depuis il ne l'a voulu suivre,

qu'il n'y eust quelqu'un entr'eux deux pour les se-

parer. Non content de cela, il se foure en cent en-

droits où il n'a que faire; & parce qu'on n'a bor-

né ni son esprit, ni ses esperances, il a corrompu

la Gascogne, & fait dire au peuple de Paris les

degrez & les estats. D'ailleurs, il s'est joint à

l'M & à l'N, pour me contrefaire, avec tant de

succés qu'on ne sçait plus si c'est luy ou moy qui

parlons, lors que l'I ne se trouve pas pour l'en

empescher, encore se moque-t'il quelquefois de

luy à bon escient, comme on le voit par expe-

rience. Que si ces places luy sont deües, que ne les

tient-il en son nom, comme il fait Jerusalem &

Bethleem, & quelques autres, sans me donner

autant d'ennuy qu'il m'en donne? Car il ne s'est

pas contenté de me bannir de la compagnie des

Demoiselles; il m'a encore attiré chez les enne-

mis, d'où j'ay bien de la peine à me sauver. Ce-

pendant quoy que j'aye beaucoup d'autres plain-

tes à faire, tant contre les autres, que contre luy,

Bé, C, D, E

Ka,

Acho.

Avecque

Bibliotec-

que, &c.

Esprit, es-

perance,

&c. sans à

au Latin.

esphere, es-

patule, es-

quellette,

&c. ems

en se pro-

nonce am-

an, Fem-

me, seudre

En penul-

tième l'E

ne se pro-

nonce pas

qui se pro-

noncent

par an.

En Jeru-

salem &c.

autres l'E

ne se pro-

nonce pas

comme un

A.

Autrefois

on disoit

Damois-

selle, &c.

il y en a

qui pro-

noncent.

meur
Annemis. Je me contenteray de vous dire, pour ne point
abuser de vostre audience, qu'encore que je sois
âge: presque le seul qui ne cache rien de mon âge, on
m'en retranche maintenant une partie. Je vous
crée. prie, est-il raisonnable que les E, se trouvent
quelquesfois trois ensemble, & que les Ane puissent
marcher de compagnie?

*Si on devroit
comme on prononce,
ou de trois
conten-
tants.*
E. Je ne sçay pourquoy vous vous plaignez: car
c'est vous qui vous entendez avec la Prononcia-
tion, pour me dérober les M & les N, & il ne
vous reste plus que de corrompre l'écriture, puis
vous iouirez seul de tous mes contentemens. Ce-
pendant sera-t'il dit que vous boirez & man-
gerez à mes dépens, & que pour en mieux venir à

*Il y en a
qui pronon-
cent boi-
rais, man-
gerais, al-
lierais.*
bout, vous vous allicrais avec l'I, pour me con-
tre-faire. Je veux bien que vous sachiez que je puis
seul autant que vous deux ensemble: toutefois je
suis prest d'oublier toutes vos injures, pour vi-
vre en paix, quand ce ne seroit qu'en faveur
de nostre ancienne alliance qui rendoit l'E si
celebre.

A. Vous avez raison de souhaiter la paix, pour
jouir en repos de vos conquêtes, ou plutôt de
vos larcins. Est-il si étrange, que l'I & moy
croyons valoir autant ensemble que vous trois
seule: Gourmande que vous estes, qui de cinq ou
six mets n'en faites qu'un?

*Mets
ville, mets
verbe, mets
premier,
mais par-
ticule ad-
versative,
mais, il
n'en peut
mais.*
LA GRAMMAIRE: Il seroit à souhaiter
pour le bien public, qu'on pût regler de telle
sorte vos differens, que vous n'eussiez rien à dé-
mêler l'un avec l'autre, & que chacun eût son
partage séparé. Mais puisque cela ne se peut
qu'à l'avenir l'A ne se radoucisse plus tant, quand
il est avec l'I, s'il ne veut perdre les plaisirs & les
*On pronon-
ce plus
& affres,* affaires.

Usages. Nous ordonnons que l'A sera main-
tenant dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis
de s'ordonner à l'I, pour faire un E, tandis que l'E
s'ordonnera à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous
ordonnons cependant, qu'on prononce boirez &
manger, comme on fait les autres E, c'est à dire
comme voyelles, & non pas comme diphton-
ges. Descendons à l'A d'aller plus en compa-
gnie, si ce n'est dans châlons, & ne luy lais-
sons que les Dames, sans toucher aux Demoi-
selles.

Quel ordre peut-il y avoir dans l'Empire des
lettres, si la seconde personne de l'Erat est chassée
à fin des mots, excepté de quelques mots bar-
bares, & si l'on ne la trouve plus qu'en plomb,
comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas
à cela seul qu'on me traite comme si j'estois
mort. On me fait perdre mes debtes; On em-
pêche mes subjets de me rendre leurs devoirs
à leurs submissions; On me retranche du second
mois, & du dernier jour de la semaine. Il
n'est pas jadis au P, tant il est subtil, qui ne s'es-
force d'obtenir ma place; & ie ne voy point d'au-
tre moyen de le reduire, qu'en luy ostant le sou-
verain que ie veuille cabrioler à ses dépens. Du reste,
si vous augmenterez ma dignité, plutôt que
de la diminuer.

LA GRAMMAIRE. Si j'en suis crüe, on
vous châtiera très-rigoureusement, d'avoir la
bauderie de vous nommer la seconde personne
de l'Erat, sous ombre que vous estes le second
dans l'ordre de l'Alphabet, plutôt par hazard
qu'autrement. Sçachez que vous n'etes pas plus
la dernière lettre; & que s'il y a quelque

*Nes, puis
au E, G.*

*Leab,
Mab.*

*On retrai-
che le B de
vous ces
mets, &
de Premier
& de Se-
cond.*

*On pro-
nonce pré-
sente, les
que, les
mes com-
me s'il y
avoit un
P, & les
autres co-
me un B.*

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera main-
 tenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis
 de se joindre à l'I, pour faire un E, tandis que l'E
 se joindra à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous *Nex, pres*
 voulons cependant, qu'on prononce boirez & *nez, &c.*
 mangerez, comme on fait les autres E, c'est à dire
 comme voyelles, & non pas comme diphthon-
 gues; Deffendons à l'A d'aller plus en compa-
 gnie, si ce n'est dans chaslons, & ne luy lais-
 sons que les Dames, sans toucher aux Demoi-
 selles,

B. Quel ordre peut-il y avoir dans l'Empire des
 Lettres, si la seconde personne de l'Etat est chassée
 de la fin des mots, excepté de quelques mots bar- *Isab,*
 bares, & si l'on ne la trouve plus qu'en plomb, *Meab.*
 comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas
 en cela seul qu'on me traite comme si j'estois
 mort; On me fait perdre mes debtes; On em- *On retrā.*
 pesche mes sujets de me rendre leurs debvoirs *che le B de*
 & leurs submissions; On me retranche du second *tous ces*
 des mois, & du dernier jour de la semaine. Il *mots, &*
 n'est pas jusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'ef- *de Fevrier*
 force d'obtenir ma place; & ie ne voy point d'au- *& de Sa-*
 tre moyen de le reduire, qu'en luy ostant le soub- *medy.*
 çon que ie veuille cabrioler à ses dépens. Du reste, *On pro-*
 jay tant de confiance en vostre bonté, que j'esper- *nonce pré-*
 re que vous augmenterez ma dignité, plutôt que *que, les*
 de la diminuer. *uns com-*
me s'il y
avois un
P, & les
autres cō-
me un B,

LA GRAMMAIRE. Si j'en suis cruë, on
 vous châtiara tres-rigoureusement, d'avoir la
 hardiesse de vous nommer la seconde personne
 de l'Etat, sous ombre que vous estes le second
 dans l'ordre de l'Alphabet, plutôt par hazard
 qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus
 que la dernière lettre; & que s'il y a quelque

prétrogative, c'est aux voyelles à y prétendre, & non pas à vous.

On n'est point obli. gé de mes- tre de B, qu'aux endroits où il se prononce & se fait finir.
L'USAGE. Nous ordonnons que l'on rende au B, tout ce qui luy est légitimement dû, sans qu'on soit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Défendons en outre tres-expressement au B & au P, de rien entreprendre l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignités, se fait tez que le B prétend, il se contentera de faire B. carre, & B. mol.

Termes de Musique.
C. N'est-ce pas une grande ingratitude à l'égard de qui me doit sa naissance, de me persécuter en tous lieux ? Je ne puis faire de leçon, sans être accompagné d'une cedille ; Je crains, si elle continue, qu'à la fin elle ne me desearçonne ; & qu'à pres m'avoir pris, elle ne me veuille pas seulement mettre à rançon. Le T d'autre côté, ne fait perdre patience ; il ne me peut souffrir en dévotion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a ravy jusqu'aux Prophetes, qui me promettoient que ie serois un jour remis en autorité. Je n'oserois plus me renfermer avec luy dans une même syllabe, de peur qu'il ne me fasse faire, & perdre mes droicts. Apres m'avoir enlevé les bien-faits, il me veut enlever le bien-facteur ; & ie n'auray plus, si on l'en croit, que les bien-factrices. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si ie l'ose dire, par le respect qu'ils ont pour mon caractère, tant il n'y qu'ils portent assez souvent sur le front, font tout ce qu'ils peuvent pour me conserver mes sujets, & maintenir ma jurisdiction ; & le plus abject n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs, si à me plaindre du Q, qui me veut empêcher de paroistre avecque luy en publique ; & après

luy défendu l'entrée du Zodiaque, me veut bannir de toute l'Afrique ; & si ie le laisse aller, il m'enlevra Senèque avecque toute ma bibliothèque. Je demande donc pour le punir de ce qu'il m'a fait, qu'on ait à le bannir du quartier. Car si, s'il est permis à tout le monde de me ronger les ongles, il ne me restera que le bec, & luy reduy au billac. Mais avant que cela se perde, le Q, où ie le reduiray à quia.

Quoy que ce me soit une chose fort pénible de me tenir debout, à cause de ma taille, ie ne crain pas de me lever pour dire un mot en public. Quand ie ne tiendrois la vie que du Q, de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconnaître, que de les souffrir parmy les François, & dans d'autres lieux où ie serois fort bien leur amy ? Que le C se contente de passer à la mort, & que les Sciences, & qu'il prenne garde en qu'en parlant on ne l'y remarque, de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à un passe-tout.

U s a e z. Il est ordonné au C de s'accommoder d'une cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de mettre l'S en sa place. Le Q sera paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique, mais défense à luy de se moquer en public, & qu'on ne le veuille pas bannir de la République.

Je ray extrêmement à me plaindre de la leçon avec laquelle on m'a ebasé de plusieurs leçons. Quoy qu'on veuille dire, il y va de la gloire des grands, & de la seureté des Marchans que luy accompagne, particulièrement quand ils sont seuls ; Que si lors qu'ils sont en compagnie on ne le rejette, pour le moins que le T n'en pro-

Ces mots

sont à

s'écire

sans C.

Cedille

est un mot

Espagnol.

C'est qu'il

ne l'y pro-

mène pas.

On est

mieux

les

au P.

sans

m'avoir deffendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Afrique: & si ie le laisse faire, il m'enlevra Senecque avecque toute ma Bibliothèque. Je demande donc pour le punir de sa temerité, qu'on ait à le bannir du quartier. Car enfin, s'il est permis à tout le monde de me rompre ainsi les ongles, il ne me restera que le bec, & ie seray reduit au biffac. Mais avant que cela arrive, ie perdray le Q, où ie le reduiray à quia.

S. Quoy que ce me soit une chose fort possible de me tenir debout, à cause de ma taille, ie ne laisseray pas de me lever pour dire un mot en ma deffense. Quand ie ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconnoître, que de les souffrir parmy les François, & en cent autres lieux où ie ferois fort bien leur charge? Que le C se contente de passer à la mode dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque, de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à un passierolant.

L'U S A G E. Il est ordonné au C de s'accompagner d'une cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de mettre l'S en sa place. Le Q jouira paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique; mais deffense à luy de se montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas bannir de la République.

D. Jay extrêmement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chassé de plusieurs lieux. Quoy qu'on veuille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la seureté des Marchans que ie les accompagne, particulièrement quand ils sont seuls; Que si lors qu'ils sont en compagnie on me reiette, pour le moins que le T n'en pro-

*Ces mots
commen-
cent à
s'écrire
sans c.*

*Cedille
est un mot
Espagnol.*

*C'est qu'il
ne s'y pro-
nonce pas,*

*On com-
mence à
les écrire
au pluriel
sans d,*

fiere pas. Car j'ay sujet de le craindre voyant les autres usurpations. Il prend si bien son temps, quand ie suis suivy d'une voyelle, qu'il le vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait le plus tard. Ainsi, l'on ne me considere plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud sans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, sans considerer qu'on ne sçaura plus l'avenir, surquoy former les femminas; car si de verd on a fait verre, peut-estre un jour, de gaillard, on fera gaillarde. J'ay tâché par droit de reprefaille, de faire d'un Lieutenant une Lieutenantesse; mais ie ne l'ay pû encore obtenir que dans les Provinces. Si l'on me veut retrancher ainsi par tout, comme les beaux Esprits ont commencé, on me contraindra de passer le reste de mes jours en adversité.

es jours en advenir.

1° U S A G E. Lors qu'il y aura trois consonnes
la fin des mots, nous enjoignons au D de se
tirer ; & entendons aussi qu'il ait à sortir des
vowes inconnus à l'oreille, si ce n'est à la fin des
monosyllabes, où il peut bien paroître, pourvu
qu'il ne die mer.

E. On voit par les discours de l'A, l'artifice que mes Compagnes ont pour moy ; quoy qu'il en soit, ie ne leur ay jamais donné aucun sujet de me haïr. Car bien loin d'entreprendre sur leur jurisdiction, elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O, il leur faut entreprendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'avoir fait assez de mal, s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enlevé boîte, coëfe, & miroirs, & feint fort souvent que ie ne suis pas auprès de luy. L'V ne m'épargne pas davantage, de sorte

Il n'y a point de sûreté pour moy, de m'en
proteger. Voilà comme toutes les voyelles s'ef-
forcent à l'enry de me perdre. J'ay horreur de
celle relle; elles ne me rencontrent jamais à la
d'a pour
de la
né un mot sans me manger, si ie ne suis armé
d'un accent. Quand ie suis placé aussi avantagen-
nement qu'elles, ie ne les crains pas; & ie m'en
bégayois bien, si le T, sans aucune raison, ne se
point mettre entre-deux. Car si ie ne
disoit elle
rendois alors la pareille, ie les choquerois
brutalement, qu'elles s'en tiendroient offensées,
et les n'auroient point de sentiment. Je me
suis déjà vengé de l'A dans les articles, & j'en l'espi-
sais de même dans les pronoms, s'ils n'eul-
pour la ef-
sent la discrétion, pour éviter mon imperio-
rie.
rie, de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas mon espi-
rieux conlonse, qui ne me mangent entre el-
les surtout quand ie parle de ma grand-mere; & l'E ne se
grand peur qu'elles m'en demeurent pas là; l'E ne se
prononce
elles ont bien des imaginations extravagantes, les
points en
des, les
de. quid
l'ait endormi les voyelles faisoient un tel bruit que
me interrompre l'E, que n'ouïs esie que l'E & la voyelle suis,
me metant ensemble, forment S, elles ne vouloient
de le faire; Car toutes les autres consonnes n'ou-
voient parler sans leur permission. Le bruit estoit
si grand, qu'il a répondu en cette sorte, pour le respo-
ndre. voyelles.

A Si l'on n'estoit persuadé de nostre inno-
cence, nous nous defendrions aisément du crime
de l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nostre
justification que chacun sçache que c'est un gour.
d'ailleurs que si je mange luy-mesme, sans aucun P, et l'E
exclut pour Ph, qui ie met souvent entre-deux, se man-
ge sans s'en empêcher. Ainsi, ce pauvre hebeté se man-
ge par la gourmandie.

Si l'on n'étoit persuadé de nostre innocence, nous nous défendriens aisément du crime dont on nous accuse. Mais c'est assez pour nostre justification, que chacun sache que c'est un gour. d'homme qui se mange lui-même, sans aucun profit pour lui, et qui se met souvent entre-deux, se man- ge et s'empêcher. Ainsi, ce pauvre hebeté se goute in- jecté par la gourmandise.

qu'il n'y a point de sœur et pour moy, de m'en approcher. Voilà comme toutes les voyelles s'efforcent à l'envy de me perdre. J'ay horreur de dire le reste; elles ne me rencontrent jamais à la fin d'un mot sans me manger, si ie ne suis armé d'un accent. Quand ie suis placé aussi avantageusement qu'elles, ie ne les crains pas; & ie m'en vengerois bien, si le T, sans aucune raison, ne se renoit point mettre entre-deux. Car si ie ne leur rendois alors la pareille, ie les choquerois si rudement, qu'elles s'en tiendroient offensées, & elles n'auroient point de sentiment. Je me suis déjà vengé de l'A dans les articles, & j'en eusse fait de mesme dans les pronomes, s'ils n'eussent eu la discretion, pour éviter mon imperuosité, de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas jusqu'aux consonnes, qui ne me mangent entr'elles, sur tout quand ie parle de ma grand-mere; & j'ay grand' peur qu'elles n'en demeurent pas là; car elles ont bien des imaginations extravagantes, qui me regardent.

En ces endroits les voyelles faisoient un tel bruit pour interrompre l'E, que n'eust esté que l'E & l'ayste suis, se mettant ensemble, firent St, elles ne vouloient pas se taire; Car toutes les autres consonnes n'osent parler sans leur permission. Le bruit estant appaisé, l'A répondit en cette sorte, pour le reste des voyelles.

A. Si l'on n'estoit persuadé de nostre innocence, nous nous defendrions aisement du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nostre justification, que chacun sçache que c'est un gourmand qui se mange luy-mesme, sans aucun respect pour l'h, qui se met souvent entre-deux, pour l'en empêcher. Ainsi, ce pauvre hebeté se détruit par la gourmandise.

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Poésie que d'abaissier ceux qui s'élevent trop, & de redresser ceux qui panchent à leur ruine : ainsi l'usage, à mon avis, devoit retrancher une partie de l'autorité de l'E, pour en faire part aux autres voyelles, parce que toutes quatre ensemble, ne sont pas si employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'état où elles sont maintenant, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

F. Comme je suis la première en fidélité, je trouve fort étrange qu'on m'ôte les clefs, & qu'on me veuille couper les nerfs; car après cela comment pourrois-je atteindre les cœurs à la course ? Cela est bien éloigné de la promesse qu'on m'avoit faite de bannir le Ph, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Jusqu'icy il m'a toujours défendu l'abord des Propheètes & des

Philosophes, & il ne veut pas même que j'aspire à Philis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si j'avois esté aussi severe, j'aimais l'V ne se seroit mis en possession de toutes les veuves, tant créatives que rebarbatives; cependant, comme j'ay vû qu'elles l'aimoient plus que moy, je luy ai cédé tout ce j'y pouvois prétendre.

P. Quand une longue possession ne seroit pas un iuste titre; après nous avoir fait traverser tant de Terres & de Mers, debité tant de benedictions, & enrichy ce pais de tant de Paraphrases, il semble qu'il y auroit de l'inhumanite, à nous separer de la compagnie de Philis & de Philomele, puisque nous sommes de même contrée, & que nous avons couru les mêmes aventures.

L'USAGE. J'ordonne que l'on confère

le plus qu'on pourra; mais du reste, quand on s'établir en un pais, il en faut prendre l'habitude & les mœurs.

H. Helas ! Helas !

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'injustice d'oster les mœurs Grecs au Ph; mais l'Usage fait ce qu'il luy plaist.

Je meriterois bien quelque privilège, moy qui marche à la teste de la Grammaire; mais je suis malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on re-

commence du commencement, du milieu & de la fin.

L. Il semble n'avoir changé de nature, & d'être fait consone que pour m'enlever mon

Empire, & qui ne m'en oste une partie; mais ce n'est pas moy seul qu'elle fait injure, car après

luy a-t-elle dérobé le T. & l'avoir empêché d'être

aux emprunts, elle veut chasser le C de son

Empire, & bannir le D du rond de la terre.

Quoy que vous puissiez dire en ma faveur, je ne puis m'empêcher de faire voir que vous

encore pis que ceux dont vous vous plaignez. Car après avoir furcé mes elapiers, & mes

secrètes, vous avez voulu, par une cruauté inouïe, me tuer avec un canif, pour me donner mes Patacons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont le rapport, ainsi que le B & le P, le D & le T, il n'y a rien de si naturel que de les laisser ensemble, & de les laisser entre eux quelque différent, qu'il faut

pour d'appaiser, pour empêcher la confusion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C occupent les places qu'ils occupent, avec pouvoir de les tenir en leur nom, ou sous celui du

Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de la fin & au milieu de quelques mots,

Le plus qu'on pourra ; mais du reste, quand on
eut s'établir en un païs, il en faut prendre l'ha-
bit & les mœurs.

H. Helas ! Helas !

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de
l'injustice d'oster les mots Grecs au Ph ; mais
soy, l'Usage fait ce qu'il luy plaist.

G. Je meriterois bien quelque privilège, moy
qui marche à la teste de la Grammaire ; mais ie
suis si malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on re-
ranche du commencement, du milieu & de la fin

F. Comme il est
ranche du commencement, du milieu & de la fin
des mots. L'Y semble n'avoir changé de nature, &
se s'estre fait consone que pour m'enlever mon
ien. Ensin, il n'est pas iusqu'à l'N qui ne me per-
teute, & qui ne m'en oste une partie ; mais ce
n'est pas à moy seul qu'elle fait injure, car apres
voir decredité le T. & l'avoir empesché d'estre
seu aux emprunts, elle veut chasser le C de son
anc, & bannir le D du rond de la terre.

C. Quoy que vous puissiez dire en ma faveur,
ne puis m'empescher de faire voir que vous
sires encore pis que ceux dont vous vous plain-
nez ; Car apres avoir sureté mes elaplers, & re-
elé mes secrets, vous avez voulu, par une cruau-
té sans seconde, me tuer avec un canif, pour me
bler mes Paracens.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont
rapport, ainsi que le B & le P, le D & le T, il
a toujours entr'eux quelque différent, qu'il faut
cher d'appaiser, pour empescher la confusion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C
arderont les places qu'ils occupent, avec pou-
oir de les tenir en leur nom, ou sous celuy du
N. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer
luy ; à la fin & au milieu de quelques mots.

Autrefois sans qu'elle se puisse pourtant prevaloir de ré-
on écrivoit moins & de reconnoissances, pour attenter sur
seings le sang & le rang du G.

C'est H. Qu'on vante tant qu'on vaudra, le vaste
moissances, Empire des Lettres, si ie n'y possède rien, il sera
maintenant on toujours tres petit à mon égard. Qui est-ce qui
est le G. peut plus legitimement que moy, aspirer aux
C'est Honneurs? Et cependant quand i'y suis, on ne
qu'elle ne veut pas que ie parle. On en use ainsi en plusieurs
s'y prenan- autres rencontres; & à force de m'en plaindre ie
as point. me suis tellement enroulé, qu'on ne m'entend
 plus; Les voyelles entr'elles ne me content pour
 rien, les consonnes me rejettent; & j'ay beau dire
 la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Alma-
 naacs. Ainsi, je ne suis presque plus que dans la
 bouche des affligez. Quand ie considere tous ces
 outrages, ie ne puis m'empêcher de vous prier
 de m'accorder mon congé; & ie croy que le K est
 sur le point d'en faire autant.

Sans b.

Hélas,

K. En effet, puis qu'on n'en fait plus de cas
 & que toutes les fois que ie me suis voulu plain-
 dre, o. m'a renvoyé aux Kalendes Grecques.
 ie suis résolu de quitter la France, pour m'éta-
 blir au Septentrion, où i'auray part à une bonne
 partie des Seigneuries & des Villes. Jene pen-
 se pas qu'après m'avoir voulu bannir, on me veuille
 le renenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourd'hui
 qu'on a parlé de se défaire du K. Mais toutes les
 fois qu'on a mis cette affaire en délibération
 on a esté retenu par quelque considération im-
 portante. Pour moy, ie suis d'avis, que pour
 moins, on le garde pour les Rebus, où il fait
 tres-bel effet.

L'USAGE. Nous voulons, pour repri-

tolence de l'H, qu'elle aspire toute la vie, sans
 avoir rien obtenir; & commandons au K de
 n'ay tout presencement de l'érendue de l'Al-
 phabet.

Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise
 à l'G d'ordonner que l'Y suive le K, puisque
 l'Y bien sa fonction, & que c'est un étranger,
 & à que voir en nôtre pais. Je suis prest d'a-
 mener pour cela toutes les pretensions que
 l'Y a l'Eispagne & sur l'Allemagne.

Je m'en vais vous montrer deux chemins
 par où ie pretens me sauver: Premièrement, ie
 vous propose de croyance que l'Y, & l'ite Roy
 avoit, on y trouveroit à redire. Apres, on
 se prendra jamais pour une consonne, au lieu
 qu'elle arrive à ma Partie des sans toutes les
 fois sans cela il y a long temps qu'il m'au-
 roit maché les yeux. Pour le moins, com ne ie
 table à un verre, que l'on me consacre pour
 monnes.

LA GRAMMAIRE. Il est iuste de le consê-
 rer quand ce ne seroit que pour mont et l'o-
 rne des mors qui viennent du Grec, comme
 on porte le nom; outre qu'il ne fait point
 de mal, quoique comme l'Y, quand il est avec les
 consonnes.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etimolo-
 giste maintiendra l'Y de tout son pouvoir, & per-
 mettra néanmoins à l'Y, à casie qu'il est Fran-
 çois de s'établir en sa place le plus qu'il pourra,
 & que qu'on ait renvoyé l'Y de son pais;
 si il ne luy fait pas faire ce déplaisir de le ban-
 nir d'un coup.

Pour estre ordonné de l'Y, il ne m'en traite
 plus ciuilement; car s'il arrive qu'il se dé-
 fende de l'Y, il ne m'en traite

On écri-
 voit au-
 tre fois
 Espagne
 & Alle-
 maigne.

On avoit
 le mot
 de l'Y

Insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir ; & commandons au K de vider tout presentement de l'étendue de l'Alphabet.

I. Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise au Juge d'ordonner que l'Y suive le K, puis que ie feray bien sa fonction, & que c'est un étranger, qui n'a que voir en nôtre pais. Je suis prest d'abandonner pour cela toutes les pretensions que j'ay sur l'Espagne & sur l'Alemagne.

*On écri-
voit au-
tre fois
Espagne
& Ale-
magne.*

Y. Je m'en vais vous montrer deux chemins par où ie pretens me sauver : Premièrement, ie suis plus digne de croyance que l'I, & si le Roy ne m'avoit, on y trouveroit à redire. Apres, on ne me prendra iamais pour une consonne, au lieu que cela arrive à ma Partie devant toutes les voyelles ; & sans cela il y a long-temps qu'il m'auroit arraché les yeux. Pour le moins, comme ie ressemble à un verre, que l'on me conserve pour les yvrognes.

LA GRAMMAIRE. Il est iuste de le conserver, quand ce ne seroit que pour mont er l'origine des mots qui viennent du Grec, comme en porte le nom ; outre qu'il ne fait point d'Equivoque comme l'I, quand il est avec les voyelles.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etimologie maintiendra l'Y de tout son pouvoir, & perdettons neantmoins à l'I, à cause qu'il est François, de s'établir en sa place le plus qu'il pourra, jusqu'à ce qu'on ait renvoyé l'autre en son pais ; mais il ne luy faut pas faire ce déplaisir de le banir tout d'un coup.

L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus civilement ; car s'il arrive qu'il puisse de-

*On ap-
pele une I
monnaie*

484 DIALOGUE DES LETTRES

quâd Pi se vant moy, il me mouille en un clin d'œil; & s'il
prononce arrive qu'une de mes sœurs vienne à moi secours,
avec fût-elle accompagnée d'une voyelle, il nous
mouille toutes deux. Il est vray qu'il a la con-
sideration de nous épargner dans la ville, & en
quelques autres lieux; au lieu que l'V est tout
à fait sans pitié. Depuis le grand procès que
nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les
Consuls que j'avois pris pour Juges, disant que je
faisois la Belle ne me laisseront presque que les
Bals, les Eventails & les Parasols; Il s'est relle-
ment enorgueilly de sa victoire, que non content
de m'avoir rongé la robe jusqu'au genou, il m'a
voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou-
venir. Enfin, l'on me maltraite en mille façons; & je ne
sçay comment l'on peut souffrir qu'estant fidele
& vtile, comme je suis, je ne batte en ces lieux
là que d'une L.

Lieu L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de l'V,
dont on nous ordonnons, en confirmant la Sentence des
bannit l' Consuls, que l'V se servira des pluriels qui luy
prononcia- ont esté ajugez. Mais attendu qu'il empiere sur
tion. les singuliers au prejudice de l'V, nous voulons
pour la dedommager, qu'il ne puisse jamais pas-
ser Beau, devant une voyelle.

Bel amy, M. S'il estoit honneste de se louer soy-mesme,
Or. ie pourrois dire sans vanité, que j'ay plus de res-
dresse que personne pour mes Compagnes, pour
que j'ay résolu de souffrir plutôt toutes choses
que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroître
pas insensible en un jour de Plaintes, ie demande
qu'on ait à retrancher les abreviations. Car c'est
une chose bien rude, de voir qu'on me coupe
deux jambes à tout propos, & qu'on se contente
de meqre la troisième en potence, pour me de-

DE L'ALPHABET.

485

par sans parler de ma suite, qu'on retranche
clairement dans les adverbies, pour avoir plutôt
C'est bien peu respecter celle qui marche de-
vant les Magistrats; qui fait la majesté, les mer-
veilles, & les miracles; sans qui il n'y auroit n'y
hommes, ny femmes, ny animaux; & sans qui le
monde mesme ne seroit point.

LA GRAMMAIRE. Chacun est aveugle dans
s'intéresser. Sans les abreviations vous ne seriez
autre que seule, mille, comme vous faites; ny
Monsieur & Madame avec un R & un E; vous
mériteriez un chastiment exemplaire pour une si
M. Me.
de plaindre.

L'USAGE. Encore que j'aye cela de commun
avec les autres Législateurs, que nos loix sont
soigneusement faites pour tout le monde; Neant-
moins elles diffèrent en ceci, que les Grands se
soucient des leurs, & que j'ay bien de la peine
à observer les miennes au peuple. J'ordon-
ne cependant; à celle fin que de raison, qu'on n'ait
point à abréger les M n leu, suite, si ce n'est lors-
qu'il y aura point de lieu de fine autrement, ou
lors qu'un supérieur agira avec un inférieur, Morfe
un égal avec son pareil dans la familiarité. Mr.

S. ie me leve avec tant de précipitation,
pour épargner à l'M la peine de se rallonger.
Chacun sçait la passion que j'ay toujours eue pour
le B & pour le B; cependant, toutes les fois que
je me presente pour en approcher, cette presom-
ption se prevalant de ce qu'elle a trois jambes,
que ie n'en ay que deux, accourt pour prendre
sa place; & sous mon nom, jouit d'un bien qui
est dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en estre
si bice? Non, non, sçachez qu'ils ne vous peuvent
X iiij

gner ; sans parler de ma suite , qu'on retranche ordinairement dans les adverbess, pour avoir plutôt fait. C'est bien peu respecter celle qui marche devant les Magistrats ; qui fait la majesté, les merveilles, & les miracles ; sans qui il n'y auroit n'y hommes, ny femmes, ny animaux ; & sans qui le monde mesme ne seroit point.

LA GRAMMAIRE Chacun est aveugle dans ses interets. Sans les abreviations vous ne seriez pas touté seule , mille , comme vous faites ; ny Monsieur & Madame avec un R & un E ; vous meriteriez un chastiment exemplaire pour une si ^M injuste plainte. ^{Mr. Mo.}

L'USAGE. Encore que j'aye cela de commun avec les autres Legislateurs , que nos loix sont également faites pour tout le monde : Neantmoins elles different en cecy , que les Grands se dispensent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire observer les miennes au peuple. L'ordonne pourtant ; à telle fin que de raison, qu'on n'ait plus à abreger les M n'y leur suite , si ce n'est lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un supérieur agira avec un inférieur, ou un égal avec son pareil dans la familiarité. ^{Morfr ou Mr.}

N. Si ie me leve avec tant de precipitation , c'est pour épargner à l'M la peine de se rasseoir. Chacun sçait la passion que j'ay toujours eue pour le P & pour le B ; cependant , toutes les fois que ie me presente pour en approcher , cette presumption se prevalant de ce qu'elle a trois jambes, & que ie n'en ay que deux , accourt pour prendre ma place ; & sous mon nom, jouit d'un bien qui n'est dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en estre aimée ? Non, non, sçachez qu'ils ne vous peuvent

48e DIALOGUE DES LETTRES

souffrir ; & que ce que j'en fais , n'est que pour souffrir ; & que ce que j'en fais , n'est que pour souffrir ; & que ce que j'en fais , n'est que pour souffrir ;

Autonne, & vous vous attribuez à vous seule, les Colonnes qu'il n'a dressées que pour nous deux.

Vous faites plus ; car vous mangez ce P. que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouviez vous vous exenter de luy en faire ? & croyez vous que ce soit un bon moyen pour ne donter, que de nous chasser tous deux d'une place. Or vous ne pourrez jamais faire revenir le P, quelque amitié que vous luy portiez, si vous ne ne me laissez avec luy.

N. Je ne vous en oste pas encore à demy ; car nous estes inutile en cet endroit : Qu'avez-vous que faire de paroître, où c'est moy qui parle & nō pas vous ? Si j'en estois cruë, on vous osteroit nom & surnom & l'on ne vous laisseroit que la faim.

L'USAGE. Attendu que les deux Lettres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'une plus longue contentiō pourroit causer entr'elles quelque froideur ; Nous voulons & entendons que l'M continuë ses soins, pour empêcher l'N de se mettre devant le B & le P. D'autre costé l'N pour retenir quelquefois la place de l'M auprès du P, pourveu qu'elle en use sans presumption, & sans rien attenter sur exemption ny redemption, sur indemniser ny indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom, surnom, & pronom ; & que l'N conservera les Colonnes, avec esperance d'avoir bien-tost l'Autonne aussi toute seule.

O. Quelque forte que soit une amitié, il survient quelquefois des accidens si imprévis, qu'il

DE L'ALPHABET.

Mais souvent ad cette tempeste ne sert qu'à l'affermir & à luy en jeter de plus profondes racines. J'espère bien arrivera de mesme, dans le fâcheux dé-
 mē que je suis forcé d'avoir avec mes sœurs
 mes meilleures amies. Mais que ne fait-on
 nous les iours, pour conserver son bien ? Je
 applie donc l'A de mē rendre la moitié des vil-
 lages de Leon & de Craon, & de ne pas manger tout
 les Paons & les Paens. Outre cela, je vou-
 ris bien qu'il ne se joignist plus à l'V. pour me
 nuire.

Pour l'E, il s'est approprié tout ce
 nous avions en commun ; & je ne suis plus
 luy qu'un o en chifre. Il a fait pis ; car
 c'est ce que je possédois sans luy, & je n'o
 plus paroître avec l'I ; car on ne me peut plus
 plus reconnaître. S'il continuë, j'ay peur de
 voir plus à la fin ny Foy, ni Roy, ny Loy. L'V
 luy a costé, m'oste Tolose & Cologne, qui
 appartiennent, & cent autres places sembla-
 bles. Pour me pouvoir maltraiter impunement,
 ne m'empêche d'aller en compagnie ; mais il me
 ble qu'on me le devroit bien permettre, pour
 siffler à tant d'ennemis. Cependant, lors que
 deux O on en a osté un, pour empêcher son
 compaignon de courre apres, on l'arreste avec un
 cent.

A. Je suis tout prest de vous rendre ce que
 vous me demandez, pourveu que vous sabbiez
 d'indignation de votre part ; Donnez-moy ce qui
 appartient de la riviere de Saone ; Partageons
 ensemble le mois d'Aoust, & ne vous saulez pas luy
 tout seul à mes dépens.

O. Qu'on auroit grand tort de me faire passer
 pour estre de mauvaise conscience, veu que de

semble que tout se doit rompre. Mais souvent aussi cette tempeste ne sert qu'à l'affermir & à luy faire ietter de plus profondes racines. J'espère qu'il en arrivera de mesme, dans le fâcheux dé-mêlé que ie suis forcé d'avoir avec mes sœurs & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les iours, pour conserver son bien ? Je supplie donc l'A de mē rendre la moitié des vil-^{On les y.} les de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout ^{nonce sans} seul les Paons & les Faons. Outre cela, ie vou-o. drois bien qu'il ne se joignist plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'est approprié tout ce ^{au, fait o.} que nous avons en commun ; & ie ne suis plus ^{mauri,} aupres de luy qu'un o en chiffre. Il a fait pis ; car ^{caurs,} il m'a osté ce que ie possédois sans luy ; & ie n'o-^{ye, de} serois plus paroistre avec l'I ; car on ne me pour-^{plours,} roit plus reconnoistre. S'il continuē, j'ay peur de ^{a fait} n'avoir plus à la fin ny Foy, ny Roy, ny Loy. L'V ^{steurs &} d'autre costé, m'oste Tolose & Cologne, qui ^{pleurs.} m'appartiennent, & cent autres places sembla-^{On pro-} bles. Pour me pouvoir maltraiter impunement, ^{nonce pa-} on m'empesche d'aller en compagnie ; mais il me ^{restre, ve-} semble qu'on me le devroit bien permettre, pour ^{conuistre.} résister à tant d'ennemis. Cependant, lors que ^{On pro-} de deux O on en a osté un, pour empêcher son ^{nonce} compagnon de courre apres, on l'aresté avec un ^{Toulouse,} ^{Cologne,} ^{ye.} accent.

A. Je suis tout prest de vous rendre ce que ^{ro's, con-} vous me demandez, pourveu que vous fassiez ^{trôle.} restitution de vōtre part ; Donnez-moy ce qui ^{rois.} m'appartient de la riviere de Saone ; Partageons ensemble le mois d'Aoust, & ne vous laoulez pas ^{Il n'y a} tout seul à mes dépens. ^{que l'O}

O. Qu'on auroit grand tort de me faire passer ^{qui se pro-} pour estre de mauvaise conscience, veu que de ^{nonce en} ^{est mott.}

488 DIALOGUE DES LETTRES
toutes les lettres, il n'y en a point qui aille plus
ronde ment que moy !

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a intérêt de
maintenir l'O dans la plupart de ses demandes.
La Prononciation d'autre costé n'y veut pas con-
sentir ; c'est à l'Usage à en ordonner ce qu'il luy
plaira.

L'USAGE. L'O a beau se plaindre qu'on luy fait
tort ; l'A a déjà montré qu'il luy en fait tout au-
tant ; il empiete sur l'I, quelque soigneux qu'il
soit de se défendre, H empêche l'E de s'affoier,
& il a voulu enlever à l'V la Noirice. C'est pour-
quoy j'ordonne que les choses demeurent en l'é-
tat qu'elles sont, jusqu'à ce qu'il en soit plus am-
plement informé. Cependant, il continuera ses
bons offices dans les chiffres ; car quoy qu'il n'y
passe que pour un zero, il ne laisse pas d'y estre
aussi nécessaire que les autres ; & à cet avantage
par dessus eux, qu'il n'est pas sujet à division.

P. Tant qu'on ne nous a défendu que les lu-
leps, les Sirops & les Peisanes, nous nous som-
mes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on
ne veut plus que nous nous trouvions aux No-
ces, nous nous portons fort mal. Cependant, on ne
nous veut pas donner Baptême, non pas seule-
ment une paire de sept Pleaumes ; & à un besoin
on nous laisseroit manger des loups. Je n'ay ja-
mais vû une telle cruauté ; qu'on nous laisse pour
le moins la clef des champs, sans nous tenir tou-
jours renfermez dans un camp, comme dans un
rempart.

L'USAGE. Nous ordonnons que le P ne se pro-
noncera point dans les mots où il est trop rude ;
qu'il sera mesme permis de le rejeter en quel-
ques-uns ; & que cet Arrest sera mis prompte-
ment à execution.

DE L'ALPHABET.

489

Comme l'V le pourroit bien pretaloier de ce
que le souffre tousjours près de moy, il me sem-
ble qu'on ne devroit permettre de paroître quel-
qu'un sans luy. Et puisqu'on a renouvelé l'Ar-
rest contre le K, je demande part à sa confisca-
tion ; Car, à mon avis, Calendrier & toute la
Bible me seroient mieux deus qu'au C, aussi
bien que ceuillir, & cerceuill.

LA GRAMMAIRE. Taisez-vous, Q, & laissez
à l'Usage, qui sçaura bien quand & comment
vous faut employer.

L'USAGE. Nous descendons au Q de s'entre-
prendre des affaires du K, ny de rien prétendre à
disposition, sur peine d'estre traité comme luy.

L'I & l'E m'ont tellement affoiblie en diver-
ses occasions, & sur tout à la fin des mots, qu'on
ne peut presque plus aller ny venir. Je tâ-
che d'abord de me rétablir par la douceur ; mais
voyant que cela n'y faisoit rien, j'y employay le
K l'Enfer, & si je n'en ay pû venir à bout.

L'USAGE. Nous ordonnons à l'R de filer doux
quand elle sera la dernière, sur peine d'estre chal-
lée ; si ce n'est assez de la négliger.

Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs
modernes, à me retrancher cômme ils font, je pre-
viens bien renverser toute leur écriture ; car quoy
qu'ils fassent, l'ancienne coutume sera pour
eux. Sais-je si dangereuse, qu'il faille que les
lettres se couvrent d'un accent, de crainte de
s'approcher ? C'est estre trop méconnoissantes
de leur valeur que le leur fais de me meure entr'el-
les, pour les empêcher de s'entre-manger. Tou-
tes fois, comme chacun se peut tromper, si l'on
peut que j'aye tort de le faire, je me condamne
à estre comme je me soumetts, il faut que les autres
soient comme moi.

Q. Comme l'V se pourroit bien prevaloir de ce que ie le souffre toujours près de moy, il me semble qu'on me devoit permettre de paroître quelquefois sans luy. Et puisqu'on a renouvelé l'Arrest contre le K, ie demande part à sa confiscation; Car, à mon avis, Calendrier & toute la Kirielle me seroient mieux deus qu'au C, aussi bien que *conillir*, & *cercueil*.

LA GRAMMAIRE. Taifez-vous, Q, & laissez faire à l'Usage, qui sçaura bien quand & comment il vous faut employer.

1^{USAGE}. Nous desfondons au Q de s'entre-mettre des affaires du K, ny de rien pretendre à sa depouille, sur peine d'estre traité comme luy.

R. L'I & l'E m'ont tellement affoiblie en diverses occasions, & sur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend presque plus aller ny venir. Je tâchay d'abord de me rétablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faisoit rien, j'y employay le fer & l'Enfer, & si ie n'en ay pû venir à bout.

1^{USAGE}. Nous ordonnons à l'R de filer doux quand elle sera la dernière, sur peine d'estre châtiée, si ce n'est assez de la negliger.

S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher cōme ils font; ie pretens bien renverser toute leur écriture; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coustume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyelles se couvrent d'un accent, de crainte de m'approcher? C'est estre trop méconnoissantes de la faveur que ie leurs fais de me mettre entr'elles, pour les empêcher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper, si l'on trouve que j'aye tort de le faire, ie me condamne, mais comme ie me soumets, il faut que les autres

ne se proposent point aux premiers, mais aux derniers. L's ne s'y sent presque plus.

Sans s. é pour et. On met quelquefois une s entre deux mots pour adoucir la prononciation.

en fassent autant ; & si l'on m'en croit , on com-
mencera la reformation par le bannissement de
l'H ; un accent suffira pour marquer où il faudra
aspirer. Le C, le K, & le Q, n'étant qu'une même
chose, ce sera assez de retenir le C. Et puisque nous
devons estre toutes simples, il faut faire le proci
à l'X, comme double, & renvoyer en Grèce l'Y
le Z, pour décharger l'Alphabet de ces lettres in-
superflues. Mais pour faire voir que ie plains moins
mes peines que mes paroles, ie suis presté à faire
la fonction de l'X & du Z, & si ie n'en puis venir
à bout, l'appelleray le C à mon secours.

Raison.

Z. Je tiens que de toutes les Lettres, il n'y en a
point de plus dangereuse que l'S, non seulement
à cause qu'elle a la figure & les siff mens du Ser-
pent, mais à cause qu'elle se glisse comme luy,
& se va mettre entre les mots où elle n'a que faire.
D'ailleurs, elle se change en deux ou trois so-
çons, sans aucune considération du C, ni de moy,
ni du Zele que j'ay pour vostre service. Mais bien-
loin de luy accorder ses demandes, il luy faut faire
porter la peine qu'elle a ordonné contre les
autres. Le C & la cedille rempliront fort bien la
place ; & lors qu'ils ne le pourront faire, ie ne
leur manqueray pas au besoin.

S. Je ne sçay si j'ay l'air d'un Serpent ; mais il
faut bien que j'en aye la prudence, pour souffrir
toutes les injures.

U. Nous permettons d'oster l'S des
lieux où l'on ne la sent point, pourveu qu'on
marque l'endroit de quelque accent, jusqu'à ce
que l'œil y soit accoutumé ; Et pour la punir de
ce qu'elle se fourie aux endroits où elle n'a que
faire, nous voulons que le Z profite de toute la
gloire qui luy en pourroit revenir.

*Elle fourie
comme un
Z en ces
lieux : la*

T. Il est bien difficile d'acquiescer beaucoup d'a-
vis, sans faire des envieux. Tandis que ie fais
ce que ie puis pour tenir les autres en paix,
vous ie m'attribuez assez heureusement entre
les royelles, pour leur servir de liaison ; les con-
sonnes sont envieuses ; & l'S ne marche point du moins
avec moy qu'elle ne me fasse taire, & éva-
ner à tous momens.

U. A. En conséquence de ce qui a esté or-
donné, qu'il n'y aura plus que deux consonnes à la
fin des mots ; j'entens quand il y en aura trois,
j'en rejette la plus inutile, sans que cela puisse
judicier au corps ny aux Arts, ny à d'autres
particuliers qui ont intérêt à les conserver.

V. A considérer ma condition dans une par-
tie de l'Europe seulement, ie ne croy pas qu'il
y en ait de plus bizarre. Je sers de voyelle, & de
consonne ; & la plupart des diphongues ne se
peuvent passer de moy. Il faut que ie me ta-
che la veüe, & que ie me fortifie à la ver-
te. Les uns me prononcent V, les autres Ou ;
Ces-cy sont de moy un B, ceux-là un G. Il
y en a qui me font servir d'F, & d'autres qui me
font double, pour me faire passer pour ce
que ie suis. Cependant, sans considérer en com-
bien de façon ie suis utile, on me traite si fort en-
vieux, à cause que ie suis la dernière de mes
frères, que dans la crainte qu'on a que ie ne
sois la fin d'une syllabe, pour me mettre à la
fin de celle qui suit, on a toujours les deux
points levez sur moy.

U. A. Nous ordonnons, ayant égard aux
autres de l'V, que les deux points ne se met-
tent plus sur luy, mais sur la voyelle qui le suit.
X. L'S fait bien voir son ignorance, lors
qu'il

X ij

T. Il est bien difficile d'acquiescer beaucoup d'amis, sans faire des envieux. Tandis que ie fais tout ce que ie puis pour tenir les autres en paix, & que ie m'intrigue assez heureusement entre les voyelles, pour leur servir de liaison; les consonnes en sont envieuses; & l'S ne marche point avecque moy qu'elle ne me fasse taire, & évanouir à tous momens. *dira-t-on, sans e, ou du moins il ne s'y sent point.*

L'USAGE. En consequence de ce qui a esté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux consonnes à la fin des mots; J'entens quand il y en aura trois, qu'on rejette la plus inutile, sans que cela puisse préjudicier au corps ny aux Arts, ny à d'autres particuliers qui ont interest à les conserver. *temps, champs, diges, etc.*

V. A considerer ma condition dans une partie de l'Europe. seulement, ie ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Je sers de voyelle, & de consonne; & la plupart des diphthongues ne le scauroient passer de moy. Il faut que ie me rassoucié la veüe, & que ie me fortifie à la vertu. Les uns me prononcent V, les autres Ou; Ceux-cy font de moy un B, ceux-là un G. Il y en a qui me font servir d'E, & d'autres qui me mettent double, pour me faire passer pour ce que ie suis. Cependant, sans considerer en combien de façon ie suis utile, on me traite si fort en cadette, à cause que ie suis la dernière de mes sœurs, que dans la crainte qu'on a que ie ne quitte la fin d'une syllabe, pour me mettre à la teste de celle qui suit, on a toujours les deux points levez sur moy. *Qualterus pour Vualterus, Ulofingue pour Elofingue, Uuaimar pour Veimars.*

L'USAGE. Nous ordonnons, ayant égard aux plaintes de l'V, que les deux points ne se mettront plus sur luy, mais sur la voyelle qui le suit. *connus, pour montrer que c'est celle-là qu'il faut dénoter.*

X. L'S fait bien voir son ignorance, lors

X + j

On pronon
ce ces lettres,
occidens,
exemption
Saintonge,
soixante,
fluxion,
deuxième,
Chirac.

qu'elle dit que ie suis une lettre superflue. Je
sers de C à excellent, de deux C à exccuter, de
G & de Z à exemption, d'une S à Xainonge, de
deux X à soixante, de C & de T à fluxion, de Z
à deuxième; sans parler du Phenix, où ie suis
en ma propre signification, & du Cardinal Xi
menés, où ie sers de Ch. Et apres cela, il faut
qu'un pauvre serpent me traite de superflue!

Bien-loin de me retrancher, on devoit souffrir
que ie fusse toujours en action; Car que deven
droient sans moy les Xerxés, les Xenophons, &
les Alexandres?

par un C.

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouvera bien le
moyen de les faire subsister sans vous. A-t'on
jamais vu une insolence pareille à la vostre: vous
faites gloire de vos larcins, & les autres s'en dé
fendent.

X. Hé bien! qu'on me fasse mon procez; le
mieux qu'il vous puisse arriver, c'est qu'on vous
donne ma place. Qu'il vous fera beau voir estre
deux, à faire la fonction d'une lettre superflue?
D'ailleurs, comment garderez-vous la medio
crite, qui est necessaire en cette occasion, vous
qui vous haussez & baïssez sans cesse, & qui n'a
vez jamais marché droit en aucune affaire: Vous
ne m'empescherez pas, pour le moins, de tenir
ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ny là, ny ailleurs, vous
ne faites la fonction que d'une double lettre. A
vant que les diverses façons de compter fussent
inventées, on ne comptoit que par ses doigts,
dont chacun faisoit un; & pour marquer cinq, on
monstroit le ponce avec le doigt qui le suit, qui
font une espèce d'V. Si bien que deux V l'un sur
l'autre, faisoient dix; & c'est de là qu'est venu l'X

Usage. Nous avons maintenu & mainte
nas l'X, dans toutes les fonctions de sa char
ge, & même à la fin des mots, pourveu qu'elle
ne sans le faire trop sentir. Mais hâtons
nous, le temps presse.

LA GRAMMAIRE. C'est fait; car l'Y & le s.
ne rien à représenter, que ce qu'ils ont déjà

Usage. Si cela est, avant que de finir cette
service, ie veux dire un mot aux Lettres,
mon ami, apres les avoir jugées comme Sou
verain. Je vous conjure donc, Belles lumieres
d'Esprits, Elements de la parole, sacrez Ato
mes dont s'est formé ce grand monde des Scien
ces, de mettre fin à vos plaintes, & de vivre en
une intelligence à l'avenir. Vous estes les
officiers fideles de ce que les hommes ont de
plus précieux. C'est en vous qu'ils trouvent la
clé de leurs affaires, & leurs plus solides plai
sances. Sans vous, l'absence seroit le plus grand de
maux. Par vostre moyen, on passe à
travers les ennemis. Vous sçavez le
secret de vaincre la veuë des jaloux, & de trom
per la garde la plus fidele; de vostre petit nom
bre neez comme par miracle, un million de
choses differens: Vous estes les fondemens iné
branlables des Loix, & les depositaires de la ve
rité. Enfin, sans vous on ne sçauroit que consu
mer la naissance du Monde, & les plus belles
choses seroient envelies dans les tenebres de
l'obscurité.

Four, com
me l'il y
avait une

L'USAGE. Nous avons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & même à la fin des mots, pourveu qu'elle soit là sans se faire trop sentir. Mais hastons-nous, le temps presse.

*Peux, com-
me s'il y
avoit une*

LA GRAMMAIRE. C'est fait ; car l'Y & le L'ont rien à représenter, que ce qu'ils ont déjà dit.

L'USAGE. Si cela est, avant que de finir cette Assemblée, ie veux dire un mot aux Lettres, comme ami, apres les avoir jugées comme Souverain. Je vous conjure donc, Belles lumieres des Esprits, Elements de la parole, sacrez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences, de mettre fin à vos plaintes, & de vivre en bonne intelligence à l'avenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus precieux. C'est en vous qu'ils trouvent la

seureté de leurs affaires, & leurs plus solides plaisirs. Sans vous, l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par vostre moyen, on passe à couvert à travers les ennemis. Vous sçavez le secret de fasciner la veuë des jaloux, & de tromper la garde la plus fidele ; de vostre petit nombre sont nez comme par miracle, un million de mors differens : Vous estes les fondemens inébranlables des Loix, & les depositaires de la vérité. Enfin, sans vous on ne sçauroit que confusion à la naissance du Monde, & les plus belles actions seroient ensevelies dans les tenebres de l'Oubly.

LA GRAMMAIRE. Ne sçait-on pas que les diverses figures de l'écriture, on ne compose que par le pinceau de l'homme, & pour cela on le ponce avec le couteau, & on le fait une espèce d'Y. Si bien que l'écriture, si elle est bien faite,

SUPPLEMENT

DE L'HISTOIRE VERITABLE

Lucien ayant dit à la fin du second livre de cette Histoire, qu'il alloit décrire en suite les merveilles qu'il avoit vues aux Antipodes; & cela ne se trouvant point, soit que les Livres ayant esté perdus ou autrement; il a pris envie, & celui qui a fait le précédent Dialogue, de se jouer à son exemple, en des aventures estranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ayent aucun fondement dans la Raison ny dans la Nature, il n'a pas crû le devoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens allegorique, ou quelque instruction mêlée avec le plaisir.

LIVRE TROISIEME.

1. Description de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Prince. III. Passage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages. V. Purification, par l'entremise de Lucien.

1. Description de la Republique des Animaux. LE plus resolu demeura sans force & sans courage, voyant nostre Vaisseau brisé, & sans espérance du retour perdu; mais apres nous estre consoléz du mieux que nous pûmes, les uns allumerent du feu, les autres se separerent long de la coste, ou entrerent plus avant dans

pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui estoient allez à la decouverte, rapportèrent que l'isle estoit cultivée & remplie de toutes sortes d'Animaux dont plusieurs leur estoient inconnus, & qu'ils n'avoient point veu d'hommes. Ce qu'il avoit le plus étonné, c'est qu'on voyoit une cote des Agneaux paistre parmi les Loups; & d'autres des Faucons voler en la compagnie des Colombes; les des Cygnes se joissant avec les Serpens, & les des Poissons nageant parmi les Calfors & des Loutres. Sur ces entrecuites, on vit des Singes vestus à la Grecque, & nous vinrent faire commandement de la part du Roy, de l'aller trouver; Ils portoient avec eux sur le poing un Perroquet qui leur servoit de Truchement, & parloit bon Grec; sans qu'on n'eust pu jamais rien entendre au langage de ces Ambassadeurs. Cependant, obéissant aux ordres du Prince, nous nous acheminâmes vers le lieu où il estoit, & apprenons d'eux qu'il y avoit dans l'isle des Animaux, qui dependoit du vaste Empire des Fautes, & quelle estoit environnée de celles des Magiciens, des Pigmées, & autres peuples qui relevoient toutes de la juridiction des Pécies, dont l'isle estoit assez proche. Cet Empire estoit partagé en sept Contes, gouvernez par autant de Contes; qui sont les Contes pour rite, les Contes de la Cigogne, les Contes jaunes, les Contes violets, les Contes oranges, les Contes à dormir de bout, & les Contes de vieillard, sans parler de plusieurs autres petits Contes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom des Contes de tout le monde. Que parmi tous ces peuples, le

SUPPLEMENT
DE L'HISTOIRE

Les uns ont dit que
cette Histoire, pour
merveilles qu'elle con-
tient de le trouvant pour
être perdue en un lieu
qui a tant le pouvoir de
son exemple, se doit
voir. Mais comme il
de l'histoire des écoles
ment dans la Bibliothèque
où se doit voir toutes les
qui n'ont que l'on s'en
indigne, ou au lieu de la

LIVRE TROISIÈME

- I. Description de la République
Homage qu'elle rend à son
II. Passage à l'Asie
III. Histoire des Rois de l'Asie
IV. Description de la République

I. Le plus resolu de nous
Détroit
non se la
Zemle
qu'il a
man

Le plus resolu de nous
Détroit
non se la
Zemle
qu'il a
man

païs pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui
estoyent allez à la decouverte, rapporterent que
le pais estoit cultivé & rempli de toutes sortes
d'Animaux dont plusieurs leur étoient inconnus,
mais qu'ils n'avoient point vu d'hommes. Ce
qui les avoit le plus étonné, c'est qu'on voyoit
d'un costé des Agneaux paistre parmi les Loups;
de l'autre des Faucons voler en la compagnie
des Colombes; Icy des Cygnes se joiant avec
des Serpens, & là des poillons nageant parmy
des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites,
ariverent des Singes vestus à la Grecque,
qui nous vinrent faire commandement de la
part du Roy, de l'aller trouver; Ils portoient
chacun sur le poing un Perroquet qui leur ser-
voit de Truchement, & parloit bon Grec; sans
quoy l'on n'eust pû jamais rien entendre au
jargon de ces Ambassadeurs. Cependant, obéis-
sant aux ordres du Prince, nous nous achemi-
nons vers le lieu où il estoit, & apprenons d'eux
en chemin; Que nous estions dans l'Isle des Ani-
maux, qui dependoit du vaste Empire des Fa-
bles; Qu'elle estoit environnée de celles des
Geans, des Magiciens, des Pigmées, & autres
semblables qui relevoient toutes de la jurisdic-
tion des Poëtes, dont l'Isle estoit assez proche.
Que cet Empire estoit partagé en sept Contes,
gouvernées par autant de Comtes; qui sont les
Contes pour rire, les Contes de la Cigogne,
les Contes jaunes, les Contes violers, les Con-
tes boignes, les Contes à dormir de bout, &
les Contes de vieillesse, sans parler de plusieurs au-
tres petits Contes de moindre importance, qui
sont tous compris sous le nom des Contes de
l'autre monde. Que parmy tous ces peuples, le

plus grand crime estoit de compter deux fois une
 mesme chose ; Qu'on n'y estoit point introduit,
 qu'on ne laissât son jugement à la porte , avec
 permission de le reprendre au retour ; mais qu'on
 le retrouvoit presque toujours ou égaré ou cor-
 rompu ; Que la Republique des Animaux estoit
 gouvernée par le Phenix, & que celui qui regnoit
 alors, avoit esté curieux de nous voir, parce qu'il
 ne faisoit que de naître, & n'avoit jamais ven-
 u d'hommes ; Que sans cela, on ne nous auroit pas
 soufferts plus long-temps dans l'Isle, parce qu'il
 leur estoit descendu très-étroitement par leur Le-
 gislateur, d'avoir aucun commerce avec ceux de
 nostre espece, sur peine de retourner en leur pre-
 miere servitude ; Que ce Legislateur estoit un
 petit bon-homme tout contrefait, qui n'estoit
 guere différent d'un Singe pour la figure ; mais au
 reste d'un sçavoir & d'une connoissance admira-
 ble ; Que c'estoit luy qui les avoit établis, polices
 & rassemblez de toutes les parties du monde, &
 qui leur avoit enseigné à s'entr'aimer & à s'en-
 tendre l'un l'autre ; mais qu'il n'avoit jamais pu
 apprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quel-
 ques autres oiseaux : Que les Singes, comme
 ils sont ingénieux, & adroits à contrefaire tout
 ce qu'ils voyent, avoient appris de luy l'art de
 se vestir ; & une partie de ce qu'ils avoient vu
 faire aux hommes ; Qu'ils avoient basti le Palais
 que nous verrions, à l'aide des Hirondelles,
 qui fouloient la terre par le moyen des pourceaux
 & des taupes qui se plaisent à la remuer, & fa-
 isoient la moisson par l'entremise des fourmis
 qui avoient en moins de rien emporté toute la
 graine d'un champ, & la serroient dans des pro-
 niers où on l'alloit prendre quand on en avoit

besoin : Que comme il n'y avoit point de so-
 ciété sans quelque Religion, ils adoroient tous
 Soleil, & que le Phenix qui luy estoit consa-
 cre, avoit joint à la Royauté le Sacerdoce, & se
 rendoit lui-même sur son Autel, servant & de
 sacrifice & de victime : Qu'il y avoit des animaux
 qui avoient quelque reverence pour les autres
 bêtes ; Que l'Elephant adoroit la Lune, & l'Orix
 l'Etoile de la Canicule : Qu'Eslope (car c'est ain-
 si que se nommoit leur Legislateur) se voyant
 que de les quitter, avoit esté établi pour Roy
 Phenix, comme le plus propre à cet honneur ;
 que qu'il estoit vainqueur ; & qu'on n'estoit point
 par ce moyen aux guerres civiles, que l'am-
 bition des Grands, & le desir de regner, ou le
 orgueil & la jalousie ont coutume d'allumer en
 ceux des Princes. D'ailleurs, comme il vivoit
 plusieurs siecles, on estoit exempt par là des suc-
 cessions, que causent dans les Empires le fré-
 quent changement de Monarques ; Que pour se
 charger des soins de l'Estat, il avoit esté élu
 des Animaux sur chaque espece, qui les gouver-
 noient sous son auctorité ; car il se faisoit voir fort
 souvent pour conserver sa majesté, ou pour
 autre raison : Que les Singes luy servoient
 Officiers & de Ministres ; & les Tigres & les
 lions de Soldats ; les Oyes & les Chiens de garde
 de la sentinelle ; les Perroquets, d'Interprete & de
 pacemane ; les Cigognes, de Medecin : Car à
 cause de son naturel solitaire & mélancolique, il
 avoit besoin de se purger de temps en temps ; à
 quoi les Cigognes sont fort adroites : Que les
 corneilles faisoient l'essay devant luy, pour la pro-
 phétie qu'elles ont de chasser les venins ; & qu'en-
 tous ces Animaux vivoient en paix & en bon-

*Elles se
 donnent
 des larmes.*

besoin : Que comme il n'y avoit point de société sans quelque Religion , ils adoroient tous le Soleil , & que le Phenix qui luy estoit consacré , avoit joint à la Royauté le Sacerdoce , & se brûloit luy-mesme sur son Autel , servant & de Prestre & de victime : Qu'il y avoit des animaux qui avoient quelque reverence pour les autres Astres ; Que l'Elephant adoroit la Lune , & l'Orix l'Etoile de la Canicule : Qu'Esope (car c'est ainsi que se nommoit leur Legislateur) se voyant forcé de les quitter , avoit établi pour Roy le Phenix , comme le plus propre à cet honneur ; parce qu'il estoit vnique ; & qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres civiles , que l'ambition des Grands , & le desir de regner , ou le dépit & la jalousie ont coutume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs , comme il vivoit plusieurs siecles , on estoit exempt par là des revolutions , que causent dans les Empires le frequent changement de Monarques ; Que pour se décharger des soins de l'Estat , il avoit établi divers Animaux sur chaque espee , qui les gouvernoient sous sa auctorité ; car il se faisoit voir fort rarement , soit pour conserver sa majesté , ou pour quelque autre raison : Que les Singes luy servoient d'Officiers & de Ministres ; & les Tigres & les Lyons , de Soldats ; les Oyes & les Chiens , de garde & de sentinelle ; les Perroquets , d'Interprete & de Trucheman ; les Cigognes , de Medecin : Car à cause de son naturel solitaire & mélancolique , il avoit besoin de se purger de temps en temps ; à quoy les Cigognes sont fort adroites : Que les Lieornes faisoient l'essay devant luy , pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins ; & qu'en fin tous ces Animaux vivoient en paix & en bon-

Elles se donnent des larmes.

plus grand nombre
moins mal. Quant
qu'on n'estoit point
peu de temps
le recevoir
temps : Que l'on
gouverner par
autres, avoit
ne faisoit que de
d'honneur. Quant
loisiers pas
leur estoit de
gouverneur, d'
notre espee, sur
miere terminée. Que
peut son bonnet
goutte d'argent
reste d'un
bie. Que c'estoit
& radicalement
qui leur avoit
rendre l'un l'autre, mais
appeler à partir
ques autres
ils sont ingenu
ce qu'ils vout
se vestir ; & une
faire aux hommes ;
que nous versions
cultivoient la terre
& des raiques qui
soient la maison
qui avoient en
grain d'un champ
miers où on l'alloit

ne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissent de proie, de quoy vivent-ils ? leur dis-je. Vous avez raison, répondirent-ils, de faire cette demande ; car ils ne peuvent pas paître comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne ; lors que les Animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse, tant qu'ils meurent ; & tous les jours on va dans leurs appartemens recueillir ceux qui sont morts ; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois jours à jeuser.

Dans ces Entretien & autres semblables, nous arrivâmes à la Cour du Phenix, qu'il estoit déjà nuit ; Il estoit dans une grande salle toute brillante de lumière, par le moyen des vers luisans, & d'autres insectes lumineux, qui estoient attachés au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'étoiles errantes. D'autre côté, la voûte estoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement avec le bec des Hirondelles ; si bien que cela ne ressembloit pas mal à un Ciel. Il y avoit deux Corps-de-Garde à la porte, l'un de Lyons, & l'autre de Tigres, qui nous effrayèrent d'abord ; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la salle estoit le Phenix posé sur un Trône d'or enrichi de perles, avec un dais d'ambre & de corail, où l'on avoit enchaîné des pierreries. Mais de tout son Trône, rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il luy en donnoit. Car il avoit le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit

VERITABLE, LIVRE III. 439
 une étiennelle sur la teste. A ses costez estoient deux en forme d'Amphicêtre, un grand nombre de oiseaux de raille & de plumage tout différents, mais d'une beauté merveilleuse, sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas estoient deux rangs de Paons qui faisoient la route à l'entrée, & étoient avec pompe & magnificence. Des cercles d'or de leur queue, où brilloient tant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Cela nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles ; jusqu'à ce que le Prince nous envoya complimenter divers oiseaux de sa suite, qui unirent leur langage. Lors que nous fûmes près de luy, il se luy avoir fait la reverence, il nous dit par l'organe d'un petit Perroquet qui se perchoit sur son Trône, que nous estions les bien-venus ; & ayant sçu nostre arrivée, il avoit esté bien de nous voir, & avoit envoyé au devant de nous quelques-uns de ses Officiers, afin qu'on nous fît aucun déplaisir. Apres cela, il s'en alla du sujet de nostre voyage, & témoigna être fort surpris au récit de nos aventures ; mais parce qu'il estoit temps qu'il se retirast, il nous congédia, apres avoir donné ordre qu'on nous logeât dans son Palais, & qu'on nous traitât avec toutes sortes de magnificences. Nous nâmes pas plutôt pris congé de luy, que nous fûmes environnés de Geays & de Pies, qui ne faisoient que caqueter à nos oreilles, & nous faisoient la teste d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tardoit que je fusse si prompt à m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avois veues, & je m'adressai à luy apres mon

retour en Grece, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en nostre appartement, par les mesmes Ambassadeurs qui nous estoient venus recevoir, & le trouvâmes meublé d'effroies exquises, filées par des vers à soye, & tissues par des araignées; de sorte que l'ouvrage en estoit tres-ingenieux & tres-delicat. Si tost que nous fûmes arrivez, on couvrit pour le souper, où nous fûmes servis magnifiquement, de toutes sortes de mets, & mangéâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se percherent deçà & delà, au dessus de nos têtes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sur la table, comme l'on fait aux casans; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des Singes acoustrez en Charlatans, qui faisoient cent tours de passe-passe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats, avec l'épée au costé, & la pique sur l'épaule, passoient à travers des cerceaux, marchoient sur des ballons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables: Apres soupper les Pies danserent un Balet, où elles imitoient le saut des Gruës, passant l'une dans l'autre avec une adresse & une agilité admirable. Les Rossignols firent le recit, & les Serpens le concert.

Le lendemain dès le point du jour, nostre cortège nous vint prendre pour assister à l'Image que les Ammaux venoient rendre au Phenix, qui est la plus belle ceremonie de toute l'Inde. Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les amener à recevoir, & pour en faire la revenue avec plus de

significence. Nous remarquâmes en passant, à toutes les portes du Palais, il y avoit un chien en sentinelle, & une Oye sur chaque fenêtre; avec un Aigle au haut du donjon, pour découvrir de plus loin; & on les relevoit, d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si tost que nous fûmes arrivez, le Phenix nous fit asseoir auprès de luy sur des sièges; Il estoit environné de tous les Animaux de la garde, & de tous les Oiseaux de la suite, comme le jour précédent. Apres que son Perroquet eut harangué assez long-temps sur le sujet de la ceremonie, avec grande satisfaction de toute l'Assemblée, qui estoit charmée de la douceur de son langage; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique appareil, sous la conduite de l'Aigle, qui apres avoir fait une poince en l'air, fondit tout à coup aux pieds du Phenix, pour luy faire hommage, puis se guida dans le Ciel, & s'alla perdre dans les nuës. Aussi-tost les oiseaux de la suite se percherent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui sçavoient chanter, celebrerent les loüanges du Phenix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le haut, & le Coucou battoit la mesure. Mais auparavant, quelques Faucons, pour donner du plaisir au Prince, lierent en l'air des Perdrix; & faisant devant son Trône, les laisserent envoler, sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut reçue de bonne grace, aussi-bien que celle des Coqs, qui apres avoir paru à la teste des Oiseaux domestiques, se separerent en deux bandes, en viant jouter l'une contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le Phenix fut contraint de les envoyer separer. Mais les Caill-

Orléans.

II.
Hommage
des
Ammaux.

reçoit de son
sur. Nos deux
mes, par sa
choix, vous
de l'œuvre
à l'œuvre
ge en l'œuvre
que nous
per, où
notre l'œuvre
notre l'œuvre
de grâce. Nos
nous, mais
delà, au
noir à manger
ble, comme
moins par
vin. Pendant
accroître
de paille
chiens qui
pée au col
travers des
sauteroient
plusieurs
les Pies
saut des
une adresse
gnols firent
Le lendemain

magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du Palais, il y avoit un Chien en sentinelle, & une Oye sur chaque fenêtre; avec un Aigle au haut du donjon, pour détrouvrir de plus loin; & on les relevoit, d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si tost que nous fûmes arrivez, le Phenix nous fit asseoir auprès de luy sur des sièges; Il estoit environné de tous les Animaux de la garde, & de tous les Oiseaux de sa suite, comme le jour precedent. Apres que son Perroquet eut harangé assez long-temps sur le sujet de la ceremonie, avec grande satisfaction de toute l'Assemblée, qui estoit charmée de la douceur de son éloquence; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique appareil, sous la conduite de l'Aigle, qui apres avoir fait une pointe en l'air, fondit tout à coup aux pieds du Phenix, pour luy faire hommage, puis se guinda dans le Ciel, & s'alla perdre dans les nuës. Aussi-tost les oiseaux de la suite se percherent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui sçavoient chanter, celebrerent les loüanges du Phenix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet, & le Coucou battoit la mesure. Mais auparavant, quelques Faucons, pour donner du plaisir au Prince, lierent en l'air des Perdrix, & passant devant son Trône, les laisserent envoler, sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace, aussi-bien que celle des Coqs, qui apres avoir paru à la teste des Oiseaux domestiques, se separerent en deux bandes, qui vinrent joster l'une contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le Phenix fut contraint de les envoyer separer. Mais les Cail-

11.
Hume-
ge de
Jai-
ment.
corre nous
image que
nix, qui est
Il estoit à
recevoir, &

On les
faisoit
souffrir
en
Grèce
comme
des Coqs

les qui s'estoient mises de la partie, estoient si acharnées au combat, qu'elles ne voulaient point obeir; Si bien que pour conserver la majesté de l'Empire, & punir leur crime, il se fit aux Espreviens, qui enlevèrent en un instant les plus opiniastrés, & les allerent plumer hors de sa presence. Cependant, les Paons dansoient un Ballet avec beaucoup d'art & de justesse, mais encore plus de gravité, traçant diverses figures selon les divers Airs que leur charnoient les oiseaux, & marquant la cadence d'une façon admirable; Mais les Coqs d'Inde les ayant voulu imiter, se firent moquer d'eux avec leur graisse rouge & bleüe, entre-soupée de rides; leur mine de vieille, & leur peau pendante sur le nez; ce qui fit bien voir la difference qu'il y a de la vaine gloire, avec la gloire veritable. Comme le Phenix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riviere, ne paroissoient point, un Perroquet prenant la parole, dit qu'il avoit charge de luy représenter de leur part, que les premiers attendoient la nuit, pour luy venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiseaux de leur presence; & que les derniers s'estoient assemblez à l'endroit où il devoit recevoir celui des poissons, comme estant plus en leur lustre dans l'eau. Apres, vinrent les Animaux à quatre pieds, que le Lyon conduisoit avec une majesté & une contenance digne d'un Prince, & lors qu'ils furent tous passez devant le Phenix, ils se separerent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut étrange, pour l'inegalité des combattans, car ceux qui venoient de proye, s'estoient mis tous d'un costé, & le reste de l'autre; dequoy le Phenix s'étonnant, un Singe

qui les avoit disposez, luy dit, Que c'estoit pour leur paroître la moderation des uns, & la contenance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plutôt donné la charge, qu'on vit les Chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les lions & les Lyons, & les choquer de leurs testes si rudement, qu'ils tomberent à la renverie, comme s'ils eussent esté morts; puis se relevant légèrement, se jouèrent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'estoit pas jusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vissent affronter les chats, qui se couchoient par terre en les voyant; & de peur de les blesser, faisoient la pare de velours. En suite, les Ours se leverent sur leurs pieds de derrière, & se tenant tous par la main, commencèrent à danser en rond fort gravement, ayant un Singe au milieu qui jouoit de la flûte, tandis que les autres tout noirs, montez sur de grands Ours blancs, contrefaisoient les Bâcleurs, & faisoient cent tours de souplesse. Car les Singes en cette occasion faisoient milles singeries, & les uns jouoient à la boule, avec de Herissons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; & les autres se barboient à outrance, comme des Bâcleurs, tandis que quelques-uns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voisins, faisoient les luges du camp. Ceux-cy contrefaisoient la bague sur des chevaux de manège; ceux-cy faisoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Lions & les courtois aussi, la lance baissée l'une contre l'autre, ayant mis une pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurettes, de peur de se faire mal. Cependant, on

101. SINGES
 les oiseaux
 se le
 pour
 Gens
 ceux
 au
 pour
 de la
 soient
 se, mais
 les
 toient
 façon
 voulu
 grande
 leur
 des ;
 de la
 me le
 nuit
 Perroquet
 ge de
 miers
 dre leur
 oiseaux
 s'estoient
 cevoir
 leur
 moux
 avec
 Prince,
 le
 le comb
 l'inegalit
 de pro
 de l'autr

qui les avoit disposez, luy dit, Que c'estoit pour faire paroistre la moderation des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plûtoſt ſonné la charge, qu'on vit les Chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lyons, & les choquer de leurs testes ſi rudement, qu'ils tomberent à la renverſe, comme s'ils euſſent eſté morts ; puis ſe relevant legerement, ſe jouèrent avec elles ſans leur faire aucun déplaiſir. Il n'eſtoit pas juſqu'aux rats & aux ſouris, qui ne vouluſſent eſtre de la partie, & ne vinſſent affronter les chars, qui ſe couchoient par terre en les voyant ; & de peur de les bleſſer, faiſoient la pare de velours. En ſuite, les Ours ſe leverent ſur leurs pieds de derriere ; & ſe tenans tous par la main, commencerent à danser en rond fort gravement, ayant un Singe au milieu qui joſoit de la flûte, tandis que d'autres tout noirs, montez ſur de grands Ours blancs, contrefaiſoient les Bâteleurs, & faiſoient cent tours de ſoupleſſe. Car les Singes en cette occaſion faiſoient milles ſingeries ; Les uns joſoient à la boule, avec de Heriſſons, ayant mis des gans de fer, de peur de ſe piquer ; les autres ſe battoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-uns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voiſins, faiſoient les Juges du camp. Ceux-cy couroient la bague ſur des chevaux de manège ; ceux-là faiſoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maiſon. Les Licornes couroient auſſi, la lance baiſſée l'une contre l'autre, ayant mis une pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurs, de peur de ſe faire mal. Cependant, on

voit des chevaux bondir tout-seuls par la plaine, & faire des voltes & des passades, avec des caracols, où ils tournoient plus juste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'étoit pas jusqu'aux Elephans, qui pour mordre leur adversaire, ne voulassent danser sur la corde, & faire admirer leur agilité dans une si grande masse de chair. De quelque part que le Phenix jettât le veu, il ne voyoit que des objets divertissans. Il y avoit de petits animaux qui se renoient sur le dos de leur mere, soit qu'elle courut ou qu'elle joist; D'autres estoient renfermez dans son sein, comme dans une bourse, d'où ils sorroient & se promenoient; puis ils y renvoient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-épics se haïloient pour suivre par les chieas; & lors qu'ils estoient prests de les attrapper, ils leur lançoient de leurs dards, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le sifflement des Serpens, qui fit cesser tous les jeux; Ils se traïsnoient lentement, la teste haute, pour remarquer plus de majesté, & avoient quitté leur vieille peau, & pris une robe nouvelle, pour en paroître plus beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Phenix, sous la conduite du Basilic, qui couvoit un dépit mortel en son sein, & prétendoit devoir regner sur les Animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy, au lieu de luy rendre son hommage. A cet aspect, le divin Oiseau poussa la teste mourante, comme une fleur que le poids de la charnè a renversée; l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se renaissoient, & il alloit rendre l'ame, si au cry que jetterent les Animaux, le Licorne qui repoloit à ses pieds, ne l'eût couronné.

On a vu
est au-
dessus
Rome,

Il me
la vint.

La corne, dont elle chassé les venins; & qu'en même temps l'ardente Baleine n'eût sauté sur le dos, & imprimé sa dent mortelle sur les taches noires de sa couronne, l'étendant mort sur la terre. Aussi-tôt le Phenix redressa sa teste panmure, & reprend son vif éclat effacé par les ombrages de la mort; & les Animaux justement irrités, viennent fondre de toutes parts sur les Serpens, tandis que les Cicognes les attaquent d'en haut, & que les Aigles percent de leurs ongles les reins des Dragons qui vouloient prendre l'éléphant. Ils furent donc en moins de rien déchirez & tués en pieces, & la Nature purgée de ces monstres. Cependant, l'unique Oiseau qui avoit resté de sa force & sa beauté, voulut achever la cérémonie, & alla vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riviere. Il trouva en chemin les abeilles, qui n'ayant pu vaincre leur diligence accoutumée, pour avoir vu les fourmis qui ne vont pas si viste qu'elles, avoient avec les autres insectes rendu leur tribut en hommage au Phenix, & lay apportèrent du miel de leurs ruches, qu'elles luy presentèrent sur les aisselles des papillons, qui brilloient devant d'eux, que la queue des Pâons. A leur marche, ils étoient de petits oiseaux de différentes especes, & de plumages divers, qui ne font que s'élancer sur leur nid, que quarante-huit grains. Les oiseaux s'étoient assembles dans une caverne de marbre, qui faisoit comme un Amphitheatre, sur lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oiseaux se percherent sur les Arbres, pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient de voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du

Elle est
marquée
de la Bible.

de la corne, dont elle chasse les venins; & qu'en
 même temps l'ardente Bullette n'eût sauté sur le
 crâne du Basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches
 blanches de sa couronne, l'étendant mort sur la
 place. Aussi-tost le Phenix redressa sa teste pan-
 chante, & reprend son vif éclat effacé par les om-
 bres de la mort; & les Animaux justement irri-
 tés, viennent fondre de toutes parts sur les Ser-
 pens, tandis que les Cicognes les attaquent d'en-
 haut, & que les Aigles percent de leurs ongles
 tranchans les Dragons qui vouloient prendre l'é-
 car. Ils furent donc en moins de rien déchirez &
 mis en pieces, & la Nature purgée de ces mon-
 stres. Cependant, l'unique Oiseau qui avoit re-
 pris sa force & sa beauté, voulut achever la cere-
 monie, & alla vers la Mer pour y recevoir l'hom-
 mage des poissons & des oiseaux de riviere. Il
 trouva en chemin les abeilles, qui n'ayant pu
 montrer leur diligence accoustumée, pour avoir
 attendu les fourmis qui ne vont pas si viste qu'el-
 les, venoient avec les autres insectes rendre leur
 bourdonnant hommage au Phenix, & luy appor-
 toient du miel de leurs ruches, qu'elles luy pre-
 sentoient sur les aîsses des papillons, qui brilloient
 d'autant d'yeux que la queue des Pâons. A leur
 suite marchaient de petits oiseaux de différentes
 especes, & de plumages divers, qui ne sont que-
 les plus gros qu'elles, & qui ne pesent chacun
 avec leur nid, que quarante-huit grains. Les
 poissons s'estoient assemblez dans une espece de
 bolse, qui faisoit comme un Amphitheatre, sur
 lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oi-
 seaux se percherent sur les Arbres, pour augmen-
 ter la magnificence du spectacle qu'ils venoient
 voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du

*Elle est
ennemie
du Basilic.*

coûté qui regardoit la mer, faisoient un rond d'eau où l'on voyoit iailir cent fontaines par ces ouvertures qu'elles ont sur ia tesse, par lesquelles elles iettoient l'eau de la grosseur d'un muïd, & de la hauteur de demy pique; qui retôbant avec bruit sur leurs muïds, courroit tout la mer de bôuïllons d'écume. Mais avant que le Phenix arrivast au lieu du spectacle, les poissons l'envoyèrent recevoir à deux cens pas de la mer, par de petits poissons volans, suivis d'Amphibies, pour montrer que leur iurisdiction s'étendoit sur la terre & dans l'air, aussi bien que dans les eaux. Apres, venoient cent grandes Tortues chargées de tous les tresors de ce vaste & liquide element. Les unes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des isyaux d'un prix & d'une valeur incalculable. C'estoient de grosses perles rondes, d'une blancheur nômpareille, dont le vit eclair étoit redoublé par la noirceur des mains des Sages, qui les tiroient de leurs huïstres pour les présenter au Prince. Il fit serrer les parfums dans ses magasins, pour s'en servir à l'honneur de sa sepulture, & destina le reste à l'ornement de son cabiner, & à l'embellissement de son trône. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'un costé, & les rochers de l'autre, parurent petitement tous les oiseaux de riviere, ayant le Cygne à leur teste, qui s'estoit ioint à eux, avec quelques autres oiseaux de la Cour du Prince. Il paroïssoit là en son lustre, haussant son vol voûté entre ses ailes à demy levées; sic qu'il faisoit un enfoncement qui luy donnoit plus de

esté. Aussi tost qu'il vit arriver le Phenix, il se fit un vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la revue de ses suïets, & luy en faire admirer la terre & le plumage. Le brillant Phenicoptere arant de pourpre, fut choïté pour aller recevoir l'hommage au Phenix, comme luy devant être plus agreable, à cause qu'il porte son nom. A l'entour, ils se iouïrent en l'air avec les poissons volans, qu'ils abattoient dans l'eau, du vent de leurs ailes; puis ils vinrent fondre tous dans l'eau, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince, les barbers se lancerent apres eux, & commencerent à les poursuivre: Ils les alloient approcher fort pres; puis se plongeant tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs tyrannies. Ils se derobioient de même des Oiseaux de proye, qui venoient pour donner desolés, & qui mouroïssent les cerceaux bigarez de leurs ailes, sans avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se cachant sous les eaux, allerent reparoître bien tost, & faire une triple couronne au dedans des ailes & des Baleines, pour donner le temps aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du jour. Aussi tost on vit tout la mer couverte de monstres, d'effrens de grandeur & de figure, parmi lesquels on ne satisfit tant le Phenix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas si gros que des rats de poule, qui sont tout entiers de pointes rouges, vertes, & bleues. En cet estat ils roaloient sur l'eau, comme de petites boîtes de lumiere; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu & leurs crâs attachez à leur peau paroïssent comme autant d'étoiles

jecté. Aussi-tost qu'il vit arriver le Phénix , il prit son vol avec les autres , & vint tourner trois fois à l'entour de luy , comme pour faire la revue de ses sujets , & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phenicoptere aux ailes de pourpre , fut choisi pour aller rendre l'hommage au Phénix , comme luy devant estre plus agreable , à cause qu'il porte son nom. Au retour , ils se joierent en l'air avec les poissons volans, qu'i's abattoient dans l'eau, du vent de leurs ailes ; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince , les barbets se lancerent apres eux, & commencerent à les poursuivre : Ils les laissoient approcher fort pres ; puis se plongeant tout à coup , ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se déroboient de même des Oiseaux de proye , qui venoient pour donner dessus , & qui mouilloient les cerceaux bigarez de leurs ailes , sans avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne , & se coulant sous les eaux, allerent reparoistre bien loin , & faire une triple couronne au dedans des rochers & des Baleines , pour donner le temps aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du iour. Aussi tost on vit tout la mer couverte de monstres , differens de grandeur & de figure ; parmi lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits herissons de mer , qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule , qui sont tout semez de pointes rouges , vertes , & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau , comme de petites boules de lumiere ; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu ; & leurs œufs attachez à leur peau paroissent comme autant d'étoiles

brillantes. D'autre côté voguoient de petites huîtres d'une nacre transparente & ciselée. C'est un poisson qu'on voit le dos appuyé contre la coquille, qui luy sert comme de proie; & la ruche qu'il lève luy tient lieu de voile. Ses ailerons sont ses rames; la queue luy sert de gouvernail; cela c'est comme un vaisseau vivant & animé, qui semble n'avoir esté fait par la Nature que pour instruire les hommes à la navigation.

Comme le spectacle ne faisoit que de commencer, & que les Dauphins qui sont les Singes de la mer, se plongeient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis se lançoient en l'air avec une vigueur incroyable, pour montrer leur agilité: On vit arriver la babillarde Hirondelle, qui s'approchant du Phenix, commença à luy débiter ce qu'elle avoit appris dans les païs étrangers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle rapporta que les animaux des Antipodes s'étoient revoltés contre les Sauvages, & qu'ils envoyoient demander secours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand défaut venoit de leur méintelligence. On assemble donc sur le champ le conseil des animaux ruminans, où il fut arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier Ministre du Phenix, qui estoit un vieux magot très-savant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit envie de l'accompagner, croyant que le Prince fit tout ce qu'il put pour me divertir, me représentant le danger que ie courrois avec tant d'animaux differens qui n'estoient pas polices, & n'avoient pas appris à obéir comme les siens; mais il n'en pût venir à bout. Cependant on dressa le train de l'Ambassadeur, & l'on m'

donna deux Dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc des la nuit, parce que la chose ne seroit point de retardement, & que tous les Barbares estoient en armes, pour remettre les Animaux dans l'obéissance. Cependant, les Baleines nous ordonnèrent de tenir la mer libre, & de nous servir comme d'escorte; de peur qu'on ne nous eût enveloppé. Car une partie des Sauvages se faisoient sautez sur les eaux, pour éviter la fureur des bestes farouches, qui battoient la campagne & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient. Si tost qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer avec leurs petites barques faites d'un tronc d'arbre; mais les Baleines se mettant deux, en renversèrent autant qu'il s'en présenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, je ne puis taire la valeur & l'obstinatiô des Baleines, qui d'un courage invincible sautoient le dos des Baleines, après avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissons qui les attendoient dans l'eau pour les devorer; & montant sur la teste de ces monstres, leur enfonçoient les poins dans leurs ouvertures, qui sont comme des soupapeaux par où elles jettent l'eau & elles se jettent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal par leur valeur & leur adresse. Cependant, nos Dauphins prenant leur temps, gagnèrent pais, & devantant la vitesse des Sauvages, par la leur, nous vinrent exposer sur le rivage, où les animaux avertis de nostre venue, les Hirondelles, nous attendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joye que la quelle il nous recurent, & les caresses qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombrage

Requies
Ge.

donna deux Dauphins , l'un pour me porter , & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit, parce que la chose ne souffroit point de retardement , & que tous les Barbares estoient en armes , pour remettre les Animaux dans l'obéissance. Cependant , les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous servir comme d'escorte ; de peur qu'on ne nous vînt envelopper. Car une partie des Sauvages s'estoient sauvez sur les eaux , pour éviter la fureur des bestes farouches , qui battoient la campagne & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient. Si tost qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer avec leurs petits bateaux faits d'un seul tronc d'arbre ; mais les Baleines se mettant entre-deux , en renverserent autant qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, ie ne puis taire la valeur & l'obstinatiõ des Barbares , qui d'un courage invincible sautoient sur le dos des Baleines, apres avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissõs qui les attendoient dans l'eau pour les devorer, & montant sur la teste de ces monstres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures, qui sont comme des sôpiraux par où elles jettent l'eau & elles respirent ; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal, par leur valeur & leur adresse. Cependant, nos Dauphins prenant leur temps , gaignoient pais , & devançant la vitesse des Sauvages, par la leur , nous vinrent exposer sur le rivage , où les animaux avertis de nostre venue, par les Hirondelles, nous attendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la ioye avec laquelle il nous receurent , & les caresses qu'ils nous firent , sans prendre aucun ombrage

*Requiesc
etc.*

de moy, à cause qu'ils sçavoient que ie n'élois pas li pour leur faire mal. Nous apprimes en attendant, que la cause de leur revolte venoit d'un Perroquet, qui avant esté emporté par un grand vent de l'Isle des Animaux en leur pais, leur avoit appris comme des bestes vivoient en paix dans cette Isle, & les avoit encouragés à se rebeller contre le ioug des hommes.

*Bataille
des ani-
maux con-
tre les
Sauvages.*

Sur ces entrefaites, la nouvelle arrive que les Sauvages s'avançoient avec toutes leurs forces pour les attaquer. Aussi-tost nôtre vieux Singe qui estoit aussi sçavant dans la guerre que dans la politique, quoy que sa force ne responoit pas à la valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui avoit au devant une grande plaine; & sur les ailes, d'un costé des rochers escarpez & inaccessible, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une rivière qui n'estoit pas geyable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'estoient pas propres au combat, de se retirer dans le fond du bois, pour ne point embarrasser les autres; puis partageant le reste en trois corps, les rangea en cette sorte. Il mit à la droite une espèce de Singes tres-vaillans; car l'oubliois à dire qu'il n'y a presque point d'animaux aux Antipodes, qui soient tout à fait semblables à ceux de nôtre pais, si ce ne sont des Perroquets ou des Singes. En suite il rangea les Lions, qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nôtres, puis les Ours; les Sangliers apres, qui ont une couverture sur le dos, & enfin une espèce de Lynx ou de Loups-cerviers; qui faisoient la pointe de l'aile gauche: Car ils sont si vaillans, qu'ils vont attaquer les Sauvages en plein iour, & les

dans leurs cabanes. Il avoit mis expres les plus courageux sur les ailes, afin que venant à rencontrer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermaient au milieu, & les empêchoient de prendre la fuite. Chaque Corps en avoit un autre à ses épaules pour le soutenir, en cas qu'il fût enfoncé; & il estoit de la même espèce, afin d'estre plus interelle à la défense. Dans les intervalles des bataillons, estoit comme l'Infanterie legere composée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laissent pas d'avoir du courage; pour se mêler par entre les autres dans le combat, & mordre les jambes des Sauvages, ce qui fut de tres-grand service. De ce nombre estoient les Porcs-épics, & certains petits porceaux qui sont armez par tout comme d'une coraille à échelle. Le front de la bataille estoit couvert d'animaux legers comme Cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & et puis on quatre espèces de grands oiseaux qui ne sçavoient voler, mais qui sont tres-vistes à la course; du nombre desquels estoient les Autruches, qui sont plus petites que les nôtres. Voilà quelle estoit l'armée de terre: Mais il y en avoit encore deux autres; l'une dans l'air, qui n'estoit pas moins effroyable que la première; estant composée d'une espèce de grands vautours & d'autres Oiseaux de proie, pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages, dans la chaleur de la mêlée. Et l'autre dans l'eau; toute d'animaux Amphibies comme des Hippopotames & des Crocodiles, pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ses or-

VERITABLE, LIVRE IIT.

dans leurs cabanes. Il avoit mis expres les plus
 courageux sur les ailes, afin que venant à enfon-
 cer les bataillons des ennemis aux deux bouts ,
 ils les enfermassent au milieu, & les empêchassent
 de prendre la fuite. Chaque Corps en avoit un
 autre à ses épaules pour le soutenir , en cas qu'il
 fût enfoncé ; & il estoit de la mesme espece ,
 afin d'estre plus interessé à la deffense. Dans les
 intervalles des bataillons , estoit comme l'In-
 fanterie legere composée de petits Animaux
 moins forts & moins vigoureux , qui ne lais-
 sent pas d'avoir du courage ; pour se mesler par-
 my les autres dans le combat , & mordre les
 jambes des Sauvages , ce qui fut de tres-grand
 service. De ce nombre estoient les Porcs-épics,
 & certains petits pourceaux qui sont armez par
 tout comme d'une cuirasse à écaille. Le front
 de la bataille estoit couvert d'animaux legers
 comme Cerfs , pour attaquer l'escarmouche , &
 de trois ou quatre espèces de grands oiseaux qui
 ne sçauroient voler , mais qui sont tres-vistes à
 la course ; du nombre desquels estoient les Au-
 struches , qui sont plus petites que les nostres.
 Voila quelle estoit l'armée de terre : Mais il y
 en avoit encore deux autres ; l'une dans l'air ,
 qui n'étoit pas moins effroyable que la premie-
 re ; estant composée d'une espece de grands
 Vautours & d'autres Oiseaux de proie , pour
 venir fondre d'en haut sur les Sauvages , dans
 la chaleur de la meslée. Et l'autre dans l'eau ;
 toute d'animaux Amphibies comme des Hipo-
 potâmes & des Crocodiles , pour prendre les
 Barbares en queue & en flanc. Le General
 avoit autour de luy les Singes les plus adroits
 & les plus vaillans , pour porter ses or-

dres par tout. Les autres estoient employez aux diverses necessitez du Camp, parce qu'ils n'estoient pas assez forts ny assez vigoureux pour le combat. Pour moy, je montay sur un arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'avoir tenu le party des bestes contre les hommes. L'armée estant ainsi rangée, on vit paroître celle des Sauvages en une tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons estoient armez de massues & de grandes epees de bois, qui coupoient comme du fer; & les autres d'ars & de flèches pour les descendre contre les Oiseaux, afin qu'ils ne fussent point attaquez d'en haut, pendant la meslée. Ils estoient tous-nuds, avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayant la levre d'embas & les iontes peinctes, & remplies de pierres de diverses couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient serrez dans un grand silence, mais lors qu'ils furent proches, ils vinrent aux mains avec de grands cris. J'oubliais à dire que le frôte de leur bataille estoit couvert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui avoient ordre de se retirer dans les intervalles des bataillons, apres avoir fait leur décharge. Ils estoient d'abord à coups de flèches tous les animaux légers à la course, & ces grands oiseaux qui ne voient point, lesquels marchoient à la resse. Mais le corps de la bataille s'avansa aussi-tôt en diligence, pour n'estre point percé de leurs flèches, avant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncés par la furie des animaux, & particulièrement des Tr

pres & des Loups cerviers, qui estoient rangés sur les ailes, & qui en firent un grand carnage; mais le Corps de reserve venant tout frais au combat, avec leurs arcs tendus & leurs flèches aperttes-percerent les plus courageux qui estoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massues, de se mettre de la sorte que tout ce qu'il y avoit de hardy & de courageux dans l'armée des animaux, fut tué & allé sur la place. Le reste prit la fuite, & alla dans le bois, où ils furent poursuivis par les Sauvages. Pour les Oiseaux, quoy que leur obusicy de leur multitude, ils furent tirés en un courtemain par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur chute, que par leur bec & leurs griffes. Les Amérindiens n'eurent pas grand esfort, parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans, coururent cesse à leur abord; & faisant front de tous côtés, les reconnourent aisément dans la riviere. Il ne restoit plus d'esperance pour les pauvres animaux, à les Serpens qui n'avoient pû s'assembler, ny arriver si-tôt que les autres, ne fussent accourus à leur secours; Mais les Sauvages n'eurent pas pû se rendre de loin leurs sufficiens, qu'ils allèrent aise dans le bois; & voyant les uns sur les arbres, prêts à se lancer sur eux; & d'autres de rang à certain peds de long, qui ouvroient la route pour les devorer; sans parler de ceux qui ont des sonneres à la queue, & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se hasterent à la course. Les animaux se rallierent, les poursuivant avec grande vigueur, & en

des serpents, des
dres par tout. Les uns
diverses manières de
coïsser les uns les autres
combat. Pour eux, qui
pour roit à la bataille
lanc par ce qu'ils avoient
d'avoir tant de courage
mes. L'armée des uns
restoit celle des autres
douceur. Les premiers
mes de massues à la main
couper comme du foin, & de
flèches pour les dévorer
qu'ils ne fussent point
la mesée. Ils étoient tous
noirce & peints en divers
sur plus de terre, & par
des cerceaux de plume se
la terre d'ombes & les uns
de pierres de diverses couleurs
meurent. Ils marchoient avec
silence, mais lors qu'ils s'avan
rent aux mains avec de gran
dire que le frô de leur barbe
trois ou quatre rangs d'Arche
dre de se retirer dans les ar
bons, après avoir fait leur
rent d'abord à coups de flèches
legers à la course, & ces grando
leur point, & les autres marchant
le corps de la bataille s'avan
gence, pour n'être point per
avant que de venir aux mains. Les
taillons des Sauvages furent
surie des animaux, & particulièrement

gres & des Loups cerviers, qui estoient rangez
sur les ailes, & qui en firent un grand carnage ;
mais le Corps de réserve venant tout frais au cō
bat, avec leurs arcs tendus & leurs flèches ap
prestées, percerent les plus courageux qui étoient
aux premiers rangs ; car ils ne tiroient aucun coup
en vain dans une si grande multitude. Cela donna
lieu à ceux qui estoient armez de massues, de se
ralier ; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardy
& de courageux dans l'Armée des animaux, fut
tué & alloimé sur la place. Le reste prit la fuite,
& se sauva dans le bois, où ils furent poursuivis
par les Sauvages. Pour les Oiseaux, quoy que
l'air fût obscurcy de leur multitude, ils furent
écartez en un tournemain par une nuée de dards,
& incommodoient plus les hommes par leur
cheute, que par leur bec & leurs griffes. Les Am
phibies aussi ne firent pas grand effort, parce que
les Sauvages qui sont agiles & vaillans, courne
rent teste à leur abord, & faisant front de tous cō
tez, les reconnurent aisément dans la rivière. Il
ne restoit plus d'esperance pour les pauvres ani
maux, si les Serpens qui n'avoient pû s'assembler,
ny arriver si tost que les autres, ne fussent accou
rus à leur secours ; Mais les Sauvages n'eurent
pas pûstost entendu de loin leurs sifflemens, qu'ils
furent alce dans le bois ; & voyant les uns sur les
arbres, prests à se lancer sur eux ; & d'autres de
vingt à trente pieds de long, qui ouvroient la
gueule pour les devorer ; sans parler de ceux qui
ont des sonnetes à la queue, & qui sont plus
dangereux par leur venin, que les autres par
leur grandeur, ils prirent la fuite & se sau
verent à la course. Les animaux se ralierent,
les poursuivirent avec grande vigueur, & en

*U.
Pacifica-
tion des
animaux
par l'en-
tre-mise de
Lucien.*

firent un prodigieux carnage.
Après la victoire, tout tremit de cris dif-
ferens; & les Animaux qui s'étoient cachés dans
le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs
petits. Cependant, l'Eco. ressonnoit de la musi-
que des Oiseaux, qui chantoient un chant de
triomphe; & rien n'eust esté égal à cette har-
monie, si les animaux à quatre pieds en se vol-
lant se joüir, n'eussent fait un effroyable chara-
ry. Sur les entre-faites, on entendit un bruit
sourd de Trompettes, & de Tambours, & on vit
venir de loin des troupes qui marchoient en
tres-bon ordre; ce qui fit cesser l'allegresse;
mais comme elles furent proches, on apperçut
que c'étoient des Singes, qui pour faire peur
aux autres, s'étoient armez de la depouille
des Sauvages. Ils frappaient sur des troncs d'ar-
bres creulez & couverts de peaux, dont les Bar-
bares se servent pour s'animer au combat; &
sonnoient de Cornets marins qui font un bruit
comme une Trompette enroulée; de sorte que
la frayeur se changea en allegresse. Car on
voyoit les uns se battre contre leurs compagnons
avec des fleches; qui leur tenoient lieu d'é-
pées, n'estant pas assez forts pour manier les mas-
sues; les autres dansoient un Balet de postures, où
ils contrefaisoient les Sauvages dans leurs mar-
ches, leurs assemblées, & leurs funérailles. Là-de-
sus on ouït le cry de divers oiseaux nocturnes,
accompagné d'autres signes d'un grand malheur;
après quoy l'on vit arriver quelques Singes de la
suite du General, qui dirent qu'il avoit esté tué
dans le combat. Alors, ce ne furent que cris &
que hurlemens, qui ne furent pas plutôt finis,
que les animaux faillirent à s'entre-manger pour

élection d'un nouveau Roy; Car les Serpens
entendoient à cet honneur, pour avoir esté cause
de la victoire; les bestes à quatre pieds, pour leur
gandeur & leur multitude; & les oiseaux, pour
leur excellence; outre qu'il semble que la Nature
leur ait donné le desir. Mais le Perroquet en qui
il y avoit creance, & qui avoit esté cause de leur
victoire, appercevant ce desordre, & craignant
qu'on ne vint à la dernière extrémité, dit qu'il
falloit d'avis qu'on ne sût venir, pour sçavoir mon-
sieur. Je descendis donc de mon arbre, que je
n'avois pas voulu quitter pour la crainte des ser-
pens, dont j'avois veu un si grand exemple de
cruauté en la personne du Phoenix, & reprenant
aux animaux, par l'entremise du Perroquet. Que
j'étois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauva-
ges, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs
divisions, & de prendre cette occasion pour les
tuer; & en cas qu'ils voulaissent songer à un ac-
commodement, je leur offris mon entremise. L'a-
nimal avant esté mis en deliberation, la chose
passa tout d'une voix, par la timidité des uns &
le courage des autres, qui virent bien que les ani-
maux ne pourroient jamais s'accorder; outre que
les plus fiers & les plus vaillans avoient été tuez
dans le combat. Je partis donc avec ce Perro-
quet, & un autre qui sçavoit la langue du pays,
& fis trouver les Sauvages; qui ne furent pas dis-
tins à persuader, après une si grande deffiance;
& en parlant par tout ce que je voulus. A mon
retour, je racontay mes camarades, que le re-
gard de mon depart & la même curiosité que
moy, avoient portez à me suivre; de sorte
qu'ayant pacifié tous les différens qui estoient
entre les hommes & les animaux bien ensemble

l'election d'un nouveau Roy ; Car les Serpens pretendoient à cet honneur, pour avoir esté cause de la victoire; les bestes à quatre pieds, pour leur grandeur & leur multitude ; & les oiseaux, pour leur excellence; outre qu'il semble que la Nature leur ait donné le Jeſus. Mais le Perroquet en qui ils avoient creance, & qui avoit esté cause de leur revolte , appercevant ce desordre , & craignant qu'on ne vint à la derniere extremité , dit qu'il estoit d'avis qu'on me fist venir, pour ſçavoir mon opinion. Je déceendis donc de mon arbre, que ie n'avois pas voulu quitter pour la crainte des serpens , dont j'avois veu un ſi grand exemple de cruauté en la perſonne du Phenix, & representay aux animaux, par l'entremiſe du Perroquet. Que j'eſtois d'avis qu'ils fuſſent la paix avec les Sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs diviſions , & de prendre cette occaſion pour les défaire; & en cas qu'ils vouluſſent ſonger à un accommodement, je leur offris mon entremiſe. L'affaire ayant eſté miſe en deliberation , la choſe paſſa tout d'une voix, par la timidité des uns & la ſageſſe des autres , qui virent bien que les animaux ne pourroient jamais s'accorder; outre que les plus ſiers & les plus vaillans avoient eſté tuez dans le combat. Je partis donc avec ce Perroquet , & un autre qui ſçavoit la langue du païs, & fus trouver les Sauvages; qui ne furent pas difficiles à perſuader , apres une ſi grande deſaite ; & en paſſerent par tout ce que ie voulus. A mon retour , ie rencontray mes camarades, que le regret de mon départ & la meſme curioſité que moy , avoient portez à me ſuivre ; de ſorte qu'ay int pacifié tous les differens qui reſtoient, & mis les hommes & les animaux bien enſemble.

174. SURMONTANT
175. L'ÉTAT DE LA GUERRE
176. APRES LA VICTOIRE
177. L'ÉTAT DE LA PAIX
178. LE COMBAT
179. LE COMBAT
180. LE COMBAT
181. LE COMBAT
182. LE COMBAT
183. LE COMBAT
184. LE COMBAT
185. LE COMBAT
186. LE COMBAT
187. LE COMBAT
188. LE COMBAT
189. LE COMBAT
190. LE COMBAT
191. LE COMBAT
192. LE COMBAT
193. LE COMBAT
194. LE COMBAT
195. LE COMBAT
196. LE COMBAT
197. LE COMBAT
198. LE COMBAT
199. LE COMBAT
200. LE COMBAT
201. LE COMBAT
202. LE COMBAT
203. LE COMBAT
204. LE COMBAT
205. LE COMBAT
206. LE COMBAT
207. LE COMBAT
208. LE COMBAT
209. LE COMBAT
210. LE COMBAT
211. LE COMBAT
212. LE COMBAT
213. LE COMBAT
214. LE COMBAT
215. LE COMBAT
216. LE COMBAT
217. LE COMBAT
218. LE COMBAT
219. LE COMBAT
220. LE COMBAT
221. LE COMBAT
222. LE COMBAT
223. LE COMBAT
224. LE COMBAT
225. LE COMBAT
226. LE COMBAT
227. LE COMBAT
228. LE COMBAT
229. LE COMBAT
230. LE COMBAT
231. LE COMBAT
232. LE COMBAT
233. LE COMBAT
234. LE COMBAT
235. LE COMBAT
236. LE COMBAT
237. LE COMBAT
238. LE COMBAT
239. LE COMBAT
240. LE COMBAT
241. LE COMBAT
242. LE COMBAT
243. LE COMBAT
244. LE COMBAT
245. LE COMBAT
246. LE COMBAT
247. LE COMBAT
248. LE COMBAT
249. LE COMBAT
250. LE COMBAT
251. LE COMBAT
252. LE COMBAT
253. LE COMBAT
254. LE COMBAT
255. LE COMBAT
256. LE COMBAT
257. LE COMBAT
258. LE COMBAT
259. LE COMBAT
260. LE COMBAT
261. LE COMBAT
262. LE COMBAT
263. LE COMBAT
264. LE COMBAT
265. LE COMBAT
266. LE COMBAT
267. LE COMBAT
268. LE COMBAT
269. LE COMBAT
270. LE COMBAT
271. LE COMBAT
272. LE COMBAT
273. LE COMBAT
274. LE COMBAT
275. LE COMBAT
276. LE COMBAT
277. LE COMBAT
278. LE COMBAT
279. LE COMBAT
280. LE COMBAT
281. LE COMBAT
282. LE COMBAT
283. LE COMBAT
284. LE COMBAT
285. LE COMBAT
286. LE COMBAT
287. LE COMBAT
288. LE COMBAT
289. LE COMBAT
290. LE COMBAT
291. LE COMBAT
292. LE COMBAT
293. LE COMBAT
294. LE COMBAT
295. LE COMBAT
296. LE COMBAT
297. LE COMBAT
298. LE COMBAT
299. LE COMBAT
300. LE COMBAT
301. LE COMBAT
302. LE COMBAT
303. LE COMBAT
304. LE COMBAT
305. LE COMBAT
306. LE COMBAT
307. LE COMBAT
308. LE COMBAT
309. LE COMBAT
310. LE COMBAT
311. LE COMBAT
312. LE COMBAT
313. LE COMBAT
314. LE COMBAT
315. LE COMBAT
316. LE COMBAT
317. LE COMBAT
318. LE COMBAT
319. LE COMBAT
320. LE COMBAT
321. LE COMBAT
322. LE COMBAT
323. LE COMBAT
324. LE COMBAT
325. LE COMBAT
326. LE COMBAT
327. LE COMBAT
328. LE COMBAT
329. LE COMBAT
330. LE COMBAT
331. LE COMBAT
332. LE COMBAT
333. LE COMBAT
334. LE COMBAT
335. LE COMBAT
336. LE COMBAT
337. LE COMBAT
338. LE COMBAT
339. LE COMBAT
340. LE COMBAT
341. LE COMBAT
342. LE COMBAT
343. LE COMBAT
344. LE COMBAT
345. LE COMBAT
346. LE COMBAT
347. LE COMBAT
348. LE COMBAT
349. LE COMBAT
350. LE COMBAT
351. LE COMBAT
352. LE COMBAT
353. LE COMBAT
354. LE COMBAT
355. LE COMBAT
356. LE COMBAT
357. LE COMBAT
358. LE COMBAT
359. LE COMBAT
360. LE COMBAT
361. LE COMBAT
362. LE COMBAT
363. LE COMBAT
364. LE COMBAT
365. LE COMBAT
366. LE COMBAT
367. LE COMBAT
368. LE COMBAT
369. LE COMBAT
370. LE COMBAT
371. LE COMBAT
372. LE COMBAT
373. LE COMBAT
374. LE COMBAT
375. LE COMBAT
376. LE COMBAT
377. LE COMBAT
378. LE COMBAT
379. LE COMBAT
380. LE COMBAT
381. LE COMBAT
382. LE COMBAT
383. LE COMBAT
384. LE COMBAT
385. LE COMBAT
386. LE COMBAT
387. LE COMBAT
388. LE COMBAT
389. LE COMBAT
390. LE COMBAT
391. LE COMBAT
392. LE COMBAT
393. LE COMBAT
394. LE COMBAT
395. LE COMBAT
396. LE COMBAT
397. LE COMBAT
398. LE COMBAT
399. LE COMBAT
400. LE COMBAT
401. LE COMBAT
402. LE COMBAT
403. LE COMBAT
404. LE COMBAT
405. LE COMBAT
406. LE COMBAT
407. LE COMBAT
408. LE COMBAT
409. LE COMBAT
410. LE COMBAT
411. LE COMBAT
412. LE COMBAT
413. LE COMBAT
414. LE COMBAT
415. LE COMBAT
416. LE COMBAT
417. LE COMBAT
418. LE COMBAT
419. LE COMBAT
420. LE COMBAT
421. LE COMBAT
422. LE COMBAT
423. LE COMBAT
424. LE COMBAT
425. LE COMBAT
426. LE COMBAT
427. LE COMBAT
428. LE COMBAT
429. LE COMBAT
430. LE COMBAT
431. LE COMBAT
432. LE COMBAT
433. LE COMBAT
434. LE COMBAT
435. LE COMBAT
436. LE COMBAT
437. LE COMBAT
438. LE COMBAT
439. LE COMBAT
440. LE COMBAT
441. LE COMBAT
442. LE COMBAT
443. LE COMBAT
444. LE COMBAT
445. LE COMBAT
446. LE COMBAT
447. LE COMBAT
448. LE COMBAT
449. LE COMBAT
450. LE COMBAT
451. LE COMBAT
452. LE COMBAT
453. LE COMBAT
454. LE COMBAT
455. LE COMBAT
456. LE COMBAT
457. LE COMBAT
458. LE COMBAT
459. LE COMBAT
460. LE COMBAT
461. LE COMBAT
462. LE COMBAT
463. LE COMBAT
464. LE COMBAT
465. LE COMBAT
466. LE COMBAT
467. LE COMBAT
468. LE COMBAT
469. LE COMBAT
470. LE COMBAT
471. LE COMBAT
472. LE COMBAT
473. LE COMBAT
474. LE COMBAT
475. LE COMBAT
476. LE COMBAT
477. LE COMBAT
478. LE COMBAT
479. LE COMBAT
480. LE COMBAT
481. LE COMBAT
482. LE COMBAT
483. LE COMBAT
484. LE COMBAT
485. LE COMBAT
486. LE COMBAT
487. LE COMBAT
488. LE COMBAT
489. LE COMBAT
490. LE COMBAT
491. LE COMBAT
492. LE COMBAT
493. LE COMBAT
494. LE COMBAT
495. LE COMBAT
496. LE COMBAT
497. LE COMBAT
498. LE COMBAT
499. LE COMBAT
500. LE COMBAT
501. LE COMBAT
502. LE COMBAT
503. LE COMBAT
504. LE COMBAT
505. LE COMBAT
506. LE COMBAT
507. LE COMBAT
508. LE COMBAT
509. LE COMBAT
510. LE COMBAT
511. LE COMBAT
512. LE COMBAT
513. LE COMBAT
514. LE COMBAT
515. LE COMBAT
516. LE COMBAT
517. LE COMBAT
518. LE COMBAT
519. LE COMBAT
520. LE COMBAT
521. LE COMBAT
522. LE COMBAT
523. LE COMBAT
524. LE COMBAT
525. LE COMBAT
526. LE COMBAT
527. LE COMBAT
528. LE COMBAT
529. LE COMBAT
530. LE COMBAT
531. LE COMBAT
532. LE COMBAT
533. LE COMBAT
534. LE COMBAT
535. LE COMBAT
536. LE COMBAT
537. LE COMBAT
538. LE COMBAT
539. LE COMBAT
540. LE COMBAT
541. LE COMBAT
542. LE COMBAT
543. LE COMBAT
544. LE COMBAT
545. LE COMBAT
546. LE COMBAT
547. LE COMBAT
548. LE COMBAT
549. LE COMBAT
550. LE COMBAT
551. LE COMBAT
552. LE COMBAT
553. LE COMBAT
554. LE COMBAT
555. LE COMBAT
556. LE COMBAT
557. LE COMBAT
558. LE COMBAT
559. LE COMBAT
560. LE COMBAT
561. LE COMBAT
562. LE COMBAT
563. LE COMBAT
564. LE COMBAT
565. LE COMBAT
566. LE COMBAT
567. LE COMBAT
568. LE COMBAT
569. LE COMBAT
570. LE COMBAT
571. LE COMBAT
572. LE COMBAT
573. LE COMBAT
574. LE COMBAT
575. LE COMBAT
576. LE COMBAT
577. LE COMBAT
578. LE COMBAT
579. LE COMBAT
580. LE COMBAT
581. LE COMBAT
582. LE COMBAT
583. LE COMBAT
584. LE COMBAT
585. LE COMBAT
586. LE COMBAT
587. LE COMBAT
588. LE COMBAT
589. LE COMBAT
590. LE COMBAT
591. LE COMBAT
592. LE COMBAT
593. LE COMBAT
594. LE COMBAT
595. LE COMBAT
596. LE COMBAT
597. LE COMBAT
598. LE COMBAT
599. LE COMBAT
600. LE COMBAT
601. LE COMBAT
602. LE COMBAT
603. LE COMBAT
604. LE COMBAT
605. LE COMBAT
606. LE COMBAT
607. LE COMBAT
608. LE COMBAT
609. LE COMBAT
610. LE COMBAT
611. LE COMBAT
612. LE COMBAT
613. LE COMBAT
614. LE COMBAT
615. LE COMBAT
616. LE COMBAT
617. LE COMBAT
618. LE COMBAT
619. LE COMBAT
620. LE COMBAT
621. LE COMBAT
622. LE COMBAT
623. LE COMBAT
624. LE COMBAT
625. LE COMBAT
626. LE COMBAT
627. LE COMBAT
628. LE COMBAT
629. LE COMBAT
630. LE COMBAT
631. LE COMBAT
632. LE COMBAT
633. LE COMBAT
634. LE COMBAT
635. LE COMBAT
636. LE COMBAT
637. LE COMBAT
638. LE COMBAT
639. LE COMBAT
640. LE COMBAT
641. LE COMBAT
642. LE COMBAT
643. LE COMBAT
644. LE COMBAT
645. LE COMBAT
646. LE COMBAT
647. LE COMBAT
648. LE COMBAT
649. LE COMBAT
650. LE COMBAT
651. LE COMBAT
652. LE COMBAT
653. LE COMBAT
654. LE COMBAT
655. LE COMBAT
656. LE COMBAT
657. LE COMBAT
658. LE COMBAT
659. LE COMBAT
660. LE COMBAT
661. LE COMBAT
662. LE COMBAT
663. LE COMBAT
664. LE COMBAT
665. LE COMBAT
666. LE COMBAT
667. LE COMBAT
668. LE COMBAT
669. LE COMBAT
670. LE COMBAT
671. LE COMBAT
672. LE COMBAT
673. LE COMBAT
674. LE COMBAT
675. LE COMBAT
676. LE COMBAT
677. LE COMBAT
678. LE COMBAT
679. LE COMBAT
680. LE COMBAT
681. LE COMBAT
682. LE COMBAT
683. LE COMBAT
684. LE COMBAT
685. LE COMBAT
686. LE COMBAT
687. LE COMBAT
688. LE COMBAT
689. LE COMBAT
690. LE COMBAT
691. LE COMBAT
692. LE COMBAT
693. LE COMBAT
694. LE COMBAT
695. LE COMBAT
696. LE COMBAT
697. LE COMBAT
698. LE COMBAT
699. LE COMBAT
700. LE COMBAT
701. LE COMBAT
702. LE COMBAT
703. LE COMBAT
704. LE COMBAT
705. LE COMBAT
706. LE COMBAT
707. LE COMBAT
708. LE COMBAT
709. LE COMBAT
710. LE COMBAT
711. LE COMBAT
712. LE COMBAT
713. LE COMBAT
714. LE COMBAT
715. LE COMBAT
716. LE COMBAT
717. LE COMBAT
718. LE COMBAT
719. LE COMBAT
720. LE COMBAT
721. LE COMBAT
722. LE COMBAT
723. LE COMBAT
724. LE COMBAT
725. LE COMBAT
726. LE COMBAT
727. LE COMBAT
728. LE COMBAT
729. LE COMBAT
730. LE COMBAT
731. LE COMBAT
732. LE COMBAT
733. LE COMBAT
734. LE COMBAT
735. LE COMBAT
736. LE COMBAT
737. LE COMBAT
738. LE COMBAT
739. LE COMBAT
740. LE COMBAT
741. LE COMBAT
742. LE COMBAT
743. LE COMBAT
744. LE COMBAT
745. LE COMBAT
746. LE COMBAT
747. LE COMBAT
748. LE COMBAT
749. LE COMBAT
750. LE COMBAT
751. LE COMBAT
752. LE COMBAT
753. LE COMBAT
754. LE COMBAT
755. LE COMBAT
756. LE COMBAT
757. LE COMBAT
758. LE COMBAT
759. LE COMBAT
760. LE COMBAT
761. LE COMBAT
762. LE COMBAT
763. LE COMBAT
764. LE COMBAT
765. LE COMBAT
766. LE COMBAT
767. LE COMBAT
768. LE COMBAT
769. LE COMBAT
770. LE COMBAT
771. LE COMBAT
772. LE COMBAT
773. LE COMBAT
774. LE COMBAT
775. LE COMBAT
776. LE COMBAT
777. LE COMBAT
778. LE COMBAT
779. LE COMBAT
780. LE COMBAT
781. LE COMBAT
782. LE COMBAT
783. LE COMBAT
784. LE COMBAT
785. LE COMBAT
786. LE COMBAT
787. LE COMBAT
788. LE COMBAT
789. LE COMBAT
790. LE COMBAT
791. LE COMBAT
792. LE COMBAT
793. LE COMBAT
794. LE COMBAT
795. LE COMBAT
796. LE COMBAT
797. LE COMBAT
798. LE COMBAT
799. LE COMBAT
800. LE COMBAT
801. LE COMBAT
802. LE COMBAT
803. LE COMBAT
804. LE COMBAT
805. LE COMBAT
806. LE COMBAT
807. LE COMBAT
808. LE COMBAT
809. LE COMBAT
810. LE COMBAT
811. LE COMBAT
812. LE COMBAT
813. LE COMBAT
814. LE COMBAT
815. LE COMBAT
816. LE COMBAT
817. LE COMBAT
818. LE COMBAT
819. LE COMBAT
820. LE COMBAT
821. LE COMBAT
822. LE COMBAT
823. LE COMBAT
824. LE COMBAT
825. LE COMBAT
826. LE COMBAT
827. LE COMBAT
828. LE COMBAT
829. LE COMBAT
830. LE COMBAT
831. LE COMBAT
832. LE COMBAT
833. LE COMBAT
834. LE COMBAT
835. LE COMBAT
836. LE COMBAT
837. LE COMBAT
838. LE COMBAT
839. LE COMBAT
840. LE COMBAT
841. LE COMBAT
842. LE COMBAT
843. LE COMBAT
844. LE COMBAT
845. LE COMBAT
846. LE COMBAT
847. LE COMBAT
848. LE COMBAT
849. LE COMBAT
850. LE COMBAT
851. LE COMBAT
852. LE COMBAT
853. LE COMBAT
854. LE COMBAT
855. LE COMBAT
856. LE COMBAT
857. LE COMBAT
858. LE COMBAT
859. LE COMBAT
860. LE COMBAT
861. LE COMBAT
862. LE COMBAT
863. LE COMBAT
864. LE COMBAT
865. LE COMBAT
866. LE COMBAT
867. LE COMBAT
868. LE COMBAT
869. LE COMBAT
870. LE COMBAT
871. LE COMBAT
872. LE COMBAT
873. LE COMBAT
874. LE COMBAT
875. LE COMBAT
876. LE COMBAT
877. LE COMBAT
878. LE COMBAT
879. LE COMBAT
880. LE COMBAT
881. LE COMBAT
882. LE COMBAT
883. LE COMBAT
884. LE COMBAT
885. LE COMBAT
886. LE COMBAT
887. LE COMBAT
888. LE COMBAT
889. LE COMBAT
890. LE COMBAT
891. LE COMBAT
892. LE COMBAT
893. LE COMBAT
894. LE COMBAT
895. LE COMBAT
896. LE COMBAT
897. LE COMBAT
898. LE COMBAT
899. LE COMBAT
900. LE COMBAT
901. LE COMBAT
902. LE COMBAT
903. LE COMBAT
904. LE COMBAT
905. LE COMBAT
906. LE COMBAT
907. LE COMBAT
908. LE COMBAT
909. LE COMBAT
910. LE COMBAT
911. LE COMBAT
912. LE COMBAT
913. LE COMBAT
914. LE COMBAT
915. LE COMBAT
916. LE COMBAT
917. LE COMBAT
918. LE COMBAT
919. LE COMBAT
920. LE COMBAT
921. LE COMBAT
922. LE COMBAT
923. LE COMBAT
924. LE COMBAT
925. LE COMBAT
926. LE COMBAT
927. LE COMBAT
928. LE COMBAT
929. LE COMBAT
930. LE COMBAT
931. LE COMBAT
932. LE COMBAT
933. LE COMBAT
934. LE COMBAT
935. LE COMBAT
936. LE COMBAT
937. LE COMBAT
938. LE COMBAT
939. LE COMBAT
940. LE COMBAT
941. LE COMBAT
942. LE COMBAT
943. LE COMBAT
944. LE COMBAT
945. LE COMBAT
946. LE COMBAT
947. LE COMBAT
948. LE COMBAT
949. LE COMBAT
950. LE COMBAT
951. LE COMBAT
952. LE COMBAT
953. LE COMBAT
954. LE COMBAT
955. LE COMBAT
956. LE COMBAT
957. LE COMBAT
958. LE COMBAT
959. LE COMBAT
960. LE COMBAT
961. LE COMBAT
962. LE COMBAT
963. LE COMBAT
964. LE COMBAT
965. LE COMBAT
966. LE COMBAT
967. LE COMBAT
968. LE COMBAT
969. LE COMBAT
970. LE COMBAT
971. LE COMBAT
972. LE COMBAT
973. LE COMBAT
974. LE COMBAT
975. LE COMBAT
976. LE COMBAT
977. LE COMBAT
978. LE COMBAT
979. LE COMBAT
980. LE COMBAT
981. LE COMBAT
982. LE COMBAT
983. LE COMBAT
984. LE COMBAT
985. LE COMBAT
986. LE COMBAT
987. LE COMBAT
988. LE COMBAT
989. LE COMBAT
990. LE COMBAT
991. LE COMBAT
992. LE COMBAT
993. LE COMBAT
994. LE COMBAT
995. LE COMBAT
996. LE COMBAT
997. LE COMBAT
998. LE COMBAT
999. LE COMBAT
1000. LE COMBAT

116 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
je m'embarquay avec mes compagnons ; ne-
râle d'avoir évité un si grand peril, & d'avoir vu
des choses si étranges & si merveilles.

DES CHATREUX, DES CHATREUX, DES CHATREUX

SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE VERITABLE LIVRE QUATRIESME.

I. Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens. II. Des-
cription du pais des Apariens. III. Rois
de Numismacie. IV. Isle des Petres. V. Cils
des Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Grece
par l'Isle des Magiciens.

1.
Isle des Py-
randriens.
Des hommes
noirs.

Après avoir dit adieu aux animaux, &
après congé des Sauvages, nous nous en-
barquâmes mes compagnons & moy, pour voir
le reste des Isles, dont on nous avoit dit tant de
merveilles. La premiere où nous abordâmes,
sembloit estre toute de feu, ce qui fit que nous
la découvrimus de fort loin ; & approchant nous
trouvâmes le rivage bordé d'hommes am-
boyans, qui avoient le visage long & étroit, &
le haut de la teste fait en forme d'ambic. Ils
parloient fort dispos ; car ils voltigeoient tou-
jours, & changeoient à tous momens de posture.
Nous leur présentâmes quelques parfums, qu'ils
recurrent avec joye ; & en revanche, ils nous
donnerent à chacun une chemise de toile nom-
mée bûle, & force pantalons pour nous garantir
des ardeurs de leur pais : Mais avant qu'ils

Pierres
precieuses,
qui ont
une pro-
priété

VERITABLE, LIVRE IV. 117
leur distribues, ces hommes de feu qui panchent
naturellement vers les choses qui leur sont pro-
pres, s'estoient courbez à dessein ou autrement,
autour le feu à une des barques que les Sauvages
nous avoient données. Ceux qui estoient dedans, s'é-
levèrent aussi-tôt à nage pour se sauver, & nous
par malheur retallir de l'eau sur quelques-uns de
nos Pyrandriens ; car c'est ainsi qu'on les nomme,
à cause de grandes playes ; si bien qu'au lieu
qu'ils paroissent lumineux & transparents, ils
devinrent noirs & obscurs, par tout où l'eau les
toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler
dessus, jusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de
pau, se recouvrit la blessure ; d'où vient, sans
doute, qu'on a coutume de souffler sur les endroits
douloureux. Il estoit difficile d'exprimer avec
quelle chaleur ils nous reçurent ; c'est assez de
dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous regaler,
& qu'ils nous firent, comme on dit, bonne che-
re & grand feu. Ils se portent en avant, comme
nous, pour prendre à manger ; mais ils s'élèvent
incontinent au dessus, & tirent leur nourriture
par le pied, comme les arbres ; afin de rendre-ils
point à autres excremens, que des vapeurs & des
exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la
teste. Dans le fort de leur débauche, ils se font
porter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer dan-
tant, & de tous qu'ils veulent passer plus
haut, ils se suspendent de souplesse & de cam-
phre ; ce qui leur fait faire du feu violent. Ils ai-
ment sur tout l'eau de vie ; & s'approchant, ils l'a-
lument, & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont
fort ardents amoureux, & aiment bien à baiser ;
c'est pourquoy ils multiplient extrêmement car
d'un seul baiser ils engendrent un enfant qui n'est

sent distribués, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'estant courbez à dessein ou autrement, mirent le feu à une des barques que les Sauvages nous avoient données. Ceux qui estoient dedans, s'estant jettez aussi-tost à nage pour se sauver, firent par mal-heur rejallir de l'eau sur quelques-uns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on les nomme, ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroissent lumineux & transparens, ils devinrent noirs & obscurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient, sans doute, qu'on a coutume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chère & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élèvent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pied, comme les arbres; aussi ne rendent-ils point d'autres excréments, que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la teste. Dans le fort de leur débauche, ils se font jeter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage, & lors qu'ils veulent paroître plus beaux, ils se saupoudrent de soufre & de camphre; ce qui leur fait faire du feu violent. Ils aiment sur tout l'eau de vie; & n'approchant, ils l'alument, & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement, car d'un seul baiser ils engendrent un enfant qui n'est

es SUIVANT
le même
des

des

SUPLÉMENT

DE L'HISTOIRE

LIVRE QUATRIÈME

1. Arrivée dans l'île de
cristal du pays des
de Namisima. 17. 18.
des Premiers. 17. 18.
pour l'île des Magiciens.

L. Paris avoit été mis en
la fin de l'année. Après ce
congé des Sauvages, les
magiciens nous accompagnèrent
le reste des îles, dont on nous
merveilleux. La première
sembloit être toute de cristal
la décoration de fort belle
trouvâmes le rivage bordé
bois, qui avoient le rivage
le haut de la teste fait en
paroissoient fort du pied
cristal, & changeoient à tout
Nous leur prouvâmes qu'ils
recurent avec joye; & en
donnerent à chacun une
belle vie, & force panaches
des ardeurs de leur pays.

pas si-tost né, qu'il croist à vetie d'air, & après avoir éclaté plus ou moins de temps, il descend au peu à peu, tant qu'à la fin il se couvre d'une lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guérir, le servent perpétuellement d'éventail; mais cela les use beaucoup. Ils sont fort coctes & fort rigoureux, & il y a parmi eux des duplices par les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau, ce qu'ils supposent si impudiquement, que cela leur fait jeter de grands cris. Au sortir de là, selon la grandeur du crime, on les aide plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils sont comme morts; mais ils resuscitent à l'approche de leurs camarades: & quand le crime est grand, on les met en poudre, ce qu'ils font mourir aussi tost. Ils ne croient pas comme nous, que l'ame soit renfermée dans le corps; & lorsqu'ils tiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroît; & que le corps, qu'elle anime, n'est donné que pour nourriture. Aussi vivent-ils, tant qu'ils ont de quoy nourrir le feu; mais lors qu'il n'y a plus de matière, leur ame faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui passe long-temps par l'air, & se promène en divers pais, cherchant les caux comme pour y faire de ratiachissement; & c'est ce que nous appelons feux follets. Lors qu'elles ont erré tout le temps qui leur est prescrite, elles se rassemblent en un & composent les Comètes, & ces petits Astres semblables aux étoiles qui se précipitent du ciel en terre, pendant une nuit fort claire. Tous les animaux & cette contrée sont de feu, par quoy les insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plupart

ne vivent pas hors de leur pais, ni ceux des autres pais au leur, si ce ne sont des Salamandres. Il est impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la nature n'avoit eu soin d'y faire croistre des arbres, qui donnent de l'ombre, du rafraichissement dans leur pais, toujours plein d'une eau fort claire & fort saine, qui n'augmente ny ne diminue; soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples sont point d'accord de leur origine; les uns disent qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus semblablement, du choc de deux cailloux, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos Peres. Pour moy, je croy qu'ils sont descendus de l'ile des Lampes, dont quelqueune cheut à terre & megarde; aussi disent-ils que leur pais ne s'est que depuis une pluye d'huyle & de feu qui tomba d'eux. Comme nous estions fort échauffez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un deluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposez avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils répondirent que l'évenement just. soit le contraire; parce qu'ils avoient toujours reculé en combattant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns étoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun se toucha de cet accident, & il fut resolu qu'on irait puerter sur l'heure vers de certains Pyrandriens, qui ont guerre continuelle contre les habitants du Royaume d'Apacrias, & qui n'ayant

ne vivent pas hors de leur pays, ni ceux des autres pays au leur, si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la nature n'avoit eu soin d'y faire croistre des arbres, qui donnent avec l'ombrage, du rafraichissement dans leur tronc, toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ny ne diminue; soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les uns croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus croyent, & plus vraisemblablement, du choc de deux cailloux, comme nos aines s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos Peres. Pour moy, ie croy qu'ils sont descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur pais ne brûle que depuis une pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort échauffez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un deluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposez avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils répondirent que l'evenement justifieoit le contraire; parce qu'ils avoient toujours reculé en combattant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns étoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montaignes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut resolu qu'on deputeroit sur l'heure vers de certains Pirandriens, qui ont guerre continuelle contre les habitants du Royaume d'Aparétias, & qui n'ayant

11. *Pais des Apaches ou Apaches*

pas la force de bûier les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

De cette Isle de feu, nous passâmes en une autre de glace, tant ce pais des fables est plein de choses contraires & extravagantes, de quoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'on tient qu'il est sorty de la cervelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme cristallins; alloient & venoient d'une vitresse merveilleuse: Comme ils nous apperçurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils avoient le pied fort étroit & crochant par dessous, ce qui les aidait à glisser; leur barbe estoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils ont deux rabeliers de dents bien garnies qui s'appellent les unes contre les autres, quand ils veulent parler; comme celles des Fabricians, dans le trillan d'une grande fièvre; & par le bruit qu'elles font, on entend ce qu'ils veulent dire; d'où vient peut-être, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Claquedents. Il y en a parmy eux qui les rouloient avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouent du clavecin. Ils portent pour ornement, de grosses perles & des diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toutes sortes de larmes, hormis celle des Etoiles, & ne sortent gueres qu'en Hyver, à cause que l'air froid & piquant les beaucoup à les souffler. L'Esté ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort le soleil; & c'est une chose étrange, qu'étant si froids, ils luttent en moins de rien, mais de leur luttation en fait d'autre tout sur l'heure, dont les plus accomplis se jettent en moule. Pour les faire

sortir par tout également, on ne fait que les roïter au clair de la Lune; mais ils ne sont jamais si beaux, que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plutôt que de plier; & ils ne font point d'illusions, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fâmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent présent de fruits glacez, & de grands plats de gelée; pour que leur premier abord fut assez froid. Ils nous pressèrent fort de demeurer en leur pais; mais il y faisoit un froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous cotoyâmes, tant que parir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; ce qui a donné le nom au pais. Il y a une merveille dans ce temple, qui ne se trouve nulle part; c'est une glace de miroir qui a servi de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estant approchez, ils animeront leur image; mais ils furent si fâchez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la droite, que pour punir ce nouvel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta devant le même miroir, & comme s'arrestant, qui par un juste châtiment, luy souredit en tout & par tout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont la leur. Ils sortir de ce pais, nous entraînés dans un autre fort tempéré, & abondant par bonne fortune, en Royaume de Numismacie, après avoir admiré

Arctos, figure d'un Ours, en

croître par tout également , on ne fait que les
aroser au clair de la Lune; mais ils ne sont jamais
plus beaux, que lors qu'ils commencent à fondre.
Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plû-
tost que de plier ; & ils ne sont point dissimulez,
par on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur.
Si nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent
pas moins de nous rencontrer, & nous firent pre-
sent de fruits glacez, & de grands plats de gelée;
quoy que leur premier abord fut assez froid. Ils
nous presserent fort de demeurer en leur pais;
mais il y faisoit un froid si insupportable, que
nous n'y pouvions durer. Nous nous cōtentâmes,
avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu,
qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc ; ce
qui a donné le nom au pais. Il y a une merveille
dans ce temple, qui ne se trouve nulle part; c'est
une glace de miroir qui a servy de moule aux
Dieux pour former les hommes. Car s'en estant
approchez, ils animerent leur image; mais ils fu-
rent si fâchez de voir qu'elle faisoit tous le con-
traire de ce qu'ils faisoient , & qu'elle prenoit de
la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la
droitte, que pour punir ce nouvel homme, ils ne
luy voulurent poin donner de femme , afin d'en
faire perir la race. Mais comme il aimoit à se
multiplier, il se presenta deuant le même miroir,
& anima sa ressemblance, qui par un iuste chasti-
ment, luy contredit en tout & par tout. C'est de
là que vient cet esprit de contradiction , qui
est dans les femmes & les enfans ; car la femme
est l'image de l'homme, & les enfans sont la leur.
Au sortir de ce pais, nous entrâmes dans un autre
fort temperé, & abordâmes par bonne fortune,
au Royaume de Numismacie, apres avoir admiré

Arctos,
signifie
Ours, en
Grec.

la diversité de la Nature, qui en un même endroit du monde, avoit placé deux Nations si contraires.

III. J'ay dit que nous abordâmes heureusement au Royaume de Numismacie, parce que c'est un pays où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute la vie, qui ne l'a jamais pu trouver. Les habitants y parlent toute sorte de Langues, c'est pourquoy ils sont fort bons touche-mens, sur tout les Chrylandriens & les Argyrandriens, dont l'organe touche plus au cœur : car on ne fait pas cas des autres, & ils sont sçavoir à estre fourbes. Ces peuples, pour estre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, sont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teste : Quoy qu'ils soient tous Empereurs, Rois, & Souverains, ils portent derrière eux leurs armes & leurs devises, & relèvent de la Reyne Lydie, & non pas de l'Isle des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils sont faits, ils ne croissent ni ne diminuent. Il est vray que les traits de leur visage s'effacent peu à peu, & qu'ils sont sujets à une certaine heresipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'est une chose étrange, que de leur peau qu'on creève, les fourbes dont j'ay parlé, se maïsquent, & passent apres pour eux; de sorte qu'on y est souvent trompé : mais ces gens-là n'aprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, selon la diversité de leur crime : & aussitost on les met en quatre quartiers, & on les jette dans le feu : Mais ils ne sont pas entièrement consummez; car tout ce qu'ils avoient d'impur s'en estant allé en fumée, on crée de nouveaux in-

us de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement apres qu'on leur a imprimé le caractere du Prince, qui est comme le cachet de la Nature, dont Platon dit que nous sommes tous feliez. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle; principalement les Chrylandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent estre ancenis en quelque maniere que ce soit, non pas même par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes bien traittez dans cette Isle : car encore que l'on ne soit qu'un roc sterile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous costez. En effet, ces peuples sont si aimez de tout le monde, qu'on court qu'à la fin ils ne se rendent maistres de l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Ce n'est une chose étrange de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si differens de mœurs, de religion & de costumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient, on les tienne sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature tres-inconstante, & pour peu qu'on les laisse à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs estatz du monde, car ils sçavent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a peuplé les montagnes, comblé les valons, basty des villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, bouché des mers, arroulé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abîmes & des precipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre ennoyez tout vits, & à demeurer long temps sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus

Pierre de
touche.

jets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement apres qu'on leur a imprimé le caractère du Prince, qui est comme le cachet de la Nature, dont Platon dit que nous sommes tous scellez. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle; principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent estre ancantis en quelque maniere que ce soit, non pas mesme par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous sommes fort bien traittez dans cette Isle: car encore que ce ne soit qu'un roc sterile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous costez: En effet, ce peuples sont si aimez de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maistres de l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Car c'est une chose étrange de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si differens de mœurs, de religion & de costumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient, on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature tres-inconstante, & pour peu qu'on les laisse à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils sçavent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a applaný les montagnes, comblé les valons, bastý des villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, seiché des mers, arrosé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abîmes & des precipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout-vifs, & à demeurer long temps sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus

mal, & n'en font point plus mauvais village, car ils sçavent que ce qu'on en fait, n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois il aime fort les Daphiliens, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du païs, & qu'ils ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent-ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir en Numismaciens sis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, le recouvray par leur entreprise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui étoit nécessaire, pour retourner en notre pays.

disposent,

*RU.
L'Espe. du
Poivre.*

Cela nous vint bien à propos; car au fort de là, nous fîmes surpris par une tempeste, qui après nous avoir agitez long-temps, & consumé toutes nos provisions, nous jeta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est un pays fort éloigné du Royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort venerable, mais il avoit la cervelle en écharpe, qui est un mal ordinaire sous presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous luy demandions; il se contenta après quelques grimaces de nous faire signe de la main pour nous mōter le chemin par où nous devions aller. Nous montrâmes par son ordre sur la falaise d'une haute montagne qui avoit double sommet, où nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'Aurore, qui est la Desce qu'on y verra avec le Soleil. Elle n'est pas pistoît ouverte les yeux, qu'ils tirerent les rideaux chamarez de son lit; & après luy avoir donné le bon jour en chœur (car ces peuples chantaient, comme les autres parlent) ils la vestirent de pourpre & d'écarlate, mêlant l'or & l'azur parmy les opales & les re-

sans dessein & sans ordre, ils auroient que ne laissent pas de faire un bel effet de loins. A faire, ils mirent dans ses doigts de roses, moitié de perles & de diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs: Mais à peine eut-il achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causant le soufflé des chevaux du Soleil, qui la donna à notre veüe. Cependant les Poëtes s'empressent plus que devant, pour celebrer aussi la naissance de cet Astre, car il meurt & naît tous les jours en leur païs; & tandis que les Heures agitées atteloient les chevaux à son Char, ils brûlent les temples du jeune Phœbus, d'une colonne de lumiere. Comme je considerois ces choses avec attention, un éclair écarté pour chercher l'Aurore, je trouvoy au retour que le Soleil étoit aussi fort éloigné, & qu'il étoit descendu dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs répondoient à mes questions, qu'après un autre grincement, & des termes empoülez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils se ressembloient par là: Car ils sont fort pauvres, logez dans de cahutes faites de roseaux, ne portent que des ceintures de fleurs, & ne font couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de ces Maitresses sont d'or, mais il n'y en a point à leurs joues, & leurs dents sont autr de perles brisées, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel; & leur boisson, d'eau & de lact: Néanmoins, ils ne se font glorieux, qu'ils disposent de la félicité de Jupiter. Du reste, leur païs est tres-beau & fertile, & le métonne qu'ils ne sont plus riches, mais les richesses dont ils disent qu'ils abondent.

mal, sans dessein & sans ordre, ils assuroient que
cela ne laissoit pas de faire un bel effet de loïn.
En suite, ils mirent dans ses doigts de roses,
quantité de perles & de diamans, pour répandre
sur les herbes & sur les fleurs : Mais à peine eut-
elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, cau-
sé par le soufle des chevaux du Soleil, qui la dé-
tacha à nostre veü. Cependant les Poëtes s'em-
pressoient plus que devant, pour celebrer aussi la
naissance de cet Astre, car il reurt & naist tous
les jours en leur païs, & tandis que les Heures
diligentes atteloient ses chevaux à son Char, ils
reignirent les temples du jeune Phebus, d'une
couronne de lumiere. Comme ie considerois ces
choses avec attention, m'estant écarté pour cher-
cher l'Aurore, ie trouvoy au retour que le Soleil
estoit aussi fort éloigné, & qu'il estoit desin-
bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs
répondoient à mes questions, qu'avec un ac-
cent grave, & des termes empoulez, pour imi-
ter le langage des Dieux, à qui ils ne ressembloient
que par là : Car ils sont fort pauvres, logez dans
des cabanes faites de roseaux, ne portent que des
chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de
fétilles de laurier & de liens, qui est un assez
mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de
leurs Maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point
sur leurs jupes, & leurs dents sont autat de perles
orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur
manger est de fruits sauvages & de miel, & leur
beuverage, d'eau & de lait : Néanmoins, ils
sont si glorieux, qu'ils dispensent de la félicité
avec Jupiter. Du reste, leur païs est assez beau à
la veü, & ie m'étonne qu'ils ne sont plus riches
en les richesses dont ils disent qu'ils abondent.

Car à les ouïr parler, leurs prez ne sont que d'éméraudes, leurs guerets sont couverts d'aspies dorez; leurs fleurs sont de pourpre & d'azurcelles des arbres, d'argent, & leur fruit d'or. Le Naïre ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les perles cailloux du rivage sont autant de diamans & de pierreries; & chaque goutte de rocher est une perle. Avec tout cela, ils n'ont pas du pain; & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim au milieu de leurs trésors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroît qu'à eux de la force; j'avois beau ouvrir les yeux, je ne voyois point tous ces trésors imaginaires. Ils sont fort bizarres, & sûrs à une infinité de caprices & de fantaisies, & quand leur verve les prend, on ne les sçauroit gouverner. Ils sont d'étranges grimaces, & se côtoient comme s'ils avoient des convulsions, particulièrement quand ils enfantent; mais ce n'est pas de douleur, car ils prennent plaisir à accoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, sans avoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des peuples trouvent auantmoins fort beaux, qui ont une grande grace qu'ils ont reçeu de Jupiter; car s'ils en reconnoissoient les défauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaise humeur, tant ils les aiment, & en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'est pourquoy ils ne durent pas longtemps; car on n'éleve les enfans en ce pays que d'une viande fort delicate, qu'on appelle Estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils conçoivent, & dont ils accouchent; car ils couchent dans le creux de leur sein, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, selon qu'ils ont plus

ou moins de chaleur: Si l'enfant est gros, ils s'en débarrassent à plusieurs reprises; & quand il est tout petit, on le raissemble en un Corps, sans qu'il en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont pas qu'à deux, dont le pere a avorté de l'autre auant; cependant, ils ne laissent pas de vivre, & l'autre fort bien receus, quand ils viennent d'une bonne race, & d'un pere qui en a fait d'autres non est. Ces peuples ne sont pas fort dévots, & ne reconnoissent gueres d'autres divinités, que les yeux de leur Maîtresse: Que s'ils croient Apollon & les Muses, c'est plutôt par vanité qu'autrement. Au commencement que j'us en leur pays, je ne pouvois auez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forests & aux rochers; mais apres leur avoir veu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous préparions au depart, le Heros qui les nourrit, vint à mourir; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim, si quel'qu'un ne prenoit soin de leur nourriture. Aussi-tost il fut ordonné, pour perpétuer la memoire, & faire vivre son nom apres la mort, qu'on l'embaumeroit avec le sei de l'Esprit; & qu'apres l'avoir revestue des plus belles couleurs de la Rhetorique, & paré de plus brillantes fleurs de la Poësie, on le mettoit en deposit entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portât par toute la Terre. Le jour venu, qu'on avoit destiné pour ce haut mystère, chacun se rendit au lieu assigné, dans un grand silence: Apres quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'étans douloureux, & de sanglots helas! le tout accompagné de cere-

ou moins de chaleur : Si l'enfant est gros, ils s'en délivrent à plusieurs reprises; & quand il est tout sorty, on le rassemble en un Corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a mesme qui ne sont faits qu'à deiny, dont le pere a avorté de l'autre moitié; cependant, ils ne laissent pas de vivre, & d'estre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un pere qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas fort devots, & ne reconnoissent gueres d'autres divinité, que les yeux de leur Maistresse : Que s'ils celebrent Apollon & les Muses, c'est plustost par coutume qu'autrement. Au commencement que ie fus en leur pais, ie ne pouvois assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forests & aux rochers; mais apres leur avoir veu faire de plus grandes extravagances, ie leur pardonay celle-cy. Comme nous nous preparions au depart, le Heros qui les nourrissoit, vint à mourir; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim, si quelqu'un ne prenoit soin de leur nourriture. Aussi-tost il fut ordonné, pour perpetuer la memoire, & faire vivre son nom apres la mort, qu'on l'embaumeroit avec le sel de l'Esprit; & qu'apres l'avoir revestu des plus belles couleurs de la Rhetorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poësie, on le mettroit en deposit entre les bras de la Renommee, afin qu'elle le portast par toute la Terre. Le iour venu, qu'on avoit destiné pour ce haut mystere, chacun se rendit au lieu assigné, dans un grand silence : Apres quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'élaus douloureux, & de pitoyables helas ! le tout accompagné de cere-

ne s'entretenoit
Craignoit pour son
mariage, & craignoit
d'être mal marié
des richesses, & de
se voir en possession
d'un bien qui ne seroit
qu'un fardeau
permettoient à leurs
peres d'être mal mariés
d'être mal mariés
mieux de leur malheur
ne parloit qu'à eux
venir les veus, & de
longs malheurs
reine de ce pais
verre les peres de son
font d'extrême gémissement
me d'être avorté des
quand ils en ont
car ils prenoient
de propre, & de
besoin du secours d'autrui
jers à faire des monstres
trouvent néanmoins
grande grace qu'ils ont
en reconnoissance les
chagrins & de mauvais
ment, & en sont fous. Mais
de mépris, c'est pourquoy
remplir on n'élève les
d'une viande fort deli-
Ce qui est de plus étran-
conquies, & dont ils
grandeur dans le creux
chaque par le bout des
sans plus ou moins de temps.

monies muftres, on découvrit avec une reſpectueuſe hardieſſe, ce grand & venerable Nom, qui repoſoit ſur une tunc d'or, environné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les legers & froides cendres de cet invincible Heros. La meſme temps on l'arma de tout ce qu'on avoit pu trouver dans l'Univers de redoutable, de formidable, & d'intrepide : Puis on l'éleva au deſſus de tout ce qu'on pût ſ'imaginer de majestueux, d'auguſte & de ſacré. Apres, l'environnant de lumiere, de ſplendeur & de gloire, on luy dreſſa des Autels, où tâtis que les uns ſacrifioient à la magnanimité, à la generoſité & à la clemence, les autres erigeoient des vivantes ſtatues, d'éternels trophées, & d'inebranlables momments à ſa triomphante memoire. On celebroit d'une part des concerts où l'on celebroit ſes divines actions, ſes charmes inexplicables, & ſes vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aile, qui oſta ce precieux nom de la vue des hommes, & l'alla ſemer par l'Univers. Vois de quelle ſorte ils donnent l'immortalité aux grands Perſonnages.

Après cette ceremonie, nous quitrâmes cette Iſle, & abordâmes par un doux vent en celle des Pygmées, qui eſt de ſon reſſort, auſſi bien que les premières dont j'ay parlé. Mais elle eſt fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long, au lieu que celle des Geans en a plus de cinq ou ſix cens de tour. Cependant quoy que ces deux Iſles ſoient fort proches, elles ne ſont pas de vivre en bône intelligence ſous l'autorité des Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il leur plaift. Nous fîmes tout étonner en arrivant, de voir que les plus grands hommes de

l'Empire n'avoient pas plus d'une coudée de haut, & leur a donné le nom de Pygmées. Nous ſçûmes au commencement que ce fuſſent des hommes, d'autant plus que nous les voions ramſſés enſemble comme dans une garenne; mais nous reconſtitmes en approchant, que c'eſtoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux Géants, & avoient obtenu une grande victoire : ſorte que chacun raportoient deux ou trois têtes ſon ennemy, qu'ils portoit ſur l'épaule en ſigne de pique, & les tenoit par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mille ſus après la bataille, que leurs femmes venoient dans des hotes, pour ayder à leur ſubſiſtance. C'eſt une choſe admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui travaillent comme des Géans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons caſques pour ſe remparer, faits de grâs les branches de noix : Mais la nature leur a donné beaucoup d'indultrie, pour ſupléer à leur foibleſſe, & l'on dit qu'ils ſe coulent ſous elles dans le ſable, & qu'ils leur caſſent les jambes, qu'ils ont fort minces. Ils s'effrayèrent à nôtre venue, mais lors qu'ils eurent veu nos certifiats, que nous avions paſſé ſans deſordre à travers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous avec grande allegreſſe, & nous ſautoient à la maniere comme les petits chiens, quand ils veulent caſſer leurs maîtres. Les plus apparens avoient portez ſur des Beliers & ſur des Chèvres, & ſ'agenouilloient comme ſont les Chameaux, & qu'ils veulent môtter deſſus. Nous les accompagnâmes juſqu'à leurs cabanes, qui ſont creuſées dans terre comme des clipiers; mais ils vont fort

La mte
G. 1. 6.
p. 12. 129.

U.
L'ſſe
des Pyg-
mées.

Le mot
G'ac fi-
gnifie cou-
dée.

ce païs. Il n'avoient pas plus d'une coudée de hau-
ce qui leur a donné le nom de Pygmées. Nous
croiyons du commencement que ce fussent des
lapins, d'autant plus que nous les voyions ramaf-
sez ensemble comme dans une garenne ; mais
nous reconnûmes en approchant , que c'estoient
des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux
Géens , & avoient obtenu une grande victoire :
de sorte que chacun rapportoit deux ou trois têtes
de son ennemy, qu'ils portoiét sur l'épaule en
guise de pique , & les tenoient par le bec. Ils
avoient bien déniché quarante ou cinquante mil-
le œufs apres la bataille , que leurs femmes ren-
portoient dans des hotes, pour ayder à leur subsi-
stance. C'est une chose admirable , de voir avec
quelle valeur ils affrontent leurs ennemis , qui
paroissent comme des Géens à leur égard, & d'un
coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont
de bons casques pour se remparer, faits de grâs
cocques de noix : Mais la nature leur a donné
beaucoup d'industrie, pour suplée à leur foibles-
se, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le
combar, & qu'ils leur cassent les jambes, qu'el-
les ont fort minces. Ils s'effrayèrent à nôtre
abord, mais lors qu'ils eurent veu nos certificats,
& que nous avions passé sans desordre à travers
l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous
avec grande allegresse , & nous sautoient à la
ceinture comme les petits chiens, quand ils veu-
lent caresser leurs maîtres. Les plus apparens
estoiient portez sur des Beliers & sur des Chèvres,
qui s'agenoüillient comme font les Chameaux,
lors qu'ils veulent môtter dessus. Nous les accom-
pagnâmes iusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées
dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort

lentement & ne firent comme on dit qu'en 15. jours 14. lieues, ce qui nous ennuioit fort. Vous direz, peut-estre, que ie me méprends de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que 4. ou 5. lieues de long à leur île; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & de montagnes; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroist; & l'on diroit que la Nature l'a fait expres, pour la commodité des habitans, qui se nichent dans des troussoutre que par ce moyen elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin; & la ceremonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnettes de tambours; apres quoy ils tirerent à l'Oyseau, ainsi qu'ils ont accoustumé en une réjouissance publique. Cét oiseau est une mouche prise dās une toile d'araignée, qu'il faut jeter par terre d'un grain de mil, & l'on tire avec un chalumeau. La carrière où l'on s'exerce, a plus de deux cens poudes de long; car ils comptent de la sorte en ce pais-là, comme on fait icy par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moy; & les femmes engendrent à cinq. Si-tost que leurs enfans sont nez, il les cachent dans des rabouilleres, ainsi que les lapins font leurs petits, de peur des Grats, qui les aillent tout d'un coup, comme des aveurs. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingénieux; & le soir pour nous regaler, ils nous donnent les Marionnettes, à quoy ils se placent, comme on fait parmy nous, à la Comedie. Ils sont fort fobes; & c'est un grand excès, quand ils mangent une cuisse d'allouette; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois moucher en

broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson, mais les grosses où ils rostitent les allouettes, sont de dars de Porcépic. Ils boivent dans de petites vases faits de noyaux de cerises, & leur breuvage sont deux ou trois gouttes de rosée, qu'ils recueillent au Printemps, & conservent dans des œufs d'Aurédie, qui leur servent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur ont lieu de pipes de malvoisie. Leurs aliettes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petites baltines de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forests sont par buissons, et que la Nature a fait expres, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort; parce qu'ils croyent qu'elle rampe, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nôtre, à cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à comber de si haut.

Au sortir de cette île, nous voulûmes aller en celle des Saulhais: mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce pais-là on n'arrive pas où l'on veut; de sorte que nous fûmes contraints de rester seulement l'île des Grats, quoy que nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles, qu'ils enjambent les rivières, comme l'on fait un ruisseau, pechoient à la ligne aux balaines, avec de gros cables de navire, dont les anches servoient d'hameçon, judioient à la boule avec des montagnes, qu'ils

broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson, mais les grosses où ils rotissent les allotiettes, sont de dars de Perc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur breuvage sont deux ou trois gouttes de rosée, qu'ils recueillent au Printemps, & conservent dans des œufs d'Aurêche, qui leur servent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de malvoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bassinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forests sont par buissons, ce que la Nature a fait expres, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort; parce qu'ils croient qu'elle rampe, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nôtre, à cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aller en celle des Souhairs: mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce pais-là on n'arrive pas où l'on veut; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouvoir visiter seulement l'Isle des Géans, quoique nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles, qu'ils enjamboient les rivières, comme l'on fait un ruisseau, peschoient à la ligne aux baleines, avec de gros cables de navire, dont les anchres servoient d'hameçon, joïsoient à la boule avec des montagnes, qu'ils

laissoient quelquefois dans le jeu ; ce qui estoit cause qu'on en trouvoit de toutes seules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joué. Comme nous estimes mis pied à terre dans l'Isle des Magiciens, un de nos Matelots qui avoit esté autrefois en ces pais-là, nous avertit, pour éviter comme on dit, les fausses Propheties, de püsser sur nos pieds en nous levant, afin de nous preceutionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi que si quel qu'un nous touchoit, nous luy rendissions le coup, afin que le sort retournast sur celui qui l'avoit donné. Dans cet entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroastrie, qui prend son nom de la capitale du pais, laquelle est bâtie au milieu. La nuit nous surprit, avant que d'y pouvoir arriver ; de sorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pais-là, nous fîmes contraindre nous coucher sur l'herbe, & de manger ce que nous avions apporté de nôtre barque. Mes compagnons dormoient déjà, lors que j'ouïs un grand miaulement de chats, de quoy m'estant enuuyé, je me levay pour les chasser, à cause qu'ils m'empêchoient de dormir. Mais comme je les poursuivois assez loing, parce qu'ils ne vonloient pas s'en aller, je me trouvay engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entroient, ils se changeoient en autant de belles & de jeunes Demeiselles, qui se mettoient à danser toutes nues à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermoient au milieu un Bouc lascif, qu'elles imitoient par des postures dissolües, se baissant de temps en temps pour le regarder par entre les jambes. Apres que cela eut duré assez long-temps, ce Bouc s'alla mettre en un coin, où elles le vinrent toutes bai-

ser au derrière, & jeterret sur luy des fleurs, comme on a coutume de faire aux mysteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais ; & ils ne furent pas plutôt arrivez, qu'ils firent un sacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs offrandes ; de sorte que croyant avoir manqué à quelque ceremonie, ils recommencerent tout de nouveau, & se jetterent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à résister de l'averfion ; si bien que luy en ayant demandé la cause, ils sceurent que c'estoit parce que j'estois là. Là-dessus ils me vinrent prendre, & ie crus qu'ils m'alloient immoler ; mais j'en fus quitte pour estre mordu au derrière, & signer de mon sang un papier ; apres quoy le Bouc me dit que j'estois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un sabar effroyable ; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre ; & chacun faisoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du Bouquin, qui caresse les plus belles. Lors que cela fut fait, ie fus honné que ie vis la nape mise ; & sans voir ceux qui apportoiens les plats, elle fut couverte en un instant. Comme tout le monde se fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'abord un grand silence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue ; mais parce que ie trouvois les viandes un peu fades, ie ne pûs m'empescher de crier qu'on apportast du sel. A ce mot, tout disparut ; & ie me trouvay seul & sans lumiere, dans une carriere fort obscure, où ie fus contraint de demeurer jusqu'au point du iour. En suite, ie me rendis où estoient mes compagnons, sans leur oser rien dire de ce qui m'estoit arrivé ; parce qu'ils estoient si effrayez des contes qu'on leur

fer au derriere; & ietterēt sur luy des fleurs, comme on a couſtume de faire aux myſteres de Pſiape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval ſur des balais; & ils ne furent pas plütoſt arrivez, qu'ils firent un ſacrifice. Mais le Bouc rejeta toutes leurs offiandes; de ſorte que croyant avoir manqué à quelque ceremonie, ils recommencerent tout de nouveau, & ſe tirerent du ſang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'averſion; ſi bien que luy en ayant demandé la cauſe, ils ſçurent que c'eſtoit parce que j'eſtois là. Là-deſſus ils me vinrent prendre, & ie criſ qu'ils m'alloyent immoler; mais j'en ſus quitte pour eſtre mordu au derriere, & ſigner de mon ſang un papier; apres quoy le Bouc me dit que j'eſtois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un ſabat effroyable; car on ne ſentoit pas l'un l'autre; & chacun faiſoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du Bouquin, qui careſſoit les plus belles. Lors que cela fut fait, ie fus étonné que ie vis la nape miſe; & ſans voir ceux qui apportoiēt les plats, elle fut couverte en un instant. Comme tout le monde ſe fut placé, ſans ſe faire beaucoup prier, il ſe fit d'abord un grand ſilence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue; mais parce que ie trouvois les viandes un peu fades, ie ne pûs m'empêcher de crier qu'on apportast du ſel. A ce mot, tout diſparut; & ie me trouvoy ſeul & ſans lumiere, dans une carriere fort obſcure, où ie fus contraint de demeurer iuſqu'au point du iour. En ſuite, ie me rendis où eſtoient mes compagnons, ſans leur ofer rien dire de ce qui m'eſtoit arrivé; parce qu'ils eſtoient ſi effrayez des contes qu'on leur

avoit fait du païs , que la moindre chose estoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs , ie les amenay à Zoroastrie , où tous les logis nous paroissoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux fenestres , les plus belles Dames du monde , qui nous iettoient en passant des ceillades fort amoureuses ; ce qui m'eust touché davantage , si ie ne les eusse pu connoître ; mais c'estoient les mesmes que j'avois veuës dans la carriere. Comme nous passions de cette rue-là , à une autre , nous eûmes la teste rompië de cent valets de Marchands qui sortant de leurs boutiques nous crioient : *Messieurs, voulez-vous qu'on tire vostre Horoscope , pour voir si vous serez heureux en ce monde-cy, ou en l'autre ? Messieurs , c'est icy qu'on trouve toute sorte d'espriis familiers , & de caracteres pour faire mille lieues en un iour. Messieurs, voulez-vous avoir la precieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs , pour ne manquer de rien dans les grands voyages ? C'est icy, disoit un autre, qu'est le véritable secret pour retrouver toutes les choses perduës , & mesme son pucelage : C'est icy qui par la grace des Dieux, nettoie le corps de sa vermine , & qui le rend invulnérable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouve de ces écus roulans & de ces bourses inépuisables, où l'on rencontre toujours de l'argent. quoy qu'on n'y en mette iamais. Messieurs, disoient d'autres, d'une voix toute enrouée à force de crier , Voicy la véritable verveine cueillie avant iour , & sèchée à l'ombre , lors qu'il n'y avoit ny Lune ny Soleil sur terre ; Faut-il qu'il n'y en ait point , quand ce ne seroit que pour voir vos Maistresses en songe. Enfin , delivrez de*

ces importuns crieurs , nous arrivâmes au logis d'une bonne femme , de la connoissance de nos Marelots , qui nous receut fort bien. Mais ie ne sçay par quel accident , un de mes compagnons tomba malade si dangereusement , que nous croiyons à toute heure qu'il dût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit eüe encores-là ; & pour en sçavoir la verité , il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses , on luy fit acheter un cœur de bœuf , qu'on larda d'épingles sans teste , & d'éguilles sans cul ; puis le metant boüillir dans un chauderô , on accompaignoit chaque boüillon d'une parole magique , pour attirer dans la chambre celui qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas , on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur ; car à mesure que le cœur se consumoit , celui de l'enchantement se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderô , voicy venir une grande femme noire , avec les yeux égarés & étincelans , l'écume à la bouche , & la fureur sur le visage. Si-tôt qu'elle fut entrée , on mit un manche de ballay derrière la porte , pour l'empêcher de sortir ; mais cette Megere , sans prendre garde à cela , vint droit au lit du malade ; & tirant le rideau , luy dit d'une voix cassée & enrouée , *Que me veux-tu ?* A mesme temps , quatre grands coquins qu'on avoit hôtiez pour la froter avec des bâtons de sarment , sauterent en place , mais comme ils vouloient rabattre le bras qu'ils avoient levé , elle troussa tout d'un coup sarobe , d'où sortit une si grande flâme , que ces galans furent tous grillés ; & la Sorciere en mesme temps , se saisit du ballay qui estoit derrière la porte , & se perchant de plus , s'envola par la fenestre , laissant dans

ces importuns criaillours, nous arrivâmes au logis d'une bonne femme, de la connoissance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais ie ne sçay par quel accident, un de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croiyons à toute heure qu'il dût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'être enforeclé; & pour en sçavoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans teste, & d'éguilles sans cul; puis le mettant bouillir dans un chauderon, on accompaignoit chaque bouillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celui qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celui de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, voicy venir une grande femme noire, avec les yeux égarés & étincelans, l'écume à la bouche, & la fureur sur le visage. Si-tost qu'elle fut entrée, on mit un manche de ballay derriere la porte, pour l'empêcher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au lit du malade; & tirant le rideau, luy dit d'une voix cassée & enrouée, **Que me veux-tu?** A mesme temps, quatre grands coquins qu'on avoit lotiez pour la froter avec des bâtons de sarmant, sauterent en place, mais comme ils vouloient rabattre le bras qu'ils avoient levé, elle troussa tout d'un coup sa robe, d'où sortit une si grande flâme, que ces galans furent rous grillez; & la Sorciere en mesme temps, se saisit du ballay qui estoit derriere la porte, & se perchant dessus, s'envola par la fenestre, laissant dans

la chambre une puanteur effroyable. Cependant, notre pauvre malade estoit à l'extremité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose ; & qui ayant émeu nôtre hostesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans un vilain trou qui n'estoit basti que de gibets & de potences. Mais derrière s'élevoit un Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques jouer de petits enfans, qu'elle nourrissoit pour faire un baïn de leur sang, afin de guerir un grand Prince qui estoit malade de la lèpre. Au milieu de la Cour estoit une fontaine grande comme un petit lac, où n'aggeoient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille decrepite, dont le nez & le menton se touchoient ; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevoient de gros porreaux ombragés de longs poils gris, qui se mouvoient au branie de la teste, & se joissoient sur son visage. D'une main elle tenoit une tasse, dans laquelle elle buvoit ; & de l'autre elle étendoit les peaux de son menton, pour luy servir de foucoupe, de peur qu'il ne tombast de l'eau sur ses habits. Si-tôt qu'elle nous aperceut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton, ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie ; & pour me régaler, elle me lava le cou & me baïsa, à cause que ie luy paroissois si fêz agreable. Cela me fit une telle horreur, que ie courus aussi-tôt à la fontaine pour me laver ; mais ie n'eus pas plutôt pris de l'eau, que ie me voyay enlevé par l'air dans une des chambres du Palais, où j'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nûes, en un coëtoir

reciller des fleurs, en un autre se baigner, pour faire une biche à la chasse ; Mais tout à coup, comme ie prenois plaisir à les contempler, tous ces personnages s'animerent ; & le détachant des Tableaux, commencerent à danser autour de moy, avec grand bruit. L'un en passant me donnoit une nazarde, l'autre une croquinole ; & tous faisoient des postures extravagantes, pour me faire peur ; mais n'en ayant pu venir à bout, ils disparurent en un instant & me laisserent parmi un tas de vilaines bestes qui me courroient par tout le corps. Comme j'estois au désespoir de me voir en cet état, ie vis sortir d'une armoire la plus belle perlonne du monde, qui commença à m'acabler de la rigueur que ie luy avois témoignée des de la fontaine ; & me jura par l'ame des Contes de vieillesse de ses ancestres, que si ie ne luy voulois estre plus doux, elle s'alloit jeter dans un feu qui s'estoit allumé à la cheminée. A ces mots, ie courus pour l'embrasser, ne pouvant résister à ses charmes ; mais ie fus retenu par une main terrible ; & ce qui l'effraya tellement, qu'elle se jeta dans le feu. Aussi-tôt tout le Palais disparut, & ie me retrouvay dans la rue avec mes camarades ; où de crainte de pires accidens, nous allâmes tout de ce pas acheter des caracteres, avec lesquels nous retournaîmes en nôtre país ; & nous nous trouvaîmes chacun un marin dans nôtre lict, comme si tout le voyage que nous avions fait, n'avoit été qu'un long songe.

cueillir des fleurs, en un autre se baigner, pour-
 suivre une biche à la chasse ; Mais tout à coup,
 comme ie prenois plaisir à les contempler, tous
 ces personnages s'animerent ; & se détachant des
 Tableaux , commencerent à danser autour de
 moy, avec grand bruit. L'un en passant me don-
 noit une nazarde, l'autre une croquinole ; & tous
 faisoient des postures extravagantes , pour me
 faire peur ; mais n'en ayant pû venir à bout , ils
 disparurent en un instant & me laisserent parmi
 un tas de vilaines bestes qui me couroient par
 tout le corps. Comme l'estois au desespoir de me
 voir en cét état, ie vis sortir d'une armoire la plus
 belle personne du monde, qui commença à m'ac-
 cuser de la rigueur que ie luy avois témoignée
 pres de la fontaine ; & me jura par l'ame des Con-
 tes de vieille de ses ancestres, que si ie ne luy vou-
 lois estre plus doux , elle s'alloit ietter dans un
 feu qui s'estoit allumé à la cheminée. A ces mots,
 ie courus pour l'embrasser, ne pouvant resister à
 ses charmes ; mais ie fus retenu par une main
 invisible ; ce qui l'effraya tellement , qu'elle se
 ietta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut,
 & ie me retrouvay dans la rue avec mes camara-
 des ; où de crainte de pires accidens, nous alâmes
 tout de ce pas acheter des caracteres, avec les-
 quels nous retournâmes en nôtre pais ; & nous
 nous trouvâmes chacun un matin dans nôtre lit,
 comme si tout le voyage que nous avions fait ,
 n'avoit esté qu'un long songe.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION
de la seconde partie de Lucien.

Page 1. **T**OX qui est épris d'un autre amour. Je ne veux pas exprimer davantage l'amour des garçons, ny m'étendre en des salerez.

Sa gorge. Le devant du visage est d'ya imprimé.

La teste nue. C'est à dire, sans voile.

Page 4. Ce qui doit estre blanc. La rougeur fera marquée en suite.

La noirceur des sourcils. J'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.

Sophocle. Les paupieres de l'Aurore. Il y a au Grec, que Pindare luy fera les paupieres; Mais cela ne dit rien. C'est pourquoy j'ay trouvé à propos de mettre l'expression d'un autre Poëte Grec, qui se trouve aussi dans Job.

Page 5. Il commence à deviner qui c'est. Il veut parler de l'Imperatrice, ce quoy que ie n'en connoisse point de ce nom en ces temps-là; car la description qu'il en fait, ne peut convenir à Faustine.

Page 6. On croit entendre Apollon luy mesme. Il seroit ridicule de comparer maintenant une belle voix, au chant des Cygnes & des Hirondelles; sans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal.

Page 7. Effacez ce qui est en marge, qui est corrompu & a esté transporté icy d'ailleurs.

Il n'en faut pas faire d'autres, de ses vertus. Il en falloit venir là, apres les connoissances.

Page 11. Il y a des Dames. Il est mieux de le dire des les que des hommes, parce que cela leur est plus ordinaire.

Page 12. Ayant un beau masque. La chose est des

de la seconde partie de Lucien. 119
dire, sans ajouter Phœon & Niris, qui ne font pas grace maintenant.

La hauteur des Cadres. Le mot de peupliers n'y vient pas si bien.

Sa serrure d'or. Qu'il seroit beau voir maintenant de dire avec l'Auteur des cheveux d'Hypocrisie, & les comparer à l'ache.

Mais ie me ris. Je ne suis pas icy comme Eurypide sien, qui change deux ou trois fois la harangue directe en oblique.

Passer condamnation. Je ne dis pas chanter la page 14.
Polinodio, qui seroit Pedentresque.

Therpsie de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse. page 16.
C'est allé de ces deux exemples.

A celle du vent ou de la foudre. Je mets les choses à nostre air; car la façon Grecque ne revient pas à la nôtre.

Il y a encore cette difference. Le reste est déjà dit & n'a pas besoin d'estre ajoûté.

Page 17. L'image de l'homme à celle de Dieu. C'est ainsi qu'il l'appelle en suite.

Des Grecs. Je prends la liberté de tourner la page 22.
peut de mon Auteur, de la façon la plus belle, pour trouver les graces que ie cherche.

C'est à toy de commencer. Le raisonnement page 24.
voudroit qu'on ajoûtast cela.

Famille ancienne. La suite le declare. page 25.

D'une celebre coquette. La qualité de son mary sera exprimée plus bas. Du reste recy est transporté.

Tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Il seroit ridicule de dire, Des bouquets à demy secs, & des fruits qu'on a mordus.

Des principaux de la ville d'Epheze. Il n'y a page 26.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 559
claire, sans ajouster *Phaon & Nirée*, qui ne font
pas grace maintenant.

La hauteur des Cedres. Le mot de *penpliers* n'y
vient pas si bien.

La perruque d'or. Qu'il seroit beau voir madame
tenant de dire avec l'Auteur des *cheveux d'Hya-*
cinto, & les comparer à l'ache.

Mais ie me ris. Je ne suis pas icy comme *Eu-*
sien, qui change deux ou trois fois la harangue
directe en oblique.

Passer condamnation. Je ne dis pas *chanter la*
Palinodie, qui seroit *Pedentesque*.

Thersite de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse. page 16.
C'est assez de ces deux exemples.

A celle du vent ou de la foudre. Je mets les
choses à nostre air; car la façon *Grecque* ne re-
vient pas à la nôtre.

Il y a encore cette difference. Le reste est déjà dit
& n'a pas besoin d'estre ajouste.

L'image de l'homme à celle de Dieu. C'est ainsi page 17.
qu'il l'appelle en suite.

Des Grecs. Je prends la liberté de tourner la page 22.
pensée de mon Auteur, de la façon la plus belle,
pour trouver les graces que ie cherche.

C'est à toy de commencer. Le raisonnement page 14.
vouloit qu'on ajoûstast cela.

Famille ancienne. La suite le declare.

D'une celebre coquette. La qualité de son
mary sera exprimée plus bas. Du reste recy est
transposé.

Tous ces petits presens qui tiennent lieu de
grande faveur à un Amant. Il seroit ridicule de
dire, *Des bouquets à demy secs, & des fruits qu'on*
a mordus.

Des principaux de la ville d'Ephese. Il n'y a page 25.
Z. vj

560 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
que le nom des deux amis , qui soit nécessaire
au conte.

*Envoyoit tous les iours quelques-uns de ses
amis la visiter. J'aime mieux dire cela, que de
mettre qu'il les faisoit venir chez luy.*

Rendez vous. Il faut a'ouster la nuit.

*Avec l'échelle du vaiffeau. Je n'ajoute point
des perches, parce qu'ils ne s'en servirent pas.*

*Car comme tu vois. Le reste est exprimé plus
haut.*

En habit de deuil. Ce qui suit, ne sert de rien.

*Il les mit tous deux en liberté, après avoir infi-
fi leur innocence. J'ay acourcy ou retranché ce
dont on se pouvoit passer, afin d'estre plus court
& plus net.*

La l'ayguë. On a oublié de mettre, j'ay m.

*Les effusions accomplies. Cela fait voir que
c'étoit la fin du repas.*

*Comme pour luy communiquer quelques affaires
d'importance. C'est assez de dire cela, sans ajouter
ce que fait l'Auteur, qui n'est que trop long en
cét endroit.*

Revoltes, ou Rameurs.

*C'est une marque, &c. Je ne fais pas dire à l'Au-
tre, qu'il ne s'ira pas trop long, car j'en ay retran-
ché ce qui l'estoit.*

L'un des s. Il faut 7.

*A Hypare. C'est plus-ost Larisse, où il alloit, &
il devoit passer par Hypare ; mais il n'est pas
question icy d'une venue historique. Du reste, il
s'en sera parlé en suite de son valet & de ses hardes. Il
est dit en quelquel endroit, que son voyage de La-
rissi, n'estoit qu'une feinte.*

*Lors que je fus arrivé chez luy. Li ne s'ent de
dire qu'il y avoit un iardin à la maison, mais il*

de la SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 161
en suite, que le logis estoit petit ; & la cham-
bre où l'on le mena, fort propre.

Petite Chambre. Otez petito.

Qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit.

Qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit. Page 49.

Qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit. Page 49.

Comme tu vois. J'ay rejeté plus bas ce qu'elle

disoit. Que quand elle luy jetteroit. &c. Page 50.

Et vous acberay menu comme chair à past.
Cela a du rapport à ce qu'il dit, & s'ent l'esprit
une servante.

Quelle estoit grande Magicienne. &c. J'ay a-

justé cela d'une autre sorte que l'Auteur, comme

à sa's souvent, pour luy donner bonne grace.

Après quelques sautes. Il n'y a point d'apparen-

ce de dire, qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils

doivent encore après ; & qu'il n'est pas neces-

saire de tant boire, pour faire l'amour.

Le fuit de mon voyage. Je ne dis pas à Larisse, Li m'au-

rant qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou

sur le moins si-tôt. Je ne touche pas aussi son

raison pour les femmes, qui n'est que trop ex-

primée dans ce livre.

Je durciss en corne. Je l'ay trouvé mieux de

dire, que comme il le dit.

Qui me recourut à grands coups de pieds. Il est

ceux, que de dire, Ils s'y preparent.

Qu'il n'est rien qui puisse un homme vicieux,

comme son propre vice. Je ne me ters pas de cela,

comme d'allégation, mais comme d'explication,

puce que ce Vers exprime ce que ie veux dire.

Qu'on faisoit combattre contre des Ours. Li dis

amment, Capables de combattre ; mais comme

il le dit, cela fait plus d'effet.

Prémener sur mer. L. Grec dit seulement, sur la pa-

rie de l'eau, mais il ne faut point s'amuser à faire

dira en suite, que le logis estoit petit; & la chambre où l'on le mena, fort propre.

Petite Chambre. Otez petite.

Page 48.

Qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. J'ay chagé la raillerie qui étoit sale.

Page 49.

Comme ie riois. J'ay rejeté plus bas ce qu'elle dit icy. Que quand elle luy jetteroit, &c.

Et vous achèrayer menu comme chair à pasté.

Page 50.

Cela a du rapport à ce qu'il dit, & sent l'esprit d'une servante.

Quelle estoit grande Magicienne. &c. J'ay agencé cela d'une autre sorte que l'Auteur, comme.

Je fais souvent, pour luy donner bonne grace.

Après quelques santez. Il n'y a point d'apparen-

ce de dire, qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils

reboivent encore apres; & qu'il n'est pas neces-

saire de tant boire, pour faire l'amour.

Le sujet de mon voyage. Je ne dis pas à Larisse,

Le même

parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou

pour le moins si-tost. Je ne touche pas aussi son

aversion pour les femmes, qui n'est que trop ex-

primée dans ce livre.

Se durcissent en corne. Je l'ay trouvé mieux de

la sorte, que comme il le dit.

Page 52.

Qui me recurent à grands coups de pieds. Il est

mieux, que de dire, Ils s'y preparerent.

Qu'il n'est rien qui punisse un homme vicieux,

comme son propre vice. Je ne me ters pas de cela,

comme d'allegation, mais comme d'expression,

parce que ce Vers exprime ce que ie veux dire.

Qu'on faisoit combastro contre des Ours. Il dis

seulement, Capables de combattre; mais comme

ie le dis, cela fait plus d'effet.

Promener sur mer. Le Grec dit seulement, sur le pa

bord de l'eau, mais il ne faut point s'amuser à faire

qu'il y avoit un jarreau à la main

562. REMARQUES SUR LA TRADUCTION
des évenemens extraordinaires; quand on peut
faire les choses régulièrement.

page 60. *Musnier.* Le Grec dit, *Boulanger*; mais il tenoit
lieu de Musnier, parce qu'on tient que les An-
ciens n'avoient point de moulins à vent ny à eau.

page 62. *Comme une girouette.* Le Grec dit, *Comme un
sable*; mais la comparaison n'en est pas si belle
en nôtre langue.

Lastnés pourries. Il y au Grec, *dure & amère*;
mais le mot de *dure* est ridicule en cet endroit,
pour un aîne; & celui de *pourries* donne sujet à
une galanterie qui lui suit.

Dequoy se nourrir. Il y a au Grec, *se couvrir*;
mais un aîne n'a point besoin de couverture.

page 63. *Enlevé par une poule.* Je me suis servy de cette
expression qui est plus gaye; outre que c'est ainsi
qu'on charge les chevaux dans les Navires.

Pour moy, on me livra. Il y a icy un proverbe
Grec, qui n'est pas à nôtre usage.

page 64. *Commencerent à se regarder de mauvais ail.*
C'est assez de cela, sans leur faire dire d'injures.

page 65. *Le bruit court par tout de cette merveille.* La
reste est exprimé en suite.

Et le mors de mesme. Il y a au Grec, *d'or &
d'argent*; mais ie ne pouvois pas commodément
repetér le dernier mot:

page 67. *Mais il arriva le contraire.* Je passe icy plu-
sieurs galtez, le plus delicatement que ie puis.

page 68. *Et d'un Cynique.* L'Auteur en fait un homme
nomme Cyniscus; mais cela n'est pas nécessaire.

page 69. *La fortune.* Je ne dis pas le destin, qui n'est au-
tre chose que l'ordre des Parques, comme ie l'ay
dit à l'Argument.

Enlever des hommes & les hommes. Cette phrase
est expliquée plus au long ailleurs.

11 LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 563

Tu vois la consequence qu'on en peut tirer. Je page 70.
tranche icy plusieurs petites interrogations,
dont le sens est exprimé ailleurs.

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exem- page 71.
pes suffisent; outre que les autres n'estans pas
dix connus parmi nous, ne feroient pas d'es-
fet.

Nous le sçaurons quand nous y serons. Ce qu'il
peut, est plutôt une boutade qu'une raison.

Trippe & reviens. J'exprime la pâleur plus bas. page 74.
Je t'en prie, pere des Dieux. Il n'est pas à propos page 75.
qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'étonne de ce
que Jupiter y parle.

Les sanglots & les larmes. Il est plus honneste
de le mettre ainsi, que de dire tout crûment, que
Jupiter pleuroit.

Les fers en sont au feu. Je mets un proverbe
François pour un Grec, selon ma coutume. Le re-
ste est exprimé plus bas.

Nulllement, tout va bien. Il n'est pas à propos page 76.
de mettre icy en forme de Vers, parce qu'on l'a
pie de parler en langage plus humain.

Dans une heure. J'ajoute ces mots, parce qu'ils page 77.
arrivent aussi tost.

De m'exprimer à sa façon. Je mets cela, pour
n'estre point obligé à traduire des Vers.

Selon son merite & son rang. J'exprime en suite page 78.
l'art & la maniere.

Doré. Il y a au Grec, *d'or*; mais cela ne revient page 79.
pas à nôtre Langue.

Qu'il se mette sur ses genoux. Cela est mieux,
que de dire qu'il occupera le Siege d'une de ses
fiesses.

Tout est perdu. Je ne parle point icy de la chaî- page 80.
ne d'or de Jupiter, trop de fois repetée; & dont il

Tu vois la consequence qu'on en peut tirer. Je page 70.
retranche icy plusieurs petites interrogations,
dont le sens est exprimé ailleurs.

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exem-page 71.
ples suffisent ; outre que les autres n'estans pas
assez connus parmy nous , ne feroient pas d'es-
fer.

Nous le sçaurons quand nous y serons. Ce qu'il
ajoute , est plutôt une boutade qu'une raison. page 74.

Triste & réveur. J'exprime la pâleur plus bas. page 75.

Le s'en prie, pere des Dieux. Il n'est pas à propos
qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'étonne de ce
que Jupiter y parle.

Les sanglots & les larmes. Il est plus honneste
de le mettre ainsi, que de dire tout crûment, que
Jupiter pleuroit.

Les fers en sont au feu. Je mets un proverbe
François pour un Grec, selon ma costume. Le re-
ste est exprimé plus bas.

Nullement, nous va bien. Il n'est pas à propos page 76.
de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a
prié de parler en langage plus humain.

Dans une heure l'ajoute ces mots, parce qu'ils page 77.
arrivent aussi tost.

De m'exprimer à sa façon. Je mets cela, pour
n'estre point obligé à traduire des Vers.

Selon son merite & son rang. J'exprime en suite page 78.
l'art & la matiere.

Dorée. Il y a au Grec, d'or ; mais cela ne revient page 79.
pas à notre Langue.

Qu'il se mette sur ses genoux. Cela est mieux,
que de dire qu'il occupera. le Siege d'une de ses
fesses.

Tout est perdu. Je ne parle point icy de la chaî-page 80.
ne d'or de Jupiter, trop de fois repetée, & dont il

164 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
sera fait mention encore dans nostre Dialogue.

Après m'être enveloppé d'un nuage. Cela étant,
il n'a point besoin de prendre la figure d'un Philo-
sophe.

Qui disputoit de la Providence. La chose est
expliquée plus au long en suite.

page 32. *J'entendis la nuit qui me couvroit.* Cela vient
mieux que la nuit, ou un nouveau nuage.

Puisse- vous devenir nuets. Je fais dire cela
à Mercure, par forme de ressentiment, plutôt
qu'à Momus.

page 37. *Frayer d'huile.* Il y a au Grec, de poix; mais il
n'en est pas besoin pour servir de moule. D'après
Hermagoras parle icy en vers; mais cela ne sert
de rien.

page 39. *Dy-moy méchant.* Je réunis plusieurs petites
interrogations en une.

Tu pe, ce qui est en dispute. Quand cela ne
prouveroit pas directement la Providence; cela
prouveroit toujours un principe tout sage & tout
puissant; car ces choses ne peuvent avoir été rai-
sées à l'aventures & la sagesse du principe emporte
avec soy la sagesse de la conduite & de la direc-
tion. Du reste, cet Auteur a malicieusement mis
toutes les bonnes raisons en trois mots; & pour
rendre la chose plus ridicule, il fait étendre celui
qui les allègue en des vers, sans force ny autori-
té. C'est pourquoy ie les ay retranchés, parce que
cela impose au lecteur qui voit passer légèrement
sur ce qu'il y a de bon, & s'arrête sur des sottises
qui ne font qu'embarasser, & obscurcir la dispute.

Mais si s'accorde. J'ajoute cela, qu'il a oublié
par malice, & qui sert à montrer que la connais-
sance d'une divinité est comme un principe ar-
rêté dans l'homme.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 165
Telle nostre ennemy. L'Auteur le couronne icy
en même, comme il fait souvent en d'autres
lieux; mais j'ay touché la réponse de ces choses
dans l'Argument du Dialogue.

Qui quitte la Patrie, la perd. Je retranche en-
core icy un méchant Argument du Stoïcien, qui
ajoute sur des choses qui n'ont point de force.

Caché avec sa sœur. Je mets cela au lieu d'au-
tres injures, qui reviennent moins à nostre façon.
Je luy tordray le cou. Cette expression est plus
naturelle, que celle dont il se sert.

On quelque cheine de la forêt de Dodone. Nous
nous accoutûmes de le dire ainsi. Il y a *bestre* au
grec.

Les éproues. J'ay ajouté ce mot, qui vient fort
bien au sujet.

Qui défendoit les viandes. C'est assez de cela
en cet endroit.

D'un coq en un philosophe. Il y a au Grec, *l'h-*
unage chose d'un coq philosophe.

Tu ay l'esprit si plein. Il y a deux choses icy,
dont j'exprime l'une dans la réponse; & l'autre
est qu'une gentillesse, qui est alléguée ailleurs
dans cet Ouvrage.

Que l'on est véritablement excellent. Je
mis tout l'endroit de Pinare, pour n'avoir point
besoin de le répéter.

Tu tiendras la place d'un de mes amis. Le reste
est touché ailleurs; c'est assez de cela icy.

In qu'un s'empere. J'ay mis la chose à nostre air,
car de dire *in qu'un bas*, cela eût été obscur.

En attendant que l'heure sonnera. Il est indifférent
qu'on en salue une horloge au Soleil, ou à ressorts,
pour l'intelligence de l'Auteur: & quoy que le
Grec marque que c'estoit une horloge solaire,

Voilà notre ennemy. L'Auteur se couronne icy *page 93.* luy-même, comme il fait souvent en d'autres lieux; mais j'ay touché la réponse de ces choses dans l'Argument du Dialogue.

Qui quiste la Parrie, la perd. Je retranche encore icy un méchant Argument du Stoïcien, qui insiste sur des choses qui n'ont point de force.

Couché avec sa sœur. Je mets cela au lieu d'autres injures, qui reviennent moins à nostre façon.

Je luy tordray le cou. Cette expression est plus *page 94.* naturelle, que celle dont il se sert.

Ou quelque chesne de la forest de Dodone. Nous *page 95.* avons accoustumé de le dire ainsi. Il y a *heste* au grec.

Les éperons. J'ay ajousté ce mot, qui vient fort bien au sujet.

Qui deffendoit les viandes. C'est assez de cela *page 96.* en cet endroit.

D'un coq en un Philosophe. Il y a au Grec, l'*étrange chose d'un coq Philosophe.*

J'en ay l'esprit si plein. Il y a deux choses icy, *page 97.* dont j'exprime l'une dans la réponse; & l'autre n'est qu'une gentillesse, qui est alleguée ailleurs dans cet Ouvrage.

Que l'eau est véritablement excellente, &c. J'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'avoir point besoin de le repeter.

Tu tiendras la place d'un de mes amis. Le reste *page 98.* sera touché ailleurs; c'est assez de cela icy.

Jusqu'au souper. J'ay mis la chose à nostre air, car de dire *jusqu'au bain*, cela eust esté obscur.

En attendant que l'heure sonna. Il est indifférent *page 99.* qu'on en fasse une horloge au Soleil, ou à ressorts, pour l'intelligence de l'Auteur: & quoy que le Grec marque que c'estoit une horloge solaire.

néanmoins j'ay mieux aimé l'exprimer à notre façon, usant toujours dans cette traduction de la liberté de me dispenser des circonstances qui ne sont pas absolument nécessaires:

Le Medecin du logis. Je l'ay trouvé mieux, que d'en faire un Medecin étranger, & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maître.

101. *Avec des tresses d'or.* C'est assez de cela pour le sujet.

Une écuelle de terre. Cela est plus aisé à porter qu'un pot:

S'estant enrichi depuis peu. Le reste n'est pas de ce sujet.

103. *Qui me prirent pour un Dieu.* Il n'est pas bonneté de luy faire dire qu'il n'est qu'un Charlatan; outre que moins on peut injurier ces grands hommes-là, est toujours le meilleur.

108. *Des souris & des monches.* Le Grec ajoute, *des piecas de bois & des elous;* mais cela n'est pas ordinairement dans les statües.

111. *Le ne volo pas les plats.* Le Grec le dit d'une autre façon; mais je l'ay trouvé mieux de celle-cy.

112. *Voila la porte d'Eucratis.* J'ay rémy en un; ce qu'il dit d'Eucratis, & de l'usurier Gaisfon, afin que cela ne fust pas si long ny si ennuyeux.

Fourmy au Corbeau. Le Grec met d'autres choses; mais cecy convient mieux à un avar, car le Corbeau cache & dérobe tout ce qu'il peut.

Sa fille entre les bras d'un Galant. Je mets cela, au lieu d'une saleté qui est dans l'Auteur.

1. *Chbrut.* Le Grec dit, *dormis.* Celuy-cy ne semble mieux.

Mais n'és-tu point. Je retranche les paroles inutiles.

Un chasseur, &c. Je mets en trois mots, ce que

l'auteur dit plus au long; mais il n'y a que cela de contraire au sujet, & il est mieux icy que plus

Je considéray le Ciel & les Astres. J'ay rejeté la fin d'une période qui est icy.

Il seia parlé de la fin à suivre. Il seia parlé de la fin à suivre.

Mais ie m'estonne que faisant un Dieu Auteur

du Monde, &c. Cela semble avoir quelque appa-

rence, & n'est qu'une fausse couleur; car le monde

est un amas de plusieurs estres & non pas un

être seul; mais un tout, composé de pieces diffé-

rentes, les unes corruptibles & les autres incor-

ruptibles; & partant, ce ne peut estre le premier

principe. C'est pourquoy on en cherche un autre;

à celuy-là n'en a point de besoin, car cela iroit à

l'infiny; & il faut s'arrester quelque part.

De la forme & de la matiere. Ces choses sont

plus haut dans l'Auteur.

Ces vieillards, &c. Le Grec dit, *les valets*

qui m'osent du travail pour leur vieillesse; mais

mon exemple m'a semblé plus propre.

Par l'invention que j'ay dite. Je l'ay expliqué

plus haut, autant qu'il estoit nécessaire.

Qu'en réservant l'aile de l'Aigle. J'abrege ce page 113

qui est trop long.

Dequoy il me remercia, &c. Cecy est plus haut

mais il vient mieux en cet endroit.

Un grain de blé. Il y a au Grec, *la moitié;* mais

il vaut mieux mettre un grain, à cause qu'il y a

sa suite, un morceau de cosse de fève.

Leur compagnon qui est mort. J'ay ajouté cela, qui

vient bien à une republique, & qui est vray; car

elles nettoient leur trou, quand il y a quelque

saleté.

LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 567
l'Auteur dit plus au long; mais il n'y a que cela de
nécessaire au sujet, & il est mieux icy que plus
loin de ce sujet.

Je consideray le Ciel & les Astres. J'ay rejeté
la fin une periode qui est icy.

S'il a eu commencement. Il sera parlé de sa fin
de la fin en sa suite.

Mais ie m'eslonne que faisant un Dieu Auteur page 116:
du Monde, &c. Cela semble avoir quelque appa-

arence, & n'est qu'une fausse couleur; car le mon-
de est un amas de plusieurs estres & non pas un
estre seul; mais un tout, composé de pieces diffe-
rentes, les unes corruptibles & les autres incor-

ruptibles; & partant, ce ne peut estre le premier
principe. C'est pourquoy on en cherche un autre;
& celuy-là n'en a point de besoin, car cela iroit à
l'infiny; & il faut s'arrester quelque part.

De la forme & de la matiere. Ces choses sont
plus haut dans l'Auteur.

Ces vieillards, &c. Le Grec dit, *les valets* page 117:
qu'on ose du travail pour leur vieillesse; mais
mon exemple m'a semblé plus propre.

Par l'invention que j'ay dite. Je l'ay expliqué
plus haut, autant qu'il estoit nécessaire.

Qu'en recevant l'aile de l'Aigle. J'abrege ce page 118:
qui est trop long.

Dequoy il me remercia, &c. C'ecy est plus haut
mais il vient mieux en cet endroit.

Un grain de blé. Il y a au Grec, *la moisie*; mais
il vaut mieux mettre un grain, à cause qu'il y a
en suite, un morceau de, cosse de fève.

Leur compagnon qui est mort. J'ay ajoûté cela, qui
vient bien à une republique, & qui est vray; car
elles nettoient leur trou, quand il y a quelque
saleeté.

Mais n'est-ce point. Je ne puis
invoquer.

La chaleur, &c. Je me en va

page 121. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'est un fer ^{ou se repaier.} Le Grec dit, *Qu'il n'a pas la*
chaud. ^{de se paiser l'oreille :} mais cela seroit bas

Pour ne les point voir. Le Grec dit, *Pour cacher* ^{ray nous.}
leurs débauches; mais il est plus honnête ^{en nous l'holaine mauvaise.} J'ay mieux aimé ^{page 117.}
 ment. ^{avec cela,} que de parler des ordures du bassin.

L'autre la santé. Il y a au Grec, *de faire venir* ^{ser-tu l'un rendois la justice.} Ou bien, *Où le peuple* ^{page 110.}
oignons & ses aulx ; c'est assez de ce qu'il a ^{semble.}

du Jardinier ; & la santé y vient fort bien. ^{tu fûtes à la main ; & des cornes à la teste.} ^{page 111.}

De son frere. Il y a au Grec, *de son pere,* mais ^{tu fûtes pour le designer.}
 ne m'arrache pas à la lettre. ^{tu a aimé, &c.} Je fais dire le tout à Mercur- ^{page 112.}

Le Vigneron. Il y a au Grec, *le Fralon ;* mais ^{pour ne point faire d'interruption.}
 l'autre y vient mieux, à cause de l'opposition qu'il ^{donne un Trompette qui s'efforce de sonner.}
 fait avec le Jardinier, & j'ay mis le Jardinier ^{pour exemple est plus noble que celui de la fleur ;}
 le Laboureur, parce que le Jardinier a presque ^{ce qu'il nous est plus connu.}

toujours besoin de pluye, & la Laboureur non. ^{du vers, &c.} Le Grec ajoute, *Que le peuple*
semper sistentibus hortis. ^{entre particulièrement ceux qui n'ont point}

page 124. *Dix mille muets.* Il y a au Grec, *mille biffes* ^{de leur vie ;} mais cela n'est pas proprement
 mais cela n'est pas si bien. ^{à suer.}

Penns les épices. Il y a au Grec *le myrte ;* mais ^{hier au fort les luges.} Le nombre sera assez
 comme elle est Deesse de l'Arabie, cela y vient ^{allique en suite.}

Le Cordage. C'est une danse de Satyres. ^{leur cause d'injures.} Il y a icy quelque distin- ^{page 132.}
 125. *Car si l'on demandoit.* J'ay transposé icy l'or- ^{tion au Grec, qui est de leur chicane ;} mais cela
 mais seulement ce qui estoit plus propre au sujet. ^{s'entendroit pas parmi nous.}

Qui vous soit utile & glorieuse ; Ou bien, *utile* ^{Trahir leur soy & leur consciences.} Il y a au
aux hommes, & glorieuse aux Dieux ; mais com- ^{ice, de croire à firmes de crier ;} mais cecy est
 me il ne s'agit icy que de l'intérêt des Dieux, il ^{ins joly, & assez conforme à la verité, & à l'é-}
 n'est pas nécessaire de parler des autres. ^{me de l'Auteur.}

126. *Que veulent dire les Philosophes.* En confide- ^{Elle ne reconnoît point de plus grand mal, que} ^{page}
 rant Dieu comme un homme, il auroit bien des ^{à travailler.} Il y a au Grec, *qu'il se moque de*
 affaires, à se mesler ainsi de tout : mais en le con- ^{la justice ;} mais ce que je dis, vient mieux à la
 templant comme une nature infinie, répandue ^{me ;} outre qu'il estoit permis à chacun, de
 par toute la Nature, & qui la meut, cette obje- ^{prendre un Avocat, s'il vouloit.}
 ction n'a point de force. ^{la molesse contre la vertu, &c.} Je retranche ^{quelques conclusions injurieuses ;} & j'ajoute que
 que affaire a déjà été jugée en celle de Pole-

*Sans se reposer. Le Grec dit, Qu'il n'a pas le
usir de se grater l'oreille : mais cela seroit bas
pour nous.*

*Qui ont l'haleine mauvaise. J'ay mieux aimé
lire cela, que de parler des ordures du bassin.*

*Où l'on rendoit la Justice. Ou bien, Où le peuple
assembloit.* page 130.
en marge.

*Une flûte à la main, & des cornes à la crosse. page 131.
cela suffit pour le designer.*

*Qui a ajouté, &c. Je fais dire le tout à Mercu- page 132.
pour ne point faire d'interruption.*

*Comme un Trompette qui s'efforce de sonner.
cet exemple est plus noble que celui de la flûte,
autre qu'il nous est plus connu.*

*Du reste, &c. Le Grec ajoute, Que le peuple
admire particulièrement ceux qui n'ont point
fin de leur vie : mais cela n'est pas proprement
du sujet.*

*Tirer au sort les Juges. Le nombre sera assez
expliqué en suite.*

*Pour cause d'injures. Il y a icy quelque distin- page 137.
tion au Grec, qui est de leur chicane ; mais cela
ne s'entendrait pas parmi nous.*

*Trahir leur foy & leur conscience. Il y a au
Grec, de craver à force de criers, mais cecy est
plus joly, & assez conforme à la verité, & à l'es-
prit de l'Auteur.*

*Elle ne connoist point de plus grand mal, que
de travailler. Il y a au Grec, qu'elle se moque
de la Justice ; mais ce que je dis, vient mieux à la
fin ; outre qu'il estoit permis à chacun, de
prendre un Avocat, s'il vouloit.*

*La mollesse contre la vertu, &c. Je retranche page 140
quelques contestations inutiles : & j'ajoute que
cette affaire a déjà été jugée en celle de Pol-*

590. REMARQUE SUR LA TRADUCTION. H LA SECONDE PARTIE DE LACIN. 571
mon ; parce qu'en effet, elle y a beaucoup de interrogations & réponses ; & que ça est son
rapport.

La *verin* a encore beaucoup de choses à dire. *Parquoy, puisque ie l'appelle par son nom* : Il y a
Je l'ay mis ainsi, pour ne pas confondre la vie au Grec, *Parquoy, puisque tu s'y appelles* 107. 145
d'Epicure, qui vivoit tres-sobrement, avec elle *mesme* ; mais ce que ie dis, donne lieu à la ré-
d'Aristippe. *malic, qui est assez vive.*

page 141. *Qu'on appelle, &c.* Le reste est déjà dit.

page 141. *Qui est un coquin.* Le reste est plus bas chez

L'Auteur.

page 144. *Au lieu de Platon & d'Esquins.* J'y mis ces choses tout de suite, pour en faire
mors, pour faire voir la raison pour laquelle il dit mieux voir le raisonnement, & ie les ay agen-
que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reste des à ma façon.

l'ortographe qui est au mot d'Esquins, est pour l'Art de vivre aux dépens d'autrui, &c. Il y
éviter le deffaut de la prononciation ; comme au Grec, l'Art de boire & de manger ; mais
nous mettons *Chimens*, pour *Ximens* ; *Demquixote* vient mieux à un Cuisinier ou à quelqu'au-
chete, pour *Demquixote*, parce que c'est autre, qu'à un Parafie. C'est pourquoy j'ay mis
chose d'écrire un mot en François & de l'écrire en latin comme elle devoit estre, plutôt
en sa langue. Il faut prononcer les mots étran- comme elle estoit ; & en use ainsi par tout
gers, comme ceux du pais ; mais il ne les fait ni les choses ne sont pas à mon gré ; ain
pas écrire comme eux. Et les Espagnols croient pas, quand ie quitte la pensée de l'Au-
font autant, écrivant *Xatillos* & non pas *Chateaux*, que ie l'ignore.

sillos, afin de le prononcer en leur Langue, comme l'Art qu'il vivoit en Epicurien chez Calypso. page 150.
me nous faisons en la nostre. D'ailleurs, ceux j'ay osté ce qui n'estoit pas à nostre usage.

ortographe est déjà en usage à la fin des mots ; s'il est infini. Ou, s'il y en a un en plusieurs ; mais
car on écrit *Andremanque* pour *Andremanche* ; ie ne m'attache pas à toutes les paroles.

Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement ; il y a mille choses qui luy donnent de l'inquié-
& au milieu, pour éviter la mauvaise prononci- *tude*. Le reste est expliqué plus bas.

tion que sont des mots Grecs, ceux qui ne les s'en aller tristes au sésin. Il vaut mieux page 151.
entendent pas. Il n'est donc pas nécessaire de pa- le dire ainsi, que de dire, d'en revenir ; & ce-
der l'ancienne ortographe, sinon aux mon de se rapporte mieux à la comparaison. Du re-
l'usage l'a emporté, & la fait prononcer à la fin- *he*, j'ay transposé & augmenté diverses choses
çoise ; comme *Achile*, *Antioche*, &c. dans la suite.

page 145. *Qui faisoit horreur par ses fréquentes discompu-*
On voit par là, que ie suy le dessein de mon la- *Les gens de mestier, &c.* Il y a au Grec, ceux qui
teur, quand ie retins en un, plusieurs prius *veulans exceller dans les autres Arts ; mangent*
pu, le Parafie beaucoup.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 571
interrogations & réponses ; & que ç'a esté son
intention.

*Pourquoy, puisque ie s'appelle par ton nom ? Il y a
au Grec, Pourquoy, puisque tu t'y appelles toy.* page 147
mesme ? mais ce que ie dis, donne lieu à la ré-
ponse, qui est assez vive.

*De Philosophe. Il y a au Grec, de Phidias ; mais
il n'y vient pas si bien.*

Ce n'est donc pas une faculté naturelle, &c. page 149.

J'ay mis ces choses tout de suite, pour en faire
mieux voir le raisonnement, & ie les ay agen-
cées à ma façon.

L'art de vivre aux dépens d'autrui, &c. Il y
a au Grec, *l'art de boire & de manger* ; mais
cela vient mieux à un Cuissinier ou à quelqu'aut-
re, qu'à un Parasite. C'est pourquoy j'ay mis
la définition comme elle devoit estre, plutôt
que comme elle estoit ; & en use ainsi par tout
où les choses ne sont pas à mon gré ; afin qu'on
ne croye pas, quand ie quitte la pensée de l'Au-
teur, que ie l'ignore.

Lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypso. page 150.

J'ay osté ce qui n'estoit pas à nostre usage.

*S'il est infini. Ou, S'il y en a un ou plusieurs ; mais
ie ne m'attache pas à toutes les paroles.*

*Il y a mille choses qui luy donnent de l'inquié-
tude.* Le reste est expliqué plus bas.

S'en aller triste au fossin. Il vaut mieux, page 151.
le dire ainsi, que de dire, d'en revenir ; & ce-
la se rapporte mieux à la comparaison. Du re-
ste, j'ay transposé & augmenté diverses choses
dans la suite.

Les gens de mestier, &c. Il y a au Grec, ceux qui
veulent exceller dans les autres Arts, mangent
peu, le Parasite beaucoup. page 152.

C'est une maxime en Philosophie. J'y redit & raconter tout ce raisonnement; car l'accusant trop, il ne parviendroit pas bien juste.

N'as-tu point d'antériorité? Je suis le raisonnement, sans m'attacher aux paroles.

Aristoxène. Je l'explique ainsi, parce que sans cela, il ne répondroit pas à l'interrogation.

Je pourrais aleguer, &c. J'y déjà dit, qu'il n'y avait point d'exemple de Parafite, qui se fût fait Philosophe.

Comme plusieurs d'entr'eux. J'y ajouté cela par reproche.

Le Parafite d'Armodius. Je retranche ce qui va au fait.

Aussi font-ils les leurs, &c. Parce qu'ils les mangent.

Je t'ay déjà dit, &c. J'y changé tout ceci; parce que ce qui est au Grec n'auroit point de grace en François; & ce que j'ay mis, vaut pour le moins ce que j'ay ôté.

Je te diray maintenant. Ces choses sont expliquées davantage dans la suite.

Que des bastimens, &c. Le raisonnement vouloit qu'on donnât ce tour-là, à la pensée.

La Geometrie. Il n'y a au Grec que l'*Arithmétique*, mais on apprenoit aussi aux jeunes gens la Geometrie.

La voix de l'Harmonie. Cela se rapporte à la coutume de l'Arcopage.

Que ne feront-ils point, &c. Ce qui est icy expliqué plus bas, pour ne point retroucher deux fois une même chose.

D'ailleurs, ces exhortations. L'Auteur s'étendit hors de propos, & est obscur dans une comparaison, qui est un grand défaut en ces matières.

Ces qu'ils veulent. Je dis ailleurs, qu'ils ne s'en vont pas, s'ils n'ont perdu ce qu'ils ont gagné à la mort. Ce qui est le cas de Pluton, est aussi applicable en suite.

Le grand merci. Je parleray ailleurs de Caton.

Mais, &c. Salamandre. Il n'est point nécessaire d'ajouter, page 179.

de la justice.

Maître de cérémonie. Ceci est plus bas chez l'Auteur page 180.

Arête, je touche ailleurs les plaintes des femmes.

Mons. Réticules. Le raisonnement veut cela, quoy que page 181.

Arête dit le contraire.

Mais le singe. Je touche plus haut ce qui est icy.

Quelque partie. J'y dit plus haut, qu'ils craignent page 184.

Arête pour des gens sans sentiment & sans affection de leurs proches.

Mais pour en venir là. J'y changé icy mon Auteur; car il n'est des deux chose moins, est expliqué en suite; ou bien que j'ay mis, le mieux est discours.

Arête. Le raisonnement veut qu'on l'explique ainsi page 185.

Arête n'est été question que de transporter ces montons, sans faire un chemin à travers, avec beaucoup de travail & de dépense, il eût été aisé de l'éprouver.

Arête veut dire. La comparaison de Cebès se trouve en plusieurs lieux de ce livre.

Arête de bonne mine. Il n'est pas besoin de mettre page 187.

Arête, parce qu'il n'en a mis qu'un plus haut, & n'en met pas une personne.

Arête à la mode. Cela explique ce qu'il dit en suite, en des paroles.

Arête dans les assemblées. J'y déjà dit qu'il triomphait le jour de l'éloquence, pour faire allusion à la

Arête la main sur son front. Je le mets ainsi, pour

Arête la façon dont on carde les jeunes gens; car il

Arête nécessaire de faire agencer deux fois les cheveux, à l'Orateur.

Arête de voir deux. J'adoucis ces choses le plus délicatement que je puis; car l'Auteur, à mon avis, fait dire des

Arête à ces hommes, trop grossièrement.

Arête à la mode. L'Auteur dit, de vinum meum; mais

Arête s'accorde par avec un Orateur parfumé, veillé à la

Arête, & galant comme celui cy.

Arête quelque serment. Cela est plus bas chez l'Auteur. page 189.

- pag. 14. *Cebes* *qui les consolent.* Je dis ailleurs, qu'ils ne savent on pag. 178.
la mort est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort. Ce qu'il
dit plus bas de Pluton, est aussi expliqué en suite.
Un grand marais. Je parleray ailleurs de Caton.
Minos & Radamante. Il n'est point nécessaire d'ajouter, pag. 179.
le fils de Jupiter.
Maître de ceremonie. Ceci est plus bas chez l'Auteur pag. 180.
Du reste, je touche ailleurs les plaintes des femmes.
Moins ridicules. Le raisonnement veut cela, quoy que pag. 181.
Grec dise le contraire.
Mais ce linge. Je touche plus haut ce qui est icy. pag. 181.
Voilà une partie. J'ay dit plus haut, qu'ils craignent pag. 184.
de passer pour des gens sans sentiment & sans affection
pour leurs proches.
Mais pour en venir là j'ay changé icy mon Auteur: car
ce qu'il dit des deux chemins, est expliqué en suite: outre
que ce que j'ay mis, lie mieux le discours.
Percer. Le raisonnement veut qu'on l'explique ainsi. pag. 185.
car s'il n'eust esté question que de traverser ces monta-
gnes, sans faire un chemin à travers, avec beaucoup de
travail & de dépense, il eust esté aisé de l'éprouver.
Je te veux décrire. La comparaison de Cebes se trouve
en d'autres lieux de ce livre.
Un homme de bonne mine. Il n'est pas besoin de mettre pag. 187.
Musieurs, parce qu'il n'en a mis qu'un plus haut, & n'en
veut qu'à une personne.
Vestu à la mode. Cela explique ce qu'il dit en suite, en
plus de paroles.
Tu regneras dans les assemblées. J'ay déjà dit qu'il croi-
ra sur le char de l'Eloquence, pour faire allusion à
celui.
Passant la main sur mon front. Je le mets ainsi, pour
marquer la façon dont on caresse les jeunes gens: car il
n'est pas nécessaire de faire agencer deux fois les cheveux,
lect Orateur.
Pour devenir donc. J'adoucis ces choses le plus delicate-
ment que je puis: car l'Auteur, à mon avis, fait dire des
coiffures à cet homme, trop grossièrement.
Des frastes à la mode. L'Auteur dit, de vieux mots: mais
cela ne s'accorde pas avec un Orateur parfumé, vestu à la
mode, & galant comme celui cy.
Avec quelque serment. Cela est plus bas chez l'Auteur. pag. 189.

574 REMARQUES SUR LA TRADUCTION.

- pag. 190. *Perdre crance.* J'ay ajouté cela, comme je fais plusieurs autres choses dans ce Traité, qui y viennent bien, & qui servent à l'agencement des matieres.
- pag. 191. *Si vous vous appliquez.* Je retranche icy des fables, qui ne servent de rien au sujet.
- pag. 194. *Je le pardonne aux villes.* Il a desja dit plus haut, *juste pour les Poëtes.* C'est pourquoy je ne le repete point: mais on peut ajouter, *Qui auroit esté les Fables de la Grece, comme qui montrent les raretez dans les villes, monneroient de faim, parce que personne ne vous entend la verité pour nous, mais cela interromp le raisonnement.* Du reste, j'oste plusieurs interruptions, pour estre plus court.
- pag. 195. *Car le Philosophe, &c.* Le Medecin sera touché plus bas. Il n'est pas assez illustre, pour le mettre icy.
- Dans celle d'une jeune biobe.* Je n'insiste pas davantage sur des fadaïses.
- pag. 196. *Guerir un mal, de paroles.* Je change la couleur de l'Auteur, qui n'est pas bien juste.
- pag. 197. *Les maladies.* Il y a au Grec, *des bubons, qui sont des apostumes;* mais il est plus beau, dir en general.
- Fit un grand corne.* On a costume de le dire ainsi: outre qu'il resulte en quelque sorte du sujet, puis qu'il fait croire tous.
- pag. 198. *Marcher sur les eaux.* Je ne m'éten pas en desparticularitez trop affectées & fabuleuses.
- Pour de l'argent.* Le Grec dit, *beaucoup,* mais cela est malicieusement, & pourroit bien estre une railerie contre les miraacles des Chrestiens.
- pag. 200. *D'une croix.* Il y a au Grec, *des Croix:* mais il ne faut pas plusieurs fers de Croix, pour faire un anneau. C'est assez qu'il veuille designer par là, toutes sortes de Croix.
- pag. 201. *Et que ie me promenois.* Je diray plus bas, que les gens estoient en vendange.
- pag. 203. *De la ceinture en bas.* elle estoit faite comme un Dragon. Ou simplement, *Elle avoit les pieds de Dragon.*
- pag. 206. *S'il n'entend parler, &c.* Cela insinué assez, que les autres des autres peuvent revenir.
- pag. 208. *Il coiffait un baston.* Je parleray du pilon en suite.
- pag. 210. *Ceux qui ne l'ont pas fait.* Cela est transporté icy, de plus bas.
- pag. 211. *C'est ainsi que Thalés.* Je ne parle point de l'Auteur du cheval de Troie, qui n'est qu'une fable.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 575

L'assaut. Les lumieres seroient assez touchées plus bas.

Il faut remarquer que tous les appartemens dont on se sert en suite, sont comme des pieces detachées, & ne pas comme des chambres d'un meisme corps de logis, & qui se justifie par les anciennes peintures.

Quoiqu'on ne s'imagine. Il a desja dit, que ce qu'il avoit en cet Auteur n'estoit pas commun.

L'oise, au desestable. La chose estant déjà assez expliquée, il la faisoit reprendre en d'autres termes.

Cymbalis. Ce mot n'est pas au Grec; mais il est expliqué plus bas.

Parer. Celui cy n'y est pas non plus: mais il est de la suite.

Une fable, On chatoie. Mais on confond souvent ces deux choses.

Car l'apprentissage. Je le mets positivement; au lieu que l'Auteur dit, *s'ils l'apprenissent:* mais cela revient à un.

Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. J'ay ajouté cela pour l'explication. Du reste, quand on dit *un vieux qui sçait,* on entend à mon avis, qu'il est le plus ancien dont il est parlé dans l'histoire; qui n'est pas le sens que l'Auteur luy donne icy. Car apparemment, ce sçaper n'est pas de Noë, parce que le P, & l'F en Hebreu, ne font que la meisme chose.

Or Dieu. Je retranche icy quelque chose, qui n'est pas de nostre usage.

Il se prent à rire. La Fable de Phædon est trop connue, pour estre expliquée davantage.

Comme les Cygales. C'est assez de cet exemple & les mots d'*Amille* & de *Samarille,* sont expliqués devant ou après.

Des oiseaux. Je ne dis pas des *champs-fleuris.* Parce que c'est un oiseau de mauvais augure: & par consequence, qui vient mal à une louange.

Habris. J'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbalis,* qui n'y vient pas si bien.

Dur cy luisant comme de la corne. On peut se passer de mettre cela: car ie croy que *grisail,* exprime tout ce que veut dire Lucien outre que ie ne sçay si l'ail de la mouche est dur.

Marche comme. J'ay ajouté cela de plus bas; Le reste de ce qui est icy, est scjé en suite.

Bâtimens. Les lumieres seront assez touchées plus bas, pag. 212.
Cependât, il faut remarquer que tous les appartemens dont il parle en suite, sont comme des pieces detachées, & non pas comme des chambres d'un mæisme corps de logis: ce qui se iustifie par les anciennes peintures.

Que personne ne s'imagina. Il a desia dit, que ce qu'avoit fait cét Auteur n'estoit pas commun. pag. 213.

L'utile, au dælectable. La chose estant déjà assez expliquée, il la falloit reprendre en d'autres termes.

Cymbales. Ce mot n'est pas au Grec; mais il est exprimé plus bas. pag. 214

Panthere. Celui cy n'y est pas non plus: mais il est de la Fable.

Une fusle, Ou chalumeau. Mais on confond souvent ces deux choses. pag. 215.

Car s'appriuisant. Je le mets positivement; au lieu que l'Auteur dit, s'ils s'appriuisent; mais cela revient à un. pag. 216.

Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. J'ay ajouté cela pour l'explication. Du reste, quand on dit plus vieux que Iapet, on entend à mon avis, qu'il est le plus ancien dont il est parlé dans l'histoire; qui n'est pas le sens que l'Auteur luy donne icy. Car apparemment, ce Iapet est le fils de Noé, parce que le P, & l'F en Hebreu, ne font que la mæisme chose. pag. 217.

Ce Dieu. Je retanche icy quelque chose, qui n'est pas à nostre usage. pag. 218.

Ils se prirent à rire. La Fable de Phaëton est trop connue, pour estre expliquée davantage. pag. 219.

Comme les Cygales. C'est assez de cét exemple & les mots d'*Abeille* & de *Sauterelle*, sont exprimez devant ou apres. pag. 220.

Des oyseaux, je ne dis pas des chaux-souris. Parce que c'est un oyseau de mauvais augure: & par consequent, qui vient mal à une louange.

Haubois. J'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*, qui n'y vient pas si bien.

Dur & luisant comme de la corne. On peut se passer de mettre cela: car ie croy que *gros ail*, exprime tout ce que veut dire Lucien: outre que ie ne sçay si l'œil de la mouche est dur.

Mouche canine. J'ay ajouté cela de plus bas: Le reste de ce qui est icy, est rejeté en suite. pag. 221.

576 REMARQUES SUR LA TRADUCTION

Lors qu'il parle de l'assiduïté. Il n'y avoit que cela de la comparaison qu'on pût mettre délicatement. Le reste ne luy est pas avantageux.

On dit qu'elle a deux sexes. Ceci est transporté encore de plus bas.

Je ne parleray point. Le reste n'est pas assez considérable pour le mettre ; & on a déjà touché sa valeur.

D'une bouche un Elefant. Il estoit mieux de finir par là, que de rien ajoûter. C'est pourquoy j'ay retenu plus haut, ce qui estoit icy.

A coups de fourche. L'ay mieux aimé mettre cela, que de dire qu'elles le fouetteroient de feuilles de myrtes, ou de myrtes ; dont l'un est ridicule, & l'autre trop délicat. Je ne rends pas raison des autres changemens que j'ay faits, parce qu'ils sont touchés en general dans l'Epître, qui tient lieu de Preface.

Les Libraires. Cét exemple suffit, sans alleguer celui des riches. Il faut remarquer que les comparaisons & les exemples, qui ne servent pas de preuves, mais seulement de beauté ou d'eclaircissement, ne doivent point être multipliés ; car cela fait perdre le fil du discours, & l'allonge inutilement. C'est un des défauts de cet Auteur, qui abonde plus en comparaisons qu'en raisons : ce qui est supportable où il ne s'agit que de galanterie ; mais souvent où il devroit payer de raison, il paye de fleurettes & de hazarcelles.

Tu n'as Homere. Il n'est pas necessaire de dire plusieurs fois : Ce que j'observe presque par tout, de me renfermer seulement dans ce qui est du sujet, pour être plus net & plus clair.

Sous le fais de son bouclier. Je ne parle point de ses boites, car si vous voulez de ses greniers, parce que le reste suffit.

Une autre Histoire. Je n'ay pas mis Fable ; car ce qu'il dit du fils de Pittacus, est historique.

Elle aborda en l'Isle de Lesbos. Cela dit assez, qu'elle passa de la riviere dans la mer.

Pour être aussi que ses livres se gâtent la cervelle. Je retiens des allegations Grecques, qui ne feroient qu'embarasser le raisonnement ; & qui sont sans grace en nostre langue.

Un sourd, &c. C'est bien honnestement, de ces trois exemples.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 577

Al'ennemy. C'est ce qu'il entend par le Roy, car entre qu'il die un Roy, il veut designer un certain homme : ce qui le raisonnement ne vaudroit rien.

Antique. Il y a au Grec, Antiquité ; mais on voit par l'usage qu'il parle des Sauvages.

Aux paroles & aux actions. Le Grec dit, Poésie & herosme. Mais mon expression est plus forte.

Qui est cause de bien des maux. Je dis aussi-tôt, dans les pages suivantes, des Familles.

Je ne fais icy la description. Le reste est expliqué en suite.

Conviens-tu le Roy Psilomès. L'ometts les circonstances qui servent de rien icy.

Reconcilier les ennemis, plutôt qu'à semer de la division. C'est la fin. Cela y vient mieux, que ce qui est au Grec. J'ay ajoûté ce qui suit, pour la même raison : & j'ay retranché cet endroit, pour être plus clair.

Il ne se contente pas d'accuser à faux. L'Auteur se met en peine icy, de prouver une chose toute commune.

C'est à la Philosophie, &c. L'ay déjà dit que la passion pour l'Injustice, fourmilloit souvent de matière, &c.

De prouver sans un Dieu, qui est encore plus que de l'astre. Il y a au Grec, que d'un autre fils ; mais il n'est pas si fort.

Qu'il est cause de l'infirmité humaine. C'est une couleur par l'usage.

Quelle les forces de la calomnie. L'ay déjà dit qu'à la Cour, il se présente mille occasions de mentir & de flatter ce qui m'empeche de m'entendre davantage la dessus ; outre que la calomnie est assez reborné dans ce Traité.

Il faut que tu mueres l'erie Asia. Mettez, Quelques-uns m'ont accusé du crime dont ils sont coupables. Il faut, &c.

Aux entrées des villes. Cela y vient mieux, que des maisons.

Le Poëte Archiloque. Ce n'est pas icy le lieu de l'expliquer davantage ; c'est assez de dire qu'il estoit porté de son naturel à la Satyre : Le reste rompt le fil du raisonnement.

Pour venger le public. Il est mieux de le dire ainsi, que de dire que c'est par une vengeance particulière.

Il se venge par l'un de ses amis. Il n'est pas necessaire d'en dire davantage.

Est-elle malle ou femelle ? L'exprime la chose à nostre

À l'Empereur. C'est ce qu'il entend par le Roy, car encore qu'il die un Roy, il veut designer un certain homme: sans quoy le raisonnement ne vaudroit rien.

Archiloque. Il y a au Grec, *Antiloque*: mais on voit pag. 232. bien qu'il parle des Satyriques.

Aux paroles & aux actions. Le Grec dit, *Poësie & harangue*, mais mon expression est plus forte.

Qui est cause de bien des maux. Je dis aussi-tost, dans les pag. 234. *Esclats & dans les Familles.*

Je veux faire icy la description. Le reste est expliqué en suite.

Conjuré contre le Roy Ptolomée. L'omets les circonstances qui ne servent de rien icy.

A reconcilier les ennemis, plutôt qu'à semer de la division pag. 236. *parmy les amis.* Cela y vient mieux, que ce qui est au Grec. L'ay ajouté ce qui suit, pour la même raison: & j'ay accourcy cet endroit, pour estre plus clair.

Il ne se contente pas d'accuser à faux. L'Auteur se met en peine icy, de prouver une chose toute commune.

On accusa le Philosophe, &c. l'ay delia dit que la passion pag. 238. du Prince, fournissoit souvent de matiere, &c.

De pouvoir faire un Dieu, qui est encore plus que de l'estre. Il y a au Grec, *que d'en estre fils*: mais il n'est pas si fort.

Qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. C'est une couleur pag. 239. que j'ai ôtée.

Voilà les forces de la calomnie. J'ay delia dit on'à la Cour, il se presente mille occasions de mentir & de flatter: ce qui m'empêche de m'étendre davantage là dessus: outre que la plupart est assez rebattu dans ce Traité.

Il faut que tu meures s'écrie Antia. Mettez, *Quelques-uns nous accusent du crime dont ils sont coupables. Il faut, &c.*

Aux entrées des villes. Cela y vient mieux, que des mai- pag. 241. sons.

Le Poëte Archiloque. Ce n'est pas icy le lieu de l'expli- pag. 242. quer davantage: c'est assez de dire qu'il estoit porté de son naturel à la Satyre: Le reste romproit le fil du raisonnement.

Pour venger le public. Il est mieux de le dire ainsi, que pag. 243. de dire que c'est par une vengeance particuliere.

Il su tant par l'un de ses amis. Il n'est pas nécessaire d'en pag. 244. dire davantage.

Est-elle mâle ou femelle? L'exprime la chose à nostre pag. 245.

Comme celui du Roy de Perse. Il n'est pas besoin d'en dire page 255.
davantage.

Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées. l'ay
ajousté cela : car l'Auteur n'en dit pas assez.

Les ornemens. Je diray les plafons en suite; Cecy est beau,
dit en general.

Surmonté par la grandeur de la matiere. Le raisonnement page 256.
est plus beau de la sorte, qu'autrement.

Les multiplies. Il n'en faut pas dire davantage, pour
une comparaison.

Dont la beauté m'enchanté & me ravist. l'ay desia dit,
qu'elle pique, & qu'elle provoque, &c.

Mais ne me trompé je point? L'Auteur fait icy une haran- page 257.
gue sous le nom d'un autre, qui est un estrange caprice, &
qui plus est, sans necessité; car ie dis la chose sans tant de
façons : & pour le moins aussi bien.

Herodote dis. L'Auteur fait encore icy une fiction ridi- page 258.
cule, pour une chose que l'on peut dire en deux mots, &
qui ne vaut pas la peine d'estre ornée.

Ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit.
l'ay ajousté cela, parce que cela fait la beauté.

Qui enleve Andromede. Je ne dis pas qu'il l'épousera,
parce que cela n'est pas du tableau.

Comme hors d'œuvre. Le raisonnement vouloit qu'on le page 259.
mist de la sorte; car le tableau en est plus bas.

Aux chiens. Le Grec le dit au singulier, mais il est mieux page 260.
à nostre air, au pluriel.

Avec lesquels il laboure le rivage. l'ay embelly la Fable, page 261.
de ce que l'Auteur avoit oublié.

Ne sachant à qui l'adresser pour l'heure; Ou bien, ne sa-
chant ce que les Dieux vouloient dire, & de qui ils vouloient
parler sous le nom de ceux qui avoient long-temps vescu; mais
ie n'y voy pas grand sens.

Qui est le plus ancien Ecrivain qui nous reste de l'antiquité. page 262.
l'ay ajousté ces mots; car il est assez étrange de com-
mencer une autorité, par un Poète.

De Perse. Je comprends sous ce mot, tous les peuples qui
estioient contenus sous cet Empire.

Venons maintenant aux particuliers. Il a desia dit pour- page 263.
quoy les autres ont tant vescu.

Convenable à la Nature. Je l'ay mis de la sorte, parce
que c'est la regle qu'on doit suivre en ces matieres; & il y

580 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
peut avoir de l'exercé en l'abstinence, comme en la dé-
bauche.

Honneur & longue vie. L'omets ce qui n'est pas du lieu.
& ie ne repete point ce qu'il a delia touché, *Qui n'a
poura donner, avec l'esperance d'une longue vie, &c.*
page 164 D'un autre Roy de Macedoine, Ou bien du mesme.
Tisandre fils de Lagon. l'ay restably cét endroit par l'is-
noire. Du reste, il y a au Grec 34.

Comme il est gravé sur les colonnes, &c. Ou simplement
comme dit l'Histoire de Perse & d'Assyrie.
Onesicrite. Je n'ajoute point l'Histoire d'Alexandre.
car il est assez connu.

Un faux ordre. Ou bien, *par son ordre; mais ainsi il n'y
page 165 faut venir plus.* Toutefois, il a dit d'abord qu'il ne descend
la liste que de ceux qui avoient long temps vécu, sans
de corps & d'esprit.

Quatre & vingt & dix. l'ay ajoutée le reste, *une de l'âge
Maxime* parce que cela faisoit au sujet.

Cent quatre ans. Je n'ajoute point, *sans de corps & d'esprit,*
page 167 parce qu'il a dit qu'il ne parloit que de ceux-là.
Sans avoir vécu. Je retranche quelque chose, qui n'est
page 168 pas necessaire en cet endroit.

Et c'est qu'ils s'habillent, &c. Je le dis en general, pour ne
page 171 point descendre trop dans le particulier d'Viviles, parce
qu'il n'est pas assez connu de ce temps cy.

Mettre la source, &c. Le Grec dit, que la source de leur
patrie leur fait l'esprit clair & cela delivra au lieu d'au-
teurs, mais cela n'auroit point de grace à peindre.

Les gens les plus recommandés ces ans. Les Vers ne disent
page 174 preique que la même chose: c'est pourquoy ie les passe.
Pour figurer ceux qui en approchent. Je ne repete pas ce qui
j'ay delia exprimé.

Je n'ajoute point d'exemple à une chose trop claire.
page 177 & j'ajoute les comparaisons à notre l'con-
suetude.

Un amoureux public n'aurait pas l'air d'un maître. Le
Grec dit, qu'un charreton ne jeroit pas si effronté que ce
Vainqueur, mais cette comparaison est trop sale.

S'est ignoré dans la source. Il n'est pas necessaire d'en dire
page 178 davantage, outre que le reste sera touché en suite.

D'autres brames. L'autre la pensée: pour tirer la chose
du sale.

En jeunesse. Il seroit étrange de dire en vieillisse. Elle

Grec peut souffrir l'un & l'autre; mais il n'y a gueres d'a-
pparence que les vieillards retroussassent leurs chapeaux
avec un crochet d'or. Du reste, il y a au Grec, Cigale pour
omert, mais c'est que le crochet estoit fait en Cigale, &
cela eust fait icy quelque obscurité.

En empignant les deux bords. Ou quelques eminences page 179
qui estoient à l'antenne.

Il fait trop bien le chemin, pour s'égarer. Le Grec dit, qu'il
n'auroit craint qu'on le débouché; mais j'évite toutes les
petites sales, le plus que ie puis.

Où il y a au Grec, Oyon; mais cela seroit ridicule.
Chacun & croit. Cela n'est pas extraordinaire; car on
page 180 peut estre chauve, sans avoir perdu tous ses cheveux: &
indubitablement on le dit de ceux qui n'en ont point au
haut de la tresse.

Qui s'est en ce qui luy est arrivé en chemin. Il n'en faut pas
dire là davantage.

Tout d'aval. Je ne dis pas *l'ephira*, parce qu'il signifie en
celle langue, un doux vent.

Il s'agit d'abord, en se port. Il faut ajoûter, 70. jours page 181
après leur départ.

Comme à des Pirates. Je n'exprime dans ces gentillesses, page 182
me les choses qui m'agréent, & qui peuvent recevoir
ajustes, de mon poët, & les miennes.

Quelques salines d'Egypte, &c. des parfums de Canope. Je page 183
supprime pas une chose. Car cela seroit sans grace.

Mais qui commencera? Pour éviter les trop frequences page 184
de ces vers que Lucien condamne lui-même, je fais dire
cela tout de suite à Lycinus.

Grâce d'or. Cela est mieux, que de dire *despiété d'or.*
Mais le *Mémoire de nostre sale.* l'ay mieux aimé le mettre page 185
ailleurs que de dire, sans un poët, en dans une cour.

Comme à l'antenne, &c. Je fais dire cela à Lycinus, afin de
meux fonder ce que l'autre luy reproche, qu'il s'oppose
à l'ours à la felicité.

On se qui borde la mer. Les terres du rivage de la mer,
ne valent rien ordinairement: c'est pourquoy j'ay pris
juste ce sens, que celui de l'Interprete Latin.

Misère de l'Empereur. l'ay mis cela, au lieu des noms page 186
Grecs, qui ne disent rien. mais ie n'ay point particularisé
les lieux d'où venoient les fruidises: parce que cela ne
seroit plus d'effet.

Grec peut souffrir l'un & l'autre ; mais il n'y a gueres d'apparence que les vieillars retrouvaissent leurs chapeaux avec un crochet d'or. Du reste, il y a au Grec, *Cigale* pour *crochet* ; mais c'est que le crochet estoit fait en *Cigale* ; & cela eust fait icy quelque obscurité.

En empoignant les deux bouts. Ou quelques eminences page 179 qui estoient à l'antenne.

Il sçait trop bien le chemin, pour s'égarer. Le Grec dit, qu'il ne faisoit pas craindre qu'on le débauche ; mais j'évite toutes les pensées sales, le plus que je puis.

Oyseau. Il y a au Grec, *Oyson* ; mais cela seroit ridicule.

Chauve & crepu. Cela n'est pas extraordinaire ; car on page 180 peut estre chauve, sans avoir perdu tous ses cheveux ; & ordinairement on le dit de ceux qui n'en ont point au haut de la teste.

Vous sçavez ce qui luy est arrivé en chemin. Il n'en faut pas dire là davantage.

Vent d'aval Je ne dis pas *Zephire*, parce qu'il signifie en nostre langue, un doux vent.

Ils estoient abordez, en ce port. Il faut ajoûter, 70. jours page 181 après leur depart.

Comme à des Pirates. Je n'exprime dans ces gentilleses, page 182 que les choses qui m'agréent, & qui peuvent recevoir les graces de mon pays, & les miennes.

Quelques salines d'Egypte, & des parfums de Canope. Je page 183 n'ajoûte pas une *Ibis*. Car cela seroit sans grace.

Mais qui commencera ? Pour éviter les trop frequentes page 184 decoupures que Lucien condamne lui-mesme, ie fais dire cela tout de suite à Lycinus.

Grains d'or. Cela est mieux, que de dire *des pieces d'or*.

Sous le Mercure de nostre sale. J'ay mieux aimé le mettre page 185 ainsi, que de dire, *sous un porche, ou dans une cour*.

Véritablement, &c. Je fais dire cela à Lycinus, afin de mieux fonder ce que l'autre luy reproche, qu'il s'opose toujours à sa felicité.

Ou ce qui borde la mer. Les tetres du rivage de la mer, ne valent rien ordinairement ; c'est pourquoy j'ay pris plutôt ce sens, que celui de l'Interprete Latin.

Ministre de l'Empereur. J'ay mis cela, au lieu des noms page 186 Grecs, qui ne disent rien ; mais ie n'ay point particularisé les lieux d'où venoient les friandises ; parce que cela ne seroit plus d'effet.

ADUCTION
se qu'il a changé son
est bien mieux de la
que fait l'Auteur, &
elle ambition.

ai fait la bonté.
e d'ajouter, qu'il
t offez entendre
aiouste cela, plutôt
quel qu'un après l'autre
ou milieu, est bien
& de l'aile gauche
mandent.

cher la Cavalerie la
jours dans les plu-
de la force, & cante
ers Ctesphonte: ce
ment, parce que les

recs, sur cette Colonne
, & l'aime mieux le
la chaleur du jour.
ces bagues, qui sont
nt maintenant ridi-
particularitez neces-

le plutôt que d'un
ans un de ses sou-

gedie en Versaire
de l'Auteur, il est
rêles à la fin
qui n'ont point de
eur eust écrit en
se que cela est
de Grecs, & tou-
en un autre ex-

remet le suiez
Philon
ourisane. Le 17

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 83
en voulu dire qu'elle seroit obligée de nourrir son en-
fant, parce qu'elles ne l'estoient pas en Grece: & que
ce qu'elle veut dire par là, est expliqué dans la periode
suivante.

Servant leins. Le mot, *blans*, ne diroit pas assez en cet
endroit.

A Commandé, &c. Ce n'estoit que comme des Co- page 198
lueux, quoy qu'ils s'appelaient Generaux: car il y en
avoit plusieurs. page 199

La porte couronnée Le Grec marque que c'estoit les
Portes, ou il y avoit plusieurs portes, comme la suite
le fait voir.

Beaucoup plus jeunes que toy. J'ay aiouste cela, parce que
cela fait au raisonnement.

Par le col. Le Grec dit, *par l'oreille*: mais cela est trop page 300
étrange à nos mœurs, pour estre mis ainsi: car ce n'est
pas icy une histoire, mais une galanterie. L'exprime ces
coutumes en d'autres lieux, où cela a plus de grace.

Charmila, le change les noms, pour les raisons que page 301
l'ay alleguées cy-dessus.

Clemarion Il est plus beau que Clematium. page 304

Tout nu. Cela n'est pas au Grec, mais le raisonnement page 305
le veut ainsi.

Alors, &c. Je n'aiouste point, qu'elle a quelque chose
qui s'y tient lieu de ce qu'ont les hommes. J'ay adoucy
encore d'autres endroits qui estoient sales.

Elle n'estreinois, &c. Ce que l'Auteur dit icy, est desin page 307
exprimé,

Nous sommes trop honteuses. Cela dit assez, sans aiouster page 308
des ceremonies anciennes, qui n'auroient point de grace
à present

Il ne te donne pas seulement des parfums. Je ne dis que cela, page 309
car d'ajouter des habits & des souliers, cela seroit bas, &
ne diroit pas assez: Car il n'y a gueres de Galant qui ne
donne des parfums à sa Maistresse, mais non pas des sou-
liers. C'est pour la même raison, que je n'aiouste pas en
suite son Esot, parce que c'est trop peu de chose qu'un écot,
pour vendre des bagues & des brasselets, pour le payer.

Tu te piques de chasteté. Le Grec dit *fidélité*: mais il est là mesme
plus loiy comme je le dis, parce qu'il est plus éloigné de &c. 310.
l'honneur d'une Courtisane.

pas voulu dire qu'elle seroit obligée de nourrir son enfant, parce qu'elles ne l'estoient pas en Grece : & que ce qu'elle veut dire par là, est expliqué dans la periode suivante.

Serjeux frains. Le mot, *blaus*, ne diroit pas assez en cet endroit.

A Commandé, &c. Ce n'estoit que comme des *Co-page 198*
lions, quoy qu'ils s'appelaient Generaux : car il y en
avoit plusieurs. page 299

La porte couronnée. Le Grec marque que c'estoit les
Portches, ou il y avoit plusieurs portes, comme la suite
le fait voir.

Beaucoup plus ieunes que toy. T'ay aiouffé cela, parce que
cela fait au raisonnement.

Par le col. Le Grec dit, *par l'oreille* : mais cela est trop *page 300*
étrange à nos mœurs, pour estre mis ainsi : car ce n'est
pas icy une histoire, mais une galanterie l'exprime ces
costumes en d'autres lieux, où cela a plus de grace.

Charmite. Le change les noms, pour les raisons que *page 302*
l'ay alleguées cy-dessus.

Cleonorium Il est plus beau que *Clonarium.* page 304

Toute nue. Cela n'est pas au Grec, mais le raisonnement *page 305*
le veut ainsi.

Alors, &c. Je n'aiouffé point, qu'elle a quelque chose
qui luy tient lieu de ce qu'ont les hommes. l'ay adoucy
encore d'autres endroits qui estoient sales.

Elle n'entretiens, &c. Ce que l'Auteur dit icy, est défini *page 307*
exprimé,

Nous formons trophéens. Cela dit assez, sans aiouffter *page 308*
des ceremonies anciennes, qui n'auroient point de grace
à present

Il ne te donne pas seulement des parfums. Je ne dis que cela, *page 309*
cat d'aiouffter des habits & des souliers, cela seroit bas, &
ne diroit pas assez : Car il n'y a gueres de Galant qui ne
donne des parfums à sa Maîtresse, mais non pas des sou-
liers. C'est pour la mesme raison, que je n'aiouffé pas en
suite son Ecot, parce que c'est trop peu de chose qu'un écot,
pour vendre des bagues & des brasselets, pour le payer.

Tu te piques de chasteté. Le Grec dit *fidelité* : mais il est là *mesme*
plus ioly comme je le dis, parce qu'il est plus éloigné de *page 310*
l'humeur d'une Courtisane.

Nous ne sçavons l'aime mieux le meure aissi, que cet qui se dit rien.

page 313

Plus morte que vive. C'est trop de dire, qu'elle se rechoit les cheveux, & qu'elle se suspoit l'estomac. Il seroit bon, s'il estoit blésé.

Un ruby taillé à facettes. Il y a au Grec, *Troisiers* de trois couleurs, ou de rouge & blanc, taillé en triangle, mais l'un n'auroit point de grace, & l'autre approuvé de nos expressions, si ce n'est la même chose.

page 315

Parmenton, &c. Il est plus visain, que de faire dire cela à *Parmenton*.

page 316

Dix mots. Il n'y a que trois au Grec, mais c'est trop pour se plaindre tant, & pour faire dire à une multitude qu'on ne le voit plus.

Lit-la toy-même. Je ne dis pas: car tu sçais bien, que que cela a quelque chose d'insulte, & d'insulte. N'y a rien de secret, parce qu'on a coutume de dire cela en rencontres.

Billet de Clinias. J'ay mis ces mots, pour faire voir dont on parloit: Du reste, je fais lire la lettre sans interruption, parce que cela a plus de grace.

Que la fin laisse quelque sserance. Je ne dis pas, que le reste est Syrique, parce que cela ne paroît point. Il est vrai que j'ay embellis quelques endroits, mais c'est que la lettre estoit trop plate, & Lucien faisoit mal des Billets d'amour, comme il se voit encore en celui d'Alcibiade à Calypso.

Rever. Cela y vient mieux, que pleurer.

Grand mere. Il y vient mieux aussi que grand-père.

Comme un Adonis. Il n'y auroit point de grace par y nous, à dire *Phaon*. Il faut avoir égard à la diversité des temps, & des Langues.

Donc de mes plus grandes ennemies. Le Grec ne dit qu'un mais c'est que l'autre estoit une Musicienne, & n'est pas là pour chanter. Toutefois, romme il met tous Galans à la debauchee, j'y trouvé à propos de mettre tous Courtisanes.

Entre les bras d'un jeune garçon. Je touchay en fait les autres particularitez necessaires.

Unimer. Le Grec dit *un*, mais cela n'est pas impossible au sujet, & il est mieux, de faire assavoir la chose dès le lendemain.

deux corals. L'Epine de blanc, n'est pas tout à fait blanc. Les perles de blanc, n'ont pas tout à fait blanc.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Je n'ay mis le plus pathétique, que j'ay pu, parce que c'est une redondance.

Superbe cheval. L'Epithete de blanc, n'est pas si fort. page 323
Je me presentay devant luy, &c. Le reste n'a point besoin maintenant d'être exprimé.

Rampis sa lance sur mon écu. Je l'ay mis le plus pathe- page 324
 tiquement que j'ay pû, parce que c'est une todomon-
 tade.

Toute sanglante. Je ne dis pas au bout de ma lance, parce
 que cela feroit un mauvais son.

Danaïdes. C'est assez de cet exemple: il ne faut point
 se piquer d'érudition dans les galanteries.

Lydé. Il y a au Grec, *Grammé*; mais il n'est pas si agrea-
 ble en nostre Langue.

Ce marchand de Bithynie. C'est assez de cela en cet endroit. page 325

Premierement. J'osé l'interruption, pour être plus
 court.

Matelot. J'aime mieux mettre air si, que forçat: Et page 326
Pilote, qu'*espallier de Galere*, ou quelqu'autre mot sem-
 blable, parce que ce ne sont pas choses historiques; & par-
 tant, il faut éviter ce qui est trop bas.

Sigone. C'est une faute de copiste, pour *Samos*.

Je l'ay rapporté. Je n'ajoute pas *les salines, &c.* parce
 qu'il n'y a que trop de chose icy, pour vir gr cinq sols.

Tes figures. J'ay mis cela, au lieu du mot Grec, que je
 n'ay pas exprimé plus haut.

Le iupe. Le mot Grec signifie plutôt ce que nous ap-
 pellons *hongrelaine*, mais comme cela est indifférent, ie
 prens le plus beau mot pour m'exprimer.

Il m'a donné. Je n'ajoute point, qu'*il a donné deux mines*;
 car c'est assez de cela.

D'avoir de sa race. Il y a au Grec, *de faire des enfans qui*
luy ressemblent: mais cette pensée est desja ailleurs.

S'en est allée en fumée. Il sera marqué en suite plusieurs page 329
 fois, qu'il a fait cela par vaine gloire, & il n'estoit pas
 necessaire de le mettre icy. Du reste, le Grec dit *en char-
 lon*: mais mon expression est plus belle de la sorte: Les
 autres particularitez seront touchées en un autre en-
 droit.

Deux ou trois millions d'or. Le Grec dit 7. ou 8. mais la page 330
 mentionneroit insupportable: Toutefois, ie n'ay pas
 osé de garder le nombre des talens, qui est exprimé
 plus bas, parce que cela ne fait pas tant d'effet en nostre
 langue.

586 REMARQUES SUR LA TRADUCTION

Errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Univers. Je mets la chose d'une autre façon que l'Auteur, pour la rendre plus belle, qui est une liberté dont je seais raison dans la Preface.

Brûler publiquement. La suite expliquera le temps, qui n'est pas nécessaire icy.

31 *La Raison.* Le Philosophe est plutôt l'Ouvrage de la raison, que de la Nature.

Sept cents cinquante livres. L'Interprete Latin a peu icy des dragmes pour des sesterces, qui se font guerres que la quatrième partie d'une dragme.

32 *Qu'ils adorent.* Cela masque assez grand bonheur, qui est dit par raillerie

Il y vint des Deputez. Le Grec dit qu'ils l'appelloient le nouveau Socrate; mais premierement cela est icy hors d'œuvre; & puis c'est trop peu de chose, pour faire une interruption, particulièrement apres avoir dit, qu'ils le prenoient pour un Dieu, qui est beaucoup plus; outre que les premiers Chrestiens ne rendoient pas tant d'honneur à Socrate que les Grecs, & l'ont appellé *Socrate Armon.*

Croyent que tout est commun. Cela se rapporte, à mon avis, à ce qu'il a dit, qu'on luy apportoit de tous costez, pour montrer que les Chrestiens s'aidoient l'un l'autre de ce qu'ils avoient, &c

Dont on accuse Diogene. C'est le peché d'Onanisme, dont parle la sainte Escripture.

Car ils ne se jettent pas dans le feu. Le Grec ajoûte, avec espérance peut-être qu'on les en tirera: mais cela n'est pas vray semblable, outre qu'il le détruit luy mesme, en disant, que la fesse estoit profonde.

Du mal des dents. L'ay ajoûté cela par raillerie.

Sans témoigner la moindre apprehension. J'ay dit plusieurs sans changer de posture & de contenance
Sans en dire le suiet. Lisez, sans dire le suiet qui l'amène icy.

Ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine des Philosophes. Cela dit en deux mots, ce que l'Auteur explique plus au long en suite.

Elève en petites colines. Il y a au Grec, trois.

Posidonien. Je n'ay pas gardé les termes Grecs, parce qu'ils n'eussent point fait d'effet dans une Langue où il n'y en a point.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 587

Nous les allons voir devant vous. Le Grec dit, *Je vous envoie, nous les criens ensemble;* mais cela n'est pas nécessaire.

Je le reconnois bien. C'est assez de remarquer cela; car c'est de celui-là dont il s'agit.

Cela dont se parla demeront presche d'icy. Je les mets en general, parce qu'ils sont ensemble, & qu'on les cherche tous.

Nous les voyons. Ou l'on voit de draps.

Les qu'ils ne font pas bien leur devoir. J'ay transporté de plus bas, le reste sera expliqué en suite.

Quand on voit se remarquer en suite que c'est aux uns, qui n'effoient pas faits à notre façon; mais en espèce de Toton

Dance, ou chœur tous seuls. Il y a des choses rejetées icy de plus haut.

Le ne voyez ny moi. Cela m'a semblé comme nécessaire par raisonnement.

Alors, Ou parthé. C'est bien assez de cela, sans y joindre encore Orphée.

La Législation de Saturne. C'est comme l'interprétation du mot de *Chronos* ou

Leux des Saturnales. J'ay mis plusieurs choses icy, en un p. 362

autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles y venoient mieux.

Une douzaine, il y a au Grec, deux cents cinquante, mais

c'est assez de cela.

Tandis que quelques uns se gorgent de biens, sans rien faire. J'ay abrégé icy plusieurs choses, qui sont assez souvent touchées dans les autres Dialogues, & mesme dans ceux cy.

Encre ne s'est-ce que l'espace d'une semaine. Le reste est défini par

Qui vont mieux que tous les royaumes du monde. Il faut tout jours se souvenir de ce que j'ay dit d'abord, que j'évite de descendre dans le particulier, parce qu'il ne se rapporte pas à celui de ce temps cy.

Si bien que cela paroist sans grace, & cela est cause aussi que j'ajoûte d'autres choses de ma façon, comme par forme de supplément

Prenez, &c. Je ne repete pas les extravagances, qui sont déjà exprimées.

Nous les allons crier devant vous. Le Grec dit, si vous p. 352
voulez, nous les crierons ensemble ; mais cela n'est pas ne-
cessaire.

Je le reconnistray bien. C'est assez de remarquer celui-
là, car c'est de celui-là dont il s'agit.

Ceux dont je parle demeurent proche d'icy. Je les mets
tous en general, parce qu'ils sont ensemble, & qu'on les p. 354
cherche tous.

Blanchisseur, Ou laveur de draps.

Lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. J'ay transporté p. 354
cecy de plus bas, le reste sera expliqué en suite. p. 355

Quand on iouë Je marqueray en suite que c'est aux
deux, qui n'estoient pas faits à nostre façon ; mais en es-
pece de Toton

Dancer, ou chanter tout nuds. Il y a des choses rejetées
icy de plus haut.

Je ne boy ny ne iouë. Cela m'a semblé comme nécessaire p. 356
au raisonnement.

Astion, Ou Panthée C'est bien assez de cela, sans p. 359
ajouter encore Orphée.

Le Législateur de Saturne. C'est comme l'interprétation p. 360
du mot de Chronoson.

Loix des Saturnales. J'ay mis plusieurs choses icy, en un p. 362
autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles y venoient
mieux.

Une douzaine, il y a au Grec, deux cens cinquante, mais p. 364
c'est assez de cela.

Tandis que quelques uns se gorgent de biens, sans rien faire p. 366
l'abrégé icy plusieurs choses, qui sont assez souvent re-
touchées dans les autres Dialogues, & même dans
ceux cy.

Encore n'est-ce que l'espace d'une semaine. Le reste est desia p. 368
expliqué.

Qui vaut mieux que tous les regouts du monde. Il faut tout p. 369
jours se souvenir de ce que j'ay dit d'abord, que j'évire
de descendre dans le particulier, parce qu'il ne se rapporte
pas à celui de ce temps cy. Si bien que cela paroist sans
grace, & cela est cause aussi que j'ajoute d'autres choses de
ma façon, comme par forme de supplément.

Prenez, &c. Je ne repete pas les extravagances, qui p. 372
sont desia exprimées.

388 REMARQUES SUR LA TRADUCTION

On ne les scauroit jamais contenter. se touche plus bas les injures & les reproches.

Leurs admirables entretiens. s'entens par là, les choses dont ils s'entretenoient ordinairement.

L'épée & le poignard. Le Grec ne dit pas le poignard, mais cela y fait grace, car la perfection est à bien attaquer, & à bien deffendre.

Pour ne point parler des autres. Ces autres-là estoient sur un autre costé de la table. il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on ne se mettoit que sur trois costez, & on en laissoit un pour servir L'Auteur disoit qu'il estoit vis à vis de la porte, mais cela ne fait rien au sujet, & pour ne point embarrasser son lecteur, il ne faut exprimer que les particularitez necessaires.

Paistre deçà & delà. Le luy fais dire cela, parce qu'il est plus galant de la sorte, que d'en faire une simple consideration des conviez, & l'exprimeray plus bas ce qu'il dit icy.

Les santez courroient à la ronde. se parle François sans m'enquerir si les Anciens buvoient à la santé ou non, car cela signifie icy seulement boire à quelqu'un.

Hercule nostre Patron. il y a au Grec, Archegenes, comme qui diroit, qui conduit la Ceremonie; mais cela ne pouvoit pas s'expliquer assez bien icy, & Hercule estoit comme Patron des Cyniques, ainsi qu'il est marqué aussi-celt au Grec.

Si elle ne me fait raison. Le Grec dit simplement, si elle prend le verre de ma main, & quelques-uns croyent que celui à qui l'on portoit une santé, buvoit le premier.

La teste rase. Le Grec marque, qu'il avoit quelques poils de teste, mais ie ne m'attache pas à toutes les paroles, comme ie l'ay déclaré dans la Preface.

Son petit chien. C'est une allusion, au mot de Cynique. Le Grec dit, son petit chien de Malie; mais cela n'auroit point de grace en nostre Langue. C'est comme si nous disions son petit bichon.

Il ne lutoit. C'est-estoit au Panerade, qui estoit une espèce de lute à coups de pied & de poin.

Enfonçant la porte. Faute de changer une lettre au Grec, les interpretes font icy une extravagance

Tu n'as pas songé à moy. Ajoutez, parmi le train des

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 389

Et comme elle l'en venge cruellement Les vers qu'il allegue, ne disent presque que la meisme chose, & il n'est point à propos de les mettre icy.

Il s'agit des fols. Il est assez exprimé ailleurs, qu'ils se servoient de boire & de manger.

Pour le corps de Patrocle. Cecy estoit allegué plus haut, mais il venoit mieux icy.

Le plus & les autres. j'ajoute cela pour l'amplification, & j'ayme mieux dire, jeter les coupes à la teste, que de les faire tomber, puis que cela est vray.

Fort profonde. Cela est reiterté icy de plus haut.

Qu'on l'Egyptien. Cela n'est pas au Grec, mais il sembleroit qu'il le faillit ajoûter.

Requies pour la beauté. Le reste de la Fable est trop connu.

Jaquel je suis initié. Sans cela, il ne les scauroit pas.

Du bois qu'on nomme Papyrus. C'estoit une espee de saieu dont on envelopoit, comme de grandes lames, sur lesquelles on écrivoit.

Et au Le Grec dit grand, mais l'un & l'autre est vray par la description.

La plupart fabuleuses. Le mot de la plupart n'est pas au Grec, mais il resulte en quelque sorte de raisonne-ment.

Basit au Temple. il est dit d'abord, que c'estoit lui.

Allez de gens. Le Grec dit quelques-uns, mais le raisonnement demandoit cela, & il est vray.

Comme ce Prince. Toute cette narration est un peu grossiere au Grec, & à l'antiquité: ie l'ay remise à nostre air, sans altérer de l'Histoire.

Une longue frequentation. Le Grec dit de 3. ans, mais cela n'est pas necessaire.

Comme Ehedre fit Hipolite. il n'est point necessaire d'ajoutter Sthenobee Du reste, ce qui suit, vient bien également à toutes trois.

Assuré sur sa vertu. s'exprimeray en suite qu'il avoit laissé chez luy les piéces justificatives de son innocence.

Alors le Roy. se tranche court ces choses, qui n'ont point besoin de long discours.

Un parvis de cent toises. On verra en suite, que l'entrée du Temple estoit du costé de l'Orient, sans marquer icy de quel costé;

Et comme elle s'en vengea cruellement Les vers qu'il allegue, ne disent presque que la mesme chose, & il n'est point à propos de les mettre icy.

Ils faisoient les fols. Il est assez exprimé ailleurs, qu'ils se crevoient de boire & de manger.

Pour le corps de Patrocle. Cecy estoit allegué plus haut; mais il venoit mieux icy.

Les plats & les asietes. J'ajouste cela pour l'amplification, & j'ayme mieux dire, jeter les coupes à la teste, que de les faire tomber, puis que cela est vray.

Fort profonde. Cela est rejeté icy de plus haut.

Quoy que l'Egyptien. Cela n'est pas au Grec, mais il semble qu'il le faille ajouster.

Ravy pour sa beauté. Le reste de la Fable est trop connu.

Auquel ie suis initié. Sans cela, il ne les sçauoit pas.

Du bois qu'on nomme Papyrus. C'estoit une espece de roseau dont on enlevoit, comme de grandes lames, sur lesquelles on écrivoit.

Beau Le Grec dit grand, mais l'un & l'autre est vray par la description.

La plupart fabuleuses. Le mot de la plupart n'est pas au Grec, mais il résulte en quelque sorte de raisonnement.

Bastit un Temple. Il est dit d'abord, que c'estoit inutilement.

Assez de gens. Le Grec dit quelques-uns; mais le raisonnement demandoit cela, & il est vray.

Comme ce Prince. Toute cette narration est un peu grossiere au Grec, & à l'antiquité: ie l'ay remise à nostre air, sans aliter de l'Histoire.

Une longue frequentation. Le Grec dit de 3. ans, mais cela n'est pas necessaire.

Comme Phedre fit Hipolite. Il n'est point necessaire d'ajouster Stenobée Du reste, ce qui suit, vient bien également à toutes trois.

Affuré sur sa vertu. L'exprimeray en suite qu'il avoit laissé chez luy les pieces iustificatives de son innocence.

Alors le Roy. Je tranche court ces choses, qui n'ont point besoin de long discours.

Un parvis de cent toises. On verra en suite, que l'entrée du Temple estoit du costé de l'Orient, sans marquer icy de quel costé;

de l'effort des pieds de bas
pour ne pas se perdre
qu'il a jointe, est de

semble dire que c'est la
de Vesus le ment
le, au lieu d'ichere, &

is en marge, ce qui est
bien clair, & mout
nraire, revient à ce
à, qu'on ne sçavoit à

l'Auteur.

and il n'y en aura plus

me l'ame mal

de l'ame mal

ment, le l'ay imité de

a est indifférent

discours plusieurs in

de l'obscurité

quelques particularités

de dire icy le contraire

est venu pour faire de

car il dit, qu'il avoit

de vers qu'il a fait

que cela ne choquoit

il veut, il racontera

vertus seront mar

on pourroit rapor

ne semble qu'il est

juste quelque chose

On dit qu'il decla

miroit devant les

une épée perdue

ras, & qu'il venoit

fix raser la moitié de la teste, pour s'empêcher de sor-

tir

La doctrine, &c. Vne partie de ces choses est transportée

icy de plus bas

Car à le voir, l'oste l'interruption qui rompt le fil du p. 414

discours

Ensuite, l'y desia exprimé les loix, &c.

Et les Tiers, il n'est pas nécessaire de dire icy qu'on

ne peut pas comprendre en un, tous les bien faits des

Dieux, car cela oste la force à la comparaison

Il faut imiter, il vaut mieux que ce soit luy qui die cela

puce que cela fait à son sujet, que de le faire dire à

l'autre

Si quelques Athéniens se ne parle point de Parmenion, p. 418

puce que cela ne fait rien au sujet, & causeroit de l'ob-

scureté

Il n'est en grande veneration, l'ay esté à la raison, plu-

est qu'à ce qui est au texte

Cependant, &c. L'Auteur fait icy une interruption, p. 419

comme s'il ne parloit pas par Dialogue, mais nous ne

souffririons par ces libretz

En faisant observer les loix. Ou en en faisant de nouvelles

La probité d'Aristide, l'ay transporté cecy de plus

bas

Si nous avions, se ne répete point Embrois, Mégare, Bes-

cia, l'Hellepont qu'il a desia dit. Du reste, en trouvant

mauvais qu'on ne luy donne pas le commandement des

Armées, il insinué assez qu'on le donne à des incapables,

ou qu'ils s'agit icy de ses louanges, & non pas de blâme

des autres

Comment eussions nous résisté à ses actions? se mets en suite

combien il seroit redoutable avec ses forces, puisque les

louanges de son éloquence estoient tant à craindre

La beauté des pensées, &c. il faut remarquer que com-

me ces choses sont touchées en divers endroits, s'en

change ou omett quelques-unes, pour éviter les repeti-

tions

Officiers de ma maison, il y a au grec, Secrétaire de Ga-

loris, mais ie prens une chose commune

Donc l'ay aquisit les dettes. Ou, à qui j'ay fait des distribu-

tions

Perché jusques sur son trône, il y a au grec, son Sceptre &c. p. 430

faire raser la moitié de la teste, pour s'empêcher de sortir

Sa douceur, &c. Vne partie de ces choses est transportée icy de plus bas

Car à se voir, l'oste l'interruption qui rompt le fil du p. 414 discours

Eubée, Voy desia exprimé les loix, &c.

p. 419

Et les Toites, il n'est pas nécessaire de dire icy qu'on ne peut pas comprendre en un, tous les bien faits des Dieux, car cela oste la force à la comparaison

Il faut imiter, il vaut mieux que ce soit luy qui die cela p. 416 parce que cela fait à son sujet, que de le faire dire à l'autre

Si quelque Athenien se ne parle point de Parmenion, p. 418 parce que cela ne fait rien au sujet, & causeroit de l'obscurité

Il m'est en grande veneration, j'ay esté à la raison, plutôt qu'à ce qui est au texte

Cependant, &c. L'Auteur fait icy une interruption, p. 419 comme s'il ne parloit pas par Dialogue, mais nous ne souffririons par ces libtez

En faisant observer les loix. Ou, en en faisant de nouvelles
La probité d'Aristide, j'ay transporté cecy de plus haut

Si nous avions, se ne repete point *Eubée, Megare, Boeotie, l'Hellepont* qu'il a desia dit. Du reste, en trouvant mauvais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armées, il insinué assez qu'on le donne à des incapables, ou qu'ils s'agit icy de ses louanges, & non pas du blâme des autres

Comment eussions-nous résisté à ses actions? se mets en suite combien il seroit redoutable avec ses forces, puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre

La beauté des pensées, &c. il faut remarquer que comme ces choses sont touchées en divers endroits, s'en change ou omett quelques-unes, pour éviter les répétitions

Officiers de ma maison, il y a au grec, *Secrétaire de Galeres,* mais ie prens une chose commune

Dont j'ay aquisé les dettes. Ou, à qui j'ay fait des distribu- p. 425 tions

Perché jusques sur son trépas, il y a au grec, *son Sceptre* p. 430

592 REMARQUES SUR LA TRADUCTION

qu'il fait presque ses petits sur sa testa, mais ie mets les choses de la façon que ie trouve la meilleure à nostre air

Ne sçait que répondre, quand on boit à luy, l'ay mieux aimé le mettre de la sorte, que de dire, qu'il ne sçait quand on boit à luy, car il n'est pas nécessaire de parler quand on boit à quelqu'un, le geste seul le fait entendre.

Assisté d'Apollon & de Neptune, Le grec se sert icy de termes qui n'ont point de rapport aux nôtres

Leurs Autels profanés, Cela est transporté icy de plus bas, & ce qui est au lieu, n'a point besoin d'interpréter

L'ordonne par provision qu'il sera exécuté, j'ajoute cela parce qu'il l'exécute en effet

Longs cheveux, & grande barbe, Ses Epithetes sont prouvées par la suite

Mal vestu, Le grec dit nu, mais on voit par la suite qu'il avoit un manteau, quoy qu'il n'eust point de fure

D'une grande partie, Il a desja parlé des bestes sauvages

La laine, j'ajoute cet endroit d'une autre façon que l'Auteur, mais le tout revient à un

Car vous ressemblés, &c. se ne repetit point ce qu'il vient de dire

Pieds nus, j'ay dit desja d'Hercule, qu'il alloit pieds nus, & que celui-cy l'imitoit

Philopatris, &c. Ce Dialogue icy est assez mal digéré car Critias ne dit rien qui soit digne d'un commencement si tragique, & ce qu'il dit des Chrestiens, est plutôt une marque de leur simplicité, qu'un crime. Triphon est celui qui dit les choses les plus extraordinaires, parce qu'il parle de mysteres où les Payens n'entendoient rien

Tant s'en faut donc, que ce Dialogue soit à rejeter, qu'il sert de quelque monument du Christianisme. Du reste, le mot de *Catecumens*, exprime bien ce qui est au grec & est allegué dans le Dialogue; sans quoy ie ne m'en serois pas servy.

Cerberus l'a avoyé, ie n'ajoute pas, ou quelques Dira de la providence, parce que cela ne s'entendrait pas. C'est une pillerie contre ceux qui croient un Dieu qui prend garde à tout; & par consequent est à apprehender, qui est l'opinion des Chrestiens & des Stoïques.

Que ie te tire par l'oreille, C'est ainsi que Lucien s'exprime en d'autres lieux.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 593

Est-ce que tu m'as enlevé d'icy, & ne l'emportes par l'air. Il fait p. 444

L'ironie à S. Paul, & en suite à Isaac.

Quelques membres en quelques statues, Il y a au Grec un pilon, p. 445

un mot de porte, pour faire allusion à ce qu'il dit dans le Dialogue du meneur, mais cela n'eust point eu de place icy.

Entrez salués & les Titans, C'est assez de cela, sans ajouter excipier tous les Dieux en bas du Ciel. Ce qu'il ne se souvient point d'avoir lu, que dans Vulcain.

Les temples qu'il a connus, Comme ils ne sont que d'estre mentionnés dans le Dialogue de l'assemblée des Dieux, il eust dû en avoir de les repeter.

Quelques uns de bravis luy seul, j'ay mieux aimé faire allusion sur Héros de la Mer, qu'à des vers d'Homere.

Par le Dieu inconnu des Atheniens, Il fait allusion à ce p. 447

qu'il dit de S. Paul, dans les Actes des Apostres.

Servir de retraite, Il vaut mieux le dire de luy que de la mere.

Le pere, Ce mot n'est pas au Grec, mais il est inferé de la suite, & eust causé quelque obscurité, en ne l'y mettant pas. Du reste, j'ay mis tout-puissant, pour souverain, qui vient après.

Le fils du pere, Il y a au Grec, le fils du pere, mais cela est fait de l'obscurité, & le mot d'issu, est infinie plus bas.

Tu trais d'un, & tu en trais de trois, Il le falloit repeter p. 448

mesmes termes qu'il avoit esté dit. Il y a icy trois us, & un trois.

Ce Galileen chassé au grand nez, &c. C'est S. Paul de qui il entend parler, & il peut avoir vu des gens baptisés par luy, mais il ne peut pas l'avoir esté.

Aux planètes, Ces mots ne sont pas au Grec, mais ils semblent estre oubliés.

Humors dis, &c. ie ne prens que le suc de toutes ces p. 4.

allegations qui sont ennuyeuses, pour ne point dire inutile en cet endroit.

Christ Il y a au Grec Chreste, comme Suetone aussi l'appelle, ce qu'il faisoient, ou par abus, ou par quelque sorte de mépris, comme qui dirait simple ou debonnaire, ce que ce mot signifie en Grec.

Catecumens, C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on instruait au Christianisme.

Que l'esprit ne s'enleve d'icy, & ne l'emporte par l'air. Il fait p. 444 allusion à S. Paul, & en suite à Icare.

Quelque marbre ou quelque statue. Il y a au Grec un pilon, p. 445 ou une barre de porte, pour faire allusion à ce qu'il dit dans le Dialogue du menteur, mais cela n'eust point eu de grace icy.

Foudroyé Salmonée & les Titans. C'est assez de cela, sans ajouter precipiter tous les Dieux en bas du Ciel. Ce qu'il ne me souvient point d'avoir lû, que dans Vulcain.

Les dangers qu'il a courus. Comme ils ne font que d'estre exprimez dans le Dialogue de l'assemblée des Dieux, il eût esté ennuyeux de les repeter.

Qui mene plus de bruit luy seul. J'ay mieux aimé faire allusion aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homere.

Par le Dieu inconnu des Atheniens. Il fait allusion à cep. 447 qui est dit de S. Paul, dans les Actes des Apostres.

Servir de retraite. Il vaut mieux le dire de luy que de sa mere.

Le pere. Ce mot n'est pas au Grec, mais il est inferé de la suite, & eust causé quelque obscurité, en ne l'y mettant pas. Du reste, j'ay mis tout-puissant, pour souverain, qui vient apres.

Le fils issu du pere. Il y a au Grec, le fils du pere, mais cela eust fait de l'obscurité, & le mot d'issu, est insinué plus bas.

Tes trois d'un, & ton un de trois. Il le falloir repeter p. 448 aux mesmes termes qu'il avoit esté dit. Il y a icy trois uns, & un trois.

Ce Galiléen chauve au grand nez, &c. C'est S. Paul de qui il entend parler, & il peut avoir vû des gens baptisez par luy, mais il ne peut pas l'avoir esté.

Aux planètes. Ces mots ne sont pas au Grec, mais ils semblent estre oubliez.

Homere dis, &c. Je ne prens que le suc de toutes ces p. 449 allegations qui sont ennuyeuses, pour ne point dire inutiles en cet endroit.

Christ. Il y a au Grec *Chreste*, comme Suetone aussi l'ap. p. 450 pelle, ce qu'ils faisoient, ou par abus, ou par quelque sorte de mépris, comme qui diroit simple ou debonnaire, ce que ce mot signifie en Grec.

Catechumene. C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on instruisoit au Christianisme.

Grec signifie qui égale la
aire, de regler les in-
, & ce qui m'a donné
est que le mot Grec est
imposés.

on à ce qui est dit de
viteres à la lettre, qui
ies de la Religion du

ue la chose d'une ar-
er l'obscurité.

de *Christe*, comme j'ai
oué icy sur l'ambigui-

est une corruption du
mbrusé, cela vient de
t en fleur.

mparaison plus fami-

pour faire que la cho-

ien enragé, mais mon

ceste cecy est mal di-

à un homme qui en

en, & paroît tel à la

rie.

as honneste de dire

puis que celui qui

les prix estoient la

y.

iles.

e de l'Amitié, qui

ues.

qui est plus étendu

n deux mots, du

s.

licon masqué. C'est

en des fables anti-

cles, & trop souvent repetées.

Posséder un si grand trésor. Je passe cela delicatement,
sans dire autre affaire à de beaux hommes. Il s'étend en sui-
te dans une fable trop connue, que je tranche court, com-
me j'ay fait les precedentes.

En conjuray seulement un ou deux, Je mets cela, pour p. 460
donner quelque couleur à cette harangue, qui n'est pas
grande chose

Les Artisans ne s'en proposent point d'autres dans leurs ou- p. 463
vrages, C'est assez de cela, sans rien ajouter

Ce dessein, Je ne repete pas ce que le titre dit p. 464
Et est seruy, Il est mieux, de faire dire cela à Muso-
lius, ou à Menecrate

D'ailleurs, Ce qu'il dit icy de la deffense de la Grece
est exprimé au commencement

Qu'on luy presenta, Le Grec marque que c'estoit le Gon-
traireur de la Grece, & qu'il en frappa trois coups

Tous les Mathématiciens du monde, Le Grec dit *Thales* p. 466
mais l'exprime la chose à nostre air

C'est une espere de fausseté, Je ne m'enfonce pas davan-
tage dans la Musique, parce qu'il faudroit pour cela, se
servir de termes de l'art, qui ne seroient entendus que de
ceux qui la scauroient; ce qui ne se doit pas faire que
dans les sujets où l'on en traite de dessein formé

Non plus que de chanter aux jeux Olympiques, l'ay rejeté p. 467
cela icy de plus haut, où il dit que les jeux Olympiques

sont les plus gymniques de tous les jeux, ce que l'Inter-
prete Latin n'a pas entendu: car c'est seulement à cause
qu'on n'y representoit que les jeux qui portent le nom
de gymniques, comme la lute, &c. avec des courses de
chevaux

Trenchantes comme des rasoirs, l'ay ajouté cecy pour l'ex-
plication: Car sans cela, comment en eussent-ils coupé
la gorge à un homme? si ce n'est qu'il veuille dire seule-
ment qu'ils l'étranglerent & le suffoquerent par là.

L'oubliés à dire qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, p. 509
qui est. C'est la raison pourquoy on a distingué l'Isle des
Antipodes, parce qu'on y met des bestes de toute sorte, &
pour cela l'on seint que l'Auteur arriva là auparavant.

cules, & trop souvent repetées.

Posseder un si grand thesor. Je passe cela delicatement, sans dire *avoir affaire à de beaux hommes.* Il s'étend en suite dans une fable trop connue, que je tranche court, comme j'ay fait les precedentes.

J'en choisiray seulement un ou deux. Je mets cela, pour p. 461 donner quelque couleur à cette harangue, qui n'est pas grande chose

Les Artisans ne s'en proposent point d'autres dans leurs ouvrages, C'est assez de cela, sans rien ajouter

Ce dessein, Je ne repete pas ce que le titre dit p. 462

Et eust servy, Il est mieux, de faire dire cela à Musonius, qu'à Menecrate

D'ailleurs, Ce qu'il dit icy de la deffense de la Grece, est exprimé au commencement

Qu'on luy presenta, Le Grec marque que c'estoit le Gouverneur de la Grece, & qu'il en frappa trois coups

Tous les Mathematiciens du monde, Le Grec dit *Thales,* p. 466 mais l'exprime la chose à nostre air

C'est une espece de fausseté, Je ne m'enfonce pas davantage dans la Musique, parce qu'il faudroit pour cela, se servir de termes de l'art, qui ne seroient entendus que de ceux qui la sçauroient; ce qui ne se doit pas faire que dans les sujets où l'on en traite de dessein formé

Non plus que de chanter aux jeux Olympiques, J'ay rejetté p. 467 cela icy de plus haut, où il dit que les jeux Olympiques sont les plus gymniques de tous les jeux, ce que l'Interprete Latin n'a pas entendu: car c'est seulement à cause qu'on n'y representoit que les jeux qui portent le nom de gymniques, comme la lute, &c. avec des courses de chevaux

Trenchantes comme des rasoirs, J'ay ajousté cecy pour l'explication: Car sans cela, comment en eussent-ils coupé la gorge à un homme? si ce n'est qu'il veuille dire seulement qu'ils l'étranglerent & le suffoquerent par là.

J'oubliois à dire qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, p. 50 qui &c. C'est la raison pourquoy on a distingué l'Isle des Antipodes, parce qu'on y met des bestes de toute sorte, & pour cela l'on feint que l'Auteur arriva là auparavant.

Fin des Remarques.

DES MATIERES.

LE
ES PLVS
A II. PARTIE
Lucien.

l'avantage des autres
Page 471. 479
de fidelle amy. 45
ic. pour la deuote
134 135 & 137.
e void 179
bien remply de b.
119
e celebrent ses m.
191
192
dulteres. 191
Dieux 18
as font representer.
211
orthocles & de Di
ls vivoient. 11 25
plaidoit ses Es
119
vécut 161
delivré des bestes
pour avoir pie.
238. 239
160
ge 375 377
468
Alexandre

Alexandre. Comme il s'est élevé une statue plus grande que le mont Athos.	12
Alexandre Tyran de Thebes, par qui tué.	119
Ce qui arriva au grand Alexandre, lors qu'il se fit maistre de l'Asie, apres la journée d'Arbelles.	185
Amadris. Ville, où située.	43
Ambre. Ce qui s'est crû autrefois de l'Ambre.	220
Ambrosie. Le manger des Dieux.	114
Amy Quel thresor c'est qu'un bon amy, & combien est-il parmi les Scythes.	23
Amitié. Estrange façon de contracter amitié.	36
Entre combien de personnes elle se peut contracter de force.	la mesme
Amour. De combien de sortes	413
Ampelis. Dialogue d'Ampelis & de Chrysis, fameuses Courtisanes.	312
Amphiloque. Quelle estoit la renommée de cet Oracle.	129
Amphiloque tenu pour un Dieu, & de qui estoit fils.	411
Anacarsi. Pourquoi quitta son pais, & traversa tant de mers & tant de mers.	167
Anacreon. Quel estoit le Dieu d'Anacreon.	219
Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie.	151
Ananias. Paraisie d'Alexandre.	155
Animans. Quelle est la condition des Animaux.	109
Description de la Republique des animaux.	494
Hommage qu'ils viennent rendre au Phenix.	500
Bataille des Animaux contre les Sauvages.	510
Pacification des Animaux par l'entremise de Lucien.	511 & suivantes.
Anteus. Roy de Scythie, combien vécu, & où il mourut.	253
Antigonus. Par qui apperceu couché avec sa belle fille.	219
Antigonus fils de Demetrius, petit fils du precedent, combien vécu.	la mesme
Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, combien vécu, & où il mourut.	248
Antiochus. Fils de Selenus, de quelle façon regardoit Kronos sa belle mere.	119

DES MATIERES.

<i>Alexandre.</i> Comme il s'est élevé une statué plus grande que le mont Athos.	12
<i>Alexandre Tyran de Thebes</i> , par qui tué.	119
Ce qui arriva au grand Alexandre, lors qu'il se vid maistre de l'Asie, apres la journée d'Arbelles.	185
<i>Amastris.</i> Ville, où située.	43
<i>Ambre.</i> Ce qui s'est crû autrefois de l'Ambre.	220
<i>Ambrosie.</i> Le manger des Dieux.	114
<i>Amy</i> Quel thresor c'est qu'un bon amy, & combien estimé parmy les Scythes.	23
<i>Amitié.</i> Estrange façon de contracter amitié.	36
Entre combien de personnes elle se peut contracter de la sorte.	<i>la mesme</i>
<i>Amour.</i> De combien de sortes	413
<i>Ampelis.</i> Dialogue d'Ampelis & de Chrysis, fameuses Courtisanes.	311
<i>Amphiloque.</i> Quelle estoit la renommée de cét Oracle.	209
Amphiloque tenu pour un Dieu, & de qui estoit fils.	431
<i>Anacarsis.</i> Pourquoi quitta son païs, & traversa tant de terres & tant de mers.	167
<i>Anacreon.</i> Quel estoit le Dieu d'Anacreon.	219
Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie.	268
<i>Ananarque.</i> Parasite d'Alexandre.	155
<i>Animaux.</i> Quelle est la condition des Animaux.	109
Description de la Republique des animaux.	494
Hommage qu'ils viennent rendre au Phenix.	500
Bataille des Animaux contre les Sauvages.	510
Pacification des Animaux par l'entremise de Lucien.	513
<i>Antea.</i> Roy de Scythie, combien vécut, & où il mourut.	263
<i>Antigenus.</i> Par qui apperceu couché avec sa belle fille.	819
Antigenus fils de Demetrius, petit fils du precedent, combien vécut.	<i>la mesme</i>
Antigenus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, combien vécut, & où il mourut.	248
<i>Antiochus.</i> Fils de Seleucus, de quelle façon regardoit Stratonice sa belle mere.	119

TABLE

Polas, quel, & combien vécu.	264
Bien aimé de Demetrius.	34-35
Village de Lucien aux Antipodes.	307
Dieu, & de quelle figure.	78-79
En crédit.	113
Formus contre Anobis dans le Ciel.	411
er, quel & combien dangereux.	116
les sortes de peuples, & d'où ains	120
qui accusé d'avoir conjuré contre le Roy	115
fic, apres avoir prouvé son innocence.	115
a calomnie.	115
ceremonie les Egyptiens ont courue	115
du bœuf Apis.	115
Pergame, Precepteur d'Auguste, com-	115
il rendit service.	115
acles sont ambigus.	115
ureau de ses Prophetes.	115
rend les Oracles luy-mesme.	115
e Apollon.	115
el terme, & ce qu'il signifie.	115
à quand il eut Euripide pour Parafite	115
quel personnage.	115
nnement & où brûla les Galeres des Ro-	115
Grec, que signifie.	115
de Justice chez les Atheniens.	115
e l Areopage.	115
la fille Naufræe.	115
Aretas, d'Endamidas & de Carisem.	115
des Tarsefiens, combien de temps	115
uels peuples, & pourquoy ainsi ap-	115

DES MATIERES.

Adriade. Par qui la couronne fut mise parmy les Dieux.	210
Arianthes. Roy de Capadoce, combien vécu, & com- ment mourut.	261
Aristide. Comment conspira contre Themistocle & pourquoy.	241
Aristipe. Pour quel sujet alla en Sicile.	156
Aristogiton. Libérateur des Atheniens, de qui estoit Parafite.	160
Aristote. Ce qu'il a fait en l'art de Parafite.	156
Aristoxenus. Le Musicien, Parafite de Nélée. <i>la mesme.</i>	119
Asaces. Par qui massacré, apres avoir égorgé sa femme.	119
Asacemas. Histoire de son amitié avec Loucane & Mélente.	39 40. & suiv.
Astaxer. Pourquoy tant aimée de Pericles, de Socrate, & d'Alcibiades.	8
D'où elle estoit.	97
Art. Ce que c'est proprement qu'un Art.	147
Artabaze. Roy des Caraciens vers la mer rouge, com- bien vécu.	266
Artaxerxes Mnemon. A quel âge mourut.	261
Et un autre de mesme nom Roy de Perse. <i>la mesme.</i>	119
Aste. Comment Lucien fut metamorphosé en Aste.	119
Abdolo. Pré, en quel endroit.	179
Affrines. Quelle est leur principale divinité.	90
De qui apprirent les ceremonies de leur Religion.	191
Allarte. Quelle divinité, & où adorée.	391
Attnes. Combien différente de Rome	8
Louange de cette ville, & ses grands avantages.	412
Atheniens. Comment se trouvent tous menteurs.	194
Athlets. Comparaisons de son corps à du blé bien cristallé.	171
Athetes. De combien longue vie.	261
Atimarchus. Explication de ce terme.	258
Atis. A quelle divinité consacra le Temple qu'il bâtit.	119
Attalus. Par qui empoisonné.	119
Attalus surnommé Philadelphie, quel & combien vécu.	261

DES MATIERES.

<i>Ariadne.</i> Par qui sa couronne fut mise parmy les Dieux.	210
<i>Ariarathes.</i> Roy de Capadoce, combien vécut, & comment mourut.	265
<i>Aristide.</i> Comment conspira contre Themistocle & pourquoy.	241
<i>Aristips.</i> Pour quel sujet alla en Sicile.	156
<i>Aristogiton.</i> Libérateur des Atheniens, de qui estoit Parasite.	160
<i>Aristote.</i> Ce qu'il a fait en l'art de Parasite.	156
<i>Aristoxenus.</i> Le Musicien, Parasite de Nélée. <i>là mesme.</i>	
<i>Asfages.</i> Par qui massacré, apres avoir égorgé sa femme.	119
<i>Asfacomas.</i> Histoire de son amitié avec Lonceste & Masente.	3940. <i>Et suis.</i>
<i>Aspasie.</i> Pourquoy tant aimée de Pericles, de Socrate, & d'Esquines.	8
D'où elle estoit.	97
<i>Art.</i> Ce que c'est proprement qu'un Art.	147
<i>Arthabase.</i> Roy des Caraciens vers la mer-rouge, combien vécut.	266
<i>Artaxerxes Mnemon.</i> A quel âge mourut.	265
Et un autre de mesme nom Roy de Perse. <i>là mesme.</i>	
<i>Asne.</i> Comment Lucien fut metamorphosé en Asne.	52
<i>Aspidele.</i> Pré, en quel endroit.	179
<i>Affyriens.</i> Quelle est leur principale divinité.	90
De qui apprirent les ceremonies de leur Religion.	391
<i>Astarte.</i> Quelle divinité, & où adorée.	391
<i>Athenes.</i> Combien differente de Rome	8
Louange de cette ville, & ses grands avantages.	412
<i>Atheniens.</i> Comment se treuvent tous menteurs.	194
<i>Athlete.</i> Comparaisons de son corps à du blé bien criblé.	172
<i>Athotes.</i> De combien longue vie.	265
<i>Asimarque.</i> Explication de ce terme.	258
<i>Atis.</i> A quelle divinité consacra le Temple qu'il bâtit.	394
<i>Attalus.</i> Par qui empoisonné.	119
<i>Attalus surnommé Philadelphie,</i> quel & combien vécut.	265

TABLE

<i>Antipater.</i> Fils d'Iolas, quel, & combien vécu.	164
<i>Antiphoile.</i> Combien aimé de Demetrius.	165
<i>Antipodes.</i> Passage de Lucien aux Antipodes.	107
<i>O'vain.</i>	
<i>Anubis.</i> Quel Dieu, & de quelle figure.	167
Où s'est mis en crédit.	111
Invective de Momus contre Anubis dans le Ciel.	161
<i>Aorne.</i> Rocher, quel & combien dangereux.	116
<i>Aparatien.</i> Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez.	150
<i>Apelles.</i> Par qui accusé d'avoir conjuré contre le Roy.	151
<i>Prolomée.</i>	
Quel tableau fit, après avoir prouvé son innocence, pour faire voir la calomnie.	151
<i>Apis.</i> Quelle ceremonie les Egyptiens ont coutume de faire à la mort du bœuf Apis.	151
Quelle divinité.	151
<i>Apollodore</i> de Pergame, Precepteur d'Auguste, combien vécu.	151
<i>Apollon.</i> A qui il rendit service.	151
Combien ses Oracles sont ambigus.	151
Où établit le bureau de ses Prophetes.	151
Son travail.	151
En quel endroit rend les Oracles luy-mesme.	151
Invective contre Apollon.	151
<i>Apehrade.</i> Quel terme, & ce qu'il signifie.	151
<i>Archeles.</i> Jusqu'à quand il eut Eucipide pour Paracheveur.	151
<i>Archias.</i> Poëte, quel personnage.	155
<i>Archimede.</i> Comment & où brûla les Galeres des Romains.	155
<i>Arilus.</i> Terme Grec, que signifie.	155
<i>Arcopage.</i> Lieu de Justice chez les Atheniens.	155
Belle coutume de l'Arcopage.	155
<i>Arcté.</i> Qu'elle & sa fille Naufat.	155
<i>Arctas.</i> Amitié d'Arctas, d'Endamidas & de Caristus.	155
<i>Argantonnus.</i> Roy des Tarsefiens, combien de temps vécu.	10 11
<i>Argandriens.</i> Quels peuples, & pour quoy ainsi appelez.	151

DES MATIERES.

<i>Aradas.</i> Par qui sa couronne fut mise parmy les Dieux.	150
<i>Ararathes.</i> Roy de Capadoce, combien vécu, & comment mourut.	150
<i>Arfide.</i> Comment conspira contre Themistocle & Perceps.	161
<i>Arifus.</i> Pour quel sujet alla en Sicile.	161
<i>Arifquim.</i> Libérateur des Atheniens, de qui estoit Perceps.	166
<i>Arifus.</i> Ce qu'il a fait en l'art de Parafuse.	166
<i>Arifus.</i> Le Musicien, Parafuse de Neïde. <i>la mesme.</i>	166
<i>Arifus.</i> Par qui malicé, après avoir égorgé sa femme.	166
<i>Arifus.</i> Histoire de son amitié avec Longare & Météte.	166
<i>Arifus.</i> Pourquoy tant aimé de Pericles, de Socrate, & d'Aquines.	166
D'où elle estoit.	166
<i>Art.</i> Ce que c'est proprement qu'en Art.	166
<i>Artabafus.</i> Roy des Caraciens vers la mer rouge, combien vécu.	166
<i>Artaxerxes.</i> Mnemon. A quel âge mourut.	166
Et un autre de me'me nom Roy de Perse. <i>la mesme.</i>	166
<i>Afne.</i> Comme car Lucien fut metamorphosé en Afne.	166
<i>Afride.</i> Pré, en quel endroit.	166
<i>Affrim.</i> Quelle est leur principale divinité.	179
De qui apprenent les ceremonies de leur Religion.	179
<i>Afride.</i> Quelle divinité, & où adorée.	191
<i>Afride.</i> Combien différente de Rome.	191
Louange de cette ville, & les grands avantages.	191
<i>Afride.</i> Comment se trouvent tous menteurs.	191
<i>Afride.</i> Comparaison de son corps à du blé bien criblé.	191
<i>Afride.</i> De combien longue vie.	171
<i>Afride.</i> Explication de ce terme.	161
<i>Afide.</i> A quelle divinité consacra le Temple qu'il bâtit.	161
<i>Atalus.</i> Par qui empoisonné.	161
<i>Atalus.</i> surnommé Philadelphie, quel & combien vécu.	119
2. Part.	161

DES MATIERES.

<i>Caldéens</i> De combien longue vie, & pourquoy.	293
<i>Calendes sacrées</i> , comment celebrées par les Romains.	
245	
<i>Calomnie</i> Comment dépeinte par Apelles	235
Sa définition.	236
<i>Candides</i> Comment se trouvent tous menteurs.	194
Ce qu'ils disent de Jupiter.	410
<i>Carixene</i> . Amitié de Carixene, d'Eudomidas, & d'Ar- teas.	3031
<i>Cassandre</i> . De Polignote, quelle.	5
<i>Cassiope</i> Comment attira sur soy le courroux des Dieux.	
11	
<i>Catechumene</i> . Comment doit estre instruit.	451
<i>Cedilla</i> . Ce que c'est proprement.	484
<i>Carbere</i> Quel animal, & ce qu'il fait.	179
<i>Cheveux</i> nouez par derriere, quelle marque.	279
<i>Chrétiens</i> . Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, selon les termes mesmes de l'Auteur.	332
<i>Chrysandriens</i> Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez.	322
<i>Chrysipe</i> . Quels estoient ses syllogismes.	123
Le Stoicien combien vescu.	266
<i>Chrysis</i> Quelle, & ses amours avec Glaucias. p. 199	100.
& suiv.	
<i>Cleante</i> Successeur de Zenon, comment mourut.	166
<i>Cleodeme</i> Peripateticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard.	375
<i>Cleomède</i> d'Ambracie, pourquoy se precipita.	444
<i>Clinias</i> . Par qui veu pillant le temple d'Esculape.	110
<i>Cochlys</i> . Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameu- ses Courtisanes.	318
<i>Colombe</i> Par quels peuples adorée.	90
<i>Colosse</i> de Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux.	7280
<i>Combabe</i> . Quel personnage, & comment s'exempta de la calomnie & du supplice.	108 & suiv.
<i>Comedies</i> . Quel doit estre l'usage des Comedies.	171
<i>Comparaison</i> . Comment elle se doit faire.	16
<i>Coq</i> Fils de Mars, pourquoy changé en Coq.	56
<i>Corps</i> Combien different d'un vaisseau.	97
Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur, envers les corps des defuncts, quelles.	180. 181

<i>Avocat.</i> Quel il faut estre pour estre bon Avocat. 111	<i>Calpurne</i> De combien longue vie, & pourq. 191
189. <i>ſuiv.</i>	<i>Calendes ſacrées</i> , comment celebrées par les Romains. 241
<i>Auſtrabus.</i> En quel pais ſe rencontrent le plus, & combien leurs cruſis ſont viles. 116	<i>Calpurne</i> Comment dépeinte par Appelles 215
<i>Azandres.</i> Roy du Boſphore, combien veſcut, & comment il mourut. B 217	ſa déſinition. 216
B <i>Accantes</i> Quels furent leurs combats qu'ils entreprirent pour la conquiſte des Indes, & leur ſort. 218	<i>Caméas</i> Comment ſe trouvent tous menteurs. 194
page	Ce qu'ils diſent de Iupi-ter. 410
<i>Bacchis.</i> Dialogue de Bacchis & de Meliſſe, ſumme 301. 31	<i>Caracme.</i> Amitié de Caracme, d'Eudomidas, & d'Artaxerxes. 303
<i>Contiſtances.</i>	<i>Celaſandre.</i> De Polignote, quelle. 5
<i>Carabus.</i> Qui doit paſſer le premier de Bacchus ou d'Hercule. 11	<i>Celaſandre</i> Comment attira ſur ſoy le courroux des Dieux. 11
Comment ſit l'entreprife des Indes. 114	<i>Cataneus.</i> Comment doit estre inſtruit. 451
Ses Lieutenans quels. 115. 216	<i>Catulle.</i> Ce que c'eſt proprement. 484
De quelle naiſſance. 119	<i>Cerberus</i> Quel animal, & ce qu'il fait. 179
<i>Bain</i> Deſcription d'un bain conſtruit par Hippas d'Asie. 112. 213	<i>Ceréus</i> nouez par derrière, quelle marque. 179
artifice admirable. 112. 213	<i>Chrétiens.</i> Quelle eſtoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, ſelon les termes meſmes de l'Auteur. 332
<i>Barſylis.</i> Roy des Illyriens, combien veſcut, & où il mourut. 114	<i>Chryſandrius</i> Quelles ſortes de peuples, & d'où ainſi nommez. 332
<i>Barreau.</i> Quel il faut estre pour hanter le Barreau. 181	<i>Chryſis.</i> Quels eſtoient ſes ſyllogiſmes. 313
189. <i>ſuiv.</i>	Le Stoicien combien veſcut. 313
<i>Basilis.</i> Pourquoi il prétend devoit regner ſur les Aſiens. 305	<i>Chryſis</i> Quelle, & ſes amours avec Glaucias p. 199. 200.
<i>maux.</i> 305	<i>ſuiv.</i>
<i>Beautés</i> En quoy conſiſte. 115	<i>Cleandre</i> Successeur de Zenon, comment mourut. 166
<i>Beauté</i> Deſcription d'une parfaite Beauté. 6	<i>Cleandre</i> Peripateticien, pourquoy ſurnommé l'éclatant, & le poignant. 166
Sans eſprit, à qui ſemblable. 459. <i>ſuiv.</i>	<i>Cleoméde</i> d'Ambracie, pourquoy ſe precipia. 475
Louange de la Beauté. 459. <i>ſuiv.</i>	<i>Cleinas.</i> Par qui veu pillent le temple d'Eſculape. 110
<i>Beliſte.</i> Hiſtoire de l'amitié qu'il pouvoit à ſon amy. 11	<i>Cleſis.</i> Dialogue de Cochlus & de Parthenice, ſanſ enſes Ceutiſſanes. 318
<i>Balthé.</i> 111	<i>Clembis.</i> Par quels peuples adorée. 30
<i>Bellerophon.</i> Pourquoi Antia le vouloit faire perir. 111	<i>Cleſis</i> de Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux. 30
<i>Bendis</i> Où ſe mit en crédit. 111	<i>Combats.</i> Quel perſonage, & comment ſ'e'vent de la calomnie & du ſuplice. 308
<i>Bernée.</i> Quelle ville, & où ſituée. 111	<i>Comédies.</i> Quel doit estre l'uſage des Comédies. 171
<i>Bien.</i> En quoy conſiſte le ſouverain bien. 111	<i>Comparaiſon</i> Comment elle ſe doit faire. 171
<i>Boſphore.</i> Par qui ſes rivages furent joints d'un pont. 111	Coq ſiſ de Mars, pourquoy changé en Coq. 16
465	Corps Combien différent d'un vaiſſeau. 36
<i>Brachmanes.</i> Comment ils peuvent estre imitez, ou non. 111	Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur, & vers les corps des deſſeins, quelles. 37
Comme receurent la Philoſophie. C 111	

L A plaine du C, & l'Arreſt qui enſuivit.
Calamit. Quel, & de quelle façon eſt mort. 111

DES MATIERES.

<i>Caldiens</i> De combien longue vie, & pourquoy.	193
<i>Calendes</i> sacrées, comment célébrées par les Romains.	
245	
<i>Calomnie</i> Comment dépeinte par Apelles	235
Sa définition.	236
<i>Candids</i> Comment se trouvent tous menteurs.	194
Ce qu'ils disent de Jupiter.	410
<i>Carixene</i> . Amitié de Carixene, d'Eudomidas, & d'Ar-	
reas.	3031
<i>Casandre</i> . De Polignote, quelle.	5
<i>Cassiopee</i> Comment attirée sur soy le courroux des Dieux.	
11	
<i>Catecumene</i> . Comment doit estre instruit.	451
<i>Cedilla</i> . Ce que c'est proprement.	484
<i>Cerberus</i> Quel animal, & ce qu'il fait.	179
<i>Cheveux</i> noiez par derriere, quelle marque.	179
<i>Chrétiens</i> . Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de	
la Judée, selon les termes mesmes de l'Auteur.	332
<i>Chrysandriens</i> Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi	
nommez.	512
<i>Chrysippe</i> . Quels estoient ses syllogismes.	123
Le Stoicien combien vescu.	266
<i>Chrysis</i> Quelle, & ses amours avec Glaucias. p. 199 200.	
& suiv.	
<i>Cleanthe</i> Successeur de Zenon, comment mourut.	166
<i>Cleodeme</i> Peripateticien, pourquoy surnommé l'épée	
& le poignard.	375
<i>Cleomérite</i> d'Ambracie, pourquoy se précipita.	444
<i>Clinias</i> . Par qui veu pillant le temple d'Esculape.	120
<i>Cochlys</i> . Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameux	
Courtisanes.	318
<i>Colombe</i> Par quels peuples adorée.	90
<i>Colosse</i> de Rhodes, comment receu en l'Assemblée des	
Dieux.	7289
<i>Combabe</i> . Quel personnage, & comment s'exempte de	
la calomnie & du supplice.	308 & suiv.
<i>Comedies</i> . Quel doit estre l'usage des Comedies.	171
<i>Comparaison</i> . Comment elle se doit faire.	16
<i>Coq</i> Fils de Mars, pourquoy changé en Coq.	56
<i>Corps</i> Combien différent d'un vaisseau.	97
Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur, envers	
les corps des deffuncts, quelles.	180. 181

En quoy consiste la perfection du corps.	417
<i>Colonus</i> . Ce que c'est, & à quel usage.	172
<i>Courisians</i> . Comment ils sont tous Pataulies	161
Pourquoy toujours en garde.	117
<i>Cratinus</i> , Poëte Comique, de combien longue vie.	168
<i>Cresus</i> . En quelle extremité se trouva.	161
En combien peu de temps il fut déçuillé.	117
<i>Ctesias</i> . Historien, en quelle estime chez nostre Auteur.	194
<i>Cydes</i> . Quelle est la beauté de cette riviere.	110
<i>Cygnus</i> . En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnes, selon la Fable.	110
<i>Cyllenius</i> . Quelle est la principale divinité que ces peuples adorent.	50
<i>Cynabus</i> . Courisan de Demetrius, dequoy le blâmoit.	17
<i>Cyniques</i> . Quelle sorte de gens, & pourquoy s'appellent.	149
Leurs maxims.	100
De la façon de vivre des Cyniques.	415. & suiv.
<i>Cyrus</i> . Premier Roy de perse, combien regna.	161

D

La plainte du D, & l'Accusé qui en ennuie.	47
<i>Damis</i> . Dispute de Damis l'Epicurien, contre le Stoicien Timocles, au sujet de la providence.	11. & suiv.
<i>Damon</i> . Histoire de l'extreme amitié d'Embydique & de Damon.	19. 30. & suiv.
<i>Dandamis</i> . Ce qu'il fit pour son amy Amisocle, qui voyoit en. n. et. Captif.	17
<i>Daphnis</i> . Combien amoureux des hommes.	17
<i>Daphnis</i> . Deux celebres à la memoire des deffuncts, combien inutiles, aussi bien que les Oraisons funebres.	181
<i>Demades</i> . Orateur, combien timide de son nom.	156
<i>Demetrius</i> . Combien aime Antiphile.	11
<i>Demetrius</i> photoghe Cynique, pourquoy déshonoré par les B. cantes d'Eutipide.	117
Dequoy accusé durant son on. ée.	117
<i>Demosthenes</i> . Combien peu susceptible de la crainte.	117

Comment mourut, & à quel âge.	164
<i>Demosthenes</i> . Pourquoi n'osa jamais sortir hors des portes de sa ville.	117
Quelle estime on fait de son éloquence, & de son temps de l'Auteur.	189
Combien de fois avoit écrit de sa main l'Histoire de Thucydide.	117
Louange de Demosthenes, & comparaison du mesme avec Homere.	117. & suiv.
Si perit & ses parents.	411. & suiv.
Dans le Tyrant. A quelle extremité réduit.	108
<i>Deploteurs</i> . Ce que c'est, & à quel bon.	153
<i>Dercus</i> . Mere de Semiramis, de quelle figure.	194
<i>Desin</i> . Si les ordres du Destin sont inviolables.	68.
<i>Dessein</i> . Comment il repeupla le genre humain.	194
<i>Desin</i> . Quelles extravagances se font dans le Deuil.	179
<i>Dialogue</i> . Plaidoyer du Dialogue contre Lucien.	144.
<i>Dessein</i> . Reparse de Lucien à cette plainte.	145
<i>Desin</i> . Quels sacrifices font les Scythes à cette Déesse.	91
Où elle se mit proprement en credit	111
Si seke en l'Isle d'Égine.	116
<i>Desin</i> . S'ils sont sujets aux ordres des parques.	69
S'ils se peuvent mettre en colère.	71
Dessein des Dieux.	411
<i>Desin</i> . Combien fut celebre l'amitié d'Agarocles & de Dinius & en quel pais ils vivoient.	25. & suiv.
<i>Desin</i> . Seleucien combien veut.	166
<i>Desin</i> . Combien excellent philosophe.	115
<i>Desin</i> . Comment se laissa emporter à la volupté.	118. 119
<i>Desin</i> . Quelle Dame, & en quoy recommandable.	9
<i>Desin</i> . Combien cruel animal, & combien douloureuses sont ses morsures.	171
<i>Desin</i> . Quel personnage.	111
<i>Desin</i> . Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déeses.	419
<i>Desin</i> . Quelle contrariété parmy les philosophes anciens, au sujet de la Divinité.	117. 118

DES MATIERES.

Comment mourut, & à quel âge.	264
<i>Demosthene.</i> Pourquoy n'ola jamais sortir hors des portes de sa ville.	157
Quelle estime on fait à present de son éloquence, & dès le temps de l'Auteur.	189
Combien de fois avoit écrit de sa main l'histoire de Thucydide.	225
Louange de Demosthene, & comparaison du mesme avec Homere.	411 & suiv.
Sa patrie & ses parens.	412 413
Dans le Tyran. A quelle extremité reduit.	108
<i>Depilatoire.</i> Ce que c'est, & à quoy bon.	253
<i>Derceto.</i> Mere de Semiramis, de quelle figure.	394
<i>Destin.</i> Si les ordres du Destin son inviolables.	68.
& suiv.	
<i>Deucalion.</i> Comment il repeupla le genre humain.	394
<i>Deuil.</i> Quelles extravagances se font dans le Deuil.	
179	
<i>Dialogue.</i> Plaidoyer du Dialogue contre Lucien.	144.
145. & suiv.	
Repartie de Lucien à cette plainte.	145
<i>Diane.</i> Quels sacrifices font les Scythes à cette Deesse.	
91	
Où elle se mit premierement en credit	111
Sa fesse en l'isle d'Egine.	116
<i>Dieux.</i> S'ils sont sujets aux ordres des parques.	69
S'ils se peuvent mettre en colere.	72
Decret des Dieux.	411
<i>Dinias.</i> Combien fut celebre l'amitié d'Agarocles & de Dinias & en quel país ils vivoient.	25. & suiv.
<i>Diogene</i> Seleüciens, combien vécut.	266
<i>Dion.</i> Combien excellent philosophe.	315
<i>Dionysus.</i> Comment se laissa emporter à la volupié.	
138 139	
<i>Diotime.</i> Quelle Dame, & en quoy recommandable.	9
<i>Dipsade</i> Combien cruel animal, & combien douloureuses sont ses morsures.	275
<i>Discorax</i> Quel personnage.	352
<i>Discorde.</i> Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déeses.	419
<i>Divinité.</i> Quelle contrariété parmy les philosophes anciens, au sujet de la Divinité.	117 118

Par quelle Divinité quand il faut iurer, on le doit
faire, & quelle est la véritable. 448
Ce que ce n'est pas. 448
Dreux. Dialogue de Dorcas & de Panysquis, *Amateurs*
Courtisanes. 449

R Epique de l'E, à la plainte que l'A avoit formée
contre Iuy. 449
La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuivit. 449
Eacus Cousin de Pluton, de quelle charge pourveu. 449
Ecornisaria Comment prouvée estre un Autel le plus
excellent de tous les autres. 449
Eou Par quels peuples adorée. 449
Egyptiens Combien superstitieux. 449
Quelle divinité principalement adorée par ces peuples. 449

90 *Egyptiens*, les premiers de tous les peuples qui ont
eu connoissance des choses divines. 449
Egyphe. Quel estoit son destin. 449
Elencus Quel Dieu c'estoit. 449
Eliphas, Où ont esté veus danser sur la corde. 449
Elisus. Champs Elisées, quel lieu. 449
Eloquence. Combien cet Art excelle par dessus tous
les autres. 449
Eloquence combien difficile à acquérir; & combien
demande de temps. 449
Où elle habite. 449
Empedocle Où porté par la fumée du mont Ethna. 449
Enemais A quel prix mit sa fille Hippodamie. 449
Envie Comment peinte en compagnie de la Calom-
nie. 449

Eole. Pourquoy Eole qui avoit si bien receu *Ulysse*, ne
le remena pas en sa maison. 449
Ephesien Quel crime c'estoit devant *Alexandre*, de se
reconnoistre pas *Ephesien* pour un Dieu. 449
Merveilles qui se contoiient de luy. 449
Epicurus Poëte Comique, combien vécut. 449
Epistete. Sa lampe de terre par qui achetée trois mille
dragmes. 449
Combien excellent Philosophe. 449
Epicure. Son plaideroy pour la volupré. 449
Epicuriens. Quels entre tous les Philosophes. 449

Combien differents des Stoiciens. 156
Erastinus. Le Grammairien, de combien longue vie. 449

Erichon. Comment nâquit selon l'opinion des Athe-
niens. 449
Erigone. Par qui son chien fut mis au nombre des
Dieux. 449
Ergastus. Comment devenu le Parasite de *Dennis* le
Tyran. 449
Esquile. Par qui furent achetées les tablettes de ce
Poëte, & à quel usage. 449
Ce que l'on reprochoit à l'Orateur *Esquile*. 449
Esculape. Où establi une boutique d'Apoticaire. 449
Son travail. 449
Quel fut le destin d'*Esculape*. 449
Etrusques. Quelle est leur principale divinité. 449
Etrusques. Riche *Tarentin*, que fit aux jeux Pythi-
ques. 449
Endemides. Amitié d'*Endemides*, de *Carixene* & d'*A-*
reus. 449
Enucle. Musicien d'*Elide*, proclamé victorieux aux
jeux Pythiques. 449
Ennemides. Quelles Déeses, & où estoit leur Autel. 449
Euphorbe Quel, & où tué. 449
Euxippe Quel & comment sçavoit son destin. 449
Euxippe. En quoy se changea *Jupiter*, pour la beauté
d'*Europe*. 449
Euthydiques. Histoire de l'extrême amitié d'*Euthydi-*
que & de *Damon*. 449
Exercice. Traité des exercices du corps. 164, 165
Où s'ajoutent.

P Laine de l'E, & le jugement qui s'en ensuivit. 168
480
Felicité. En quoy consiste. 100, 101
Felicité passante. 151, 155
Frane. Combien il seroit à souhaiter que l'on se pût
passer de femme. 151, 155
Fou. Par quels peuples il est adoré. 386
Flamin. Ce que c'est précisément, & comment di-
tinguée de la louange. 10, 11, 15, 16

DES MATIERES.

Combien differens des Stoïciens.	156
<i>Erastosthene</i> . Le Grammairien , de combien longue vie :	168
<i>Erichon</i> . Comment nâquit selon l'opinion des Athe- niens.	194
<i>Erigone</i> . Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux.	429
<i>Esquines</i> . Comment deuenu le Parasite de Denis le Tyran.	159
<i>Esquile</i> . Par qui furent achetées les tablettes de ce Poëte, & à quel usage.	229
Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Esquile.	414
<i>Esculape</i> . Où establit une boutique d'Apoticaire.	113
Son travail.	127
Quel fut le destin d'Esculape.	337
<i>Ethiopiens</i> . Quelle est leur principale divinité.	90
<i>Evangelus</i> . Riche Tarentin , que fit aux jeux Pythi- ques.	227
<i>Endamidas</i> . Amitié d'Endamidas , de Carixene & d'A- retas.	3031
<i>Eumelo</i> . Musicien d'Elide, proclamé victorieux aux jeux Pythiques.	228
<i>Eumenides</i> . Quelles Déeses, & où estoit leur Autel.	129
<i>Euphorbe</i> Quel, & où tué.	103
<i>Euquenor</i> . Quel & comment sçavoit son destin.	450
<i>Europe</i> . En quoy se changea Iupiter , pour la beauté d'Europe.	459
<i>Euthydique</i> . Histoire de l'extrême amitié d'Euthydi- que & de Damon.	29.30 & suiv.
<i>Exercice</i> . Traité des exercices du corps.	164.165
& suiv.	
Pourquoy establis.	168

F

P Lainte de l'F , & le jugemens qui s'en ensuivirent	480
<i>Felicité</i> . En quoy consiste.	100.101
<i>Felicité</i> parfaite.	151 155
<i>Femme</i> . Combien il seroit à souhaiter que l'on se pût passer de femme	386
<i>Feu</i> . Par quels peuples il est adoré.	90
<i>Flaterie</i> . Ce que c'est précisément , & comment di- stinguée de la louange.	10.11 15.16

DES MATIERES.

des, combien resem-	103
es, & l'occupation des	la me'me
la compagnie de l'Es-	aimée par
ceissent la gloire d'ice-	460. 451
vy par Jupiter.	352
en quel temps ils fus-	16
particulierement, la	79 83
s, de quoy se fou-	138
l'amitié	217 218
chez les Thebains.	la me'sme
is, & qu'en fus le	317
de Thais, faneates	399
bie heureuse, com-	119
de l'entreprise des	113
urux, & à quel âge	376
lites.	213
la me'sme & l'Es-	124
ophie, & comment	110
eu de Cyges.	184
vie, & pourquoy	276
	264
	279
	212
	201
	462
	242
	17
	4
	19
	410 411

DES MATIERES.

decrit.	103
par qui elle avoit esté ravie , durant la premiere guerre de Troye.	<i>là mesme</i>
pourquoy enlevée par Thesee , & depuis aimée par tous les princes Grecs.	460. 451
<i>Hemus</i> . Mont , où placé.	352
<i>Hercule</i> . En quoy particulierement louable.	16
Qui doit passer le premier de Baccus ou d'Hercule & ses travaux.	79 83
Comment a passé toute sa vie.	138
<i>Hercule</i> , comment surnommé & dépeint par les Gaulois.	217 218
Et pourquoy sous la figure d'un vieillard.	<i>là mesme</i>
<i>Hercule</i> pourquoy se fit brûler,	317
<i>Hermocles</i> le Rhodien , renommé Statuaire.	399
<i>Hermodore</i> l'Epicurien , pourquoy se parjura.	119
Et par qui foudroyé.	123
<i>Hermen</i> l'Epicurien pourquoy regardé de travers par les Stoïques.	376
<i>Hermotime</i> . Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazomenien.	213
<i>Herodote</i> . Comment a voulu consigner ses Fables à la posterité.	124
<i>Herophile</i> le Cynique , par qui vû entre les bras d'une Courtisane.	110
<i>Hesiode</i> . Comment devint grand poëte.	184
Quelles sont ses œuvres.	276
<i>Hieron</i> , Roy de Syracuse, combien vescu.	264
<i>Hieron</i> pilote, combien expert.	279
<i>Hippias</i> Combien excellent Artisan.	212
<i>Hippocrate</i> . Statué d'Hippocrate courant toute la nuit.	201
<i>Hippodamie</i> . A quel prix mise par son pere Enomaüs.	461
<i>Hipponax</i> , Ancien Satyrique.	242
<i>Historien</i> . En quoy distingué de l'Orateur	17
<i>Homere</i> . Comment excellent peintre.	4
Quel en ses comparaisons.	19
Louange d'Homere, sa comparaison avec plusieurs Orateurs , & de son pays.	410 411
<i>Homme</i> . Quelle est la condition la plus heureuse de l'homme ou de la femme.	106

DES MATIERES.

de rocher, en quelle
119
47
naturel. 156. 157
mourut. 157
quel âge mourut. 157
& ce qu'il en fut
481
i veuë. 199 200
premiers introduit le
190
ort de qui estoit
118
, & où finée. 190
instruits les jeux
170
c combien de mar
154
fert. 78
ens, quand & par
416
rte des Indes. 114
po. de. *La mesme*
la mesme & 115
117
la mesme
fameuses Cour-
115
lle estime parmy
191
nt jour. 50
enlevée. 11
sents de ses che-
119
L. 118
ce. 189
à quel âge il
167
e que Neron
4-455. & faire
mort aux jeux

<i>Amériques.</i>	165
<i>Amor</i> d'Euphranor, quelle.	4
Statue de Junon admirable.	402
Invective contre Junon.	447
<i>Jupiter.</i> Ce que l'on croit de luy en Candie.	91
Combien a plus de peine que les autres Dieux.	127.
128	
Invective de Momus, contre Jupiter mesme.	430
Ses avantages & ses vices.	445
<i>Justice</i> Par qui louée, jusqu'à estre estimée le souve- rain bien.	119
<i>Jason</i> Quelle fut son ingratitude.	373
K	
Plainte du K, & ce qui s'en ensuivit	482
Où particulièrement necessaire.	<i>la mesme</i>
L	
Plainte de l'L, principalement contre l'I, & ce qui s'en ensuivit.	483
<i>Lapithes.</i> Description d'un combat semblable à celui des Lapithes & des Centaures.	387 388 & suiv.
<i>Leda.</i> En quoy se changea Jupiter pour la beauré de Leda.	458 459
<i>Lettres.</i> Quel mal heur est commun aux Gens de Let- tres.	461
Origine des lettres Françoises.	471 472
Eloge de toutes les lettres.	493
<i>Leandre</i> Combien timide de son naturel.	156. 157
En quel temps establi ses Loix.	178
Quel en l'esprit d'Anacarsis.	<i>la mesme.</i>
A quel âge mourut	268
<i>Leucages</i> Quand c'est qu'elles sont bonnes, & ce que c'est.	10. 11
Comment distinguées de la flaterie.	16 17
<i>Luire</i> Quel exercice, & comment se faisoit.	165
<i>Luitiers</i> Pourquoy les Luitiers se frottent de sable & de poussiere apres s'estre frottez d'huile.	171
<i>Lune</i> Quels peuples adorent la Lune.	90
Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes.	120.
121	
<i>Libye.</i> Costé Meridional de la Lybie, quel.	272
<i>Lycie</i> En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie.	279

DES MATIERES.

Isthmiques,	165
<i>Iunon</i> d'Euphranor, quelle.	4
Statuë de Iunon admirable.	402
Investive contre Iunon.	447
<i>Iupiter.</i> Ce que l'on croit de luy en Candie.	91
Combien a plus de peine que les autres Dieux.	127.
128	
Investive de Momus, contre Iupiter mesme.	430
Ses avantages & ses vices.	445
<i>Iustice</i> Par qui louée, jusqu'à estre estimée le souverain bien.	129
<i>Ixion</i> Quelle fut son ingratitude.	373
K	
P lainte du K, & ce qui s'en ensuivit	482
Où particulièrement necessaire.	là mesme
L	
P lainte de l'L, principalement contre l'I, & ce qui s'en ensuivit.	483
<i>Lapithes.</i> Description d'un combat semblable à celuy des Lapithes & des Centaures.	387 388 & suiv.
<i>Leda.</i> En quoy se changea Iupiter pour la beauré de Leda.	458 459
<i>Lettres.</i> Quel malheur est commun aux Gens de Lettres.	461
Origine des lettres Françoises.	471 472
Eloge de toutes les lettres.	493
<i>Licurgue</i> Combien timide de son naturel.	156. 157
En quel temps establit ses Loix.	178
Quel en l'esprit d'Anacarsus.	là mesme.
A quel âge mourut.	268
<i>Lenanges</i> Quand c'est qu'elles sont bonnes, & ce que s'est.	10. 11
Comment distinguées de la flaterie.	16 17
<i>Luite</i> Quel exercice, & comment se faisoit.	165
<i>Luteurs.</i> Pourquoi les Luteurs se frottent de sable & de poussiere, apres s'estre frottez d'huile.	171
<i>Lune</i> Quels peuples adorent la Lune.	90
Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes.	120.
121	
<i>Libye.</i> Costé Meridional de la Lybie, quel.	272
<i>Lycie</i> En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie.	279

Egypte, Orateur, pourquoy ainsi appelé 179
Lyfmacus Roy de Macedoine, jusqu'à quel âge vécut. 164

M

Demande de l'M, contre les abreviations, & quel ie-
gement s'en ensuivit 484
Macysus Quels peuples, & où ils habitent. 116
Mages de Perse, pourquoy de si longue vie. 161
Magicien. Description de l'Isle des Magiciens. 111
Et suiv.
Maison Louange d'une maison de plaisance. 153

214
Mars Avril. De combien longue vie, & pourquoy. 163
Mars. Comment surpris avec Venus par Vulcain 95
Masifusa A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut. 165

Medicus. Du temps de l'Auteur faisoient eux-mes-
mes les remedes 103

Medis. Description d'un tableau de Medée transportée
de rage & de jalousie. 161

Melisse. Courtisane, quelle. 101

Memoon Quelle est sa stature, & en quelle contrée. 107

Memphis. Comment cette ville fut prise & par qui. 111

Metacratu. Pourquoy déclaré infame, & tous les biens
confisquez. 11

Meropus Pourquoy vola dans le Ciel 114-115

Ménonge. D'où vient que les hommes ne le contentent
pas de debiter des menfonges, mais sont bien aises d'en
entendre. 191-191

Mr Quand se peut appeler le miroir des Dieux. 116

Mercure. Invective contre Mercure 470

Merinid. De qui estoit le Cerutian & le Parfite. 119

Metempycose Ce que c'est, & quelques exemples me-
morables d'icelle 123

Mestier. Quel est le mestier qui ne consiste rien à ap-
prendre, mais bien à enseigner. 111

Miliade. De quoy accusé. 141

Minerve. Description d'un tableau du Temple de Mi-
nerve. 160

Minus Quel honneur il receut des Dieux. 160

Où vescu, & quelles furent les Loix qu'il établit.

DES MATIERES.

Mitridates, Roy de Pont, surnommé le Batifteur, com-
bien vescu. 164

Masifusa Roy des Parthes combien vescu. 165

Moschus. Quel sacrifice il fit à Jupiter & autres Dieux,
après estre échappé du naufrage. 81

Monnoys. Distinction de plusieurs sortes de monnoyes. 112-113

Morts. Combien inutiles sont les plaintes qui se font
autour des morts. 181

Réponse imaginaire de que qu'un de ces morts. 181

Combien différentes sortes de sépultures. 183

Mouches Description agreable de la mouche. 111

En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Co-
lonbe. 111

Comme elle est compagne de l'homme, durant toute
sa vie. 112

Quelle sorte de mouche est de longue vie. 112

La métamorphose. 112

Moyse Comment appelé par l'Auteur. 113

Muses. Quelle promesse firent à Hesiodé, & quels sont
leurs principaux talens. 176

Musique Combien puissante sur l'esprit humain. 174

Musonius Combien excellent philosophe. 115

Myrmidon Quelle nation, & d'où venu. 110

Myrtale, Courtisane, quelle. 110

Myrtius Dialogue de Myrtius avec Pamphilus &
Dion, fameux Courtisanes. 111

Mythra. Invective de Momus contre ce Dieu. 197-198

N

A censuration de l'M par elle, & de ce qui s'en ensui-
vit. 111

Réponse de l'M. 485

Réplique de l'N. 111

Nature. Pourquoy la Nature a donné les biens aux
hommes. 486

Navire. Description d'un Navire, avec tout son ama-
tage 417

Nesceus. Quelle Dame, & en quoy particulièrement
recon mandable. 179

Nidus. B.euvige des Dieux. 9

Nogonon, Isle, par qui retranchée de la Boecie. 114

465

DES MATIERES.

<i>Mitridate</i> , Roy de Pont , surnommé le Batifseur, combien vescu.	264
<i>Mnasires</i> Roy des Parthes, combien vescu.	265
<i>Mnesthée</i> , Quel sacrifice il fit à Iupiter & autres Dieux, après estre eschappé du naufrage.	81
<i>Monnoye</i> , Distinction de plusieurs sortes de monnoyes.	522 523
<i>Morts</i> , Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts.	181
Réponse imaginaire de que'qu'un de ces morts.	182
Combien différentes sortes de sepultures.	183
<i>Mouche</i> Description agreable de la mouche.	221
En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe.	<i>la mesme</i>
Comme elle est compagne de l'homme, durant toute sa vie.	122
Quelle sorte de mouche est de longue vie.	<i>la mesme.</i>
Sa métamorphose.	223
<i>Moyse</i> Comment appelé par l'Auteur.	448
<i>Muses</i> , Quelle promesse firent à Hesiodé, & quels sont leurs principaux talens.	276
<i>Musique</i> Combien puissante sur l'esprit humain.	172
<i>Musonius</i> Combien excellent Philopophe.	335
<i>Myrmidons</i> Quelle nation, & d'où venuë.	110
<i>Myrtalé</i> , Courtisane, quelle.	323
<i>Myrtium</i> Dialogue de Myrtium avec Pamphile & Doris, fameuses Courtisanes.	297. 298
<i>Mythrus</i> , Invective de Momus contre ce Dieu.	430

N

A ccusation de l'M par elle, & de ce qui s'en ensuiuit.	485
Réponse de l'M.	<i>la mesme.</i>
Réplique de l'N.	486
<i>Nature</i> , Pourquoi la Nature a donné les biens aux hommes.	417
<i>Navire</i> , Description d'un Navire, avec tout son amarrage.	279
<i>Nauficaé</i> , Quelle Dame, & en quoy particulièrement recommandable.	9
<i>Nestor</i> , Brevage des Dieux.	124
<i>Negrepont</i> , Isle, par qui retranchée de la Beocie.	465

A B L E

son aventure	70
tune	446
contre l'entreprise que Neron	464. & suiv.
sthme	465
en Grece	la mesme
, & sa presumption	178
si il estoit Paraisie.	263
vescu	19
quoy changée en rocher	263
bien de temps vescu	263
, en quel endroit, & que signifie	512
O	486 487
des autres voyelles	la mesme
it l'A	la mesme
plus rondement en	la mesme
monnoye, & de quelle valeur	la mesme
des Scythes, lors que quelqu'un	40
ue offence	165
le prix du vainqueur aux jeux	100
en fait Pindare	101
ances	la mesme
orce de tous maux	102
ceux d'Apollon, combien am-	85 91
es	la mesme
ntre l'Orateurs & l'Historien	161
atrice sont les Orateurs	161
en peu de temps grand Orateur	186. 187. & suiv.
uels sacrifices honorez, & en	22
	la mesme
a pere	468
d'Orion	260
ste aborda en l'Isle de Lesbos	la mesme
& ce qui en arriva	la mesme

DES MATIERES.

Le patron des Musiciens	512
Orateurs Quels sont les meilleurs	500
Oïris Quelles ceremonies se font pour sa feste	391
Ouy Au rapport de qui est plus infidele que la veue	518
P	
Dispute du P, & de son compagnon l'H, contre l'usurpation de l'F	480
Le jugement ensuivy	la mesme & 481
Plainte du P, contre l'usage d'à present	488
Et son Arrest	la mesme
Palais d'Appelles, quelle	4
Palais Description & louange d'un Palais magnifique	411. 414. & suiv.
Palay Ce que c'est proprement	173
Phamphile Dialogue de Phamphile avec Myrtium & Doris fameuses Courtisanes	207. 208
Phamphile En quel endroit est la separation de la mer de Lybie & de Phamphylie	279
Pan, Compagnon de Bacchus, où logé	131
Ses plaintes	la mesme
Son invective contre les philosophes	la mesme & 132
Panocrate pythagoricien, quel personnage	208
Panarbes pierres precieuses de quelle propriété	517
Pan En quel temps il estale plus magnifiquement ses beautez	256
Paradis Description des oiseaux de paradis, & pourquoy ils sont ainsi appelez	498. 499
Parasite Si l'exercice de parasite peut estre appellé un mestier	145. 147
Si ce peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmy les arts	la mesme
Sa definition & preuve	149
Paris par qui comparé à Achille	18
A quoy prefeta Helene, & pourquoy	461
Paros Mont, en quelle contrée	150
Parques Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets	69. 70. 71
Paras Ville, où située	67
Paris Combien douce & aimable, & pourquoy	269
Comment les Dieux semblent aimer leur patrie, & quelle elle est	270
Recommandation & louanges de la patrie	ibid

DES MATIERES.

Le patron des Musiciens	352
<i>Oriolant</i> Quels sont les meilleurs	500
<i>Olyris</i> Quelles ceremonies se font pour la feste	391
<i>Omye</i> Au rapport de qui est plus infidele que la veue	

258

P

D ispute du P, & de son compagnon l'H, contre l'usurpation de l'F	480
Le jugement ensuiuy	<i>la mesme</i> & 481
Plainte du P, contre l'usage d'à present	488
Et son Arrest	<i>la mesme</i>
<i>Parate</i> d'Appelles, quelle	4
<i>Palais</i> Description & louange d'un Palais magnifique	
453. 254. <i>Et suiv</i>	
<i>Palay</i> Ce que c'est proprement	173
<i>Phamphile</i> Dialogue de Phamphile avec Myrtium &	
<i>Doris</i> , fameuses Courtisanes	207. 208
<i>Pamphylie</i> En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de <i>Pamphylie</i>	279
<i>Pan</i> , Compagnon de Bacchus, où logé	131
Ses plaintes	<i>la mesme</i>
Son invective contre les philosophes	<i>la mesme</i> , & 132
<i>Pancrate</i> pythagoricien, quel personnage	208
<i>Pantarbes</i> pierres precieuses de quelle propriété	317
<i>Paon</i> En quel temps il estale plus magnifiquement ses beautez	256
<i>Paradis</i> Description des oiseaux de paradis, & pourquoy ils sont ainsi appelez	498. 499
<i>Parasite</i> Si l'exercice de parasite peut estre appellé un mestier	146. 147
Si ce peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmy les arts	<i>la mesme</i>
Sa definition & preuve	149
<i>Pâris</i> par qui comparé à Achille	18
A quoy prefera Helene, & pourquoy	461
<i>Parnes</i> Mont, en quelle contrée	130
<i>Parques</i> Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets	69. 70. 71
<i>Patras</i> Ville, où située	67
<i>Patrie</i> Combien douce & aimable, & pourquoy	269
Comment les Dieux semblent aimer leur patrie, & quelle elle est	270
Recommandation & louanges de la patrie	<i>ibid</i>

<i>l'atrocité</i> Quel, & de qui estoit le Parafite.	141	<i>Pilote</i> Comparaison du Pilote & de la Providence.	91
<i>Pauvreté</i> Des avantages de la Pauvreté.	487	<i>Pindare</i> Quelle description il fait de l'ot.	97
<i>Peinture</i> D'où vient que les Peintres se font plus responsables en l'usage de leurs imaginations.	11	<i>Pitruis</i> Par qui aide à l'enlèvement de Proserpine.	461
<i>Peinture</i> Combien différente de la parole.	119	<i>Platon</i> Quelles estoient ses loix.	166
<i>Pelops</i> Pour quelle raison admis à la table des Dieux.	461	<i>S'il s'est mêlé au méfait de parafite.</i>	123
<i>Pelops</i> comment vainquit Hippodamie.	461	<i>En quoy comparé à Nicia.</i>	155
<i>Penelope</i> De quoy peut servir d'exemple.	9	<i>En quelle estime estoit son Eloquence du temps de l'antiquité.</i>	la mesme.
<i>Penthée</i> Fe me d'Abdare, quelle	18	<i>Platon</i> Quelle estoit la vertu de son casque.	189
<i>Pergame</i> Combien le bâton de ce Philosophe estimé & acheté.	119	<i>Pourquoy ainsi appelé, & que signifie ce nom.</i>	139
<i>Quel & la mort.</i>	119	<i>Place d'Athènes à quoy destinée.</i>	179
<i>En quoy comparé à Empedocle.</i>	la mesme & fin.	<i>Quels s'ot les charmes particuliers de la poésie.</i>	130
<i>jusqu'à 144.</i>		<i>Pourquoy ils ne sont pas responsables en l'usage de leurs imaginations.</i>	170
<i>Peris</i> Description de la peinture de Prisée & d'Andromede.	119	<i>Quand sujets à faillie.</i>	19
<i>Perse</i> Quelle est la principale divinité qu'ils adorent.	50	<i>Plus des roches en quelle contrée.</i>	68
<i>Phalx</i> Par quels peuples adoré.	la mesme.	<i>Diverses manieres d'agir de ses habitants.</i>	124
<i>Phedre</i> Comment perdit Hypolite.	140	<i>Idem.</i> Quel personnage & pourquoy quitta l'Académie.	ibid.
<i>Phidias</i> Quel estoit le plus excellent de ses ouvrages.	144	<i>Comment & à quel âge mourut.</i>	135, 136
<i>Philetus</i> premier Roy de Pergame, combien vécu.	144	<i>Plus.</i> En quoy nommément estimable.	168
<i>Philins</i> Courtisane, quelle.	159, 160	<i>Phlegon</i> En combien peu de temps dépouillé.	16
<i>Philopato</i> Combien timide de son naturel.	116	<i>Phlegon.</i> En quel endroit la statue de cet Aulète prison de la ferveur.	163
<i>Philosophes</i> Combien incertains.	116	<i>Phlegon.</i> Quel & combien grand Orateur.	431
<i>Leur impudence & leur curiosité.</i>	144, 145	<i>Plus.</i> Plaidoyer du portique contre la volupté.	141
<i>Quelle sorte de gens, & leur grand nombre.</i>	144, 145	<i>Plus.</i> philosophe & Historien d'Apamée, combien vécu.	137, 138
<i>Si l'on peut donner d'exemple de quelque philosophe qui soit mort les armes à la main.</i>	145	<i>Plus.</i> Orateur, de combien longue vie.	166, 167
<i>Combien sujets à l'avarice.</i>	145	<i>Plus.</i> Ou l'on vit long-temps, quelles sont particulièrement.	168
<i>Philopis.</i> Combien cet Art excelle par dessus les autres.	145	<i>Plus.</i> Quelle est la condition.	161
<i>Ses plaintes à Iupiter, touchant les faux philosophes.</i>	145	<i>Plus.</i> Quel est le plus recommandable de la prose ou du Vers.	71
<i>344, 345</i>		<i>Plus.</i> fille de Ceres, comment enlevée.	410, 411
<i>Philoxene.</i> Pourquoy puny tres severement par Demetrius le Tyran.	145	<i>Plus.</i> Par qui recherchée jusques dans les Enfers.	179
<i>Phonix.</i> Pour quelle particulière consideration Roy par les Animaux.	145	<i>Plus.</i> Quelle estoit la providence des Dieux, & l'histoire ou esclave du destin.	461
<i>Phrygiens.</i> Quelle est leur principale divinité.	145	<i>Plus.</i> Question de la providence.	71
<i>Pilade.</i> En quelle qualité on sacrifioit à Pilade & à Oreste, & leurs actions heroïques.	145	<i>Plus.</i> En quel endroit avoit ses sacrifices.	74. & suiv.
<i>Description d'un tableau de Pilade & Oreste, en la dernière le palais d'Agamemnon.</i>	145	<i>Plus.</i> fils de Lagus, combien heureux, & combien	431

DES MATIERES.

<i>Pilote.</i> Comparaison du Pilote & de la Providence.	91
<i>Pindare</i> Quelle description il fait de l'or.	97
<i>Pirithoüs.</i> Par qui aidé à l'enlèvement de Proserpine.	461
<i>Pittacus</i> l'un des sept Sages, combien vécu.	266
<i>Platon</i> Quelles estoient ses loix.	123
S'il s'est mêlé du métier de parasite.	155
En quoy comparé à Nicia.	la mesme.
En quelle estime estoit son Eloquence du temps de l'Auteur.	189
<i>Platon</i> Quelle estoit la vertu de son casque.	139
Pourquoy ainsi appelé, & que signifie ce nom.	179
<i>Pnyx.</i> place d'Athenes. à quoy destinée.	130
<i>poëte</i> Quels sônt les charmes particuliers de la poësie.	170
<i>poëtes.</i> Pourquoy ils ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations.	19
Quand sujets à faillir.	68
Isles des poëtes en quelle contrée.	524
Diverses manieres d'agir de ses habitans.	ibid.
<i>Polémon.</i> Quel personnage & pourquoy quitta l'Academie.	135. 136
Comment & à quel âge mourut.	268
<i>Pollux.</i> En quoy nommement estimable.	16
<i>polycrate.</i> En combien peu de temps dépouillé.	263
<i>polydamas.</i> En quel endroit la statue de cét Ailéte guérissoit de la fièvre.	432
<i>polystrate.</i> Quel & combien grand Orateur.	141
<i>portique</i> Plaidoyes du portique cōtre la volupté.	137. 138
<i>posidenius.</i> philosophe & Historien d'Apamée, combien vécu.	266. 267
<i>potamon.</i> Orateur, de combien longue vie.	268
<i>professions</i> Où l'on vit long-temps, quelles sont par- ticulierement,	262
<i>promethée.</i> Quelle est sa condition.	71
<i>prose.</i> Quel est le plus recommandable de la prose ou des Vers.	410. 411
<i>proserpine</i> fille de Cérés, comment enlevée.	179
Par qui recherchée jusques dans les Enfers.	461
<i>Providence</i> Quelle estoit la providence des Dieux, & si maistresse ou esclave du destin.	71
Question de la providence.	74. & suiv.
<i>Protesilas.</i> En quel endroit avoit ses sacrifices.	432
<i>Ptolomée</i> fils de Lagus, combien heureux, & combien	

vefcur	164	Reponfe des Riches	372
Pugilat Quelle forte d'exercice	164	Reponfe Description des incommoditez des riches	372
Pygme Description de l'ifle des Pygmées & par quel	164	164 168 & fuiv.	
lie proprement ce mot, felon son étymologie	164	Rui Quelle eft la felicité des Rois	106
Leur guerre contre les Grecs.	la même	Pourquoy comparez aux états d'or	108
Leurs mœurs & leurs exercices.	la même & fuiv.	Quelle eft leur infortune	la même
Pyrrhien. Quelle forte de peuples.	164	Ruxem. d'Aétion, quelle	293
Pyrrhus. Pourquoy ne fe vouloit point prefter en	164	S	
jugement		Plainte de l's, contre les Auteurs Modernes	490
Pyrrhus & Alexandre, quels nous font reprocher	164	Plainte du Z, contre elle	491
dans l'Hiftoire	164	Ordonnance de l'Vlage fur leurs plaintes	La même
Pytagore Quel personnage, & ce qu'il avoit été	164	Longin Calydoniens en quelle eftime chez les Tegea-	219
vant	164	164	
Pourquoy defendit les viandes & les fèves.	la même	Mét de la colere de Diane	483
Pythiques Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux py-	164	Myne Quelle Dame, & en quoy recommandable	49
thiques	164	Sardan fils de Iupiter, par qui tué	118
Python Comparé à Demofthene	164	Pourquoy Iupiter ne pût empêcher fa mort, & com-	449
		ment il pleura fa perte	449
Q		Saturne S'il devoit ses enfans, & ce qui le mît de le	357
Plainte du Q, & fa demande	la même	deffaire de fon Empire	357
Sa Sentence	164	Saturne Leur description, & de ce qu'ils y paffé	356
Quelidamius Dialogue de quelidamius & de Doro-	164	Leur Saturnales	362
faneufes Courtifanes	164	Et les loix du Deflin	362
		Epîtres Saturnales	363. & fuiv.
R		Reponfe de Saturne	363. & fuiv.
Plainte de l'R contre l'I & l'E	164	Saturne aux Riches	391. & fuiv.
Ordonnance de l'Vlage contre elle	164	Saturne De combien de fortes en Lydie	473
Radamanthe De quel pays, & combien fevere Jufice	164	Serides Ou Interpretes des myfteres des Dieux chez	262
179		Syriens, Quelle eftime ils font d'un bon amy, & com-	262
Republique. Difcours de l'Eftat d'une bonne Republique	164	ment ils abhorrent la trahifon	262
170		Comment feroient leurs amis	262
Repentir Comment dépeint en la compagnie de l'Is-	164	Quelle eft leur principale divinité	P. 19. jufqu'à la P. 43
vie & de la Calomnie	164	Leur nom En quoy changée	90
Rhea Qui le premier enseigna les myfteres aux hom-	164	Et comment devint Sage	394
mes	164	Sers De combien longue vie, & pourquoy	404
Rhetorique plaidoyer de la Rhetorique contre Lucius	164	Servus Tullius Combien de temps vécut	262
141. 142		Silvanus Jumeaux en quelle Province	263
Rhodesphé Explication de ce terme	164	Simonde Ancien Satyrique	391
Rhodus Montagne, où placée	164	De Cér combien vécut	242
Riches Quelles font les craintes & les foins qu'on a	164	Simonde Roy des Perfes, à quel âge commença à	242
riches	164		
Combien ceux là fe trompent, qui croient que la ri-	164		
cité confifte dans les richesses	164		
Saturne aux riches	164		

DES MATIERES.

Reponse des Riches	372
Richesses Description des incommoditez des richesses	
105. 106. & suiv.	
Rois Quelle est la felicité des Rois	106
Pourquoy comparez aux statues d'or	108
Quelle est leur infortune	là mesme
Roxane, d'Aëtion, quelle	4
Royaute A combien de maux sujette	293
S	
P Lainte de l'S, contre les Auteurs Modernes	490
plainte du Z, contr'elle	491
Ordonnance de l'Usage sur leurs plaintes	là mesme
Sanglier Calydonien, en quelle estime chez les Tegeates.	229
Effet de la colere de Diane	483
Sapho Quelle Dame, & en quoy recommandable	9
Sarpédon fils de Jupiter, par qui tué	158
Pourquoy Jupiter ne pût empêcher sa mort, & comment il pleura sa perte	449
Saturne S'il devoit ses enfans, & ce qui le mût de se deffaire de son Empire	357
Saturnales Leur description, & de ce qui s'y passe	356
Loix Saturnales	362
Et les loix du Destin	363. & suiv.
Epistres Saturnales	364
Reponse de Saturne	368. & suiv.
Saturne aux Riches	392. & suiv.
Scorpions De combien de sortes en Lydie	273
Scribes Ou Interpretes des mysteres des Dieux chez les Assyriens & les Arabes, pourquoy de si longue vie	262
Scythes, Quelle estime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahison	23
Comment seruent leurs amis	p. 39. jusqu'à la p. 43
Quelle est leur principale divinité	90
Semiramis En quoy changée	394
Et comment devenuë sage	404
Seres De combien longue vie, & pourquoy	262
Servius-Tullius Combien de temps vécut	263
Sidonien Peuples en quelle province	392
Simonide Ancien Satyrique	242
De Céc combien vécut	268
Sinarthocle Roy des perses, à quel âge commença à	

DES MATIERES.

Terre. Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut.	165
Terre. Roy des Odrysiens, combien vécut.	165
Terlagore. Poète, quel personnage.	165
Thais. Dialogue de Thais & de Glycera, fameuses Courtisanes.	408
Thales. Comment détourna le cours d'un fleuve en la Lydie.	146
Combien vécut.	211
Thyragens. En quel endroit la staturé guerissoit de la fièvre.	166
Théane. Quelle Dame en quoy recommandable.	432
Thébais. Combien extravagans au sujet de leur origine.	9
Thémistocles. De quoy accusé.	193
Thersites. Comment décrit par Homere,	241
Thésée. Comment a passé toute sa vie.	226
Pourquoy enleva Helene.	138
Thraciens. Quelle divinité ils adorent.	460
Thucydide. Combien de fois Demosthene avoit écrit de la main son histoire.	90
Thiès. Combien son crime fait d'horreur sur les Thacres.	225
Tigrane Roy d'Armenie, à quel âge mourut.	317
Timocles. Dispute de Timocles le Stoicien contre Damis l'Epicurien, au sujet de la Providence.	265
81. 89.	
Tiresias. Combien on luy donne de temps de vie.	262
Tissaris & Sisinnes, combien grands amis.	41. 44
Tragediens. Quel doit estre l'usage des Tragedies.	171
Triades. Quelle sortes de personnes.	104
Triphne. Dialogue de Triphene & de Charmide, fameuses Courtisanes.	317 & suiv.
Trophimus. Investive de Mornas contre ses Oracles.	
Troie. Si la guerre de Troie se passa comme Homere la décrit.	102
EN quel endroits il semble exclure l'L.	
Alime del'V, sur la misere de sa condition.	484
Urns. Quel est leur travail.	491
Urns de Cande quelle, & celle d'Alcaine.	117
	409

DES MATIERES.

<i>Terbe.</i> Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut.	265
<i>Teres.</i> Roy des Odrysiens, combien vécut.	263
<i>Terfagors.</i> Poëte, quel personnage.	408
<i>Thais.</i> Dialogue de Thais & de Glyceta, fameuses Courtisanes.	246
<i>Thales.</i> Comment détourna le cours d'un fleuve en la Lydie.	211
<i>Combien vécut.</i>	266
<i>Theagens.</i> En quel endroit sa statuë guerissoit de la fièvre.	432
<i>Theano.</i> Quelle Dame en quoy recommandable.	9
<i>Thebains.</i> Combien extravagans au sujet de leur origine.	193
<i>Themistocles.</i> Dequoy accusé.	241
<i>Thersite.</i> Comment décrit par Homere,	226
<i>Thesée.</i> Comment a passé toute sa vie.	138
Pourquoy enleva Helene.	460
<i>Thracés.</i> Quelle divinité ils adorent.	90
<i>Thucydide.</i> Combien de fois Demosthene avoit écrit de sa main son histoire.	225
<i>Thieste.</i> Combien son crime fait d'horreur sur les Theatres.	317
<i>Tigrane.</i> Roy d'Armenie, à quel âge mourut.	265
<i>Timoclés.</i> Dispute de Timocles le Stoïcien contre Damis l'Epicurien, au sujet de la Providence.	81. 89.
<i>Et suiv.</i>	
<i>Tiresias.</i> Combien on luy donne de temps de vie.	262
<i>Tenaris & Sisinnés,</i> combien grands amis.	43. 44
<i>Tragedies.</i> Quel doit estre l'usage des Tragedies.	171
<i>Tribades.</i> Quelle sortes de personnes.	104
<i>Triphene.</i> Dialogue de Triphene & de Charmide, fameuses Courtisanes.	317. Et suiv.
<i>Trophenius.</i> Invective de Momus contre ses Oracles.	431
<i>Troye.</i> Si la guerre de Troye se passa comme Homere la décrit.	102

V

E N quel endroits il semble exclure l'L.	484
Plainte del'V, sur la misere de sa condition.	491
<i>Vents.</i> Quel est leur travail.	117
<i>Venus</i> de Cnide quelle, & celle d'Alsame.	409

DES MATIERES.

avec Mars par Vulcain	95
plus estimables que la prose	410
de la venè sur l'ouie	258
aux fourmillieres	110
ment consiste une ville	169
mensonges furent excusables	193
publicau d'Ulysse	260 261
pinions des philosophes, touchant	115. 116
sa felicitè	70
X	
X, contre l's	491
maire sur ce sujet	la mesur
de Platon, de combien longue vie	
exine, & disciple d'Archeleus	
n, qui faisoit profession de la phi	la mesur
, à quel âge mourut	la mesur
Y	
de la demande de l'i	453
Z	
ar quels peuples adoré	90
lle façon témoigna son amitié à	31
hoit de son amitié	33
né le labyrinthe, quel	3-6
te Stoïque, combien vécut	266
Zoroastrie quelle, la ville & ses	554

F I N.